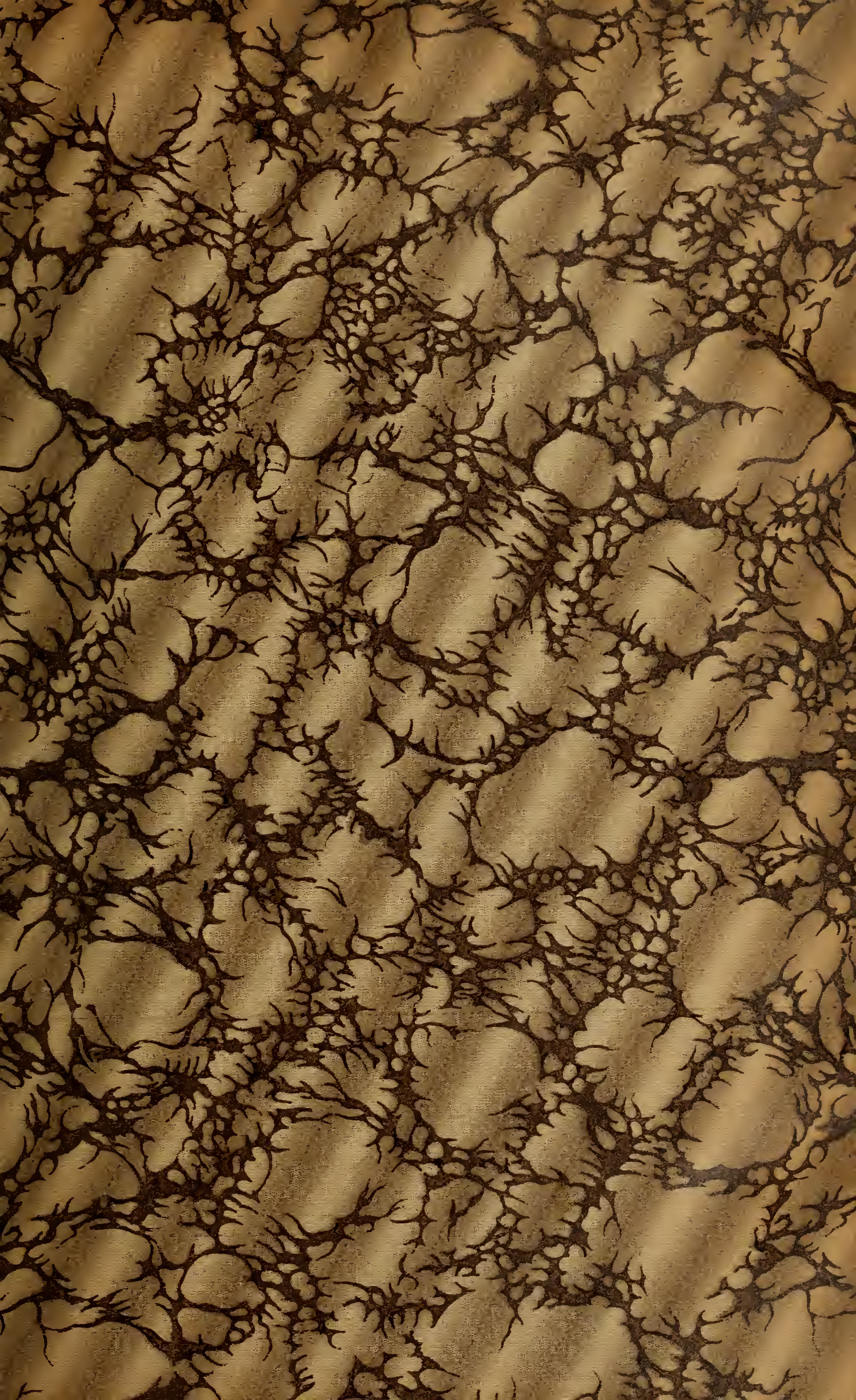



UNIVERSITY OF TORONTO.
KING ALFRED LIBRARY OF HISTORY
FOUNDED BY
GOLDWIN SMITH AND HARRIET SMITH
1901



HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

EN OCCIDENT

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

EN OCCIDENT

PAR A. EBERT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEIPZIG

TRADUITE DE L'ALLEMAND

par

LE Dr JOSEPH AYMERIC
Professeur de langue et de littérature françaises
à l'Université de Bonn.

ET

LE Dr JAMES CONDAMIN
Professeur de littérature étrangère aux Facultés
catholiques de Lyon.

TOME DEUXIÈME

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

DEPUIS L'ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE JUSQU'A LA MORT
DE CHARLES LE CHAUVE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28

1884

PRÉFACE

Le présent volume, que l'état de ma santé m'a empêché de terminer plus tôt, et qui comprend deux livres, le quatrième et le cinquième, ne traite que de l'histoire de la littérature latine du moyen âge ; il en continue le développement depuis Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve. Le volume qui doit suivre contiendra, dans le sixième livre, le récit de l'histoire des littératures nationales de l'Occident ; dans ce livre toutefois je me bornerai aux littératures germaniques ; j'en étudierai les progrès, depuis leur origine jusqu'à la même époque. Alors, dans le livre septième, je ferai l'histoire de la littérature carolingienne jusqu'à la fin, dans le domaine soit des lettres latines, soit des littératures nationales : au nombre de celles-ci, nous verrons se produire les littératures romanes. La suite de cet ouvrage nous apprendra que, dans les dernières décades du IXe siècle, une nouvelle phase commence pour les lettres latines ; que l'on peut, par conséquent, faire commencer une nouvelle période avec la mort de Charles le Chauve et qu'on a, en tous cas,

à faire, à cette époque, une ligne de démarcation. Ce sera aussi et seulement au livre septième que, dans un coup d'œil général sur la poésie liturgique à laquelle l'apparition des Séquences donne une impulsion nouvelle, j'étudierai, dans son enchaînement, l'hymnologie du IXe siècle et celle des débuts du Xe : la composition de la plupart de ces poèmes ne saurait en effet être déterminée d'une manière plus approximative qu'en comptant par siècle.

J'ai eu à surmonter des difficultés de toute sorte dans le développement de mon plan; cependant, diverses monographies de valeur, surtout au point de vue de l'histoire (je les cite en temps et lieu), et quelques ouvrages plus généraux, qui méritent, à cause de leur importance, d'être cités ici, ont réellement facilité ma tâche. Je signale d'abord deux ouvrages historiques de valeur : les *Annales de l'Empire franc sous Louis le Pieux*, par Simson, et l'*Histoire de l'Empire franc de l'Est*, par Dümmler. Ce dernier s'est acquis encore des mérites tout particuliers, sous le rapport de la littérature carolingienne et de son histoire, en éditant bon nombre de poèmes et en préparant ainsi, pour les monuments de l'histoire allemande, le recueil qui ne tardera pas à paraître et qui a pour titre *Poetae latini aevi Carolini* (1); il s'en est acquis de non moins grands par le traité

1. Ce recueil, dont le premier volume doit paraître l'hiver prochain, donnera, avec tous les procédés de la critique, les poèmes que nous étudions nous-même.

qui a paru, en 1879, dans le quatrième volume des *Nouvelles archives de la Société pour l'étude de l'histoire ancienne allemande* : « La tradition manuscrite des poésies latines de l'époque des Carolingiens (1). » Je dois aussi et d'une manière toute spéciale de la reconnaissance à Wattenbach, pour son livre si connu : *Sources de l'histoire allemande au moyen âge jusqu'au milieu du* XIIIe *siècle*. Au point de vue bibliographique, j'ai enfin tiré quelque parti de l'*Histoire de la littérature romaine au siècle des Carolingiens*, par Baehr, Carlsruhe, 1840 (3e vol., suppl. de la *Litt. romaine*).

Je dois faire remarquer, à cause de la pagination, que l'édition dont je me sers pour les *Acta SS. ord. S. Benedicti*, de Mabillon, est celle qui parut, en 1733, à Venise.

1. Devant citer si fréquemment ce travail, j'ai adopté l'abréviation suivante : Dümmber, *N. A.*

Leipzig, juin 1880.

A. EBERT.

Voir l'*Avertissement des Traducteurs* placé en tête du Ier volume.

LIVRE QUATRIÈME

LA LITTÉRATURE LATINE AU SIÈCLE DE CHARLEMAGNE.

LIVRE QUATRIÈME

LA LITTÉRATURE LATINE AU SIÈCLE DE CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION

Avec Charlemagne, la littérature universelle prend un nouvel essor; avec lui, commence la renaissance des lettres. A la fin de la période précédente, nous ne trouvions plus de culture littéraire en Occident, si ce n'est au nord et au sud-est, en Bretagne et en Italie; encore cette culture n'était-elle vraiment productive que chez les Anglo-Saxons, qui s'étaient appropriés les procédés intellectuels des Italiens et des Irlandais pour en faire sortir des créations nouvelles. Le cœur de l'Occident, le royaume des Francs, le plus grand et le plus puissant des nouveaux royaumes et celui qui avait protégé avec le glaive la culture chrétienne contre les assauts de l'Islam, était resté, depuis saint Fortunat, complètement étranger à toute culture littéraire. Charlemagne l'y ramena de nouveau; bien plus, il en fit le siège principal des lettres, pendant tout le moyen âge, en fondant le nouvel empire germano-roman. Avec la renaissance de cet Empire, marche de pair la renaissance de la littérature universelle. Aux progrès de l'une comme aux progrès de l'autre concourent les mêmes faits historiques : les rapports intimes de la maison royale de Pepin avec les Anglo-Saxons et la conquête du royaume longobard. La christianisation de l'Allemagne par saint Boniface et ses disciples, tant hommes que femmes, fut la première condition du nouvel empire universel, dont le centre de gravité reposait sur le Germanisme; elle fut en même temps la première base de la culture littéraire en Allemagne, culture

dont ces missionnaires Anglo-Saxons avaient déjà jeté la semence sur le sol de la Germanie. Une autre condition importante pour cet empire de l'avenir fut la fusion, opérée par saint Boniface, de l'Église allemande dans l'Église catholique; ce résultat affermit puissamment les rapports entre la papauté et les descendants d'Arnolphe. C'est encore un Anglo-Saxon, Alcuin, qui, appelé à la cour de Charlemagne, en fait le centre de l'érudition et le berceau d'un nouveau mouvement littéraire en Occident : Alcuin était élève d'Egbert, lequel était lui-même l'élève de Bède. Cette période de la littérature se rattache, par lui, à la période précédente (2).

Ce fut seulement cinq ans après la soumission complète des Longobards, que Charlemagne appela Alcuin en Italie (781). De même que la conquête du royaume longobard, en ayant pour suite la domination de Rome, jeta incontestablement les premiers fondements du nouvel empire, ainsi ce fut elle qui réveilla, dans l'âme de Charlemagne, ce besoin de culture dont sa nature si éminemment germaine et si universellement douée était remplie, et qui l'anima pendant sa vie tout entière. La civilisation distinguée de la noblesse langobarde (fruit incontestable des écoles de grammaire conservées dans ce pays) ; les rapports intimes avec la curie, les entrevues avec des savants illustres, soit étrangers, soit italiens; l'impression puissante que produisaient en lui les monuments de l'architecture et de la sculpture antiques, tout devait nécessairement contribuer, en Italie, à faire du même coup remarquer à Charlemagne les grandes lacunes de son éducation intellectuelle, et le niveau peu élevé de celle de son peuple. Or, tandis que les circonstances devaient réveiller, d'elles-mêmes, dans l'âme de Charlemagne (3), cette aspiration, vague encore dès le début, du rétablissement de l'empire d'Occident, il devait en même temps sentir croître en lui le désir de s'assimiler la

1. La pagination entre crochets renvoie au texte original.

2. Le moine de St. Gall, *liv. I*, *ch.* 2, fait d'Alcuin un élève de Bède.

3. Ce « roi de la Germanie, de la Gaule et de l'Italie, » comme l'appelle Alcuin dans une lettre datée de 796 (*Alcuini Epistolae*, in *Monumenta Alcuiniana*, *a Ph. Jaffeo praeparata*, *ediderunt Wattenbach et Duemmler*. Berlin, 1873. Ep. 67 (p. 307).

culture traditionnelle et christiano-romaine; et, d'autre part, l'assimilation de cette culture seule dirigea cette aspiration vers un but déterminé et lui donna une consécration idéale. Seule, la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont il fit plus tard sa lecture de prédilection, put révéler à Charles, dans toute sa plénitude, la signification chrétienne de l'empire (*Imperium*).

Mais Charles ne se contenta pas d'appeler auprès de lui cet Anglo-Saxon distingué, ce maître qui, accompagné de trois disciples, chargés de l'assister, Wizo, Fridugis et Sigulf, fit, en 782, son apparition à la cour impériale; il y fit venir en même temps deux savants italiens, le grammairien Pierre de Pise, déjà chargé d'années, et le Longobard Paul Diacre. Alcuin et Pierre furent les maîtres particuliers de Charles, le premier surtout, qu'il appelle son maître par excellence, tandis que les leçons du second se bornèrent à la grammaire, conformément à l'éducation italienne. Alcuin fut, en même temps, directeur de l'école de la Cour, qu'il restaura de fond en comble d'après l'esprit et le modèle du système scolaire anglo-saxon. Les Anglo-Saxons s'entendaient aussi à l'éducation des laïques, même dans les cercles les plus élevés : leurs maîtres les plus en vue étaient sortis eux-mêmes des premières familles; Aldhelme était, comme Egbert, d'origine royale. Plus les études avaient été jusque-là négligées à la cour des Francs (les descendants de Pepin ne savaient écrire leur nom, ce que savaient faire les derniers Mérovingiens), plus le désir de s'instruire devient alors grand et général : les femmes, comme les filles de Charles, sa sœur, sa cousine, prenaient part, elles aussi, aux leçons; l'usage en vigueur chez les Anglo-Saxons ne fut pas, sous ce rapport, sans influence (1).

Cet amour de l'étude passa très facilement de l'école dans la société. C'est ainsi que se forma peu à peu, à la cour, un cercle tout dévoué à la science, cercle qu'on a comparé à une académie et qu'on a désigné de ce nom. Alcuin lui-même appelle, une fois, *Academici* (2) les savants de la cour de Charlemagne.

1. V. *Vol. I*, *p.* 657 et 689.
2. *Ep.* 241 (*p.* 775) : « Evangelicas quaestiones *achademicis vestris* a nobis enucleandas inquiritis. »

Aspirant à une culture intellectuelle plus développée, les disciples et amis d'Alcuin en prirent occasion pour entretenir des relations plus intimes et pour franchir les limites de leur état et de leur condition; ils se donnèrent des surnoms particuliers, comme marque et comme témoignage de ces aspirations communes, lesquelles ne pouvaient manquer de faire naître entre eux des liens d'une amitié réciproque; par là ils mettaient, en même temps, une barrière entre eux et les profanes. Alcuin, à n'en pas douter, introduisit cette coutume à la cour de Charles; or, cette coutume n'était du reste qu'une tradition anglo-saxonne (1); et il l'explique, en la faisant reposer sur la « familiarité (2). » Le choix de ces noms d'emprunt est des plus significatifs, pour caractériser cette renaissance littéraire qui a son point de départ dans ces hommes eux-mêmes; ce sont des noms empruntés soit à l'antiquité classique, soit à la Bible, surtout à l'Ancien Testament : Alcuin, c'est *Horatius Flaccus;* Charles prendra lui-même le nom de *David*, le chantre royal et le guerrier de l'ancienne Alliance; Angilbert, gendre de Charles, s'appellera *Homère;* Eginhard deviendra *Beséleel*, du nom de l'artiste qui avait décoré le Tabernacle. A d'autres sont réservés les noms de *Naso* et d'*Aaron;* les églogues de Virgile, elles aussi, fournissent fréquemment leur appoint et prêtent les noms de *Ménalque*, *Thyrsis*, *Damète*. D'autres appellations, il est vrai, ne sont, comme plus tard chez les humanistes, que des traductions latines. Wizon s'appellera *Candidus*, et Arno, *Aquila*. Ces dénominations familières ne pouvaient manquer de s'étendre aussi aux femmes de ce cercle : la sœur de Charles, l'abbesse Gisèle, à laquelle Alcuin prodigue les éloges pour sa haute estime des livres, s'appellera *Lucia*, et Gunrade, la savante cousine de l'Empereur, prendra le nom d'*Eulalia*, tandis que sa fille, Rotrude, sera désignée

1. C'est ainsi qu'Aldhelme, dans le livre qu'il dédie au roi Alfred de Northumbrie, son élève, lui donne le nom de Acircius. V. le vol. I, p. 661.

2. *Ep.* 199 (*p.* 686) : « Saepe *familiaritas* nominis immutationem solet facere : sicut ipse Dominus Simonem mutavit in Petrum, et filios Zebedei filios nominavit tonitrui. Quod et jam antiquis vel his novellis diebus probare poteris. »

par celui de *Columba*. On peut déjà voir par là le caractère éminemment social de cette coutume (1).

Ce cercle intime et scientifique de la cour de Charlemagne augmenta les charmes de la conversation en lui prêtant les agréments de l'art et de la science : c'est ainsi que, pendant et après le dîner, on proposa des énigmes, on fit de la musique, on lut des poèmes dont on faisait ensuite la critique. On traita même des questions spéculatives et on lut des chapitres de la *Cité de Dieu*, ce livre qui provoque des pensées si profondes et si multiples. Partout, Charles était le centre d'où partait la vie ; ses désirs faisaient toujours autorité. Ici même cependant Alcuin était encore son bras droit, et ce cercle formait une « société » où la science apparaît comme transformée pour se mettre au service d'une culture générale et littéraire, quelque restreintes qu'en fussent les limites.

Mais cette prétendue Académie avait, pour l'empereur, une signification plus élevée. Les leçons de Pierre comme celles d'Alcuin avaient, sans doute, élargi le cercle de ses connaissances, mais elles n'avaient fait que fortifier en lui la soif de s'instruire ; il avait besoin, en quelque sorte, d'une cour savante, qui pût répondre sur-le-champ et d'une manière décisive à toutes les questions que lui suggérait le désir de savoir, et qui avaient trait aux sciences les plus diverses, telles que la Théologie, la Grammaire et l'Astronomie. Ce besoin de s'instruire ne fit que grandir, lorsqu'Alcuin eut quitté la cour pour se fixer à Tours. Ce furent également ces mêmes savants, notamment les plus jeunes d'entre eux, qui, sous la dictée de l'empereur ou d'après ses données, tinrent sa correspondance scientifique et surtout celle qu'il échangea avec son « maître (2). »

La littérature qui prit naissance dans cette cour lettrée se rattache néanmoins, quel que soit le cachet particulier qui la

1. On peut voir une liste complète de ces noms dans un article de Duemmler : *Alcuin*, in der *Allgem. Deutschen Biographie*, vol. I, p. 345.

2. *V. Alc. Ep.* 112 (*p.* 459) : « Vestra vero auctoritas, écrit Alcuin à Charles, palatinos erudiat pueros, ut elegantissime proferant, quidquid vestri sensus lucidissima dictaverit eloquentia, ut ubique regalis nominis sapientiae nobilitatem ostendat. »

distingue en partie, à la littérature latine des Anglo-Saxons, de même qu'à la poésie du dernier écrivain de valeur dans le royaume des Francs, saint Fortunat, chantre de la cour mérovingienne. Ce poète représente, en même temps, la poésie de l'Italie, sa patrie; il nous apparaît donc, pour ainsi dire, comme le précurseur de Pierre de Pise et de Paul Diacre. A l'opposé de l'antique littérature chrétienne, ce n'est pas de l'Église, mais bien de l'école que procède la littérature carolingienne; il en avait été de même des lettres anglo-saxonnes et de la poésie de saint Fortunat. Cette école était sans doute étroitement unie à l'Église, mais ce n'est plus de l'Église que procède la littérature.

Aussi sont-ce les auteurs latins classiques, surtout les poètes et, avant tous, Virgile et Ovide, qui deviennent les modèles suivis par les poètes : c'est d'abord la forme qu'on imite; mais, en pénétrant dans la société du moyen âge d'une manière si décisive, cette culture savante s'empara aussi du fond des idées. La pensée de voir ressusciter l'empire d'Occident contribue aussi puissamment à amener ce résultat : on voit en Charlemagne un nouvel Auguste. Ainsi reprit naissance la poésie profane, cultivée également par des laïques; ainsi vit-on déjà commencer une poésie de cour et une poésie épique nationale où percent également les tendances politiques. Nous le verrons, dans la suite, en faisant le tableau détaillé de la littérature.

Cette renaissance littéraire dans l'empire des Francs procéda donc de Charlemagne : elle fut universelle comme le fut l'Empire. Mais les soins du monarque ne s'arrêtèrent pas là; il s'efforça de répandre la culture littéraire en se préoccupant tout d'abord de l'éducation du clergé, ce précepteur du peuple, et du relèvement de ce dernier par l'érection de nouvelles écoles, où il introduisait les réformes utiles. Charles ne faisait que suivre en cela le besoin de culture qui l'obsédait lui-même; mais il était surtout particulièrement guidé par le vif sentiment d'un devoir à remplir : en qualité de monarque chrétien, il se croyait obligé d'élever les sujets de son empire pour le royaume de Dieu, et ce devoir l'aiguillonnait d'autant plus impérieusement à mesure que, nouveau Constantin, il voyait

grandir son influence dans l'Église et à mesure qu'il se sentait appelé à devenir *Imperator*, souverain du monde. Cette sollicitude de Charlemagne se manifesta dans diverses ordonnances.

C'est ainsi qu'on le voit, en 787, adresser à tous les évêques et à tous les couvents une lettre-circulaire (1), dans laquelle il les exhorte, de la manière la plus pressante, à cultiver l'étude des lettres (*studia litterarum*). « Bien parler, dit-il, est tout aussi agréable à Dieu que bien vivre (2); » et il laisse voir que c'est seulement par cette étude des lettres qu'on se rend capable de pénétrer dans le sens profond de la sainte Écriture. Ce qu'il désire, c'est de trouver les ecclésiatiques aussi savants que pieux : alors seulement ils seront les dignes représentants de la religion. Cette encyclique avait été provoquée par les lettres, nombreuses et défectueuses, que les cloîtres avaient fait parvenir au roi, durant les dernières années. Dans une autre encyclique (3) adressée au clergé, l'empereur déclare qu'il veut montrer à Dieu sa reconnaissance pour les grâces qu'il n'a cessé d'en recevoir, pendant la guerre comme pendant la paix : il va donc diriger tous ses efforts à restaurer l'état des églises, en relevant cet asile de la science tombé dans l'oubli, et en donnant lui-même l'exemple de l'étude des arts libéraux. Il a déjà fait restituer le texte de la Bible, dénaturé par l'ignorance des copistes. Il va imprimer maintenant une autre direction à ses efforts. A l'exemple de son père, qui dota les églises du chant romain, il veut restaurer le culte : dans ce but, il a fait recueillir par Paul Diacre un certain nombre d'homélies des ouvrages des Pères, et ces homélies doivent prendre, à l'office du soir, la place des *Leçons* jusque-là en usage, mais dont la langue est si défectueuse. Dans le célèbre Capitulaire de l'année 789, Charles veut voir

1. *Monumenta Germaniae histor. Leges* I, p. 52. — *Monum. Carolina; ed. Jaffé.* Berlin, 1867, p. 343.

2. « ...Qualiter, sicut regularis norma honestatem morum, ita quoque docendi et discendi instantia ordinet et ornet seriem verborum, ut qui Deo placere appetunt recte vivendo, ei etiam placere non neglegant recte loquendo. »

3. *Monum. Germ. hist.*, *l. c.*, p. 44. Voy. sur l'époque de la circulaire Dahn (*Paulus Diaconus*, I, p. 52 sq.); c'est à bon droit qu'il l'a dit postérieure à 786.

des écoles réunies à chaque église épiscopale et à chaque cloître; et ce ne seront pas seulement les enfants des serfs (parmi lesquels le clergé se recrutait généralement), qui seront instruits dans ces écoles, mais encore les enfants des hommes libres et des nobles (*ingenui*). On leur enseignera les psaumes, les notes, le chant, le calcul et la grammaire. Il insiste spécialement sur la correction des livres ecclésiastiques. L'Évangile, le Psautier et le Missel ne doivent être copiés que par des personnes mûres; encore doivent-elles y appliquer tous leurs soins (1). Ces écoles sont sans doute spécialement destinées à la formation du clergé, ainsi que le dit expressément le Capitulaire (2); elles ne doivent pas toutefois s'en tenir là. N'est-il pas dit, en effet, dans un capitulaire subséquent, de l'an 802, que chacun est tenu d'envoyer son fils à l'école pour y apprendre à lire, et qu'on doit l'y laisser jusqu'à ce que son instruction soit complète (3). Dans le premier des Capitulaires nommés ci-dessus, Charles renouvelle aux ecclésiastiques l'injonction de s'appliquer à cultiver le chant romain introduit dans l'Église par Pepin (4). Dans ce but, il pria le Pape de lui envoyer de Rome deux maîtres de chant.

Mais ce qui contribua le plus à la diffusion de la culture scientifique, ce fut la collation des principaux évêchés et des abbayes les plus célèbres : on les distribua aux savants les plus distingués, parmi ceux qui avaient été formés soit dans l'école de la cour, soit dans l'école abbatiale qu'Alcuin avait

1. *Monum. Germ. hist. l. c.*, p. 65, Cap. N° 71. Alcuin, dans la lettre que nous avons citée plus haut (p. 7, rem. 1), insistait sur la restitution de la ponctuation tombée hors d'usage : « Punctorum vere distinctiones vel subdistinctiones licet ornatum faciant pulcherrimum in sententiis, tamen usus illorum propter rusticitatem pene recessit a scriptoribus. Sed sicut totius sapientiae decus et salutaris eruditionis ornatus per vestrae nobilitatis industriam renovari incipit, ita et horum usus in manibus scribentium redintegrandus esse optime videtur. »

2. *Op. c.* : « Et ut scholae *legentium* puerorum fiant. » Elles sont aussi appelées *scholae lectorum* pour les distinguer de l'école du chant, Voy. *Monum. Carolina.* ed. Jaffé, p. 421.

3. « Ut unusquisque filium suum *litteras ad discendum* mittat et ibi cum omni sollecitudine permaneat usque dum bene instructus perveniat. » *Mon. Germ. hist.*, *l. c.*, p. 107.

4. *L. c.*, p. 66, n° 79.

fondée à Tours (1), ou bien encore à des savants appelés de l'étranger. L'exemple du roi ne pouvait manquer, d'autre part, d'exercer une grande influence sur les laïques, et Charles avait soin, à l'occasion, d'appeler l'attention là-dessus.

Il avait droit, en effet, de se donner lui-même comme exemple. Les études infatigables auxquelles il s'adonnait et l'intérêt persistant qu'il prenait à la science avaient fait mûrir en lui les fruits d'une vraie culture intellectuelle. C'est à bon droit que les contemporains vantent la sagesse de l'empereur. Dieu, dit Alcuin, lui a donné la couronne impériale (2) pour l'ornement de cette sagesse. En lui, il voit rempli le vœu de Platon qui désire voir régner les philosophes (3). Alcuin lui-même (et c'est là son plus grand mérite), a mis Charles sur le chemin de la science et n'a pas cessé de tenir ses regards fixés sur le but à atteindre. Pour régner, dit-il, il n'y a rien de plus nécessaire que la sagesse : que de fois il le proclame, directement ou d'une manière détournée, dans les lettres qu'il écrit à l'empereur (4) !

La culture intellectuelle, que Charlemagne doit aussi à son amour pour les mathématiques et l'astronomie, se manifeste également dans son activité comme législateur. C'est ainsi que, dans le premier des Capitulaires ci-dessus mentionnés, il s'élève contre maints usages, comme le baptême des cloches, et maintes superstitions qui avaient cours parmi le peuple et qui n'étaient que trop souvent entretenues, propagées même par le clergé, comme la protection qu'on cherchait contre la grêle dans des papiers suspendus à des verges et contenant des formules d'exorcisme, la consultation de la Bible, pour y apprendre l'avenir, en l'ouvrant à l'aventure, et autres prédictions. Mais là où se montre surtout l'éducation éclairée de Charlemagne sous le rapport religieux, c'est dans la position qu'il garda relativement aux querelles des Iconoclastes, qui avaient pris naissance à Byzance. Ce n'est pas seulement dans la répudiation de toute adoration des saintes images, mais

1. *Monachus Sangallensis*, lib. I, cap. 9 *init.*
2. *Ep.* 241 (p. 775).
3. *Ep.* 170 (p. 613).
4. *Cf. Ep.* 78 (p. 347).

plus encore dans les motifs rationnels du décret porté à ce sujet par le synode de Francfort, et qui ne faisait que traduire la pensée de Charles que se manifeste, dans toute sa droiture, sa nature germanique ; la culture romane n'avait fait que la dégrossir. Il n'avait rien en lui de la dévotion romane. C'est ce que prouvent maintes anecdotes des temps suivants racontées par des ecclésiastiques, et qui tendent à faire suspecter la piété du grand monarque. L'intérêt national qu'il prit, d'après Eginhard, à la langue et à la poésie de son peuple, nous fournit également un témoignage des connaissances générales de l'empereur, et ce temoignage l'élève au-dessus de son siècle : il désirait voir la langue traitée selon les règles de la grammaire, et la poésie soigneusement recueillie et consignée par écrit (1).

1. Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung im Mittelalter*. Bd. I. Berlin, 1875; — Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*. Gœttingen, 1846-48. 2 vol. ; —Lorentz, *Karls des grossen Privat-und Hofleben*. In *Raumers histor. Taschenbuch*, Bd. III. 1832;— Phillips. *Karl der Grosse im Kreise der Gelehrten*. In *Almanach der Kais. Akademie der Wissensch. in Wien* 1856; —Oebeke, *De Academia Caroli Magni*. Programme du Gymnase d'Aix-la-Chapelle, 1847 ; —Büdinger, *Von den Anfängen des Schulzwangs*. Discours de circonstance. Zürich, 1865; —E bert, *Die literarische Bewegung zur Zeit Karls des Grössen*. In *Deutsche Rundschau*, Bd. XI. 1877.

CHAPITRE PREMIER

ALCUIN

Alcuin (1) est l'homme à qui Charlemagne était surtout redevable de sa culture intellectuelle et qui était l'instrument principal dont il se servait pour mener ses idées à bonne fin ; il se trouve avec raison à la tête des écrivains de cette nouvelle période, que le génie créateur du monarque prépara, en remuant le terrain sur lequel elle devait grandir. A nul autre mieux qu'à ce représentant de la race germanique, la plus avancée alors dans la culture littéraire, ne pouvait échoir une si noble fonction. La parenté nationale seule fit d'Alcuin le véritable organe de Charles; elle seule rendit possible, entre les deux, cette action réciproque et complète dans le domaine intellectuel; elle fit passer en même temps aux Germains, pour la durée de l'époque carolingienne, avec la domination politique, la domination littéraire. Les auteurs les plus importants de cette période appartiennent, en effet, presque tous, ainsi que le montre leur nom, à la race germanique.

1. *B. Flacci Albini seu Alcuini opera* cura et stud. Frobenii, 2 tom. en 4 Vol. Ratisbonne, 1777; — Poetae latini aevi Carolini, ed. Dümmler, tom. I, Berlin, 1881, p. 160 sq. (Monum. german. histor.); — *Monumenta Alcuiniana a Ph. Jaffé praeparata* edid. Wattenbach et Duemmler (Bd. VI der Bibl. rer. german. Jaffé's) Berlin, 1873 (on y trouve : *Vita Willibrordi, De patr. reg. et sanctis Euboricae* et *Epistolae*); — *Disputatio de rhetorica et de virtutibus sap. reg. Karli et Albini magistri*, in *Rhetores latini minores* ed. Halm. Leipzig, 1863; — *Disputatio Pipini cum Albino scholastico* édité par W. Wilmanns, dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterthum.* Nouvelle série, vol. II (1869), p. 530 sq. : — Lorentz, *Alcuins Leben, ein Beitrag zur Staats-Kirchen- und Kultur Geschichte der karolingischen Zeit.*, Halle, 1829; — Monnier, *Alcuin et Charlemagne avec des fragments d'un commentaire inédit d'Alcuin*, etc., 2e éd. Paris, 1863; — Dümmler, *Alkuin*, in der *Algemeinen Deutschen Biographie*, Bd. I, Leipzig. 1875; — Zeissberg, *Alcuin und Arno*, in *Zeitschrift f. oesterr. Gymnas.* 13. Jahrg. 1862; — Sickel, *Alcuinstudien*, in *Sitzungsber. der phil. hist. Cl. der. Wiener Akad.*, Bd. LXXIX, 1875; — Dümmler, *N. A.*, p. 118 sq. ; — F. Hamelin, *Essai sur la vie et les ouvrages d'Alcuin* (Thèse de doctorat), Rennes, 1873.

Alcuin, qui aimait aussi, comme écrivain, à s'appeler *Albinus* (1), naquit à York, en 735; il descendait d'une famille illustre. Ainsi que son parent, le célèbre évêque missionnaire Willibrord, et comme Bède avant lui, il avait été, encore enfant, envoyé au cloître de cette ville. C'est dans l'école épiscopale, à la tête de laquelle était l'archevêque Egbert, qu'il reçut son éducation : toutefois, c'est moins Egbert qu'un de ses parents, Aelbert, le vrai maître de l'école, qui fut son précepteur. Ce professeur se distinguait par une rare universalité de connaissances et par un grand amour de sa profession, qualités qui rendirent bientôt son école si célèbre au delà de la frontière que même des étrangers y accoururent pour l'entendre. Alcuin, qui avait déjà, dans son enfance, montré le plus grand intérêt pour les études et qui était surtout ravi de la lecture de Virgile, ne tarda pas à devenir un des meilleurs élèves; c'est en cette qualité qu'il accompagna son maître Aelbert dans un de ces voyages scientifiques qu'il entreprenait, ainsi que s'exprime Alcuin lui-même, avec le but de « trouver quelque chose de nouveau en fait de livres ou d'études (2). » Ils se dirigèrent vers Rome : cette ville était en effet, le terme de semblables voyages. D'élève, Alcuin devint l'assistant d'Aelbert, surtout lorsque, après la mort d'Egbert en 766, le maître fut promu à la dignité d'archevêque. Douze ans après, Aelbert résigna ses fonctions et en revêtit ses deux élèves de prédilection : Eanbald eut l'archevêché, et Alcuin, déjà diacre, eut l'école et l'administration de sa riche bibliothèque. Après la mort d'Aelbert, en 780, Alcuin vint chercher à Rome le pallium pour Eanbald. C'est l'année suivante, lors de son retour de cette ville, qu'il eut, à Parme, une entrevue avec Charlemagne dont il avait déjà fait la connaissance à l'oc-

1. En latinisant son nom. On le trouve également réuni à Flaccus : Flaccus Albinus, par exemple, Ep. 4 et 78. Cf. également Ep. 155 (p. 582).

2. Non semel externas peregrino tramite terras
Jam peragravit ovans, *sophiae deductus amore :*
Si quid forte novi librorum seu studiorum,
Quod secum ferret, terris reperiret in illis.

De sanctis Euboricae urbis, v. 1455 *sq*. Cela rappelle les voyages scientifiques entrepris plus tard par les Humanistes.

casion d'une mission de la part de son maître; c'est là aussi qu'il reçut sa nomination à la cour de l'empereur.

Doté, par Charles, des abbayes de Ferrières et de Troyes, Alcuin passa d'abord huit années à la cour, et c'est dans cet espace de temps qu'il déploya sa plus grande activité, soit dans l'école impériale, soit pour l'éducation de l'empereur. Alcuin ne se distingua pas seulement à la cour comme un maître incomparable, ainsi que nous le montrera l'analyse de ses ouvrages, mais il se mit surtout en évidence par son commerce qui ouvrait à l'esprit des horizons nouveaux. Alcuin n'était pas un pédant; il faisait joyeuse figure à la table enjouée de l'empereur : véritable Anglo-Saxon, c'est lui surtout qui amusait la société, en proposant des énigmes que personne mieux que Charles ne s'entendait à déchiffrer; il aimait, par des épigrammes plaisantes, à taquiner ses jeunes amis, quoiqu'il n'eût en cela d'autre but que de redresser leurs défauts. Mais il ne manquait pas avec cela d'amener la conversation sur les sujets sérieux concernant la science et la foi. Il était même alors sans doute le conseiller de Charles, lorsqu'il élaborait les ordonnances relatives au culte et à l'enseignement.

Pris de nostalgie, paraît-il, il retourna en Angleterre, vers 790; il n'avait d'ailleurs obtenu de son évêque et de son souverain qu'un congé temporaire. Il n'y resta toutefois que deux ans, car nous le retrouvons de nouveau en France, en 793. Ce qui le détermina à quitter de nouveau sa patrie, ce furent les tristes circonstances politiques où elle se trouvait, comme aussi le vœu pressant de Charles; l'empereur avait, plus que jamais, besoin de ses lumières pour combattre l'hérésie de l'Adoptianisme qui, de l'Espagne, avait pénétré en France, et pour lutter aussi contre celle de l'adoration des images condamnée par le deuxième concile de Nicée. Mais, avant tout, Alcuin se crut appelé à entrer en lice pour la pureté de la foi : c'est pour cette noble tâche que son maître Aelbert l'avait choisi entre tous. Aussi est-ce en qualité de représentant de l'Église d'Angleterre qu'il prit part, en 794, au concile de Francfort, où, grâce à son influence considérable, ces deux questions religieuses furent résolues dans le sens de Charlemagne. Dans la discussion de toutes deux, Alcuin prit part

aussi aux débats comme écrivain polémiste. En 796, Alcuin, qui à la suite de l'assassinat d'Ethelred, son roi bien-aimé, avait abandonné toute idée de retour en Angleterre, obtint de l'empereur l'autorisation de se retirer de la vie agitée de la cour et de la politique; l'âge justifiait d'ailleurs ce vœu doublement. L'abbaye de Tours était vacante; il l'obtint. Ce cloître célèbre et son école étaient en complète décadence; Alcuin leur redonna la vie. Il fit plus : ainsi que Charles l'avait désiré (1), il le transforma en une école modèle, un nouvel York, où l'on formait les élèves, venus souvent de fort loin, à devenir des maîtres capables d'élever la jeunesse de l'empire. Il fit venir d'Outre-Manche les ressources littéraires.

Alcuin ne cessa pas néanmoins d'être toujours, pour ainsi dire, le ministre des cultes de Charlemagne; non seulement il le conseillait par ses lettres, mais il déployait une activité infatigable à combattre les hérésies, surtout l'Adoptianisme, soit par des circulaires, soit aussi par des ouvrages de longue haleine. Bien plus, tout en restant à Tours, il prit, sur les instances de Charles, une part des plus actives au synode d'Aix-la-Chapelle. Au moyen de sa correspondance très étendue, il resta toujours en relation avec le monde savant de l'empire des Francs, surtout avec celui de la cour, comme aussi avec ses amis d'Angleterre. C'est ainsi que cet homme remarquable conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 804, une activité intellectuelle des plus variées et des plus vives; en répandant en France, ainsi qu'il s'exprime lui-même (2), la semence de la science au soir de la vie, comme il l'avait répandue en Bretagne dans la fleur de l'âge.

Les œuvres d'Alcuin se composent de prose et de vers. Les unes comme les autres ont exercé une grande influence, mais

1. *Alc. Ep.* 78, p. (345) : « Ergo vero, écrit Alcuin à Charles, Flaccus vester secundum exhortationem et bonam voluntatem vestram aliis per tecta sancti Martini sanctarum mella scripturarum ministrare satago, alios vetere antiquarum disciplinarum mero inebriare studeo, alios grammaticae subtilitatis enutrire pomis incipiam, quosdam stellarum ordine — ceu pictor cuilibet magnificare domus culmina — inluminare gestio, plurima plurimis factus, ut plurimos ad profectum sanctae Dei ecclesiae et ad decorem imperialis regni vestri erudiam. »

2. Ep. I (p. 347).

les premières l'ont eue plus durable : pour n'avoir été, en bonne partie, qu'indirecte au point de vue de la littérature générale, cette influence n'en a pas moins été considérable. C'est là surtout le cas des livres qu'Alcuin avait composés pour l'école ; ils servirent de base non seulement à son époque, mais même bien longtemps après lui pour l'enseignement scientifique dans l'empire des Francs. Alcuin était, d'abord et avant tout, un maître excellent; aussi, ses livres sur l'enseignement méritent-ils d'autant mieux de trouver place, dans cette étude, avant ses autres écrits, qu'ils nous font le portrait de son enseignement dans l'école impériale. Ce sont d'abord trois manuels relatifs à la grammaire, à la rhétorique et à la dialectique. Le fond en est même moins original qu'on ne serait, de prime-abord, en droit de l'attendre de livres de cette nature ; mais la forme en est toute particulière, quoique cette particularité ne soit nullement de l'invention d'Alcuin et qu'elle repose plutôt sur la tradition anglo-saxonne. Ces traités sont, en effet, composés en forme de dialogue et ressemblent assez à des catéchismes, avec cette différence toutefois que, en règle générale, c'est l'élève qui interroge et le maître qui répond. Aldhelme, le premier maître national de valeur chez les Anglo-Saxons, avait en cela donné le premier exemple en Angleterre, dans son traité sur l'art métrique, adressé à Alfred de Northumbrie (1). Il y motive l'application de cette forme, en disant qu'elle contribue à la clarté d'exposition. Alcuin, au contraire, dit, dans sa grammaire, qu'il l'a adoptée comme procurant un soulagement à la mémoire (2). Les deux motifs ont apparemment contribué à ce résultat. Où Alcuin toutefois montre une certaine originalité, c'est dans la manière d'employer cette forme, de l'adapter avec habileté aux leçons qu'il

1. V. Vol. I, p. 661. Le fait de le voir s'en rapporter à saint Augustin et à saint Isidore prouve qu'il n'avait point en cela de prédécesseur parmi les Anglo-Saxons. (*Aldhel. opp. ed. Giles*, p. 233.)

2. « Fuerunt in schola Albini Magistri duo pueri, unus Franco, alter Saxo, qui nuperrime spineta grammaticae densitatis irruperunt. Quapropter placuit illis paucis literulis [Froben emend. : paucas literalis] scientiae regulas *memoriae causa* per interrogationes et responsiones excerpere. » *Opp.*, t. II, p. 268.

donne à la cour en lui communiquant un souffle de vie dramatique.

L'enseignement commençait par la grammaire ; aussi, Alcuin fait-il précéder son traité d'une courte introduction aux études scientifiques en général : les traits principaux de ce travail caractérisent à la fois l'auteur et son époque. La lumière de la sagesse, dit-il, est innée dans l'esprit de l'homme ; mais elle y est à l'état latent ; elle y est cachée comme l'étincelle dans le silex ; il n'y a que des leçons répétées qui puissent faire jaillir cette étincelle. Ce n'est point pour des avantages terrestres qu'on doit aimer la sagesse ; c'est pour Dieu, pour la vertu, ou bien pour la sagesse elle-même ; l'ornement qu'elle procure est impérissable, tout comme l'âme à laquelle cette sagesse appartient. Voilà comment Alcuin s'y prend pour faire ressortir le prix de la science en comparaison des biens périssables. Or, le sommet de la science, c'est la théologie, l'intelligence de la sainte Écriture ; sept degrés conduisent à ce sommet, ce sont les sept arts libéraux : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astrologie ; les sept ressemblent aux sept colonnes de la maison de la sagesse dont parle Salomon (1). De même que cette sagesse a procuré la célébrité aux philosophes, même à des consuls et à des rois, ainsi elle a fait remporter la victoire sur les hérétiques par les savants du christianisme. C'est ainsi qu'Alcuin donne une consécration religieuse aux études qui, même ici, paraissent destinées en première ligne à l'instruction du clergé.

Cette introduction elle-même est encadrée dans la forme d'un dialogue entre les « élèves » et le « maître, » tout comme la grammaire qui la suit ; la seule différence, c'est que, dans cette dernière, les élèves sont caractérisés plus fortement et jouent un tout autre rôle. Ils sont au nombre de deux, un Saxon de quinze ans (Anglo-Saxon, cela va sans dire), et un Franc de quatorze ans. Ce dernier, plus jeune et moins lettré, pose les questions ; l'autre, le Saxon, donne la réponse. La distribution des rôles est significative. Ce n'est que par exception

1. *Proverb.*, c. IX, v. 1.

que le maître prend la parole ; il ne prête son concours que dans les cas difficiles, là surtout où la grammaire empiète sur le domaine de la dialectique ; dans les définitions, comme lorsqu'il s'agit, par exemple, dès le début, de fixer le sens de *res*, *intellectus*, *vox*, trois termes nécessaires à toute discussion. Cette conversation, si aride par elle-même, a cependant un certain charme dramatique qui est, à coup sûr, une image de la vie et qui reflète les allures libres de l'école impériale : elle est parsemée, en effet, par les élèves, de plaisanteries qui donnent un relief ironique à cette méthode d'enseignement (1).

Quant à ce qui est du contenu, l'auteur traite d'abord des lettres, des syllabes et, ensuite, successivement des parties du discours. Au chapitre des syllabes, le maître lui-même ne dit que quelques mots sur l'accent et la quantité, par la raison que ces notions sont du domaine de la métrique et qu'on les apprendra quand on sera parvenu à cette science (2). La métrique nous apparaît donc déjà alors comme une science à part, comme une branche spéciale d'enseignement pour des élèves d'un âge plus avancé (3). Au reste, le fond ne fait que reproduire les anciennes grammaires, parmi lesquelles se trouvent également citées celles de Donat et de Priscien ; quant aux définitions, elles sont prises aux étymologies de saint Isidore.

Ainsi que la forme le montre, cette Grammaire fut écrite directement pour l'école de la cour, tandis que la Rhétorique et la Dialectique d'Alcuin furent composées, avant tout, pour Charlemagne lui-même : ici, le dialogue a lieu entre « le roi Charles » et son « maître Albinus. » Ces deux dernières furent même composées, ainsi que je le conclus du début de la Rhétorique, pour servir de répétition aux leçons orales (qui avaient dû précéder et auxquelles l'auteur fait allusion) (4) et

1. En voici un exemple : « Ecce, France, de appellativis speciebus habes abunde, ut reor, licet nullus tuae aviditati possit satisfacere — Francus : non sum tam avidus, quam tu invidus, qui nulla vis aperire, nisi interrogatione coactus. » *L. c.*, p. 273.

2. *L. c.*, p. 270.

3. C'est ainsi que Raban la cite également parmi les sciences qu'il étudia à Tours auprès d'Alcuin. V. plus loin à la biographie de Raban.

4. « Verum ex quo mihi paucis tuis responsionibus januas rhetoricae artis

de complément systématique à ces mêmes leçons. Il paraît de plus que la Rhétorique ne fut composée qu'après le retour d'Alcuin d'Angleterre, mais elle suivit de près ce retour (1). Là aussi, le dialogue revêt un certain caractère personnel. Dans ses réponses, Alcuin observe l'étiquette de la cour, tout comme dans ses lettres à Charles. Il va même jusqu'à laisser croire qu'il ne peut plus rien dire au roi que celui-ci ne sache depuis longtemps, et que l'obéissance seule le force de répondre. Mais Charles veut apprendre la rhétorique à cause de sa haute importance pour les « questions civiles, » *civiles quaestiones ;* c'est là précisément l'importance qu'elle avait dans l'antiquité. Et, en effet, la Rhétorique d'Alcuin n'offre rien de plus que la rhétorique ancienne, si l'on fait abstraction d'un certain coloris chrétien. La base sur laquelle elle repose, est l'ouvrage de Cicéron, *De inventione*, auquel Alcuin renvoie directement; mais, à côté des exemples empruntés à l'histoire ancienne par Cicéron, Alcuin en donne d'autres tirés de la Bible, suivant en cela la route tracée par saint Ambroise dans son ouvrage des *Offices* (2). A côté de Cicéron, c'est surtout Julius Victor qui est mis à profit, et l'auteur leur emprunte de longs passages qu'il cite textuellement.

Ce *Compendium* est suivi d'un petit supplément sur les vertus; voilà pourquoi, dans les manuscrits, l'ouvrage tout entier porte le titre de : *Disputatio de rhetorica et de virtutibus.* Le

vel dialecticae subtilitatis claustra partim aperuisti, valde mihi in eas rationes fecisti intentum, maxime quia me in cellaria arithmeticae disciplinae pridie sagaciter induxisti vel astrologiae splendore inluminasti. » Ainsi s'exprime Charles dès le début de la Rhétorique. (*L. c.*, p. 525.) On peut voir aussi par là que le maître avait fait précéder l'enseignement des sciences mathématiques. Les distiques eux-mêmes qui servent d'introduction et qui donnent ce livre comme l'œuvre commune de Charles et d'Alcuin parlent en faveur de ma manière de voir, laquelle au surplus est fondée sur la nature des choses.

1. Elle débute par ces paroles de Charles : « Quia te, venerande magister Albine, Deus adduxit et *reduxit*, quaeso ut liceat mihi te de rhetoricae rationis praeceptis parumper interrogare ; nam *te olim memini dixisse*, totam ejus artis vim in civilibus versari quaestionibus.» (*L. c.*) Cette dernière phrase semble aussi faire allusion aux leçons orales qui avaient eu lieu avant le retour d'Alcuin en Angleterre. Il est possible que la longue absence du maître eût fait sentir à Charles le besoin de ce manuel.

2. Voyez vol. I, p. 173.

lien qui rattache le supplément à la Rhétorique est tout à fait extérieur, le premier ne contient que des exercices en vue de la rhétorique (1). A la suite de la définition du mot vertu (*virtus*) l'auteur indique, comme division, les quatre vertus cardinales; ces dernières reçoivent aussi une sous-division (la Prudence, par exemple, comprend *Memoria*, *Intelligentia*, *Providentia*) et toutes une définition. Le style d'Alcuin s'élève et son discours a de véritables beautés lorsque, vers la fin, l'auteur fait le tableau des charmes de la vertu et de son prix inestimable.

La Dialectique, qui n'offre rien de remarquable sous le rapport de la forme du dialogue, n'est elle aussi qu'une compilation presque textuelle d'autres ouvrages, notamment des *Étymologies* de saint Isidore, ainsi que de l'écrit faussement attribué à saint Augustin, sur les dix catégories, et de l'ouvrage de Boèce intitulé *De differentiis topicis*.

On peut également considérer l'opuscule d'Alcuin sur l'orthographe, *De orthographia*, comme un supplément à sa Grammaire : à l'exemple de Bède, et mettant à profit son traité portant le même nom, il cite une série de mots rangés d'après les lettres initiales, afin de mettre le lecteur en garde contre les fautes d'orthographe auxquelles ces termes donnaient prise facilement. Cet opuscule ne manque pas d'intérêt pour la connaissance de la prononciation latine à cette époque, comme aussi il n'est pas sans valeur pour la critique des textes de ce siècle.

Il nous reste encore à mentionner d'Alcuin un petit traité qui nous apparaît comme le produit de l'activité de l'auteur à l'école impériale, et qui, du reste, fut composé pour Pépin, fils de Charlemagne. Ce manuel a pour titre *Disputatio Pippini cum Albino scholastico*. C'est un livre qui a pour but d'exercer l'entendement et de le former à la pénétration et aux saillies. Il est, lui aussi, écrit en forme de dialogue. On peut le diviser en deux parties : dans la première, c'est l'élève qui

1. Alcuin ajouta lui-même ce supplément, ainsi que le montrent non seulement le début et la fin, mais même le fait, en parlant de la tempérance, de renvoyer le lecteur à la fin de la rhétorique : *Ne quid nimis*.

pose les questions, tandis que, dans la seconde, c'est la fonction du maître. Celui-là exige qu'on lui donne une définition sur des objets ou des notions qui, en général, se rapportent à l'homme de très près, et celui-ci répond spirituellement par une image et une métaphore : c'est ce qui a lieu, par exemple, pour le corps et ses différents membres, pour la vie, la mort, les éléments, les arts, les saisons, etc. Voici quelques exemples : « Qu'est-ce que la langue? — Un fléau de l'air. — Qu'est-ce que le brouillard? — La nuit en plein jour, la fatigue des yeux. » Ou bien : « Qu'est-ce que le jour? — L'excitation au travail. » Plusieurs de ces réponses, données sous forme de questions, ressembleraient à des énigmes.

Le maître a soin, dans la seconde partie, de poser en effet des énigmes à son élève ; or, celui-ci, initié par les réponses de la première partie à l'essence de l'énigme, et préparé pour ainsi dire à l'art de trouver la solution, répond maintenant lui-même ; mais, en répondant, il emploie à son tour une forme énigmatique (1). Ce dernier trait, complètement original, montre bien jusqu'à quel point les Anglo-Saxons cultivaient l'énigme. En composant ce traité, Alcuin avait bien un modèle dans un écrit de l'antiquité ; il lui a sans doute, en grande partie, emprunté à lui et à d'autres ses matériaux(2) ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que l'introduction de ce genre de littérature dans l'école est complètement nationale, parmi les Anglo-Saxons. Aucun peuple n'a jamais eu une prédilection si marquée pour l'énigme (3), et Alcuin la possédait lui-même à un très haut degré.

Enfin, il nous faut rattacher à l'activité pédagogique d'Alcuin, et à celle qu'il déploya spécialement à la cour, les deux traités astronomiques qu'il envoya de Tours à Charles : *De*

1. Par exemple, nº 94 : A. « Quis est quem videre non potes nisi clausis oculis ? » P. « Qui stertit, tibi ostendit illum. » Il s'agit du *Sommeil* et cette question est prise au vers 3 de l'énigme *Somnus*, dans Symphosius (nº 99 dans Riese, *Antholog. lat.*, I, p. 207) : « Sed me nemo videt, nisi qui sua lumina claudit. »

2. Voy. là-dessus Wilmanns, *op. cit.*

3. Voy. ma dissertation sur la poésie énigmatique des Anglo-Saxons et en particulier sur celle de Tatwine et d'Eusèbe (*In den Berichten über die Verhandl. der K. saechs. Ges. d. Wissensch.* Bd. XXIX, 1877, p. 20 sq.).

saltu lunae et *De bissexto*, ainsi que deux lettres, qui se rapportent à des questions sur le calendrier.

Parmi les autres travaux scientifiques de notre auteur, ceux qui traitent de la Théologie occupent la première place, soit par leur nombre, soit par l'autorité qu'ils eurent à son époque; mais nous nous en occuperons d'autant moins, dans cette étude, que, sous le rapport du contenu, ils ne présentent rien d'original. La plupart ne sont que les commentaires sur la Bible, et le plus étendu comme aussi le plus estimé parmi eux, est le commentaire sur saint Jean, ouvrage qu'Alcuin composa à la prière de Gisèle et de Rotrude. Comme les autres du reste, ce n'est qu'une compilation d'ouvrages antiques et célèbres, ouvrages que l'auteur a reproduits soit littéralement, soit seulement d'après le sens. C'est ce que fait remarquer Alcuin lui-même dans la dédicace où il cite, comme ses principales sources, l'explication de saint Augustin, les œuvres de saint Ambroise et les homélies de saint Grégoire et de Bède. Ce genre d'explication, consistant en un recueil des plus beaux passages des Pères, servit de modèle aux commentateurs de l'avenir qui, comme nous le verrons plus tard, sous l'influence des élèves médiats ou immédiats d'Alcuin, arrivèrent à produire des ouvrages remarquables. Il nous faut faire remarquer encore la prédilection d'Alcuin pour le symbolisme des nombres; c'était là, sans doute, un pendant à son amour pour les sciences mathématiques, et cette propension à voir des symboles partout se fait jour ici d'une manière frappante, comme du reste dans ses autres écrits.

Ces commentaires offrent un certain intérêt historique par rapport aux personnes auxquelles ils sont dédiés. C'est là surtout le cas du commentaire de l'*Ecclésiaste*, qu'Alcuin composa spécialement pour ses élèves Onias, Candide et Frédégise : « Après avoir quitté le nid d'un amour tendre et paternel, pour s'envoler dans les airs libres des affaires du monde, » ils trouveraient dans ce manuel un traité de morale chrétienne qui leur montrerait les dangers de la vanité humaine.

Mais son ouvrage théologique le plus important, celui qui fit le plus d'impression sur ce siècle, est celui qui a pour titre *De fide Trinitatis*, en trois livres, qu'il dédia à l'empereur Char-

lemagne. L'auteur avait aussi pour but, en le composant, de convaincre ceux qui doutaient de l'utilité de l'enseignement de la dialectique qu'il avait donné à Charles (1). L'intérêt historique de l'ouvrage consiste, en effet, en ce que ce nouveau système de théologie dogmatique, quelque imparfait qu'il fût et quelque peu d'originalité qu'il offrît, puisqu'il n'avait d'autre base que celle des œuvres de saint Augustin, était pourtant un stimulant aux études spéculatives et faisait ressortir la nécessité de la philosophie, comme préparation à ces études.

Deux écrits d'Alcuin, qui traitent de philosophie morale, ont un intérêt immédiat pour nous : ils ont été composés, dans les premières années du IX[e] siècle, à la prière de quelques laïques. L'un a pour titre *De virtutibus et vitiis;* il a été écrit pour Wido, comte de Bretagne : c'est un bréviaire, à l'usage des laïques, avec des considérations spéciales à la fonction du comte. D'après les termes mêmes de la dédicace, ce livre doit être le *vade-mecum* inséparable de Wido ; il doit l'accompagner, même dans ses expéditions militaires, « afin qu'il puisse s'y considérer, » et que toujours il sache « ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter », pour parvenir au sommet de la perfection; notons que ce sommet, comme parle Alcuin, est accessible aux laïques eux-mêmes, vu que, devant Dieu, il n'y a nulle différence entre le laïque et le clerc, et que chacun sera récompensé seulement selon ses œuvres. Ce livre est un manuel, et l'auteur lui en a donné à dessein les dimensions, pour en faciliter l'étude : il a consacré un chapitre spécial à chaque vertu et à chaque vice. Malgré cela, c'est en vain qu'on y chercherait un ordre parfait; il est sûr que ce livre nous est parvenu dans un mauvais état de conservation. Pour le traitement des vertus, plusieurs passages nous ramènent aux *Institutions* de Lactance, et, dans celui des vices, l'auteur se rattache parfois à Prudence, quoique en général, Alcuin suive ici Cassien et Aldhelme (2). Ce qui est absolument spécial à l'auteur, c'est

1. V. la dédicace, *Monum. Alcuin.* p. 673 : « Ut convincerem eos, qui minus utile aestimabant, vestram nobilissimam intentionem dialecticae discere velle rationes, quas beatus Augustinus in libris de sancta Trinitate adprime necessarias esse putavit. »

2. V. volume I, p. 372 et 659.

la considération particulière qu'il y fait de la fonction de juge, car c'est précisément Charlemagne qui avait fait passer la juridiction aux mains des comtes. C'est ainsi donc qu'Alcuin exige surtout du juge la justice, la compassion et l'incorruptibilité; il parle également des devoirs spéciaux aux témoins.

L'autre écrit, moins considérable, est intitulé *De ratione animae;* Alcuin y montre un sens tout aussi pratique et tout autant d'habileté en mettant à profit les études qu'il avait faites. Il a été composé, sous forme de lettre, à la prière de Gondrade : les colloques que cette femme avait eus avec Alcuin l'année précédente, furent l'occasion de cet opuscule (1). Le choix de la forme convient ici, de tout point, et l'auteur montre également, dans le fond, qu'il s'entend à intéresser les femmes aux méditations philosophiques. Le côté moral domine le récit, dont la base n'est autre que le rapport de l'âme à Dieu. Dans l'exposition qu'il fait de ce rapport entre Dieu et l'âme, il traite de l'essence de cette dernière. A ces considérations, Alcuin rattache deux poèmes. Le premier, en distiques, célèbre les louanges de l'âme de l'homme et récapitule, par là, l'idée de tout le traité; dans le deuxième, en vers adoniques, réunis en strophes de six lignes, le poète exhorte Gondrade à louer Dieu. La signification du nombre six, qui est parfait dans toutes ses parties, ajoute Alcuin, c'est le roi lui-même qui la lui expliquera, lui qui, au milieu des soucis du palais et des affaires du gouvernement, s'efforce d'approfondir les secrets des philosophes avec plus de soin que ne fait tout autre qui n'a rien à voir dans les occupations du monde. Pour ne reproduire que des idées traditionnelles, cet écrit mérite néanmoins d'être loué pour sa disposition proportionnée au but à atteindre et pour le style plein de clarté; il montre bien, une fois de plus, à quel point Alcuin était l'homme qu'il fallait pour répandre la culture scientifique.

En fait d'écrits historiques en prose, Alcuin n'a composé que deux Vies de Saints, et encore ne sont-ce là que des retouches, sous le rapport du style, de deux ouvrages antérieurs : l'un est la vie de saint Richaire; l'autre, celle de saint Védaste.

1. Ep. 243, dans Jaffé.

Alcuin avait entrepris celle-ci à la prière de Rado, et celle-là sur le désir d'Angilbert, deux abbés de monastères placés sous la protection de ces saints. Ce genre de rénovation d'anciennes Vies devient de plus en plus à la mode et témoigne du développement de la culture esthétique, quel que soit en règle générale le peu de goût que ces élaborations nous présentent par leur développement. Alcuin a composé une troisième Vie de saint, et celle-là est un ouvrage original : c'est la vie de saint Willibrord, apôtre des Frisons, précurseur de saint Boniface, et premier évêque d'Utrecht. C'était un Northumbrien, mais un Northumbrien qui avait étudié en Irlande, où il était allé pour se former, selon l'exemple d'autres clercs remarquables de l'Angleterre (1). Il y fit un séjour de douze ans. Il se rendit ensuite, en qualité de missionnaire, dans le pays des Frisons (690); mais tous ses efforts restant sans résultat à cette époque, il passa aux pays des Francs. Comme il était protégé par Pepin, le pape Sergius l'éleva au rang d'évêque missionnaire, en l'an 695, après quoi, il prêcha de nouveau l'Évangile aux Frisons, aux Danois et même aux habitants d'Helgoland. Après la conquête de la Frise, par Charles Martel, il reçut l'évêché d'Utrecht.

Willibrord avait, en outre, fondé le cloître d'Epternach. C'est l'abbé de ce cloître, Béonrad, qui avait prié Alcuin de relater la vie (*vita*), les mœurs (*mores*) et les miracles (*miracula*) du Saint; et, quoique l'auteur, le plus occupé des hommes, dût prendre le temps sur ses nuits, il accéda néanmoins à la prière de l'abbé et de la façon la plus large; il le fit sans doute d'autant plus volontiers que Willibrord était son parent. Alcuin composa cette vie sous une double forme, d'abord en prose, puis en vers : la première rédaction était destinée à être lue publiquement dans l'église, devant les moines; la seconde, au contraire, devait servir de lecture particulière aux savants d'entre eux. Alcuin ajouta en outre à la vie en prose une courte homélie qui devait être lue devant le peuple, par manière de sermon, le jour de la fête du Saint (2).

1. «... Peregrinationis amore instigatus. Et quia in Hibernia scolasticam eruditionem viguisse audivit, etc., c. 4. »

2. C'est Alcuin lui-même qui fait connaître la destination de ces trois tra-

Quant à la vie du Saint écrite en prose, elle a naturellement une tendance à l'édification et se trouve en rapport avec le but à atteindre : ce n'est pas comme historien qu'Alcuin se mit ici à l'ouvrage; et cependant, on peut lui reprocher avec raison d'avoir fait trop peu de cas de ses études historiques, surtout en écrivant la vie d'un héros qui n'était pas un saint d'une taille ordinaire, et qui avait été en outre un missionnaire remarquable au point de vue de l'histoire de la civilisation. La disposition des matériaux elle-même laisse à désirer. Il n'y a qu'un point où l'auteur mérite des éloges : à l'encontre des autres Vies de Saints, écrites à cette époque, et de l'élaboration de la Vie de Richaire, par Alcuin lui-même, le style est simple et correct, bien que l'auteur ne renonce pas complètement pour cela aux expressions figurées. Cette qualité se retrouve également dans la Vie écrite en vers hexamètres, qui n'est qu'une versification de la première. On y retrouve les mêmes expression, les mêmes tournures, mais, avec des coupures portant sur des parties essentielles; c'est pourquoi l'auteur renvoie le lecteur à ses mêmes parties, contenues dans la Vie en prose(1). De même que cette Vie versifiée est précédée d'une préface en distiques, de même l'auteur y a ajouté, plus tard probablement, et toujours en distiques, un épilogue relatif au père du saint. Alcuin y raconte, sous forme de supplément, la naissance et l'éducation de Willibrord, en prenant pour base de son récit les premiers chapitres de la Vie écrite en prose(2).

Avec cet ouvrage, nous avons déjà abordé le domaine de la poésie, chez Alcuin. Son œuvre la plus volumineuse, la plus importante, comme aussi la plus ancienne parmi celles qui nous restent de lui, fut apparemment composée à York, alors que l'auteur était encore, à coup sûr, dans toute l'ardeur de sa jeunesse. Elle avait pour titre : *De patribus, regibus et Sanctis Euboricae.*

vaux, dans la dédicace qu'il adresse à l'abbé Béonrad, qui était en même temps archevêque de Sens.

1. V. la coupure 13, *Monum. Alcuin.*, p. 69.

2. La vie en vers débute, en effet, avec l'apparition du saint en France, ce qui est à louer au point de vue esthétique. Que les distiques de la fin aient été ajoutés plus tard (ce que n'ont remarqué ni Jaffé, ni Wattenbach)

C'est ce que la conclusion de l'ouvrage montre avec la dernière évidence (1). Ce titre précise du reste plus exactement le contenu du poème et en indique le caractère. Ce n'est pas un ouvrage seulement spirituel, comme la vie poétique de saint Willibrord, laquelle du reste a plus d'un rapport commun avec l'œuvre dont nous parlons. Si Alcuin y fait l'histoire de l'archevèché d'York, il ne borne pas son récit à cette matière. C'est donc un intérêt national, et non un intérêt ecclésiastique qui a, en première ligne, stimulé Alcuin à écrire ce poème : ne dit-il pas, dès le début (v. 16 sq.), qu'il a eu pour mobile la gloire de la patrie et de sa ville natale ? Pour lui, il est vrai, cette gloire ne peut être qu'une gloire chrétienne. Aussi le voyons-nous, après quelques remarques historiques préliminaires, commencer son histoire, en 627, par la christianisation de la Northumbrie, sous le roi Edwin, le premier souverain des Anglo-Saxons; il développe son récit en suivant l'ordre des souverains jusqu'à Aldfrid, à la mort duquel (705), ainsi que le dit Lappenberg (2), l'étoile de la Northumbrie commence à pâlir. Ce n'est qu'à partir de ce moment que la série des archevèques devient, au lieu de celle des rois, le fil conducteur du récit (3), et ce dernier laisse dorénavant de côté tout ce qui touche aux événements profanes. Par contre, dans la partie précédente, le poète raconte aussi, il est vrai, principalement les faits les plus importants pour l'histoire de l'Église, mais il ne s'en tient pas là, tout aussi peu que Bède, auquel il emprunte ici tous les détails. Parmi ces faits eux-mêmes, nous voyons les guerres contre les rois païens du pays occuper le premier plan, et ce sont elles précisément qui fournissent l'occasion à

quoique la dédicace du livre y fasse allusion, c'est ce qui ressort de ces distiques eux-mêmes, v. vers 3 : « ut *dudum* cecini, » et vers 49 : « cujus vita... camenis *olim* fuit praetitulata meis. » Le passage de la dédicace qui en parle, doit donc être une addition postérieure.

1. « Haec idcirco cui (Euboricae) propriis de *patribus* atque *Regibus et sanctis* ruralia carmina scripsi, » v. 1653 sq. De là ressort l'inexactitude des titres donnés précédemment au poème : *De pontificibus et sanctis*, ou seulement : *De sanctis ecclesiae Eboracensis*. Dans ce cas, le titre a une grande importance, ainsi qu'on le voit plus haut.

2. *Geschichte von England*, vol. I, p. 205.

3. C'est ce que dit le poète lui-même, v. 1078 : « Seriemque relinquere regum. »

Alcuin de faire des tableaux pleins de poésie, les plus détaillés et les plus vivants de son poème. L'auteur conduit son récit jusqu'à la mort de son maître, l'archevêque Aelbert, auquel il consacre un éloge des plus pathétiques. Il raconte ensuite, sous forme d'appendice, comme il le dit lui-même (v. 1596), un miracle qui eut lieu plus tard : c'est une vision d'un de ses propres élèves, et cette vision, il ne saurait la laisser ignorer à la postérité. Mais Alcuin ne pouvait utiliser l'ouvrage de Bède que pour le commencement de cette deuxième partie de son poème, vu que le récit de Bède s'arrête à l'année 731 : aussi, est-ce sur la tradition orale qu'il s'appuie et surtout sur sa propre expérience. Son ouvrage est, par conséquent, dans cette partie, une source importante pour l'histoire de la civilisation. C'est là que nous trouvons les renseignements concernant l'école d'York et l'importance de sa bibliothèque (v. 1535 sq.), de même que ceux qui ont trait à l'éducation d'Alcuin et à ses maîtres : nous avons mis nous-même ces renseignements à profit, pour esquisser la biographie de l'auteur.

Néanmoins ce poème, qui comprend seize cent cinquante-sept hexamètres, se distingue par la beauté de la forme : écrit avec une certaine fraîcheur, il est plein de mouvements qui accusent la jeunesse de l'auteur, et l'on n'y rencontre point de digression inutile. Plus d'une réminiscence révèle l'élève de Virgile ; mais cet élève s'affirme aussi, malgré certaines fautes contre la prosodie, par la facture élégante du vers ; on y remarque encore quelques portraits historiques fortement dessinés ; il peint enfin les combats avec complaisance et avec amour. Le plaisir qu'y prend le poète est un trait entièrement national ; il caractérise les Anglo-Saxons et leur poésie, ainsi que nous le verrons plus tard. Parmi les poètes chrétiens latins, c'est Prudence, le mieux doué de tous, qui a fait sentir son influence sur Alcuin (1).

La valeur littéraire et historique de ce poème « sur les rois et les évêques d'York, » n'a pas été appréciée jusqu'ici ; elle consiste précisément en ce que l'auteur introduit la poésie dans le domaine profane, et qu'il y donne comme le premier

1. Par exemple, v. 158 sq.

modèle de cette chronique rimée du moyen âge, qui a tant de liens de parenté avec l'épopée et qui met parfois au premier plan les événements ecclésiastiques.

Alcuin composa en outre un grand poème, je veux dire une élégie de cent vingt distiques, sous ce titre : *De clade Lindisfarnensis monasterii* (1). C'est un poème d'occasion, écrit pour la consolation des moines de ce couvent célèbre de la Northumbrie; l'auteur les connaissait depuis longtemps déjà; même pendant son séjour en France, il n'avait pas cessé d'être en correspondance avec leur abbé, l'évêque Higbald. Ce cloître, en effet, de même que l'église de Saint-Cuthbert, fut saccagé par les Danois, en 793, et plusieurs moines furent tués à cette occasion. Comme ce lieu, ainsi que s'exprime Alcuin (2), était plus digne de vénération que tout autre, dans la Bretagne, l'événement fit la plus grande sensation; l'on y reconnut un trait de la justice divine; c'est du moins ce qu'y vit notre auteur. Il en prit occasion pour écrire deux lettres (Ep. 22 et 23) au roi de Northumbrie et aux grands de son royaume : il les exhorte à la piété et à une bonne administration. Pour le même motif, il écrivit aussi à Higbald et à ses moines deux lettres de condoléances, contenant des exhortations (Ép. 24 et 25). Ces lettres furent suivies de l'élégie, dans laquelle nous retrouvons les mêmes pensées et les mêmes exemples qu'Alcuin avait déjà développés. Le poète y dit d'abord que, dans le monde, il n'y a rien de stable depuis la chute de nos premiers parents; par conséquent point de bonheur durable; tout change continuellement, et il en est de la vie humaine comme de la nature; c'est notamment ce qui est grand qui se trouve souvent atteint par une ruine inopinée. Après avoir rappelé la chute de grands empires et l'histoire des temps passés, le poète appelle l'attention, pour les temps présents, sur la domination des infidèles, en Orient et en Espagne. Aussi, au lieu de la patrie terrestre, c'est la patrie céleste qu'il faut aimer; c'est celle que Dieu réserve aux justes qu'il a mis à l'épreuve. Après cela, le poète

1. Le long titre traditionnel : *De rerum humanarum vicissitudine et clade Lindisfarnensis monasterii*, est dû à Froben. Le poème est sans titre dans les manuscrits. Cf. Dümmler, *N. Arch.*, p. 121.

2. Ep. 22 (p. 181).

rappelle aux moines la puissance de la prière : cette puissance ne s'est pas seulement manifestée chez les patriarches juifs, elle se retrouve même chez leurs propres évêques, ainsi qu'il le montre par des exemples. La fin s'adrese à Higbald en personne. Si l'on en excepte un petit nombre de passages, cette élégie manque d'élan et de charme poétique; elle en manque d'autant plus qu'Alcuin devait renoncer à faire la description du sac du cloître, dans un poème adressé à des témoins oculaires de son récit.

Ce poème doit sa naissance à une cause tout extérieure; les autres poèmes d'Alcuin (épigrammes ou épîtres, écrites soit en distiques, soit en hexamètres) sont, eux aussi, pour la plupart, plus ou moins des poésies d'occasion. Alcuin s'y rattache complètement à Fortunat, qui cultiva spécialement ce genre de poésie.

Les épigrammes sont, d'abord et principalement, de véritables inscriptions, *Inscriptiones*, pour des manuscrits par exemple, mais surtout pour la Bible : Alcuin avait coutume de faire suivre ou précéder ses propres ouvrages (Grammaire, Rhétorique, etc.), de semblables inscriptions; elles peuvent servir à remplacer des tables des matières détaillées (1). Ces inscriptions étaient ensuite composées pour des églises, des oratoires, des autels, des portes d'églises et pour des tombeaux (2); c'était donc des épitaphes. Alcuin les composa principalement à la prière d'autrui (ainsi que nous le montrent ses lettres, comme Ep. 224), par exemple, celle qu'il fit pour l'église collégiale de Saint-Védaste qui venait d'être restaurée par l'abbé Rado, ami de l'auteur; ou bien encore celle qu'il écrivit pour Saint-Amand, ce cloître dont l'abbé Arno était son ami le plus intime et dans le voisinage duquel l'auteur possédait une propriété. C'est ainsi qu'il écrivit encore, au nom de Charlemagne, et comme inscription, une épitaphe qui nous reste, pour le tombeau du pape Adrien. Parmi ses poésies, on trouve égale-

1. V. *Opp.*, t. II, p. 203 sq.; *Poetae latini*, I, p. 288 sq. Pour quelques-unes de ces inscriptions, il est vrai, la paternité d'Alcuin ne semble pas suffisamment prouvée.

2. De même qu'une inscription tumulaire inédite pour Aelbert. V. Dümmler, *N. Arch.*, p. 120.

ment des inscriptions pour divers appartements des cloîtres, inscriptions dont l'authenticité, il est vrai, n'est pas toujours certaine. Il y en a pour la salle des classes, pour la bibliothèque, où travaillaient également les copistes; c'est à ces derniers que s'adresse l'épigramme (c. 67) dans laquelle il recommande l'attention, surtout par rapport à la ponctuation, remise en honneur à cette époque par les efforts d'Alcuin (1). Quelques-unes de ces inscriptions ne manquent pas d'esprit et le style en est facile et attrayant; la plupart toutefois ne sont qu'un travail de fabrique.

Parmi les épigrammes qui méritent vraiment ce nom, et le nombre en est très peu considérable, il faut en citer une, pleine d'esprit, composée pour la petite porte du petit Eginhard (2); quelques-unes d'entre elles servent de transition à la poésie épistolaire; celle-ci est représentée, non seulement par des poèmes de longue haleine, mais par de petites poésies, des billets en vers (par exemple, c. 227, en cinq distiques), tout comme dans Fortunat (3). Bien plus, Alcuin avait coutume de terminer ses lettres en prose par un ou plusieurs distiques et de confier à la poésie le mot de la fin. Mais on trouve aussi de vrais poèmes à la suite de ces lettres, de sorte qu'une épître en prose est suivie d'une épître en vers, ou *vice versa* (voyez par exemple Ep. 248) (4). Ces épîtres en vers ont, en partie, une grande valeur historique, ne fût-ce même que par rapport au destinataire. C'est ainsi que la plupart et les plus intéressantes d'entre elles sont adressées au « cher et doux David, l'amour de Flaccus. » Dans l'une, Alcuin demande à Charles des nouvelles de l'école impériale et fait, en plaisantant, un tableau du mouvement scientifique à la Cour; il y parle des élèves d'Hippocrate et de la formation du clergé; il s'y moque du petit maître d'écriture, Zachée; il fait mention des études astronomiques d'une élève (de Gisèle

1. V. plus haut, p. 14, rem. 1.
2. V. Jaffé, *Monumenta Carolina*, p. 492.
3. V. vol. I, p. 563.
4. C'est bien là le cas également pour plusieurs épîtres contenues dans le recueil des poésies, et pour les lettres en prose, dont les poésies, n'ayant été composées ou du moins envoyées que comme annexes, ne nous ont pas été conservées.

assurément) (1), sans oublier les services assidus du sénéchal et de l'échanson. Dans une autre épître, le poète prie le roi de le protéger contre les critiques malveillantes. Mais la plus importante est en même temps la plus longue; formée de quarante-trois distiques (c. 232), elle est adressée à Charles, pendant son expédition à Rome, en l'an 800; le poète l'a écrite avec le pressentiment du grand événement qui allait avoir lieu, c'est-à-dire du rétablissement de l'empire d'Occident par Charlemagne. Il lui donne bien encore le nom de roi, mais il parle de sa domination, comme étant déjà universelle (2). Alcuin lui recommande de rendre la paix à Rome, la capitale du monde, et de réparer les pertes du monde. En qualité de recteur de l'Église, *Rector Ecclesiae*, il doit surtout abolir la simonie.

Moins intéressantes, au contraire, sont les lettres adressées au pape Léon; elles ne contiennent que des consolations ou des souhaits. Parmi ces poèmes, il y en a qui sont adressés à des membres de la famille de Charles, comme aussi à des amis et élèves de l'auteur, tels que Angilbert, Arno, Candidus (à l'occasion de son voyage à Rome), Paulin d'Aquilée, Benoît d'Aniane; quelques-uns même sont envoyés à des personnes étrangères. Parmi eux, il y a un poème badin et aux expressions énigmatiques : Alcuin l'adresse à Béonrad, auquel il donne familièrement le nom de Samuel (3).

Nous avons encore à faire remarquer d'une manière toute particulière deux épîtres. L'une est écrite d'Angleterre, où Alcuin était retourné : elle est adressée à ses amis du continent, principalement à ceux qui étaient dans les provinces rhénanes, où se trouvait la cour à cette époque. Le poète y décrit la route que prendra cette épître et y énumère les salutations propres et les commissions particulières à chacun de ses amis : c'est un

1. On est en droit de soupçonner que c'est elle, si on considère l'épigramme c. 256 (v. 5.)

2. « Talia compescat tua, Rex! veneranda potestas; *Rectorem regni te Deus instituit.* » *Regni* ne saurait être pris ici que dans le sens d'empire universel. Voir également les vers qui suivent immédiatement.

3. V., dans Hagen, *Carmina medii aevi*, Berne, 1877, n° 77, p. 128.

poème humoristique, assaisonné de satire et de bonhomie (1). L'autre (c. 260) est adressée aux « frères » d'York, ses anciens disciples. Elle débute par une description du printemps, à la suite de laquelle Alcuin provoque ses amis à saisir « la lyre de Virgile » pour chanter des chants spirituels et honorer ainsi leur ancien maître, qui fait actuellement l'éducation du roi Charles. On y trouve aussi une exhortation aux jeunes gens : l'auteur leur recommande de se livrer à l'étude, afin de se mettre ainsi en garde contre Bacchus et de l'enfant la Crète.

A cette dernière épître semble se rattacher une élégie d'un caractère à demi-bucolique, qui fut apparemment expédiée au destinataire, à la suite d'une lettre en prose (2) : c'est le *carmen* 277, *De Cuculo*. Dans ce poème, Alcuin exhorte, sur un ton de plaisanterie, un de ses anciens élèves, Daphnis (le destinataire de la lettre 259), ainsi que Ménalque, sénéchal de la cour, à joindre leurs voix à la sienne pour plaindre le coucou, un jeune chantre qui n'a été que peu de temps l'élève d'Alcuin, et qui, éloigné de lui maintenant, menace de se perdre dans les ondes de Bacchus. Le printemps est revenu, le coucou doit se réveiller de son sommeil et revenir, lui aussi, pour joindre sa voix à la leur, afin qu'ils pleurent tous ensemble ses propres malheurs ! Ce jeune et trop joyeux poète du cercle d'Alcuin s'appelait Dodo (3). Une autre élégie (c. 263), qui accuse une tendance semblable et qui a les couleurs d'une bucolique, est adressée également à un ancien élève d'Alcuin ; devenu un savant distingué et un poète remarquable, voilà que sa langue se tait maintenant et semble endormie, comme lui-même, par Bacchus. Il s'est perdu au milieu des délices de la vie de la cour et y a oublié

1. *Opp.* II, p. 449. *Poetae latini*, I, p. 220. Ce poème offre plus d'un côté intéressant, même au point de vue de l'histoire de la civilisation.

2. C'est la lettre d'Alcuin adressée à Dodo (Ep. 286) ; cette lettre explique, en effet, des détails du poème qui, sans elle, resteraient incompréhensibles. Tel est le deuxième vers, par exemple : « Quem subito *rapuit saeva noverca* suis. » Cette *marâtre* ne devient intelligible que par la phrase suivante du début de la lettre : « *Immitiorque noverca* tam tenerum de paterno gremio per libidinum vortices *caro rapuit.* » Cette lettre contient, au reste, une admonestation sérieuse d'Alcuin.

3. V. à son sujet Sickel, *Alcuinstudien*, I, *op. c.*, p. 525 sq. et cf. plus loin la remarque sur le poème : « Conflictus veris et hiemis. »

Albinus, comme il s'y est oublié lui-même. Dans ce poème, Alcuin l'appelle Corydon; c'est apparemment le même qui a composé des églogues, et dont nous parlons plus loin sous le nom de Naso (1).

Parmi les écrits poétiques d'Alcuin, nous trouvons encore un poème, au mètre élégiaque, sur le rossignol (c. 276); cet oiseau, qui loue le Créateur de sa voix mélodieuse, doit servir d'exemple aux hommes.

Alcuin s'est aussi essayé dans d'autres genres et dans d'autres formes de poésie, quoique cependant il ne nous soit parvenu que peu de poèmes de ces essais. C'est là le cas de la poésie lyrique, genre qu'on serait tenté de croire qu'il a cultivé avec une prédilection toute particulière; c'est bien à elle, en effet, qu'il doit son nom académique, et nous savons de plus que ses vers étaient chantés à la cour, avec accompagnement de musique (2). Il ne nous reste de lui toutefois qu'une ode spirituelle au mètre saphique (c. 1), une prière du soir, et un poème, plein d'élégance, en vers adoniques (c. 564). Relevons de plus deux acrostiches qui représentent en même temps des images et par où Alcuin se rapproche encore de Fortunat (3); l'un se rapporte à la croix de Jésus-Christ, ce qui est digne de remarque, ainsi que nous le verrons, par rapport à Raban, élève d'Alcuin; l'autre roule sur Charlemagne, qui, en qualité d'empereur, prend ici le nom de Flavius Anicius Carlus (4).

Il nous est également parvenu de l'auteur quelques énigmes en hexamètres, principalement des logogriphes (c. 273 sq.), ainsi qu'une fable intitulée *la Poule et le Loup*, avec une interprétation chrétienne (c. 278).

Il nous reste encore à considérer, parmi les ouvrages d'Alcuin, une partie spéciale, aussi importante que pleine d'attrait; en elle-même et d'après la tendance de la composition, ce n'est point un produit littéraire, aussi n'est-ce qu'ici

1. V. ma dissertation : Naso, Angilbert, etc. in *der Zeitschr. f. deutsch. Alterth.* N. F. X, p. 329.
2. Theodulf, *Carmina*, l. III, c. 3.
3. V. Vol. I, p. 572.
4. Les deux acrostiches ont été publiés par Hagen, *Op. c.*, p. 115 et 123; cf. p. 215 et 220.

que nous en parlons et pour ainsi dire sous forme de supplément. C'est sa Correspondance, dont la majeure partie a un caractère tout privé, quoique plusieurs de ses lettres fussent, il est vrai, plus ou moins destinées à une plus grande publicité. (Les traités, édités sous forme de lettre, n'entrent pas ici en ligne de compte.) De bonne heure, on en fit des recueils dans le but, non exclusif assurément, de les faire servir de modèle pour le style épistolaire ; et c'est ainsi que ces lettres ne tardèrent pas à pénétrer, sous forme de recueil, dans le domaine de la littérature. Alcuin, nous l'avons déjà remarqué, avait une correspondance des plus étendues ; il ressemblait en cela aux humanistes à venir. Quoique une grande partie de ses lettres soient perdues (1), il nous en reste cependant près de trois cents, qui remontent presque toutes à son séjour en France. Le plupart sont écrites de Tours. Ce qui ressort avec le plus d'éclat de cette correspondance, c'est la grande signification de cet homme qui, partout, provoque et anime le mouvement de la culture qui progresse; on y voit comment son influence s'étend à tout l'Occident, car sa correspondance n'est pas limitée par les frontières de l'empire des Francs ; elle a un champ infiniment plus vaste. Il adresse des conseils ou des remontrances aux rois, comme au pape lui-même ; à des évêques et à des moines, comme aux employés de la cour et de l'État; à des amis aussi bien qu'à des étrangers. Il y traite soit des affaires, tant ecclésiatiques et spirituelles que politiques; soit encore des questions les plus diverses, comme aussi de l'organisation des écoles; ou bien encore ce sont des lettres adressées aux amis qui l'entourent, d'une nature purement confidentielle, destinées à suppléer à la conversation orale ; on y entend parler le Mentor qui s'efforce de porter ses élèves à la vertu.

Parmi ce grand nombre de lettres, qui, presque toutes, quoique à des degrés divers, ont de la valeur au point de vue de l'histoire de la civilisation, l'on peut, à première vue, former trois groupes principaux. Le premier, dont le nombre est considérable, se compose de celles que l'auteur envoya dans l'An-

1. V. Sickel, *Alcuinstudien I, l. c.*, p. 466.

gleterre, sa patrie; ce sont principalement les plus anciennes de tout le recueil, et elles datent, pour la plupart, de l'époque où Alcuin séjournait encore à la cour de Charlemagne. Les affaires des Anglo-Saxons en forment le sujet : elles montrent, d'une part, l'amour véritable qu'Alcuin avait conservé pour sa patrie et son pays, et, de l'autre, la grande estime dont il jouissait parmi ses compatriotes. Dans ces missives, l'auteur joue parfois le rôle de Gildas, qu'il cite deux fois (1); il exhorte à la concorde les princes et les grands envers les Danois, leurs ennemis; il leur recommande, à eux et au clergé, de pratiquer la vertu et de veiller à l'éducation morale du peuple, s'ils veulent échapper au jugement de Dieu. C'est également ce qu'avait fait autrefois, mais sans succès, le Celte Gildas en faveur de ses compatriotes opprimés par les Anglo-Saxons. Alcuin s'élève notamment, à plusieurs reprises, dans ces lettres, contre le vice héréditaire de l'ivrognerie, sans passer néanmoins sous silence les autres défauts, comme, par exemple, le luxe des habits parmi le clergé anglo-saxon (2), défaut dont il ne sut pas, à ce qu'il semble, se préserver complètement lui-même (3). Relevons encore ici une lettre de félicitations (Ep. 72) adressée à l'archevêque d'York, Eanbald II, son élève, récemment intronisé, dans laquelle il lui trace le programme de ses nouveaux devoirs et où il lui recommande spécialement les intérêts de l'école, en lui promettant de l'assister de ses conseils. Quelques-unes de ces lettres nous montrent aussi, dans Alcuin, le médiateur diplomatique entre sa nouvelle et son ancienne patrie.

Un deuxième groupe, bien plus important, comprend sa Correspondance avec Charlemagne. C'est là que nous voyons, de la manière la plus frappante, les rapports intimes de ces deux grands hommes, l'attachement plein d'affection d'Alcuin pour son royal élève, dont il ne cesse d'admirer l'amour de

1. V. Ep. 28 (p. 206) et Ep. 86 (p. 371) où il dit : « Discite Gyldum Brittonem sapientissimum ; et videte, ex quibus causis parentes Brittonum perdiderunt regnum et patriam; et considerate vosmetipsos, et in vobis pene similia invenietis.

2. V. par exemple, Ep. 34, p. 251.

3. Ep. 189, p. 668.

l'étude et l'étendue des connaissances, sans tomber dans la flatterie, quoique ses expressions trahissent le langage de la cour. C'est à bon droit qu'il exalte Charles et qu'il lui fait un mérite d'encourager, par des récompenses et par des honneurs, les progrès de la science et de réunir autour de lui, en les faisant venir des contrées les plus diverses, ceux qui les aiment et les cultivent (Ep. 170) ; il reste dans le vrai, en le louant de ses efforts pour améliorer et relever le peuple, et pour répandre le christianisme (Ep. 78), ou bien encore en lui faisant le compliment qui suit : *Sapienter interrogare, docere est* (Ep. 241). Cette correspondance avec Charlemagne est, avant tout, d'une nature scientifique ; elle est destinée, en quelque sorte, à continuer les leçons orales d'Alcuin, qui avait quitté la cour. Charles lui adresse des questions qui embrassent tout le domaine de la science, l'astronomie notamment; il veut avoir des éclaircissements sur les points en particulier que ne peuvent pas lui expliquer les savants qui l'entourent, ou pour lesquels ils ont une opinion différente de celle de son ancien maître. C'est Alcuin qui décide en dernier ressort, même lorsque d'autres adresssent des questions scientifiques soit à Charles, soit à son école (v. par exemple, Ep. 239). Dans ses lettres au roi, Alcuin traite également les affaires importántes, soit ecclésiastiques, soit politiques, comme par exemple, la conversion des Avares vaincus, la situation du pape Léon, le nouvel Empire.

Les lettres à Arno, archevêque de Salzbourg, ami intime d'Alcuin et son ancien élève, composent le troisième groupe. Il nous en reste trente ou quarante environ, et toutes, jusqu'à une, datent des dernières années de l'auteur, de l'an 796 à 804. Cette correspondance est de toutes la plus intime. Alcuin donne à la tendresse qu'il a pour cet ami de cœur une expression biblique, pleine d'élan, emphatique même, laquelle nous montre bien l'estime qu'il faisait d'une telle amitié fraternelle (v. notamment Ep. 134) (1). Dans ces lettres, l'auteur se révèle comme le fidèle conseiller d'Arno, pour toutes les affaires im-

1. Voici le début de cette lettre « Aquilae inter omnes Alpine celsitudinis aves carissimo Albinus salutem. O si mihi translatio Abacuc esset concessa ad te : quam tenacibus tua colla strinxissem, o dulcissime fili, amplexibus;

portantes, pour sa vocation d'évêque-missionnaire, pour sa charge de supérieur du couvent, pour les questions dogmatiques ou liturgiques : les réponses d'Alcuin prennent elles-mêmes les proportions de petits traités. Il le soutient par l'envoi de livres et échange des cadeaux avec lui, malgré la distance qui les sépare. Arno était en même temps l'intermédiaire des relations amicales entre Alcuin et Paulin d'Aquilée séparés l'un de l'autre par une distance encore plus grande.

A côté de ces trois groupes de lettres, nous en trouvons de moins importants, comme aussi d'autres lettres qui sont isolées, car le nombre des destinataires est passablement grand. En général, elles sont rédigées dans un bon style ; l'expression en est claire et naturelle, sans emphase comme sans prétention ; mais les mieux écrites, en prose comme en vers, sont celles qu'il adresse à Charlemagne. C'est là qu'on voit comment Alcuin savait écrire, quand il voulait s'en donner la peine.

L'influence personnelle d'Alcuin ressort, en grande partie, de ses lettres : or, s'il a plus contribué par cette influence que par ses productions littéraires à la nouvelle renaissance que prit la littérature universelle, il est vrai de dire néanmoins que lesdites productions n'ont pas peu aidé à ce mouvement scientifique et qu'elles l'ont déterminé dans son développement postérieur. Non seulement Alcuin a contribué à ce mouvement par ses travaux philosophiques et dogmatiques et par ses commentaires sur la Bible, qui, en servant de modèle pour les temps à venir, ont étendu leur influence jusque sur les littératures nationales, mais il a surtout, et d'une manière plus remarquable encore, influé sur son siècle par ses poésies, sans être lui-même un génie poétique. Dans ses poésies d'occasion, sous forme soit d'épître, soit d'épigramme, comme aussi dans ses élégies pastorales, et, en partie, dans son poème épique sur les célébrités de sa patrie, il a donné, en effet, des modèles d'une poésie purement profane, qui rappelait directement les classiques latins, principalement Virgile et Ovide, sur lesquels il s'était formé.

nec me longitudo aestivi diei fessum efficeret, quin minus premerem pectus pectore, os ori adjungerem. donec singulos corporis artus dulcissimis oscularer salutationibus. »

CHAPITRE DEUXIÈME

PAUL DIACRE.

L'émancipation de la littérature de la domination spirituelle, se montre en même temps à nous, à la cour de Charlemagne, sous la plume d'un autre auteur, et c'est de cette émancipation que résultait essentiellement cette nouvelle renaissance. Or, ici encore, elle a son point de départ dans l'école, non plus dans celle des Anglo-Saxons, mais bien dans celle des Italiens. Malgré cela, son principal représentant est aussi un auteur Germain d'origine : c'est le célèbre historien des Langobards, Paul, appelé généralement, d'après son rang, Paul Diacre (1). Fils de Warnfrid, il naquit dans la troisième décade du VIIIe siècle; il était par conséquent un peu plus âgé qu'Alcuin. Son pays d'origine était le Frioul, et il descendait d'une noble

1. *Pauli historia Langobardorum* in *Monumenta Germ. hist. Script. rerum langobard. et italic. Saec VI-IX.* in-4 (Praef.) (également in usum scholarum), Hanovre, 1878; — *Historia romana* in *Monum. Germ. hist. Auctorum antiquissimorum*, tom. II : *Eutropi breviarium cum version. graecis et Pauli Landolfique additamentis rec. et annot.* H. Droysen, Berlin 1879, (Praef.); — *Gesta episcoporum Mettensium* in *Monum. Germ. hist. Scrip.*, t. II. p. 260; — *Vita S. Gregorii M.* in Mabillon, *Acta S. S. ord. Bened. Saec. I.*; — *Homiliae* in Martène et Durand, *Veterum scriptor. collectio*, tom. IX. et in Tosti, *Storia di monte Casino*; — *Carmina Pauli et Petri diaconorum* in *Poetae latini aevi Carolini*, tom. I, p. 27 sq.; — Bethmann, *Paulus Diaconu's Leben und Schriften, unddie Geschichtschreibung der Longobarden*, les deux dans Pertz, *Archiv der Gesellsch. für aeltere deutsche Geschichtskunde*, vol. X, Hanovre, 1851; — Dahn, *Paulus Diaconus, I. Abtheilung.*, Leipzig, 1876; — Hartel, *Eutropius und Paulus Diac.* in *Sitzungsber. der phil. hist. Cl. der Wiener Akad.*, Vol. LXXI. 1872; — Bauch, *Ueber die Historia romana des Paulus Diac., eine Quellenuntersuchung*, Goettingen, 1873 (Dissert.); — Droysen, *Die Zusammensetzung der Historia rom. des Paul. Diac.* in *Forschungen zur deutschen Geschichte*, vol. XV; — Jacobi, *Die Quellen der Langobardengeschichte des Paul Diac.* Halle, 1877; — Mommsen, *Die Quellen der Langobardengeschichte des Paul Diac.* in *Neues Archiv der Gesellschaft f. aeltere Geschichtskunde*, vol. V, v. p. 51 sq.; — Duemmler, *N. A.*, p. 102 sq.

race langobarde. En conséquence, il fut élevé à la cour royale de Pavie. Flavien fut son principal maître. Ainsi que ses ouvrages en font foi, son éducation était excellente pour cette époque; il avait notamment appris aussi la langue grecque. Paul, qui sous le règne (744-49) et par l'influence (1) du roi Ratchis, lequel descendit lui-même du trône pour entrer dans un cloître, avait échangé l'habit laïque contre l'habit ecclésiastique, entra dans d'étroites relations avec la maison royale de Desiderius (756-774); il devint notamment le précepteur de sa fille Adelperga, épouse du duc de Bénévent, Arichis, auquel il voua, avec un égal attachement, une affection d'autant plus grande peut-être que sa famille était également originaire du Frioul. C'est à sa cour, notamment après la chute du royaume de Pavie, qu'il trouva une seconde patrie, en mettant son talent littéraire au service de ce couple princier et d'une éducation si haute. Malgré cela, et peut-être à la suite de la chute de sa patrie qui lui fut si sensible (2), il se retira dans le monastère du Mont-Cassin. Mais une circonstance particulière le rappela de nouveau dans le monde, pour plusieurs années, et le mit en rapport avec Charlemagne. Il paraît que le frère de Paul, Arichis, avait pris part, lui aussi, en l'an 776, à un soulèvement contre les Francs, en Frioul; il avait, en tout cas, été emmené prisonnier par eux, et sa fortune, ainsi que celle de toute la famille, avait été confisquée (3). Charlemagne, après son retour en Italie, en 781, s'étant montré clément envers les Langobards, Paul en prit occasion pour lui adresser, l'année suivante, une supplique, sous forme d'élégie : il y priait l'empereur de vouloir bien rendre la liberté à son frère et la fortune à sa famille. Charles n'accéda pas sur-le-champ, il est vrai, à

1. C'est ce qui semble ressortir des vers composant l'épitaphe de Paul :

Omnia sophiae carpisti carmina sacrae,
Rege monente pio Ratchis, penetrare decenter.

2. Ainsi que l'admet Dahn, p. 23.

3. C'était sans contredit l'héritage de ses pères. Qu'il ne soit pas question seulement, en effet, des biens d'Arichis, ainsi qu'on l'admet généralement, c'est ce qui ressort de la manière dont Paul s'exprime dans sa supplique :

Conjux est fratris rebus exclusa *paternis*,
Jamque *sumus* servis rusticitate pares,
Nobilitas periit miseris, accessit egestas.

sa demande, du moins en ce qui concernait la liberté de son frère; mais il attacha Paul à sa cour, en sorte que ce dernier y fit un séjour de plusieurs années, à partir de 782, jusqu'en 786 au plus tard (1). Il s'intéressa aussi, auprès de Charles, au sort des autres prisonniers, ses compatriotes. Non seulement il contribuait, en qualité de poète de la cour, et en société d'un autre Italien, à la récréation esthétique de Charles, mais il employait en outre son activité d'écrivain au service de l'empereur, quoiqu'il n'ait achevé que plus tard, dans son monastère, le recueil d'homélies que nous avons déjà mentionné (2). Paul fut, en même temps, professeur de grec à la cour; c'est lui qui enseigna cette langue surtout aux ecclésiastiques qui devaient accompagner plus tard à Constantinople, Rotrude, fille de Charlemagne, fiancée en 781 au prince royal de Byzance.

Néanmoins, Paul se sentait de nouveau fortement attiré vers le cloître et sa vie contemplative ; ses pensées n'avaient pas d'autre objet. C'est ainsi qu'en 787, nous le retrouvons au Mont-Cassin, où il jouissait de la plus haute estime, à cause de sa piété, de son affabilité et de son érudition; son talent littéraire y forma maints élèves très distingués (3). C'est au monastère lui-même qu'il consacra alors son activité infatigable de littérateur, en expliquant la règle de saint Benoît et composant des homélies ; c'est également en ce temps-là qu'il écrivit son ouvrage célèbre, l'histoire de son peuple. La mort vint le surprendre au milieu de ce travail, probablement dans les dernières années du VIII[e] siècle.

Les ouvrages de Paul Diacre se divisent en trois classes : 1° Ouvrages historiques; 2° ouvrages de théologie pratique ; 3° ouvrages poétiques. La plus importante des trois est la première, qui renferme aussi le plus ancien des ouvra-

1. En 787, Paul était sûrement de nouveau en Italie (v. Dahn, p. 55); c'est en novembre 786 que Charles alla lui-même dans ce pays. V. Abel, *Jahrbücher des fränk. Reichs unter Karl. d. Gr.*, Berlin, 1866, I, p. 461.

2. V. plus haut p. 14.

3. V. Bethmann, p. 270 sq. Un témoignage éclatant de ce talent, c'est l'extrait de Festus qu'on attribue maintenant à bon droit à Paul Diacre. V. là-dessus Mommsen, *l. c.*, p. 55.

ges en prose de l'auteur. Ce dernier n'est autre que l'élaboration, c'est-à-dire le développement et la continuation d'Eutrope, avec le titre d'*Historia romana*. Les relations de Paul avec la cour de Bénévent donnèrent naissance à cet ouvrage, composé vers 770 (1), c'est-à-dire avant le voyage de l'auteur en France. L'histoire romaine est dédiée à son élève Adelperga; c'est même pour elle qu'il la composa. La duchesse n'aimait pas seulement, ainsi que le dit la dédicace, à graver dans sa mémoire les paroles dorées des philosophes et les perles de la poésie, mais elle affectionnait encore l'histoire, et elle prenait autant de plaisir à étudier l'histoire profane que celle du royaume de Dieu. Voilà pourquoi Paul lui avait donné à lire Eutrope (2). Mais ce livre n'était pas à même de la satisfaire, soit à cause de sa concision exagérée, soit parce que l'auteur, qui était un païen, y gardait un silence absolu sur l'histoire de la religion chrétienne et sur celle de l'Église. C'est là ce qui porta Adelperga à charger Paul Diacre de réparer ces lacunes. Non seulement ce dernier acquiesça au vœu de son élève, mais encore il continua jusqu'au règne de Justinien cet ouvrage, qui s'arrête à Valens; il le mena même bien près de l'invasion des Langobards dans l'Italie, en ajoutant six nouveaux livres aux six qu'avait composés Eutrope. Paul fait précéder le texte d'Eutrope d'un coup d'œil sur l'histoire primitive de l'Italie (avant la fondation de Rome); pour l'élaboration de ce texte lui-même, il a mis à profit, relativement à l'histoire profane, saint Jérôme et Orose, l'ouvrage : *Origo gentis romanae* (3), Aurelius Victor et la chronique universelle

1. V. Dahn, *l. c.*, p. 15.

2. «Cum ad imitationem excellentissimi comparis, qui nostra aetate solus paene principum sapientiae palmam tenet, ipsa quoque subtili ingenio et sagacissimo studio prudentium arcana rimeris, ita ut philosophorum aurata eloquia poetarumque gemmea dicta tibi in promptu sint, historiis etiam seu commentis tam divinis inhaereas quam mundanis, ipse qui elegantiae tuae studiis semper fautor extiti, legendam tibi Eutropii historiam tripudians obtuli.» Ce passage répand de plus une grande lumière sur les relations entre Paul Diacre et le couple ducal.

3. D'après Mommsen (in *Hermes*, vol. XII), Paul aurait eu sous les yeux cet ouvrage au complet. Voy., sur les sources de Paul et la manière dont il les a mises à profit, l'écrit de Droysen et la préface de son édition, p. XXXVIII sq.

de Jordanes ; quant à ce qui est de l'histoire sacrée, laquelle du reste n'occupe que peu de place dans son travail, ce sont les deux auteurs nommés en premier lieu qui lui ont servi de guides. Les additions, tantôt longues, tantôt concises, sont des extraits, textuels autant que possible (1), qui s'encadrent dans le récit d'Eutrope, sans y toucher autant que faire se peut, en sorte que Paul ne change même pas les considérations personnelles de cet auteur. Aussi, la liaison est-elle tout à fait extérieure ; elle ne consiste qu'en des termes tels que *Igitur*, *siquidem*, *circa haec tempora*, etc. Sous le rapport du style, Paul a fait par contre quelques changements en corrigeant des formes et des constructions inusitées. La continuation d'Eutrope (les six derniers livres composés par Paul Diacre) n'est elle-même qu'une compilation ; d'abord (jusqu'au livre treizième) il se sert encore des mêmes sources, et c'est Orose qui lui fournit le fil conducteur ; ensuite une fois ces sources taries, il prend pour guides, outre les œuvres de Jordanes, qui occupent maintenant le premier plan, les chroniques de Prosper et de Bède, auxquelles il faut ajouter encore quelques autres sources moins exploitées et en partie même inconnues jusque-là. Paul suivait, paraît-il, en règle générale, pendant un certain temps, un seul de ses guides, se contentant d'encadrer les autres dans les extraits qu'il en faisait. Malheureusement il n'a pas procédé, dans son travail de compilation, avec le soin et la fidélité nécessaires, et ce reproche s'adresse notamment à la chronologie.

Un autre auteur ajouta encore plus tard à cette histoire romaine un livre de plus, qui n'est autre chose qu'un extrait de l'histoire des Langobards de Paul Diacre. Ce dernier avait en effet promis, dans la dédicace, de mener l'ouvrage jusqu'à l'époque où il vivait, et l'auteur dont nous parlons entreprit de réaliser les promesses de Paul (2). A la fin du siècle suivant ou bien au commencement du dixième, cet ouvrage eut encore une autre continuation, laquelle est de plus une élaboration

1. Il abrégea seulement Orose, connu par sa diffusion.

2. V. Bethmann, p. 310. Ce livre se trouve en appendice dans l'édition de Droysen. p. 396 sq.

dans le genre de celle que Paul avait fait subir à Eutrope (1) : ce dernier remaniement est l'œuvre d'un certain Landolfus Sagax. Intitulé plus tard : *Historia miscella*, cet ouvrage fait avancer l'histoire jusqu'à l'an 813, en prenant principalement pour base l'histoire ecclésiatique d'Anastase, écrite en 872. Cette histoire romaine, comme sa continuation, jouit d'une grande réputation au moyen âge et eut une diffusion extraordinaire.

Pendant son séjour en France, probablement en 784 (2), Paul composa, à la prière de l'évêque de Metz, Angilram, une histoire peu développée des évêques de Metz, à partir de saint Clément, le premier héraut de l'Évangile dans cette ville, que saint Pierre lui-même y avait, dit-on, envoyé. Cet ouvrage a pour titre : *Gesta episcoporum Mettensium ;* il est composé sur le modèle de celui qui est connu sous le nom de : *Gesta pontificum Romanorum*. Mais cette histoire n'est autre chose, en grande partie, qu'un simple catalogue de noms, auxquels Paul ajoute de courtes notices ayant leur origine dans la tradition. Seule, la notice de deux évêques est assez développée et repose sur des sources écrites; l'une, celle d'Auctor, contemporain d'Attila, s'appuie sur saint Grégoire de Tours et sur Frédégaire; l'autre est celle du chef de la race des Arnolphiens. De la vie de ce dernier, Paul ne raconte, il est vrai, que l'anecdote bien connue de l'anneau (3), anecdote qu'il avait entendu raconter par Charlemagne lui-même, et la légende de la bénédiction donnée par Arnolphe à son plus jeune fils; mais il parle en même temps des descendants de ce jeune fils jusqu'à Charlemagne et sa famille, et il montre, dans quelques traits caractéristiques, comment cette bénédiction s'est accomplie en eux. C'est là que Paul reconnaît, en termes éloquents, la grandeur de Charlemagne (4) et qu'il loue, en même temps, sa clémence envers les Langobards. C'est là également

1. L'auteur se servait, en effet, presque des mêmes sources mises à profit par Paul Diacre. V. l'édit. de Droysen, p. LXV.
2. V. Pertz, *Praef.*
3. Cf. vol. I, p. 648, rem. 4.
4. « De quo viro nescias, utrum virtutem in eo bellicam, an sapientiae claritatem omniumque liberalium artium magis admireris peritiam. »

que Paul a encadré les épitaphes que, sur l'ordre de Charles, il avait composées pour les membres de la famille de l'empereur enterrés à Metz, dans l'oratoire d'Arnolphe : ce sont deux sœurs de Charles, sa seconde femme Hildegarde et deux filles de cette dernière. A la fin de l'ouvrage, l'auteur traite encore avec détails de Chrodegang, prédécesseur immédiat d'Angilram sur le siège de Metz : il rapporte, entre autres faits, que cet évêque était tout aussi éloquent dans sa langue maternelle que dans la langue latine (1).

Un autre opuscule de Paul sur l'histoire ecclésiastique a, quant au sujet, certains liens de parenté avec l'ouvrage précédent; il l'écrivit à Rome et peu après son retour de l'Empire des Francs (2) : c'est la *Vie de Saint Grégoire le Grand*, citée par Paul lui-même dans son histoire des Longobards. Mais ce n'est presque qu'une compilation du long chapitre que Bède, dans son *Histoire de l'Église*, consacre à ce pape (3), ainsi que des ouvrages de saint Grégoire lui-même. De la façon dont il traite son sujet, Paul Diacre ne saisit pas ce qui a de l'importance au point de vue historique, car ce sont précisément les côtés les plus importants de l'activité de ce grand pape qu'il passe sous silence, son action politique à laquelle Rome dut son indépendance de Byzance, comme aussi sa réforme de la liturgie; il ne donne, pour ainsi dire, que sa vie privée. Il est digne de remarque toutefois que l'auteur ne fait pas mention des miracles de saint Grégoire (4), et ne les admet même pas en disant que saint Grégoire aurait bien pu faire des miracles, mais qu'il ne l'avait pas voulu (5).

1. « Fuit autem... eloquio facundissimus, tam patrio quamque etiam latino sermone imbutus. »

2. V. Dahn, p. 56 sq.

3. V. vol. I, p. 669.

4. En effet, ainsi que l'a montré Bethmann (p. 305), le chapitre qui en parle, dans les éditions comme dans la plupart des manuscrits, est une pure interpolation, en contradiction flagrante avec l'explication donnée précédemment par Paul lui-même.

5. « Jam vero utrum aliquibus vir iste tanti meriti miraculis claruerit, superfluo quaeritur, quod luce clarius constat quod is qui virtutum signa suis meritis valuit aliis quoque Christo largiente acquirere, si exegisset opportunitas, facilius poterat haec etiam ipse promereri. »

L'histoire des Langobards, *Historia Langobardorum*, est une œuvre bien autrement importante et bien autrement considérable que ces écrits historiques antérieurs; c'est elle qui fait la base véritable de la gloire de Paul Diacre. Six livres de cette histoire furent achevés au Mont-Cassin, après le retour de Paul dans ce monastère. Dans un passage du dernier chapitre, l'auteur dit qu'il racontera en son lieu des événements arrivés un peu plus tard; il ressort de là que cet ouvrage est resté inachevé. La préface y manque aussi bien que la conclusion, je veux dire une conclusion générale pour tout l'ouvrage, car le sixième livre a été conduit à bonne fin et la mort de Liutprand, un des rois les plus considérables (744), est une conclusion raisonnable. Les fautes contre la langue, qui n'ont pas été corrigées, témoignent elles-mêmes du manque d'achèvement de cet ouvrage (1).

Voici la division de la matière dans ces six livres. Le premier embrasse l'histoire des Langobards avant leur invasion en Italie. Paul y parle d'abord de leurs anciens domiciles dans la Scandinavie, ensuite de leur émigration, de leurs pérégrinations et de leurs combats jusqu'à la destruction de l'empire des Gépides par Albouin. L'auteur a encadré en outre, avant le dernier chapitre (27), deux chapitres appartenant au domaine de l'histoire générale. L'un (c. 26) répond manifestement à l'intérêt personnel de l'auteur : il est, en effet, consacré à saint Benoît, qui « brilla, en ces jours, par l'éclat de ses vertus, » et à la fondation du monastère du Mont-Cassin, par l'intermédiaire de ce Saint. Il y a ensuite deux poèmes de Paul en l'honneur des miracles de saint Benoît. L'autre chapitre (25) est principalement consacré à l'empereur Justinien dont l'auteur célèbre la gloire, comme législateur et comme conquérant, grâce aux victoires remportées par Bélisaire principalement sur les peuples germaniques.

Le livre deuxième débute par une exposition des relations antérieures entre Narsès et les Langobards, lesquels étaient ses alliés dans la guerre contre les Goths, ainsi que par la conquête que ce général fit de l'Italie et par l'invitation qu'il

1. V. Waitz, *Praef.*, p. 27.

adressa à Albouin, pour l'engager à s'emparer de ce pays (c. 5). Le récit continue par la conquête de l'Italie supérieure, due à Albouin, et par l'histoire de son règne, aussi bien que de celui de Cleph, son premier successeur en ce pays. Dans le dernier chapitre, Paul parle déjà de l'interrègne de dix ans qui suivit la mort de Cleph. Ce livre, lui aussi, contient deux épisodes : l'un, assez long (c. 15-24), nous donne une rapide description des provinces de l'Italie (1); l'autre, plus court (c. 13), est consacré au poète Fortunat.

L'histoire de l'interrègne et celle du règne d'Authari, fils de Cleph, forment le contenu du livre troisième : les relations de ce pays avec l'empire des Francs et avec Byzance, relations le plus souvent hostiles, amènent l'auteur à s'appesantir longuement sur ces empires ; mais son récit n'a la plupart du temps qu'un caractère purement épisodique.

Le livre quatrième traite du règne de plusieurs rois qui se succédèrent en partie très rapidement, à partir d'Agilulf (2), jusqu'aux enfants d'Aripert, Perctarit et Godepert, dont la discorde fait passer le royaume de Pavie dans les mains de Grimuald, duc de Bénévent, ainsi qu'il est raconté à la fin du livre. A côté de quelques communications tirées de l'histoire générale, on trouve aussi, dans ce livre, un épisode intéressant, d'une nature toute personnelle, sur la race et principalement sur l'arrière-grand-père de l'auteur, Leupichis, qui, seul de toute sa famille, s'échappa de la captivité où le tenaient les Avares et retourna en Italie (c. 37).

Le livre cinquième débute avec le règne de Grimuald ; après la mort de ce roi, Perctarit remonte de nouveau sur le trône, où il a pour successeur son fils Cunincpert. Paul ne raconte ici l'histoire de ce dernier que jusqu'à la victoire qu'il remporta sur l'usurpateur Alahis. La fin de l'histoire de ce roi nous est décrite dans le commencement du dernier livre, lequel a surtout pour sujet de nous faire connaître l'histoire d'Aripert,

1. Pour la liste de ces provinces italiques et pour sa source, v. Mommsen, p. 84 sq.

2. Le dernier chapitre du livre précédent nous avait appris que Theudelinde, veuve d'Autharic, s'était choisie Agilulf pour époux.

petit-fils de Godepert, ainsi que celle de Liutprand, dont la mort met fin à l'ouvrage tout entier.

La disposition du sujet montre la réflexion et l'intelligence de l'auteur; elle n'est ni arbitraire, ni déterminée par le côté extérieur. Ce sont bien plutôt des événements plus ou moins marquants dans l'histoire qui forment la division de l'ouvrage, comme, par exemple, l'invasion en Italie, qui sépare le premier et le deuxième livre ; l'interrègne, entre le deuxième et le troisième; la mort du roi Authari, extinction de la dynastie de Cleph, entre le troisième et le quatrième; on voit, entre le quatrième et le cinquième, le trône passer au duc de Bénévent qui réunit ainsi toute la puissance Langobarde, au sud comme au nord. Que le dernier livre finisse avec Liutprand, c'est ce qui justifie pleinement la valeur de ce roi. Un seul point ne semble pas hors de conteste, c'est de savoir en quoi la victoire de Cunincpert sur Alahis est assez importante pour terminer le livre cinquième. Je suis porté à croire qu'Alahis, peint sous les plus noires couleurs comme contempteur du clergé, était le dernier des rois ariens. Le clergé, et ce ne peut être que le clergé orthodoxe, d'après le genre d'éloges que Paul lui décerne, prend parti pour Cunincpert dans cette guerre, et cela de la manière la plus active (1).

Si nous avons dû vanter la composition générale de l'ouvrage, nous devons cependant faire des réserves pour l'agencement de la matière, dans les différents livres particuliers. Le fil du récit est fréquemment interrompu, nous l'avons dit, par l'insertion d'anecdotes, de légendes, de digressions sur la géographie, ou par des communications tirées de l'histoire générale, communications qui ne se rapportent, il est vrai, qu'aux peuples qui, à cette époque, ont des rap-

1. Paul ne dit rien, il est vrai, de la religion d'Alahis, mais il ne le fait dans tout son ouvrage, si je ne me trompe, que pour un seul roi et une seule fois, c'est quand il parle du législateur Rothari (l. IV, c. 42); mais ce qui parle en faveur de ma manière de voir, c'est l'animosité excessive et inaccoutumée, avec laquelle l'auteur traite Alahis; l'expression de *filius iniquitatis* (l. V, c. 36 init.), expression qui se trouve exactement ainsi employée à l'adresse d'Arius, suffirait peut-être elle-même à me donner raison.

ports avec l'Italie; pour Paul, en effet, l'histoire des Langobards prend des dimensions d'une histoire de l'Italie, par cela seul qu'il donne une attention toute spéciale au siège de la papauté, à la ville de Rome (1). Dans l'ordonnance et la suite des événements, c'est apparemment la chronologie seule qui lui a servi de fil conducteur, et pour la chronologie elle-même c'est Bède qui est son guide ; néanmoins, Paul n'y regarde pas de si près avec cette science, et, malheureusement, à quelques rares exceptions près, il ne donne que des dates incertaines, telles que « vers cette époque, » « après quelques années, etc. » Le décousu ou le peu de liaison des chapitres particuliers de son récit s'explique par le genre même de son travail. Cet ouvrage lui-même est une compilation de livres très différents, dont il cite parfois textuellement des extraits; à ces extraits, il a rattaché des communications empruntées à la tradition orale, et ce sont elles qui, avec les extraits d'ouvrages perdus aujourd'hui, donnent à son livre de la valeur par rapport aux faits. Parmi ces ouvrages perdus il faut compter une de ses sources les plus remarquables, une petite histoire des Langobards, pleine de concision, composée par Secundus, de Trente, au rapport de Paul lui-même (2), et

1. Ce seul fait n'est pas encore un motif suffisant pour considérer l'histoire des Langobards, de Paul, comme une continuation de l'*Historia romana*, ainsi que le fait Mommsen, p. 77, ni pour parler (p. 53) d'une *Histoire de l'Italie* (par Paul) à partir de la fondation de Rome jusqu'au commencement de l'époque carolingienne, ouvrage dont les six premiers livres auraient eu pour titre *Historia romana* et les six derniers *Historia Langobardorum*. La raison en est bien simple; l'*Historia romana* n'est pas une histoire de l'Italie, mais une histoire de l'empire romain. Outre cela, l'histoire des Langobards est écrite d'un point de vue tout différent, et ainsi que cela ressort de l'exposé de la composition, ce n'est pas le sort de l'Italie, mais bien celui de l'empire langobard qui a déterminé la division de la matière.

2. «... Qui usque ad sua tempora *succinctam* de Langobardorum gestis composuit *historiolam* » (l. IV, c. 40). D'après cela le livre devait être très petit, ce qu'il faut bien ne pas perdre de vue quand il s'agit de savoir de quelle nature sont les emprunts faits par Paul à Secundus. Jacobi ne paraît pas l'avoir mis en ligne de compte, ni Mommsen non plus, lequel (p. 74) déclare que l'ouvrage *Origo gent. Langob.* (dont Paul a dû même avoir sous les yeux une copie bien plus détaillée) n'est qu'un *extrait* de Secundus, suivi d'une courte continuation de son livre ! — Le livre, auquel Paul, d'après Mommsen, aurait tout emprunté, ne pouvait pas être un *extrait* d'une petite histoire succincte, *succincta historiola*.

s'étendant jusqu'aux temps où il vivait, il mourut en 612. Il y a une autre source langobarde, encore conservée et datant de la fin du VIIe siècle, qui était plus importante encore pour Paul, je veux dire le petit opuscule sur l'origine du peuple langobard, *Origo gentis Langobardorum*, opuscule qui fut, plus tard, mis en tête de l'édit de Rothari : c'est un tout petit guide pour l'histoire des Langobards jusqu'au roi Rothari, et c'est précisément comme guide que Paul a mis cet opuscule à profit, en sorte que ce livre lui rendait un double service. C'est là qu'il trouva la source de légendes intéressantes. Parmi les historiens étrangers, Paul Diacre a principalement mis à contribution saint Grégoire de Tours, Bède et les *Gesta pontificum Romanorum*; en seconde ligne seulement les écrits de saint Grégoire le Grand et ceux de saint Isidore (1).

On doit tout aussi peu s'attendre à trouver dans cet ouvrage une ligne sévère de démarcation entre ce qui a, ou non, quelque importance au point de vue de l'histoire, qu'à y rencontrer une recherche critique de la vérité historique; on n'y remarque que quelques faibles essais de cette critique, quelque manifeste que soit l'amour de la vérité qui anime l'auteur. Et néanmoins, comparé à celui de saint Grégoire de Tours (2), cet ouvrage nous montre des progrès dans l'historiographie : l'élément ecclésiastique et spirituel est limité ; il ne domine plus et ne sert plus d'exposant à l'histoire : c'est là certainement, en parti, une conséquence de l'arianisme des Langobards, qui n'eurent pendant longtemps qu'une part négative à l'histoire de l'Église catholique. Au lieu que l'intérêt ecclésiastique domine, c'est l'intérêt patriotique qui a la première place, ainsi qu'on le voit déjà dans l'histoire des Goths de Cassiodore-Jordanes, quoique, dans cette dernière, cet intérêt patriotique soit mêlé avec l'intérêt purement politique (3). Ce n'est point

1. Voy. là-dessus, outre Jacobi, Waitz, *Praef.*, p. 26 et cf. Mommsen, p. 77 sq., lequel admet comme une des principales sources de Paul « des annales perdues, mais écrites dans l'Italie byzantine, » annales où auraient puisé saint Isidore et Bède lui-même.

2. Cf. vol. I, p. 609.

3. Dans la disposition de son ouvrage, Paul nous rappelle les procédés de Jordanes, en ce sens que tous deux commencent par parler du pays d'où

comme clerc que Paul a écrit son histoire, quoique, pour lui, Rome semble avoir plus de valeur que le Germanisme ; bien plus, tout en étant bon catholique et en écrivant dans la cellule d'un monastère, il aime mieux, à l'encontre de saint Grégoire de Tours, raconter les exploits et les méfaits fabuleux des héros de sa nation que les miracles des Saints ; les récits qu'il nous fait, sans vernis de rhétorique comme sans onction de morale, nous exposent les événements d'une manière simple et fidèle, nous les rendent souvent palpables d'une manière frappante par la richesse des détails, et forment le plus grand attrait de son histoire nationale et franchement germanique. C'est dans ce sentiment poétique et populaire pour la légende et pour les mythes des origines de sa race que se montre, dans tout son jour, la nature germanique de notre auteur : ni l'éducation romane de Paul, ni son état ecclésiastique n'a réussi à la détruire. Cet ouvrage eut un grand nombre d'admirateurs, au moyen âge, comme nous le prouvent déjà plus de quinze extraits qu'on en fit et les dix continuations qu'il eut.

Parmi les travaux théologiques de Paul Diacre, le recueil d'Homélies, dont nous avons souvent parlé, a été une anthologie habilement faite et bien appropriée au but à atteindre, non seulement à cette époque, mais même plus tard, ainsi que le montre la considération dont elle jouit longtemps (1). L'explication de la règle de saint Benoît est en dehors du cadre de notre étude : nous ne voulons donc même pas toucher à la question de savoir si elle nous a été conservée dans un manuscrit du Mont-Cassin (2) ; ce qui nous intéresse ici seulement, ce sont les homélies qu'on a trouvées, sous le nom de Paul Diacre, au même monastère. Elles sont au nombre de quatre, mais une seule a de l'importance. Elle se rattache au

leur peuple tire son origine (pour l'un comme pour l'autre, c'est la Scandinavie), tout à l'opposé de saint Grégoire de Tours, qui fait commencer son ouvrage avec la création. Paul voyait ici du reste un chemin tout tracé dans l'ouvrage : *Origo gent. Langob.*

1. Elle resta pendant dix siècles en l'usage dans l'Église catholique. (Dahn, p. 52.)

2. Voy. là-dessus, Bethmann, p. 299, et Dahn, p. 62.

texte biblique sur Marthe et Marie; Paul voit, dans l'une, la représentation de la vie active, et, dans l'autre, celle de la vie contemplative; il donne de nombreux détails sur l'un et l'autre genre de vie. La manière dont il recommande de tenir le juste milieu, en joignant ensemble ces deux genres de vie, est des plus caractéristiques pour notre auteur : tout moine qu'il est, il se fait connaître là plutôt comme homme pratique que comme homme de contemplation; avec cela, c'était un homme d'une nature pleine de mansuétude et de tolérance.

Parmi les poèmes de Paul, qui nous restent encore, et ils sont plus nombreux que ceux de maints autres auteurs de cette époque, la plupart sont, eux aussi, des poèmes d'occasion, tout comme ceux d'Alcuin; mais ils sont, en partie, des poèmes d'un genre tout particulier. J'entends par là les poèmes qui ont vu le jour à la cour de Charlemagne et auxquels l'empereur lui-même a donné naissance soit directement, soit indirectement. Ils nous introduisent admirablement bien dans le mouvement et dans la vie esthétique de cette cour, pour laquelle la poésie était une récréation et un ornement; ce mouvement et cette vie avaient grandi sur une base scientifique. Ce sont des réponses à des poèmes et à des épîtres poétiques de Pierre de Pise, écrits que ce dernier avait, en partie, adressés directement à Paul Diacre, au nom de Charlemagne. Comme introduction à cette correspondance poétique, il faut placer, ce semble, cette élégie de quatorze distiques (1), que nous avons précédemment mentionnée. En termes pleins de chaleur et d'émotion, Paul y demande à Charles l'élargissement de son frère, prisonnier depuis six ans; il lui dépeint, avec beaucoup de simplicité, mais dans des traits franchement poétiques, la misère de la famille de son frère; autrefois bien à l'aise et jouissant d'une haute estime, elle est réduite maintenant à mendier son pain dans les rues(2). Il faut encore rapporter au début de son séjour à la cour de Charles un duo poétique

1. « Verba tui famuli, » etc. Dans la Préface de Waitz, p. 15; *Poetae latin.*, I, p. 47.

2. Par exemple : Illius in patria conjunx *miseranda* per omnes
Mendicat plateas *ore tremente* cibos.

de Paul avec Pierre (1), écrit dans le mètre des hymnes, le vers trochaïque si connu ; cependant ce n'est point la quantité, mais bien le rythme qui domine là entièrement. Je reviendrai plus loin sur la forme, quand j'examinerai, dans le livre suivant, d'une manière générale et en détail, la poésie rythmique de ce siècle et de celui qui le suivit.

Ici, c'est au nom de Charles que Pierre entreprend d'écrire : l'empereur remercie le ciel qui lui envoya, en Paul, le plus savant des poètes ; il brille par la connaissance de plusieurs langues : pour le grec, c'est un Homère ; c'est un Virgile pour le latin, et un Philon pour l'hébreu. Comme poète, Charles le compare ensuite à Horace et à Tibulle. Il veut bien espérer que Paul a pris racine dans le champ de son amour et que son cœur n'est plus porté vers les anciens repaires (*latibula*). Il lui exprime ses meilleurs remerciements pour l'enseignement de la langue grecque qu'il a apprise à un grand nombre (2) et, particulièrement, aux clercs qui devaient accompagner sa fille à Byzance (3). Charles n'aurait pas osé, avant l'arrivée de Paul, compter sur une aussi grande gloire ! Maintenant, il espère mieux encore ; il veut bien croire que Paul enseignera l'hébreu aux savants. Dans sa réponse, Paul Diacre repousse cet éloge, exagéré à dessein et d'une manière plaisante ; il ne saurait y voir que de « l'ironie, » et il ne donne pas moins lui-même, d'une manière tout à fait humoristique, dans l'exagération : il veut, dit-il, plutôt mourir que de souhaiter ressembler à ces païens, avec lesquels le compare Charlemagne et qu'il comparerait volontiers lui-même à des chiens ; pour ce qui est du grec et de l'hébreu, il n'en sait pas le premier mot, ou

1. Dans Waitz, *op. c.*, p. 17 sq. *Poetae latin.*, I., p. 48. « Nos dicamus Christo » etc. et : « Sensi cujus verba. »

2. « Credimus post Graecam, *multis* quam ostendis, regulam... » Ce *multis* doit être pris en considération, ce qu'on a parfois oublié de faire ; il en est de même du passage suivant, déjà signalé plus haut :

Qui cupis Graeco susceptos erudire tramite :
Quam non ante sperabamus, nunc surrexit gloria.

Il suit de là que Paul, le premier, encouragea, soit à la cour de Charlemagne, soit dans des cercles plus larges, l'étude de la langue grecque, qui était en grande considération.

3. V. plus haut, p. 46.

plutôt, sa science se réduit à deux ou trois syllabes qu'on lui a répétées dans l'école ; et si ces clercs ne savent faire entendre à Byzance que ce qu'il leur a appris, on les tournera en ridicule, en les comparant à des statues qui ne parlent pas. Pour montrer néanmoins qu'il connaît quelque chose, en fait de grec, il fait suivre son poème d'une épigramme grecque, qu'il traduit en latin. Il avait certainement ajouté l'original à la traduction. Le ton plaisant du poème est en parfaite harmonie avec le mètre populaire qu'il a adopté.

Il nous reste encore un autre exemple de cette correspondance poétique entre Paul et Charlemagne, mais elle est d'une date postérieure. L'empereur, qui parle ici encore par l'organe de son grammairien, s'appuie, dans sa lettre (vingt-cinq hexamètres) (1), sur un poème que Paul lui avait adressé et qui est aujourd'hui perdu. Dans ce poème, Paul Diacre aurait manifesté son allégresse de se voir ainsi honoré par l'empereur; il y aurait rendu à Dieu et à Jésus-Christ de solennelles actions de grâces pour l'avoir tiré des ténèbres et lui avoir fait contempler la lumière ; il a eu, jusques-là, assez de soucis; mais, maintenant, il a tourné le dos aux détestables tribulations. Je ne puis, moi aussi, qu'être de l'avis de Bethmann (p. 262) et admettre que ce poème de Paul, servant de base à l'épître de Charlemagne, était un chant d'actions de grâces en l'honneur de l'empereur, qui a enfin exaucé sa prière et rendu la liberté à son frère et la fortune à sa famille. Mais, continue le roi, dans son épître poétique, Paul n'a pas encore répondu à trois questions qu'il lui posait; il lui demandait ce qu'il préférerait : être chargé de chaînes, être détenu dans un noir cachot, ou bien paraître devant la figure terrible du sauvage Sigfrid, roi de Danemark, pour le baptiser. Il est probable que Charles avait, par plaisanterie, imposé à Paul une de ces trois conditions, en retour de la liberté qu'il accordait à son frère (2). Charles ajoute encore, à la fin du poème, une énigme que Paul devra deviner.

1. « Paulo sub umbroso » etc. *Poetae, lat.* I, p. 50.

2. Paul devait, je le crois, faire cette pénitence, plutôt comme représentant de la famille que comme représentant de son frère.

C'est par vingt-sept distiques que Paul répond à cet épître (1). Prenant le ton plaisant de l'empereur, il réplique avec esprit et finesse : « Prison et liens sont inutiles ; je suis déjà enchaîné par l'amour de mon seigneur et roi. » Paul l'aime, comme saint Pierre aimait le Christ après que ce dernier lui eût pardonné son renoncement. Il n'y a aucune utilité à voir la figure rébarbative de Sigfrid ; ils ne se comprendraient pas l'un l'autre. Bien plus, on le prendrait, lui Paul, dans son habit de moine, pour un singe ou pour un animal hérissé, et l'on rirait de sa tête chauve. Quant à Sigfrid, que Paul compare à un bouc tout hérissé de poils, il se garderait bien de le toucher, lui Paul, même avec le petit doigt, tant il redoute le nom et les armes de Charles. Sigfrid se soumettra un jour volontairement à Charles, ou il paraîtra devant lui les mains liées, et Thomar et Wodan ne peuvent venir à son secours. En terminant, Paul donne une solution de l'énigme ; si elle n'est pas la vraie, ce dont il doute lui-même, elle est, en tout cas, très flatteuse pour l'empereur.

Pierre de Pise entretint cependant, en son nom personnel, une correspondance poétique avec Paul Diacre, quoique peut-être il l'ait fait, encore ici, de la part de l'empereur. C'est ainsi que, dans un poème (*Lumine purpureo*, etc. 45 hexam.) (2), il envoie à Paul une énigme qu'un beau jeune homme (*juvenis*) lui a proposée à lui-même, à l'heure de midi dont le poète fait, dès le début, une description qui rappelle les églogues de Virgile. Ce jeune homme, auquel il consacre un éloge pompeux, surpasse tous ses pareils par les qualités de l'esprit et par la grandeur de son nom. Si ce n'était pas Charles lui-même, ainsi que le soupçonne Dahn (3), il est certain qu'il venait en son nom. Comme la solution de l'énigme est au-dessus des forces de Pierre, il l'envoie à son frère, un savant de première

1. « Sic ego suscepi, » etc. *Poetae lat.*, I, p. 51.
2. *Poetae lat.*, I, p. 52.
3. P. 43. Si cependant, à côté de *juvenis*, on fait entrer le vers suivant en ligne de compte : *de cujus niveo florebat barbula mento*, on serait plutôt porté à penser à un jeune homme encore dans la fleur de l'âge, qui aurait eu le nom de Charles. On ne saurait cependant admettre que ce fût le fils de l'empereur appelé Charles, lui aussi ; il était encore trop jeune.

force; il ne doit pas en prendre occasion pour se moquer encore de lui; si cependant il a envie de le faire, qu'il n'oublie point certain dactyle. Il y a donc ici une deuxième énigme, que Paul résout dans le petit poème en distiques : *Jam puto*, etc. (1). Le dactyle est *Desine*. Quant à l'autre énigme, que Pierre ne pouvait parvenir à deviner, Paul la résout dans un long poème de quarante-sept hexamètres (*Candide lumbifido*) (2), qu'il envoie à son compatriote, en le faisant suivre d'une nouvelle énigme. Nous avons donc, de cette manière, deux réponses de Paul à une seule lettre de Pierre. Un autre poème de Paul (*Cinthius occiduas*, etc., vingt-quatre hexamètres) (3), lequel est relatif à ces épitres, nous fait entrevoir d'autres luttes littéraires d'un genre satirique entre ces deux savants, bons amis à n'en pas douter; ces joutes poétiques n'avaient d'autre but que de divertir l'empereur. C'est là, comme on le voit, une poésie de cour, de société.

Outre ces poèmes, Paul composa encore, pendant son séjour en France, des épitaphes en vers : ces dernières sont, en partie, bien supérieures à celles qu'on écrivait de son temps, sans en excepter Alcuin lui-même. C'est ainsi qu'à la prière de l'abbé de Saint-Hilaire il en composa une pour le tombeau de Fortunat, qu'il était allé visiter (4), ainsi qu'un certain nombre, nous l'avons dit déjà (p. 50), pour les membres de la famille royale, à Metz. Parmi ces épitaphes, il s'en trouve une qui est excellente : c'est le joli poème, en dix-huit distiques, à la louange de la reine Hildegarde. Outre sa généalogie, Paul loue d'abord la grâce de sa douce et florissante beauté, qui surpasse celle du lys marié à la rose; cependant, cette beauté reste, chez elle, au-dessous des qualités du cœur et de l'esprit; elle est surpassée par sa douceur, sa prudence, son activité et sa belle humeur. « Mais, s'écrie ensuite le poète, qu'est-il besoin d'en dire davantage, puisque le suprême éloge pour toi est d'avoir su plaire à un si grand homme que ton

1. *Poetae lat.*, I, p. 54.
2. *Poetae lat.*, I, p. 55.
3. *Poetae lat.*, I, p. 54.
4. Communiqué par Paul lui-même dans son *Hist. Langob.*, l. II, c. 13; *Poetae lat.*, I, p. 56.

époux! » Elle partageait avec lui le sceptre qui dominait le monde : voilà pourquoi toutes les nations la pleurent maintenant. Les cœurs de bronze des guerriers sont touchés jusqu'aux larmes : on voit leurs pleurs rouler entre le bouclier et le glaive. Ce poème fut évidemment composé peu de temps après la mort d'Hildegarde. La reine avait apparemment gagné le cœur de Paul.

Une autre épitaphe, composée plus tard en Italie et dédiée au duc Arichis, l'ami et le protecteur de Paul, nous montre ce dont notre poète était capable, dès que son cœur était vivement impressionné (1). La part que Paul prend à la douleur de la veuve et qu'il rend en termes touchants donne à ce poème un caractère encore plus élégiaque. Il exalte, avant tout, la culture intellectuelle d'Arichis, les monuments qu'il a fait construire, principalement les murailles et les palais qu'il éleva pour servir d'ornement à la patrie : elles immortaliseront sa gloire (2). Ce furent précisément ces mêmes murailles qui, pendant la vie du comte, inspirèrent à Paul un poème (trente-deux hexamètres), dans lequel il célèbre la gloire d'Arichis également au point de vue de sa culture intellectuelle (3). Mais

1. On saurait d'autant moins douter de l'authenticité de cette épitaphe, qu'elle ressemble à celle qui est consacrée à Hildegarde; ici, comme là, on trouve, en effet, à la fin du distique, l'expression « Romuleusque Tibris ». Ce poème nous a été transmis par le *Chronicon Salernitanum* (I, 20; *Poetae lat.*, I, p. 66). Ce n'est pas non plus sans motif qu'on attribue à Paul une épitaphe intéressante, au point de vue de l'histoire et de l'esthétique, et consacrée à la mère d'Adelperga, la reine Ansa. On peut la voir dans Waitz, *Script. rer. lang.*, p. 191 et *Poetae lat.*, I, p. 45. Cf. là-dessus, Dahn (p. 67 sq.).

2. Ornasti patriam doctrinis, moenibus altis;
Hinc in perpetuum laus tua semper erit.

et quelques vers plus loin :

Nec minus excelsis nuper quae condite muris
Structorem, orba, tuum, clare Salerne, gemis.

3. Le poème débute ainsi :

Aemula Romuleis consurgunt moenia templis,
Ampla procul fessis visenda per aequora nautis,

il y est dit d'Arichis, v. 15 sq. :

Omnia componens quem sic sapientia compsit,
Redderet ut variis satis artibus esse potentem,
Quo merito Latiae dicatur gloria gentis,
Bardorum et culmen...

la muse de Paul a célébré aussi la « pieuse Adelperga. » Cela ressort du moins d'un poème, le plus ancien ouvrage que nous ayons de lui (*A principio*, etc.), et qui, sous plusieurs points de vue, est très remarquable. D'après les renseignements qu'il nous fournit lui-même, il fut composé en 763; il nous donne, en effet, les principales époques de la chronologie universelle, d'une manière en partie tout à fait originale (1).

L'auteur procède comme si son poème était destiné à être appris par cœur dans l'école. Il emploie le mètre populaire du tétramètre trochaïque rythmique, mentionné plus haut, et que Paul mit également plus tard à profit. Douze strophes de trois lignes, forment, dans ce poème, l'acrostiche *Adelperga pia*. Cette épitaphe nous renseigne, en même temps, sur la position que Paul occupait, comme professeur, auprès de la duchesse.

On attribue encore, avec raison, à notre auteur un poème élégiaque qui n'est pas sans valeur : c'est un éloge du lac de Côme (2), en quinze distiques réciproques. Nous rencontrons ici, chose rare dans la première partie du moyen âge, un passage dans lequel le poète célèbre le printemps perpétuel, le vert gazon, les « jardins riants » qui bordent le rivage avec leurs oliviers, grenadiers, myrthes, pêchers et citronniers. La fin a une teinte un peu spirituelle, qui rappelle le sermon, quoi-

(Bardorum est pour Langobardorum). Le poème a été d'abord édité par Duemmler dans la *Zeitsch. f. deutsch. alterth.* N. F. IX, p. 471, et ensuite dans *Poetae lat.*, I, p. 44. La concordance de pensée et d'expression avec le poème précédent ne permet pas de douter qu'ils ne soient dus tous deux à la même plume.

1. Ces époques sont : 1° depuis la création du monde jusqu'au déluge, 2242 années; 2° du déluge à Abraham, 942 ans; 3° jusqu'à la loi de Moïse, 505 ans ; 4° jusqu'à la dédicace du temple par Salomon, 480 ans; 5° jusqu'à la captivité de Babylone, 512 ans ; 6° jusqu'à la naissance de J.-C. 518 ans; 7° jusqu'à l'époque du poête, 763 ans. De ces sept époques, la première et la deuxième correspondent aux deux premiers âges du monde, la sixième et la septième aux deux derniers; le troisième âge, par contre, va jusqu'à David, de sorte qu'il comprenait un peu plus que la troisième et la quatrième époques ; le quatrième âge va jusqu'à la captivité de Babylone. Cf. vol. I, p. 252 sq. Le poème se trouve dans Waitz, *Praef.*, p. 13 sq., et dans le *Poetae lat.*, I, p. 35.

2. *Ordiar unde tuas*, etc., publié par Duemmler, *Zeitsch. f. deutsch. Alterth.* XII, p. 451, dans H. Mueller, *Symbolae ad emendand. scrip. lat.* Berlin, 1876, et dans le *Poetae lat.*, I, p. 42.

qu'elle ne manque pas de poésie : c'est quand le poète fait ses remontrances au lac, en lui disant de se préserver de tout crime, de ne pas engloutir dans ses ondes tremblantes les embarcations avec les personnes qu'elles renferment et de mériter ainsi l'éloge qu'il en fait.

Selon toute apparence, Paul a aussi composé trois fables, qui nous ont été transmises dans un codex collectif, mêlées aux poèmes authentiques de l'auteur. Elles sont extrêmement intéressantes pour l'histoire de la fable, dont les acteurs sont des animaux; réunies aux fables d'Alcuin (1), elles nous montrent comment on cultivait ce genre de poésie à la cour de Charles, car parmi les trois qui ont été composées par Paul, l'une d'elles semble lui être adressée directement (2). En elles se révèle, en même temps, le talent plein de charmes de l'auteur pour le récit, de même que les traits d'une ironie humoristique, qui lui était particulière. Ces trois fables, en effet, composées en distiques, sont admirables d'exécution, surtout pour cette époque. Dans l'une, intitulée *De vitulo et ciconia* (3), on entend mugir le veau affamé, et la cigogne lui dit, pour le consoler, qu'elle a été sevrée elle-même depuis trois ans. « Tes jambes montrent bien, en effet, de quoi tu te nourris, » lui répond le veau en colère. Les acteurs de la deuxième fable sont la Goutte et la Puce. Toutes deux faisaient d'assez mauvaises affaires, tant que la première ne s'attaquait qu'au pauvre et la deuxième au riche; elles changent de rôle et s'en trouvent fort bien toutes deux. La troisième fable traite de la guérison du lion malade (4). Ce qu'elle a d'original, comparée à la fable

1. V. plus haut, p. 39.

2. C'est celle que nous donnons en dernier lieu; elle se termine ainsi :

Servulus ecce tuus depromit hos tibi versus,
Fabula quid possit ista, require valens.

Ces paroles confirment, à mon avis, que Paul est bien l'auteur de la fable.

3. Éditée, avec la suivante, par Muellenhoff dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.* N. F. I, p. 319 sq. Toutes les quatre dans les *Poetae lat.*, I, p. 44.

4. La fin de cette fable (à partir du vers 41) fut publiée d'abord par Duemmler dans la *Zeitsch. f. deutsch. Alterth.* XII, p. 459, d'après le manuscrit de Saint-Gall, qui date du x[e] siècle, et dans lequel ne se trouve pas le commencement (les deux autres fables sont publiées aussi d'après ce missel); Weiland donna le supplément dans la même revue

d'Ésope, c'est qu'ici l'ours accuse le renard et qu'il doit laisser sa peau au lieu du loup. Ensuite, vient un trait plein de saillie : le renard, portant sur le dos plusieurs chaussures déchirées, paraît devant le roi; il veut lui montrer par là qu'il a couru loin et longtemps pour pouvoir découvrir le médecin qui peut le soulager; or, ce médecin ne voit d'autre remède que la peau de l'ours.

La poésie religieuse de Paul se trouve décidément bien au-dessous de sa poésie profane. Ce qui nous en reste est principalement consacré à saint Benoît. Ce sont d'abord deux poèmes en son honneur, et Paul nous les communique lui-même dans son histoire des Longobards (l. I, c. 26). L'un est une élégie de soixante-six distiques réciproques, dans laquelle le poète, s'appuyant sur les Dialogues de saint Grégoire (1), fait l'éloge panégyrique de la vie et des miracles du Saint : en règle générale (Paul le dit également lui-même) à chaque miracle est consacré un distique (2). Les miracles ne sont donc énoncés que d'une manière générale et le poème en suppose la connaissance, sans laquelle il est souvent incompréhensible (3). Cette remarque s'applique également à l'autre poème, un hymne en dimètres iambiques, composé pour le jour de la fête de saint Benoît, dont les miracles forment également la base. Il semblerait, de plus, que Paul soit l'auteur d'un poème, composé en l'honneur de sainte Scholastique, sœur de saint Benoît (4), laquelle avait fondé un couvent de femmes dans le voisinage du Mont-Cassin. Ce poème, dont le mètre est le même que celui de l'élégie à la gloire de saint Benoît, forme

N. F. II, p. 497 sq.) d'après un missel de Fulda, écrit au xve siècle, lequel est manifestement une copie, quoique non immédiate peut-être, du manuscrit de Saint-Gall. Voy. sur cette fable Muellenhoff, *Zeitsch. f. d. A. N. F.*, VI, p. 3.

1. Voy. Vol. I, p. 582.

2. On y trouve seulement une mention d'autres faits relatifs à la vie de saint Benoît, comme par exemple au vers 13 sq., la peinture de sa vie érémitique.

3. Peut-être le poème avait-il pour but de graver dans la mémoire l'ordre chronologique des miracles.

4. Dans Mabillon, *Acta S. S. ord. S. Bened.* Saec. I, p. 42. Duemmler suppose que l'auteur serait Albéric du Mont-Cassin (fin du xie siècle), v. *N. A.* IV, p. 103.

comme un pendant à cette dernière. Il est consacré à la fête de la Sainte, dont il nous expose surtout le miracle suivant : la veille de sa mort, elle avait reçu la visite de son frère ; à la prière de sainte Scholastique, Dieu envoie un orage, afin de forcer saint Benoît à rester auprès d'elle pendant la nuit, ce qu'il lui avait refusé. Le poème (quarante distiques réciproques), dans la peinture de l'amour fraternel des deux Saints, offre un charme tout particulier et l'expression claire, habile, le rend bien plus attrayant que ne l'est le poème qui lui fait pendant (1).

CHAPITRE III

POÉSIE EPIQUE : HIBERNICUS EXUL, ANGILBERT

Tandis que Charlemagne, à l'aide de la culture grammaticale et esthétique qu'il avait lui-même implantée à sa cour, mettait au jour une poésie lyrique profane et de cour, qui servait surtout à charmer ses loisirs, ses exploits réveillaient, d'autre part, dans ses contemporains eux-mêmes comme du reste dans son propre entourage, l'esprit épique endormi depuis longtemps dans la poésie artistique, sur le continent du moins. C'est ainsi qu'il nous reste des fragments de deux

1. On attribue encore à Paul (d'abord au XIIe siècle) l'hymme célèbre, en strophes saphiques, sur saint Jean-Baptiste. C'est cette hymme, dont les syllabes initiales des six demi-vers de la première strophe, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, fournit à Gui d'Arezzo le nom de ses notes. V. cette hymme dans Daniel, *Thesaur. hymnolog.*, I. p. 208, et Dahn, *op. c.*, p. 98. On lui a attribué de plus, en ces derniers temps, soixante-deux hexamètres (dans Meurisse, *Hist. de Metz*), qui continuent une liste des évêques de Metz jusqu'à Angilram, lequel « paissait encore le troupeau » du temps de l'auteur. L'auteur de ces vers assaisonne cette sèche chronologie en jouant sur l'étymologie des noms, par exemple : « Sambatus octavus bene mystica Sabbata servat. » Le poème, dont le manuscrit remontait au temps de Charlemagne, est composé très problablement d'après l'écrit de Paul, mais n'est sûrement pas de lui. On pourrait lui attribuer la paternité de l'hymme sur saint Jean-Baptiste.

poèmes, en hexamètres, lesquels célèbrent les exploits de Charlemagne, en suivant directement la marche des événements. Le premier en date est l'œuvre d'un certain *Hibernicus exul* (nom donné à l'auteur dans l'inscription du poème lui-même) (1), un de ces savants Irlandais par conséquent qui, depuis l'époque de saint Columban, émigraient vers le continent, pour y trouver un champ plus vaste à leur activité de missionnaires de la foi d'abord et de missionnaires de la science en second lieu. Cet « Irlandais émigré » a chanté la victoire non sanglante de Charles, en 787, sur Tassilo de Bavière qui avait fait défection, et il offrit ce poème au monarque comme l'hommage d'un vassal, selon toute apparence, au printemps de l'année suivante. Le poète n'aurait pas osé plus tard, en effet, dans un poème dédié à Charles lui-même, excuser le duc de Bavière qui fut dépossédé déjà à la fin de juin 788.

Le poème débute par un dialogue entre le poète et la Muse ; celle-ci le rassure sur la valeur de ses dons à elle, comparés à l'argent et à l'or, aux perles, aux habits de pourpre, aux coursiers fougueux, dont les grands font hommage au roi. « C'est par les dons des muses que brillent les belles actions des anciens rois, et que celles des rois actuels passent aux siècles futurs ; bien plus, ce sont les muses qui célèbrent même la gloire du créateur du monde. » Le poète aborde ensuite son sujet par cette question : « Quelle peste s'est donc abattue sur le serviteur fidèle en toutes choses, pour avoir mérité le regard sombre de son seigneur et maître ? » C'est le poison de Satan qui sème partout la discorde. C'est lui qui est cause de la violation de la paix : il a répandu le bruit de la défection de Tassilo. Charles ne voulait pas y croire ; mais ce bruit grandissait de jour en jour et il dut bien, lui, le plus juste des héros, prêter enfin l'oreille à la rumeur publique. Il réunit une armée qu'il fait embarquer sur le Rhin ; il harangue les grands seigneurs : « O race royale, dit-il, race issue des mu-

1. « Hibernici exulis versus ad Carolum imperatorem. » Dans Maï, *Classicorum auctorum e Vaticanis codd. editorum Tomus* V, p. 405 sq., et *Poetae lat.*, I, p. 396 sq.

railles de Troie la grande, car l'arbitre du monde conduisit nos pères sur ces rivages, leur donna ces campagnes et soumit les peuples aux lois équitables des Francs (1)... mais récemment un ennemi s'est élevé dans nos campagnes, peut-être le dragon jaloux l'avait-il... » Ici se termine, au milieu de la harangue, le principal fragment (quatre-vingt-treize hexamètres); il n'y a plus que dix vers de la fin, où le poète parle de la réconciliation et du nouveau serment de fidélité que le duc fait au roi.

Le style de ce poème est plein d'élévation et sans emphase; les vers sont fortement charpentés. Nous trouvons encore, dans le même manuscrit, quelques autres poèmes du même auteur; ils sont adressés, eux aussi, à Charles, mais à Charles en tant qu'empereur; c'est encore, en partie, un cadeau ou un souhait de bonne année. L'un d'eux, également en hexamètres (n° 2, dans Maï), est remarquable par la manière dont l'auteur exalte le principe monarchique : de même qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, ainsi ne doit-il y avoir qu'un maître sur la terre, et qu'une seule foi. Ce poème est accompagné de deux distiques adressés à Gundrade, femme lettrée et cousine de Charles, laquelle, selon toute apparence, était en relation avec le poète. Le dernier de ces poèmes est extrêmement remarquable au point de vue du mètre, ainsi que je le montrerai plus loin en détail (2) : il est composé en longues lignes trochaïques rythmiques et rimées.

L'autre fragment épique (3) est encore bien plus significatif

1. O gens regalis profecta a moenibus altis
Trojae, nam patres nostros his appulit oris,
Tradidit atque illis hos agros arbiter orbis,
Subdidit et populos Francorum legibus aequis...

C'est là assurément la première mention de la légende de Troie, dans la poésie, par rapport aux Francs. Cf. vol. I, p. 641 et 644.

2. Dans le livre suivant, quand j'étudierai les vers rythmiques en général.

3. *Helperici sive, ut alii arbitrantur, Angilberti Carolus magnus et Leo III. Emend.* Orellius., Zürich, 1832, dans *Monumenta German. historica scrip.*, t. II, et dans le *Poetae lat.*, I, p. 366 sq.; — Simson, *Ueber das Gedicht von der Zusammenkunft Karls des Gr. und Papst Leo III. in Paderborn*, dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, vol. XII, p. 567 sq.; — Manitius, das Epos « Karolus magnus et Leo papa, » dans les *Neuen Archiv*, etc. VIII, p. 11 sq.

et bien plus intéressant; c'est, paraît-il, le troisième livre d'un poème plus considérable, dont le héros est Charlemagne. Dès le début, le poète se compare, en effet, à un pilote qui lève l'ancre pour continuer la traversée, après avoir déjà résisté à deux tempêtes : cette figure est empruntée à la poésie épique de saint Fortunat en l'honneur de saint Martin, et elle revient au commencement des quatre livres; saint Fortunat suivait l'exemple de Paulin de Périgueux (1) qui avait chanté, lui aussi, la gloire du même saint. De même que saint Fortunat, se basant assurément sur cette figure, appelle son héros le *phare gaulois*, ainsi notre poète dit de Charles qu'il est le *phare de l'Europe*. Notre auteur n'a pas cependant imité cette poésie chrétienne elle seule, à laquelle il emprunte maintes particularités dans ses peintures poétiques et maints artifices d'expression; mais il a imité aussi la poésie classique de Virgile. Le héros de ce dernier, Énée, a été le premier fondateur de l'empire romain; à ce héros correspond Charlemagne, le rénovateur de ce même empire, Charlemagne qui a bâti Aix-la-Chapelle, « la deuxième Rome. »

Voici le contenu de ce chant. A la suite des vers qui servent d'introduction, vient un long panégyrique, composé dans le style de saint Fortunat, en l'honneur de Charlemagne; ce panégyrique se rattache à la comparaison du phare, laquelle nous conduit elle-même à une comparaison « de David » (c'est-à-dire du roi) avec le soleil : sa clarté surpasse celle du soleil, en ce qu'elle n'est jamais enveloppée de nuages. Le poète exalte surtout le caractère de Charles et sa culture intellectuelle si vaste. Après cela, il fait un tableau d'une grande liberté poétique (2) : s'appuyant sur Virgile qui nous fait le récit de la construction des murailles de Carthage, il nous montre comment s'élève, sous la direction de Charles, « la deuxième Rome, » la « Rome de l'avenir. » A cette peinture s'en ratta-

1. Voy. vol. I, p. 573.

2. Ainsi il dépeint en lui-même la future capitale du monde. Le critique du poète, Simson, ne lui accorde pas, il est vrai, cette liberté poétique et il lui reproche même d'avoir mis à profit le « conte de vieille » relatif à la mutilation et à la guérison miraculeuse du pape. Mais Simson oublie précisément qu'il critique un poème et non un ouvrage d'annales.

che une autre bien belle et qui a la fraîcheur d'une idylle : c'est celle du bois et du parc d'Aix-la-Chapelle, où Charles se livre aux plaisirs de la chasse. Avec les plus vives couleurs, le poète nous fait assister à une de ces chasses qui commencent à l'aurore, et, à cette occasion, il nous présente la famille de l'empereur, car épouse, fils et filles prennent part à cette partie de plaisir. Avec un éclat et une grande magnificence d'expression, l'auteur nous peint l'extérieur de toute la famille impériale, son costume superbe; comme elle domine, à cheval, toute la suite du cortège! Mais il n'a fait le portrait du caractère que pour deux de ses membres, pour Pepin, ce guerrier belliqueux (v. 200 sq.), et pour Berthe, femme d'un courage viril, *virili animo*, semblable à son père, soit par le caractère, soit par les dehors (v. 220 sq.). Les cavaliers entourent la forêt; les chiens lèvent un sanglier. Charles lui-même l'abat. Ainsi commence la chasse; dès qu'elle est terminée, les grands se partagent le butin et, sous les tentes, à l'ombre des arbres du parc, on prend un repas où règne une franche gaieté.

La nuit suivante, Charles a un rêve : le pape (saint Léon) lui apparaît tout plaintif; il est couvert de terribles blessures : ses yeux sont tachés de sang : on lui a coupé la langue. Aussitôt, Charles envoie des messagers à Rome pour savoir la vérité, tandis que lui-même il marche sur les Saxons, pour châtier ce peuple rebelle. Arrivés à Rome, les messagers apprennent la vérité de l'attentat; c'est une œuvre de Satan (1), et le poète en donne ici une description détaillée (v. 344 sq.), comme aussi de la guérison merveilleuse, telle que la légende l'inventa sur-le-champ. Déjà le pape s'est enfui à Spolète; il y mande les messagers, les conjure de l'accompagner auprès de Charles : c'est lui qui jugera sa cause, le vengera et le ramènera à Rome. Les ambassadeurs accompagnent le pape; son voyage n'est qu'une course triomphale, car le peuple accourt en masse sur son passage pour voir et célébrer le miracle « des nouveaux yeux et de la nouvelle langue. » Sur ces entrefaites, Charles, avec son armée bien équipée et qui fait résonner la terre sous

1. Ceci nous rappelle le poème épique d'Hibernicus exul. Voy., plus haut, p. 67.

ses cuirasses, est arrivé jusqu'à Paderborn. Informé de l'approche du pape, il envoie Pepin au-devant de lui. Il se met ensuite en marche lui-même avec toute son armée pour le recevoir ; trois fois il se prosterne, afin de recevoir trois fois la bénédiction du pontife. Le roi, « le père de l'Europe, » et « le pasteur le plus élevé en dignité sur toute la terre » s'embrassent avec effusion. Ils vont ensemble à l'église, où le pape célèbre le saint sacrifice. De là, ils se rendent au palais pour dîner ; après le dîner, saint Léon reçoit de riches présents. Le roi se retire ensuite dans ses appartements et le pape au milieu de son cortège. Et le chant se termine par les paroles suivantes : « C'est avec de tels honneurs que Charles reçut le pape Léon, lui qui s'était enfui, chassé par les Romains, et qui avait été expulsé de son propre territoire. »

Le chant reçoit par là une conclusion satisfaisante ; mais il est bien difficile qu'il en soit ainsi de l'ouvrage complet : on serait plutôt tenté de croire qu'il a dû y avoir un quatrième livre — le poème de saint Fortunat n'en comprend-il pas lui-même quatre? — dans lequel le poète faisait le récit de la réintégration du pape dans ses États, du jugement qu'il avait désiré obtenir de Charles (voy. plus haut), et du couronnement de ce dernier comme empereur, couronnement qui se rattache à tout ce qui précède. Dans ce cas, le poème serait bien un chant de gloire en l'honneur du nouvel empire ; la fondation de la nouvelle Rome, telle qu'elle est racontée dans le chant conservé, serait en parfaite harmonie avec le sujet du poème. Dans ce cas, toutefois, ce poème épique n'aurait été composé qu'après le couronnement de Charlemagne, et l'aurait suivi de bien près. On ne saurait, en effet, en reculer la composition au delà de 801, car une églogue, que nous étudierons bientôt et qui n'a pas été écrite après 805, fait allusion à notre chant comme étant composé depuis quelque temps (1). En tout cas, ce poème épique suit de très près les événements qu'il célèbre. De là, cette allure panégyrique qui l'anime, ainsi qu'on la trouve en de tels cas, par exemple, dans les poèmes de Claudien, lesquels chantent des actions du temps présent.

1. Par les termes : *jam dudum*, Naso, lib. II, v. 118. Voy. tout le passage au chapitre suivant.

Ces essais poétiques ne montrent pas seulement un progrès dans le mouvement littéraire, ainsi que l'avait fait le poème d'Alcuin sur les évêques et les rois d'York ; ils montrent plutôt une nouvelle route, le dernier que nous avons étudié plus que tout autre, si on le compare à son modèle, à l'ouvrage de saint Fortunat. A la place d'un saint, c'est maintenant un profane qui devient le héros du poème : ses exploits devaient encore, il est vrai, produire un effet semblable à celui des miracles sur une époque toujours adonnée au merveilleux et où le peuple transmettait à la postérité, en les entourant de l'auréole du miracle, toutes les actions d'éclat; mais ils devaient, encore une fois, réveiller la poésie épique dans la partie romane de l'empire des Francs, lui donner une forme populaire et lui infuser une vie pleine de fraîcheur. Ce nouveau culte des héros profanes se fait sentir tout d'abord dans la poésie de l'école qu'il ranime ; les élèves de Virgile, le chantre de l'empire romain, sont surtout saisis d'enthousiasme à la pensée de la restauration de l'empire d'Occident. Une allure profane, pleine de fraîcheur, respire dans ce chant de l'entrevue de Charles et de saint Léon, quoique le poète ne se lasse pas de glorifier, au point d'ennuyer, le miracle opéré en faveur du pape. Le poète nous y montre, et avec un plein succès, un vif et riche sentiment pour le côté pittoresque de la description, ainsi que pour la musique du vers. Si la mosaïque brillante de ses tableaux est en bonne partie le résultat de réminiscences de Virgile et de saint Fortunat, elle ne se borne pas cependant à un travail mécanique de savant, mais c'est bien l'œuvre d'un artiste qui cherche des jouissances dans le jeu de l'imagination. Le poète s'arrête avec complaisance dans les tableaux qu'il fait des belles femmes et de leurs atours, et il montre par là un sentiment romantique qui s'éloigne de l'ascétisme de la poésie en l'honneur des saints et qui a, par contre, le caractère d'une poésie de cour.

Maints signes (1) semblent attester que l'auteur anonyme

1. Voy. là-dessus ma dissertation : Naso, Angilbert, etc., dans la *Zeitschrift f. das deutsche Alltherthum*. N. F., X, p. 331 sq.

du poème ci-dessus mentionné n'est autre qu'Angilbert (1), « l'Homère » de l'entourage esthétique de Charlemagne. En lui se trouve représentée une autre souche germanique, celle des Francs eux-mêmes. D'origine illustre, Angilbert avait grandi à la cour franque ; de bonne heure donc, il avait eu des relations étroites avec la famille royale, relations qui devinrent plus intimes avec le temps. Les maîtres de Charles, Pierre et Alcuin, furent aussi les siens. Il reçut une place dans la chapelle royale et devint un des conseillers les plus intimes de l'empereur, qui lui confia les missions les plus importantes : il dirigea pendant quelques temps, auprès de Pepin, le gouvernement de l'Italie, et fut, en outre, envoyé plusieurs fois à Rome pour y expédier des affaires de la plus haute importance. En récompense de ses services, il avait déjà reçu, en 790, l'abbaye de Saint-Riquier ; il la transforma en un siège ecclésiastique si brillant, qu'il y fut honoré plus tard comme saint. Sa position d'ecclésiastique ne l'empêcha pas néanmoins de conclure secrètement avec Berthe, fille de Charles, une alliance conjugale de laquelle naquirent deux enfants ; l'un d'eux devint l'historien Nithard. Plus homme d'État qu'ecclésiastique, Angilbert avait des idées tout à fait mondaines et ces idées se manifestaient, en même temps que dans un intérêt esthétique, dans une prédilection, souvent blâmée par Alcuin, pour les jeux des histrions, dont la survivance nous est par conséquent démontrée (2). Qu'Angilbert, comme poète, ait joui d'une haute estime dans le cercle de Charles, c'est ce que nous montrent non seulement son surnom académique, mais même le jugement que ses contemporains ont porté sur lui par occasion, jugement qui le place sur la même ligne que Théodulphe (3). Sa mort arriva peu après celle du roi, son ami, en 814.

1. Carmina, éd. Migne, *Patrol. lat.*, vol. 99, nach *Froben's Ausg. der Werke Alcuins*, II (addenda) und Duchesne, *Historiae Francor. scriptor.*, t. II. Le meilleur texte est dans les *Poetae lat.*, I, p. 355 sq ; — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, 4e éd. vol. I, p. 140 sq. ; Duemmler, *N. A.*, p. 140 sq.

2. *Alcuini Epp.*, ed. 1, p. 479 et 627 sq.

3. Voir *Zeitschrift f. deutsch. Alterth.*, N. F. t. V, p. 143 ; et *Poetae lat.*, I, p. 77 ; il y est appelé, en même temps que Théodulphe, *poeta divinus*. Duemmler y a publié aussi une courte épître d'Angilbert à son maître Pierre.

Il ne nous a été conservé de lui que quelques poèmes, dans lesquels il se nomme lui-même comme auteur; parmi eux, il n'y en a que deux de quelque importance. L'un, en trente-quatre distiques, est une allocution à Pepin, qui revient victorieux d'une campagne contre les Avares ; Angilbert le rencontra à Langres, pendant un voyage qu'il faisait en Italie, en 796 : le poète lui dépeint avec quelle impatience il est attendu à la cour, en particulier par son père et par Charles, son frère aîné ; il lui dit que Louis a consolé ce dernier en lui racontant un songe qu'il avait eu et dans lequel Pepin lui-même lui annonçait son prochain retour. Il lui décrit ensuite la réception cordiale que lui prépare toute la famille royale, et à laquelle il regrette amèrement, lui Angilbert, de ne pouvoir prendre part. Dans cette riante peinture on voit se refléter le charme du bonheur domestique à la cour de Charlemagne, au temps de la reine Luitgarde.

Ces mêmes sentiments de l'auteur se retrouvent encore dans l'autre poème, écrit en vers hexamètres, et dans lequel sont combinés la forme de l'églogue et celle de l'épître. Le nœud du poème est un dithyrambe en l'honneur de Charles et des amis (*cari*) du poète, et la forme est une imitation de la huitième églogue de Virgile, laquelle contient un combat de chant ; après trois lignes, on voit reparaître généralement les mêmes vers ; c'est un refrain dans lequel le poète engage son chalumeau à chanter, ou dans lequel aussi il répète d'autres vers (1). Charles-David y est célébré comme l'ami des poètes et le Mécène de la science : c'est lui qui fait revivre la sagesse

1. Voici le début du poème :

Surge, meo Domno dulces fac, fistula, versus :
David amat versus, surge et fac, fistula, versus.
David amat vates, vatorum est gloria David,
Quapropter vates cuncti concurrite in unum
Atque meo David dulces cantate camoenas.
David amat vates, vatorum est gloria David.
Dulcis amor David inspirat corda canentum,
Cordibus in nostris faciat amor ipsius odas :
Vatis Homerus amat David, fac, fistula, versus.
David amat vates, vatorum est gloria David.

Alcuini opp. ed. Froben, II, p. 614 ; *Poetae lat.*, I, p. 360.

des Anciens. Le poète y parle de la construction de la cathédrale pour l'achèvement de laquelle il implore le secours du ciel. Les « amis, » qui reçoivent, chacun à part, de nombreux éloges, sont d'abord les fils de l'empereur : Charles, lequel, outre Pepin, semble avoir été particulièrement cher à Angilbert, Gisèle, Rotrude, Berthe « pour qui il donne à ses vers la recommandation de plaire, » et ensuite ses intimes : le primicier Aaron (Hildebald), Thyrsis et Ménalque. Là-dessus, le poète dit à sa « lettre » (*cartula*) de se rendre à la cour, d'y apporter ses chants et ses vœux, de parcourir ensuite les jardins enchanteurs où Homère (lui, le poète) avait coutume de prendre sa résidence avec ses enfants, auxquels il recommande de veiller sur sa maison et sur sa propriété jusqu'à son retour. On voit par là que l'abbé s'était fondé un domicile dans le voisinage d'un des châteaux impériaux et qu'il y goûtait les joies de la vie de famille, vie qu'il sait estimer à sa vraie valeur.

CHAPITRE IV

ÉGLOGUES : NASO, CONFLICTUS VERIS ET HIEMIS

Nous avons eu, à plusieurs reprises, l'occasion de voir quelle influence l'églogue de Virgile, cette poésie toute de cour, avait exercée sur la nouvelle école poétique et dans l'entourage esthétique de Charles, où elle avait trouvé tant de sympathie. Qu'il me suffise de rappeler un fait si caractéristique pour cette influence, à savoir que plusieurs des noms académiques, et ceux précisément des employés de la cour de Charles, étaient empruntés à ces églogues (1). Cette influence grandit encore lorsque le roi des Francs, ressuscitant l'empire romain en Occident, apparut comme un nouvel Auguste à ce cercle, qui

1. Voy. plus haut, p. 10. Le sénéchal s'appelait Ménalque et le chambellan, Thyrcis.

honorait en Virgile le premier des poètes. Nous n'avons donc plus lieu de nous étonner de voir maintenant les poètes s'essayer à composer des églogues d'après le modèle virgilien. Nous trouvons un essai de ce genre dans un poème, dédié à Charles et remarquable par son contenu, lequel nous offre en outre plus d'un point de contact avec le chant épique attribué à Angilbert. Cette églogue, écrite en hexamètres et divisée en deux petits livres, a un court prologue et un épilogue en distiques, adressés tous deux à Charlemagne. C'est là que nous apprenons, comme aussi dans le poème lui-même (I, v. 62), le nom, académique bien entendu, de l'auteur : *Naso* (1) ; nous y apprenons, de plus, que c'était encore un jeune et pauvre poète, qui avait encore à gagner la protection constante de l'empereur, protection dont tant d'autres poètes jouissaient déjà. C'était, semble-t-il, un prêtre anglo-saxon, un élève d'Alcuin (2) ; il était employé au service de la chapelle impériale. En tout cas, ainsi que cela ressort du poème lui-même, il existait entre Angilbert et lui d'intimes relations. L'auteur a pris non seulement Virgile pour modèle, mais encore un antique successeur du poète latin, Calpurnius, et c'est notamment à la première églogue de ce dernier qu'il se rattache immédiatement, dans son deuxième livre.

Ainsi que cela a lieu, dans quelques églogues de Virgile et de Calpurnius, c'est un chant alternatif qui fait la base du poème. Le premier livre (quatre-vingt-quinze hexamètres) forme une sorte d'introduction. Les deux bergers sont un jeune homme (*puer*) (3), qui représente le poète lui-même, et un vieux vétéran de la poésie, couvert de gloire, dont le nom de Micon est encore celui d'un berger de Virgile, et d'un personnage de Calpurnius (4). Celui-là provoque celui-ci à chanter ; il espère,

1. Poème de Naso, édité par Duemmler dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.*, N. F., VI, p. 58 sq. ; *Poetae lat.*, I, p. 382 sq. Voy. ma dissertation, mentionnée plus haut, p. 72, rem. 1 ; Duemmler, *N. A.*, p. 142.

2. V. plus haut, p. 38 et 39.

3. Ce mot avait alors la signification de *jeune homme*.

4. Dans Calpurnius, *Ecl.*, V ; ce Micon est le maître de Canthus avec lequel il chante, lui le *senior*, avec le *juvenis* ; Naso a peut-être eu dans la pensée une relation semblable ; en tout cas, lui *puer*, se trouve en face de Micon, *senex* (*senior*). Virgile met aussi en scène un Micon, notamment dans l'é-

lui aussi, gagner les faveurs de David, de l'empereur, qui a déjà daigné accepter gracieusement les offrandes de sa muse. Lui, leur Palémon, contemple, de la haute citadelle de la « nouvelle Rome, » tous les royaumes soumis à son « empire ; » après s'être renouvelé, le monde est revenu à ses mœurs d'autrefois ; la Rome de l'âge d'or, renouvelée elle aussi, renaît à l'univers (1). Palémon n'est autre ici, pour le *puer*, que l'empereur ; c'est le nom d'un berger de la troisième églogue de Virgile, et il a été choisi comme juge du combat du chant : comme lui, Charles portera la sentence dans la lutte engagée. Le vieillard ne partage pas l'espoir du jeune homme ; il croit, au contraire, que Charles méprise ses poèmes ; bien plus, il lui remet en mémoire le sort de son antique parrain, Ovide. Le jeune chantre rappelle, à son tour, les récompenses qu'obtinrent, dans l'antiquité, Virgile, Lucain, Ennius : eh quoi ! il n'en serait plus de même au temps présent ? Homère (Angilbert), Flaccus (Alcuin), Théodulphe et Eginhard, chargés de récompenses magnifiques, témoignent de l'amour de Charles pour la poésie (2).

Le deuxième livre (cent vingt et un hexamètres) contient donc la lutte des deux chantres, car le vieillard finit par céder ; il provoque même maintenant le jeune homme, en faisant une peinture, aux vives couleurs, de la chaleur brûlante de midi, heure où les abeilles bourdonnent pleines de joie et où les troupeaux cherchent l'ombre de la forêt. Il invite donc son

églogue III, laquelle a, en outre, un autre rapport intime avec notre poème. V. plus loin.

1. Rursus in antiquos mutataque saecula mores;
Aurea Roma iterum renovata *renascitur* orbi. (L. I, v. 26)

On trouve donc ici l'expression elle-même de : *Renaissance*.

2. Sic iterum haec etiam nostros nunc tempore cerne :
Non meus ecce solet magno facundus *Homerus*
Carminibus Carolo studiosis semper placere.
Ni *Flaccus* calamo modulari carmina nosset,
Non tot praesentis tenuisset praemia vitae.
Theudulfus gracili jamdudum lusit avena :
Plurima cantando meruit commercia rerum.
... omsa vide solitus recitare camenas,
Nardus ovans summo praesenti pollet honore. (L. I, v. 84 sq.)

compagnon à se rendre, avec lui, dans la forêt voisine, où règne une agréable fraîcheur. Celui-ci, dans sa réponse, exalte le bonheur du vieillard dont les chants attirent lés animaux avides de l'entendre ; déposant leur férocité au son de sa flûte, les animaux sauvages s'unissent aux animaux domestiques et vivent en paix avec eux. Ainsi semble se réaliser la devise qu'on a, avec un couteau divin, incrustée dans l'écorce d'un hêtre, devise que les arbustes et le bois tout entier répètent à l'envi : « Paix aux nations, qu'elle fuie au loin la guerre cruelle ! » — L'inscription dit la vérité, réplique le vieillard : une main divine annonce, en effet, aux nations une paix éternelle. Un soleil d'or répand un brillant éclat au milieu de l'univers et envoie ses rayons aux quatre points cardinaux ; n'étant obscurci par aucun nuage, il tient les orages à l'écart. La Saône, le Rhône, la Loire, la Meuse et le Rhin jouissent de ses bienfaits. Cette lumière d'or envoyée par le ciel à la terre, soumet à sa puissance les peuples sauvages, maîtrise par des lois des tribus innombrables ; l'univers tout entier se courbe devant elle. La sédition criminelle prend la fuite, les armes reposent, Bellone enchaînée grince des dents, mais sa rage est inoffensive. Un gouvernement d'or se lève pour les Latins qui n'ont plus besoin de craindre ; l'antique Rome voit déjà reparaître ses trophées. — Ici se rattache une description de l'âge d'or, basée sur Virgile (*Egl.* IV), Calpurnius (*Egl.* I) et Ovide (*Metam.*, l. I). Charles prend sous sa protection impériale l'univers tout entier, qui obéira à son sceptre bienfaisant. Micon a déjà célébré Charlemagne sous le nom de *Soleil* (1). — Dans l'épilogue, le poète supplie l'empereur de faire à son ouvrage un accueil bienveillant, lui promettant, en retour, de chanter toutes ses grandes actions.

Ce poème, qui célèbre ainsi la renaissance de l'empire universel en Occident, par le ministère de Charlemagne et qui montre les grandes espérances qu'on en attendait, fut

1. Hunc ego jam dudum memini sub nomine solis,
Qui nitet in totum claro vibramine mundum :

dit Micon, au liv. II, v. 118 sq. Par là, il se donne comme l'auteur du poème épique attribué à Angilbert. Cf. plus haut, p. 73.

composé peu après cet événement, mais il ne le fut, en tout cas, qu'après l'année 804 (1), peut-être en 805, après la fin des guerres des Saxons, auxquelles le poète fait peut-être allusion, en parlant de la fuite de la sédition criminelle. Alors, mais alors seulement, la paix et la concorde du nouvel empire pouvaient paraître assurée.

De la même époque et vraisemblablement du cercle d'Alcuin, peut-être même de la plume de son élève Dodo (2), procède une autre églogue remarquable qu'on a précédemment attribuée soit à Bède, soit à Milon. Elle a pour titre *Conflictus veris et hiemis* (3); mais, au lieu de *conflictus* le mot propre serait *certamen*, expression qui se trouve même dans l'églogue antique. Cette composition est bien la plus ancienne que nous connaissions parmi ces « débats, » si en vogue plus tard dans les littératures nationales. Ils se formèrent donc sur l'églogue imitée de l'antiquité, ou du moins se développèrent sous son influence. Elle comprend cinquante-cinq hexamètres.

Dès le début, dans les neuf premiers vers, le poète raconte que, tout à coup, par un beau soleil de printemps, tous les bergers descendent des hautes montagnes et se réunissent à l'ombre d'un arbre pour y faire entendre des chants d'allégresse, un dithyrambe en l'honneur du coucou ; parmi eux se trouve aussi le jeune Daphnis et le vieillard Palémon. Voilà que le Printemps vient, lui aussi, couronné de fleurs, ainsi que le froid Hiver tout hérissé et les cheveux raidis par le froid: ils avaient un grand « débat » (*certamen*) relativement au chant du coucou, et le Printemps commença. Suit donc ce « débat » et chacun d'eux chante trois vers à tour de rôle (4). A

1. Car, ainsi que l'a déjà fait remarquer Duemmler, *Op. c.*, l'auteur parle d'Alcuin comme d'un homme qui est mort (l. I. v. 87 sq). Voy. plus haut, p. 71, rem. 1.

2. Cette hypothèse de ma part est combattue par Duemmler dans la dissertation annoncée à la remarque suivante ; mon contradicteur croit seulement que le poème était adressé à Dodo Cf. sur ce dernier p. 38 et 39.

3. Dans l'*Anthologia latina*, p. 1, rec. Riese, Fasc. 2, n° 687, et dans les *Poetae lat.*, I, p. 270 sq.; ma dissertation annoncée plus haut, p. 72, rem. 1; Duemmler, *Ueber die Gedichte de Cuculo*, dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.*, N. F. vol. XI, p. 67 sq.

4. Avec une seule exception.

partir de là, le récit devient tout dramatique, les transitions cessent presque complètement pour reparaître à peine vers la fin du poème.

Le Printemps désire l'arrivée du coucou, le plus charmant d'entre les oiseaux, cet hôte qui est le bien-venu parmi tout le monde et qui avec son rouge bec entonne des chants joyeux. Ce compagnon inséparable du soleil a pour mission de chasser le froid; il nous ramène les fleurs, nous rapporte le miel; il revêt les champs et apaise les vagues. L'Hiver, lui, ne désire pas sa venue, parce qu'il provoque au travail et trouble le repos si désiré, parce que même il amène la faim à sa suite(1). L'Hiver se réjouit de ses richesses, il compte les trésors contenus dans les coffres, énumère les festins joyeux et les doux plaisirs auprès de l'âtre pétillant. — Mais d'où l'Hiver tirerait-il ses trésors, réplique le Printemps, si l'Été et lui ne travaillaient pas à les lui amasser. — C'est vrai, répond l'Hiver, voilà pourquoi aussi vous êtes mes serviteurs. — Tu n'es pas leur maître, toi, pauvre et sans appui, réplique le Printemps. Tu ne peux pas t'entretenir toi-même, si le coucou ne vient et ne te prête ce qu'il te faut pour subsister. » Mais là-dessus, Palémon prend la parole « de son siège élevé, » et, avec lui, Daphnis et la troupe des pieux bergers : « Tais-toi, ô Hiver, tu es un prodigue, un insolent. Il faut qu'il vienne le coucou, l'ami des bergers. Il faut que les collines verdissent, qu'elles produisent des fourrages pour les animaux, et il faut aussi que les oiseaux saluent le soleil de leurs chants variés. Viens donc vite, ô coucou. Tout soupire après ta venue, la mer, la terre et le ciel. « *Salve, dulce decus, cuculus; per saecula salve!* »

Dans cette églogue, le coucou est donc considéré et chanté, d'après la tradition allemande, comme le précurseur du Printemps (2); ce débat de chant entre le Printemps et l'Hiver, entièrement conforme au style de l'églogue antique, repose également sur une antique tradition germaine d'un combat entre ces deux saisons (3); ces deux dernières, l'Hiver surtout,

1. Apparemment parce que les provisions de l'hiver sont déjà épuisées à l'arrivée du printemps.
2. V. Grimm, *Deutsche Mythologie* 4. *Ausg.*, p. 563.
3. Grimm, *op. c.*, p. 650.

ne renient ici nulle part leur origine germaine. C'est ainsi que l'élément national se fond dans la forme antique, quoique cette dernière, il est vrai, soit ici modifiée en tant que les personnages qui prennent part au combat sont des personnifications. Ici également le juge a nom Palémon et d'après le « siège élevé, » on serait presque tenté de croire que le poète de cette églogue a, lui aussi, pensé à l'empereur. Ce poème est, en ce qui regarde le style et la versification, bien plus correct que celui de *Naso*.

CHAPITRE CINQUIÈME.

THÉODULPHE.

Nous avons encore à étudier, dans le cycle de Charlemagne, un poète dont il nous est parvenu des poésies, même en grand nombre, quoique beaucoup d'entre elles se soient perdues : c'est Théodulphe, évêque d'Orléans (1). En lui est encore représentée une autre race germanique, car il était Goth et il se donne pour tel dans ses poèmes (2). On ne saurait néanmoins déterminer avec une entière sûreté quelle était sa patrie, quoique le choix ne puisse être douteux qu'entre la Septimanie et l'Espagne. C'est pour ce dernier pays que je me suis décidé (3).

1. *Theodulphi Aurelianensis episcopi opera J. Sirmondi cura et studio edita notisque illustrata*, Paris, 1646, in-8. Cette édit. a été considérablement augmentée dans les *Sirmondi opera*, tom. II, Paris, 1696, in-fol. ; — Mabillon, *Vetera Analecta*, Paris, 1675, t. I, p. 386 sq. ; — *Poetaelat.*, I, p. 437 sq. ; — Baunard, *Théodulphe, évêque d'Orléans et abbé de Fleury-sur-Loire*, Paris, 1860 (Thèse de doctorat) ; — Hauréau, *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1861 ; — Rzehulka, *Theodulf, Bischof von Orléans* (Dissert.), Breslau, 1875 ; — Ebert, *Kleine Beitraege zur Geschichte der Karolingischen Literatur* 1 und 2. Dans les *Berichte ueber die Verhandl. der Kœnigl. saechs. Ges.d. Wiss.*, 1878, II, p. 95 sq. ; — Duemmler, *N. A.*, p. 242 sq. ; — Liersch, *Die Gedichte Theodulfs, Bischofs von Orleans*, Halle (Dissert.), 1880.
2. *Opp.*, l. III, c. 1 et 3.
3. Avec Hauréau, p. 37 sq. et Simson, *Jahrb. des fraenk. Reichs unter Ludwig d. Fr.*, I, p. 114. Voy. les motifs sur lesquels je m'appuie, *op. c.*

La culture intellectuelle éminente de Théodulphe l'avait fait distinguer, lui aussi, par Charlemagne. Ses poèmes nous rendent témoignage du large cercle de ses connaissances, principalement l'un d'entre eux (l. IV, c. 1), dans lequel il nous fait l'énumération des auteurs dont il faisait sa lecture favorite : c'est là, en effet, qu'à côté des illustres Pères de l'Église et de l'encyclopédiste saint Isidore, il nous cite les écrits des philosophes païens, sans malheureusement les nommer par leur nom ; c'est là, qu'à côté des poètes chrétiens les plus célèbres (1), parmi lesquels nous voyons Prudence, cet artiste du mètre (2), occuper une des premières places, figurent aussi les grammairiens Pompeius et Donat, et les poètes Virgile et Ovide. Quoique les vers de ce dernier contiennent beaucoup de frivolités (*frivola*), on y trouve néanmoins beaucoup de vérités cachées sous une fausse enveloppe. Théodulphe entend surtout par là les mythes, dont la vraie signification ne fut révélée que par les philosophes, c'est-à-dire par l'explication allégorique, dont il donne ensuite des exemples. C'est ainsi que Théodulphe, s'appuyant sur les procédés de Fulgence (3), sait tirer parti des éléments païens de la poésie antique. Et, en effet, il doit beaucoup à cette dernière. Les études classiques ont fait mûrir en lui une culture vraiment esthétique. Nous en avons aussi une preuve irrécusable dans le goût qu'il avait pour les arts. C'est ainsi qu'il fit bâtir, à Germigny, une église magnifique d'après le modèle de la basilique d'Aix-la-Chapelle et qu'il en fit orner l'intérieur avec la plus grande richesse, comme il entreprit aussi la restauration d'autres églises ; c'est ainsi également qu'il fit faire des copies de la Bible, qu'on admire encore comme des merveilles de calligraphie, ayant soin d'en rehausser l'éclat en y faisant intercaler des dessins décoratifs (4). Mais ce n'est pas seule-

p. 95 sq. C'est là que j'ai montré également qu'il ne saurait être question de l'Italie, comme patrie de Théodulphe.

1. Ce sont Arator, Avitus, Juvencus, Paulin, Sédulius.

2. Diversoque potens prudenter promere plura
Metro, o Prudenti, noster et ipse parens.

3. Voy. vol. I, p. 506.

4. Voy. Delile, *Les Bibles de Théodulphe*, Bibliothèque de l'École des Chartes, XL, 1879, p. 5 sq.

ment pour le service de la religion que l'évêque manifesta ce sentiment artistique ; il orna également sa table en y faisant mettre des travaux artistiques dans le style symbolique et allégorique de la dernière période romaine, afin de nourrir l'esprit et le corps, ainsi qu'il le dit lui-même dans la description qu'il fait d'un de ces travaux de menuiserie (qui était joint aussi à un *Tellurium*). Un autre de ses poèmes nous montre également l'estime qu'avait cet évêque pour les chefs-d'œuvre de l'art antique (1).

Un homme d'une culture si élevée et doué de tels sentiments devait avoir un accès facile auprès de Charlemagne. Nous n'avons relativement à sa vie que des notices très défectueuses. Qu'il ait fréquenté la cour de Charles, c'est ce dont ne nous permet pas de douter la connaissance exacte qu'il en avait. A partir de 798 pour le moins (2), nous le trouvons sur le siège d'Orléans et à la tête de l'abbaye de Fleury, à laquelle vint s'ajouter encore celle de Saint-Aignan, où il déploya une grande activité au profit de l'Église et de l'État, en travaillant, dans le sens des aspirations de Charles, à la formation des mœurs et à la culture du clergé et du peuple. Une lettre capitulaire qu'il adressa aux prêtres de son diocèse nous donne un témoignage éclatant de son activité moralisatrice (3). Il ordonne, entre autres choses, à ses prêtres de ne point négliger la prédication destinée à l'instruction du peuple (cap. 28), de faire la classe dans les villages et les bourgades (*per villas et vicos*) et il leur recommande, d'une manière toute spéciale, d'instruire les enfants avec amour et gratuitement (cap. 20). Il s'appliqua également à la réforme des couvents de son diocèse : c'est ainsi qu'il fit venir à Mici des moines d'Aniane, où Benoit Wittiza avait entrepris alors avec succès de relever la vie monastique qui était en péril en France (4).

Théodulphe avait une activité éclatante et un amour inflexible pour la justice, amour qui se manifesta également plus

1. Voy. plus loin, p. 87 sq.
2. *Poetae lat.*, I, p. 437, note 8.
3. Dans Sirmond, *l. c.*, p. 921 sq.
4. Voy., sur Benoît, le livre cinquième, où l'on traite de sa vie.

tard dans une discussion célèbre qu'il eut avec Alcuin : cette activité et cet amour reçurent une récompense distinguée, lorsque, en 798, on lui donna un emploi de la plus haute confiance, celui de *Missus dominicus*. Charlemagne appela aussi Théodulphe à siéger parmi les juges qui devaient décider à Rome, en 800, du procès entre le pape Léon et ses ennemis. Il en revint avec le pallium. Après la mort d'Alcuin, il devint un des premiers conseillers de l'empereur pour les affaires théologiques; c'est lui qui, sur l'ordre de Charles, recueillit (dans un écrit *De spiritu sancto*) dans les ouvrages des Pères de l'Église les matériaux pour décider une question dogmatique qui passionnait vivement les esprits et qui n'était autre que la procession de l'Esprit-Saint. Il composa également, sur les instances de l'empereur, un autre écrit théologique d'occasion intitulé *De ordine baptismi;* l'auteur s'y montre plus indépendant de ses devanciers, mais son ouvrage n'entre pas dans le cadre de notre étude.

Théodulphe jouit également d'une grande considération auprès de Louis le Débonnaire, au commencement de son règne. C'est ainsi que Louis l'envoya à la rencontre du pape Étienne V, qui venait, en 816, pour le sacrer roi. Cependant ces bonnes relations ne tardèrent pas à prendre une face tout opposée. Théodulphe fut accusé d'avoir pris part à la conjuration de Bernhard d'Italie et, en 818, il fut dépossédé de toutes ses dignités et relégué dans un couvent, à Angers. Jusqu'à sa mort, Théodulphe nia énergiquement sa culpabilité, quoiqu'il eût pu, par un simple aveu, obtenir sa grâce. Cette culpabilité n'est compatible ni avec la vie antérieure de l'évêque, ni avec ses principes politiques (1). Il mourut en captivité, l'an 821.

Au point de vue de la forme, en ce qui regarde soit l'expression elle-même ou bien la facture du vers, Théodulphe occupe la première place parmi les poètes de cette époque (2). On voit de nouveau, en lui, les facultés particulières à la race des Goths,

1. Cf. Simson, *Jahrb.* I, p. 114 sq., 122 et 169; v. également plus loin.

2. Duemmler (*op. c.*, p. 241 sq.) montre l'estime dont il jouissait sous ce rapport, il montre aussi qu'au xe siècle il était considéré comme faisant autorité par rapport à la quantité.

comparés aux autres peuples Germains, de s'approprier la culture romane, c'est-à-dire la culture traditionnelle chrétienne-latine. Nous ne retrouvons plus, dans ses poèmes, ces emprunts textuels, ces réminiscences accumulées des modèles antiques qui nous ramènent à l'école des grammairiens. Théodulphe n'est pas sans doute un génie poétique, mais il possède un talent et un pinceau, qui, soutenus par les qualités qu'il avait pour la forme, ont rempli ses vers de tableaux pleins de vie et de beauté. Sa poésie se rattache, en grande partie, à celle de saint Fortunat, et comme elle, elle ne se compose presque que de distiques (1); dans ses premières années cependant, Théodulphe prit Prudence pour modèle. Ce fut là surtout le cas d'un grand poème didactique dont il ne s'est conservé que deux fragments, mais dont l'un est, à ce qu'il paraît, un chant complet. Ce dernier (2) est une remontrance aux prêtres, et en particulier aux évêques; il s'offre à nous comme composant un quatrième livre et, dans le début, il fait allusion, quoique d'une manière un peu énigmatique, au contenu des trois livres précédents qui s'adressaient à tout le monde. D'après cela, il paraîtrait que le premier livre traitait de la révélation et des actions de Jésus-Christ (3), et le deuxième, des châtiments et des récompenses de l'éternité, car on y trouvait la description du ciel et de l'enfer; par contre, « le livre troisième enseigne à combattre contre le peuple terrible et indique aux alliés tous les moyens possibles de remporter la victoire (4). » Il semble qu'il soit ici question du combat contre les vices, combat que nous retrouvons, en effet, dans un long fragment d'un autre

1. Quand nous ne dirons rien du mètre (par conséquent, dans la suite de cette étude) il sera toujours question de distiques.

2. Liber V, carmen 3. La division des poèmes de Théodulphe en six livres (de même que, en grande partie, leur classement) est l'œuvre de Sirmond, ainsi qu'il le dit lui-même dans la première remarque de ce poème, *l. c.*, p. 1101. Remarquons ici que Sirmond, en comptant les vers, s'appuie toujours sur le livre et non sur un chant particulier.

3. C'est bien à ce livre que se rapporte l'éloge adressé à Théodulphe dans les *Versus Fiduciae*. « Teudulfus rutilat mire de arte Juvenci. » (*Zeitschr. f. deutch. Alterh.*, N. F. V. p. 143.)

4. Tertius horrenda bellum cum gente gerendum
Edocet, et socios qua valet armat ope.

chant de Théodulphe (1) (l. V, c. 2). Ce dernier fragment, ainsi qu'il appert d'un coup d'œil général qu'on y trouve (v. 364 sq), traitait des sept péchés capitaux : *gula*, *moechia*, *fraus*, *avaritia*, *invidia*, *tristitia*, *ira* ; le chef de ces vices est la Superbe (*superbia*), laquelle, jointe aux autres, porte, comme chez les auteurs ascétiques, les péchés capitaux au nombre de huit (2) ; mais le fragment qui nous reste ne commence qu'avec la *tristesse*. Contre ces ennemis, au moyen desquels Satan soumet à son empire la race humaine, Dieu a donné à l'homme des armes dans les vertus opposées, tout comme un sage médecin guérit en employant des remèdes contraires au mal. Ces vertus sont : *jejunia*, *pudicitia* ; à l'avarice est opposée l'action de donner (*operatio dandi*) ; vient ensuite l'amour de Dieu et du prochain (*dilectio Domini et fratrum*) ; on combat la tristesse par les consolations fraternelles, la prière et la lecture de la Bible ; la colère, par la patience ; la superbe, par l'exemple de Jésus-Christ, la crainte des peines et l'amour parfait. Mais l'auteur ne donne pas ici de remède contre la fraude (*fraus*). Il est aisé d'y reconnaître l'influence de la *Psychomachie*, de Prudence, quoique cette influence se fasse moins sentir dans les détails. Tout en étant une œuvre de jeunesse, composée par Théodulphe encore diacre (3), cette poésie montre néanmoins le talent de l'auteur, et la description détaillée des fautes causées par la tristesse est, pour ne citer que cet exemple, excellente de tout point (4).

1. Je dis « chant » c'est-à-dire partie d'un grand poème ; c'est là le sens du dernier distique (cf. v. 362 sq.). Si, dans le manuscrit, ce poème avait précédé celui que nous avons nommé auparavant, ainsi qu'on serait tenté de le supposer, la manière de voir de Sirmond, à savoir, que nous possédons dans ce poème le troisième livre de la poésie sus-mentionnée, cette manière de voir, dis-je, deviendrait une réalité.

2. Comme c'est le cas dans Cassien, *Cœnob. instit.*, v. vol. I, p. 372 ; la seule différence est que, chez lui, *acedia* et *cenodoxia* remplacent *fraus* et *invidia* qui se trouvent dans Théodulphe.

3. V. l. V. c. 3, v. 450 sq. et cf. Hauréau, *l. c.*, p. 45.

4. Malgré quelques faiblesses d'expression. V. par exemple, v. 134 sq.

Est et ei (tristitiae) sine clade dolor, sine nomine moeror,
Intima sed cordis nubilus error habet.
Hanc modo somnus habet, modo tarda silentia prensant ;
Ambulat et stertit, murmurat atque tacet.

Un autre grand poème didactique de Théodulphe, lequel comprend neuf cent cinquante-six vers et occupe tout le premier livre de l'édition de Sirmond, fait partie des ouvrages les plus remarquables et les plus connus de notre auteur. Nous devons le considérer comme un fruit de son activité alors qu'il exerçait la fonction de *missus dominicus*, en 798, mission dont il parle du reste en détail dans le poème. Cette poésie n'a point cependant que cette mission pour sujet; c'est plutôt un avertissement aux juges en général, et le premier éditeur l'avait intitulée à bon droit : *Paraenesis ad judices* (1). Après quelques exhortations générales aux juges pour leur recommander la justice, la douceur, l'incorruptibilité, exhortations qui sont appuyées sur des exemples et des sentences empruntés à l'Ancien-Testament, le poète dit un mot de la soif des richesses qu'il a eu souvent à blâmer dans les juges (v. 87 sq.); il est possible que plusieurs d'entre eux, pense-t-il, lui aient attribué, à lui Théodulphe, le même défaut. (On peut voir par là combien cette soif de l'or était générale.) Mais il se sent à l'abri de tout reproche, du moins quant à ce vice. Ici le poète enclave (v. 99) le récit de sa mission; elle doit corroborer d'un côté la corruption générale de cette époque parmi les juges, et, de l'autre, sa propre intégrité. Ce récit, qui s'étend jusqu'au vers 291, forme la partie la plus intéressante du poème. En société de Leidrade, le « futur » évêque de Lyon, qui lui est adjoint comme collègue, Théodulphe entreprend ce voyage, dont il décrit brièvement le but et les régions parcourues. Narbonne, Arles, Marseille en forment les stations principales. Le poète parle surtout des essais que firent grands et petits pour les corrompre, car nul ne pense pouvoir obtenir quelque chose autrement qu'en

Somniat hic oculis residens ignavus apertis,
    Nilque loquens sese dicere multa putat.
Actus hebes, secessus iners, oblivia pigra
    Sunt, et nil fixum mente vel ore vehit.
Ut ratis in pelago, cui non est navita, certa
    Ad loca nulla volat, sed vaga oberrat aquas.

1. Par Pierre Daniel (Paris, 1598) suivi par Sirmond. Le titre : *Contra judices*, que nous offrent deux manuscrits, répond moins au caractère du poème.

donnant (v. 254). Les cadeaux qu'on promet ou qu'on offre ne manquent pas de présenter un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation. Ils nous sont un témoignage, entre autres choses, de l'activité commerciale entre la France du sud et l'Espagne musulmane. L'auteur nous parle non seulement des monnaies d'or arabes, mais encore et surtout des draps (*pallia*) et des cuirs de Cordoue. On essaya de plus de tenter ces savants prélats au moyen d'objets d'art antiques. On leur fait offrir secrètement, par l'entremise de leur domestique, un vase précieux, que Théodulphe décrit avec tout l'intérêt d'un connaisseur (v. 179 sq.). Après cette digression, et Théodulphe lui-même donne ce nom au récit de sa mission (1), il revient aux avertissements destinés aux juges. L'incorruptibilité ne doit pas leur permettre d'accepter des présents même pour prononcer une sentence juste : On ne doit pas vendre la justice. Le poète donne la parole à la *Raison* qui fait une harangue aux juges (v. 338 sq.). Il énumère ensuite des règles spéciales qui montrent au juge les procédés à suivre, pour juger selon le droit : il doit s'y préparer par la prière, commencer son travail le matin de bonne heure et encore à jeun, etc. Il le met en garde contre la Superbe, qu'il dépeint sous le portrait de Lucifer (v. 459 sq.) (2); il l'exhorte à se montrer affable et plein d'égards envers les pauvres, les veuves et les orphelins. Mais ce n'est pas assez de l'humanité, le juge doit encore posséder la sagesse de Salomon et la connaissance des hommes, ainsi que l'auteur le montre pour des cas particuliers. L'auteur traite encore de la surveillance des avocats et des assesseurs, de l'audition

1. V. 291 sq. : Quae errabunda meos paulo est *digressa* per actus,
Ad coeptum redeat nostra Camoena melos.

2. Torva oculis, horrenda manu, foedissima rictu,
Vipereumque caput corpus et omne tumens,
Mens tumefacta cui, levis actio, turgida vox est,
Cui cibus et potus atra venena manent,
Pro gressu saltus, pro plantis pinna volucris,
Remige quo labi quivit ab axe poli,
Et memor antiqui sceleris super aethera facti,
Utens arte sua qua petit ima Stygis :
Qua te sublimem, qua celsum sibilet intus,
Plebibus ut misci dedecuisse putes, etc.

des témoins, du serment ainsi que de l'application des peines, et, à cette occasion, il met en garde contre la cruauté et exhorte à la douceur. C'est ainsi qu'il nous met devant les yeux un tableau vivant des affaires judiciaires à cette époque, et en nous donnant de nombreux et remarquables détails (1), ce tableau nous montre en même temps dans tout son jour les sentiments pleins d'humanité et la culture intellectuelle de notre poète. La conclusion du poème elle-même nous en fournit une nouvelle preuve : sous forme d'appendice, en effet (v. 891 sq.), le poète fait encore entendre des paroles éloquentes en faveur des pauvres et des opprimés, en général, en rappelant aux riches et aux puissants que ces opprimés sont hommes comme eux et que de plus ils sont leur « prochain. »

Nous avons encore de Théodulphe un petit poème didactico-descriptif (de cent quatorze vers) dont le contenu offre un intérêt particulier (l. IV, c. 2). Il contient la description d'un tableau qui représentait les sept arts libéraux et qui est bien le plus ancien que nous connaissions du moyen âge (2). Un arbre formait le fond de cette peinture : à sa racine est assise la Grammaire « faisant voir par là que c'est elle qui l'a engendré et le conserve. » C'est d'elle que tire son origine l'arbre de la science tout entier. La Grammaire tient dans sa main gauche un fouet pour faire marcher les paresseux et un couteau dans sa main droite pour effacer les fautes. Sa tête est ornée d'un « diadème. » Le bon Sens et la Renommée sont debout à ses côtés. Du tronc de l'arbre s'échappent des branches : la Rhétorique et la Dialectique occupent la droite. La première a une tête de lion ailé, signe de la puissance de l'éloquence et du vol rapide de la parole ; dans sa main droite, qui est tendue, elle porte une ville fortifiée. Mais tandis que la Rhétorique parle debout, la Dialectique lit assise, près d'elle ; un serpent entoure son corps. Sur la branche de gauche se trouvent la Morale et les quatre Vertus cardinales, la Prudence tenant un livre, la Force habillée en

1. V., par exemple, v. 420 sq.

2. Il nous reste un tableau, mais postérieur, d'une composition et d'une description semblable dans le *Hortus deliciarum* de Herrad de Landsperg ; v. dans Engelhardt, Herrad de Landsperg. Stuttgart, 1818. Table VIII.

guerrier armé de pied en cap, la Justice avec un glaive et une palme, une balance et une couronne, et enfin la Tempérance ayant des rênes et un fouet à la main. Plus haut, sur l'arbre, et probablement de l'autre côté étaient l'Arithmétique (1), la Musique jouant de la lyre, la Géométrie avec un cercle (*radius*) et une petite roue (*rotula*) (2), et enfin au-dessus de toutes l'Astrologie élevant au-dessus de sa tête une sphère parsemée d'étoiles.

Théodulphe a composé en outre un certain nombre de petits poèmes moraux se rattachant à des sentences bibliques (v. notamment l. VI), comme aussi un long poème (l. II, c. 1, 1250 vers) sur le contenu et la valeur de la Bible, poème qu'il mit en tête d'une copie magnifique qu'il fit faire des livres saints et qui s'est conservée jusqu'à aujourd'hui. Mais nous n'avons aucun motif d'entrer ici dans plus de détails relativement à ces poèmes (3). Quelques poèmes purement descriptifs ou narratifs sont bien plus intéressants pour nous : celui, par exemple (l. IV, c. 3), où Théodulphe nous fait la description de l'œuvre d'art qu'il avait fait faire pour sa table ; ensuite, trois poèmes qu'il composa, pendant sa captivité et qu'il envoya à l'évêque Modoin, poèmes qui traitent des phénomènes de la nature les plus remarquables. L'un (l. IV, c. 6) raconte d'une manière humoristique le dessèchement subit de la Sarthe, près du Mans, en février 820, sujet dans lequel saint Fortunat s'était aussi essayé une fois (4) ; les deux autres (IV, c. 7 et 8) nous font le portrait

1. En traitant de l'arithmétique, il parle aussi de la physique, mais d'une manière incompréhensible pour moi :

Arboris et magnae sursum tendebat imago,
Ibat et in celsum stips bene rectus ei,
Quem numerorum ulnis ars amplexata tenebat :
Stare videbantur ramo in utroque pedes.
Ista manus numeros retinebat, et illa volumen,
Quem constat matrem, Physica, inesse tuam (?).
v. 125 sq.

2. Et *radius* teretem metitur comminus orbem,
Aetherias zonas et *rota* quinque tenet. v. 139 sq.

3. L'un (l. VI, c. 5) nous atteste de grandes connaissances géographiques pour cette époque.

4. Voy. vol. I, p. 565.

de deux combats livrés par deux armées d'oiseaux, et Théodulphe cite les autorités sur lesquelles il appuie son récit. L'un de ces combats doit avoir eu lieu près de Toulouse; après la mort de plusieurs oiseaux, une des deux armées retourna vers le Nord; l'autre se dirigea vers les rives de la Saône et du Rhône; dans ce poème l'on voit combattre au premier rang des autours et des chapons. Ici le poète rappelle les guerres civiles de Rome et voit, dans ces combats terribles, des présages de l'avenir. La narration est bien belle, facile et pleine de vie (1).

Mais ce qui nous montre dans tout son jour la personnalité de Théoduìphe, comme aussi son talent de poète, ce sont ses épîtres en vers, genre qu'il cultiva avec prédilection, ainsi que le faisaient les autres poètes de cette époque. Au nombre de ces épîtres, se trouvent quelques-uns de ses plus intéressants et de ses plus beaux poèmes : tous nous font voir son talent et son caractère sous de nouvelles faces. Un poème assez considérable, adressé à Charlemagne (l. III, c. 1, 244 vers), mérite la palme entre tous; il nous introduit, de la manière la plus brillante, au milieu de la société de la cour, à l'époque où cette dernière avait reçu un éclat tout particulier par l'arrivée récente du riche butin fait pendant la guerre des Avares, en 796. Absent de la cour à cette époque, le poète nous fait ici un tableau de la vie dans le château impérial, telle qu'il se la représente d'après les souvenirs d'autrefois. Le poème débute par un sublime chant de triomphe en l'honneur de Charles, qui a aussi soumis les Huns. Pour le poète, cette nouvelle conquête est un agrandissement du royaume de Dieu, et, de même qu'on doit convertir les Avares au christianisme, ainsi doit-on le faire pour les Arabes, qui ne sont ni moins cruels ni moins arrogants, et qui, vaincus encore une fois par Charlemagne, se courberont devant lui. Cordoue elle-même doit déposer à ses pieds les trésors qu'elle a amassés depuis si longtemps. C'est ainsi que le poète prédit, déjà

1. Remarquons ici que, dans le l. III, c. 10, on trouve un petit fragment d'un itinéraire (30 hexamètres). Théodulphe en est-il réellement l'auteur? Cet itinéraire parle ici de Limoges et de Périgueux.

une année par avance, les campagnes entreprises contre l'Espagne et que la prise de Barcelone vint enfin couronner.

Le poète raconte ensuite, avec beaucoup de détails, comment, après avoir tenu conseil et assisté à la messe, on s'apprête, dans le château, pour prendre part à un festin solennel; les fils viennent au-devant du roi, leur père, pour lui retirer son manteau, ses gants et son glaive, et les filles lui présentent des bouquets en l'embrassant. A leur suite vient Liutgarde, la future compagne de Charles, Liutgarde dont la beauté, l'affabilité, la générosité et la haute culture intellectuelle reçoivent ici un éclatant éloge. La sœur de Charles elle-même, la pieuse Gisèle, n'est pas oubliée dans cette réception. Après avoir ensuite parlé de l'arrivée des grands, des occupations du maréchal du palais, du *benedicite* dit par le premier chapelain, le poète fait défiler devant nous les personnalités les plus en vue de la Table-Ronde de Charles : ce sont, avant tout, les savants, Alcuin à leur tête, Alcuin qui ici également, comme nous l'avons dit plus haut (1), donne le ton ; après lui, vient le docte chancelier Erchanbald, ensuite l' « Écossais » (peut être le grammairien Clément) que Théodulphe poursuit de sa mordante épigramme, et enfin un adversaire de cet Écossais, Eginhard, homme petit et tout affairé, mais d'un grand sens (2). Tous sont dépeints avec des couleurs vives, et il se mêle à la description beaucoup d'esprit et d'enjouement. Au dessert, où l'on n'épargne ni le vin ni la bière, on lit des poèmes de Théodulphe lui-même, poèmes que maudit un guerrier colossal qui a déjà la tête lourde, mais que le malin Écossais, sur lequel le poète fait tomber ici tout une grêle de sarcasmes, critique en se tournant tantôt par ici, tantôt par là.

Nous avons encore une autre épître de Théodulphe adressée à Charles (l. III, c. 6.), dans laquelle l'auteur fait l'éloge du

1. Voy. plus haut, p. 20.
2. Esquissé avec finesse et beauté, v. 155 sq. :

Nardulus huc illuc discurrat perpete gressu,
Ut formica, tuus pes redit itque frequens ;
Cujus parva domus habitatur hospite magno ;
Res magna et parvi pictoris antra colit.

« roi » comme étant le protecteur et la consolation du clergé; c'est par lui que les évêques sont en possession des droits les plus sacrés, et l'exemple du pape saint Léon lui-même en est une preuve : au moyen de cette transition, Théodulphe passe à l'attentat si connu. La position éminente que Charles prit vis-à-vis de l'Église, ressort bien clairement de ce poème : de même que saint Pierre a les clefs du ciel, ainsi, dit Théodulphe, Charles doit avoir les clefs de l'Église. Parmi ces épîtres de Théodulphe, on en trouve qui sont adressées à la reine Liutgarde (l. III, c. 5), ainsi qu'à Charles, fils de Charlemagne (l. VI, c. 25); mais elles n'ont aucune importance. Il y en a aussi pour Louis le Débonnaire (l. VI, c. 26) (1). Bien plus intéressante est celle qui est adressée à Benoît d'Aniane (l. II, c. 6) (2) et dans laquelle Théodulphe le prie de lui envoyer encore des moines à Mici, de même qu'une autre écrite à ses « frères » pour les remercier des poèmes qu'on lui a offerts et dans laquelle il engage les jeunes gens (*pueri*) à poursuivre leurs études (l. II, c. 13) (3). Il faut encore remarquer une épître qui accompagnait un cadeau de noces, un psautier précieux, envoyé à Gisla, une de ses « filles » (apparemment dans le sens spirituel) (4), épître où il lui expose les devoirs d'une bonne mère de famille (l. III, c. 4).

Les épîtres suivantes, par contre, offrent, pour le fond comme pour la forme, une valeur toute particulière au point de vue de l'histoire de la littérature. L'une (l. III, c. 3) se rapporte à la cour poétique de Charles et ne forme presque qu'une satire; mais, malheureusement, les nombreuses allusions personnelles et quelques noms de guerre qui nous sont inconnus la rendent en grande partie incompréhensible. D'a-

1. C'est à tort, que dans l'édition de Sirmond, l'éditeur lui-même intitula ce poème : « Ad Carolum imperatorem. » La véritable adresse se trouve dans le codex Harleian. V. *Zeitschrift f. deutsch. Alterth.* N. F. IX, p. 84 (dernière ligne).

2. Intitulé à tort *Ad monachos S. Benedicti.*

3. Dans ce poème (qui fournit matière à plusieurs questions) il est parlé de Wulfin, grammairien d'Orléans, comme étant le professeur de ces jeunes gens auxquels il enseignait la métrique.

4. Quoique l'opinion contraire soit la plus commune. V. là-dessus Rzehulka, p. 11 sq.

bord Théodulphe y raille les nombreux rimailleurs sous la figure d'oiseaux, et le poème tout entier est adressé, ainsi que le montre la fin, à un jeune « corbeau » (1), ce qui peut-être donna lieu à cette comparaison avec des oiseaux : car ce *corvulus*, qui prend plus tard le nom de *Corvinianus*, ne saurait être autre que Raban, l'élève d'Alcuin (2). Ici également le poète parle avec respect des filles de Charles et notamment de leur talent pour la musique (v. 313 sq.); et, d'autre part, il poursuit de nouveau de ses épigrammes l'Écossais, ce Scotus qu'il appelle *sottus* et *cottus* (v. 341 sq.). Mais beaucoup d'autres doivent aussi affronter les sarcasmes de notre poète qui, dans l'expression facile et enjouée de ce poème, montre sa supériorité intellectuelle et l'élévation du culte qu'il avait pour la forme.

Deux épîtres, que Théodulphe composa dans son cachot, produisent une tout autre, mais non moins grande impression. L'une (l. IV, c. 4) est adressée à Ajulf, archevêque de Bourges, lequel, ainsi qu'il ressort de cet écrit, avait été l'élève de Théodulphe. Notre poète le loue d'abord d'avoir rempli les espérances qu'il avait conçues de sa jeunesse ; ses études scientifiques lui seront maintenant, comme évêque, d'une grande utilité, notamment pour la prédication. A cela, l'auteur rattache d'autres préceptes utiles pour l'administration de sa haute dignité, qui lui a été confiée sans doute depuis peu. Il le prie, après cela, de ne pas l'oublier dans son malheur et de l'assister de ses prières, assurant d'une manière formelle (3), en prenant

1. C'est complètement à tort que le poème est intitulé : *Ad Angilbertum*. L'expression de *vatis Homere*, au sixième vers, n'est qu'un vocatif de rhétorique, comme Théodulphe aime à en employer fréquemment.

2. V. *Kleine Beitraege zur caroling. Litt.* 2, déjà cités p. 82, rem. 1. Peut-être faut-il voir Naso sous le terme de *Psittacus*, dont il est dit au vers sixième : « varias imitatur voce camoenas, Commaculans musas, vatis Homere tuas. » L'expression latine *corvus* est, en allemand, *Rabe*. (Note des Traducteurs)

3. Non regi aut proli, non ejus, crede, jugali
Peccavi, ut meritis haec mala tanta veham.
Crede meis verbis, frater sanctissime, crede,
Me objecti haud quaquam criminis esse reum.
Perderet ut sceptrum, vitam propriumque nepotem.

Dieu à témoin et en invoquant son jugement, qu'il est innocent du crime de haute trahison. Dans l'autre épître (l. IV, c. 5), le prisonnier nous dépeint sa triste situation d'une manière encore plus saisissante ; elle est adressée au savant évêque d'Autun, Modoin, qui cultivait lui-même les muses ; elle semble, pour cette raison, avoir été écrite avec un art tout particulier. La belle introduction de ce poème nous rappelle celle de la première élégie des *Tristes*, d'Ovide. Le poète ordonne à sa muse, qu'il appelle tantôt Thalie, tantôt Erato, de se rendre sur-le-champ à la maison de Modoin, et là, tombant à ses genoux, de baiser en silence ses mains amies. S'il lui demande qui elle est et à qui elle appartient, alors elle parlera et dira qu'elle vient du cachot de Théodulphe, qui aime Modoin d'un amour sans limites ; elle dira qu'il est banni, sans secours, pauvre, triste, plein d'anxiété, de chagrin, méprisé, et que sa vie est pire que la mort. Ensuite elle exposera le motif de son message ; et, là-dessus, le poète prend lui-même personnellement la parole, en conjurant ce « frère aimant » de ne pas l'oublier. L'amour fraternel n'est point passager comme les joies trompeuses de ce monde. Sa propre cause est celle de tous les membres de l'épiscopat ; ce qui lui est arrivé aujourd'hui à lui-même peut arriver demain à tout autre. Chacun est jugé d'après sa loi ; l'évêque seul fait exception, et celui qui devrait juger les autres, perd même le droit. Point de témoins contre lui, point de juge compétent. Il n'a rien avoué, et néanmoins il a été condamné. A supposer même qu'il fût coupable, le pape seul, qui lui a accordé le pallium, aurait eu le droit de le juger (1).

Haec tria sum numquam consiliatus ego.
Addimus et quartum : mihi non fuit illa voluntas...

v 303 sq. Cf. Simson, *op. c.*, I, p. 115.

1. Avec cette épître, Théodulphe lui envoya les trois poèmes ci-dessus mentionnés. Nous avons, en distiques, la réponse qu'y fit Modoin. On la trouve dans l'édition des œuvres de Théodulphe, par Sirmond, l. IV, c. 9. Dans cette réponse, insignifiante comme poème, il lui conseille d'accepter les conditions de Louis et de s'avouer coupable, afin d'obtenir son pardon, quoique cependant Modoin lui-même eût déclaré auparavant que Théodulphe était « innocent » et eût attribué sa chute aux efforts de ses rivaux. Cf. aussi Rzehulka, *l. c.*, p. 55 sq.

Il va de soi que Théodulphe, ce poète élégiaque, a aussi composé des épigrammes ; cependant il ne nous en reste pas un grand nombre, et, parmi elles, il y en a peu de remarquables. Quelques-unes sont de vraies inscriptions, inscriptions tumulaires par exemple, et, parmi ces dernières, la meilleure est celle qui fut composée en l'honneur du comte palatin Helmengald (l. VI, c. 19); la plus insignifiante est celle de la reine Fastrade (l. II, c. 11). Parmi les autres épigrammes, voici celles qui sont dignes de remarque : l'une, au ton entièrement enjoué (l. VI, c. 22) ; une autre, composée contre les pèlerinages de Rome (l. V, c. 4) : ce n'est point le chemin des pieds, mais bien celui du caractère qui conduit au ciel. La plus intéressante, entre toutes, est une épigramme plus étendue (l. III, c. 10) et dont le fond est politique. Théodulphe s'y prononce énergiquement et par des considérations spéciales à son époque, contre le partage du pouvoir entre frères, et surtout contre un gouvernement à trois têtes, ainsi qu'on le voit représenté en Géryon (1).

Théodulphe ne s'est essayé dans le genre lyrique que par occasion. Et néanmoins, c'est par le côté lyrique d'un poème qui n'est lyrique qu'en partie, que le souvenir de Théodulphe s'est conservé le plus longtemps dans des cercles très étendus. C'est un poème, en distiques lui aussi, consacré au dimanche des Rameaux et composé dans sa prison à Angers (l. III, c. 2). Il débute par un éloge magnifique de Jésus-Christ, dans lequel les porteurs de palmes se comparent aux enfants hébreux qui s'avancèrent autrefois à la rencontre du Christ, en chantant Hosanna ; vient ensuite une description de la fête des Rameaux, à Angers, à laquelle accouraient de très loin des troupes de pieux pèlerins. Ce début sublime du poème, la glorification du Christ, fut chanté en guise d'hymne, le dimanche des Rameaux, d'abord à Angers même, ensuite dans l'Église en général et même plus tard par les protestants du XVIe siècle (2). C'est à cette hymne que se rattachait même la légende, d'après laquelle Théodul-

1. C'est là aussi une preuve de l'innocence de Théodulphe.
2. V. Daniel, *Thesaur. hymnolog.*, I, p. 217.

phe lui aurait dû sa délivrance (1). Un autre poème, composé également à Angers (2) (espèce d'ode saphique à l'empereur Louis pour l'engager à visiter la ville), poème qu'on a retrouvé parmi ceux de Théodulphe, peut bien avoir ce poète pour auteur, malgré son peu d'importance (3). On doit lui attribuer avec plus de certitude une autre ode saphique, composée pour complimenter le même empereur. lorsque, en 814, il visita la ville d'Orléans. Le style en est énergique et digne de Théodulphe, en sorte qu'elle nous confirme le talent de l'auteur même pour ce genre de poésie. Elle nous donne, en même temps, la preuve de la variété de ce talent poétique, de même que celle de la culture et de l'habileté de Théodulphe, qualités étonnantes pour cette époque.

CHAPITRE SIXIÈME

ETHELWULF.

Selon toute probabilité, il faut faire entrer encore dans cette période de notre Histoire la poésie narrative d'un Anglo-Saxon, Ethelwulf (4), poésie dédiée à l'évêque Egbert de Lindisfarne, lequel revêtit cette dignité de 802 à 819 : c'est donc ainsi que la composition de ce poème se rapporte à cette période. Le poète était un moine d'une abbaye dépendante de

1. V. Simson, *op. c.*, p. 169 sq.
2. Ainsi que le montre saint Albin, dans l'avant-dernière strophe.
3. Mabillon l'édita le premier, en même temps que le poème suivant, dans ses *Vetera Analecta*, t. I, d'après un codex du couvent Vito (Saint-Vannes, à Verdun); ensuite Sirmond (*l. c.*, en appendice, p. 1127 sq.). Si Théodulphe en est l'auteur, ce poème a été composé au mois d'octobre 818 époque où Louis visita la ville. L'autre ode se trouve également dans Sirmond, *l. c.*, p. 1126.
4. Dans Mabillon, *Acta S. S. ord. Bened.*, *Saec. IV pars* 2 (Praef.), p. 317 sq. ; et dans *Poetae lat.*, I, p. 582; — Th. Wright, *Biographia britannica litteraria. Anglo-Saxon period.* Londres, 1842, p. 370 sq. ; Duemmler, *N. A.*, p. 253 sq.

Lindisfarne (1) et il nous fait ici, en hexamètres, l'histoire de son couvent; il nous dit comment le noble Eandmund eut la tête rasée par le roi Osred de Northumbrie, comment il fonda ce monastère, et comment ce dernier fleurit sous lui et ses successeurs jusqu'à l'époque où le poète y fut admis lui-même. Il ne parle pas que des supérieurs de ce monastère, dont il vante les vertus éminentes; il étend son récit à différents moines qui laissèrent un souvenir durable par leurs qualités particulières ou par les grâces merveilleuses qu'ils avaient reçues du ciel. De ce nombre étaient, par exemple, un prêtre écossais, Ultan, lequel n'avait point d'égal dans l'art de la calligraphie (c. 8), et un moine qui se distingua comme forgeron (c. 10); l'auteur raconte également une vision d'un frère (c. 11). Il n'oublie pas non plus ses maîtres Higlac et Godfrid, qu'il revoit, dans une vision, à la voûte du ciel (c. 27); il avait auparavant parlé du premier très brièvement, dans un poème aujourd'hui perdu, où il chantait quelques personnes pieuses du peuple des Angles (1). Au point de vue de la forme, l'ouvrage que nous venons d'analyser est très défectueux, autant du moins que nous pouvons en juger d'après l'édition pitoyable de Mabillon; il fait peu d'honneur à la nation angle-saxonne.

CHAPITRE SEPTIÈME

POÉSIE POPULAIRE PROFANE. PAULIN D'AQUILÉE.

A côté de la poésie artistique du siècle de Charlemagne, qui, sous le rapport de la forme, a atteint son apogée dans les œuvres de Théodulphe, on trouve aussi une poésie popu-

1. Et non de Lindisfarne même, ainsi que l'a irréfutablement démontré Mabillon (Praef.).

2. De quo jam dudum perstrinxi pauca relatu,
Anglorum de gente pios dum carmine quosdam
c. 16. Jam cecini indoctus vilisque per omnia scriptor.

laire profane, en vers rythmiques, comme nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer. Les grands exploits de cet âge la remplissent, elle aussi, de l'esprit épique et donnent ainsi naissance à une poésie populaire soit lyrico-épique, soit épico-lyrique. Certes, il ne nous en reste que peu d'exemples du siècle de Charlemagne, et, chose remarquable, parmi ces exemples, trois ont des points de contact plus ou moins intimes avec la guerre des Avares (1). Le premier en date est un poème(2) en l'honneur de la victoire de Pepin, fils de Charlemagne, sur les Avares en 796, ou, pour parler plus exactement, un poème sur la complète soumission de ce peuple, un chant de triomphe et d'actions de grâces qui se termine par un *gloria* à Dieu le père et à Dieu le Fils. Cette victoire, en effet, est célébrée comme une victoire sur le paganisme, sur les ennemis de l'Église chrétienne, et les Avares sont dépeints comme tels, dès le début de ce poème. Ces profanateurs et voleurs d'églises, ces démolisseurs de temples et de cloîtres sont vaincus et soumis par Pepin, « le roi catholique, » avec l'aide de saint Pierre, le prince des apôtres, que Dieu lui-même a chargé d'accompagner l'armée. Cette victoire, comme le dit le poète, est l'œuvre de la grâce divine. Par là, ce poème reçoit un coloris religieux, et, selon toute apparence, il a été composé par un ecclésiastique qui peut-être avait fait lui-même la campagne; il vit le jour peu après les événements qu'il décrit, mais non immédiatement après eux, puis-

1. En dehors d'eux, il n'y a plus à citer de cette époque qu'un poème rythmique : c'est un éloge de la ville de Vérone, composé pendant le gouvernement de Pepin roi d'Italie (781-810), gouvernement célébré dans l'avant-dernière strophe. Il est écrit en tétramètres rythmiques trocaïques, mais sans valeur poétique. Après avoir fait la description du côté extérieur de la ville, dont les constructions remarquables remontent à l'antiquité païenne, l'auteur parle de sa christianisation, de ses évêques et de ses reliques qui lui donnent une valeur spéciale et de grand prix. (V. Duemmler, *N. A.*, p. 148). Ce poème se rattache à un autre semblable et dans le même mètre en l'honneur de Milan, lequel fut composé entre 721 et 736. (V. Duemmler, *N. A.*, p. 153). Tous deux sont imprimés dans Muratori, *Script. rer. it.* II, 2, et dans les *Poetae lat.* I, p. 118 sq. et p. 24 sq.

2. Edité d'abord par Pertz, en appendice aux œuvres d'Eginhard : *Vita Karoli magni in usum scholarum.* 2e édit., Hanovre, 1845. V. aussi *Poetae lat.*, I, p. 116 sq.

qu'il y est parlé en outre de la conversion des vaincus (1). Des discours intercalés dans le texte donnent au récit un mouvement dramatique qui rehausse essentiellement la ressemblance qu'il y a entre ce poème, composé en vers tétramètres rythmiques trocaïques, et les romances postérieures. La langue elle-même soit au point de vue phonologique, soit au point de vue syntaxique témoigne du caractère populaire du poème (2).

Le deuxième, composé peu après le premier et en vers trimètres iambiques rythmiques (3), est une élégie sur la mort du héros, qu'on doit considérer comme le vrai vainqueur des Avares, le margrave de Frioul, Erich, l'un des généraux de Charlemagne les plus expérimentés et dont la perte fut un coup terrible pour l'empereur (4). Cette *plainte* (Planctus) profondément sentie, la première dans son genre qui nous soit parvenue, est, malgré plusieurs défauts et maintes duretés d'expression, l'œuvre d'une âme vraiment poétique. Dès le début, le poète provoque les neuf fleuves du territoire du margrave à pleurer leur maître, et les neuf villes principales à se couvrir de deuil, mais celle qui doit, avant toutes, donner l'exemple, c'est sa ville natale, Strasbourg, qui a perdu son « citoyen célèbre » et que le poète, par amour pour son « cher ami, » appelle de son vieux nom si doux et si sonore « urbs Argentea. » Vient ensuite l'éloge du héros : il était généreux envers l'Église, le père des pauvres, le consolateur des veuves ; plein de douceur, il fut cependant un homme de guerre terrible ; il était l'ami des prêtres et avait un esprit

1. Avares quos *convertisti ultimis* temporibus, v. 6.

2. Comme par exemple la synalèphe et la crase (le mot *Dei* est tantôt dissyllable, tantôt monosyllabe) ; comme aussi, d'autre part, la préposition *de* au lieu du génitif : « Vestem *de* ora, se adpropinquat occupare, » etc.

3. Dans le *Catalogus codicum mss. bibliothecae Bernensis cur.* Sinner, Berne, 1760, t. I, p. 146 sq. (avec notes explicatives) ; — Du Méril, *Poésies populaires latines au XIIe siècle.* Paris, 1843, p. 241 sq. ; — *Pertz' Schulausgabe der Vita Einhards, im Anhang.*, v. p. 99 rem. 2 ; — *Poetae lat.*, I. p. 131 sq.

4. C'est ce que prouvent non seulement « tristis nuntius de Geroldi et Erici interitu » dans les Annales impériales (799), mais bien plus encore la longue lettre de condoléance qu'Alcuin se croit obligé d'adresser à Charles, à cette occasion. V. *Alcuini Epp.*, ed. Jaffé, n° 124 (p. 501).

distingué. Vient ensuite le récit abrégé de ses exploits. Après cela, le poète lance des imprécations contre la contrée où Éric a été tué : que nulle rosée, nulle pluie ne la féconde ; puisse-t-elle n'engendrer ni fleurs ni fruits (1). Il dépeint alors sa mort héroïque, et l'impression puissante qu'elle produisit dans sa capitale : pères, mères et enfants, comme aussi maîtres et serviteurs, laïques et prêtres le pleurèrent et firent entendre de profonds gémissements. Le poème se termine par une prière où le poète demande à Dieu de faire jouir ce héros des douceurs du paradis ; saisissant d'un bout à l'autre, il se révèle à nous, en effet, comme l'œuvre d'un ami.

Le troisième poème, en trimètres iambiques rythmiques (2), ne se rapporte que d'une manière éloignée aux Avares, les « Huns » de cette époque ; c'est, en effet, une complainte sur la ruine de l'antique Aquilée par Attila. Le poète regarde la destruction de cette ville comme un jugement de Dieu, jugement qu'elle a provoqué, elle, la ville magnifique, riche et voluptueuse, par son orgueil. Il dépeint ensuite comment le féroce Attila l'a conquise et rasée de fond en comble, comment les habitants ont péri par les flammes ou par le glaive, et comment ceux qui y avaient échappé ont été traînés aux cachots, comment les païens, dans leur rage, ont brûlé les livres saints et volé les vases sacrés. Elle gît à terre maintenant, cette ville superbe ; elle est méprisée, inutile, ruinée, sans espoir d'être jamais relevée ; elle est devenue une caverne pour les pauvres, elle qui était autrefois la ville des rois ; les renards et les serpents cherchent un asile dans les ruines de ses églises, et même le repos des tombeaux n'a pas été épargné et on a emporté leur marbre pour le vendre. Dieu veuille détourner de telles calamités de ses serviteurs, dit le

1. Ulmus nec vitem gemmato cum pampino
Sustentet, uvas nec in ramis pendeat,
Frondeat ficus sicco semper stipite,
Ferat nec rubus malagranis punica,
Promat irsutus nec globus castaneas.

2. Dans le *Catalogus codicum philologicor. latinor. bibliothecae palatinae Vindobonensis digessit.* St. Endlicher, Vienne, 1836, p. 298 sq. ; — Du Méril, *Poésies pop.* (v. p. 100, rem. 3) p. 234 sq. ; — *Poetae lat.*, I, p. 142 sq.

poète dans une prière au Christ, à la fin de ce poème. L'énergie de l'expression et le mouvement des descriptions donnent à ce poème une place honorable à côté de celui dont nous venons de parler auparavant. Les deux sont attribués, et à bon droit, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, au même auteur, à Paulin d'Aquilée, un des esprits les mieux cultivés du siècle de Charlemagne et un ami d'Alcuin.

Né dans le Frioul, Paulin (1) était un des savants qui jouirent les premiers de la faveur de Charlemagne; en qualité de « maître de la science grammaticale, » il avait rendu à l'empereur des services tels que celui-ci, en 776, après avoir réprimé la révolte des Lombards dans le Frioul, lui donna des biens des rebelles et finit même par le faire plus tard patriarche d'Aquilée (2). Il resta fidèle à l'empereur, et, par là, la domination franque reçut infailliblement un appui essentiel dans cette capitale de l'antique puissance lombarde; il devint ensuite l'ami intime d'Alcuin, ce premier conseiller ecclésiastique de Charlemagne. Alcuin même eut pour lui une haute estime, non seulement à cause de sa haute dignité ecclésiastique, mais surtout à cause de sa science théologique et de la culture de son esprit (3). C'est sur ses instances (4) et sur l'ordre de Charles que Paulin composa son plus important ouvrage théologique, les *trois livres contre Félix*, hérétique espagnol. Il prit une part des plus actives aux principaux synodes tenus, sous Charlemagne, dans le royaume des Francs. Mais ce fut dans la christianisation du pays des Avares, récemment conquis, que son activité se manifesta de la manière la plus décisive; il y travailla de concert avec Arno, archevêque de Salzbourg, son ami comme celui d'Alcuin. Cédant aux instances d'Alcuin, Paulin donna un rapport

1. S. *Paulini patriarchae Aquileiensis opera, ex editis ineditisque primum collegit, notis et dissertationibus illustravit*, J. Fr. Madrisius, Venetiis 1737, in-fol.; — *Poetae lat.*, I, p. 123 sq.; — Buedinger, *Oesterreichische Geschichte bis zum Ausgang des 13 Jahrh.* Vol. I. Leipzig, 1858, p. 141-147; — Duemmler, *N. A.*, p. 113 sq.

2. D'après Jaffé, *Monum. Alcuin.*, p. 162, ce ne fut qu'en 787.

3. Ainsi qu'en font foi les lettres et les poèmes d'Alcuin adressés à Paulin.

4. V. Alcuin, Ep. 94.

détaillé sur la manière de mener à bonne fin la conversion et le baptême des Avares (1). Il s'y montre d'accord avec les principes de son ami Alcuin, principes complètement humanitaires et raisonnables pour ce temps-là.

Rien que par leur seule position, le premier dignitaire ecclésiatique et le premier dignitaire laïque du Frioul devaient avoir des rapports intimes, vu surtout qu'ils avaient tous deux un amour égal et une égale fidélité pour l'empereur et que, de plus, le margrave ou (d'après le titre qu'on lui donne communément) le duc (2) Erich avait beaucoup de sentiment pour la culture ecclésiastique. Ce fut pour cet ami que Paulin composa son traité : *Liber exhortationis;* il le fit à sa demande, et il paraît que c'est Alcuin qui engage Erich à en faire la proposition à Paulin (3). Cet ouvrage est le seul, parmi ceux que Paulin a écrits en prose, qui entre dans le cercle de notre étude; mais il ne répond nullement à l'attente qu'on pourrait en avoir, parce qu'il est, en partie, une pure compilation d'autres ouvrages, notamment de celui de Pomerius sur la vie contemplative (4). Ce « livre d'exhortation » est un recueil de préceptes spéciaux pour une vie chrétienne et vertueuse et ces préceptes sont traités sans liaison, dans des chapitres décousus, formant difficilement un tout complet et suivi. L'auteur fait bien entrer en ligne de compte le côté laïque de la personne à laquelle il adresse ses exhortations, mais très peu sa position particulière dans le monde (5). Ce livre est donc loin d'égaler, sous le côté pratique, celui qu'Alcuin adressa au comte Wido; mais le style et l'expression claire,

1. Dans les *Monum. Alcuin.* p. 311 sq., et cf. *Alcuin, Epp.* 56 et 67.
2. V., sur ce titre d'Erich, Buedinger, p. 142, rem. 3.
3. V. la lettre 55 d'Alcuin à Erich.
4. Capp. 10-20. Les chap. 20 à 45 se retrouvent, d'après une remarque de Madrisi (p. 30), dans un ouvrage : *Admonitio ad filium spiritualem,* lequel passa pour une traduction d'un livre de saint Basile le Grand, dont l'original n'existe plus. Mais Madrisi, avec d'autres savants, ne croit pas que cet écrit soit une traduction, mais bien un plagiat du livre de Paulin.
5. Il ne tient guère compte que du choix des conseillers (ch. 6), en avertissant de se défier des flatteurs; le ch. 20 pourrait se rapporter à la position militaire d'Erich; ce qu'il dit des subordonnés, au ch. 29, ne regarde que ceux qui occupent un emploi dans la maison.

simple, sans fard méritent nos éloges : sous ce rapport, le livre de Paulin se distingue très avantageusement de ses autres ouvrages, notamment de son livre contre Félix, dans lequel on trouve, entassées souvent de manière à rebuter le lecteur, des fleurs de rhétorique (*flores dictionum*) qui pourtant en imposaient à Alcuin lui-même (1). L'ancien grammairien voulait y montrer son art, mais, malgré cette rhétorique et ce style fleuri, on reconnaît dans ses images un certain talent poétique. Paulin composa, par le fait, un poème, en cent cinquante-deux hexamètres, intitulé : *De regula fidei*, dans lequel il fait sa profession de foi aux mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation. Il y rattache la description des champs fleuris du paradis, que saint Pierre tient ouverts pour les agneaux, ainsi que celle de la damnation des principaux hérétiques, à partir de Cérinthius, jusques et y compris Sabellius. C'est un poème sans valeur poétique, mais dont le style nous garantit l'authenticité, attestée du reste par la manière dont il nous a été transmis (2). Cette dernière preuve ne saurait être invoquée pour le compte de plusieurs hymnes qu'on attribue à Paulin (3). Une seule, une hymne rythmique sur la naissance de Jésus-Christ, écrite dans le même mètre que le poème sur la destruction d'Aquilée, semble sûrement lui appartenir ; dans le manuscrit, elle est signée de son nom. Ce poème de cent cinquante-six vers offre un caractère lyrico-épique, en ce que, au récit de la naissance du Christ, l'auteur ajoute celui des événements bibliques qui le suivirent jusqu'au massacre des SS. Innocents. C'est donc ainsi que, par le style, il nous ramène au poème consacré à Aquilée, lequel, d'après le manuscrit, est attribué à un Paulin, quoique avec la dénomination de *Diaconus*. Raison de plus, d'après cela, pour attribuer à Paulin d'Aquilée le poème sur la mort d'Erich, poème que le copiste d'un manuscrit n'hésite pas à

1. V. les *Lettres d'Alcuin*, l. c., p. 562.
2. A la suite de l'écrit contre Félix. V. Duemmler, *op. c.*, p. 114.
3. Dans un poème à Paulin, Alcuin le remercie de lui avoir envoyé ses « carmina sacra » (dans Froben, nº 239.) Que Paulin fût connu comme hymnographe, c'est ce que montre Walahfrid, *De exord. et increm. rer. eccles.*, c. 24.

regarder comme son ouvrage (1). Qu'un savant seul ait pu écrire ces poèmes, c'est ce qui ressort du fond et de la forme, et le dernier débute, en effet, par une réminiscence de Virgile. D'autre part, Paulin devait avoir une grande propension à composer de tels poèmes rythmiques, vu que, malgré sa vocation d'ancien professeur, il nous montre peu de respect pour la prosodie, même par rapport aux vers métriques (2). Paulin mourut en 802.

CHAPITRE HUITIÈME.

EGINHARD. — ANNALES IMPÉRIALES.

Les grands progrès que fit la prose, elle aussi, au siècle de Charlemagne, dans le royaume même des Francs, ne se montre. dans aucune branche de la littérature, mieux que dans le domaine de l'histoire. Son représentant le plus remarquable est Eginhard (3), un Franc de l'est, lequel, comme Théodulphe et plus encore que Théodulphe, appartient aussi à l'époque de Louis le Débonnaire. Issu d'une race illustre, Eginhard vit le jour, en 770, dans la vallée du Mein. Il reçut sa première éducation à Fulda, dans le monastère de Saint-Boniface, qui avait à cette époque une école célèbre. Les grands talents qu'Eginhard montra pour la science engagèrent l'abbé Baugulf, le successeur de Sturm, lequel avait été le compagnon de saint Boniface, à l'envoyer à la cour de Charlemagne (entre 790 et 795) ; en cela, il n'agissait pas seulement

1. V. Duemmler, p. 115.

2. C'est ce qu'il donne à entendre dans un épilogue badin, écrit pour les lecteurs de son poème : *De regula fidei*. Cette manière de s'excuser, qu'un autre à cette époque aurait jugé inutile, ne laisse pas d'être caractéristique pour l'ancien professeur.

3. *Œuvres complètes d'Eginhard*, réunies pour la première fois et traduites en français, par Teulet, Paris, 1840-43, 2 vol. ; — Einharti, *Epistolae* et *Vita Caroli*, dans les *Monumenta Carolina*, ed. Jaffé ; — Introduction de Jaffé à la *Vit. Car.* ; — Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, I, p. 147 sq. ; — Manitius, *Einhards Werke und ihr Stil*, dans les *Neuen Archiv*, etc. VII, p. 519 sq.

dans son intérêt, mais encore dans l'intérêt de l'empereur qui cherchait à réunir auprès de lui les talents les plus remarquables. Une fois à la cour, Eginhard n'eut pas de peine à s'y faire remarquer par la diversité de ses dispositions; il possédait, en effet, autant d'habileté technique que de sens et de penchant pour les belles-lettres, et, de plus, il sacrifiait aux muses (1). A ces qualités, s'ajoutaient un caractère des plus aimables et un extérieur agréable et modeste (2) : c'est ainsi que, malgré sa taille de nain, le jeune Franc ne tarda guère à se gagner l'amitié de tout le monde; on n'en estima que plus, dans ce petit corps, le grand esprit qui l'animait, ainsi que nous le témoignent des poèmes d'Alcuin (3), de Théodulphe et de Walahfrid. Une étroite amitié l'unit aux fils de Charlemagne, et, avec le temps, il gagna si bien la confiance de l'empereur, qu'il devint son conseiller le plus intime dans les affaires d'État les plus importantes; c'est lui qui se rendit auprès du pape, en 806, pour obtenir de lui la confirmation du testament de Charles touchant la division de l'empire, comme c'est lui qui obtint, croit-on, que Louis fût associé au gouverment en 813. Il sut faire valoir surtout ses connaissances techniques, et spécialement ses connaissances d'architecte, qui lui méritèrent le nom académique de Beseleel, comme nous l'avons remarqué plus haut (p. 10); il les mit au service de l'empereur qui lui confia la haute direction des travaux publics. Eginhard fut d'abord un laïque et rien que cela; il étudia avec un zèle tout particulier la littérature profane et posséda une belle bibliothèque des classiques (4). Il se maria avec

1. V. le témoignage d'Alcuin, c. 228 :

Quid faciet Beleel Hiliacis doctus in odis,

et celui de Naso, dont nous avons déjà parlé, p. 77, rem. 2. Un passage de Théodulphe l. III, c. 3 (v. 331 sq.) nous montre sûrement Eginhard « Beselel » parmi les poètes de la cour, quel que soit le sens qu'on donne à ce passage d'après le contexte.

2. Voici ce qu'écrit Lupus, Ep. 1 : « ... Ita vehementer aestuanti (mihi) *facilis et modesta et quae sane philosophiam decet, animi vestri natura* tantae rei obtinendae spem tribuit. »

3. V. plus haut, p. 92, rem. 2.

4. Lupus, Ep. 1 : « Taceo quidem saecularium litterarum de amicitia sententias, ne, quoniam eis adprime incubuistis, » etc.

Imma, jeune fille de noble famille et vécut avec elle dans une union des plus heureuses ; la sagesse de cette femme, sagesse qui couvre de honte la plupart des hommes, comme aussi son caractère, ont été hautement appréciés par des contemporains (1).

Après la mort de Charles, Eginhard jouit de la plus grande autorité près de Louis le Débonnaire, qui en fit, à ce qu'il semble, le Mentor de son fils Lothaire, quand il fut devenu co-régent (2). Il travailla constamment à maintenir l'accord entre le père et le fils, et même, lorsqu'éclata la révolte, en 830, il sut rester si impartial et montrer tant de prudence, qu'il ne perdit ni les faveurs du père, ni celles du fils. Cependant, à cette époque, il s'était déjà retiré depuis longtemps des affaires politiques, selon la mesure du possible, bien qu'il continuât à passer l'hiver à la cour d'Aix-la-Chapelle : Eginhard n'avait pas une nature énergique. Entré déjà depuis 815, par la faveur de l'empereur, en possession de plusieurs monastères (car il y avait à cette époque des abbés laïques), il suivit, peu à peu et progressivement, une direction religieuse, aimant à se retirer du monde pour vivre dans la solitude, principalement à Michelstadt, dans la forêt d'Odenwald, solitude qu'il affectionnait entre toutes et où il bâtit des maisons et une église. C'est à cette dernière qu'il destinait d'abord les reliques de saint Pierre et de saint Marcellin, que son notaire Ratleik lui avait apportées de Rome (827). Mais une année après, il les transféra à Mulinheim (appelé dans la suite Seligenstadt), propriété qu'il possédait dans le voisinage et au nord de Michelstadt ; à Mulinheim, il avait fait bâtir une église magnifique et fondé un cloître, et les deux ne tardèrent pas à devenir célèbres, grâce aux miracles opérés par ces reliques. C'est là que, à partir de 830, il se fixa définitivement lui-même. Six ans plus tard, mourut Imma, avec laquelle il ne vivait plus alors

1. Lupus, Ep. 4.

2. Si la lettre à Lothaire (Jaffé, *l. c.*, n° 7, p. 445) est bien d'Eginhard, ce dont on ne saurait douter selon moi, il y est dit : « Postquam (pater vester) vos in societatem nominis et regni... adsumsit meaeque parvitati praecepit, ut vestri curam gererem ac vos de moribus corrigendis et honestis atque utilibus sectandis sedulo commonerem.

que comme un frère vis-à-vis de sa sœur (1), et cette mort l'ébranla d'autant plus profondément qu'il avait fondé de plus hautes espérances sur le secours de ses saints. Ni les condoléances de ses amis, très maladroites parfois (2), ni celles de l'empereur Louis qui se rendit chez lui en personne, ne purent adoucir sa douleur. Il ne survécut que quatre ans à sa femme, et mourut le 14 mars de l'année 840.

Ce ne fut qu'après la mort de Charlemagne, mais peu de temps après, que fut composé le plus remarquable des ouvrages d'Eginhard. Cet ouvrage est incontestablement de lui ; il rentre d'autant mieux dans cette période de notre histoire, qu'il apparaît comme le modèle le plus accompli de cette première renaissance de la culture profane, provoquée par Charlemagne, et qu'il sert, pour ainsi dire, de couronnement à cet édifice littéraire. Cet ouvrage est la *Vie de Charles* lui-même ; le sujet ne pouvait être mieux choisi, par rapport au but à atteindre ; c'est, dans son achèvement formel, le plus beau monument des services rendus par l'empereur à la culture scientifique. Par le style, cet ouvrage nous montre le point le plus élevé des études classiques à cette époque, principalement dans le domaine de la prose. Ranke a parfaitement bien caractérisé ce travail, en disant : « Eginhard a ordonnancé la masse et les proportions, sur les modèles antiques, tout comme dans ses monuments d'architecture (pour lesquels il prenait Vitruve pour modèle, ajouterons-nous) ; mais, non content de cela, il emploie dans la littérature, comme il le faisait dans l'architecture, des pierres de taille antiques. (3) » Dans ce livre, en effet, l'auteur nous peint Charles comme un nouvel Auguste, et, depuis longtemps, le cercle des savants et des poètes de sa cour l'avait célébré comme tel ; il nous esquisse son portrait dans la forme de la vie d'Auguste par

1. Lupus Epp. 3 : Réponse d'Eginhard à Lupus : « Omnia mihi studia omnesque curas tam ad meas quam amicorum causas pertinentes exemit et excussit dolor quem ex morte *olim fidissimae conjugis, jam nunc carissimae sororis ac sociae* gravissimum cepi. »

2. V., là-dessus, les plaintes d'Eginhard lui-même dans la lettre à Lupus que nous venons de citer.

3. *Zur Kritik fränkisch-deutscher Reichsannalisten* (V. plus loin) p. 416, de la pagination allemande.

Suétone, en sorte que la composition de la Vie de Charlemagne (*Vita Caroli*) est empruntée en grande partie à la Vie d'Auguste, non seulement dans ses grandes lignes extérieures, mais même, en tant que le permettaient la diversité des temps et des héros, dans les menus détails; souvent même, d'autre part, les formes d'expression, les termes et les tournures se retrouvent dans le modèle romain. Ici comme là, il s'agit d'abord des ancêtres et de la jeunesse du héros et ensuite de ses campagnes militaires; mais, tandis que Suétone parle, après cela (c. 26) des dignités que revêtait Auguste, Eginhard énumère (c. 16) les alliances de Charles avec d'autres rois et d'autres peuples, alliances qui augmentèrent la gloire de son règne. Les deux auteurs se retrouvent ensuite dans leur récit : Suétone (c. 28 sq.)nous dit comment Auguste fit reconstruire avec magnificence la ville de Rome, et Eginhard (c. 17) nous énumère les monuments que Charles fit élever pour le bien public et pour servir d'ornement et de défense à l'empire. Il passe ensuite (c. 18 sq.) à la description de « la vie intérieure et domestique, » du caractère et de la personnalité toute entière de Charles, et il s'étend longuement sur sa famille, son éducation des enfants, ses manières envers les étrangers, son extérieur, sa manière de se vêtir, son genre de vie, ses études, sa religion, ses rapports avec l'Église, de même que son activité de législateur (1) — il ne fait qu'effleurer ce dernier côté; Suétone, par contre, continue son récit par une longue digression relative à l'administration d'Auguste, point de vue qu'on ne trouve pas dans Eginhard; et ce n'est qu'alors (c. 61) qu'il passe à la vie intérieure et domestique de l'empereur romain ; mais là, nous voyons à peu près les mêmes points traités et presque dans le même ordre. Dans les deux auteurs, c'est la « fin » des héros qui met fin au récit (Suétone, c. 97 sq., Eginhard, c. 30 sq.), leur mort avec ses signes précurseurs, leur sépulture et leur testament : la seule différence est qu'Eginhard parle auparavant (c. 30) du couronnement que Charles, affaibli par l'âge et la maladie, fit lui-même de son successeur.

1. C'est là également (c. 29) que l'auteur parle des soins que prenait Charles pour la poésie et la langue nationales.

Ranke a complètement raison de dire qu'une telle imitation n'était pas capable de reproduire toute l'originalité de la figure de Charlemagne; je serais tenté de dire moi-même que ce qui lui manque, c'est le point immédiat de la reproduction; l'image qui apparaît n'est qu'une image réfléchie. Jaffé n'a pas moins raison de prétendre, d'autre part, que c'est précisément en voulant imiter son modèle qu'Eginhard s'est vu obligé de nous communiquer maints traits pleins de finesse, que nous n'aurions pas connus sans cela (1); c'est parce qu'il aspirait, en effet, à nous faire un portrait complet et fidèle de son héros, qu'il a rendu soigneusement, dans ses expressions, les moindres écarts de son modèle, et l'importance de ces écarts se montre, dans tout son jour, par la comparaison des deux auteurs (2). Il n'y a point à cette époque d'autre ouvrage qui porte au même degré le cachet de la Renaissance. C'est ici que se montre, de la manière la plus intime et la plus frappante, le parallélisme entre le rétablissement des études classiques et le rétablissement de l'empire romain. C'est une biographie profane qui succède à tant de Vies de Saints; c'est le portrait biographique du plus grand laïque de son siècle et de plusieurs siècles à venir (laïque qui n'était ni saint ni ne voulait l'être), et ce portrait est tracé par un laïque d'après le modèle d'une Vie pagano-antique. Aussi n'est-ce plus ici ce ton du panégyrique qui distingue les Vies de Saints; si l'auteur place son héros sous le jour le plus favorable, il ne le fait que parce qu'il lui apparut à lui-même sous un tel jour, et il voulait, en outre, comme il le dit dans la préface, payer, au moyen de ce livre, un tribut de reconnaissance à son seigneur et bienfaiteur (*dominus et nutritor*). Mais ce ne fut pas le sentiment seul de ce devoir qui lui fit prendre la plume; ce fut plutôt l'intime conviction, il le dit lui-même, que personne n'était plus à

1. Par exemple, Suétone, c. 78 : « Post cibum meridianum *ita ut vestitus calciatusque erat*, retectis pedibus *paulisper* conquiescebat. » Eginhard, c. 24 : « Aestate post cibum meridianum... *depositis vestibus et calciamentis*, velut noctu solitus erat, *duabus aut tribus horis* quiescebat. »

2. Par exemple, Suétone, c. 66 : « Amicitias *neque facile admisit et constantissime ratinuit.* » — Eginhard, c. 19 : « Erat enim in amicitiis optime temperatus, ut *eas et facile admitteret et constantissime retineret.* »

même que lui de faire une peinture aussi fidèle des actions dont il avait été le témoin oculaire. Et, de fait, parmi les personnes qui composaient l'entourage de Charlemagne, il n'y en eut aucune qui approchât le roi dans ses dernières années comme le fit Eginhard.

Ainsi que le prouvent le grand nombre des copies conservées, le livre d'Eginhard fut accueilli avec la plus grande faveur, tant au point de vue du fond que de la forme (1); c'est ainsi que, plus que nul autre ouvrage de cette époque, la *Vie de Charlemagne* donna l'impulsion aux études classiques : en vérité, c'est là un monument digne du grand empereur.

Ce livre est bien l'œuvre d'Eginhard; on ne le conteste pas : mais ce qu'on conteste à notre auteur, c'est d'avoir pris part à la composition d'un grand ouvrage appartenant à un autre genre du domaine de l'histoire, lequel n'arriva à un si haut développement qu'au siècle de Charlemagne : ce sont les *Annales* (2). Ce genre a eu de très modestes débuts. Les annales prirent naissance dans les rares notices que les moines écrivaient en marge, sur le canon pascal; on réunissait ensuite ces notices par ordre chronologique; on les conservait, dans les monastères, et, chaque année, on ajoutait à ce fondement les événements les plus importants. De plus, de pareilles notices

1. Lupus, ep. 1, écrit à Einhard : « ... Cum deinde auctorum voluminibus spatiari aliquantulum cœpissem, et dictatus nostra aetate confecti displicerent propterea quod ab illa Tulliana ceterorumque gravitate, quam insignes quoque Christianae religionis viri aemulati sunt, aberrarent, venit in manus meas opus vestrum, quo memorati imperatoris clarissima gesta (liceat mihi absque suspicione dicere) clarissime litteris allegastis Ibi elegantiam sensuum, ibi raritatem conjunctionum, quam in auctoribus notaveram, ibidemque non longissimis periodis impeditas et implicitas ac modiis absolutas spatiis sententias inveniens, amplexus sum. »

2. V. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*, I, p 114 sq. et 156 sq.; — Ranke, *Zur Kritik fränkisch-deutscher Reichsannalen*, dans les *Abhandl. der Berliner Akad aus d. J.* 1854; — Giesebrecht. *Die fränkischen Königsannalen und ihr Ursprung im Münchner histor. Jarhbuch für*, 1865; — Ebrard, *Reichsannalen*, 741-829, *und ihre Umarbeitung* in *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, vol. XIII; — Dünzelmann, *Beiträge zur Kritik der Karolingischen Annalen* im *Neuen Archiv*, vol. II; — v. Sybel, *Die Karoling. Annalen* in *der Histor. Zeitschrift* N. F., vol. VI; — Simson, *Zur Frage nach der Entchung der sog. Annales Laurissenses majores* in *Forschungen zur d. Geschichte*, vol. XX. — Réplique de Sybel à ce travail, *op. c.*, vol. VII.

se rattachèrent facilement à des chroniques connues, ouvrages que l'on conservait dans les bibliothèques, ceux de Bède, par exemple. Mais, parmi ces annales des cloîtres, on en trouve dont le récit n'a rien de local et ne poursuit que l'intérêt général de l'empire; assez fréquemment, en effet, les supérieurs de ces monastères prenaient une part des plus actives à la vie politique. On peut donc considérer ces annales claustrales comme les avant-coureurs des annales impériales officielles et c'est là, en effet, ce qu'on croit voir, même pendant le règne de Charlemagne, dans ce qu'on appelle *Annales Laurissenses majores* (1). (On leur a donné ce nom parce qu'on a trouvé dans le monastère de Lorsch le plus ancien et le plus complet des manuscrits.) Ces annales de Lorsch (2) ont leur point de départ dans l'année 741, dès le début du règne de Pepin, père de Charlemagne, et vont jusqu'à l'année 829. D'après le style et le genre de composition, on peut y distinguer trois périodes : la première, d'après l'opinion commune, va jusqu'à l'an 788 ; elle n'a été rédigée que vers cette même année, tandis que les suivantes l'ont été aussitôt après les événements qu'elles rapportent ; la deuxième s'étend jusqu'à 796, et, à partir de cette époque, la plupart des critiques font intervenir un nouvel auteur, lequel aurait composé par conséquent la fin de ces annales ; d'après eux, cet auteur ne serait autre qu'Eginhard. Ces annales subirent une nouvelle manipulation, non seulement au point de vue du style, mais même au point de vue de la rédaction : cette élaboration, dont l'importance varie, mène l'ouvrage jusqu'à l'année 801. Plusieurs historiens l'attribuent également à Eginhard, et parmi eux sont ceux-là mêmes qui prétendent que la part prise par lui à la composition de ces annales est très restreinte ; d'autres, au contraire, tout en lui attribuant une part considérable dans la composition de l'œuvre, ne veulent pas qu'il soit l'auteur de cette élaboration postérieure (3).

1. Sybel conteste cette manière de voir, mais il est combattu par Simson.
2. Dans les *Monum. Germ. histor. Scriptores*, t. I, ed. Pertz.
3. C'est ainsi que Dünzelmann n'attribue cette composition à Eginhard que à partir de 797, jusqu'au milieu de l'année 801, et que, par contre, il le reconnaît comme l'auteur du remaniement : Ebrard de son côté dit que notre

Pour ce qui est du style et de la langue elle-même, on peut dire que le remaniement de ces annales, appelées autrefois et sans scrupule « annales d'Eginhard, » comme aussi la dernière partie du travail original, sont dignes de l'auteur de la *Vie de Charlemagne*. C'est seulement par ces annales de Lorsch que ce genre de composition prend place, au moyen âge, dans le domaine de la littérature ; les annales antiques, en effet, avec leurs courtes notices, rédigées année par année, ne pouvaient pas être considérées comme des produits littéraires, et, partant, n'avaient pas droit à occuper une place dans l'histoire de la littérature. On peut donc voir par là que la science historique elle-même a fait, au siècle de Charlemagne, des progrès considérables; ces progrès sont certainement dûs à l'influence du grand empereur, qui, au témoignage d'Eginhard, manifestait beaucoup de goût pour l'histoire.

Eginhard est encore l'auteur d'un autre livre dont l'authenticité est aussi indiscutable que l'est celle de la *Vie de Charlemagne :* c'est le récit détaillé et mentionné plus haut de la *Translation des reliques de saint Pierre et de saint Marcellin* à Séligenstadt, de même que celui des miracles opérés par ces deux prêtres, martyrisés à Rome sous Dioclétien (1). Nous avons indiqué précédemment l'origine de ces « Translations » et dit qu'elles firent leur apparition d'abord comme intimement unies aux *Passions* (2) puis comme leur faisant suite. Le principal intérêt de l'auteur, comme celui du lecteur, consistait ici, de même que pour les Vies de Saints en général, dans les miracles qui se produisaient à l'occasion de ces translations, mais qui remontaient aux reliques. Or, à aucune époque, le culte des reliques et la foi en leur vertu ne furent plus en honneur que du temps d'Eginhard, ainsi que le montre ce livre, d'autant plus que son auteur est à la fois un historien et l'un des hommes les plus cultivés de ce siècle. En outre, il dit

auteur n'a rien à voir dans ce dernier travail, tout en reconnaissant que les Annales elles-mêmes, jusqu'à l'année 829, sont bien son œuvre. Il n'entre pas dans le cadre de notre étude d'approfondir ce point en litige.

1. *Translatio SS. Petri et Marcellini*, ed. Henschen, dans les *Acta SS. Jun.*, tom. I, p. 181 sq.

2. V. vol. I, p. 327 et 466.

lui-même, dans la préface, que c'est un sentiment de piété qui lui a fait prendre la plume : son livre a pour but, en faisant le récit des miracles opérés par les reliques, « d'élever l'âme du lecteur en le portant à louer son Créateur, » le Dieu tout-puissant, le véritable auteur des miracles. Mais la manière toute particulière dont Eginhard nous fait connaître ses intentions pourrait bien faire croire que ce sentiment pieux n'a pas seul déterminé notre auteur; un peu de vanité ne semble pas étrangère à cette composition, et cette vanité seule a pu influer à ce point sur la force de son jugement, qu'il ne se fait aucun scrupule de rapporter les faits les plus incroyables parmi ceux qu'on lui avait racontés touchant la vertu des reliques (1). On faisait parade pour ainsi dire de la possession de ces trésors miraculeux qui donnaient la plus grande réputation aux églises où ils étaient conservés. Par là s'explique également le caractère personnel et subjectif du récit d'Eginhard; depuis le début jusqu'à la fin, c'est l'auteur qui occupe le premier plan, en sorte que son livre semble être composé dans le style des Mémoires. Ce côté donne déjà au récit un intérêt bien supérieur à celui des Translations ordinaires, et cet intérêt grandit encore par maints traits admirables au point de vue de l'histoire de la civilisation, ainsi qu'on va le voir par l'analyse qui suit.

Dès le début de sa narration, Eginhard raconte qu'après avoir bâti son église à Michelstadt, il hésitait et ne savait trop à quel Saint la dédier, car cette dédicace exigeait autant que possible des reliques du Saint : mais voilà qu'à la cour, à Aix-la-Chapelle, il eut une entrevue avec un diacre romain, Deusdona, et la conversation tomba sur les tombeaux des martyrs, si nombreux à Rome et presque abandonnés. Eginhard songe alors à sa nouvelle basilique et demande comment il pourrait bien entrer en possession « d'une parcelle de reliques authentiques. » Le rusé Romain lui dit, après un moment de réflexion, qu'il en possède lui-même une grande quantité et que s'il veut

1. Il y est dit, par exemple, d'une guérison (c. 68) : « Ita sanus ab oratione surrexit, ut nec tumor in facie, nec dolor in dentibus, *nec gibbus, quo premebatur, remaneret in dorso.* »

bien lui faciliter son retour à Rome, il les lui enverra. Eginhard accepte de grand cœur la proposition; il lui donne un mulet et des provisions de voyage, et il fait partir avec lui son notaire Ratleik accompagné d'un domestique. Ils arrivent à Soissons. Dans cette ville, Deusdona promet également à l'abbé Hilduin de lui envoyer le corps de saint Tiburce et l'abbé répond à cette offre en donnant au diacre un nouveau compagnon, nommé Hun. Arrivés à Rome, le diacre fait les réponses les plus évasives à ses compagnons qui ne tardent pas à s'apercevoir qu'ils ont été ses dupes. Le domestique de Ratleik, ayant été malade de la fièvre pendant la route, avait déjà eu connaissance, dans une vision, des dispositions de Deusdona. Ils prennent donc la résolution de recourir au vol pour se mettre en possession de reliques, et, en fin de compte, le diacre promet de les assister dans cette tentative. Certes, le sarcophage solide de saint Tiburce résiste à leurs efforts; mais ils réussissent à ouvrir, tout près de là, le tombeau des SS. Marcellin et Pierre. Ils s'emparent d'abord des restes du premier, et ensuite, pour que ceux qui avaient été réunis dans leur martyre ne fussent pas séparés dans leurs reliques, Ratleik ajoute au larcin les restes de saint Pierre. Comme fiche de consolation, Hun reçut aussi des cendres de saint Pierre; et comme ces dernières gisaient à part, on tomba d'accord qu'elles pourraient bien avoir appartenu à saint Tiburce! Ce pieux larcin cependant ne fut mis à exécution qu'après un jeûne de trois jours et après avoir imploré la protection de Dieu, de Jésus-Christ et celle des martyrs eux-mêmes.

C'est en observant les plus grandes mesures de précaution pour ne pas être découverts, qu'on porte furtivement ce précieux trésor jusqu'à Saint-Maurice. A partir de là, on met les reliques dans un cercueil et on les « transfère » solennellement, car partout le peuple les accompagne, en masse, au chant des hymnes. Ils arrivent ainsi à Michelstadt, où Eginhard, en voyage à ce moment, s'empresse d'accourir.

Cependant, au commencement de l'année suivante (828), ces reliques furent transférées à Mulinheim, qui prit ensuite le nom de Séligenstadt; différentes personnes, en effet, prétendaient avoir entendu, dans des rêves ou des visions, les martyrs eux-

mêmes déclarer ne vouloir plus rester à Michelstadt. Mais cette translation avait, selon toute apparence, un tout autre motif : Michelstadt était trop isolé pour que le culte des reliques (1) y reçût tous les honneurs qu'il devait y acquérir.

Toutefois, le prêtre Hun n'avait pas pu se contenter du peu de cendres dont on l'avait gratifié, et, à Rome même, il avait réussi, en gagnant le domestique de Ratleik, à se mettre en possession d'une urne toute remplie de la poussière de saint Marcellin. Eginhard l'apprend à Aix-la-Chapelle de la bouche même de Hilduin : il réclame et obtient la restitution de ce vol. L'auteur nous fait un récit détaillé de tout cela, comme aussi de la nouvelle translation, à Mulinheim, de ces reliques volées. Vient ensuite une relation circonstanciée des miracles opérés par les reliques, et ce récit occupe les deux tiers du livre. Ce sont, en général, des guérisons ordinaires, de la majeure partie desquelles (2) Eginhard dit avoir lui-même été témoin. Mais un de ces miracles mérite une mention particulière : il eut lieu en l'absence de l'auteur, en sorte qu'on lui en fit une relation écrite (c. 49 sq.). C'est la guérison d'une jeune fille possédée par un démon. Ce qui est digne de remarque, ce sont surtout les déclarations que ce démon est réputé avoir faites par la bouche de la jeune fille, déclarations contenant une critique mordante de l'état moral de cette époque. Ce démon, longtemps portier de l'enfer, a ravagé, à ce qu'il dit lui-même, l'empire des Francs en compagnie de onze de ses pareils, détruisant les fruits et semant la maladie parmi les hommes et les animaux. Le prêtre, qui exorcise la jeune fille, demande à cet esprit malin pourquoi il a ainsi semé la désolation. Le motif, répond-il, c'est l'immoralité du siècle ; là-dessus, il en fait un tableau dans lequel il épargne encore moins les grands que le peuple. A ce rapport qu'on lui avait adressé, Eginhard ajoute : A quel degré est-elle donc arrivée, la misère de notre temps, si les démons eux-mêmes doivent moraliser les hommes et s'ils sont obligés de nous rappeler à une vie meilleure (3) ?

1. V. Jaffé, *l. c.*, p. 496, rem. 7.

2. Principalement guérisons de muets, sourds, paralytiques, épileptiques et possédés.

3. A la même époque (828) Eginhard reçut (c. 47 sq.) un autre rapport

De la même époque environ, il nous reste une « Passion » de ces deux martyrs, en trois cent cinquante-trois tétramètres trochaïques rythmiques; c'est l'emploi seul de ce mètre, dont je reparlerai plus loin, qui la rend digne de remarque (1); dans un manuscrit, elle est attribuée à Eginhard (2). Notre auteur, il est vrai et nous l'avons vu plus haut (3), s'est fait connaître comme poète, bien qu'aucun ouvrage de sa muse ne soit parvenu jusqu'à nous; mais néanmoins très peu d'arguments nous autorisent à lui attribuer ce poème. En outre, s'il n'est pas inadmissible de supposer qu'Eginhard, malgré son éducation classique, ait chanté ses Saints dans un mètre populaire et rythmique, il est au moins très invraisemblable de croire qu'il ait pu le faire sans y dire un seul mot de sa Translation qui fut seule le point de départ de la renommée de ces Saints.

Un certain nombre de *Lettres* d'Eginhard nous ont été conservées, notamment dans un recueil de modèles de style épistolaire, comme les moines avaient coutume d'en faire pour l'enseignement; ce recueil provient du monastère de Saint-Bavon, à Gand, lequel appartenait à Eginhard (4). Ces lettres, qui ne sont presque que des lettres d'affaire, quoique cependant quelques-unes soient adressées aux empereurs Louis et Lothaire, nous livrent des documents, peu nombreux il est vrai, mais néanmoins très précieux pour la biographie et la connaissance caractéristique de l'auteur. Elles nous témoignent notamment de la grande bonté d'âme d'Eginhard, qui se faisait un plaisir d'intervenir personnellement ou de servir de médiateur en faveur d'autrui; nous y voyons, d'autre part, que,

de Mulinheim, lequel avait été annoté par Ratleik et contenait une révélation faite à un aveugle par l'ange Gabriel. Cet écrit était expressément destiné à l'empereur Louis et il lui fut remis par Eginhard. On voit par tout cela combien le peuple avait déjà un pressentiment du danger qui le menaçait et qui provenait de la faiblesse du gouvernement.

1. V. *Acta* SS. *Jun.*, tom. I, p. 174 sq.

2. Du xe siècle, tandis que, dans d'autres, et, parmi eux, dans un du ixe siècle, il n'y a pas de nom d'auteur. V. Dümmler, *N. A.*, p. 262 sq.

3. V. pag. 106.

4. Nous possédons en outre la belle lettre d'Eginhard à Lupus, lettre dont nous avons déjà parlé.

dans sa vieillesse, il était si épris du culte de ses Saints que ceux qui avaient recours à leur protection étaient sûrs de trouver en lui, pour ce seul motif, un ami dévoué (1). Sous le rapport du style, ces *Lettres*, comme aussi la *Translation*, contrastent singulièrement avec la *Vie de Charlemagne;* à une diction élégante et remarquable par le vernis classique, a succédé ici un style généralement incorrect et trop facilement négligé, plus encore dans les Lettres que dans la Translation. Il n'est pas cependant bien difficile d'expliquer cette différence (2). La diction des Lettres, comme celle de la Translation, écrite dans le style des Mémoires, est apparemment en rapport avec la langue vulgaire latine, telle qu'elle était alors en usage dans la conversation et les relations sociales. Cette langue, tout comme les langues modernes qui étaient en voie de formation, avait une propension marquée pour le caractère analytique, même dans la construction des phrases. N'est-ce pas là également le cas, dans l'antiquité elle-même, pour ceux du moins dont la culture intellectuelle était moins élevée ?

Disons enfin que, dans les dernières années de sa vie, vers 836, Eginhard composa également un écrit religieux qu'il dédia à Lupus (3) ; il a pour titre : *De adoranda cruce;* il est perdu aujourd'hui. Nous trouvons là une nouvelle preuve de la direction toute religieuse suivie par Eginhard, vers la fin de ses jours.

CHAPITRE NEUVIÈME

VIES DE SAINTS : EIGIL, LIUDGER.

Le genre historique est représenté, à cette époque, par deux Vies de Saints qui contrastent avec les Vies précédentes, en

1. V., par exemple, *Ep.* 37, 43 et 44.
2. Ainsi que le pense Dünzelman, *op. c.*, p. 449.
3. V. Lupus, *Ep.* 4.

ce sens que les héros ne sont plus des thaumaturges, mais deux hommes ayant bien mérité de la culture. L'une est la vie de Sturm, premier abbé de Fulda, écrite par Eigil, l'un de ses successeurs (1) et prédécesseur de Raban. Je reparlerai de cet auteur dans la biographie de ce dernier. Eigil, qui mourut en 822, fut, pendant plus de vingt ans, l'élève de Sturm; il lui était uni par les liens du sang, et, dès son enfance, il avait été reçu dans le monastère de Fulda pour y faire son éducation : c'est donc en partie dans son expérience qu'il a puisé les renseignements de cette Vie écrite encore au VIIIe siècle. Eigil le dit lui-même, dans la dédicace à la religieuse Angildruth; c'est elle qui l'avait engagé à composer ce livre et l'avait prié de faire le récit de la vie du Saint, comme aussi celui des débuts du monastère de Fulda (2). Ce dernier détail, conséquence nécessaire de cette biographie, donna à ce travail un point de vue plus élevé et général, lequel devait le mettre bien au-dessus du niveau ordinaire des Vies de Saints. Et, en effet, l'auteur y traite surtout de la fondation de ce monastère qui était destiné à devenir le premier berceau de la culture scientifique, dans l'intérieur de l'Allemagne.

Sturm descendait d'une race illustre et était d'origine bavaroise; dans sa jeunesse, il avait été mis entre les mains de saint Boniface, lors de sa seconde visite en Bavière, pour en recevoir l'éducation ecclésiatique ; ce dernier l'avait ensuite, à Fritzlar, confié à Wigbert, prêtre et plus tard abbé, auprès duquel Sturm apprit les psaumes par cœur, en même temps que la lecture et l'explication de la Bible. Il reçut ensuite la prêtrise; mais, deux années s'étaient à peine écoulées, qu'il se sentit porté vers la vie ascétique et érémitique. Saint Boni-

1. Dans les *Monum. Germaniae histor.*, *ed. Pertz*, *Sript.*, t. II, p. 365 sq. — Rettberg, *Kirchengesch. Deutschlands*, vol. I, p. 371, 609 sq. ; — Schwartz, *Bemerkungen zu Eigils Nachrichten über die Gründung und Urgeschichte des Klosters Fulda.* (Progr. zur Feier tausend jähriger Erinnerung an Hrabanus Maurus.) Fulda, 1856.

2 « Poscebas enim, est-il dit dans la dédicace, ut initia et vitam sancti et venerabilis abbatis Sturmi tibi exponerem, ac primordia monasterii sancti Salvatoris quod ab eo fundatum atque constitutum est, quodque alio nomine appellatur Fulda, conscriberem, causas quoque ejusdem coenobii, quas res visu vel auditu didicerim, sincere narrarem. »

face, enchanté de sa résolution, l'envoya avec deux compagnons dans la forêt solitaire, appelée Buchonia, pour y fonder un établissement conforme à son nouveau plan de vie. Ils commencent par se bâtir d'abord des chaumières dans la contrée de Hersfeld, où s'éleva plus tard le monastère, et ils y établissent quelque temps leur résidence (1). Mais voilà que saint Boniface déclara que ce lieu était exposé à trop de dangers, comme trop voisin de la frontière saxonne; il leur ordonna donc de pénétrer plus avant dans la forêt. L'auteur nous fait un récit attrayant et plein de vie de ce voyage, en prenant apparemment pour base les communications de Sturm lui-même. Ils essaient de remonter la Fulde, sur une barque, et de pénétrer ainsi dans la forêt; et comme leurs efforts ne sont pas couronnés de succès, Sturm, encouragé de nouveau par saint Boniface, tente seul d'y pénétrer par terre et entreprend son voyage monté sur un âne. C'est un véritable voyage d'exploration, tout comme dans une forêt vierge (2), accompagné de maintes petites aventures, entre autres, la rencontre de Slaves (c. 7) qui se baignent et qui, étant encore païens, ne manquent pas de honnir le pieux pèlerin. Enfin, à la suite d'une inspiration divine, ainsi qu'il le pense lui-même, Sturm découvre un endroit favorable à son établissement. Saint Boniface ratifie son choix, achète le terrain, arrive lui-même pour présider au défrichement du pays et aux premiers préparatifs de la construction du monastère, dont Sturm achève ensuite l'exécution (744).

Quelques années plus tard, Sturm entreprit le voyage de Rome pour étudier la vie monastique en Italie, et être à même de donner à son monastère des règles certaines. La renommée de ce dernier ne tarda pas à se répandre au loin, et elle prit

1. « Manseruntque illic tempus non modicum, » c. 4. Pour cette question controversée de leur séjour en cet endroit, question suscitée également par un autre passage, c. 11, voir principalement Schwartz, p. 29 sq.

2. « Sicque vir Dei per horrendum solus pergens desertum praeter bestias, quarum ingens in eo fuit abundantia, et avium volatum et ingentes arbores... nihil cernens... (c. 8.) Et tunc quando alicubi noctabat, cum ferro quod manu gestabat, sepem caedendo ligno in gyro composuit, ad tutamen animalis sui, ne ferae, quarum perplura ibi multitudo erat, illud devorarent. » (c. 7.) Ces bêtes féroces sont apparemment des loups et des ours.

encore une extension bien plus considérable par la translation qu'on y fit des reliques de saint Boniface ; elles étaient conservées d'abord à Mayence qui les eût gardées très volontiers. Cette translation eut lieu l'année même de la mort du saint, en 755. Eigil laisse à d'autres toutefois le soin de raconter les miracles opérés par ces reliques vénérées. Il nous dit, par contre, comment Sturm défendit victorieusement l'indépendance de son monastère contre Lull, archevêque de Mayence, et les relations étroites qu'il eut avec Charlemagne (c. 21) ; il nous apprend qu'il prêcha l'Évangile aux Saxons, mais qu'à la suite d'une invasion de ce peuple, il dut abandonner son monastère, en compagnie de ses moines, exode auquel prit part Eigil lui-même. L'année suivante (779, 17 décembre), Sturm mourut à Fulda.

De même que le fond de cette Vie est purement historique, ainsi la forme est-elle celle d'un récit simple et sans ornements, laissant de côté toute pompe qui sent le panégyrique, mais montrant un chaleureux intérêt pour le héros. Un peu diffuse çà et là, cette narration nous rappelle les communications orales.

L'autre Vie de saint, également remarquable, est consacrée à célébrer la gloire d'un missionnaire qui avait eu, lui aussi, les plus étroites relations avec saint Boniface : c'est la Vie de saint Grégoire d'Utrecht (1), composée par son disciple Liudger, un Frison d'origine, dont je raconterai la vie au livre suivant ; disons ici seulement qu'il avait fait ses études à York, sous Alcuin, et qu'à sa mort, arrivée en 809, il était évêque de Munster.

Cette Vie est écrite, bien plus que la précédente, dans le style ordinaire des légendes, comme le dit aussi Wattenbach (2) ; mais elle a pourtant un fond remarquable, sous plusieurs rapports, au point de vue historique, non pas seulement à cause de la personnalité de son héros, mais plus encore par le rôle qu'y

1. Dans Mabillon, *Acta Sanctor. ord. S. Benedicti* (v. vol. I, p. 616, rem. 1.) Saec. III, p. 2 ; — Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, vol. II, p. 531 sq.
2. *Deutschlands Gechichtsquellen*, I, p. 200.

joue saint Boniface. La plus grande partie du livre (jusqu'au chap. 13) traite plus de saint Boniface que de saint Grégoire. Le dernier était un des plus fidèles disciples du premier. Arrière-petit-fils de Dagobert II, Grégoire descendait de la race royale des Mérovingiens; étant encore dans l'adolescence, il rencontra par hasard saint Boniface et il s'éprit pour lui d'un enthousiasme tel qu'il se joignit à lui sur-le-champ, afin de se consacrer à la vocation ecclésiastique; longtemps, il fut son inséparable compagnon. Vers le milieu du VIIIe siècle, le roi et le pape confièrent à Grégoire la mission d'évangéliser la Frise; il n'était pas encore évêque, il est vrai, mais il était abbé de l'église conventuelle d'Utrecht. C'est là, qu'en qualité de supérieur de l'école principalement, il déploya toute son activité; aussi cet asile ne tarda-t-il pas à devenir célèbre et à recevoir des élèves de toutes les parties de l'Allemagne; c'est là que Francs, Angles, Frisons, Saxons, Bavarois et Souabes reçurent l'éducation ecclésiastique, dirigée par Grégoire avec un zèle que ne refroidit ni l'âge ni la maladie. Cette école a donné maints évêques à l'Allemagne, à une époque où ce pays avait le plus grand besoin de pasteurs spirituels. Malheureusement, l'auteur ne nous donne que de rares indications touchant cette activité de Grégoire, doublement méritoire à cette époque, tandis que, par contre, il nous parle en détail des qualités morales de son héros, et spécialement de sa charité et de la simplicité de son genre de vie; car, comme il l'annonce dans sa préface, ce n'est point seulement pour son propre souvenir, mais aussi pour l'édification d'autrui qu'il fait connaître son maître comme un « modèle de piété utile à imiter. » Et effectivement il l'a fait avec un amour plein de chaleur et de reconnaissance, ce qui ressort surtout de la peinture qu'il donne de la mort du Saint. Elle arriva, d'après Rettberg, en 775.

CHAPITRE DIXIÈME

SMARAGDUS.

Le domaine de la prose didactique fut également cultivé dans deux ouvrages remarquables au point de vue de l'histoire littéraire et au point de vue du style qui n'est pas indigne du siècle de Charlemagne. Leur auteur est Smaragdus (1), abbé du monastère Saint-Mihiel, sur la Meuse. Il avait fondé lui-même ce monastère et y avait transféré ses moines de l'ancienne abbaye du Mont Castellion, distant seulement de quelques lieues. Il était, d'abord, maître de l'école du monastère. A la prière de ses disciples, il composa, entre l'an 800 et 805, un commentaire de la Grammaire de Donat, et ce fut là le premier fruit de son activité pédagogique. Dans un document de l'année 805, il a déjà le titre d'abbé (2) ; mais pour ce qui est du point de départ de sa dignité d'abbé, tout ce que nous pouvons dire, c'est que, dans les exemples de la grammaire, Charlemagne est désigné comme empereur (3). Son érudition le recommandait à Charlemagne qui, en 809, lui confia la composition d'un mémoire sur la procession du Saint-Esprit, et l'envoya à Rome avec trois autres prélats pour assister au synode convoqué par Léon III pour résoudre ce point dogma-

1. *Smaragdi abbat. monast. S. Michaelis Virdunensis opera omnia. Accur.* Migne. Paris, 1851 (Patrol. lat., t. CII.) ; — *Smaragdi abbat. Via regia* d'Achery, *Spicilegium*, Nova ed. Paris, 1733. t. I, p. 238 sq. ; — Hauréau, *Singularités* (v. plus haut p. 81, rem. 1), p. 100 sq. ; — *Smaragde, abbé de Castellion* ; — Dümmler, *N. A.*, p. 250 sq. ; — Mabillon, *Vetera analecta*, Nova ed. Paris, 1723, p. 350 sq. ; — Keil, *De grammaticis quibusdam latin. infimae aetatis*. Erlangen (Progr. de l'Université), 1868.

2. Hauréau, p. 103.

3. « Ergo si placet, sic istae quatuor propriorum nominum species jam hodie apud nos teneantur, ut dicamus praenomen *Imperator*, et sit illi proprium dignitatis, quod nulli alio in suo convenit regno ; dicamus *Karolus*, et sit illi proprium, quod accepit in baptismo ; dicamus *Francus*, et sit illi appellativum in genere suo ; dicamus *Prudens*, et sit illi agnomen appellativum accidens ei extrinsecus. » (Mabillon, *l. c.*, p. 358.)

tique ; ce fut lui qui fut également chargé de la rédaction du protocole. Louis le Débonnaire lui accorda aussi ses faveurs et enrichit son nouveau monastère de maints privilèges nouveaux. Smaragde vécut jusque vers la fin de la troisième décade du IXe siècle.

Il n'est aucun de ses écrits, parmi lesquels cependant deux ont un intérêt général, où Smaragde renie le théologien ; sa Grammaire elle-même trahit ce caractère, et c'est là précisément sur quoi repose son originalité. Pour en expliquer les règles, il prend ses exemples dans l'Écriture sainte, ou du moins dans les auteurs ecclésiastiques. Il voulait par là, ainsi que le montre la préface, enlever toute excuse aux paresseux qui négligeaient l'étude de la grammaire sous prétexte qu'elle ne contenait que des noms païens et ne parlait jamais de Dieu. Son ouvrage a pour but de joindre l'agréable à l'utile ; « le miel céleste » doit adoucir pour le débutant l'amertume de la science (1). C'est donc, pour ainsi parler, une grammaire christianisée. Toutefois, Smaragde cherche encore d'une autre manière à rendre l'étude de la science plus attrayante pour son époque, en choisissant ses exemples, comme nous l'avons déjà remarqué, dans les faits de l'histoire contemporaine et en expliquant un nombre considérable de noms propres des Francs et des Goths (2).

Parmi les autres ouvrages de Smaragde, deux seulement offrent de l'intérêt pour notre étude ; se sont : Le Diadème des

1. « Sed ut dulciter tiro auctoritatem artis cum caelestis mellis dulcedine facilius possit glutire, scripturas arti, artem vero nectimus scripturis, ne aut grammaticae artis pondere pressus aut divinarum scripturarum mole gravatus desidiosus lector excusationis invenire possit anfractus. » (Keil, *l. c.*, p. 20.)

2. V. Massmann, *Gothica minora*, dans *Haupt's Zeitschrift f. deutsch. Alterth.* Vol. I, p. 388 sq. Que l'explication des étymologies soit souvent fausse, c'est ce dont il ne faut pas trop s'étonner, vu surtout que, parmi les étymologies latines de cette époque, comme aussi parmi celles de Smaragde en particulier, on en trouve à faire dresser les cheveux. Notre auteur dit, par exemple : « Verbum a verberatione et bombum nomen accepit ; bombus enim sonus dicitur. Accepit a verberatione primam syllabam *ver* et a bombo ultimam *bum* ! » (Hauréau, (p. 110.) Toutefois les étymologies germaniques témoignent d'une telle connaissance de la langue, qu'on serait tenté de prendre Smaragde pour un Germain.

moines, *Diadema monachorum*, et la Voie royale, *Via regia*. Le premier eut une grande diffusion; après avoir joui d'une grande autorité pendant tout le moyen âge, il fut plusieurs fois imprimé au XVIe et au XVIIe siècles. C'est, comme le dit la préface, un recueil des sentences des Pères, notamment des collations des Pères (de Cassien), comme aussi de « différents docteurs, » de saint Grégoire le Grand principalement, relativement aux devoirs généraux du chrétien et aux devoirs particuliers du moine. Smaragde a réuni ces sentences en cent chapitres, en y ajoutant, cela va de soi, des choses de son propre fonds et beaucoup de passages de la Bible. Ce livre était destiné, ainsi que l'auteur le fait remarquer dans la préface, à la lecture du soir des moines, tout comme la règle de saint Benoît était destinée à la lecture du matin. Cette destination de l'ouvrage montre déjà, à elle seule, que Smaragde était abbé, lorsqu'il l'écrivit (1). La composition des chapitres est très habile et pleine d'attrait, vu surtout que l'expression en est simple, claire et animée. Ces chapitres, n'ont, il est vrai, pour la plupart aucun lien commun qui les relie ensemble, de sorte que la composition du tout laisse à désirer.

L'autre ouvrage a des rapports étroits, quoique peu remarqués jusqu'ici, avec celui dont nous venons de parler. Dans une série de chapitres, il traite des devoirs de l'empereur. Non seulement la disposition en est la même que pour le *Diadème*, mais il nous montre encore dès le début les mêmes vertus, traitées dans le même ordre, et des parties tout entières d'une nature générale s'y trouvent textuellement reproduites (2). La *Voie royale* est celle que doit suivre le roi de la terre pour arriver à la patrie promise, au royaume céleste; c'est celle qu'ont déjà suivie les rois de l'ancienne alliance: voilà ce que nous apprend l'auteur lui-même, dans l'épître dédicatoire adressée au roi en même temps que l'ouvrage (3). Nous lisons dans le premier chapitre, que le monar-

1. « *Volumus* ut iste libellus ad eorum (monachorum) capitulum quotidie legatur vespertinum. »

2. Prendre le contrepied de cette donnée n'est point admissible.

3. « Et tibi ergo, nobilissime rex, si vix ad supernam feliciter promissionis tendere patriam, diligenter *regia* quaerenda est *via*; quia cum sis rex in

que, encore enfant, fut déjà élevé sur le trône (1). Il a bien débuté dans sa carrière; mais, cela ne suffit pas; il doit continuer ainsi. Il est clair qu'il ne saurait être ici question que d'un jeune homme, et un ouvrage de ce genre ne saurait non plus convenir qu'à un jeune homme. Les ouvrages de même nature et ceux qui furent composés plus tard, par exemple, ceux de Jonas et Sedulius (2), sont adressés à de jeunes monarques. D'après cela, il est évident pour moi que ce livre est dédié à Louis, en qualité de roi d'Aquitaine : il avait même était couronné à l'âge de trois ans, à Rome, et par le Pape lui-même (3). La dépendance étroite qui rattache cet ouvrage à celui qui a pour titre *Diadema monachorum*, me fait placer la composition de la *Voie royale* entre les années 806 et 813.

Voici maintenant le contenu de cet ouvrage, intéressant déjà par le seul fait d'être le premier en son genre, et qui se recommande de plus, pour cette époque, par son style. L'auteur traite d'abord de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, puis de l'observation des commandements de Dieu, comme conséquence nécessaire; il parle, après cela, de la crainte de Dieu et de la divine sagesse dont la crainte de Dieu est le commencement, de la prudence, de la simplicité et de la patience; ce sont là les sept premiers chapitres du livre et ils correspondent aux chapitres IV-X du *Diadème*. Notre auteur s'occupe alors des vertus et des devoirs plus particuliers aux rois; il traite de la justice, de la protection des orphelins, des veuves et des pauvres, de la miséricorde qu'il faut mettre en pratique pour honorer Dieu; à cette occasion il parle spéciale-

terra, ad coelorum properans regna per regiam debes currere viam. Trita etenim est et antiquitus sanctorum regum vestigiis confricata. »

1. Diligens etenim Dominus, o mitissime rex, creavit te et vivificavit, nutrivit et custodivit, et ad lavacrum regenerationis perduxit, renovavit, gubernavit et *ad intelligibilem perduxit aetatem*; et dum adhuc parvulus esses, regali te sede sublimiter evexit. » Les termes que nous soulignons ne peuvent se rapporter, d'après le contexte, qu'à un roi encore jeune.

2. V. là-dessus plus loin.

3. Vita Hludovici par l'Astronome, c. 4. D'autres encore, parmi lesquels le premier éditeur, d'Achery, ont pensé à Louis, mais, à ce qu'il semble, à Louis seulement comme empereur. Qu'il ne puisse nullement être question de Charlemagne, comme le prétend encore Hauréau, c'est ce qui résulte de ce que je viens d'exposer.

ment de la dîme et des prémices que le roi doit donner à Dieu, c'est-à-dire à l'Église (c. 12) : c'est ainsi qu'il doit s'amasser des trésors pour le ciel, ne point se vanter de ceux de la terre, mais s'humilier devant Dieu; c'est par là qu'il acquerra la paix. L'empereur doit se montrer zélé pour la maison de Dieu et redresser ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans l'Église (1). Il lui recommande encore la douceur et l'engage, de plus, à donner de bons conseils. Enfin Smaragde passe (c. 21) aux fautes à éviter. L'orgueil, qui précipita Satan, occupe la première place; la jalousie et l'envie viennent ensuite : le remède contre la première est la bonté du cœur; contre la seconde, l'amour fraternel. De plus, le roi ne doit pas rendre le mal pour le mal; il faut qu'il maîtrise la colère, ne prête pas l'oreille à la flatterie et se garde de l'avarice et de l'amour des richesses. Il doit empêcher les juges d'exiger une rémunération pour rendre la justice (c. 28), et faire en sorte que l'esclavage n'existe pas dans son royaume (c. 30) (2) ; chacun doit, d'après le commandement de Dieu, donner la liberté aux esclaves, en considérant que ce n'est pas la nature qui les lui a assujettis, mais bien le péché, car la création nous a tous faits égaux (3). Après une récapitulation rapide du contenu de l'ouvrage, l'auteur exhorte encore le roi à s'assurer, par la prière, de la protection et du secours divins. Ce livre se termine par une recommandation de la prière, telle qu'on la trouve au début du *Diadème*.

Les œuvres purement théologiques de Smaragde sont d'abord un volumineux commentaire sur les épîtres et évangiles du dimanche; dans la préface, il appelle ce livre, *Liber comitis*, sans doute parce qu'il doit être le compagnon du prê-

1. Si quid forte perversum in Ecclesia videris Christi, satage corrigere et emendare non cesses » (c. 18).

2. « Prohibe ergo, clementissime rex, ne in regno tuo captivitas fiat. »

3. « Vere obedire debet homo Deo et ejus praeceptis, in quantum ille possibilitatem dederit, obedire : et inter alia praecepta salutaria et operá recta, propter nimiam illius charitatem unusquisque liberos debet dimittere servos, considerans quia non illi eos natura subegit, sed culpa; conditione enim aequaliter creati sumus. » — En un mot, le roi doit honorer Dieu « en transformant les esclaves en hommes libres » (ex illis — c'est-à-dire, servis — liberos faciendo).

tre. C'est une compilation de plusieurs Pères de l'Église, appuyée principalement sur l'explication allégorique. Vient ensuite un commentaire de la règle de saint Benoît : Smaragde le composa à la suite du synode d'Aix-la-Chapelle, tenu en 817, dans lequel la réforme des monastères avait été décrétée. Les deux ouvrages sont agrémentés d'un prologue en vers : celui du premier, en hexamètres ; celui du deuxième, en distiques. Nous possédons de plus, de Smaragde, un hymne au Christ, en tétramètres trochaïques catalectiques (1). Réduits en lignes courtes, indiquées par la rime assez fréquente, ces tétramètres forment des strophes de six vers.

1. Édité par Hagens, *Carmina medii aevi*, p. 93 sq. Tous les poèmes de Smaragde se trouvent dans les *Poetae lat.*, I, p. 605.

LIVRE CINQUIÈME

LA LITTÉRATURE LATINE DEPUIS LA MORT DE CHARLEMAGNE JUSQU'A LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE

LIVRE CINQUIÈME

LA LITTÉRATURE LATINE DEPUIS LA MORT DE CHARLEMAGNE JUSQU'A LA MORT DE CHARLES LE CHAUVE

INTRODUCTION

Avec la mort de Charlemagne, la littérature n'entre pas, il est vrai, dans une phase de décadence subite, quoique des plaintes ne tardent pas à s'élever sur l'abaissement des études et sur l'indifférence où elles sont tombées (1); mais il est néanmoins hors de doute que les influences toutes puissantes qui avaient favorisé son essor cessèrent alors, pour faire place à une action défavorable.

Le successeur de Charlemagne, Louis le Débonnaire, avait reçu, en tout point, cette éducation savante que son père avait désiré posséder autrefois. Il connaissait le latin à l'égal de sa

1. De la part de Walahfrid, par exemple, dans sa préface à la *Vie de Charles*, par Eginhard; comparant son époque à celle de Charlemagne, il dit: « Nunc vero, relabentibus in contraria studiis, lumen sapientiae, quod minus diligitur, rarescit in plurimis. » Lupus remarque, à son tour, dans une lettre à Eginhard (Ep. I) : « Nunc oneri sunt qui aliquid discere affectant, et velut in edito sitos loco studiosos quoque imperiti vulgo aspectantes, si quid in eis culpae deprehenderint, id non humano vitio, sed qualitati disciplinarum assignant. » Enfin, Claudius dit dans la préface de son commentaire de la *Lettre aux Ephésiens* (817) : « Cum nostris temporibus tepescentibus studiis rarus quisque inveniatur quotidiana intentione promptissimus non solum ad disserendum quae indiscussa sunt, sed etiam ad legendum quae jam a majoribus disserta sunt. » Il ne faut accepter qu'avec beaucoup de réserve ces appréciations personnelles, qui toutefois ne laissent pas d'être instructives sous plus d'un rapport.

langue maternelle et son séjour antérieur et prolongé dans un pays aussi romanisé que l'était l'Aquitaine, dont il était devenu roi dès son enfance, n'avait pu qu'être favorable à ce résultat; il s'y était, en effet, complètement romanisé lui-même : c'est par là peut-être qu'il faut expliquer, en partie du moins, sa répulsion pour la poésie nationale des ancêtres païens. Bien plus, Louis semble même avoir atteint le plus haut degré de l'enseignement grammatical, à cette époque, et avoir fait des vers latins (1). Il connaissait aussi le grec, quoiqu'il ne pût pas le parler avec facilité. De son père il avait hérité le goût pour l'astronomie, ainsi que nous l'apprend un de ses biographes, surnommé Astronome, lequel lui avait donné des leçons de cette science. Mais ses études de prédilection étaient la théologie et l'explication de l'Écriture sainte à un triple point de vue, selon la manière antique; d'après le témoignage de Thegan, il y excellait; il avait coutume également de s'occuper avec zèle de la lecture de la Bible et de la psalmodie. L'école impériale subsistait toujours, sous la direction du savant Irlandais Clemens, lequel peut-être avait succédé à Alcuin, au temps même de Charlemagne; on doit même dire que, au point de vue de l'enseignement de la grammaire, elle avait acquis, comme son maître lui-même, une renommée toute spéciale (2); mais il n'était plus question d'un cercle esthétique et lettré, tel que Charlemagne aimait à le réunir autour de lui. Louis, par contre, prenait plaisir à converser avec les moines : il appela près de lui Benoît, le célèbre abbé d'Aniane, le réformateur des monastères, à cette époque, et il fit bâtir pour lui le monastère Inden dans une clairière de la forêt royale, près d'Aix-la-Chapelle. Là, tout à côté de la *résidence*, nom qu'Aix-la-Chapelle mérite mieux maintenant que par le passé, Louis pouvait enfin se livrer en même temps à tous ses goûts. En effet, il pouvait s'y abandonner à sa passion pour la chasse, en même temps qu'à son enthousiasme pour la vie monastique;

1. Voy. Dümmler, *Archiv f. Kunde oesterreich. Geschichtsq.*, vol. XXII, p. 289, nº 14. On y trouve un poème, assez insignifiant, attribué à Louis. Mais il pourrait bien du reste, avoir été composé par un autre, au nom du roi.

2. Cf. Simson, *Jahrb. d. frænk. Reichs*, II, p. 256 et 258.

cet enthousiasme lui avait fait donner le surnom de « moine » par plusieurs de ses contemporains. Louis était un « chasseur devant le Seigneur. » Il était loin d'être *dévot* : doué d'une constitution robuste, il était également très exercé dans le maniement des armes et fort habile tireur.

Quoique Louis eût des goûts mondains et qu'il ne fût pas ennemi de l'amour des femmes, il n'en est pas moins vrai de dire que, après la mort de Charlemagne, la littérature perdit la protection royale; avec elle s'éteignit le sentiment puissant qu'on avait eu pour les belles-lettres, dans le monde des laïques, spécialement parmi la noblesse qui s'était fait une gloire d'imiter en cela le grand empereur. C'est même à cette circonstance que la littérature devait en bonne partie son caractère mondain.

A cela, il est vrai, il fallait ajouter l'impression de la puissante personnalité de Charlemagne, dont les actions d'éclat éclipsaient celles de plusieurs Saints : le nouvel empereur n'était point un héros de la taille de son père; ni son individualité, ni ses actions n'étaient à même d'inspirer les muses; ceux qui le chantèrent, le firent dans un but égoïste. Louis était tout juste l'opposé de Charles : autant celui-ci avait de force, autant celui-là avait de faiblesse de caractère; sans être à même de juger avec sûreté les hommes et les choses, il dépendait des personnes de son entourage, se laissait déterminer par leurs conseils et s'abandonnait à leur direction d'autant plus volontiers que, ayant conscience du peu d'aptitude qu'il avait lui-même pour les affaires d'État, il les abandonnait à d'autres. Son sentiment clérical lui fit complètement oublier sa dignité royale dans des circonstances critiques, comme le montra l'humiliation de Compiègne, où ses ennemis lui imposèrent une pénitence publique, alors même qu'il possédait encore assez d'ambition pour résister aux conseils qu'ils lui donnaient d'embrasser la vie monastique. Le partage impolitique de l'Empire entre ses fils, en 817; l'élévation de Lothaire, qu'il associa au gouvernement; son second mariage, plus impolitique encore, qui, après la naissance d'un quatrième fils (823), amena un nouveau partage : tout cela eut pour résultat la révolte des fils du premier mariage contre le

père, comme aussi, après la mort de Louis (840), les guerres civiles qui durèrent si longtemps, parce qu'elles renaissaient sans cesse. Les exploits de l'empereur Louis ne pouvaient donc qu'inspirer des élégies.

Quoique les fils de Louis le Débonnaire aient encore une éducation savante, égale à celle de leur père, il n'en est pas moins vrai que, même chez eux, en faisant peut-être une exception pour Pépin, mort du reste avant son père, c'est le côté théologique qui domine leurs intérêts littéraires. Clemens a bien dédié un livre sur la grammaire à son jeune élève Lothaire; mais nous ne voyons paraître, sur son désir formel, que des ouvrages théologiques, notamment des commentaires allégoriques de la Bible, tels que ceux que Raban composa pour lui, ainsi que nous le constaterons plus loin. Louis le Germanique, avec qui Raban a encore des rapports littéraires très multiples, offre des vues plus générales, tout en ayant, lui aussi, pour point de départ l'intérêt théologique. L'explication allégorique de la Bible était tout aussi chère à son cœur, mais il voulut posséder aussi le grand ouvrage encyolopédique de Raban, quoique ce livre fût également consacré au même but. Ce qu'il y a de plus important, c'est de voir Louis accorder sa bienveillance à la poésie dans la langue nationale, quoique cette bienveillance n'atteignît que la poésie religieuse. Mais, avec Charles le Chauve, fils de la spirituelle Judith et élève de Walahfrid, les études théologiques prennent déjà une direction spéculative : non seulement il s'intéressait aux questions dogmatiques les plus importantes, écoutant même avec une rare tolérance les opinions diamétralement opposées, mais il mit encore à la tête de son école de la cour le plus célèbre philosophe du commencement du moyen âge, Johannes Scotus Erigena, avec lequel il entretint des relations d'une étroite amitié. Un des panégyristes de Charles, Heiric (dont nous étudierons plus tard, en détail, la poésie), dit de ce monarque qu'il appela auprès de lui d'excellents maîtres de la science, et qu'il les fit venir de tous les lieux où ils se trouvaient, même de la Grèce; c'est de l'Irlande toutefois, ajoute-t-il, que, bravant la mer, accoururent un grand nombre de « philosophes »,

pour se mettre au service du sage Salomon. C'est ainsi que son château impérial prit, à bon droit, le nom d'*école* (1).

Dans l'empire franc de l'Ouest, par contre, les études grammaticales ne produisirent pas de fruits aussi remarquables qu'en Allemagne. Ici, l'école impériale n'avait pas non plus, il est vrai, cessé d'exister, mais elle n'avait plus la même importance générale et scientifique qu'autrefois, quoiqu'elle comptât, pendant quelque temps, au nombre de ses maîtres, un savant aussi célèbre que l'était l'archichapelain Grimald. En Allemagne, comme en Lorraine, la culture littéraire se rattachait bien plutôt et d'une manière absolue à l'école du cloître, et cette dernière dut prendre une nouvelle extension dans l'empire tout entier, à la suite de la réforme monastique, basée sur le règne exclusif de la règle de saint Benoît : Louis le Débonnaire avait soulevé cette réforme à la diète d'Aix-la-Chapelle. On décida alors, entre autres choses, dans un capitulaire supplémentaire de cette règle, que les élèves qui se destinaient à la vie monastique seraient seuls élevés dans le monastère (2) ; ceux par conséquent qui voulaient être prêtres séculiers ou qui voulaient rester dans l'état laïque devaient vivre séparés des autres et recevoir l'enseignement en dehors du cloître proprement dit : c'est ainsi que, à partir de cette époque, on distingua les écoles *internes* et les écoles *externes*. Mais quelques écoles monastiques parvinrent seules, grâce à des maîtres distingués, à un état prospère, et elles se trouvent principalement sur le territoire allemand. Dans ces dernières, vers les pre-

1. Heiric dit à Charles le Chauve lui-même, dans la dédicace qu'il lui fait de sa Vie de S Germain : « ... Id vobis singulare studium effecistis, ut sicubi terrarum magistri florerent artium, quarum principalem operam philosophia pollicetur, hos ad publicam eruditionem undecumque vestra celsitudo conduceret, comitas attraheret, dapsilitas provocaret. Luget hoc *Graecia*, novis invidiae aculeis lacessita, quam sui quondam incolae jamdudum cum Asianis opibus aspernantur, vestra potius magnanimitate delectati, studiis allecti, liberalitate confisi : dolet, inquam, se olim singulariter mirabilem ac mirabiliter singularem a *suis* destitui, dolet certe sua illa privilegia (quod numquam hactenus verita est) ad climata nostra transferri. Quid Hiberniam memorem, contempto pelagi discrimine, pene totam cum grege philosophorum ad littora nostra migrantem », etc.

2. *Capitula Monachorum*, c. 45 : « Ut scola in monasterio non habeatur nisi eorum qui oblati sunt. » *Monum. German. histor. Leges*, I, p. 202.

miers temps surtout, les études grammaticales obtiennent plus de succès qu'en France.

Les guerres civiles, cela va sans dire, devaient exercer une influence funeste sur la culture littéraire, d'autant plus que le haut clergé, évêques et moines, y prenait une part très active, soit par la parole, soit par le glaive. Mais enfin ces guerres eurent au moins un résultat final avantageux : elles séparèrent, et d'une manière en grande partie décisive, l'élément populaire allemand de l'élément populaire roman, pour constituer des États indépendants. Par rapport à l'activité littéraire elle-même, on peut reconnaître en même temps la différence essentielle qui existe entre l'empire franc de l'est et celui de l'ouest : en Allemagne, ce sont les études grammaticales et généralement scientifiques qui dominent, et, dans le domaine de la théologie, c'est l'explication de la Bible qui occupe la première place ; c'est là également qu'à la suite des études nommées en premier lieu, on voit s'accentuer un mouvement poétique bien plus riche, tandis qu'en France, ce sont le dogme et la philosophie, en sorte que ce pays se prépare déjà à devenir l'asile principal de la spéculation au moyen âge (1).

1. V. pour l'histoire et principalement pour l'histoire de la civilisation de cette période en général : Simson, *Jahrbücher des frænkischen Reichs unter Ludwig dem Frommen.*, 2 vol., Leipzig, 1874-16 ; — Dümmler, *Geschichte des ostfränkischen Reichs*, 2 vol. Leipzig, 1862-65.

CHAPITRE PREMIER

RABAN.

La plus ancienne et la plus importante, parmi les écoles monastiques de l'Allemagne, fut celle de Fulda; c'est là qu'enseignait cet élève d'Alcuin, qui nous a transmis, en les continuant avec le plus de succès, la science et la méthode de son maître. J'ai nommé l'allemand Hraban, lequel latinisa son nom en celui de *Rabanus*. Dans ce premier précepteur de la Germanie, comme on l'appela plus tard, se révèle tout d'abord l'universalité scientifique qui distingue le génie allemand, de même que les grandes aptitudes de ce génie et la ténacité du savant allemand, deux qualités que suppose cette universalité. Ce savant a exercé la plus grande influence sur le mouvement littéraire, en Allemagne.

Descendant d'une race illustre, à ce qu'il semble, Raban (1) naquit à Mayence, vers l'an 776, et c'est là sans doute le motif qui lui a fait se donner à lui-même le surnom de *Magnentius* (2).

1. *Rabani Mauri Opera omnia juxta edit. Colvenerii anno* 1617 *Coloniae datam... expurgatam etc.*, accur. Migne, Paris, 1851-52, 6 tom. (*Patrol. lat.*, tom, 107-112) ; — Kunstmann, *Hrabanus Magnentius Maurus, eine histor. Monographie.* Mainz, 1841 ; — Bœhmer, *Regesten zur Geschichte der Mainzer Erzbischœfe bearbeitet von Will.* Frankfurt, 1877, in-4, p. XIX sq. et p. 64 sq. ; — Bach, *Hrabanus Maurus der Schœpfer des deutschen Schulwesens.* Progr. Fulda, 1835, in-4; — Kœhler, *Hrabanus Maurus und die Schule zu Fulda.* Leipzig. Dissert. 1870 ; Dümmler, *N. A.*, p. 286 sq.

2. Par exemple, dans la préface, en distiques, d'une pièce de vers sur la vraie croix; on y trouve son nom complet, exprimé par l'élévation de certaines lettres en différents endroits du poème, de sorte que chaque lettre est sûrement déterminée. On y lit donc : « Magnentius Hrabanus Maurus. » Magnentius dérive, à mon avis, de l'ancien allemand *Magenze* et n'est point une corruption de Moguntinus. Raban prononçait peut-être le *gn* latin comme on le fait en italien et en français, et le *g* de *Magenze* comme on prononce *j* en allemand, ce qui explique l'orthographe de *gn*. La supposition de Kunstmann (p. 12 sq.), disant que Raban descendait de la famille de l'empereur Magnentius, me paraît bien singulière. Que Raban soit né à Mayence, c'est ce qui résulte de sa propre épitaphe composée par lui-même.

Fort jeune encore, il se rendit au monastère de Fulda, sous la direction de Baugulf, abbé de ce monastère, de 780 à 802. C'est là qu'il reçut les premiers éléments de la science, car déjà, à l'époque de Sturm, on y cultivait les études scientifiques (1), bien que ce monastère n'eût pas, à sa fondation, une tendance littéraire. Dès 801, Raban reçut le diaconat. Le successeur de Baugulf, Ratgar, l'envoya, en compagnie de Hatto, à l'école d'Alcuin, à Tours, où il avait dû se trouver auparavant (2). Il eut là, pour condisciple, Samuel, plus tard évêque de Worms, avec lequel il fut aussi intimement lié qu'avec Hatto, appelé Bonose. Ce dernier, qui excellait également dans l'art de la peinture, succéda plus tard à Raban, en qualité d'abbé de Fulda. L'école d'Alcuin exerça sur Raban une influence décisive. Outre la théologie, c'est-à-dire l'explication de la Bible, il y étudia, sous ce maître, les « arts libéraux » ; c'est assurément dans ce but que Ratgar l'avait envoyé à Tours, ainsi que le dit expressément une tradition antique, un catalogue des abbés de Fulda (3). Raban nous parle lui-même dans son ouvrage *De sancta cruce* (4), lequel est un fruit de ces études qu'il fit à Tours, des leçons qu'Alcuin lui donna sur la morale, la philosophie en général et, ce qui a un intérêt tout spécial, sur la métrique. Alcuin le prit en affection et lui appliqua par suite le surnom de *Maurus* (que porte souvent Raban comme écrivain), nom d'un disciple favori de

1. Déjà à cette époque, Eigil fut envoyé dans ce monastère pour y étudier les belles-lettres, *causa litterarum*, ainsi que le rapporte son biographe Candidus (*Vita Eig.*, c. 3). Cf. également plus haut, p. 119.

2. Voy. mes *Beitraege zur Karol. Litteratur*, dans *Sitzungsber. der K. seachs. Gesellsch. d. Wiss.* 1878, p. 98 sq., et cf. plus haut, p. 93 sq.

3. « Tertius abbas Ratgar... Hrabanum et Hatton Turonis direxit ad albinum magistrum *liberales discendi gratia artes.* » Voy. Schannat, *Historia Fuldensis*. Frankfurt, 1729. Cod. probat, p. 1.

4. Et spécialement dans l'*Intercessio Albini* (v. plus loin). Alcuin y dit à saint Martin, en parlant de Raban :

Hunc puerum docui divini famine verbi,
Ethicae monitis et *sophiae* studiis.

Et plus loin :

Abbas namque suus, Fuldensis rector ovilis,
Illum huc direxit ad tua tecta, pater,
Quo mecum legeret *metri* scholasticus *artem*,
Scripturam et *sacram* rite pararet ovans.

saint Benoît et qui, au rapport de Grégoire (1), se distingua par ses bonnes mœurs et commença à être l'auxiliaire de son maître (2).

A son retour de l'école d'Alcuin, Raban devint professeur à Fulda; son modèle, dans cette profession, fut Alcuin avec lequel il resta en correspondance. Grâce à diverses donations importantes, le monastère possédait déjà des matériaux littéraires considérables, que Raban augmenta encore d'une manière sensible; il avait, de plus, un bibliothécaire particulier. Mais, sous la direction de l'abbé Ratgar, qui peu à peu sacrifia tout à sa passion de bâtir et ne fit, pour ainsi parler, de ses moines que des maçons, l'école eut aussi à souffrir. Elle eut, en tout cas, et son maître avec elle, un sort plus favorable lorsque, après l'éloignement de Ratgar, Eigil devint abbé du monastère; c'était un homme d'une éducation achevée, jouissant de l'amitié de Raban qui, depuis longtemps, lui était cordialement dévoué; de plus, Eigil était le biographe de Sturm (3). Le nouvel abbé trouvait beaucoup de plaisir à s'entretenir avec Raban sur des sujets scientifiques. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner de voir ce dernier, qui était prêtre depuis six ans, succéder à Eigil, mort en 822.

Bien que Raban ne pût conserver plus longtemps sa chaire d'enseignement, il n'en continua pas moins toutefois à donner des leçons; c'est même comme abbé qu'il forma ses élèves les plus illustres, un Lupus, un Walahfrid, un Otfrid. Là où Raban prenait encore le plus de plaisir, c'était dans la vie de savant. Aussi consacra-t-il toujours toutes ses heures de loisir à l'enseignement et à l'étude (4). Il n'aimait point à s'occuper

1. Dialog. II, c. 3.
2. Peut-être Alcuin lui a-t-il dédié, à lui et à Samuel en même temps, un écrit aujourd'hui perdu et intitulé *De benedictione patriarcharum*, si toutefois la lettre d'Alcuin, qui en fait mention (dans Jaffé n° 291), est bien à l'adresse de Raban, ce qui ne semble pas invraisemblable.
3. Voy. plus haut, p. 119.
4. Comme le rapporte son disciple Rudolf dans la Vie de Raban, c. 5: « Huic itaque monasterio quintus a beato Bonifatio praefuit in regimine Rabanus abbas... Quoties cumque a curis saecularibus (quas, prout possibile erat, toto nisu declinabat) liber esse permittebatur, aut alios sacris litteris instruebat, aut in legendo vel dictando divinis scripturis semetipsum pascebat. »

de politique, ainsi que le faisait alors si généralement le haut clergé, ce que Raban blâme formellement (1). Certes, il ne pouvait pas néanmoins, dans sa position, s'empêcher de se prononcer en ce point, pendant les guerres civiles. Aussi longtemps que vécut Louis le Débonnaire, il prit parti pour lui, car, dans le conflit entre Louis et ses fils, Raban appuya sa décision sur le devoir de l'obéissance filiale qu'il fit ressortir avec beaucoup d'énergie. Mais le principe légitime de l'unité de l'Empire dut aussi contribuer à faire pencher la balance. C'est ainsi que Raban resta impérialiste, après la mort de Louis le Débonnaire, d'autant plus qu'il était l'ami personnel de Lothaire. Peu de temps après, au printemps de l'année 842, Raban déposa volontairement les insignes d'abbé du monastère. Il ne se laissa pas déterminer en cela, ainsi que le dit très bien Dümmler (2), par le seul déplaisir que lui causèrent les événements politiques dont la marche avait pris une tournure contraire à ses désirs, je veux dire par la défaite de l'empereur ; mais bien plutôt par le désir de se décharger du poids de l'administration d'un monastère si riche et si puissant, et de la vie des affaires pratiques, qui répondaient si peu à ses inclinations (3), et que sa conscience ne lui avait pas permis de négliger. Au surplus, en se démettant de ses fonctions, il ne faisait que suivre l'exemple d'un de ses illustres prédécesseurs, du savant Baugulf.

Après avoir remis à son ami Hatton la dignité abbatiale, Raban se retira donc sur le Pétersberg, près de Fulda, où il avait fait bâtir une belle église, pour s'y consacrer entièrement à ses études et à la composition de ses ouvrages. C'est alors qu'il composa son grand ouvrage encyclopédique *De universo*. Étant abbé, il s'était montré l'adversaire politique de Louis le Germanique ; mais l'entrevue que le roi lui-même avait sollicitée de lui fut suivie d'une réconciliation complète. Élu par le peuple et par le clergé, Raban ne pouvait donc

1. Voy. la préface de l'ouvrage *De universo* ad Haimonem.
2. *Gesch. d. Ostfrænk. Reichs*, I, p. 301 ; il faut aussi la prendre comme point de comparaison dans les lignes qui suivent.
3. Comme le supposent Lupus, c. 40. et Rudolf, *op. c.*, c. 50 ; cf. aussi la remarque 4, p. 139 (la parenthèse).

manquer d'obtenir le siège archiépiscopal de Mayence, après la mort de son ami Otgar, arrivée en 847. Arraché, bien malgré lui, à la vie scientifique, il ne laissa pas de déployer, en qualité d'archevêque, une grande activité, et la considération dont il jouissait comme savant contribua puissamment à lui faciliter les devoirs de sa charge. Dans cette même année eut lieu, à Mayence, un synode qu'il présida et dans lequel on s'efforça de remédier aux suites de la guerre civile si funeste pour le droit et pour les bonnes mœurs. Mais ce qui nous touche ici de plus près, ce fut le synode tenu également dans cette ville, l'année suivante, en même temps que la Diète ; car ce fut dans ce synode et sous l'influence décisive de Raban que furent condamnés Gottschalk et sa doctrine relativement à la prédestination, doctrine qu'il défendait avec toute l'opiniâtreté et la conviction d'un savant et d'un théologien allemand. Gottschalk appuyait, en effet, sa doctrine sur celle de saint Augustin, mais son tort consistait à en tirer les conséquences sévères ou dures qu'exigeait un développement systématique de cette doctrine, et à soutenir une *double* prédestination des méchants, comme des bons. Raban défendait au contraire l'opinion reçue dans l'Églige franque, opinion qui adoucissait, en la modifiant, la doctrine de saint Augustin (1).

Raban était l'adversaire personnel de Gottschalk ; ce dernier avait été, en effet, son élève au monastère de Fulda ; il descendait d'une noble famille saxonne et avait été reçu à Fulda comme interne. Gottschalk, dont l'esprit remuant et indépendant se sentait enchaîné dans le cloître franc, s'échappa et obtint d'un synode de Mayence, en 829, la dispense de son vœu. Mais Raban fit appel de cette décision du synode ; elle fut rapportée, et Gottschalk dut entrer dans le monastère d'Orbais. Après y avoir terminé son éducation scientifique, qu'il devait surtout à son étude personnelle et avant tout à la lecture des ouvrages de saint Augustin, il se mit à voyager, notamment dans le nord de l'Italie, faisant partout, à l'aide de

1. Cf. Weizaecker, *Das dogma von der goettlichen Vorherbestimmung im neunten Iahrhundert* dans *Iahrbücher f. deutsche Theologie.* Vol. IV, Gotha, 1859, p. 527 sq.

sa brillante éloquence, de la propagande pour sa doctrine. Aux instigations de Noting, évêque de Vérone, Raban écrivit, en 840, contre le novateur. Dans un second voyage, ce dernier avait reçu l'hospitalité chez le savant Eberhard, margrave du Frioul ; mais une lettre de Raban, écrite à ce comte, le fit chasser de cette cour. Gottschalk répondit aux attaques de Raban, l'accusa de semi-pélagianisme et donna à tous ses adversaires le sobriquet de « Rabanici. »

Les relations étaient donc des plus envenimées entre l'élève fugitif et son ancien maître, deux personnages dont le caractère, les talents, la naissance même formaient je ne dirai pas une diversité, mais un contraste, lorsque l'un d'eux parut devant le tribunal que présidait l'autre. La condamnation de Gottschalk n'en fut que plus prompte, mais elle n'eut pas lieu à l'unanimité : il fut fouetté cruellement, banni de l'Empire franc de l'est et livré à Hincmar, archevêque de Reims, chargé de le châtier encore. Mais il faut dire, pour être juste envers Raban, que les motifs de sa rigueur reposaient sur le grand péril moral qui ne pouvait manquer de résulter de la doctrine de Gottschalk, si ce prédicateur ambulant et enthousiaste répandait encore ses idées parmi le peuple. Voilà pourquoi Raban ne cessa pas, même plus tard, d'attaquer cette doctrine et sa diffusion, manquant, il est vrai, d'humanité à cette occasion envers le libre-penseur. A part cela, il se fit remarquer, comme évêque, par son affabilité et sa protection envers les opprimés et les pauvres. Pendant qu'il remplissait consciencieusement ses devoirs de pasteur, il resta, lui, vrai modèle de l'application allemande, fidèle à son activité d'écrivain infatigable jusqu'à sa mort. Chargé d'années, il quitta ce monde en 856.

Raban n'a presque qu'une importance indirecte pour la littérature générale, mais cette importance est considérable, surtout, cela va sans dire, pour la littérature de l'Allemagne. Son activité littéraire, extraordinairement grande, poursuit, à peu d'exceptions près, un but pratique ; provenant le plus souvent de ses fonctions de professeur, de pasteur, d'abbé et d'évêque, c'est à leur service qu'elle est consacrée et elle a pour but la culture intellectuelle et morale du clergé d'abord, du peuple

ensuite. De même qu'Alcuin, Raban était, avant tout, professeur ; c'était là sa vocation proprement dite, et l'école du monastère avait pour mission première la formation du clergé. La plupart des ouvrages de Raban poursuivent le même but. On peut les diviser en plusieurs groupes. En premier lieu, ceux qui sont directement consacrés à l'enseignement, comme les *compendium*, semblables à ceux d'Alcuin et probablement composés d'après leur modèle. Dans cette classe, il nous faut ranger d'abord deux travaux sur la grammaire : le premier, intitulé, par les éditeurs, *Excerptio de arte grammatica Prisciani*, est consacré presque tout entier à la prosodie ; dans un appendice, qui forme comme un second livre (1), l'auteur, suivant en cela l'exemple d'auteurs anciens, traite du mètre et de la poétique. Il est possible que ce travail formât un supplément à la Grammaire d'Alcuin, qui considérait la métrique comme une science spéciale (2). Ce travail de Raban est important au point de vue de l'histoire littéraire, non seulement, comme l'a bien remarqué Baehr (3), en ce qu'il fit pénétrer Priscien dans les écoles allemandes, mais surtout en ce qu'il nous témoigne de l'intérêt spécial de notre auteur pour la métrique ; il l'avait apprise avec zèle sous la direction d'Alcuin et il l'enseigna de même, à l'aide très probablement de ce Compendium ; et ce point est important par rapport à la poésie latine et allemande de ses élèves. Le second ouvrage de ce groupe est un petit traité qu'on a intitulé *De inventione linguarum*, mais qui mériterait plutôt le titre de *De inventione litterarum*, c'est-à-dire des lettres de l'alphabet. L'auteur y parle, en effet, des alphabets suivants, en consacrant une ou deux lignes à leur inventeur : hébreu, grec, latin, alphabet des Scythes d'Ethicus et alphabet des Marcomans ou Normans, « desquels tirent leur origine ceux qui parlent allemand, »

1. Cet appendice débute ainsi : « Sane quia in *superiore libello*... superest ut ipsius metri vim, etc. » Ed. Migne, t. III, p. 666.
2. V. plus haut, p. 23. Pour ce compendium de Raban, voir Hertz dans la préface de son éd. de Priscien (Leipzig, 1855), p. x, rem. 36. J'y remarque peu d'additions personnelles de l'auteur à la suite des citations des poètes chrétiens, notamment de Prudence.
3. *Geschichte der roem. Literatur im Karoling. Zeitalter*, p. 419.

alphabet dont se servent pour écrire leurs chants et leurs incantations « ceux qui vivent encore dans la religion païenne » (il veut parler des Runes). Vient ensuite une série d'abréviations et de monogrammes : ce petit traité était apparemment destiné à l'enseignement.

Comme fruit de son professorat et en même temps du grand intérêt qu'il portait à sa langue maternelle, il faut citer des recueils de gloses allemandes ; Walahfrid nous en a conservé un sur les parties du corps humain et il l'écrivit d'après une leçon de Raban. Un manuscrit du IXe siècle attribue également à Raban l'élaboration d'un glossaire latin-allemand de la Bible (1). Son intérêt philologique et allemand se montre également et d'une manière très frappante dans l'explication étymologique des noms allemands de personnes, en un endroit où l'on était loin de l'espérer, c'est-à-dire dans maints de ses poèmes ; c'est même parfois cette explication qui forme la pointe de ces écrits, vu qu'ils sont adressés aux personnes qui portent les noms en question (2). On peut même voir un témoignage de son amour pour sa langue maternelle dans le renouvellement de l'ordonnance de prêcher en allemand, ordonnance faite dans le premier synode présidé par Raban, quoique le sentiment du devoir de pasteur et le sens pédagogique de l'ancien professeur aient sûrement contribué à amener cette décision.

Le livre *De computo* semble être destiné d'une manière immédiate à l'enseignement, quoiqu'il ait été composé sur les instances particulières d'un moine, affamé de savoir, Marcharius, lequel avait seulement prié Raban de corriger pour lui quelques propositions, énoncées par d'autres, sur cette science

1. Voy. *Die althochdeutschen Glossen gesammelt und bearbeitet von Steinmeyer und Sievers*. Vol. I. Berlin, 1870, p. 3 sq.

2. V. c. 13, Brunward, etc. 26, Isanbert ; voy. en outre c. 5, Batorich, et, c. 17, Gerhoh ; on y trouve, du reste, l'explication de noms d'autres langues comme c. 7, Praeclarus, c. 20, Samuel. Pour en citer un exemple, c. 26, v. 5 sq :

Cuncta quidem tibimet virtutum insignia condunt
Nomen, quo clarus, dignus honore fias
Ferrum te fortem, *clarum*, virtute decorum,
Signant . .

et de les rendre ainsi plus intelligibles (1). Mais déjà, sous Charlemagne, un décret synodal avait rendu le comput obligatoire pour l'enseignement du clergé, et le livre de Raban est composé sous la forme du dialogue, tout comme les manuels d'Alcuin : c'est l'élève qui interroge, et le maître donne la réponse. Ainsi que l'énonce le début, ce livre est destiné aux élèves d'un « âge mûr, » et le maître donne au disciple le titre de frère (*Frater*). Malgré cela, on y trouve également traités les premiers éléments. Comme tous les ouvrages analogues de Raban, ce livre est une compilation; l'auteur y a fait passer des citations textuelles, parfois même des pages entières, de l'ouvrage fondamental de Bède, intitulé *De temporum ratione;* il y a, de plus, mis à profit, entre autres, les *Étymologies* de saint Isidore, l'*Arithmétique* de Boèce, ouvrages qu'il cite lui-même. L'auteur restreint sa collaboration, même dans le prologue, particulièrement à la « clarté » du texte, tout en procédant avec une certaine indépendance dans l'ordonnance de la matière. En s'efforçant donc, comme il le dit, d'être bref et de ne donner que ce qui est nécessaire; en laissant de côté, par conséquent, les détails qui n'ont qu'un intérêt éloigné de son but, il a composé, de fait, un manuel plus approprié aux études que ne l'était l'ouvrage de Bède.

Rappelons ici, comme se rattachant au Comput, un Martyrologe (*Martyrologium*) que Raban composa à la prière de l' « abbé » Ratleik, ancien notaire d'Eginhard (2), et qui, après la mort de ce dernier, devint supérieur du monastère de Séligenstadt. Ce livre de Raban ne fut composé par conséquent qu'après le mois de mars de l'année 840. Ratleik, ainsi que le montre la dédicace, était un savant, et, depuis l'année 839, il était chancelier de Louis le Germanique (3). Raban dédia encore, plus tard, par un poème en distiques, ce livre à l'archichapelain Grimald. Cet ouvrage a pour base celui de Bède,

1. Raban dit dans le prologue : « Petebas ergo ut quibusdam de computo propositionibus earumque minus perfectis responsionibus, quas mihi protuleras nescio a quibus confectas, stylum adhiberem eosque tibi lucidiores redderem. »

2. V. plus haut, p. 115

3. V. à son sujet Dümmler, *op. c.*, p. 868 sq.

mais tel qu'il avait été en partie remanié par Florus (1), et Raban ne fit qu'y faire des additions puisées à d'autres sources et retoucher le style en différents endroits (2).

Le deuxième groupe se compose des *Commentaires sur la Bible*. Ce genre de littérature, cultivé par Raban avec un zèle tout particulier, naquit, en ce qui concerne l'auteur, des leçons données par ce dernier; il composa, en effet, le plus ancien de ses commentaires, celui sur saint Matthieu, à l'époque où il n'était encore que prêtre et professeur; et il le fit sur le désir des moines qui lisaient l'Évangile avec lui et regrettaient de ne pas avoir pour cet évangéliste, comme du reste pour les autres, une explication complète et suffisante. C'est là ce que nous dit Raban lui-même dans la dédicace qu'il fait de cet ouvrage à Heistulf, archevêque de Mayence. Ce commentaire est surtout important pour l'histoire de la littérature, à cause de l'influence qu'il exerça sur la poésie d'Otfrid, et, en second lieu, parce qu'il est le premier de Raban; son genre de composition, en effet, fut décisif pour ceux que l'auteur écrivit dans la suite. La dédicace elle-même nous en donne l'explication suivante. Le commentaire a pour but de remplacer l'étude des anciens commentateurs pour ceux d'abord qui, n'ayant point de fortune, ne sont pas à même de posséder une bibliothèque ou qui ne disposent tout au plus que d'un nombre restreint d'ouvrages sur cette matière. Dans ce but, et suivant encore ici l'exemple de son maître Alcuin (3), Raban donne comme une anthologie des explications des anciens commentateurs, dont il rapporte différents passages, soit textuellement, soit d'après le sens, et, par conséquent, en abrégé. Il ne dédaigne pas toutefois, à l'occasion, d'ajouter des explications personnelles, et ces explications sont ici bien plus nombreuses que dans les commentaires postérieurs

1. V. vol. I, p. 680, et cf., plus loin, ce que nous disons de Florus de Lyon.

2. Raban caractérise lui-même, dans la préface, son travail dans les termes suivants : « Feci quantum potui et singulis diebus nomina sanctorum, quae scripta sive notata ab antecessoribus in libellis reperi, ibidem inserui; et cujuscumque sancti obitum sive martyrium, qualiter vitam finierint, legi, breviter, prout valui, notavi. »

3. V. plus haut p. 27.

de Raban. Il a constamment désigné en marge les auteurs par les lettres initiales de leur nom (1), et ses propres explications par le nom de Maurus. Son ouvrage a donc, dans sa disposition, une tendance toute pratique, et Raban déclare ce procédé plus commode, quoique non absolument nécessaire (2). Il divisa ce commentaire en huit livres, en s'efforçant autant que possible de les terminer, ainsi qu'il le dit lui-même, par un discours du Sauveur (3). Quant au genre d'explication lui-même, c'est, conformément à la tradition, l'interprétation allégorique qui domine; pour l'auteur, elle est l'essentiel, ainsi que le montre, du reste, un passage de la dédicace. Néanmoins, plus que dans ses autres commentaires, Raban y donne également l'explication historique et linguistique, et il tient compte des autres évangiles et de leurs déviations.

Devenu abbé, Raban entreprit, vers 825, l'explication de l'Ancien Testament sur le même modèle. C'est Frechulf, évêque de Lisieux, qui l'engagea à écrire ce nouvel ouvrage, en le priant de composer un commentaire sur le Peutateuque, vu que, dans sa ville épiscopale, il avait grandement à souffrir du manque de livres; il n'avait pas même réussi à y trouver une Bible. Le commentaire qu'il désirait devait être composé dans le même genre que le commentaire sur saint Matthieu (4). Raban acquiesça à cette demande, en commentant peu à peu les cinq livres de Moïse. Ce savant travail de compilation semble être devenu insensiblement un véritable besoin pour Raban, car il commenta encore, avec le cours des ans, et de cette même manière anthologique, un grand nombre de livres de l'Ancien Testament. Il dédia la plupart de ces commentaires à l'empereur Lothaire, et même il en composa deux sur son

1. Probablement dans les citations textuelles seules, procédé qu'il a suivi dans le commentaire sur les livres des Rois, ainsi qu'il le dit dans la préface de ce dernier.

2. « (Opus) non quasi pernecessarium, cum multi scriptores me in illo vestigio praecesserint, sed quasi magis commodum, cum plurimorum sensus ac sententias in unum contraxerim. » (Praef.)

3. « Totumque opus in libros octo distinxi, illud maxime observans ubicumque potui, ut ubi evangelista sermones domini consummatos esse referebat, ibi librorum terminos constituerem.» (Praef.)

4. Que Frechulf connaissait bien, quoiqu'il ne le nomme pas.

désir formel. Ceux des livres de Judith et d'Esther sont dédiés à l'impératrice Judith, que l'auteur compare aux héroïnes juives, lesquelles du reste sont considérées ici comme le type de l'Église. Quant aux commentaires sur les *Paralipomènes* et les *Macchabées*, c'est à Louis le Germanique que Raban les dédia, après avoir même déjà dédié le dernier depuis longtemps à l'archidiacre impérial Gérold. Le premier de ces deux ouvrages doit être, pour le roi, comme un guide dans la direction du gouvernement (1). Mais tous deux, joints à l'explication des *livres des Rois*, composée pour l'archichapelain Hilduin, ont un intérêt général en ce qu'ils nous montrent l'étendue des connaissances historiques et de la culture de Raban, qui était le premier savant de l'Allemagne à cette époque. Dans la composition de ces commentaires, l'auteur a mis aussi à profit même des historiens profanes, notamment Justin, et même, en dehors de Josèphe, un auteur *moderne* juif (2), ce dont on lui sut très mauvais gré.

Parmi les écrits du Nouveau Testament, Raban commenta encore les *Épîtres de saint Paul :* cet ouvrage, très détaillé, n'est qu'une pure compilation, et il fut même composé, en partie, avec l'aide d'autres personnes. On lui attribue, en outre, un commentaire sur saint Jean. Enfin, pour répondre au désir de Louis le Germanique, Raban édita une explication des cantiques qu'on chantait à matines.

Nous distinguons, en troisième lieu, les ouvrages scientifiques de Raban, c'est-à-dire ceux qui étaient destinés à compléter l'éducation du clerc et du savant. A cette classe appartient d'abord celui qu'il composa étant encore professeur et qu'il dédia à l'archevêque Heistulf; il a pour titre : *De clerico-*

1. Raban dit dans la dédicace : « ... Cogitavi aliquod servitium, ut, amantissimo decet domino, vobis exhibere, quod etiam vestrae nobilitatis in divinis legibus potuisset nostro labore aliquo modo florens exercere ingenium, divinaque sacrorum librorum testimonia rimando, regni gubernacula secundum Patrum praecedentium exempla legitime tenenda instruere. »

2. Il l'avait d'abord cité dans le commentaire sur les livres des Rois ; malgré les attaques qu'il subit à cet effet, il le mit de nouveau à profit dans son travail sur les Paralipomènes, preuve que ces attaques l'avaient peu tourmenté. Il s'explique là-dessus dans la dédicace de ce dernier commentaire.

rum institutione, et doit sa naissance à des réponses, orales et écrites, faites par Raban à des questions que ses moines lui avaient adressées, surtout ceux qui avaient reçu les ordres. Tout ce qui est nécessaire à la discipline et à l'éducation du prêtre pour le service de l'Église, doit être contenu et expliqué dans cet ouvrage. Il comprend trois livres. Dans les deux premiers, l'auteur traite les questions ayant trait à l'intelligence du service ecclésiastique : dans l'un, la constitution de l'Église, les ordres, l'habillement des prêtres, le baptême, la messe; dans l'autre, les offices des heures canoniques, la prière, la confession, le jeûne, les fêtes, le chant ecclésiastique, les leçons, le symbole, et « comme pour faire contraste avec ce dernier » un tableau synoptique des diverses hérésies. Dans le troisième livre, Raban enseigne quelle est l'éducation nécessaire aux ecclésiastiques. D'après lui, la plénitude de la science, l'intégrité de la vie et la perfection de l'érudition doivent être le partage de ceux-là surtout qui commandent dans l'Église. La sagesse et les bonnes mœurs sont également nécessaires; celle-là donne du relief à celles-ci, et celles-ci recommandent celle-là : l'auteur traitera donc des deux dans ce livre (c. 1) (1). Mais, pour Raban, la base comme le couronnement de toute sagesse, c'est la science de l'Écriture sainte : cette science, qui dérive immédiatement de Dieu, est la source de toute vraie sagesse, soit profane, soit même païenne (c. 2) (2). Il traite donc, en premier lieu, de l'étude de l'Écriture sainte (c. 6 sq.) ; ensuite, des sciences des païens (c. 16 sq.). L'auteur en parle d'abord en général, en distin-

1. « Sed quia utrumque necesse est, ut bonam vitam sapientia illustret, et sapientiam bona vita commendet, utrumque in hoc libro... digeremus. »

2. « Fundamentum autem, status et perfectio prudentiae scientia est sanctarum Scripturarum, quae ab illa incommutabili aeternaque sapientia profluens, quae ex ore Altissimi prodiit, primogenita scilicet ante omnem creaturam, Spiritus sancti distributionibus per vasa Scripturae lumen indeficiens, quasi per laternas, orbi lucet universo, *ac si quid aliud est, quod sapientiae nomine rite censeri possit, ab uno ecclesiaeque sapientiae fonte derivatum, ad ejus respectat originem.* » Il développe encore cette pensée et dit plus tard : « Ac ideo ad unum terminum cuncta referenda sunt et quae in libris gentilium utilia, et quae in Scripturis sacris salubria inveniuntur...»

guant ce qui dans ces sciences, comme dans les institutions des hommes, est superstition de ce qui ne l'est pas, et en rejetant seulement ce qui est superstitieux. Tout ce qui est historique, il le prend par cela même sous sa protection (1); l'histoire des païens sert même à l'explication de la Bible.

Au chapitre 18, Raban passe aux arts libéraux et il commence par la grammaire qu'il définit ainsi : *Scientia interpretandi poetas atque historicos et recte scribendi loquendique ratio.* Vient ensuite la métrique, « enseignée par la grammaire ; » l'auteur en parle comme d'une « noble » science (2), et il base son jugement sur ce point erroné, à savoir que les psaumes et les cantiques de l'Ancien Testament auraient été composés dans un mètre classico-antique. De plus, dit-il, c'est dans un mètre semblable que des ouvrages excellents ont été composés par des hommes évangéliques, tels que Juvencus, Sédulius (que Raban aime aussi à citer dans ses commentaires bibliques), Arator, Alcimus (Avitus), Clemens (Prudentius), saint Paulin et saint Fortunat. « Mais si nous voulons lire les poèmes et les livres des païens à cause de leur éloquence fleurie, » il nous faut procéder comme le faisaient les Juifs envers leurs esclaves païennes ; d'après les prescriptions divines (II[e] liv. de Moïse) ils ne pouvaient contracter mariage avec elles qu'après les avoir purifiées en leur coupant les cheveux et les ongles (3).

Raban recommande la rhétorique à cause des sermons ; il exalte particulièrement la dialectique qui est, ainsi qu'Alcuin l'a montré (4), une arme contre les sophismes des hérétiques ; mais, en même temps, il met en garde contre l'abus de l'art de

1. « Aliud est enim facta narrare, aliud docere facienda.» (L. III, c. 17).
2. « Metricam autem rationem... non ignobile est scire. » (C. 18.)
3. Cette pensée est empruntée à St Jérôme. Voy. vol. I, p. 214. Raban continue en l'expliquant ainsi : « Itaque et nos hoc facere solemus, hocque facere debemus, quando poetas gentiles legimus, quando in manus nostras libri veniunt sapientiae saecularis, si quid in eis utile reperimus, ad nostrum dogma convertimus, si quid vero superfluum de idolis, de amore, de cura saecularium rerum, haec radamus, his calvitium inducamus, haec in unguium more ferro acutissimo desecemus. » (C. 18.)
4. *De fide Trinit.* (Praef.). Voy. plus haut p. 28.

disputer (1). L'auteur recommande l'arithmétique parce que l'étude de cette science nous distrait des désirs charnels et qu'elle explique la signification mystique des nombres, dans l'Écriture sainte. Quant à l'astronomie (c. 25), ce qu'il y a à remarquer, c'est que Raban la distingue de l'astrologie, divisée par lui en astrologie naturelle et superstitieuse. La première est presque identique avec l'astronomie; seulement, l'auteur semble n'entendre par là que celle qui est purement pratique, c'est-à-dire qui a pour but la détermination du calendrier (2).

Après avoir parlé de l'utilité des sept arts libéraux, il fait voir, de plus (c. 26), que les écrits philosophiques eux-mêmes des païens, des Platoniciens notamment, ne doivent pas être complètement répudiés, qu'ils contiennent maints préceptes moraux très utiles et même quelques vérités touchant le culte d'un Dieu unique. Dans le chapitre suivant, Raban parle de la pratique des vertus, principalement des quatre vertus cardinales, et il explique ensuite (c. 28 sq.) comment l'ecclésiastique doit s'y prendre pour instruire; il faut, dans la prédication notamment, qu'il ait constamment en vue l'intelligence du peuple, et, partant, qu'il n'apprenne pas ses sermons par cœur (c. 30). Il traite encore des différents genres d'éloquence et de la diversité des *exhortations* à adresser; elles doivent se baser sur l'âge, le sexe et les défauts des personnes auxquelles s'adresse le discours.

Cet ouvrage lui-même n'est, en grande partie, qu'une compilation, textuelle le plus souvent, de divers ouvrages des Pères, ainsi que Raban prend soin de le faire observer dans la dédicace; il a mis surtout à profit, à côté des *Institutions* de Cassiodore, la *Doctrine chrétienne* de saint Augustin et le livre

1. Cf. Prantl, *Geschichte der Logik*, vol. II, p. 19.

2. Comme au moyen âge les termes *astronomia* et *astrologia* sont employés d'une manière peu précise, ce passage mérite d'être reproduit dans ses parties principales : « Inter astronomiam autem et astrologiam *aliquid* differt, licet ad unam disciplinam ambae pertineant. Nam astronomia coeli conversionem, ortus, obitus motusque siderum continet, vel *ex qua causa ita vocentur* ; astrologia vero partim naturalis, partim superstitiosa est. Naturalis dum exsequitur solis lunaeque cursus vel stellarum, *certas temporum quaestiones*. »

de saint Grégoire, connu sous le nom de *Cura pastoralis*. Quelque peu original que soit cet ouvrage de Raban, il est cependant de la plus grande importance, aussi bien pour la connaissance du degré d'élévation de la culture du clergé, à cette époque, surtout en Allemagne, que pour l'influence qu'il exerça, non seulement sur les disciples immédiats de Raban, mais même sur les siècles ultérieurs (1).

Nous retrouvons ce même caractère scientifique dans un autre ouvrage bien plus considérable que Raban composa dans sa solitude de lettré, après s'être démis de sa dignité d'abbé : c'est l'encyclopédie : *De universo*, comprenant vingt-deux livres, qu'il dédia d'abord à un ancien compagnon d'études, à Haimon, évêque d'Halberstadt. Cet ouvrage avait pour but, ainsi que l'auteur l'écrit à Haimon, de tenir lieu de récapitulation pour cet évêque missionnaire si affairé, en lui présentant sous une forme concise ce qu'il avait lu autrefois jeté çà et là dans vingt volumes. Raban l'a composé à la manière des Anciens qui écrivaient sur la nature des choses et sur les étymologies des noms et des mots; mais il s'est proposé encore un autre but; il y a ajouté la signification mystique de ces mêmes choses, en sorte qu'Haimon y trouvera, marchant de pair, aussi bien l'explication historique que l'explication mystique (2). C'est en cela effectivement que consiste principalement l'originalité de cet ouvrage, qui, pour le reste, est, en majeure partie, une copie textuelle des *Étymologies* de saint Isidore : c'est, pour ainsi dire, une encyclopédie Isidorienne mise à la portée du théologien chrétien. Pour atteindre ce but, l'auteur a un peu changé l'ordonnance de la matière : saint Isidore commence son ouvrage avec les sept arts libéraux, auxquels se rattachent la médecine, la jurisprudence et la science historique ; ce n'est qu'après cela que la Bible et la

1. Deux autres ouvrages bien moins importants et écrits plus tard par Raban offrent un fond analogue; nous nous contentons d'en faire connaître le titre : *De sacris ordinibus, sacramentis divinis et vestimentis sacerdotalibus ; De disciplina ecclesiastica libri tres.*

2. Cf. avec cela l'autre dédicace adressée à Louis le Germanique, dans laquelle Raban caractérise l'ouvrage comme traitant *de sermonum proprietate et de mystica rerum significatione.*

liturgie lui servent de transition pour arriver à Dieu lui-même et à la hiérarchie céleste (livre VIII) (1); Raban, au contraire, débute par ces dernières, en consacrant ses cinq premiers livres en général à la religion et à l'Église et en laissant complètement de côté les sciences profanes. Pour le reste, il suit en grande partie le cadre de saint Isidore (2); mais afin de faire correspondre le nombre des livres de son ouvrage au nombre des livres de l'Ancien Testament, ainsi que l'a fait saint Jérôme, il l'a divisé en vingt-deux livres, au lieu de le diviser en vingt, comme saint Isidore. Que l'explication mystique, c'est-à-dire allégorique, ajoutée par Raban, ne soit elle-même, en général du moins, qu'un travail d'emprunt, c'est ce qu'il est à peine besoin de dire, vu son caractère traditionnel. Ici même Raban a eu pour source principale saint Isidore et en particulier son livre « *Allegoriae quaedam sacrae Scripturae* » (3).

Quoique Raban mette peu de son propre fonds dans ce volumineux ouvrage dont il dédia un exemplaire au roi Louis,

1. Voy. Vol I, p. 624.
2. A partir du onzième livre, avec lequel plusieurs manuscrits commencent une deuxième partie (voy. vol. I, p. 625.); seulement parmi les livres de St Isidore qui précèdent celui-là, Raban en déplace deux, en partie seulement, et les fait entrr en ligne plus tard; par exemple, le neuvième d'Isidore jusqu'au commencement du chapitre cinquième, devient le dixième de Raban. D'un seul même livre de St Isidore, le quatorzième, Raban fait deux livres, le douzième et le treizième (ce dernier à partir du ch. 8 du quatorzième livre d'Isidore) et, dans ce cas, il ajoute beaucoup du sien. Montrons par un ou deux exemples, pris au hasard, le procédé de Raban dans le remaniement de l'ouvrage de St Isidore. Il dit (*De universo*, l. XVI, c. 4); « *Cives* vocati, quod in unum coeuntes vivant, ut vita communis et ornatior fiat et tutior. » C'est, à la lettre, ce que dit St Isidore (l. IX, c. 4, § 2). Or, Raban continue : « Cives autem mystice in bonam partem ponuntur, ut est illud in Apostolo : Vos estis cives sanctorum et domestici Dei (*Ephes.* II.). Item in malam partem, quando ad Babyloniam spiritalem, hoc est, in partem diaboli deputantur. » Raban dit un peu plus loin dans le même chapitre : « *Mercenarii* sunt qui serviunt accepta mercede : iidem et barones Graeco nomine, quod sint fortes in laboribus. » A cette reproduction textuelle de St. Isidore (*l. c.*, § 31), Raban ajoute : « Mercenarii mystice illos significant qui serviunt domino, non pro amore divino tantum, sed pro temporali retributione, de quibus scriptum est in Evangelio, » et là-dessus il cite deux passages des livres saints.
3. V. Vol. I, p. 630. On attribue à Raban lui-même un livre intitulé *Allegoriae in universam sacram scripturam* dans lequel se trouve donnée la signification allégorique d'un grand nombre de substantifs, rangés par ordre alphabétique.

sur le désir même de ce monarque (1), il n'en est pas moins vrai de dire qu'il était important pour la conservation et la propagation de maintes connaissances du moyen âge, vu que, par sa disposition particulière, comme par le nom de son auteur, il devait se recommander, plus que ne le faisait celui de saint Isidore, au clergé de cette époque.

A ce groupe des œuvres de Raban, il faut encore rattacher le traité de peu d'étendue : *De anima*, lequel est dédié à Lothaire, roi très avide de science, par conséquent à Lothaire II; c'est peut-être le dernier écrit de notre auteur (2). Ce traité n'est presque qu'un extrait, emprunté principalement au livre de Cassiodore, qui a le même titre (3) ; Raban dit, dans la dédicace, n'y avoir fait qu'une ou deux additions de son propre fonds. Chose curieuse, notre auteur y a ajouté, sur l'art militaire des Romains, « à cause des incursions très fréquentes des Barbares, » quelques chapitres consistant en des extraits assez courts de l'ouvrage connu de Végétius : *De disciplina Romanae militiae* (4).

Les ouvrages que nous venons de considérer dérivent directement soit de l'enseignement, soit des études savantes de Raban qui avait pour but, en les composant, et de s'instruire lui-même et de propager la science qu'il avait acquise : ce sont donc des produits du maître d'école et du savant ; mais, à côté de ces écrits, nous en trouvons une autre classe, essentiellement différente, et les ouvrages qui la composent doivent leur origine à la position officielle de Raban, soit comme abbé, soit comme évêque. Ce sont des écrits du théologien publi-

1. Dans cette dédicace elle-même se manifeste la tendance religieuse de l'ouvrage, car selon l'expression de Raban, l'ouvrage doit servir au Roi : « Quatenus tuum bonum studium multis proveniat ad spiritalem profectum, et fiat tam tibi quam illis (à ses sujets) *spiritale exercitium atque coelestis gaudii incrementum.* »

2. Du moins est-il de ses dernières années, ainsi que l'a montré Duemmler dans l'édition, ci-dessous énoncée, de l'appendice (p. 451).

3. V. vol. I, p. 545.

4. Ces chapitres manquaient dans le manuscrit qui nous reste de ce traité, mais ils furent récemment découverts dans un codex collectif de Trève et publiés par Dümmler dans la *Zeitschrift f. deutsch. Alterth. N. F.*, vol. III, p. 443 sq.

ciste, pour ainsi dire, comme les décisions sur les questions de la discipline ecclésiastique, décisions qui avaient été provoquées soit par des demandes de collègues ou bien par des circonstances déterminées et extérieures. Les écrits de cette classe ne manquent pas d'importance pour l'histoire de l'Église et de la civilisation, et parfois même, quoique indirectement, pour l'histoire politique. Ils ont, en partie, la forme d'épîtres, et Raban y montre souvent une plus grande indépendance de pensée et une expression plus libre, plus individuelle, que dans les volumineuses compilations. C'est ainsi que dans deux écrits, adressés, l'un à Humbert, évêque de Wurzbourg(1), et l'autre à Hatton(2), il traite la question suivante : A quel degré de parenté le mariage est-il licite ? Dans le deuxième de ces écrits, il répond à cette question, mais il en traite également une autre bien éloignée de celle-là. Il se demande, en effet, ce qu'il faut penser de ceux qui, au moyen de l'art magique ou des divinations diaboliques, sont capables, comme on dit, de tromper les hommes et de les arracher à leur premier état(3). Ici, l'auteur ne se contente pas de parler des passages de la Bible qui traitent des devins et des magiciens, mais il donne en même temps un tableau des différentes espèces de sorciers que distinguait l'antiquité classique, tableau qui remonte à Varron, cité souvent par Raban. Au reste, Raban rejette, tout aussi peu que les Pères, la puissance des démons (4), au sujet de laquelle il partage généralement l'opinion de ces docteurs de l'Église. Cet écrit, par la seule posi-

1. *Quota generatione licitum sit connubium.*

2. *De consanguineorum nuptiis et de magorum praestigiis falsisque divinationibus.*

3. « Alteram (quaestionem), quid de his sentiendum esset, qui magicis praestigiis sive incantationibus daemoniacis dicuntur homines fallere et a statu suo pristino evertere posse. »

4. Puissance dont il explique la possibilité d'une manière toute spéciale: « Quod vero non solum quaedam daemones futura praedicunt, verum etiam quaedam mira faciunt, pro ipsa utique sui corporis excellentia, cura non contemnatur a prudentibus : cum plerique iniqui ac perditi homines ita exerceant corpora sua, tantaque diversis artibus possint, ut ii qui haec nesciunt, nec aliquando viderunt, etiam narrata vix credant : quam multa funambuli caeterique theatri artifices, quam multa opifices maximeque mechanici miranda fecerunt. Num ideo meliores sunt bonis, » etc.

tion de la question elle-même, ne manque pas d'intérêt pour l'histoire de la civilisation. — C'est ainsi que, dans une brochure, Raban défendit l'institut des chorévèques si violemment attaqué dans la région occidentale du pays des Francs ; c'est ainsi également que, dans l'affaire de Gottschalk, il écrivit plusieurs épîtres (qui traitent en même temps la question de la prédestination), celles par exemple, qui sont adressées à Noting, évêque de Vérone, au margrave Eberhard, à Hincmar de Reims, épîtres qui étaient évidemment destinées à la publicité.

Mais, parmi toutes les brochures de Raban, il y en a deux qui offrent un intérêt plus général ; elles sont en même temps l'expression vivante de l'individualité de notre auteur qui a fait passer une partie de son âme dans le récit : elles méritent par conséquent d'arrêter plus longtemps notre attention. L'une est l'écrit même contre Gottschalk : *De oblatione puerorum ;* c'est par cet écrit que Raban protesta, auprès de Louis le Débonnaire, contre la dispense des vœux monastiques accordée à Gottschalk par le synode de Mayence, et il parvint effectivement à faire rapporter cette décision. Raban cherche d'abord à établir, par le témoignage de l'Écriture sainte et les exemples des Pères, que le chrétien est autorisé à consacrer son enfant à Dieu. Il réfute ensuite l'objection de Gottschalk : puisque l'oblation d'un mineur, disait ce dernier, doit être confirmée par des témoins ayant les qualités requises (*idonei*), des Saxons seuls auraient pu lui servir de témoin, vu que d'après le droit saxon il n'est pas permis à un homme d'une autre nation de témoigner dans une affaire où il s'agit de la perte de la liberté d'un Saxon. Comme si le service du Christ, ajoute Raban, enlevait la liberté et la noblesse de la naissance ! Le sentiment national de Raban se révoltait à voir Gottschalk rejeter, pour se défendre, le témoignage des Francs ; aussi, après avoir combattu, au point de vue biblique, les exigences du droit saxon, « comment, s'écrie-t-il, dans un transport de colère, comment donc concilier, aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes, que ceux qui sont inférieurs en vertu et en dignité méprisent ceux qui sont leurs supérieurs et rejettent comme indignes de tout honneur ceux aux-

quels ils devaient se soumettre(1)? Qui ignore donc que les Francs, devenus chrétiens avant les Saxons, soumirent ces derniers par les armes, et, en qualité de souverains, les convertirent au christianisme? » — C'est ainsi qu'à la fierté inflexible du Saxon, nous voyons s'opposer la fierté du Franc, lequel compare ensuite son peuple aux Perses et aux Romains et le met sur une même ligne que ces dominateurs de l'univers. La colère rend en cet endroit Raban vraiment éloquent, et sa langue, il n'y a pas à le méconnaître, a un certain souffle de noblesse. Ce n'est point le clerc, c'est le noble Franc que nous entendons parler ici. — Raban cherche à démontrer, en second lieu, par des passages de la Bible, qu'un vœu fait à Dieu ne saurait être rompu, et il montre enfin, en troisième lieu, que la vie monastique est une institution divine.

L'autre brochure remarquable de Raban est le livre intitulé : *De reverentia filiorum erga patres et subditorum erga reges;* c'est avec cet ouvrage que l'auteur entra en lice pour Louis le Débonnaire, après que ce monarque eût été mis en prison et détrôné, en 833. S'appuyant sur des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, il y fait ressortir le précepte divin d'honorer les parents, en faisant voir que Dieu bénit ceux qui l'accomplissent, tandis que le malheur poursuit ceux qui le violent. Il passe ensuite à l'honneur que les sujets doivent à la dignité royale et il montre, par des sentences et des exemples tirés de la Bible, à quel point la rébellion déplaît à Dieu. L'histoire profane de l'ère chrétienne lui fournit elle-même des preuves des châtiments que Dieu inflige aux tyrans qui se révoltent contre leur souverain légitime, à un Maxime, un Arbogaste et un Eugène, tandis que, par contre, Théodose est favorisé des bénédictions de Dieu. Il ne sied pas aux fils, parce qu'ils sont héritiers (c. 4), d'ôter à leurs parents dignités et possessions; n'a-t-on pas vu des successeurs au trône, alors même qu'ils étaient corégents, soit dans l'ancienne

1. « Haec vero cum se ita habeant, quae ratio est secundum Deum aut secundum homines, ut qui inferiores sunt virtute et dignitate superiores sibi et eminentiores spernant, et quasi indignos omni honore respuentes abjiciant, quibus subjici oportebat? »

alliance, soit dans les temps chrétiens, rester sujets de leurs pères jusqu'à la mort de ces derniers ?

Raban a tourné jusqu'ici ses armes contre les fils et condamné, quoique indirectement, leur conduite ; il va maintenant prendre la parole directement pour l'empereur, en montrant d'abord que le juge qui punit un rebelle ne commet point d'homicide (1) et que, d'après ce principe, ni synodes, ni évêques n'avaient condamné de rois (c. 8). Il dit ensuite : On ne doit excommunier personne sur un aveu simplement général de ses fautes ; des saints eux-mêmes ont bien fait un tel aveu ; David, le fit, lui aussi, sans perdre pour cela son royaume : Dieu pardonne bien plutôt au pécheur pénitent (c. 11). Dans le dernier chapitre, Raban adresse la parole à l'empereur lui-même pour le consoler sur le passé, et le prier de ne pas songer à se venger, mais plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, à pardonner et à recevoir de nouveau le fils repentant, lequel apparemment n'est autre que Lothaire.

Cet écrit fait vraiment honneur à Raban, dont la piété filiale et le sentiment de la justice apparaissent sous un jour d'autant plus brillant qu'ils contrastent davantage avec la conduite de la plupart de ses confrères. Il fit tant de plaisir à l'empereur que celui-ci engagea l'auteur à composer un autre écrit, un recueil de sentences bibliques « sur les vertus et les vices » ainsi que l'annonce le titre, en prenant surtout en considération les devoirs particuliers des états et des différentes classes de la société.

Parmi les ouvrages, en prose, de Raban, nous avons enfin à parler encore de ses sermons. Il en a composé deux recueils : l'un, lorsqu'il était encore abbé, à la prière de l'archevêque Heistulf, auquel il le faisait parvenir à mesure que ses loisirs lui avaient permis d'en élaborer une partie. C'est ce même prélat qui le pria plus tard, au dire de la dédicace, de publier l'ensemble de ses sermons. Ceux-ci devaient traiter « de tout ce qui est nécessaire au peuple, » c'est-à-dire tout d'abord des fêtes principales, et ensuite des différents genres de vertus et

1. L'assemblée de Compiègne accusa Louis de ce crime, principalement par rapport à la mort de son neveu Bernhard.

de vices. Ils ont manifestement pour base, en partie du moins, des sermons prêchés par Raban lui-même. De là leur peu d'étendue : il traduisit à coup sûr le discours latin en allemand (1), en y ajoutant maints détails nécessaires à l'expliquer, car ces sermons étaient destinés au peuple. Beaucoup d'entre eux ont, par le fait, un caractère populaire, en ce que le côté dogmatique fait place au côté moral. Ils ne sont qu'en partie l'œuvre personnelle de Raban ; plusieurs sont empruntés plus ou moins aux sermons de saint Léon, de saint Augustin, d'Alcuin, etc. Les plus importants, au point de vue de l'histoire de la civilisation, sont en même temps les plus populaires ; Raban y combat les mauvaises habitudes de ses compatriotes, et principalement les restes de superstitions pagano-germaniques, restes qui se sont conservés, dit-il, par les relations qu'on a avec les habitants encore païens : telles sont les homélies quarante-deuxième et quarante-troisième. La première a pour sujet cette coutume superstitieuse qui consiste, quand la lune décroît, à faire du bruit, à lancer des flèches dans l'air, à jeter du feu vers le ciel, afin de porter secours à la lune et de la protéger contre des monstres qui voulaient la dévorer (2). Ce n'était pas là le seul désordre auquel cette coutume donnait lieu. Raban débute, dans son discours, d'une manière très populaire. Il était assis, dit-il, il y a quelques jours, bien tranquillement chez lui ; c'était le soir et il était plongé dans ses méditations, quand, tout à coup, il entendit un bruit épouvantable ; il en demande le motif et c'est la réponse qui fait maintenant l'objet de son récit sarcastique. Il ne se contente pas toutefois de montrer la bêtise de cette superstition ; il explique encore le phénomène qui lui a donné lieu. Dans l'autre homélie, il s'élève contre la consultation des devins et des astrologues, dans le cas de maladie notamment, comme aussi contre maintes superstitions, celles surtout qui ont lieu à l'occasion des voyages, comme l'observation des oiseaux et de leur chant, du jour du départ et de celui de l'ar-

1. Cf. plus haut p. 144.
2. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 4e éd., p. 588 sq.

rivée, de l'éternument (1). Ce qui doit plutôt nous protéger contre tout souci, c'est le signe de la croix.

Faisons remarquer encore d'une manière spéciale l'homélie soixante-troisième qui s'attaque aux vices à la mode à cette époque, en Allemagne, vices qu'on regarde comme peu de chose, ou même comme n'étant rien du tout et qui étaient si répandus qu'on les prenait même pour des vertus. Ce sont la bonne chère et l'ivrognerie (*comessatio* et *ebrietas*); on les trouve chez les grands et chez les petits, dans les deux sexes et dans tous les états, sans en excepter le clergé. On exalte même le viveur qu'on qualifie de généreux, tandis qu'on blâme ceux qui pratiquent la sobriété. Dans plusieurs de ces homélies, l'auteur met également le peuple en garde contre la bouffonnerie, contre le rire aux éclats et d'une manière exagérée (2).

Le deuxième recueil renferme des homélies au sens strict du terme, des sermons qui, se rattachant aux leçons de la Bible, pour les dimanches et jours de fête, en expliquent le texte. Ce recueil fut composé d'abord, sur le désir de l'empereur Lothaire, pour ce monarque lui-même ; mais des trois parties qu'il comprenait, une seule s'est conservée.

Tels sont, parmi les ouvrages en prose de Raban, ceux qui offrent un intérêt général, au point de vue de l'histoire littéraire (3). Mais, quelque faible que fût son talent poétique, Raban a composé aussi des poèmes. Ce n'est pas en vain cependant qu'il avait étudié la métrique auprès d'Alcuin,

1. Cf. Grimm, *op. c.*, p. 944 sq., 953 sq., 935.

2. Dans l'homélie 50, Raban dit, entre autres choses : « Auditum a scurrilitate avertere, risum excelsum et excussum non amare. »

Parmi ces homélies, nous trouvons, en dernier lieu (N° 70), et également sous le titre d'homélie, une composition relative à la translation à Jérusalem de la sainte Croix, par Héraclius : elle avait été volée par Kosroës. Ce sujet apparaît souvent plus tard, au moyen âge, même dans les littératures nationales. Cette composition ne présente toutefois ni la forme de l'homélie, ni le style de Raban. Faisons remarquer ici, que, dans son *Eraclès*, Massmann n'en fait nullement mention.

3. Voilà pourquoi je ne dis rien ici de quelques autres, dans lesquels Raban s'est, en partie, copié lui-même; on en trouve les titres dans Baehr, *Op. c.*, p. 434 et 435. Le *Poenitentiale*, rédigé par Raban, très important pour l'histoire de l'Église, n'est pas, cela va sans dire, un ouvrage littéraire.

ainsi qu'en témoigne, entre tous, un ouvrage qu'il ne termina que plus tard, à l'âge de trente ans, il est vrai mais auquel sûrement il avait déjà mis la main à Tours. A l'exemple de son maître Alcuin, imitateur lui-même à cet égard d'un Porphyre et d'un Fortunat (1), il composa, en vers, une œuvre figurative sur la plus vaste échelle : *De laudibus sanctae crucis.* On y voit apparaître la croix en vingt-huit « figures, » dessinées dans des poèmes en hexamètres; les lettres elles-mêmes, enfermées par les lignes du dessin, forment aussi des vers et même des vers autres que l'hexamètre (2), travail aussi extraordinairement artificiel et pénible que peu poétique. L'idée de ce travail lui avait été donnée par son ami et condisciple à l'école d'Alcuin, je veux dire par Hatton (3), qui excellait dans la peinture et qui, à n'en pas douter, fournit les dessins; le fait est d'autant plus certain que Raban, dans une lettre adressée à cet ami et qui accompagne l'envoi qu'il lui fait de l'ouvrage, le désigne comme son collaborateur (4). Chaque poème est suivi d'une explication (*declaratio figurae*) en prose, explication qui laisse souvent fort à désirer, même pour l'intelligence de la « figure, » vu les raffinements de la composition tout entière. Bien plus, à cause de l' « obscurité d'expression » de l'ouvrage par suite des figures, lesquelles ont obligé le poète aux constructions les plus arbitraires, Raban ajouta un deuxième livre à son ouvrage (5), et ce livre remet les poèmes en prose compréhensible. Nous y trouvons en même temps la meilleure preuve du peu de valeur de ces artifices

1. Cf. plus haut, p. 39. Raban a pris Porphyre directement pour modèle, et, dans le prologue, il renvoie à cet auteur relativement aux abréviations qu'il s'est permis. Cf., sur Fortunat, vol. I, p. 572. La meilleure édition du poème de Raban est celle de Henze. Leipzig, 1847.

2. C'est ainsi que nous trouvons, dans le cercle qui entoure la tête de l'empereur Louis (dans la préface), les deux vers adoniques : « *Tu Hludovicum — Christe corona.* » Dans l'intérieur du bouclier, il y a deux distiques, et, dans la croix que tient Louis, deux vers asclépiades, etc.

3. Voy. plus loin.

4. Voy. cette lettre dans Kunstmann, *Op. c.*, p. 169; il la publia le premier.

5. Il suit, dit-il, l'exemple de Prosper et de Sedulius. Cf. vol. I, p. 392 et 403 sq.

métriques qui firent, il est vrai, l'admiration des contemporains et même celle des âges postérieurs (1). L'ouvrage est précédé de trois poèmes, dont deux ne furent ajoutés que plus tard par Raban : l'un, en distiques, est adressé au pape saint Grégoire, auquel l'auteur envoie un exemplaire de l'ouvrage; l'autre (un poème figuratif et dont le texte principal est en hexamètres), contient la dédicace de l'ouvrage tout entier à Louis le Débonnaire, dont le portrait, avec couronne, croix et bouclier, forme la figure elle-même. Le premier de ces poèmes est en distiques, et a pour titre : *Intercessio Albini pro Mauro;* il renferme une prière à saint Martin, patron du monastère de Tours; c'est Alcuin lui-même, au nom de qui Raban a composé ce poème, qui supplie le Saint d'accueillir favorablement l'ouvrage de son élève et d'obtenir de Dieu le pardon de ses fautes. Ce poème, qui montre sous un jour plein d'intérêt, les rapports entre Raban et Alcuin, nous fait voir, en même temps, que cet ouvrage fut commencé à Tours, sous les auspices d'Alcuin lui-même (2).

Les autres poèmes de Raban sont, en majeure partie, des poèmes d'occasion, en distiques, semblables à ceux d'Alcuin et de Fortunat. Ils sont adressés à des amis ou protecteurs, et offrent un caractère épigrammatique ou épistolaire, selon leur brièveté ou leur longueur. Quelques-uns sont même, ainsi que dans Fortunat, composés au nom d'autres personnes (3). Ils ont de l'intérêt par les destinataires, et aussi, comme sources pour la biographie de Raban : tels sont le XIV, à Ratgar; les XV et XVI, à Eigil; le XIX, à Samuel; quelques-uns en offrent encore, au point de vue de l'histoire de la culture intellectuelle : tels sont le XVII, à Gerhoh; le XXX, à Bonose (Hatton), dans lequel l'auteur compare l'écriture à la peinture

1. Les dessins offrent toutefois de l'intérêt pour l'histoire de l'art et de la civilisation; la première figure est le portrait du Crucifié lui-même.

2. Il nous montre encore qu'il ne fut terminé qu'après la mort d'Alcuin, ce qui concorde entièrement avec les données de l'*Intercession* elle-même, laquelle nous apprend que Raban édita l'ouvrage, après avoir accompli six lustres. C'est ce que n'a pas vu Kunstmann (p. 43). Il faudrait admettre sans cela que c'est Alcuin lui-même qui a composé cette *Intercession*.

3. Par exemple, c. V, au nom d'Isambert. Cf., par rapport au précédent, employé par Fortunat, vol. I, p. 565 et 560.

et donne la préférence à celle-là. Quelques-uns, de plus longue haleine, ont aussi un fond plus général. Raban a composé, en outre, un certain nombre d'inscriptions, surtout pour des autels, de même que des épitaphes dédiées, en partie, à des hommes haut placés, tels que l'empereur Lothaire, Alcuin, les archevêques Heistulf et Otgar, Eigil, Eginhard, Ratleik, Walahfrid et Raban lui-même. Quoique la plupart de ces poèmes ne soient qu'un pur travail de versification, on doit dire néanmoins qu'on trouve, dans quelques-uns, dans ceux surtout où l'auteur laisse parler le sentiment de l'amitié, des passages d'une lecture attrayante (1).

Deux poèmes de Raban méritent encore une mention particulière. L'un (c. XXXII), à strophes de trois lignes (2), mais qui ne nous a pas été conservé dans son entier, dépeint avec de vives couleurs à un « frère » absent l'émigration des moines de Fulda, causée par la cruauté de Ratgar; l'autre (c. XXXI) est un long poème de cent strophes de six lignes et en dimètres iambiques rythmiques. Je parlerai à nouveau plus loin de sa forme. Quant au fond, il débute par un éloge de la Sainte Trinité, dont le poète annonce la véritable essence. Il chante ensuite la création des anges, la chute de Lucifer, la création du monde, la chute de nos premiers parents, leur éloignement du paradis, la mort d'Abel, le déluge et la ruine subséquente des mœurs, qui a pour suite la mission du Christ. Le poète raconte alors la vie, les miracles, la passion, la descente aux enfers, la résurrection et l'ascension du Sauveur; vient ensuite une peinture détaillée du jugement dernier, ainsi qu'une prière qui termine le poème. Un distique, qui vient immédiatement après, nous fait encore connaître que Raban est bien l'auteur de ces vers. Cette pièce, à la forme populaire et au style simple, nous en rappelle d'autres, composées plus tard, même dans la langue nationale allemande, dont elle ne semble être du reste que le précurseur.

1. Comme dans le poème sus-mentionné à son ami d'enfance Samuel quand il était encore prêtre. Un grand nombre de poèmes sont adressés à cet ami. Parmi les épitaphes, celles qui sont adressées à Alcuin et à Heistulf méritent une mention spéciale au point de vue de la forme.

2. Dans le mètre : - - - o o - - o o - o.

Raban a également composé des hymnes; du moins lui en attribue-t-on un certain nombre; mais comme il ne m'est pas possible de distinguer celles qui sont authentiques de celles qui ne le sont pas, je dois m'abstenir de les juger ici. En effet, parmi toutes celles qu'on lui attribue, un très petit nombre lui appartiennent (1).

CHAPITRE DEUXIÈME

WALAHFRID STRABO.

Le disciple le plus remarquable de Raban est le premier représentant des belles-lettres à cette époque dans l'Empire franc de l'Est : j'ai nommé Wahlafrid Strabo (2); il avait reçu, il est vrai, sa première éducation dans un autre asile de la science, en Allemagne, au monastère de Reichenau, situé dans une île du lac de Constance. Le prénom de *Strabo*, qu'on trouve également sous la forme de *Strabus*, lui venait de ce

1. Une preuve encore qu'il en est ainsi, c'est que Walahfrid, dans un livre *De exordiis*, etc., ne fait pas même mention de Raban comme hymnologue (Voy. plus loin). Le mètre asclépiade, employé ailleurs par Raban, pourrait témoigner en faveur de l'authenticité de l'hymne *De ascensione domini* : « Festum nunc celebre magnaque gaudia, » dans Daniel, *Thesaur. hymnol.*, I, p. 217.

2. *Walafridi Strabi opera omnia ex editione Duacensi et collectionibus Mabillonii, Dacherii, etc.; nunc primum in unum coadunata.* Accur. Migne. 2 tom., Paris, 1852 (Patrol. lat., t. 113-114); — *Bibliotheca Patrum maxima.* Lugdun., 1677, t. XV; — *Canisius, Lectiones antiquae.* Ed. Basnage, tom. II, Pars 2. Anvers, 1725, p. 186 sq. (contient la plupart des poèmes; — *Versus in Aquisgrani palatio editi; anno Hludovici imperatoris XVI de imagine Tetrici*, édités par Dümmler, dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.*, vol. XII, p. 461 sq.; — *Walafridi Strab. Hortulus*, auctore Reuss, Wurzbourg, 1834; — *Macer Floridus de viribus herbarum una cum Walafridi, etc.*, carm. ed. Choulant, Leipzig, 1832; — Koenig, *Ueber Walafrid Strabo von Reichnau*, in *Freiburger Dioecesanarchiv.*, vol. III, 1860; — Bock, *Die Reiterstatue des Ostgothen Theodorich*, dans les *Iahrbucher des Vereins v. alterthumsfreunden im Rheinlande Heft V* (1844) (traite aussi de la biographie de Walafrid); — Ebert, *Zu der Lebensgeschichte Walahfrid Strabo's*, dans *Sitzungsber. d. k. saechs. gesellsch. d. Wiss.*, 1878, p 100 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 270 sq.

qu'il louchait; mais il l'adopta complètement, dans la dernière forme surtout (1), en sorte qu'il se nomme ainsi lui-même, sans autre indication (2). Originaire de l'Alamanie, il devait le jour à une famille obscure. Il était né vers 809; cette date me semble le plus se rapprocher de la vérité (3). Il alla à Reichenau alors que ce monastère était encore sous la direction de Haiton, et l'on sait qu'il en fut abbé de 806 à 833. Il y eut d'abord pour maître principal le neveu de Haiton, Erlebald, homme d'une grande culture qui avait, lui aussi, visité Byzance en compagnie de son oncle; et lorsque ce dernier, après avoir dépouillé sa dignité, eut été remplacé par Erlebald, ce fut Wettin, « ce maître célèbre, » selon l'expression de Walahfrid lui-même, qui devint son professeur. Haiton avait envoyé autrefois Wettin, avec Erlebald, chez un savant Écossais (4), auprès duquel il devait se perfectionner dans les études scientifiques. Walahfrid devint le disciple favori de Wettin : c'est à lui qu'il dicta ses dernières volontés, et le disciple éleva au maître, dans son poème, un monument magnifique qui fit passer son nom à la postérité. Après Wettin, et aussi en même temps que lui, Tatton, élevé lui-même d'abord à Reichenau et ensuite à l'école impériale, donna des leçons à Walahfrid; il eut aussi pour maître, pendant quelque temps, Grimald, qui fut plus tard archichapelain de Louis le Germanique, et qu'on dit avoir même été l'élève d'Alcuin (5).

1. Voy. les distiques qui terminent les *Versus de imag. Tetrici*, où il avoue cela lui-même et cherche à le motiver sous une forme plaisante.
2. Voy. par exemple, la préface qu'il écrivit pour l'*Epitome* des commentaires de Raban sur le Lévitique : « Ego strabus, tradenti » etc. Voy. aussi ses poèmes.
3. Voy. ma dissertation, p. 100, ainsi que pour les autres dates.
4. C'est ce que dit Walahfrid, *De visionibus Wettini*, où il parle longuement de ses maîtres (v. plus loin).

> Mittitur (Erleb.) ad quemdam, socio comitatus, ab inde,
> Cujus multa viret sapientia dogmate, Scottum.

C'est une énigme pour moi de voir Koenig (p. 357) nous dire que cet Écossais n'est autre qu'Alcuin. Mais où donc Alcuin a-t-il jamais été appelé *Écossais* ! Mieux vaudrait penser à Clémens, maître alors à l'école de Charlemagne ; lui du moins était Écossais. Mais ce qui fait naître des doutes, c'est que Walahfrid appuie sur l'érudition théologique de cet Écossais.
5. *Monachus Sangall*, I, c. 9.

Quoique Walahfrid se fût formé à l'école de tant de maîtres de mérite et de distinction, il se rendit néanmoins à Fulda (vers 827) pour devenir le disciple de Raban, preuve nouvelle de la grande autorité de ce maître. C'est là qu'il se lia d'amitié avec Gottschalk, comme en témoigne un poème que Walahfrid lui adressa dans la suite. Il mena aussi, paraît-il, pendant quelque temps, une vie solitaire dans une cellule du monastère de Fulda, peut-être afin de se livrer tout entier à l'étude.

Après avoir quitté Fulda, Walahfrid, qui n'avait aucune fortune personnelle, tomba dans une situation des plus pénibles, vu que, on ne sait trop pour quel motif, il ne retourna pas à Reichenau. Mais tout à coup, ainsi qu'il le dit dans un poème, l'archichancelier Hilduin l'arracha à ce poste pour l'élever à une position honorable. Ceci se passa, à mon avis, après que Walahfrid eût été recommandé à l'Empereur par Hilduin, à Aix-la-Chapelle, en 829. Il exprima sa reconnaissance par un poème, composé à cette époque, dans lequel il célèbre Louis le Débonnaire, sa famille — Judith entre tous — et sa cour, sans oublier Hilduin lui-même. Walahfrid entra au service de Judith et de son fils, le jeune Charles, dont il devint le précepteur (1). Dans les années d'orage qui suivirent, il s'intéressa vivement au sort de Judith, comme aussi à celui de l'Empereur. Cette femme, belle et pleine d'esprit, « amie de la lumière (2), » comme il l'appelle agréablement dans un poème, qui aimait et cultivait même les sciences et les arts, cette femme, dis-je, devait être bien sympathique à la nature poétique du jeune savant. Aussi, après la mort d'Erlebald en 838, Louis le Débonnaire lui donna-t-il, pour le récompenser de sa fidélité et de ses services, l'abbaye de Reichenau. Mais il la perdit, deux ans après, lorsque, après avoir déploré lui-même la mort du vieil empereur, il dut prendre parti dans la guerre civile qui venait d'éclater, et que, fidèle au principe de l'unité de l'Empire, il se rangea du côté de Lothaire.

1. V. là-dessus ma dissertation, p. 103 sq.

2. *Lucis amica*, dans le poème qui suit les *Versus de imag. Tetrici*, et qui a pour inscription *Ad Judith imperatricem*.

Chassé de Reichenau par Louis le Germanique, il s'enfuit à Spire. En 842, il fut rappelé de son lieu d'exil et réinstallé dans son abbaye, grâce sans doute à l'influence de Grimald, son ami et son maître, lequel, devenu chancelier de Louis le Germanique, aura amené une réconciliation entre lui et son nouveau souverain. Néanmoins, il ne fut donné à Walahfrid d'occuper que pendant sept ans encore cette position éminente, où il avait pu en même temps déployer son talent de professeur distingué (1); déjà en 849, et, par conséquent, dans la force de l'âge, il mourut en traversant la Loire pendant un voyage qu'il avait entrepris, de la part du roi Louis, pour se rendre auprès de son élève Charles. Mais ses restes mortels furent enterrés à Reichenau.

A l'opposé de son maître Raban, Walahfrid possédait un vrai talent poétique qui s'était déjà manifesté dans sa première jeunesse par une facilité remarquable à faire des vers latins; les pièces qu'il composa étaient très nombreuses et en plus grand nombre apparemment qu'elles ne nous sont parvenues. Ce n'était point, comme tant d'autres de cette époque, un simple versificateur; mais, dans plusieurs petits poèmes, comme dans maintes parties de ses grandes œuvres, Walahfrid se révèle comme un vrai poète. Il montre une âme vraiment éprise d'esthétique; non seulement il possède un sentiment riche et plein de vie pour la grandeur morale, mais encore un tact plein de finesse pour la beauté naturelle. Il n'a pas composé seulement des poésies religieuses, mais même des poésies profanes, car il ne s'était pas moins formé à l'école des poètes classiques latins païens qu'à celle des poètes chrétiens : aussi continue-t-il les aspirations des Humanistes, comme aussi la poésie mondaine et de cour de la première Renaissance, de la Renaissance du siècle de Charlemagne. Plusieurs de ses poésies, prises à part, offrent, comme nous le verrons bientôt, un intérêt tout particulier pour l'histoire de la littérature.

C'est là le cas principalement du plus ancien parmi ses

1. A en juger par l'érudition de son disciple Ermanrich ; voy. sur ce dernier, plus loin.

grands poèmes : *De visionibus Wettini*, sur les visions que son maître chéri, Wettin, eut peu de temps avant sa mort (novembre 824). Cet ouvrage est la première description, en vers, d'une telle vision, et c'est par lui que débute ce genre de poésie spécial au moyen âge, genre qui arrive à son apogée dans la *Divine Comédie*, de Dante. L'ouvrage de Walahfrid a également plus d'un trait commun avec celui du poète italien (1), ce qui en rehausse considérablement la valeur historique et littéraire. Un petit nombre de parties, du reste, sont seules originales dans ces visions ; la majeure partie est une traduction en vers et en style poétique d'un écrit, en prose, de l'abbé Haiton, conformément au procédé, si fort à la mode à cette époque, de mettre en vers les légendes écrites en prose (2). Or, l'auteur proprement dit est Wettin lui-même, dont le récit, écrit par les moines tout de suite après son réveil (3), formait la base du livre de l'abbé. Le poème, qui comprend un millier d'hexamètres, n'a point été composé avant l'année 826 (4) ; il est en effet dédié par Walahfrid à Grimald ; ainsi qu'il le dit dans la préface, l'auteur avait à peine achevé sa dix-huitième année. Donc, en conséquence de cette jeunesse, le vers facile et qui coule de source nous fournit un témoignagne du talent et de la culture de cet écrivain précoce. Walahfrid toutefois ne s'en est pas tenu à une simple versification ; il a fait des additions grandes et petites de son propre fonds : c'est ainsi qu'il composa une introduction de plus de cent cinquante hexamètres, très intéressante pour l'histoire de la civilisation ; après y avoir énuméré la série des abbés de Reichenau, depuis la fondation du monastère jusqu'à

1. J'en ai tenu un compte spécial dans l'analyse qui suit : comme tels, on doit citer notamment le rôle du guide (*ductor*) ; la manière dont le châtiment fait ressortir la faute ; les allusions relatives à l'histoire contemporaine ; la hiérarchie céleste du paradis : quant à ce qui est local, citons la montagne du purgatoire, qui s'élève jusque dans le ciel.

2. Cf. plus haut, p. 30 ; l'écrit de Haiton est dans Mabillon. *Acta SS. ord. S. Bened.*, saec. IV, pars I. et dans Migne, *Patrol., lat.*, vol. 105, p. 770 sq.

3. A la prière pressante de Wettin, qui prévoyait sa fin prochaine : voy. c. 19, de l'écrit de Haiton.

4. Voy. ma dissertation, p. 101.

Haiton, il nous esquisse un portrait détaillé et plein d'âme de la vie de Haiton et de celle de son successeur Erlebald.

Walahfrid passe ensuite à Wettin, dont il vante hautement l'érudition et le caractère; il nous raconte que son héros, après une maladie de trois jours, une fièvre apparemment, eut d'abord une vision dans laquelle il aperçut l'esprit malin sous la figure d'un clerc; à ce démon vint se joindre une troupe d'autres diables, en armes, pour torturer le malade. Mais deux figures célestes apparaissent habillées en moines et mettent en fuite les esprits malins; un ange, l'ange gardien de Wettin, comme il le dira lui-même plus tard (1), vient lui prodiguer ses consolations. Pendant qu'il s'entretient avec lui, Wettin s'éveille; il conjure les frères qui environnent son lit de prier pour lui et de lui lire quelques passages des *Dialogues* de saint Grégoire. Les frères acquiescent à sa prière et, comme le remarque Haiton, ils lui lisent les dix premiers feuillets du dernier livre, qui précisément fait le récit de visions. Le malade lui-même, qui se préparait, pour ainsi dire, à recevoir une nouvelle vision, avait désiré la lecture de ce chapitre. La vision arrive, en effet, dès que Wettin s'est rendormi. L'ange, qui lui avait apparu déjà, revient et le conduit par un chemin enchanteur, où il voit de grandes montagnes d'une beauté incroyable, tout comme si elles étaient de marbre. Ces montagnes sont entourées par un fleuve de feu, dans lequel se trouve un nombre incalculable de damnés qui subissent les tourments les plus divers. Parmi eux Wettin remarque beaucoup de prêtres, du haut comme du bas clergé; ils sont punis, en même temps que les femmes avec lesquelles ils ont eu des relations : il en reconnaît un certain nombre. Aux considérations que fait Haiton là-dessus sur l'immoralité des prêtres, Walahfrid rattache ici, pour eux, un avertissement plein de vigueur.

Après avoir vu l'enfer, figuré manifestement, d'après le pré-

1. ... Ego sum qui te servare jubebar,
Angelus et custos rerum persisto tuarum.
Canisius, p. 216, Migne, t. II, p. 1077 B.

cédent tableau de saint Grégoire (1), par la rivière de feu, le phlégéthon des anciens, Wettin fait connaissance avec le purgatoire : il aperçoit une tour terrible, remplie de fumée, où séjournent des moines pour se purifier (2), ainsi que le lui explique l'ange, interrogé par lui à ce sujet; il lui en nomme même un en particulier, qui, enfermé dans une caisse de plomb, à cause de son amour des richesses, doit y attendre le jugement dernier. Mais Wettin voit ensuite une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, et son guide (*ductor*) lui apprend qu'au sommet de cette montagne séjourne, pour se purifier, un abbé mort depuis dix ans, lequel est exposé à la fureur des tempêtes et de la pluie, ce qui prouve qu'ici ce sont le vent et l'eau qui ont la vertu de purifier : or, cet abbé n'est autre que Waldo de Reichenau, ainsi que cela ressort d'un acrostiche, dans ce passage du poème (3). Un évêque même, qui ne voulait rien entendre de ces visions et les qualifiait de folie (*deliramenta*), séjourne sur cette montagne : un acrostiche fait connaître son nom, comme aussi d'autres acrostiches nous révèlent le nom d'autres personnes qui expient leurs fautes en cet endroit (4). Parmi eux se trouve Charlemagne lui-même, et Wettin voit, à sa grande surprise, qu'il est puni pour son immoralité, à laquelle il s'est livré, même jusqu'à la mort (5). Le poète

1. Cf. vol. I, p. 585 et 690, ainsi que l'*Apocalypse*, c. 21, v. 8.

2. Vidit et horrendum ligni lapidisque opus illic
Materia extructum, castelli more locatum,
Ordine confuso, summo atque vapore repletum.
Territus his frater quaerens, qui mansor inesset,
Audiit inclusam monachum *pro sorte* catervam
Purgandi variis patriisque locisque manentum,
Canisius, p. 221. Migne, *l. c.*, p. 1071 c.

3. His visis, celsum caelo montemque propinquum
Aspiciunt, tum ductor ait: hac arce tenetur
Abbas, ante decem corpus qui liquerat annos.
Ventorum in cursus tempestatumque furores,
Vim pluviae, multumque (*ferens*?) discrimen ibidem,
Albuit incauto quidquid neglexerat actu...
Canisius, *l. c.* Migne, *l. c.*, p. 1072. A.

4. Bock découvrit le premier des deux acrostiches. *Op. c.*, L, p. 68. C'est par la donnée de ces noms au moyen d'acrostiches, que le poème se distingue également de la prose, laquelle les passe sous silence.

5. C ontemplatur item quemdam lustrante pupilla
A usoniae quondam qui regna tenebat et altae

trouve pour lui, du reste, de belles paroles d'éloge, car l'ange lui certifie également que Charles est destiné à la vie éternelle. Wettin vit aussi, en cet endroit, des présents magnifiques étalés par le démon : des habits précieux, des coursiers magnifiquement équipés, etc.; ce sont les moyens de corruption auxquels s'étaient laissés prendre les comtes, que trouvent ici les pécheurs à leur arrivée. Le poète encadre, dans son récit, une violente invective contre ces fonctionnaires infidèles. La narration amène ensuite Wettin auprès des murailles (1) d'une habitation splendide (*sedes*) dont les arcades sont d'or et d'argent, mais dont la description ne laisse pas d'être assez obscure : c'est le paradis, et l'ange annonce à son compagnon qu'il quittera, le lendemain, la vie de la terre et qu'il doit conséquemment s'assurer encore la grâce de Jésus-Christ. Wettin cherche alors à l'obtenir par l'intermédiaire de l'intercession des Saints, des prêtres d'abord, puis des martyrs qui se rendent dans ce but auprès du trône du Christ; mais, peine perdue; seule l'intercession des vierges lui est de quelque utilité. Le poète fait donc ici l'éloge de la virginité et met ensuite dans la bouche de l'ange une violente mercuriale contre l'ennemie la plus cruelle de la virginité, la sodomie (2); l'ange

R omanae gentis, fixo consistere gressu.
O ppositumque animal lacerare virilia stantis,
L aetaque per reliquum corpus lue membra carebant.
V iderat haec, magnoque stupens terrore profatur :
S ortibus hic hominum, dum vitam in corpore gessit,
I ustitiae nutritor erat saecloque moderno
M axima pro domino fecit documenta vigere,
P rotexitque pio sacram tutamine plebem :
E t velut in mundo sumpsit speciale cacumen,
R ecta volens dulcique volans per regna favore.
A st hic quam saeva sub conditione tenetur,
T am tristique notam sustentat peste severam,
O ro, refer. Tum ductor: In his cruciatibus, inquit,
R estat ob hoc, quando bona facta libidine turpi
Foedavit etc.

Canisius, p. 212. Migne, *l. c.*, p. 1073. B.

1. Le visionnaire a pensé, à coup sûr, aux murailles de la Jérusalem céleste. *Apocalypse*, c. 21, v. 12. Cf. aussi vol. I, p. 689.

2. Cf. Prudence, *Psychomachia*, v. 40 sq., où la sodomie lutte contre la pudicité. Voy. aussi vol. I, p. 304.

exige que Wettin, de retour à la vie, fasse part de ce qu'il vient de lui dire, à quoi il ajoute des admonestations pour les moines et pour les religieuses. A la fin de son discours, l'ange fait l'éloge d'un grand bienfaiteur du monastère, Gérold, le père de Hildegarde, épouse de Charles. Ici prend fin l'histoire de la vision. Le poète raconte encore comment Wettin, après s'être éveillé, fit part de ce qu'il avait vu; il nous fait, de plus, le récit de la mort de ce visionnaire, en ajoutant maints détails pleins d'intérêt à la narration de Haiton.

Outre le poème que nous venons d'analyser, Walahfrid en a composé encore plusieurs autres de longue haleine et en hexamètres soit dans le genre narratif, soit dans le genre descriptif; d'eux d'entre eux appartiennent encore à la poésie religieuse. Ce sont deux vies de saints, bien plus intéressantes que tant d'autres pour le fond et dont la forme ne manque pas de charmes poétiques. L'une, courte et antérieure de date, est la vie de saint Blatmaic, *Vita S. Blaitmaici*, composée de dix chapitres et d'environ deux cents vers. Le héros est un Irlandais, fils de roi et héritier de la couronne, qui, ayant depuis sa jeunesse un penchant prononcé pour l'ascétisme, se retire secrètement dans un cloître. C'est en vain que son père envoie après lui, pour le ramener, des grands du monde profane et religieux. Blatmaic brille bientôt par ses vertus, comme par son savoir. Mais il soupire encore après la palme du martyre et, dans ce but, il se rend dans l'île de Hy, en Ecosse, qui était si exposée aux agressions des Normands. C'est, en effet, dans l'une d'elles, qu'il trouve la mort tant désirée, en se refusant à livrer le précieux sarcophage de Columba. Le récit de la catastrophe est plein de mouvement, et cette vie se distingue, en général, par la brièveté de la narration et par une facture solide du vers.

L'autre poème, *Vita S. Mammae*, a un développement bien plus considérable (vingt-six Ch. et environ six cent cinquante vers), mais l'exécution mérite moins d'éloges. Il est précédé d'une préface dans un mètre particulier, le petit asclépiade, le même que Prudence employa dans la préface de son premier livre *Contra Symmachum*. Ici, comme du reste dans le prologue de l'autre vie, Walahfrid met en parallèle ces Vies

de saints en vers avec les épopées antiques; les Saints sont les héros du christianisme, ainsi qu'on l'admettait depuis très longtemps. — Le héros de ce poème est une personnalité originale. Mammès de Césarée est, lui aussi, adonné depuis son enfance à l'ascétisme. Orphelin de bonne heure, il s'enfuit à l'âge de douze ans, pendant la persécution des chrétiens, sous Aurélien, et se retire sur une montagne, où il garde des brebis et se nourrit de leur lait. Là il reçoit, d'une manière miraculeuse, la grâce particulière d'annoncer l'Évangile aux animaux de la forêt; ceux-ci se réunissent autour de lui, dans une petite chapelle, pour écouter sa prédication sur la Bible et ils adorent à genoux (1). Ce sont des troupeaux de brebis ou de chèvres sauvages. Cette cérémonie terminée, ces bêtes se laissent traire par le Saint qui fait du fromage de cette quantité de lait et le distribue aux pauvres. Des bourgeois envieux, témoins de ce miracle, accusent Mammès de sorcellerie. Le président envoie des janissaires chargés de l'arrêter, mais ils n'ont pas le courage de mettre la main sur lui. Mammès se livre de son propre mouvement. Il nie rien connaître de l'art des sorciers, mais il se refuse à le jurer, par César et par la Fortune, ou bien à sacrifier aux dieux. On le met donc à la torture et on le jette en prison; des colombes lui apportent de la nourriture. C'est vainement qu'on le descend ensuite dans une fournaise : une colombe, venue du ciel, éteint les flammes. On s'apprête donc à le conduire à l'amphithéâtre, pour y être déchiré par des animaux féroces; mais ceux-ci lui font des caresses, et un des lions même, au lieu de déchirer Mammès, met en pièces les païens et les juifs accourus à ce spectacle. On fait pleuvoir sur le Saint une grêle de pierres; il reste sain et sauf. Après avoir ainsi triomphé de ses ennemis, une voix céleste lui ordonne de quitter cette vie : il prie pour ses bourreaux et s'endort. Le poète termine, en faisant son éloge et en comparant le héros avec d'autres personnages vertueux.

Le choix du sujet révèle le poète; cette matière cache, en

1. Dumque sacros versus depromeret ore beato,
Silvestres venere greges, animalia jussu
Acta Dei, fixoque genu patienter adorant.
Quo recitante tacent et acutis auribus adstant, etc., c. 1.

effet, un filon vraiment poétique, mais elle est trop peu travaillée ; le récit est trop prolixe et le côté pathétique est parfois gâté par l'enflure du style. On y trouve toutefois plusieurs passages charmants et l'ensemble, avec ses vers faciles et coulants, est une production respectable pour cette époque (1).

Les deux grands poèmes profanes, par contre, offrent un intérêt spécial. Le premier en date est ce poème même par lequel Walahfrid rendit foi et hommage pour la première fois à son souverain à Aix-la-Chapelle, en 829, et dans lequel il nous fait le récit de sa première entrevue avec l'empereur et sa cour; il a pour titre : *Versus de imagine Tetrici* (2), et comprend deux cent soixante-huit hexamètres, suivis d'un épilogue en trois distiques. Cet opuscule, intéressant au point de vue de l'histoire de la littérature comme à celui de l'histoire proprement dite, a aussi une forme originale. Il débute, en effet, par un dialogue entre *Strabus* et sa *Scintilla*, c'est-à-dire son génie poétique, et ce dialogue a lieu tandis que le poète se trouve en face de la statue équestre du grand Théodoric, placée devant le palais impérial d'Aix-la-Chapelle, après que Charlemagne l'eût emportée de Ravenne, en 801. Strabus demande à Scintilla pourquoi, dans cette saison de printemps, dont il fait une courte description, elle ne daigne pas répondre à ses désirs. Scintilla réplique qu'il doit bien savoir que les anciens poètes recherchaient la solitude pour chanter; et que ce lieu, assiégé par une foule sordide, rempli des cris de mendiants et de plaideurs, est peu favorable à la poésie. Il doit donc l'excuser, si elle ne parle que peu, toute disposée

1. L'auteur ne dédaigne pas toutefois entièrement l'effet de la forme, non plus que par-ci par-là l'allitération, même poussée jusqu'à l'éxagération, par exemple, c. 9 :

Flectere, frange fidem, facilis fuga, forte furoris...

et un peu avant :

Nec poteris pœnas penitus perferre paratas.

2. Voy. plus haut, p. 164, rem. 2, le titre complet. Voy. sur ce poème notamment Bock, *Die Reiterstatue des Ostgothenkœnigs Theodoric vor dem Palaste Karls d. Gr. zu Aachen*, in *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*. Cahier L, Bonn, 1871, et cf. le travail antérieur de Bock (v. p. 164 rem. 2.) et H. Grimm. *Das Reiterstandbild des Theodorich zu Aachen und das Gedicht des Walahfrid darauf*. Berlin, 1869.

qu'elle soit pourtant à accéder à ses vœux. Le poète s'enquiert donc du nom de la statue qu'il a devant lui, et Scintilla le lui explique avec la statue elle-même dans toutes ses particularités. Tetricus (Dietrich) est ici considéré au point de vue de la tradition romano-cléricale et romano-nationale (1), en ce que Boèce surtout influa sur le jugement de Walahfrid (2); c'est donc le plus ignoble des tyrans qui aient été jetés en pâture à l'enfer, et en même temps un type de l'Avarice et de l'Orgueil. Telle est l'idée qui domine, dans l'explication des particularités de ce chef-d'œuvre. Ce dialogue sur la statue du tyran n'a d'autre but que de mettre en relief la narration qui suit et qui contient le panégyrique de l'empereur Louis, monarque qui est le contraste le mieux réussi de Dietrich (3). C'est grâce à Louis, dit Scintilla, en apostrophant le monarque, qu'est revenu l'âge d'or; c'est sa piété qui supplée à ce qui pourrait encore laisser à désirer. Que d'autres aient leurs trésors comme ornement, Louis se pare de ses mérites; il plaît par sa bonté, tandis que d'autres font parade de la tyrannie. On ne peut le mettre en parallèle qu'avec Moïse, vu que lui aussi arrache les peuples aux ténèbres et fait participer tout le monde aux dons que Jésus-Christ lui a distribués. Le poète veut parler ici de la propagation du christianisme; il a peut-être en vue, d'une manière spéciale, le baptême de Harald (826) et les missions du Nord. Louis surpasse Moïse lui-même, car : « celui-ci n'avait que l'ombre, et tu as le corps. » Là-dessus, le poète compare le tabernacle avec le temple du château impérial et ses statues d'or; celui-là fut élevé dans un désert, celui-ci au milieu de la contrée la plus souriante, dans le voisinage du parc, où les animaux sauvages jouent avec les animaux domestiques (4) et où les oiseaux chantent et gazouillent au sommet des chênes aériens.

1. Voy. vol. I, p. 584, rem. 1.
2. Dans ce poème, Walahfrid a mis à profit la *Consolation de la Philosophie* de Boèce.
3. Les paroles de Strabus forment la transition, v. 89 sq.

Dignum est, ut video, praemissis tristibus ergo
Debita principibus laudum persolvere vota.

4. Ce n'est point là assurément de l'imagination, comme le fait justement

Mais voilà que, de l'autre côté, se fait entendre le son agréable de l'orgue, et les lambris du parvis qui conduit du château à l'église vibrent sous les pas de cette troupe brillante qui suit le grand Moïse. Le poète voit Louis, deux fils à côté de lui, et, à la droite du monarque, le plus ferme espoir de l'Empire, un Josué auquel rien ne manque en fait de mœurs, de vertu et d'honneur : c'est Lothaire. A gauche, on voit Jonathas, le pacifique, le brave, le victorieux, l'homme digne du nom de son père : c'est Louis le Germanique ; si ses possessions sont moins étendues, la concorde lui offre une compensation (1). Pépin est absent et le poète ne lui consacre qu'un souvenir ; mais il s'étend d'autant plus longuement sur la « belle Rachel » qui conduit Benjamin : c'est ainsi qu'il appelle l'impératrice Judith, du nom de la seconde épouse de Jacob. Malgré sa tendre jeunesse, Charles montre déjà un esprit mûr : dans ses actions, dans son caractère, dans sa vertu comme dans ses triomphes, il doit imiter celui dont il porte le nom. Il compare ensuite l'impératrice non seulement avec la Judith de la Bible, mais encore avec Marie jouant des cymbales, car elle touche de l'orgue admirablement. Ce que le sexe lui a refusé, elle le compense par la culture de son esprit qui excite l'admiration du poète. Son intelligence, sa bonté, son enjouement, son discours plein d'esprit, voilà ce que loue en elle le poète, en faisant pour son bonheur des vœux mêlés d'enthousiasme (2).

Mais voici Aaron à la tête des grands et revêtu du magnifique ornement de souverain prêtre ; il s'agit ici d'Aaron,

remarquer Bock, *Op. c.* L, p. 38, et nous savons que Charlemagne reçut maints cadeaux des animaux féroces.

1. « Nec doleas, quod gaza negat, concordia praestat » (v. 173). Il fait allusion par là à l'unité nationale de l'Allemagne.

2. Quidquid enim tibimet sexus subtraxit egestas,
Reddidit ingeniis culta atque exercita vita,
In qua multa simul nobis miranda videmus :
Semine stat locuples, apparet dogmate dives,
Est ratione potens, est cum pietate pudica,
Dulcis amore, valens animo, sermone faceta.
Laeta cubans, sit laeta sedens, sit laeta resurgens
Laeteturque poli felix in sede locata. v. 204 sq.

qui ne coule pas de statue des faux dieux, ce qui signifie qu'il est exempt d'avarice : à lui aussi, c'est-à-dire à Hilduin, qu'il personnifie, le poète offre des vœux de bonheur. Il n'est pas moindre, le respect qu'il témoigne pour celui qui suit : c'est Beseleel (Eginhard) qui montre, dans sa petite taille, comment Dieu choisit le faible et méprise le fort. Enfin Walahfrid consacre un souvenir à son maître, Grimald, qui sacrifie aux muses en secret ; c'est par lui qu'il veut finir, car s'il devait célébrer dignement tous les grands, il ne le pourrait pas, même quand il aurait cent langues à son service.

Mais, tandis que le poète est plongé dans cette contemplation et dans ces méditations, voilà que tout à coup on lui demande d'où il vient et qui l'envoie : c'est apparemment l'empereur (1) qui fait cette question. Le poète donne en tremblant une réponse détaillée : il a d'abord désiré jouir une fois de ce spectacle ; mais un amour inaltérable le presse de louer ; puisse la grâce divine donner au roi et à ses successeurs de conserver les trophées et la gloire de leurs ancêtres et les faire entrer un jour dans le céleste sénat. De même que le gibier redoute l'arc de Louis, ainsi les peuples sauvages, Bulgares, Sarrasins, Bretons, Danois, etc., doivent se soumettre à sa domination. Heureux l'État, où les rois sont sages et où les sages règnent. En terminant, le poète prend congé de ce fou de Dietrich qui lui a inspiré ce chant : rien d'étonnant par conséquent, si son poème est défectueux.

Cette poésie, dont le cadre entièrement original témoigne du talent créateur de Walahfrid, offre de plus un côté remarquable au point de vue de l'histoire littéraire ; c'est qu'en elle se continue la poésie de cour du siècle de Charlemagne ; elle nous rappelle la poésie pastorale d'un Naso, comme le poème épique attribué à Angilbert ; elle nous laisse en même temps reconnaître facilement que c'est un nouveau Mécène qui l'inspire : aux lieu et place de l'empereur, c'est maintenant Judith, cette femme douée de si nobles qualités et bien supérieure à son mari sur lequel elle exerce un empire souverain, qui est la protectrice de la poésie et de la science.

1. Voy. ma dissertation, p. 105.

Le dernier des grands poèmes de Walahfrid, poème descriptif, lui aussi, mais didactique en même temps, est le plus connu de tous ceux qu'il a composés; il ne jouit pas seulement de la faveur du moyen âge (1), mais même de celle des Humanistes, et, au XVIe siècle, il eut huit fois les honneurs de l'impression, à partir de 1510. Ce poème, c'est le *Petit jardin*, *Hortulus*. Cet opuscule comprend cent quarante-quatre hexamètres, et Walahfrid, alors abbé, y fait la description du petit jardin du monastère; il destine cette description tout d'abord à son ancien maître Grimald, abbé lui-même à cette époque de Saint-Gall, car c'est à lui, en effet, qu'est dédié le poème. Ces vers sont l'expression vivante d'une âme exempte de tout souci, aussi voyons-nous le poète débuter par cette phrase, à savoir que, parmi les signes caractéristiques d'une vie paisible, le moindre n'est pas de cultiver son jardin. Or, partout, quel que soit le terrain, il y a moyen de faire un jardin, si l'on s'y prend bien, si l'on ne craint pas le travail et qu'on n'épargne pas l'engrais. C'est ce que le poète a appris, non seulement dans de vieux livres ou par ouï-dire, mais par sa propre expérience. Il nous dit donc, dans le chapitre premier, comment, après avoir fait disparaître les orties et les taupinières dans sa petite cour, il la défricha, l'entoura de palissades et la cultiva. Dans les chapitres suivants, il veut nous faire connaître la récolte qui fut le fruit de ce labeur, et, dans chacun d'eux, il fait passer sous nos yeux toutes les plantes et les fleurs qu'il éleva dans ce jardinet. Plantes et fleurs sont au nombre de vingt-trois, et chacune d'elles a un chapitre spécial; les voici : sauge, rue, abrotone, cornichon, melon, absinthe, marrube, fenouil, iris, livèche, cerfeuil, lis, pavot, sclarea, menthe, chasse-puce, ache, bétoine, aigremoine, eupatoire, éphèdre, menthe de chat, radis et rose. La description qu'en fait le poète est plus ou moins détaillée, mais elle est souvent vraiment poétique (2); il vante les propriétés mé-

1. On en fit aussi des imitations, et même sur une grande échelle; déjà, au Xe siècle, un auteur qui se donne le nom de Macer Floridus le mit à profit dans son poème *De viribus herbarum*.

2. Comme exemple, je choisis un chapitre très court qui peut se citer en entier : c. III Ruta (v. 83 sq.) :

Hoc nemus umbriferum pingit viridissima Rutae

dicales de ces plantes et il enseigne même la manière exacte de les employer comme médicament (1). Ce jardinet était donc en première ligne un jardin pharmaceutique dont profitait la pharmacie du monastère.

Ce poème a un caractère entièrement profane; de même que le poète ne se fait pas scrupule d'employer la mythologie antique comme moyen esthétique, ainsi, il n'hésite pas, non seulement à se servir des noms de Priape, Bacchis, Erato, comme expressions allégoriques, mais même à rappeler des fables antiques, comme, par exemple, celle d'Hyacinthe, de Latone, d'après les *Métamorphoses* d'Ovide (2). Seul, le dernier chapitre, consacré à la Rose, a un cachet religieux en ce que l'auteur compare au lis cette « fleur des fleurs » : tous deux symbolisent les plus hautes palmes de l'Église : l'une, le sang des martyrs; l'autre, la radieuse pureté de la foi. A cette explication symbolique se rattache ensuite une apostrophe à la sainte Vierge. Comme conclusion, vient la dédicace qui a, elle aussi, une forme pleine d'attraits : Grimald doit lire ce petit livre assis à l'ombre d'un pêcher, alors que ses élèves, prenant leurs joyeux ébats, cueillent les fruits veloutés dont la grosseur est telle qu'ils peuvent à peine les saisir d'une seule main.

Malgré quelques réminiscences des *Géorgiques* de Virgile, et de Columelle, ce poème de Walahfrid est, à tout prendre, entièrement original, et le poète a su, dans des vers coulants, donner une expression gracieuse aux études judicieuses qu'il avait faites de la Nature.

Outre ces poèmes de longue haleine, Walahfrid nous en a laissé un certain nombre d'autres de moins d'étendue. La plu-

Silvula caeruleae, foliis quae praedita parvis,
Umbellas jaculata breves, spiramina venti
Et radios Phoebi caules transmittit ad imos,
Attactuque graves leni dispergit odores;
Haec cum multiplici vigeat virtute medelae,
Dicitur occultis adprime obstare venenis,
Toxicaque invasis incommoda pellere fibris.

1. Voy. par exemple, chap. IX. Apium.
2. Voy. v. 221 sq. et 261 sq.

part de ces derniers appartiennent également au genre profane : ce sont principalement, soit des poésies de jeunesse ayant vu le jour à Reichenau, comme ce recueil qui nous est parvenu sous le titre de : *Versus quos post annum aetatis quintum decimum edidit de rebus humanis*, soit encore des poésies composées à la cour de Judith. La majeure partie, en hexamètres ou en distiques, revêt la forme d'épîtres ; elle est adressée à des personnes déterminées. Souvent même la personnalité du destinataire donne de l'intérêt à ces poèmes. Parmi ceux-là, nous trouvons des auteurs, comme l'historien Thegan (l'épître qui lui est adressée fut composée au nom de Tatton, maître de Walahfrid), l'évêque Modoin, dont le poète vante ici également le talent poétique (1), Agobard (dont le diacre, Florus, fait principalement le sujet des éloges de cette lettre), Raban et Gottschalk. Les autres destinataires sont l'empereur Louis et les siens : Judith ; le jeune Charles, auquel le poète adresse des avertissements en qualité de précepteur ; Hilduin, à qui il envoie une lettre de remerciements ; les parents de Judith ; le comte Conrad, neveu de l'impératrice, etc. Parmi tous ces poèmes, deux méritent une mention spéciale. L'un, adressé à Judith (cinquante hexamètres), fait le récit d'un songe consolant qu'avait eu Walahfrid, à l'époque où la situation de l'empereur était très critique (2). L'autre, comprenant cent hexamètres, est une œuvre vraiment poétique, où Walahfrid a fait passer son cœur et son âme tout entiers ; il est adressé « au laïque Ruodbern, » qui fut plus tard, à ce que pense Dümmler (3), valet de chambre de Charles le Chauve ; le poète exalte, dans ce laïque, la fidélité, à

1. Cf. plus haut, p. 95.
2. Le poème débute par un tableau saisissant de cette époque :

Temporis infausta sub potestate dolendi,
Dum fraudis commenta pios populumque patremque
Opprimerent, sanctamque fidem delere pararent
Praescripta exsiliis, odio, vi, carcere, ferro :
Tunc jacuere boni nebula moeroris opaci,
Solaque per gremium regni nutantis ineptos
Perfidia exseruit terrore tyrannidis ausus...

Canisius, p. 234. Migne, *l. c.*, p. 1096.

3. *Gesch. des ostfrænk. Reichs*, I, p. 95 et cf. Simson, *op. c.* II, p. 99.

une époque où la fidélité n'existait plus, en nous faisant voir au milieu de quelles difficultés et de quels grands dangers ce brave serviteur de l'empereur avait bravé et le passage des Alpes et les embûches des ennemis (1), pour aller chercher Judith, en Italie, et la remettre en liberté. Faisons encore remarquer, quoique appartenant à une époque postérieure, un poème adressé à Lothaire (cinquante hexamètres) (2), dans lequel Walahfrid, chassé de Reichenau et alors à Spire, implore l'assistance du monarque et exprime, à cette occasion, ses sentiments monarchiques, ainsi que la douleur que lui a causée la mort de son protecteur, Louis le Débonnaire.

Walahfrid a composé, en outre, des *Épigrammes* et principalement des *Inscriptions ;* parmi celles-là, il faut en citer quelques-unes du genre badin (3). Il s'est même essayé dans la poésie lyrique. Nous possédons de lui, en effet, un court dithyrambe, en vers phaléciens de onze syllabes, en l'honneur d'Adélaïde, l'épouse de Conrad dont nous avons parlé ci-dessus; mais tout autre est l'intérêt d'un poème plus long, en vers glyconiens (4), et comprenant dix strophes de six lignes. Il a pour titre : *De carnis petulantia* et le poète, dans une série de tableaux, nous y montre la nécessité d'opposer à temps une barrière à ce défaut. Ce poème a un caractère populaire qui

1. Voici, par exemple, quelques jolis vers relatifs aux efforts de ce serviteur fidèle :

Nox obscura diem, noctem lux ipsa timebat;
Nulla domo campove quies, timor undique pulsans :
Sola fides rectique sibi mens conscia tantum
Suasit opus, docuitque aliquam sperare salutem.

Canisius, p. 239. Migne, *l. c.*, p, 1101.

2. Dümmler l'a édité le premier dans la *Zeitschr. f. deutsch. Alterth.* N. F. VII, p. 462.

3. Par exemple, un billet à un poète, un Écossais : *Versibus atque metris par est donare poetam*, dans Canisius, p. 242, et Migne, *l. c.*, p. 1104.

4. Mètre que nous trouvons également dans le Peristephanon de Prudence, mais seulement en strophes de cinq lignes. Voici le début de Walahfrid :

Quisquis tramite pendulo
Declivique spheram loco
Plana ponit in area,
Ni prensum teneat manu :
Statim cernit ad infima
Cursu nare volubili.

Canis., p. 252, Migne, *l. c.*, p. 1114.

tient de la chanson, quoiqu'il soit écrit en vers métriques et que la rime n'y soit qu'accidentelle : elle ne s'y montre, du reste, qu'en deux endroits. Notre poète composa enfin un poème de plus longue haleine encore, en strophes saphiques; il y déplore, après avoir quitté Raban, sa triste situation au cœur d'un hiver rigoureux et dans une solitude, apparemment dans une cellule de Fulda, et il trouve des expressions pleines de tendresse et de sentiment pour dépeindre le violent désir qu'il éprouve de retourner à Reichenau, ce lieu si plein de charmes (1).

Walahfrid composa même des hymnes, dont deux dans le mètre de Sapho : l'une est sur la naissance de Jésus-Christ, et le poète y implore, en terminant, la bénédiction du Sauveur pour l'empereur Louis, pour Judith et pour son fils; l'autre a pour sujet la translation des restes de saint Janvier à Reichenau par l'empereur Lothaire (2). Bien autrement grande est l'importance d'une hymne, en trente-trois strophes de quatre lignes, composée dans le style du *Péristéphanon* de Prudence et apparemment d'après ce modèle. Elle est consacrée aux martyrs d'Agaunum, aujourd'hui saint Maurice, en Valais, à cette légion Thébaine, comme on l'appelle, qui, d'après une tradition de l'Orient, fut anéantie en cet endroit, en 285, sur un ordre impérial, malgré la bravoure qu'elle déploya. Les discours du « chef » (*dux*) et des soldats sont particulièrement remarquables, et, en général, l'hymne est écrite dans un style et dans un vers vigoureux. Walahfrid a, en général et dans ce poème en particulier, choisi Prudence pour modèle, de préférence aux autres poètes chrétiens, surtout au point de vue du mètre, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Parmi les ouvrages en prose de Walahfrid, un seul est indépendant, remarquable, et offre en même temps un intérêt général; c'est le livre *De ecclesiasticarum rerum exordiis et*

1. J'ai, le premier, édité ce poème dans l'appendice de ma dissertation, p. 109 sq.

2. La première dans Canisius, p. 223 sq. Migne, *l. c.*, p. 1085; la deuxième est éditée par Dümmler dans l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit N. F.*, vol. XXIII (1876), p. 178 sq.; Walahfrid a aussi composé une hymne *In natalem S. Mammae*, dans le mètre ambrosien, mais elle est peu importante.

incrementis. D'après la préface, cet ouvrage fut composé à la prière de Regimbert, le savant bibliothécaire de Reichenau, (1) dans le but spécial de suppléer des écrits antérieurs sur la liturgie. Walahfrid, le premier, a essayé de donner ici une étude historique et critique de cette science, en recherchant, comme il le dit dans la préface, « d'où provient que ceci ou cela passa en habitude et prit dans le cours des siècles telle ou telle forme ; » il se propose donc de donner l'histoire du développement de quelques choses spéciales qui appartiennent au culte. Cet ouvrage, n'étant qu'un supplément, ne traite que des points déterminés, et par là s'expliquent le caractère épisodique de la narration, le manque d'une disposition systématique, de même que mainte digression, comme aussi l'absence de l'explication mystique. L'auteur débute par les lieux qui servent aux cultes : les temples et les autels; le chapitre cinquième traite des cloches et le chapitre sixième est consacré à l'explication des noms latins des édifices ecclésiastiques et de leurs parties. Celui qui vient après offre un intérêt tout particulier : il renferme l'explication du nom allemand de la maison de Dieu. L'auteur en agit ainsi, comme il le dit, au risque de paraître ridicule aux Latins, dont il raille l'orgueil avec une ironie enjouée qui reflète ses sentiments patriotiques (2). Ses compatriotes seuls doivent le lire et ils y verront qu'en beaucoup de choses ils imitent la sagesse des Grecs et des Romains. Cette sagesse consiste, pour le cas présent, à emprunter aux autres peuples, avec les choses, les noms de ces choses elles-mêmes. De même que les Grecs et les Latins en ont agi ainsi par rapport aux Hébreux, et les Latins par rapport aux Grecs, ainsi les Allemands le font à leur tour par rapport aux Latins. Ceci s'applique spécialement à presque tous les objets ecclésiastiques, mais la langue vulgaire elle-

1. Voy., sur lui, Kœnig, *op. c.*, p. 372 sq., et cf., du même auteur, *Die Reichenauer Bibliothek*, dans le quatrième vol. de l'ouvrage : *Freiburg. Diœcesan-Archiv.*, principalement p. 223 sq.

2. « Dicam tamen etiam secundum nostram barbariem, quae est Theotisca, quo nomine eadem domus Dei appellatur ; ridiculo futurus Latinis, si qui forte haec legerint, qui velint simiarum informes natos inter augustorum liberos computare. Scimus tamen et Salomoni (qui in multis typum gessit Domini Salvatoris) inter pavones simias fuisse delatas » (III *Reg.*, c. 10.)

même a beaucoup emprunté à la langue latine, qui dérive du grec, comme père, mère. C'est donc ainsi qu'il tire par dérivation le mot *Kirche* (église) de *Kyriaca*. L'introduction des mots dérivés du grec dans la langue allemande fut favorisée par les Barbares au service des armées romaines et par leur conversion, surtout par les Goths dont la traduction de la Bible, encore conservée, est mentionnée par Walahfrid.

Le chapitre huitième avait un intérêt d'actualité; il a, en effet, pour sujet les images et le culte qu'on leur rend, et Walahfrid s'y montre le représentant de l'opinion des Allemands, opinion raisonnable et conciliante. Plus loin (c. 14 sq.), l'auteur traite en détail de la messe, et, à cette occasion, il parle aussi des hymnes (c. 25), principalement de leur histoire, et cela même avec des détails très complets, ce qui montre bien que l'auteur avait une connaissance approfondie de ce genre de littérature. Il est digne de remarque de voir Walahfrid, à côté des hymnes proprement dites, distinguer les hymnes métriques et rythmiques, comme aussi les hymnes au sens général du terme (1).

Accordons encore une mention particulière au chapitre final (31), qui a une valeur réelle pour l'historien : il contient, en effet, une comparaison entre les dignités ecclésiastiques et les dignités profanes; le pape y est mis en parallèle avec l'empereur, les patriarches avec les patriciens, en souvenir assurément de la condition des rois Francs avant l'empire de Charlemagne, les archevêques avec les rois, les métropolitains avec les ducs. L'auteur poursuit cette énumération en descendant jusqu'aux acolytes, lecteurs, chantres et psalmistes auxquels il fait correspondre, dans le monde, les « Veredarii (cour-

1. « Notandum, hymnos dici non tantum qui metris vel rythmis decurrunt... verum etiam caeteras laudationes, quae verbis convenientibus et sonis dulcibus proferuntur. Unde et liber Psalmorum apud Hebraeos liber hymmorum vocatur. Et quamvis in quibusdam ecclesiis hymni metrici non cantentur, tamen in omnibus *generales hymni, id est, laudes dicuntur.* » Walahfrid fait même preuve de critique historique et littéraire en distinguant, parmi les hymnes Ambrosiennes, celles qui sont l'œuvre de saint Ambroise lui-même de celles qui sont dues à la plume de ses imitateurs, et en disant que celles-ci diffèrent souvent de celles-là, par le fond comme par la forme. Cf. vol. I, p. 195.

riers), Commentarienses, Ludorum exhibitores, Carminum pompatici relatores (1) ».

Mais là où notre auteur se montre le moins indépendant, c'est dans son ouvrage purement théologique et le plus volumineux de tous, la *Glose ordinaire* (*Glossa ordinaria*), ouvrage qui lui acquit le plus de renommée et resta en honneur jusqu'au XVIIe siècle : c'est un commentaire de la Bible tout entière, extrait en majeure partie des commentaires de Raban, lesquels ne sont eux-mêmes, nous l'avons vu, presque qu'une compilation; malgré tout, c'est là un ouvrage d'une application étonnante, lequel élargi encore par d'autres, resta au moyen âge la ressource la plus appréciée pour expliquer la Bible. Dans ce livre, Walahfrid ne dément pas son titre d'élève de Raban.

La culture intellectuelle de notre auteur lui fit en outre entreprendre le remaniement et la publication d'ouvrages d'autrui. C'est ainsi que nous le voyons d'abord, à la prière de Gozbert, abbé de Saint-Gall, retoucher l'ancienne *Vie de saint Gall*, et ensuite deux ouvrages hagiographiques d'un neveu de cet abbé, le diacre Gozbert, qui désirait lui-même cette élaboration : le premier était une continuation de la *Vie de saint Gall*, livre relatant les miracles qui avaient eu lieu après la mort du saint, et le second, la vie du premier abbé du monastère, saint Othmar (2). Ces refontes visaient la forme; elles avaient pour but de donner à l'ancien ouvrage un vêtement mieux stylé, ou bien encore de le corriger, par exemple dans les écrits de Gozbert. Le fait de voir Walahfrid laisser de côté les noms eux-mêmes des témoins des miracles du saint plutôt que de ternir « l'honneur de l'expression latine, » en reproduisant leurs formes barbares, ce fait, dis-je, nous montre jusqu'à quel point il s'efforça de donner à ses œuvres une teinte latine (V. *S. Galli*, l. II, c. 10). Ensuite, l'auteur a aussi abrégé et

1. Les deux dignités profanes nommées en dernier lieu sont particulièrement intéressantes; on ne peut comprendre par là que les jongleurs et les chanteurs, les *jaculatores* notamment, qui étaient placés à la cour.

2. Voy. les deux derniers ouvrages in *Monum. German. histor. Script.*, t. II, p. 21 sq. et p. 41 sq.; le premier est dans Mabillon, *Acta S. S. ord. Bened.*, Saec. II.

suivant le cas, condensé la matière, pour éviter l'ennui, comme il le dit lui-même, et enfin, dans l'ancienne Vie du moins, il a introduit une division par chapitres, afin d'en faciliter l'intelligence. Dans la préface de ce dernier ouvrage, on trouve une courte digression géographique et critique sur la patrie de notre auteur, l'Alamannie, et ce travail est personnel à Walahfrid. Il avait du reste l'intention de mettre également en vers métriques la *Vie de saint Gall*, mais il ne donna pas suite à ce projet. Walahfrid prépara une nouvelle édition de la *Vie de Charlemagne*, par Eginhard, et la divisa en chapitres auxquels il donna un titre spécial, afin d'en faciliter les recherches, comme il le dit lui-même. Il y ajouta en même temps un prologue, assez court, mais qui renferme un grand sens, dans lequel il nous donne une notice biographique succinte, et très précieuse aujourd'hui, de même qu'une description excellente du caractère de l'auteur (1).

Si l'on considère que Walahfrid mourut dans la force de l'âge, son activité littéraire, si grande et si multiple, semble doublement remarquable. Avec cela il a en même temps exercé, et certainement avec succès, les fonctions de professeur, en élevant Charles le Chauve, ce protecteur influent des sciences et de la culture littéraire, et en maintenant dans un état florissant l'excellente école de Reichenau, à laquelle il devait tant lui-même. Non seulement Walahfrid nous apparaît comme un homme d'un talent élevé et créateur, qui sait aussi se frayer une route à lui, mais encore comme une personnalité aimable, ainsi que témoignent maints traits isolés de ses ouvrages, parmi lesquels on en trouve aussi quelques-uns qui sont assaisonnés par une humeur tout enjouée.

CHAPITRE TROISIÈME

GOTTSCHALK.

Un autre disciple célèbre de Raban mérite ici une mention spéciale, comme poète ; on peut même dire que, comme tel,

1. Voy. plus haut p. 105, rem. 3, l'édition de Jaffé.

il est particulièrement remarquable, quelque minime que soit le nombre de poèmes qui nous aient été conservés sous son nom : c'est GOTTSCHALK (1). Nous avons déjà parlé précédemment (2) des principales circonstances de sa vie jusqu'à sa condamnation au synode de Mayence en 848, et nous reviendrons plusieurs fois encore à l'histoire de sa doctrine sur la prédestination quand nous parlerons, plus loin, de la littérature provoquée par cette doctrine, en tant que cette littérature appartient au cercle de notre étude. Sa condition ne fut améliorée en rien lorsque, selon la décision du synode, il eût été livré à l'archevêque de Reims. L'animosité du plus puissant prince de l'Église d'Allemagne passa dans le cœur du prince de l'Église de la France de l'ouest; Hincmar persécuta le moine inflexible aussi cruellement que l'avait fait Raban. Le synode de Quierzy condamna, l'année suivante (849), pour la seconde fois la doctrine de Gottschalk, et son auteur, après avoir été fouetté à mort, fut condamné à être enfermé perpétuellement dans le monastère de Hautviller, à Reims. On lui permit d'abord d'écrire, ce qui le mettait encore en communication avec le monde extérieur; mais après quelques années on lui retira encore cette liberté qu'il avait mise à profit, il est vrai, pour attaquer personnellement l'archevêque qui le persécutait. Gottschalk mourut dans les dix dernières années du VIe siècle, fidèle jusqu'à la fin à ses opinions et sans se réconcilier avec l'Église.

Ce qui nous reste de ses ouvrages en prose n'a aucune valeur littéraire, et n'avait, du reste, été écrit que pour sa défense personnelle. C'est ainsi que nous avons de cet auteur deux Confessions, dont la plus longue a pour but d'établir sa doctrine de la prédestination, exposée succintement, au moyen de passages empruntés à la Bible et aux Pères. Nous avons de plus un petit nombre de fragments du plaidoyer remis à Raban, au synode de Mayence, fragments que nous trouvons

1. Migne, *Patrologia latina*, tom. CXXI, p. 345 sq.; — Cellot, *Historia Gotteschalki praedestiniani*, Paris, 1665. (Append.); — Dümmler, *Gesch. des ostfrænk. Reiches*, vol. I, p. 311 sq. et 384 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 320.
2. Voy. p. 141.

cités dans l'ouvrage d'Hincmar sur la prédestination (1). Pour propager sa doctrine, Gottschalk avait surtout recours à la parole.

Les quelques poèmes, par contre, qui nous restent de lui sont importants pour l'histoire littéraire. C'est d'abord une épître poétique à l'ami de Gottschalk, Ratramn, moine de Corbie, épître d'autant plus intéressante, pour le fond comme pour la forme, que son authenticité est d'autant moins contestable. Tout comme dans l'épître de Walahfrid adressée à Gottschalk (2), l'épître de Gottschalk, écrite en vers hexamètres, est précédée d'une préface au mètre lyrique, dans laquelle la Muse (Clio dans Gottschalk, et, dans Walahfrid, Calliope) reçoit l'ordre de faire tenir à l'ami cette lettre poétique (3). Le mètre, dans Gottschalk, est l'ionique mineur anacréontique; dans Walahfrid, au contraire, c'est le vers phaleuce. Mais les vers du premier sont rimés et, depuis le commencement jusqu'à la fin, ils offrent un genre de rimes très varié (4). Conformément à cela, les vers hexamètres de l'épître elle-même sont des vers léonins et sont les plus anciens, en général, que nous trouvions employés avec intention dans un grand poème depuis le début jusqu'à la fin (5).

1. Capp. 5, 21, 24, 27, 29.

2. Canisius, *op. c.*, p. 254 sq.; — Migne, *Walahfr. Opp. II*, p. 1115 sq. : Gottschalk reçoit ici le surnom de *Fulgentius*, nom qu'il avait adopté comme étant celui de l'évêque de Ruspé, le défenseur de l'Augustinisme.

3. Le poème de Walahfrid débute ainsi. « Velox, Calliope, viam frequenta; » et celui de Gottschalk : « Age, quaeso, perge, Clio. »

4. Citons comme exemple :

Teneearis ac decora,
Videas sodalis ora,
Bis enim venis ab illo
Speciosa jam magistro,
Adimens fel, imprimens mel.

V. 21 sq. (Cellot, p. 415.)

5. Vers la même époque à peu près fut écrite, aussi en vers hexamètres léonins, la dédicace d'un magnifique livre des Évangiles, lequel était l'œuvre d'un moine de Hautviller et était adressé à Ebbon, archevêque de Reims. Voici le début de cette dédicace :

Ebo, Remense decus, praesul pastorque coruscus,
Celsa et clara farus, sanctis per saecula carus,
Ordinis omnis honos pariterque piissimus heros.

On voit ici déjà les différents genres de rime des vers hexamètres se montrer

Cette épître est une réponse. Gottschalk y remercie d'abord son ami de lui avoir envoyé ses vers (*metra*), bonheur inattendu pour lui, vers dont il fait un éloge poétique excessif. Ils ont apporté une consolation à son âme blessée. Plût à Dieu que l'ami lui eût aussi écrit en prose, probablement plus en détail, sur la doctrine de Gottschalk. Il ne le peut pas lui-même ; le temps lui manque, vu que l'abbé lui impose tantôt ceci et tantôt cela, et il manque aussi de la culture scientifique. C'est à peine s'il a été, pendant une année, dans une école supérieure (1), et, après en être sorti, il n'a plus eu de guide. Pour avoir une exposition claire de l'opinion (*sententia*) de saint Augustin, il a écrit aux nombreux savants de son pays et même à des savants de l'étranger ; il a, de plus, communiqué à trois d'entre eux, Marcward, Jonas et Lupus « le sens propre » (de cette opinion) ; mais, parmi eux, un seul lui a répondu ; c'est un rusé qui ne veut se brouiller avec aucun parti. Il appert de ce passage notamment que le poème fut composé à Orbais (2). La fin de l'épître manque (3).

Le style, il est vrai, en est souvent lourd jusqu'à l'obscurité ; toutefois, malgré cela, ce poème montre non seulement que l'auteur avait aussi appris l'art poétique, mais que même

çà et là à côté de la rime léonine proprement dite. Ce poème, qui a été écrit avant la déposition d'Ebbon, en 839, mais peu de temps auparavant, a été édité par Paulin Paris dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscript. et belles-lettres*, série IV, t. VI, Paris 1879, p. 98 sq., et dans les *Poet. lat.*, I, p. 623. — Voy. Dümmler, *N. A.*, p. 269.

1. « Namque magisterio vix uno subditus anno. »

2. Car ce n'est qu'alors que Gottschalk commença à pencher vers la doctrine de saint Augustin touchant la prédestination ; voilà pourquoi il demandait conseil. De plus, il se trouvait dans un cloître, ainsi que le montre le passage suivant, dont il est question aussi plus haut : « Ut saltem hinc fingere ternas — Litterulas liceat, quoniam *imperium Patris* instat — Ad patrandum aliquid, cum hoc, tum protinus illud. » Enfin un autre passage, précédemment traduit, ne pouvait alors se rapporter qu'à la France de l'ouest ; le voici : « Denique sunt multi, Domino donante, magistri — *Hac regione* siti, ingenio locuplete beati, — Unde *palatina* plerique morantur in aula. » On serait tenté de croire, d'après cela, que ce n'est qu'après l'an 840, c'est-à-dire après le début du règne de Charles le Chauve que Gottschalk avait conçu, ou du moins communiqué, son système de doctrine, quoiqu'il l'eût déjà longtemps promené avec lui.

3. Dans les derniers vers, il parle encore de la différence entre les élus et les réprouvés.

cette nature profonde et passionnée ne manquait pas de sentiment poétique : cela résulte de plusieurs passages.

Ce dernier point ressort encore plus clairement de deux poèmes rythmiques conservés, sous le nom de Gottschalk, dans un manuscrit du x[e] siècle (1). Dans l'un (*O Deus miseri*), le poète prie Dieu d'avoir pitié de son misérable serviteur ; il fait l'aveu de ses fautes, et conjure tous les saints, en particulier la sainte Vierge Marie, saint Michel, saint Pierre, les Martyrs, les Patriarches et les Prophètes, les Vierges et les Confesseurs de vouloir appuyer sa demande auprès de Dieu. C'est un long poème de vingt strophes, comprenant chacune sept lignes courtes et monorimes. L'autre poème (*O quid jubes, pusiole*), de dix strophes à sept lignes courtes chacune, a un caractère profane ; il est adressé à un jeune disciple, de noble famille, à ce qu'il semble, lequel provoque le poète « à chanter un doux cantique. » Celui-ci refuse d'abord : à lui, si loin de sa patrie, il conviendrait plutôt de pleurer et de gémir, et au disciple de mêler ses larmes aux siennes : n'était-il pas défendu aux Juifs de chanter à Babylone? Mais comme le jeune ami persiste, le poète chante Dieu en trois personnes, à qui il fait entendre ses plaintes et ses soupirs vers la patrie ; depuis deux ans, en effet, il est dans une île, en pleine mer. Ce poème est, lui aussi, rimé d'un bout à l'autre. Plus loin, en étudiant dans un coup d'œil d'ensemble les poèmes rythmiques, je reviendrai sur la forme des vers et de la rime ; mais je veux faire remarquer ici qu'on trouve, dans ces poèmes de Gottschalk, tout comme dans le mètre lyrique des épîtres que nous avons déjà étudiées de lui, une prédilection pour la rime et la même manière de l'employer ; ce point parle même en faveur de leur authenticité que ne contredit nullement le contenu (2).

1. Dans Du Méril. *Poésies populaires latines antérieures du XII[e] siècle.* Paris, 1843, p. 177 sq. et 253 sq.

2. J'ai déjà fait remarquer plus haut (p. 141) que Gottschalk voyagea pendant longtemps et séjourna notamment en Italie et dans le Frioul. On peut donc penser, avec Du Méril, qu'il s'agit, au deuxième chant, d'un séjour dans une île de l'Adriatique.

CHAPITRE QUATRIÈME

ERMOLDUS NIGELLUS.

L'action de la culture esthétique du siècle de Charlemagne se montre encore, pendant la jeunesse de Walahfrid, dans un autre poète : il n'est point lui-même Allemand, mais son origine est pourtant germanique (1), et il apparaît comme un représentant remarquable de cette poésie épique profane, à laquelle le grand empereur avait donné la première impulsion : c'est Ermoldus Nigellus (2). Son poème sur les exploits de l'empereur Louis est aussi remarquable pour l'épopée populaire de la littérature nationale du moyen âge. Sa personnalité ne nous est connue que par quelques rares notices de ses poèmes. Moine aquitain, Nigellus était en très bonnes relations avec le roi Pépin, fils de Louis le Débonnaire, qui régnait alors précisément en Aquitaine; il doit avoir occupé à la cour une position très influente : peut-être avait-il été le précepteur du monarque et devint-il plus tard son chancelier (3). Il accompagna même, armé de pied en cap, Pépin dans son expédition contre les Bretons, en 824. Il semble même avoir aiguillonné l'ambition du jeune roi à tel point, qu'on voit celui-ci s'en

1. Son nom d'Ermold parle en faveur de cette origine, mais bien plus encore la connaissance qu'il montre de la langue allemande dans les étymologies des noms propres (voy. l. I, v. 47 sq., l'étymologie de *Ludwig*), on bien encore la connaissance qu'il suppose de cette langue chez le lecteur quand il dit (l. IV, v. 657 sq.), sans autre explication, en parlant de « Theutrammus » : *Nomine dignus*.

2. Dans les *Monum. Germaniae hist. Scriptor.*, t. II, p. 464 sq. ; — traduction de Pfund dans les *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit. 9. Jahrh.*, vol. III, Berlin, 1856 (introduction); — Henkel, *Ueber den historichen Werth der Gedichte des Ermoldus Nigellus* (Programme de l'école supérieure municipale d'Eulenburg, 1876); — Dümmler, *N. A.*, p. 260 sq.

3. Dümmler pense, lui aussi, que très vraisemblement Ermold est le même que le chancelier Hermoldus, dont le nom se trouve, en 838, dans plusieurs chartes de Pépin.

prévaloir même contre son père. Aussi Louis éloigna-t-il Ermold de l'entourage de Pépin ; il fut exilé à Strasbourg et placé sous la surveillance de l'évêque Bernold, qui, par amour pour Pépin, le traita en ami. C'est pendant son exil qu'Ermold écrivit les poèmes qui nous restent de lui, et c'est cet exil lui-même qui lui fit prendre la plume. Ces poèmes sont : d'abord cette épopée déjà mentionnée et au moyen de laquelle il espérait obtenir de l'empereur un acte de clémence qui mettrait un terme à son bannissement ; elle fut composée à la fin de 826 ou au commencement de 827 (1) ; — ensuite deux élégies adressées à Pépin, et dont la seconde pour le moins est écrite après le poème épique. Selon toute probabilité, Ermold fut mis en liberté après la victoire des fils sur le père, en 830.

Le poème épique, pour lequel il n'y a pas de meilleur titre que celui de *De gestis Ludovici Caesaris* (2), est écrit en distiques et comprend quatre livres. Il est de plus précédé d'une préface de trente-cinq hexamètres, laquelle est à la fois acrostique et télestique, c'est-à-dire que les premières et les dernières lettres de ces vers donnent l'hexamètre suivant : « Ermoldus cecinit Ludovici Caesaris arma ». Dans ce prologue, le poète implore l'assistance du fils de Dieu et celle du chantre David pour « raconter les actions glorieuses du noble empereur » ; il ne veut pas, en effet, invoquer les Muses, ni Phébus, ni Apollon (3), ainsi que le faisaient les Anciens en démence ; une vaine sagesse aveuglait leur esprit et le démon régnait

1. Non seulement il ne consacre pas une seule ligne, mais il ne fait même pas une seule allusion à des événements postérieurs, alors qu'on le devrait attendre de lui, comme par exemple au sujet du bannissement de Harald.

2. En se basant sur le prologue, notamment sur les vers 9 sq... Quo possim *Caesaris* in hoc... Carmine *gesta* loqui. Cf. aussi l. I, v. 15 et 29. Le premier éditeur (Muratori) a intitulé ce poème : *De rebus gestis Ludovici Imperatoris*.

3. Nec rogo Pierides, nec Phœbi tramite limen
Ingrediar capturus opem, nec Appollinis almi.
Praef. v. 13 sq.

De même que l'auteur fait ici deux dieux de *Phoebus Apollo*, ainsi fait-il (l. I, v. 18) deux auteurs de *Tullius Cicero ;* cette dernière confusion se retrouve aussi fréquemment dans la littérature postérieure du moyen âge. Mais l'une et l'autre ne laissent pas que d'être caractéristiques pour la culture scientifique d'Ermold.

dans leur cœur. Avec le secours qu'il implore, il espère que ses vers lui obtiendront la délivrance de son lieu d'exil. En terminant, il s'adresse à l'empereur lui-même, dont il exalte la piété, en le conjurant d'accepter gracieusement l'ouvrage, et de le relever lui-même, lui le serviteur déchu. Donnons d'abord une courte analyse du poème.

Abstraction faite de l'introduction, dans laquelle le poète explique encore son intention de chanter les exploits de Louis tout en déclarant cependant ne pouvoir les chanter tous en particulier, le livre premier, composé de six cent seize vers, est consacré presque entièrement, à partir du vers soixante-cinquième, à la prise de Barcelone par Louis, en qualité de roi d'Aquitaine (801). Il parle auparavant, mais rapidement, de son élévation sur ce trône, de la signification de son nom et de la défaite des Basques (v. 31-64).

Dans le livre deuxième (six cent deux vers), l'auteur rapporte d'abord le couronnement de Louis par Charlemagne, en 803 (v. 1-84), puis il raconte, après un court souvenir consacré à la mort de Charles, le voyage de Louis à Aix-la-Chapelle : ce voyage ressemble à un cortège triomphal, tant est grande la foule qui accourt de toutes parts pour rendre hommage au monarque. L'auteur en fait une description poétique, exagérée peut-être, mais très vivante. Viennent ensuite les premiers actes de son gouvernement : grâces accordées, envois de messagers royaux ; à tout cela se rattache un éloge de l'empereur (v. 85-196). L'auteur nous raconte ensuite l'arrivée du pape Étienne dans l'empire des Francs, sur l'ordre de l'empereur, et le couronnement du monarque par le pontife, en 816 (v. 197-480). Ce récit occupe, surtout par les longs discours des deux personnages, la moitié du livre, et en forme, pour ainsi dire, le noyau. La fin traite des aspirations réformatrices de Louis par rapport au clergé et aux monastères, surtout des instructions des ambassadeurs, *Missi*, envoyés à ce sujet (817), et des relations de l'empereur avec Benoît d'Aniane (v. 481-602).

Le livre troisième comprend six cent vingt-huit vers. La majeure partie en est consacrée au récit de la campagne de Louis contre le prince breton Morman, en 818, année par

laquelle débute le livre; l'auteur parle d'abord de la défaite de ce prince, de sa mort et de la soumission des Bretons (v. 1-502); et, après cela, du rapport que font les ambassadeurs royaux, déjà de retour. A partir du vers cinq cent quarante-troisième, le poète nous fait le tableau d'un duel qui eut lieu, comme jugement de Dieu, en 820, entre le comte Bera de Barcelone, ancien compagnon de l'empereur et le comte Sanila; comme les deux champions étaient d'origine gothique, il se battirent à la manière des Goths, c'est-à-dire à cheval, avec le javelot et le glaive.

Les efforts de Louis pour convertir les Danois forment le sujet principal du livre quatrième (sept cent soixante-huit vers.) Après quelques détails caractéristiques sur les Danois ou Normands (1), le poète commence aussitôt par le récit de l'envoi d'Ebbon, archevêque de Reims, auprès du roi Harald, en 823, en qualité de missionnaire (v. 25-112). Dès que le poète a brièvement dépeint une nouvelle campagne contre les Bretons révoltés, en 824, campagne à laquelle prend part Pépin d'Aquitaine et, avec lui, Ermold lui-même (v. 113-146), il nous fait le récit des résultats obtenus par le zèle d'Ebbon; Harald apparaît, en 826, à la tête d'une flotte considérable, à la résidence impériale de Ingelheim, pour y recevoir le baptême et devenir le vassal de Louis. Ce récit est précédé d'une description, fort intéressante, du palais de Ingelheim et de son église, notamment des tableaux qui servent d'ornement à ces deux monuments (v. 181 sq.). Le baptême, les fêtes auxquelles il donne lieu, la prestation du serment de fidélité du roi danois sont racontés en détail et peints avec de vives couleurs (v. 622). Après avoir parlé du départ de Harald, Ermold félicite Louis de sa conquête pacifique : il possède ce que n'a eu ni la puissante Rome, ni la couronne franque; et ici le

1. Hic populi porro veteri cognomine Deni
Ante vocabantur et vocitantur adhuc;
Nort — quoque francisco dicuntur nomine — manni.
Veloces, agiles, armigerique nimis.
Ipse quidem populus late pernotus habetur,
Lintre dapes quaerit, incolitatque mare;
Pulcher adest facie, vultuque statuque decorus,
Unde genus Francis adfore fama refert. v. 11 sq.

poète fait mention de l'orgue hydraulique, construit expressément pour Louis, en 826, par un prêtre de Venise : ce chef-d'œuvre avait seul fait envier à Louis le sort de l'empereur byzantin. Là-dessus, Ermold vient à parler de lui-même et de son bannissement (v. 649); il fait un récit relatif à la cathédrale de Strasbourg et aux merveilles dont y fut témoin un saint prêtre, à l'époque de saint Boniface. En terminant (v. 747 sq.), il reconnaît encore son crime, comme en d'autres passages du poème, et il supplie l'empereur et sa belle épouse de lui faire grâce.

Ces vers ont une grande valeur historique et littéraire ; ils ne manquent pas non plus, en maints passages, de charme esthétique. Ces deux qualités se réunissent surtout dans le premier livre. C'est là que nous trouvons, pour la première fois, en Occident et au siècle de Charlemagne, la lutte contre les Sarrasins prise comme sujet d'un poème épique, c'est-à-dire le sujet du cycle légendaire le plus populaire des littératures nationales fourni même par la tradition orale : le poète lui-même (1) en fait la remarque; il se posait, quoique sans raison, comme un ignorant ; mais il rentrait, par le fait, dans le nombre des natures populaires. Nous voyons apparaître en même temps, comme héros principal, Guillaume, comte ou duc (2) de Toulouse, lequel, sous le nom de Guillaume d'Orange ou Guillaume au court nez, forme le point central d'un des trois cycles de la légende carlovingienne, légende développée d'abord par la poésie nationale du nord de la France. C'est lui qui, dans notre poème, pousse Louis, au milieu d'une diète impériale, à entreprendre la guerre contre les Sarrasins. Il connaît ce peuple, dit-il, et ce peuple le connaît (3) ; assu-

1. Voici le passage joint au contexte :

Culmina terrarum, vel quot castella peragrans (Ludovicus)
Subdidit imperiis arma ferente Deo,
Sunt mihi nota minus, vel si modo nota fuissent,
Non poterat stolidus cuncta notare stilus :
Sed quaé fama recens stupidas pervevit ad aures,
Incipiam canere; caetera linquo catis. v. 65 sq.

2. Ermold lui donne les deux titres.

3. « Quae (gens) mihi nota nimis, et sibi notus ego, » v. 148. Expression qui caractérise très bien le héros.

rément, il fait là allusion à la bataille d'Orbieu, en 793, où les Francs furent défaits, il est vrai, par un ennemi supérieur en nombre, mais où ils empêchèrent les Arabes de pénétrer plus avant, grâce au courage qu'ils déployèrent, eux et leur chef Guillaume (1). Ce dernier dit que la conquête de Barcelone mettra fin à la campagne; elle seule peut assurer la paix : lui-même veut en être le chef.

Le poète fait alors un tableau plein de vie de l'assaut de la ville; on y trouve beaucoup de traits vraiment épiques qui rappellent immédiatement l'épopée populaire carlovingienne, comme, par exemple, le rôle que jouent les chevaux de bataille des héros. C'est ainsi que Guillaume répond à un Maure (v. 401 sq.) qui dit d'un air moqueur, du haut du créneau, que la famine forcera bien les Francs à la retraite : « Je dévorerai mon magnifique coursier lui-même plutôt que de lever le siège. » Alors seulement les Maures se laissent gagner par l'effroi. L'émir abandonne la ville secrètement pour aller chercher du renfort ; mais les hennissements de son cheval le trahissent. Le poète avait déjà raconté auparavant (v. 207 sq.), sous forme d'épisode, que les Arabes, dans une sortie, avaient capturé la mère d'un Franc nommé Datus et l'avaient amenée dans une forteresse construite sur un rocher inexpugnable : en vain le fils cherche-t-il à la délivrer le glaive à la main; l'ennemi exige comme rançon le cheval du Franc; mais celui-ci laisse plutôt égorger sa mère sous ses yeux que de livrer son cheval, crime atroce, qu'il expiera en embrassant la vie d'ermite jusqu'à la mort. La vigueur de la narration est rehaussée non seulement par des discours entremêlés au récit, mais encore par plusieurs comparaisons remarquables ; c'est ainsi que les Maures se cachent devant la pluie de flèches et de pierres comme le font les oiseaux à l'approche de l'aigle qui saisit celui qui lève la tête (v. 505 sq.).

Le récit détaillé de la guerre contre les Bretons, au troisième livre, est également plein d'intérêt et offre aussi beaucoup de traits bien poétiques. Le poète avait pris part lui-même à

1. La chanson de geste : *La bataille Aliscans*, consacrée au triomphe de Guillaume, chante, comme on se le rappelle, cette bataille.

la campagne contre les Bretons, mais seulement à la campagne qui suivit celle-ci; aussi nous fait-il revivre, dans un tableau plein de vie et de réalité, le pays, les habitants, ainsi que le genre de guerre nécessité par leur nature spéciale : dans ce terrain découpé, plein de marécages, de bois et de haies, il n'y avait pas moyen d'en venir aux mains en bataille rangée et décisive; c'était plutôt une guerre de partisans, faite de dévastation, de la part des Francs, et de surprises, de la part des Bretons (v. 347 sq.). Mettons particulièrement en relief les pourparlers de Morman avec l'ambassadeur Franc et son départ pour le combat (v. 101 sq. et v. 361 sq.), ainsi que le passage où sa femme le détermine à opter pour la guerre au lieu de la paix et celui où il prend congé d'elle : ces scènes renferment plus d'un trait de beauté et d'importance (1). Dans ce livre également se trouvent des comparaisons magnifiquement exprimées. (V. par exemple, vers 175 sq.).

On ne saurait donc nier qu'Ermold ne possédât un talent poétique, et même un talent épique; il est bien loin d'être un simple chroniqueur en vers, ainsi que le montre déjà le choix de son sujet; disons aussi que la tendance panégyrique ne dépare pas essentiellement son style épique. L'ouvrage de notre auteur est, malgré ses défauts contre la langue et le mètre (2), un produit remarquable pour cette époque, surtout si l'on considère qu'Ermold sait s'abtenir d'imiter en esclave le poème de Virgile, où de le mettre à profit d'une manière exa-

1. Le discours même, par lequel Morman renvoie l'ambassadeur, après avoir passé dans l'ivresse, avec sa femme, une nuit qu'il avait demandée comme délai pour se décider, est digne de remarque (l. III, v. 207 sq.) :

Ecce miser tandem potu somnoque sepultus
  Murman adest, oculos vix aperire valens.
Ebrius haec ructans labris vix orsa remotis
  Voce sonat, numquam post placitura sibi :
Perge, tuo regi celerans haec verba renarra :
  Nec sua rura colo, nec sua jura volo.
Ille habeat Francos, Brittonica regmina Murman
  Rite tenet, censum sive tributa vetat.
Bella scient Franci, confestim bella ciebo,
  Neve adeo imbellis dextera nostra manet.

2. Il n'y manque même pas d'hexamètres de sept pieds, quoique cependant ils ne soient pas très fréquents (par exemple, l. III. v. 31.).

gérée (1), quoiqu'il ait pris cet auteur pour modèle en certains passages et qu'il se réfère même une fois à l'Énéide (2).

Ermold a écrit aussi deux élégies dont l'une a un intérêt remarquable, au point de vue de l'histoire, et l'autre, au point de vue de la littérature. Dans celle-ci (deux cents vers), le poète envoie sa Muse, Thalie, chez le roi Pépin, tout comme Théodulphe l'envoyait chez Modoin (3), et vraisemblablement d'après lui (4), quoiqu'il ait connu lui-même l'élégie d'Ovide qui avait servi de modèle à Théodulphe. La déesse fait son apparition dans la résidence royale, sur la Charente, à la fête de Pâques, alors que le roi et son épouse sortent du palais avec un solennel cortège, sans doute pour se rendre à l'église. Le poète rapporte ensuite l'entretien de sa Muse avec le roi : celui-ci demande des nouvelles de l'exilé ; il veut savoir dans quel pays, dans quelle ville il réside et quel est l'évêque de cette ville. Là-dessus, Thalie fait une peinture de l'Alsace, de l'abondance de grain et de vin dont elle est redevable au Wasacus (les Vosges) et au Rhin, entre lesquels elle est située. Si le roi le désire, il apprendra de ces deux personnages eux-mêmes ce que peut chacun d'eux, et lequel des deux est le plus utile à son peuple. Ces paroles de Thalie sont suivies d'un débat entre le Rhin et les Vosges en forme de dialogue. Le Rhin vante donc la route navigable qu'il offre à l'importation de précieuses marchandises, ainsi que ses poissons ; Wasacus, par contre, qui est fouetté par la tempête et par la pluie, ne livre que du bois pour le foyer. Mais Wasacus réplique. Avec

1. L'opinion contraire, soutenue par Dorn, *De bellis Francorum cum Arabibus gestis* (p. 52), n'est pas justifiable, ainsi que le montre le parallèle qu'il établit lui-même entre quelques passages. Pour un poète latin et épique postérieur à Virgile, les réminiscences étaient inévitables, mais elles ne ne sont pas criantes.

2. Dans le discours de l'ambassadeur franc à Morman, dans lequel le Franc fait remarquer que lors même que Morman recevrait antant de renforts qu'en reçut Turnus, il n'oserait pas cependant se mesurer avec les Francs (l. III, v. 144 sq.). Morman pouvait bien, pour le poète, être un autre Turnus, vu que Louis rappelait lui-même le *pius Æneas* par l'épithète de *pius* que lui donne Ermold. Cet ambassadeur franc était un abbé.

3. Voy. plus haut, p. 95.

4. C'est ce que montre, abstraction faite du reste, le fait de voir la messagère prendre le nom de Thalie.

ses chênes, on bâtit des palais et des églises; des rois ont chassé, dans ses parages, le chevreuil et le sanglier, et ses ruisseaux abondent aussi en poissons; le Rhin, lui, enlève les produits du pays. Le Rhin réplique qu'il n'exporte que le superflu, encore est-ce pour l'échanger contre d'autres marchandises; à défaut de bois, c'est de l'or qui roule dans son sable, et, comme le Nil, il fertilise le pays par ses inondations. Wasacus remarque que le Rhin noie plutôt les moissons.

Après avoir imposé silence aux deux émules, Thalie répond elle-même à la deuxième et à la troisième demande du roi, en nommant Strasbourg, cette ville bruyante, peuplée et commerçante, et en disant que son évêque est Bernold, un Saxon formé à l'école de Charlemagne aussi distingué par son esprit et son érudition, que par sa bonté et sa piété. Il sait, par son adresse et sa prédication en allemand, amener à Dieu ce peuple fier de ses richesses (1). Il est la consolation d'Ermold; et malgré cela, l'exil lui est dur parce qu'il est loin de sa patrie et des siens. La réponse que le roi fait ensuite à Thalie met fin au poème : Ermold n'a qu'à se consoler de partager le sort d'autres hommes célèbres, païens comme chrétiens, d'un Ovide, d'un Virgile qui perdit sa propriété et ne la recouvra que par ses vers, d'un apôtre saint Jean, d'un saint Pierre, d'un saint Paul et d'un saint Hilaire.

La deuxième élégie (deux cent vingt-deux vers) s'adresse également à Pépin. Après une introduction, où le poète cherche à gagner les bonnes grâces du roi en faveur de sa Muse chétive qu'il appelle *Musella*, *Musa jocosa*, et qui autrefois plaisait malgré cela au prince, Ermold fait un éloge pompeux de Pépin; il l'étend même jusqu'à son extérieur (2); il lui donne, après cela, de bons conseils, comme un Mentor en

1. Sed gens atra nimis, cui praeest modo praesul, honore,
Divitiis pollens, nescit amare Deum ;
Barbara lingua sibi, scripturae nescia sacrae,
Ni foret antestis ingeniosus ei :
Hic populis noto scripturas frangere verbo
Certat, et assiduo vomere corda terit. V. 155 sq.

2. Ce panégyrique se termine ainsi:
Si Veneris soboles, Priami si filius adsit,
Hector et Aeneas cedet uterque tibi. V. 33 sq.

donne à un jeune homme. Le roi doit sans doute jouir de la vie, mais, dans les limites permise ; il doit se livrer surtout aux plaisirs de la chasse, mais seulement à certains jours déterminés ; les autres jours doivent être consacrés aux travaux utiles. Il n'est plus un enfant, mais un homme, lui dit le poète en lui faisant une leçon sur ses devoirs de régent. Le couronnement de ses devoirs c'est l'amour de Dieu, qui doit être au-dessus de tout autre amour. L'auteur enclave ensuite (v. 69) un épisode où le poète laisse la parole à sa « Muse joyeuse, » qui plaisait tant autrefois à Pépin et lui fait raconter de quelle manière l'amour d'un chat nuisit, chez un ermite, à l'amour même de Dieu. Ermold montre ensuite que les bons rois sont favorisés de Dieu et il donne à Pépin son propre père pour modèle (1) ; la race de Pépin (2) a toujours beaucoup fait pour l'Église ; à cette occasion, le poète exalte principalement Charlemagne (v. 159 sq.) ; il fait encore un grand éloge de Louis, qu'il propose en modèle à Pépin, dans ses paroles comme dans ses écrits ; l'envie seule a pu lui dicter un autre langage (v. 201 sq.). Enfin, le poète termine par des vœux pour Pépin et pour son épouse, et il signe son poème de son nom (3).

CHAPITRE CINQUIÈME

ERMENRIC D'ELLWANGEN.

C'est plutôt comme représentant de l'érudition, telle qu'on la cultivait dans les asiles de la science, à Fulda et à Reichenau, que comme auteur que nous voulons signaler ici un disciple de Walahfrid ; il avait étudié lui aussi, à Fulda et à

1. Ermold fait ici allusion à son poème épique (v. 141 sq.).

2. Il est curieux de remarquer que Charles Martel, cité parmi les aïeux, est appelé ici (v. 131). *Carolus magnus*, ce qu'on trouve aussi ailleurs ; cette circonstance devait servir à identifier dans la légende Charles Martel à Charlemagne.

3. *Er* — modulata tibi conscripsit carmina — *moldus*,
Nominis ut famuli sis memor, alme, tui.

Saint-Gall et il avait été sous la direction spéciale d'un ancien maître de Walahfrid, de l'archichapelain Grimald (1) : il se nomme ERMENRIC D'ELLWANGEN (2), du nom même du monastère auquel il appartenait. Sa vie ne nous est connue que par quelques notices éparses dans ses écrits. La plus ancienne est une *Vie de saint Sualon* (3), fondateur de Solenhofen sur l'Altmühl, dont le nom latinisé était Solus (4). C'est à la prière de son ami Gundram, neveu de Raban et supérieur de cette *cella* dépendante de Fulda, qu'Ermenric entreprit la composition de cette Vie, après s'être assuré d'avance du consentement de Raban : nous lisons cela dans une correspondance entre les deux amis, qui sert de prologue à cette Vie. La lettre de Gundram fait espérer à Ermenric que son professeur d'éloquence (5), le savant Rudolf de Fulda, lui prêtera son concours pour le style. C'est à ce dernier, en effet, que l'auteur adresse un prologue en vers adoniques. La Vie elle-même, dont les matériaux furent fournis par Gundram et par des témoins oculaires encore vivants (entre autres un domestique du Saint), est courte et insignifiante. Sualon était un de ces Anglo-Saxons qui avaient suivi saint Boniface en Allemagne ; ordonné prêtre par lui, il préféra, comme beaucoup d'autres, embrasser la vie érémitique. Comme la renommée de sa sainteté commençait à se répandre, Charlemagne lui donna, pour s'établir,

1. Peut-être Ermenric fut-il quelque temps membre de la chapelle royale, comme le supposent Dümmler et Wattenbach.

2. *Ermenrici Vita S. Solae* dans *Canisii lectiones antiquae* (v. plus haut p. 164, rem. 2), T. II, pars 2, p. 161 ; — *Vita S. Hariolfi* dans *Monum. Germaniae histor.* ed. Pertz, *Scriptores*, t. X, p. 11 sq. ; — *Ermenrici Epistola ad Grimaldum Archicapellanum ex cod. Galli, etc.*, ed Dümmler. Halle, 1873 (cf. *St Gallische Denkmale aus der Karoling. Zeit*, édités par Dümmler. Dans *Mittheilungen der antiquar. Gesellsch. in Zürich.* (vol. XII, cahier 6.) ; — Dümmler, *Ueber Ermenrich von Ellwangen und seine Schriften* dans *Forschungen zur Deutschen Geschichte*, vol. XIII, p. 473 sq. (supplément, vol. XIV, p. 405 sq.) ; — Wattenbach, *Deutschl. Geschichtq.* vol. I, p. 229 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 321 sq.

3. Cf. Rettberg, *Kirchengesch. v. Deutschland*, vol. II, p. 360 sq.

4. Ce n'est point seulement Ermenric, comme le croient Dümmler et Wattembach, mais encore Gundram qui le nomme ainsi, et la forme de Solenhofen confirme cette opinion.

5. « Oratoris tui » ? — Dans une lettre que lui adresse Ermenric pour lui demander son appui, il l'appelle aussi son *didascalus*.

un lieu qui reçut le nom de cet ermite. Il exerça, du reste, dans les environs, le ministère de missionnaire, secondé en cela par deux de ses compatriotes. Il légua par testament ses possessions au monastère de Fulda. Les miracles, comme guérison d'aveugles, de sourds-muets, n'offrent aucun intérêt; ne manquons pas de remarquer et d'apprendre que, déjà à l'époque d'Ermenric, « des tableaux suspendus » (dans l'église assurément) perpétuaient la mémoire d'un de ces miracles (1). A cette Vie, l'auteur ajouta un hymne acrostiche en l'honneur du Saint, et les vers de cette pièce sont assez curieux (2). La Vie elle-même fut écrite avant 842, alors que l'auteur était encore diacre.

Une autre Vie, postérieure en date et écrite à Ellwangen par Ermenric, déjà prêtre, est dédiée à un autre de ses anciens maîtres, à Gozbald, évêque de Wurtzbourg à cette époque; elle a pour sujet principal la vie du fondateur d'Ellwangen, un parent de Gozbald : c'est Hariolf, plus tard évêque de Langres et successeur de son frère Erlolf sur le siège épiscopal de cette ville. Hariolf, laïque de distinction à la cour de Pépin, se trouvant à la chasse de l'élan, fut amené en cette contrée, ainsi que le raconte l'auteur. Obligé d'y passer la nuit, il entend, à plusieurs reprises, pendant son sommeil, le son des cloches. Il croit y voir un signe du ciel; et, conseillé par son frère déjà prêtre, il se fait moine et fonde un monastère dans cette vallée. Charlemagne l'eut plus tard en grande estime. Parmi ses miracles, on raconte en particulier qu'un de ses moines, nommé Grimald, vit, pendant la nuit, du feu sortir de la bouche d'Hariolf en prière et monter vers le ciel comme

1. « ... Et continuo cecinit coram populo et sanatus est homo. Quod quidem tabulae pictoriae ibidem pendentes testantur. » (C. 8.)

2. Il est dans la forme du 2e asclépiade, avec une finale particulière, mais en vers rythmiques, car non seulement le poète néglige la quantité, mais il admet encore l'hiatus; l'accent du mot y domine. Quelque étonnant que cela puisse paraître dans un auteur comme Ermenric, il n'y a pas moyen toutefois de lui contester la paternité de cette hymne, car elle porte partout le cachet de l'expression de l'auteur, y compris même le mélange de termes grecs, vu surtout qu'Ermenric a composé en vers asclépiades presque semblables, quoique métriques, un poème de l'épître que nous étudions plus loin.

la flamme d'une torche : cette légende est digne d'être citée attendu que le même fait, bien que basé sur d'autres motifs, se trouve raconté en faveur d'autres héros, dans la poésie profane du moyen âge (1). L'auteur parle ensuite, avec autant de détails, de ce Grimald qu'il dit avoir été converti à la vie monastique, de la même manière que son abbé (2). Cette Vie d'Hariolf, qui se distingue des autres par la simplicité et le naturel de l'expression, est spécialement remarquable au point de vue de la forme : elle est composée, en effet, sous forme de dialogue. Ermenric s'entretient avec un vieux moine, Mahtolf, dont il se dit le disciple (*alumnus*), et qui doit répondre, comme maître, aux questions qu'il lui adresse en qualité d'élève. C'est donc le cadre même de la méthode pédagogique d'Alcuin; Ermenric la connaissait depuis son séjour à Fulda. Il avait, au reste, un exemple bien plus direct de cette forme dans les célèbres *Dialogues* de Sulpice Sévère sur la Vie de saint Martin; mais son récit, bien dûr parfois, est loin, cela va sans dire, d'égaler ce modèle (3).

Nous avons un écrit postérieur, composé vers le milieu du siècle, qui est plus important que ces deux Vies de Saints; c'est une épître à Grimald, archichapelain de Louis le Germanique. Cette épître nous fournit un témoignage remarquable de la vaste culture scientifique de l'auteur, lequel se dit l'élève de tant de maîtres célèbres, et qui nous offre par suite un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la civilisation. Cette épître, l'auteur le dit lui-même, est écrite en l'honneur de Grimald : abordant tous les domaines de la science et agrémentée de toutes les citations savantes possibles, elle a pour but de faire briller aux yeux du monde l'universalité de l'érudition du destinataire (4), mais plus encore apparemment

1. Par exemple, de Havelok le Danois, ce qui prouve son origine royale.
2. Il entend aussi les cloches, mais il reçoit en plus l'apparition d'un ange.
3. Si Ermenric (*Epist. ad Grimaldum*, p. 35) fait vraiment allusion à la *Consolation de la philosophie*, de Boèce, comme ayant été son modèle, ainsi que l'admet Dümmler, il faut dire que c'est une vantardise de savant inventée après coup.
4. « Hinc sane omnes, qui hanc epistolam lecturi sunt, rogo ne perturbentur nec felletenus irascantur, quod a deo tibi datae sapientiae tanta ascribimus. Si enim *universalem* prudentiam tuam tam in dominicis quam etiam in pu-

celle de l'écrivain. Par là s'explique ce fond bigarré qui montre que, dans les sciences les plus diverses enseignées par l'école, l'auteur puisa, pour les discuter, des questions spéciales et des plus difficiles, dans la Grammaire et dans le Dogme, et qu'il offre son travail comme des friandises destinées à stimuler l'appétit de l'étude (1); mais l'auteur a aussi pour but d'exciter l'admiration relativement à sa propre science et à celle du destinataire qu'il honore comme son maître. Avec cela, l'auteur, semblable à un homme ivre, ainsi qu'il le dit lui-même (2), va constamment d'un sujet à un autre.

Après un éloge ampoulé de Grimald et de Louis le Germanique, Ermenric débute par le principe fondamental de la morale chrétienne : « Aime Dieu et ton prochain, » principe auquel il doit l'amitié de Grimald. C'est avec ces deux « ailes de l'amour » que l'âme s'élève vers le ciel (3), « portée sur le quadrige des quatre vertus cardinales. » Ce principe amène bientôt l'auteur à traiter la question suivante : Qu'est-ce que l'âme, à la différence de l'esprit? Et ici prennent place, les uns à la suite des autres, des extraits des écrits d'Alcuin (*De arte rhetor.*, et *De anima*), sans citation d'auteur, pas plus du reste que dans les autres passages. Ermenric pouvait, il est vrai, supposer que l'auteur n'était pas inconnu à Grimald. Ensuite, revenant à la pensée déjà indiquée, il en arrive à parler de l'amour et en particulier de l'amour des ennemis. Mais ce quadrige, dont les roues sont les quatre Évangiles (4)

blicis functionibus pensare voluissent... *non haberent in hac sceda quid mirarentur.* Malui tamen hanc epistolam inter primas vel secundam fore *ad honorem tuum* scriptam. » (Page 31.)

1. Quapropter et si non omnia, tamen *gustum* ex aliquantis necessariis porrigo illis, qui nesciunt, vel qui ad legendum tardi sunt. » (Page 29.)

2. « Videsne, pater, quod quasi ebrius, via coepta relicta, in alias partes etiam devolvor tangendo quaedam ex his et ad intelligendum exponendo. » (P. 23.)

3. Ces allégories sont dignes de remarque, en ce qu'on en trouve de tout à fait semblables dans la poésie didactique postérieure du moyen âge ; par exemple ces *pennae dilectionis* dans le « Roman des Eles » de Raoul de Houdenc (cf. aussi, vol. I, p. 265, rem. 2) et le « Voyage de l'âme sur un quadrige » dans l'*Anticlaudianus* d'Alain ab Insulis.

4. Voy. p. 6.

et dont la Sagesse (*Sophia*) est l'automédon (1), amène l'auteur à parler de la philosophie, « mère de toutes les vertus, » et de ses différentes parties, les sciences, qui sont brièvement définies à l'aide d'un extrait d'Alcuin. Après nous avoir encore donné un passage de la Rhétorique de ce dernier, Ermenric passe (p. 8) à la Grammaire dont il traite quelques questions embrouillées sur l'accent, la quantité et la prononciation, en produisant, comme autorités, une demi-douzaine de grammairiens et de métriciens latins (2). Cette partie, qui forme le fond principal de l'ouvrage, prouve du moins de quelle manière large et approfondie quelques personnes cultivaient alors les études grammaticales. L'auteur en revenant à son thème principal, l'amour chrétien (p. 23 sq.), nous donne une preuve de son exégèse biblique, laquelle, cela va sans dire, est mystico-allégorique.

Après une digression philosophique sur la nature de l'âme, il nous débite, comme pendant, une tirade sur la mythologie antique, en s'appuyant sur Virgile et ses commentateurs (p. 29 sq.); à cette occasion, il ne laisse pas toutefois de se croire obligé d'exprimer, en termes très affectés quoique pleins d'énergie, l'horreur que lui inspire le paganisme (3).

En terminant (p. 31), il ne s'occupe plus que de Grimald et de Saint-Gall qu'il dirige; c'est en l'honneur de ce monastère, qu'il veut traiter en vers la Vie de son saint fondateur, ce que Walahfrid s'était proposé de faire lui-même; il veut le faire quoique, entre temps, il se soit présenté des concur-

1. Voy. p. 7.

2. Par exemple, outre les ouvrages d'Alcuin, de Priscian et de Donat des auteurs tels que Consentius, Sextus Pompeius, Servius Honoratus, Bède.

3. « Linquamus, pater, jam linquamus Maronem cum Sinonte suo mendacissimum et in Stige, pessima palude, cum Apolline et Musis suis sepultum » etc. Ensuite l'auteur cause du monde infernal, des Parques, des Furies et termine ainsi sa diatribe : « Caelestis rex maledicat talia figmenta. Et quid haec eadem nominare valeo ? Nisi supra compositorum equorum, qui redam tuam trahunt, *stercora* decidentia... Et quia, prout nosti, sicut stercus parat agrum ad proferendum satius frumentum, ita dicta paganorum poetarum, licet foeda sint, quia non sunt vera, multum tamen adjuvant ad percipiendum divinum eloquium. » (P. 31.) Au reste, il sait que Virgile a imité Théocrite dans ses *Eglogues*, Hésiode dans ses *Géorgiques* et Homère dans l'*Enéide*. Ibid.

rents pour cette tâche. C'est en appendice et dans cent quatorze hexamètres, très rudes çà et là, qu'Ermenric nous donne le commencement de cet ouvrage : il le fait précéder d'un prologue en prose sur l'ancienne patrie du Saint, patrie dont il expose les avantages d'une manière allégorique. Il y chante la nouvelle patrie du compagnon de saint Columban, en faisant la description du cours de ses deux principaux fleuves, le Danube et le Rhin. Il y a ajouté également d'autres poèmes, soit à la louange de Grimald, soit à celle de la sainte Trinité (l'acrostiche y joue son rôle par intervalles), et, afin de nous donner un exemple de son savoir dogmatique, il ne manque pas de profiter de l'occasion pour placer un petit traité sur le mystère d'un Dieu en trois personnes.

Cet étrange spécimen d'érudition ne nous donne pas seulement un portrait en raccourci des études contemporaines, dans les monastères de l'Allemagne, études où se croisent les éléments de culture les plus divers ; il offre encore un aspect tout particulier, qui se trouve déjà dans le premier écrit d'Ermenric, je veux parler d'une certaine connaissance du grec, si restreinte et si superficielle soit-elle. Or, cette connaissance s'accuse non seulement dans des mots isolés qui, comme de faux diamants, sont enclavés dans la diction suffisamment brillante sans cela, mais encore dans des vers grecs tout entiers, qui furent apparemment empruntés (1). En général, l'auteur ne rougit pas de s'approprier le bien d'autrui, en prose comme en poésie ; dans le petit nombre de poèmes qu'il a composés, en effet, il a pillé non seulement Ausone et Priscien (sa *Periegesis*), mais encore Théodulphe et le carlovingien Nason. L'on voit, encore une fois, en Ermenric, combien diffèrent entre elles la pure érudition et la véritable culture. C'est à son érudition toutefois qu'Ermenric semble être redevable de son élévation sur le siège épiscopal de Passau, en 865 ; neuf ans plus tard, il mourut évêque de cette ville.

1. Par exemple, des hexamètres grecs dans le premier poème (p. 36, v. 31, 33, 35) ; ces vers, joints à un pentamètre latin, forment des distiques ; au livre troisième (p. 41, v. 20 sq.), pentamètre et hexamètre ; bien plus, dans le deuxième pentamètre, des mots latins sont mêlés aux termes grecs :

CHAPITRE SIXIÈME

LORRAINE : WANDALBERT, SÉDULIUS SCOTUS.

Vers cette même époque, c'est-à-dire vers le milieu du IXe siècle, la culture esthétique et savante et la poésie à laquelle elle donna naissance trouvent même en Lorraine leurs représentants. C'est d'abord un Allemand qui a, dans une partie de ses poèmes, un certain trait de parenté avec Walahfrid, sous le rapport du sentiment pour les charmes de la nature : j'ai nommé Wandalbert (1), moine du monastère de Prüm, né en 813. L'abbé du monastère (829-853), Marcward, parent de Lupus, avait fait ses études au monastère de Ferrières, qui appartenait autrefois à Alcuin et qui avait dû devenir par là un asile de la science, vu surtout qu'Alcuin y avait fait de fréquents séjours. Marcward avait été aussi pendant quelque temps le gardien et le précepteur de Charles le Chauve, lorsque celui-ci, après la victoire de Lothaire sur Louis le Débonnaire, avait été relégué (833) au monastère de Prüm (2). De même donc que cet abbé, lequel jouissait d'une grande réputation dans la politique elle-même, développait les études scientifiques dans son monastère ; ainsi, ne pouvait-il manquer de favoriser le mouvement littéraire.

Nous ne possédons de Wandalbert qu'un seul ouvrage poétique ; mais il est considérable : composé de différents

« Orgia da nobis panta Kalon domine. » — Quant au mélange de termes grecs dans le texte latin, on le voit également dans le *Codex* de St-Riquier, indiqué plus loin. Voy. Dümmler, *N. A.*, p., 521.

1. *Wandalberti opera* dans *Migne, Patrologia lat.*, t. CXXI, Paris, 1852 ; — *Wandalberti Martyrologium*, dans D'Achery, *Spicilegium sive collectio veterum aliquot scriptor. qui, in Galliae bibliothecis delituerant*, Nova ed. par de la Barre, Paris, 1723, fol., t. II, p. 38 sq. ; — *Vita S. Goari* dans Mabillon, *Acta S. S. ord. S. Bened. Saec.* t. II, p. 298 ; — *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 377 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 305 sq.

2. Voy. Wattenbach, *Op. c.*, p. 210.

poèmes et surtout d'un *martyrologe*, il porte généralement ce dernier titre. Il fut terminé en 848. Mais l'auteur, ainsi qu'il le fait remarquer lui-même, avait composé auparavant plusieurs poèmes profanes, au moyen desquels il aspirait à s'attacher la faveur populaire (1); malheureusement ils ne nous ont pas été conservés. L'ouvrage est précédé d'un prologue en prose, adressé à un ami de Cologne, le « sieur » Otrich (2), qui soutint de toutes ses forces notre auteur chassé de sa patrie ; c'est lui qui pria Wandalbert d'écrire un Martyrologe en vers (3). Mais, ainsi que l'auteur le dit plus loin, il fut admirablement secondé dans cette entreprise par Florus, le célèbre diacre de l'Église de Lyon, lequel lui prêta d'anciens manuscrits, bien corrigés, qu'il avait dans sa riche bibliothèque. Parmi ces *codices* se trouvait sans doute le martyrologe de Bède (4), revu et augmenté par Florus lui-même, lequel paraît effectivement avoir été la principale source de Wandalbert. L'auteur donne ensuite, dans la préface, le contenu de l'ouvrage tout entier, en désignant toutes les parties séparées ou poèmes qui le composent (d'où il résulte avec certitude que ces poèmes font partie intégrante du Martyrologe) et la disposition qu'ils y ont. Il y explique en même temps le mètre varié dans lequel ils sont écrits, explication qui nous présente maintes particularités remarquables de l'art métrique du moyen âge (5). On y rencontre

1. Carmine qui vacuas captavi saepius auras,
Rumores vulgi quaerendo stultus inanes.

2. L'auteur dit, en effet, à la fin du chapitre, en parlant des mois :
Hunc quoque modum et morem sibi Gallica rura retentant,
Quem breviter signans digessi carmine, lector,
Wandalbertus ego, hortatu compulsus amici,
Dulcia me Rheni quo tempore littora alebant,
Maxima Agrippinae veteris quis moenia praesunt.
Or, je fais rapporter à *hortatu*, et non à *digessit*, la phrase amenée par *quo tempore*.

3. « ... Petiisti, ut per anni totius spatium occurentes quot diebus sanctorum festivitates et solemnes undecunque Christianorum votorum celebritates metro digererem. » (Praef.)

4. Voy. vol. I, p. 680.

5. C'est ainsi qu'il y désigne les strophes par les expressions de *Versus majores*, ou bien par celles de *Versus majoris complexionis*.

bien çà et là une explication erronée de la prosodie antique, mais il y a lieu néanmoins d'être étonné des connaissances que possède l'auteur sur la métrique de l'antiquité et d'admirer son habileté à s'en servir.

Le poème débute par une *invocation* : c'est une prière au Christ en vers asclépiades choriambiques (- - - ᴗ ᴗ - - ᴗ ᴗ - ᴗ ᴗ), comprenant onze strophes de quatre lignes. Le poète y prie le Sauveur de lui pardonner ses fautes, eu égard aux mérites des saints, auxquels il consacre son ouvrage. Vient ensuite *l'allocution*, sorte de harangue au lecteur, en soixante-huit vers du même mètre, avec la différence toutefois qu'il est ici catalectique. Les saints y sont proposés pour modèles et le poète en parcourt toutes les classes : prophètes, apôtres, martyrs, docteurs ; ceux qui renoncèrent aux plaisirs charnels ; ceux qui, étant mariés, renoncèrent au mariage, ou du moins consacrèrent leurs enfants à Dieu ; viennent ensuite les ermites, les moines et ceux qui consacrèrent leurs richesses au Christ : « Tant est riche et variée la source du mérite des bienheureux. » Voilà ceux que le lecteur doit s'efforcer d'imiter. En troisième lieu, arrive la *recommandation* (*commendatio*), en deux poèmes ; l'un de trente-six vers phaléciens, lesquels doivent former, d'après la préface, des strophes à quatre lignes, recommande le livre à l'ami Otrich ; et l'autre, en quarante-deux vers adoniques, réunis en strophes de six lignes, le recommande à l'empereur Lothaire (1). Dans celui-ci, Wandalbert chante les louanges du monarque, et dans celui-là, il parle des auteurs chrétiens les plus distingués, à qui leurs ouvrages procurèrent une riche moisson de gloire ; en dernier lieu, il traite de Prudence qui, par la variété de son mètre, exerça incontestablement une influence toute spéciale sur notre poète.

Nous allons arriver enfin au Martyrologe lui-même, écrit en hexamètres ; mais le poète, avant de l'aborder, donne en-

1. Lequel a déjà ce titre depuis vingt-cinq ans : de là résulte l'époque de la composition de l'ouvrage, ou du moins celle de sa publication ; le dernier événement dont il y est fait mention date de l'année 844. Voy. *Hist. littér.*, *l. c.*, p. 380.

core en hexamètres et sous le titre de *Propositio*, l'argument de son ouvrage et sous le titre de *Comprensio temporum* la division du temps, l'année, les mois, les semaines. Le Martyrologe, qui a neuf cent quarante vers, nous présente, mois par mois et jour par jour, un ou plusieurs saints; ce sont d'abord les martyrs auxquels le jour est consacré, comme étant le jour de leur mort, c'est-à-dire le jour de leur naissance à la vie éternelle; cette liste est suivie parfois de courtes remarques. L'auteur parle en même temps des autres fêtes de l'Église consacrées à Jésus-Christ et aux apôtres ; par exemple, au 1er janvier, ou fête de la Circoncision et au 25 du même mois, ou fête de la Conversion de saint Paul. Cette poésie de calendrier n'a de commun avec la vraie poésie que le vers, et, çà et là, l'expression; il n'en saurait guère être autrement, du reste; quelques efforts que fasse l'auteur pour varier ses expressions, on voit forcément reparaître les mêmes tournures (1). Malgré cela, le récit est infiniment au-dessus de celui des autres martyrologes en vers, et, parmi ces derniers, l'un du moins, dont le manuscrit provient de saint Riquier, avait vu le jour précédemment, surtout s'il a été composé, comme il est probable, par Micon, maître de l'école du monastère (2). Ce martyrologe a, du reste, un caractère plus antique que celui de Wandalbert : il ne comprend que quelques jours particuliers, et, à chaque jour n'est consacré qu'un seul vers. Le besoin de venir en aide à la mémoire explique seul, en général, la versification des martyrologes (3).

1. On ne saurait bien déterminer jusqu'à quel point Bède a mis à profit le martyrologe de Wandalbert, avant de connaître exactement les additions faites par Florus à l'ouvrage de Bède.

2. Dans le même codex, on trouve déjà un poème du même auteur, écrit en 825. Voy., sur le codex et sur Micon, Dümmler, *N. A.*, p. 515 sq., notamment 516 et 520.

3. Quel autre but pouvaient donc avoir des vers tels que celui-ci de Wandalbert :

Martis Donatus tenet Albinusque Calendas?

Et ceux-là mêmes qui étaient accompagnés d'une légende, comme au 10 août :

Quartis (idibus), Laurenti, merito splendescis opimo,
Ignem qui passus tortorem vincis iniquum.

Après le martyrologe vient la *conclusion*, en huit strophes de trois lignes, dans le même mètre choriambique que Prudence a employé pour la préface de ses ouvrages (1) ; le fond de quelques passages de la conclusion rappelle aussi cette préface (2). Comme récompense de son ouvrage sur lequel il jette ici un regard rétrospectif, le poète espère obtenir un jour grâce devant Jésus-Christ, par le moyen de l'intercession des saints, pensée qu'il a déjà exprimée dans l'invocation et qu'il répète encore, après la conclusion, dans une hymne de huit strophes saphiques. Ces deux poèmes de la fin sont adressés à Jésus-Christ.

Viennent enfin deux appendices, lesquels, comme le dit expressément la préface, font partie de l'ensemble de l'ouvrage. Le premier, composé de quatre cent cinquante hexamètres, a un caractère complètement profane et respire un souffle de vraie poésie, en sorte que, à en juger d'après lui, nous devons regretter effectivement la perte des poèmes profanes de Wandalbert. Quant au fond, cet appendice se rattache à la courte *Comprensio temporum*. Le poète y traite d'abord des mois pris isolément ; il y donne constamment l'origine du nom, la constellation correspondante et les occupations du cultivateur, tout comme on le fait encore de nos jours dans beaucoup de calendriers. Quant à ce qui est de ces occupations, elles concernent non seulement l'agriculture et le jardinage, mais encore la chasse ; elles donnent lieu à des descriptions courtes, mais parfois bien agréables, dans une forme rarement élégante à cette époque ; ces peintures, écrites dans des vers faciles et coulants, se lisent aujourd'hui encore avec plaisir. Dans cette partie de son poème, Wandalbert se révèle avec les qualités d'esprit de l'auteur de l'*Hortulus* ; il y a toutefois cette différence que son style est

1. Le paradigme est celui-ci :

⏓ — | — ∪ ∪ — ∪ ⏓
⏓ — | — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — ∪ ⏓
— — | — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — ∪ ⏓

2. Cf. par exemple la troisième strophe de la conclusion avec la première de la préface.

plus libre et moins forcé et qu'il a plus de fraîcheur (1). La dérivation du nom du mois est empruntée à saint Isidore (*Etymol.*, l. V., c. 33), (2), avec cette nuance que Wandalbert donne Junon pour marraine (3) au mois de juin. A ce premier appendice vient se joindre encore un sujet entièrement prosaïque, un *Horologium* pour les douze mois; il y détermine, pour chaque mois en particulier, les heures du jour par la longueur de l'ombre que projette le corps humain; mais, pour les mois eux-mêmes, il en met toujours deux sur le même pied, le premier et le douzième, le deuxième et le onzième, etc.

Enfin, voici le deuxième appendice, avec ce titre : *De creatione mundi* : il comprend deux cent quatre-vingt-cinq vers phérécratiens (4). Le poète y fait un court tableau des six jours de la création du monde et il exhorte ensuite l'homme, qui est lui-même un monde, d'un ordre bien supérieur, à étudier le sens profond et mystique de l'œuvre de la création. Telle est la conclusion de ce poème qui, dans son entier, ne compte pas moins de dix-neuf cent dix-neuf vers.

Nous avons aussi de Wandalbert un ouvrage en prose, une Vie de Saint : elle n'est, dans son premier livre, que l'élaboration, soignée quant au style, d'une rédaction plus ancienne qui n'était plus en rapport avec les progrès littéraires de l'époque; mais, par contre, elle est originale dans le livre deuxième qui

1. Donnons-en un exemple pris au hasard: il y est dit du mois de janvier.

Tum tempus, campis lepores lustrare nivosis,
Artibus et variis pictas captare volucres;
Per campos volitant collesque et flumina circum.
Tum capus accipiterque placet, curisque solutis
Per brumam genio vacat indulgere, domique
Diversos usus veri proferre futuro.

2. Sur le compte duquel on doit mettre l'étymologie étrange qu'on trouve encore plus tard au moyen âge, comme dans Philippe de Thaün (Compot); cette étymologie fait donc dériver *September* et les mois suivants de la composition du mot avec *imber*.

3. A la fin de ce poème des mois, l'auteur se nomme (Voy. le passage plus haut, p. 208, rem. 2) et il fait observer qu'il a entendu parler de l'agriculture gauloise; toutefois il aura compris, sous le nom de Gaule, le pays jusqu'au Rhin.

4. Vers qui, d'après la préface, devraient au nombre de trois former toujours une strophe, ce qui n'a lieu toutefois que par exception.

traite des miracles opérés par le Saint à son tombeau depuis la translation de ses reliques dans l'église bâtie en son honneur. C'est la Vie de saint Goar (*Vita S. Goaris*), composée par Wandalbert, en 839, à la prière de son abbé Marcward. Le monastère de Prüm avait un intérêt tout spécial, pour le Saint et pour son culte, parce qu'il avait reçu de Pepin, père de Charlemagne, la celle de saint Goar. D'après cette Vie, le Saint était originaire de l'Aquitaine; il était venu sur les bords du Rhin, déjà au VIe siècle, sous Childebert I. Il y avait exercé les fonctions de missionnaire, secondé qu'il était par la vertu d'hospitalité qui le distinguait à un haut degré et qui le faisait aimer de tout le monde. Seul, le clergé indigène, jaloux de la popularité de l'étranger, lui suscita beaucoup d'embarras. Il fut accusé de s'adonner outre mesure au manger et au boire, tout en partageant avec les voyageurs et les pauvres, et, pour ce fait, il fut cité devant l'évêque de Trèves. Or, la sainteté du bon personnage, qui vivait et laissait vivre, n'est pas attestée ici d'une manière moins merveilleuse que la vie équivoque de l'évêque, en sorte que ce dernier dut renoncer à son évêché, lequel fut offert, mais en vain, à Goar (1). C'est ainsi que la légende célèbre la victoire du missionnaire sur l'évêque.

Parmi les miracles racontés au livre deuxième et dont l'auteur dit n'avoir eu connaissance que par le récit traditionnel de témoins oculaires, on trouve, à côté de bien des choses insignifiantes, quelques faits remarquables au point de vue historique, témoin, au c. 25, le récit d'un voyage de Charlemagne et de ses fils sur le Rhin. Ce récit confirme encore une fois que ce grand prince n'était pas un dévot. Signalons encore (c. 11) le récit de la haine patriotique d'un noble Allemand contre tous les Romans (2). La prose de Wandalbert se distingue elle-même par la simplicité et la clarté d'expression.

1. Cf. Rettberg, *Kirchengesch. Deutschlands*, I, p. 481 sq. et 465; ici, l'auteur va un peu trop loin avec sa critique mordante.

2. Le passage me semble trop remarquable pour ne pas être cité ici : « Cum *omnes Romanae nationis ac linguae homines* ita quodam gentilitio odio execraretur, ut ne videre quidem eorum aliquem aequanimiter vellet, ac si quos forte ex eadem familia comprehendere potuisset crudeliter nonnumquam afficeret. »

Un autre représentant de la culture littéraire en Lorraine, au milieu de ce siècle, est un Irlandais émigré, professeur à l'école épiscopale de saint Lambert, à Liège, je veux dire Sédulius Scotus (1). Les ouvrages qui nous restent de lui ont été écrits à peu près entre 840 et 868 ; ils sont aussi l'unique source de sa biographie. Sédulius, comme ils nous l'apprennent, était un de ses savants Irlandais qui émigraient volontiers pour chercher sur le continent un champ plus large à leur activité et une meilleure position sociale, et qui, en tout cas, abandonnaient leur patrie pour tenter la fortune : nous l'avons vu plus haut. C'est donc ainsi que, par un temps glacial et pendant une tourmente de neige, Sédulius, accompagné de deux compatriotes, « savants grammairiens et saints prêtres, » arriva fatigué, transi de froid et affamé, au séminaire de la cathédrale de Liège ; ce n'est pas seulement une retraite temporaire qu'il y demandait pour lui et ses compagnons, mais il désirait y faire un séjour définitif. C'est aussi pour cet accueil durable que, dans son poème, Sédulius remercie l'évêque Hartgar (840-854) (2). Cette demeure enfumée, sans fenêtre et sans serrure, était, il est vrai, surtout en comparaison du magnifique palais de l'évêque, une caverne de Cacus : aussi, dans un chant écrit en vers asclépiades mineurs catalectiques et plein d'une

1. *Fünf Gedichte des Sedulius Scottus an den Markgrafen Eberhard von Friaul, zum erstenmale* herausgeg. von E. Dümmler. Dans le *Jahrbuch für vaterländ. Geschichte.* 1 Jahrg. Vienne, 1861 ; — *Sedulii Scoti carmina ed.* ab Aem. Grosse. Kœnigsberg, 1866. (Progr. pour la fête du collège Friedrich) ; — *Sedulii Scoti Carmina quadraginta ex. cod. Bruxellensi* ed. ab. E. Dümmler. Halle 1869. (Progr. de l'université.) : — *Carmina medii aevi maximam partem inedita, ex bibliothecis Helveticis collecta* ed. H. Hagen. Berne, 1877, p. 1-10 ; — *Seduli Scoti Liber de rectoribus christianis* dans le *spicilegium romanum*, tom. VIII. Rome, 1842 ; — Dümmler, *N. A.* p. 315 sq. ; — Pirenne, *Sedulius de Liège.* Bruxelles, 1882. (Extraits des mémoires de l'Acad. roy. de Belgique, t. 33). Un appendice contient les *Carmina inedita* de Sedulius.

2. Voy. *Carmina quadrag.*, c. 1 et cf. *Carmina* ed. Grosse. c. 1. surtout v. 39 sq.

joyeuse humeur et de couleurs brillantes, notre poète commence-t-il par chanter saint Lambert; il le prie de rassembler plutôt tous ses aveugles dans cette maison qui convient mieux aux hiboux et aux taupes qu'aux « savants » (*sophistae*) : ceux-ci aiment les rayons de la lumière (1). Maintes lettres poétiques plaisantes adressées à l'évêque pour lui demander du vin, de l'hydromel, du pain et de la viande (2) montrent que le ménage du pauvre maître irlandais était parfois bien peu garni, et aussi que Sédulius n'était pas insensible aux jouissances corporelles ; il aimait surtout à avoir le verre en main pour invoquer les muses (3). Outre la poésie, Sédulius cultivait encore la musique avec prédilection ; il se montre aussi par là un vrai Irlandais ; il se compare bien une fois à Orphée et appelle Calliope sa *musica conjux* (4); la musique était alors, il est vrai, une partie essentielle de l'érudition. Pour le fond comme pour la forme, au point de vue du mètre, de la langue et des connaissances de la mythologie antique, ces poèmes nous montrent que Sédulius avait fait de bonnes études grammaticales. Virgile surtout, ainsi qu'en témoignent maintes réminiscences, a exercé sur lui une grande influence; Sédulius n'allait-il pas jusqu'à se nommer lui-même le « Virgile de Liège ?.. » Il semble même avoir possédé quelques notions de langue grecque, ce qui doit moins nous étonner de la part d'un Irlandais; la copie d'un psautier grec, écrit de sa main, nous a été conservée et l'on trouve, même dans ses poèmes, des indications et des traces d'une telle connaissance (5). Sédulius resta encore quelque temps à Liège sous le successeur de Hartgar, Franco (854-901) qu'il exalte dans ses vers à l'égal de son prédécesseur. Suivi de ses compatriotes, il alla ensuite en Italie et y fut accueilli par Tadon archevêque de Milan (860-868) (6). Il sut, par ses vers, se

1. *Carmina*, ed. Grosse, c. 2.
2. *Carmina*, ed. Grosse, c. 4; *Carmina quadrag.*, c. 22.
3. « Vescor poto libens, rithmizans invoco Musas. » *Carm. quadrag.*, c. 33. v. 3.
4. Dümmler, *Fünf Ged.*, p. 171, Cf. *Carm.*, ed. Grosse, c. 15.
5. V. aussi *Carm.* ed. Grosse, c. 15, v. 82; Sédulius s'y fait appeler par sa muse du nom de *Graeculus*.
6. V. *N. Archiv.* IV, p. 317 sq.; Dümmler cherche à y prouver que les

gagner les bonnes grâces de Tadon, comme aussi celles d'autres prélats distingués et de très illustres laïques : c'est une preuve que le sentiment esthétique régnait encore dans les cercles de la haute société.

Nous possédons plus de cent poèmes de Sédulius. Ce sont, pour la plupart, il est vrai, des poèmes d'occasion, mais ils sont écrits néanmoins, en partie, dans un style élevé. Sédulius n'était pas un simple versificateur; il possédait une étincelle d'inspiration poétique, en sorte que, chez lui, nous trouvons des passages et jusqu'à des poèmes tout entiers, qui sont dignes d'un vrai poète. Mais c'est au point de vue de l'histoire littéraire qu'ils offrent surtout un intérêt multiple. D'abord, intérêt général : en eux, se reflète, comme dans un miroir, la nationalité de l'auteur, avec ses contrastes frappants : on y voit paraître le penchant à la pompe déclamatoire tout aussi bien que des tendances au genre burlesque et vulgaire : malgré cela, ils ne manquent pas complètement d'un certain souffle élégiaque.

Ces poèmes sont en majeure partie ou bien des poèmes *épistolaires*, dans la forme de l'élégie antique, ou bien des poèmes *panégyriques;* ces derniers sont en partie composés aussi en distiques, et ils se rattachent aux premiers, et, en partie, ils apparaissent comme des odes à strophe saphique. Deux élégies à l'évêque Hartgar, qui fut obligé d'aller à Rome, peu de temps après l'arrivée des Écossais, nous offrent l'expression d'un sentiment vrai : dans l'une, le poète accuse l'hiver, cet enfant sauvage des rochers de la Scythie, de lui enlever ce flambeau d'or. Cet évêque était, en effet, pour ces étrangers, non seulement un soutien, sous le rapport matériel, mais même un consolateur spirituel. Dans l'autre, il or-

poèmes édités par Hagen (*Carmina med. aevi*, p. 1-10) et notamment ceux qui sont adressés à Tadon ont Sédulius pour auteur. Pour ces derniers, je partage entièrement son avis. Cette manière de voir est confirmée par le fait suivant : Sédulius y met à profit, comme il le fait aussi ailleurs, ses propres poèmes antérieurs, auxquels il emprunte des vers entiers, par exemple, dans le c. VII, où il utilise notamment le poème adressé à Hartgar alors qu'il était à Rome (*Carm. quadr.*, c. 3); la comparaison du v. 55 de ce poème avec le v. 39 du c. VII, montre, d'après le contexte, que ce n'est pas le contraire qui aurait eu lieu.

donne aux Muses de ramener Hartgar, et il supplie le Tibre d'avoir pitié du Rhin et de le faire partir (1). Quant aux poèmes panégyriques, ils ne manquent pas d'être intéressants, en général, du moins à cause des personnages auxquels ils sont dédiés. C'est ainsi que deux d'entre eux sont adressés à Charles le Chauve, dont le poète vante l'érudition, et qu'il ne craint pas de comparer à l'« ancien Charles » (Charlemagne). Les poèmes adressés à Lothaire, souverain du pays, ainsi qu'à sa famille ne sont pas moins grands : mais le poète trouve ses plus beaux élans pour célébrer la belle, la pieuse épouse de l'empereur, Irmingarde, pour laquelle apparemment il avait une inclination personnelle ; il emploie les plus belles couleurs de sa palette poétique pour faire le portrait de sa beauté (2) ; c'est pour elle qu'il fit également des vers sur des scènes de la vie de saint Pierre, qui servaient d'ornement à un pallium donné par l'impératrice (3). Sédulius dédia aussi des poèmes aux fils de Lothaire et à sa fille Bertha qui était devenue abbesse d'Avenay, après la mort de son mari. Dans l'un d'eux à cette dernière, il vante surtout les qualités morales de la mère d'Irmingarde, qualités qui se retrouvent dans la fille (*Carm. quadr.*, c. 37). Un poème de cinquante-deux distiques réciproques chante également les louanges de Louis le Germanique (Ed. Grosse, c. 10) ; la seule chose digne de remarque, dans ce déluge de mots, c'est l'éloge que le poète donne à l'empereur pour ses efforts à propager le christianisme.

Ces poèmes, composés comme par routine et assaisonnés

1. *Carm. quadr.*, c. 2 et 3.
2. *Carm. quadr.*, c. 11, v. 21 sq.

In facie niveum quoddam roseumque rubescit,
Quae superat nimphas Luciferique decus.
Cingitur auricomis flavus vertexque capillis,
Crisoliti specimen circulat omne caput

Lactea formoso decorantur colla nitore,
Lilia ceu splendent aut elefantis ebur.

3. *Carm. quadr.* c. 12 : « Hinc versus ad Ermingardem imperatricem conscripti in serico pallio de virtutibus Petri Apostoli. » — Ces vers, comprenant constamment quatre hexamètres réunis, étaient tissés sans doute au-dessous ou au-dessus des scènes. Prudence avait composé de ces Tétrastiques pour expliquer des portraits, auxquels ils étaient ajoutés. (Voy. vol. I, p. 312 et cf., là même, p. 443 sq.)

d'une forte dose de flatterie, ont été écrits, en bonne partie, pour fêter l'arrivée de personnages importants à Liège. Parmi ces derniers, il faut classer le vaillant comte Eberhard, gendre de Louis le Débonnaire, qui possédait des domaines en Lorraine, d'où il tirait son origine. C'est le même qui avait donné asile à Gottschalk. Comme il aimait en général la littérature et les gens de lettres et qu'il possédait une bibliothèque remarquable pour cette époque, il ne fut pas difficile à Sédulius d'entrer en relations avec lui. Outre l'allocution en distiques que Sédulius prononça à son retour dans le pays et dans laquelle il chante ce vainqueur des Normands et des Sarrazins, comme le bouclier de l'Italie (1), le poète lui adressa encore plusieurs poèmes, et ces poèmes sont précisément les meilleurs qu'il ait faits. L'un a trait à la naissance, l'autre à la mort d'un fils du comte : ce sont deux élégies, que plusieurs beautés rendent attrayantes (2). Un autre poème, également en distiques, est écrit au nom de Hartgar à l'occasion de l'envoi qu'il lui fait de l'ouvrage de Végèce, *De re militari*. La trompette guerrière qu'embouche ici, avec succès, Sédulius (3), retentit de nouveau dans plusieurs de ses odes, surtout dans l'une d'elles dédiée à Eberhard et où le poète célèbre encore le pieux héros, le « protecteur de l'Église, » en faisant le tableau de ses combats victorieux contre les Maures païens et en le représentant à la tête des blanches cohortes des Francs (4). Dans d'autres odes, il célèbre, à leur entrée solennelle à Liège, Lothaire et les évêques liégeois, Hartgar et son successeur Francon, à cause des victoires qu'ils ont remportées sur les Normands. La première de ces odes contient une

1. Dümmler, *Fünf Gedichte*, c. 5.

2. Dümmler, *Op. c.*, c. 1 et 2. Il est dit d'Eberhard dans la 2e élégie, v. 27 sq. :

> Sic tuus ensipotens genitor puerilibus annis
> Almae sophiae sacra fluenta bibit.

3. Par exemple, Dümmler *op. c.*, c. 4, v. q. :

> Hic tuba terribili sonitu clangore remugit,
> Praecipites scopulos carrobalista serit,
> Horridus ast aries frontis ductuque superbo
> Muros turrigeros conterit atque quatit.

4. Dümmler, *op. c.*, c. 3.

peinture vivante de la fuite des Normands sur leurs vaisseaux ; à cela près, on trouve souvent des répétitions et de la phraséologie (1).

Parmi les autres poèmes de Sédulius, il y en a quatre qui présentent un intérêt particulier. C'est d'abord un panégyrique en l'honneur d'un protecteur, Robert, vraisemblablement abbé (2), qui possédait de riches vignobles et de nombreux troupeaux de brebis, et dont la générosité était très connue. Composé en vers rythmiques, ce poème appartient entièrement au genre badin et témoigne de l'humeur enjouée de notre poète ; on voit assez clairement qu'il en veut aux vins de son protecteur; savant parmi les savants, ce dernier s'entend à faire pénétrer la science dans les esprits au moyen de la céleste rosée. Robert doit, en effet, avoir possédé quelque érudition, vu que le poète, en débutant, le salue dans les six cas (3), amusement grammatical qui rappelle quelque peu le jeu de la rime grammaticale dans la poésie lyrique des troubadours. C'est ensuite une histoire d'animaux : *De quodam verbece a cane discerpto*, long poème de soixante-dix distiques qui repose manifestement sur une histoire vraie (4). Son évêque, Hartgar, avait fait cadeau d'un mouton au poète;

1. *Carm. quadr.*. c. 26 et 29, (*Éd. Grosse*, c. 3 et q.). Parmi les autres protecteurs à qui Sédulius dédia encore des poèmes, au mètre élégiaque pour la plupart, il faut encore citer : l'archevêque de Cologne, Gunther, lequel était lui-même poète spirituel, ainsi que cela résulte du *Carmen quadr.* (c. 30 et 34) ; Tadon, déjà mentionné plus haut (dans Hagen, c. 2 et 7) : et le duc Léodfrid, beau-frère de l'empereur Lothaire (dans Hagen, c. 3 et 8.)

2. Dümmler le prend pour un comte, mais le titre de *pater* (v. 17) désigne un « abbé » ; autrement, il faudrait admettre, ce qui est d'ailleurs bien admissible, que ce titre est donné par manière de plaisanterie.

3. Le poème débute ainsi dans Grosse, c. 6 :

Bonus vir est *Robertus*, laudes gliscunt *Roberti* :
Christe fave *Roberto*, longaevum fac *Robertum*,
Amen. Salve *Roberte*, Christus sit cum *Roberto*.

Nous étudions plus loin le rythme. Sédulius adressa aussi à ce même Robert une supplique poétique, en hexamètres, dans laquelle, sous une forme badine, il lui demande un mouton ; ici non plus ne manquent pas les jeux de mots (« ut multis multetur multo »). Voy. *Carm. quadr.*, c. 18.

4. *Carm. quadr.* c. 19. — On trouve dans Grosse (c. 19) des allusions aux fables du Renard; ces allusions sont belles quant à la forme.

on le lui vole. Le voleur poursuivi par des chiens, abandonne l'animal qui a maintenant à lutter contre les chiens; il succombe enfin dans ce combat. Le poète chante, d'une manière comique et sous forme de parodie, ce pauvre animal et son courage héroïque; en terminant, il lui consacre encore une épitaphe. Ce poème, écrit dans un style leste et coulant, ne manque pas d'attraits et montre le talent particulier de Sédulius pour ce genre de poésie. La liberté qu'y prend le poète (v. 117 sq.) est vraiment remarquable : il compare avec l'agneau de Dieu le bouc qui a été mis à mort à la place du voleur, liberté que la poésie postérieure du moyen âge se permettra fréquemment dans son humeur joviale. Nous devons aussi faire remarquer un autre poème en distiques (*Carm. quadr.*, 5) : c'est une allégorie spirituelle en l'honneur de la fête de Noël. Le chœur de l'église (*chorus ecclesiae*), c'est-à-dire ici l' « Église » elle-même, est le type de Marie ; l'évêque, ce pasteur qui conduit les « frères » des ténèbres d'Égypte dans la patrie de la lumière, est le type de Joseph ; la cathédrale, c'est Bethléem ; le Christ enfant est là, lui aussi, dans le pain, ce qui prouve que Sédulius reconnaît la transsubstantiation; et, de même que les anges chantent ses louanges, ainsi le chœur les chante ici; l'évêque-pasteur représente, en deuxième lieu, les bergers qui rendent témoignage au Christ-pasteur ; les mages sont représentés par les philosophes irlandais (1) qui apportent les présents de la sagesse (*sophica dona*). De même donc que Marie et Joseph acceptèrent les offrandes des Mages, puissent aussi l'Église et l'évêque ne pas mépriser les offrandes bien minimes de la muse irlandaise !

Au point de vue de l'histoire littéraire, c'est le dernier de ces poèmes qui offre le plus d'intérêt; il n'est pas du reste sans charmes au point de vue esthétique. C'est, à ma connaissance, le deuxième en date d'ancienneté, parmi ces poèmes que plus tard, en France, on appela « Débats (2); » le cadre de

1. Peut-être cette idée repose-t-elle sur une réminiscence irlandaise : les Druides se donnaient le nom de Mage, ainsi que me le fait observer mon collègue Windisch.

2. Cf. plus haut, p. 79.

l'églogue y est déjà abandonné, et de plus il porte le titre de *Certamen* ou débat, et ce débat a lieu entre la Rose et le Lis *Rosae Liliique* (1); il comprend cinquante hexamètres. Ici même, nous voyons le Printemps prendre part à la lutte (2). Tout comme dans les débats français postérieurs, le poète prépare en quelques vers la scène de l'action. La Rose a la parole la première. Elle vante sa couleur : la couleur de pourpre donne la royauté, le blanc est la couleur de la misère. Le Lis réplique que le bel Apollon l'aime, lui, fleur à la chevelure dorée et ornement de la terre; le rouge de la rose est le rouge de la honte et témoigne d'une mauvaise conscience. La Rose prétend par contre qu'elle est la sœur de l'Aurore; son rouge est la beauté de la modestie virginale. Alors le Lis lui reproche d'avoir des épines. La lutte s'accuse et tourne à l'aigreur. Or, ajoute maintenant le poète en continuant son récit, voici qu'un jeune homme, qui reposait sur le gazon, la tête couronnée de fleurs, fait entendre sa voix: c'est le Printemps : « Chers enfants, s'écrie-t-il, pourquoi cette querelle? reconnaisssz-vous comme frère et sœur! A chacun ce qui lui appartient. » Et il termine son rôle de médiateur en disant : « Toi, Rose, tu donnes aux martyrs la palme brillante; et vous, Lis, vous servez d'ornement aux phalanges de ceux qui sont revêtus de l'étole de la virginité. »

Nous possédons en outre vingt poèmes de Sédulius, qui sont réunis à un de ses ouvrages en prose dont l'intérêt est réel pour nous. C'est un miroir des princes chrétiens, qui a pour titre : *De rectoribus christianis* (3). Il est adressé à un « seigneur et roi, » jeune apparemment et monté depuis peu sur le trône; c'est même par amour pour lui que le poète l'a composé (4); probablement il s'agit ici de Lothaire II, et la

1. Le titre témoigne également de l'authenticité en faveur de Sédulius: « De Rosae Liliique certamine idem Sedulius cecinit. » (*Carm. quadr.* c. 40)

2. Le vers 29: « Tunc ver *florigera* juvenis pausabat in herba » rappelle d'une manière éloignée le vers 6e du *conflictus* « ver quoque *florigero* succinctus stemmate venit. » (Cf. plus haut p. 79.)

3. Dans un manuscrit, il est aussi intitulé *Via regia*, tout comme l'ouvrage de Smaragde. V. plus haut, p. 125.

4. C'est ce qui ressort d'un appendice au dernier chapitre; il débute ainsi: « Has autem paucas de multis, divinas et humanas historias percur-

composition remonterait, en ce cas, à l'an 855. Ce livre, composé de vingt chapitres, a pour but d'enseigner, en s'appuyant sur l'histoire biblique comme sur l'histoire profane, quelles doivent être les qualités d'un pieux monarque (*Rector*). La forme est calquée sur celle de Boèce dans le livre *De consolatione philosophiae*, et chaque chapitre, le dernier excepté, se termine par un poème qui ne fait, en règle générale, que récapituler le principal argument de la prose (1). Ici comme là, l'ouvrage est précédé d'une introduction en vers. Les poèmes offrent différents mètres, ce qui accuse encore l'influence de l'ouvrage de Boèce; ils en diffèrent toutefois en ce que, dans Sédulius, les mètres sont tout autres en majeure partie; ils sont plus simples et moins compliqués (2). On y voit que la variété métrique qui nous étonne dans plusieurs poésies de cette époque doit être attribuée non seulement à l'influence des hymnes de Prudence, mais encore à celle du livre célèbre du dernier philosophe romain. Quelques-uns seulement de ces poèmes de Sédulius ont une indépendance poétique qui leur donne un certain charme.

rens, vestrae, domine rex, excellentiae *commonitorias* obtuli litteras, *vestro amore ad hoc opusculum instigatus*, sciens me debitorem esse vestrae celsitudinis obsequio. » Et plus loin : « Hos itaque apices velut enchiridion vestri sagacitas ingenii saepius transcurrendo perlegat. »

1. Que Boëce ait été, sous ce rapport, son modèle immédiat, c'est ce qui ressort très clairement de la fin de la première partie de la prose (c. 1). La voici : « Sed haec quae breviter stilo prosali diximus, *aliqua* versuum *dulcedine* concludamus. » Voici maintenant ce que dit Boëce (l. IV, Prosa 6, à la fin): « Sed video te jam dudum et pondere quaestionis oneratum et rationis prolixitate fatigatum *aliquam* carminis expectare *dulcedinem.* » On voit donc que, dans Sédulius comme dans Boëce, c'est le même motif qui a présidé à cet encadrement de poèmes dans l'ouvrage en prose. (Cf. vol. I., p. 529 rem. 1.)

2. Ce sont les mètres suivants: Hexamètres seuls (Praef.) ; distiques (c. 1, 2, 6, 10, 14, 19); vers asclépiades mineurs catalectiques (c. 7); anapestes dimètres catalectiques (c. 12). Ce sont là les seuls mètres communs entre le livre de Sédulius et la *Consolation de la philosophie* de Boëce. Ensuite: Strophes saphiques (c. 3, 4, 16); hexamètres, avec iambes dimètres acatalectiques (c. 5) ; trochaïques tetramètres catalectiques (c. 9, 19); Asclépiades mineurs (c. 11, 17) non employés seuls dans Boëce; iambiques dimètres acatalectiques (c. 15) et catalectiques (c. 13), et, enfin, dactyliques tétramètres catalectiques en dissyllabes (c. 8).

Esquissons donc le contenu de l'ouvrage dont la marche n'est nullement sûre, ne fût-ce qu'à cause des digressions que se permet l'auteur. Le premier chapitre forme une sorte de *Prooemium*, très caractéristique pour l'auteur comme pour l'ouvrage : dès que le monarque chrétien a franchi les degrés du trône, il doit en remercier Dieu en faisant une dotation à l'Église. Chapitre deuxième, Sédulius passe au sujet lui-même et exige, à bon droit et avant tout, que celui qui est appelé à gouverner les autres se gouverne lui-même, qu'il évite le mal qu'il punira dans les autres comme souverain, et qu'il s'efforce de pratiquer le bien qu'il ordonne aux autres de faire. Un souverain a donc à observer six règles principales pour atteindre ce but : il doit réprimer les pensées coupables, prendre en considération les conseils salutaires, éviter les discours inutiles et nuisibles, aimer à « goûter » les sentences des princes illustres et celles de la Bible, craindre de commettre une action honteuse et, en sixième lieu, faire briller sa lumière par des actions et des discours magnifiques. C'est ainsi (c. 3) que le prince acquerra la grâce de Dieu, laquelle seule donnera une certaine stabilité à sa domination passagère. L'ornement de la puissance royale est la sagesse qui éleva Salomon au-dessus de tous les rois. Elle ne se montre pas seulement en ce que le monarque se gouverne lui-même, mais en ce que, de plus, il gouverne sagement sa maison et son peuple. Sous ce premier rapport, l'auteur n'esquisse ici (c. 5) que le portrait d'une bonne ménagère, et, pour cela, il prend modèle dans Placilla, l'épouse de Théodose. Mais, sous le rapport du gouvernement de l'État, cet art si difficile, le prince a trois règles à observer (c. 6) : premièrement, il doit préférer ce qui est divin à ce qui est humain, parce qu'il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes ; secondement, il s'abandonnera moins à son propre jugement qu'à celui de ses plus sages conseillers, à l'appui de quoi l'auteur cite des sentences de l'empereur « Antonin (1) » et de Salomon ; enfin, il ne doit pas

1. « Unde illa Antonini imperatoris praecipua semper in consiliis fuit sententia: Aequius est, ut ego tot et talium amicorum consilium sequar, quam ut tot et tales amici meam unius voluntatem sequantur. »

avoir de faux et pernicieux conseillers. Il doit les fuir comme on fuit des dragons ainsi que la panthère nous l'apprend par son exemple (1). Ensuite Sédulius caractérise les bons « amis » du prince.

Dans les chapitres suivants (7 et 8), l'auteur esquisse, comme leçon, un portrait des souverains impies, après avoir dit ce qui peut gâter les bons : c'est la liberté qu'ils ont, les richesses, le mauvais entourage et l'ignorance des choses publiques (*ignorantia rerum publicarum*). De tel souverains, qu'un châtiment divin n'a pas manqué d'atteindre, sont Pharaon, Antiochus, Hérode, Pilate (2), Néron, Egée (3), Julien et Théodoric, sur lequel l'auteur appuie longuement en rapportant d'après saint Grégoire (4) le châtiment de ce « roi très cruel », sans faire cependant (chose remarquable) mention de Boëce à ce sujet. Par contre, le roi pacifique, *rex pacificus*, celui qui dans la gloire de sa souveraineté partage ses présents et ses « bénéfices » dans la salle royale, par conséquent le prince du peuple en Allemagne (5), fait partie de ces sept choses que, d'après le dire des philosophes (6), on appelle les sept merveilles du monde. Les six autres sont un ciel sans nuages, le soleil, la lune, un champ de blé, la mer avec flux et reflux, le chœur de ceux que réunit une même foi. Comme modèles de ce prince idéal, du souverain noble et juste, l'auteur nomme Auguste, les Antonins, Constantin le Grand, les deux Théodose, Charlemagne et « Ludovicus piissimus. » D'après

1. « Absit verò ut crudeles tyrannos tamquam infestos dracones bonus habeat princeps amicos, quod pantheris exemplo animalis adstruitur. Siquidem panther, genus quadrupedis, est, ut physici perhibent, omnium animalium amicus excepto dracone. » C'est là une allusion intéressante aux physiologues d'après lesquels, sur la foi de cette fable, la panthère est le type du Christ.

2. De lui, comme des deux précédents, il est dit: « Quis nescit quanta districti judicis ultio perculit? » Il résulte de là que la légende de Pilate était alors très répandue. Cf. vol. I, p. 679 rem.

3. L'édition de Maï porte: « de... Aege*a*, » ce qui ne peut être qu'une faute d'impression.

4. V. vol. I, p. 584 rem. 1, et cf. plus haut p. 177.

5. Est-ce qu'il serait également question ici d'un prince irlandais?

6. « Ut sapientes ferunt, » comme plus loin: « Ut sapientes perhibent. » L'auteur puiserait-il ici à des sources irlandaises?

le jugement des philosophes, la domination du roi juste est soutenue par huit colonnes : la vérité, la patience (*patientia in omni negotio*), la générosité, l'affabilité dans le discours, le châtiment des méchants, l'amitié des bons, l'abaissement des impôts, un jugement juste porté entre les riches et les pauvres (c. 10). Mais le souverain selon le cœur de Dieu doit ensuite sacrifier son intérêt personnel au bien de l'Église, afin d'honorer ainsi Dieu, son bienfaiteur. Il doit surtout tenir des synodes une ou deux fois par an (c. 11). C'est là une idée sur laquelle revient fréquemment Sédulius.

En entrant ici dans de plus amples détails sur les rapports entre le souverain et l'Église, l'auteur exige de lui l'humilité et l'obéissance. Il doit lui-même accepter une réprimande de la part des prêtres qui sont des médecins spirituels, et Sédulius raconte, avec tous ses détails, l'exemple de Théodose qui, après le massacre de Thessalonique, se soumit à la pénitence ecclésiastique (c. 12 sq) (1). Dans la guerre elle-même, le souverain doit avoir plus de confiance en Dieu que dans la force des hommes; l'histoire nous montre ce que peuvent les deux, et, entre autres exemples, la victoire de saint Germain, l'apôtre des Bretons, sur les ennemis de sa patrie (c. 14). Le malheur ne doit pas abattre le bon prince (c. 16) (2); il doit être toujours prêt à la paix (c. 17) ; ne pas s'attribuer à lui-même, mais bien à Dieu, les succès d'une guerre heureusement terminée, et l'en remercier en augmentant les privilèges de l'Église et en honorant le clergé. D'autre part, Sédulius prête au souverain même le rôle de vicaire de Dieu dans le gouvernement de l'Église : c'est à lui de la protéger contre les attaques des puissants du monde, de faire en sorte qu'elle ait de bons évêques et de bons prêtres qui, sans avarice et sans amour du luxe, remplissent leurs fonctions divines. Il

1. Cf. vol. I, p. 182 sq.

2. Ici encore Sédulius cite une sentence des philosophes : « Ut enim sapientes perhibent, quinque temporum varietatibus regnum terrarum consistit : » 1° l'époque des combats, 2° celle où l'empire tend à son plus complet développement, *plenitudo*, (nouvelle lune), 3° l'époque où il l'a atteint (pleine lune), 4° celle où il décroît, comme la lune, 5° enfin l'époque de la chute.

doit ensuite pourvoir ces soldats spirituels de tout ce qui leur est nécessaire, comme il le fait à l'égard de ses soldats temporels, car ce sont leurs saintes occupations et leurs prières qui écartent les dangers de l'État (c. 19). Le dernier chapitre contient enfin une adresse au roi : l'auteur l'y exhorte à lire souvent son livre et à le mettre à profit.

Comparé à celui de Smaragde : *Via regia* (1), ce livre offre un caractère plus profane; il est intéressant pour l'histoire de la civilisation, et l'expression en est aisée, claire, intelligible, et parfois même ornée de comparaisons.

Sédulius composa enfin des ouvrages théologiques, c'est-à-dire des commentaires sur la Bible; mais ils appartiennent d'autant moins au cadre de notre étude que ce sont seulement de pures compilations (2). On lui attribue même, et avec beaucoup de vraisemblance à mon avis, un autre ouvrage intitulé : *Commentum in Eutychis artem de discernendis conjugationibus* (3).

CHAPITRE SEPTIÈME

FRANCE DE L'OUEST : LUPUS.

Donc, tandis qu'en Allemagne et en Lorraine les aspirations grammaticales et littéraires du siècle de Charlemagne continuent leur marche progressive et donnent le jour à une poésie

1. Voy. plus haut, p. 125 sq.
2. Voy. là-dessus, Dümmler. *N. A.*, p. 316.
3. Edité par Hagen, dans ses *Anecdota Helvetica quae ad Grammaticam latinam spectant*. Leipzig, 1870. (Supplément aux *Grammatici latini*, de Keil) p. 1 sq. — Le manuscrit donne pour auteur Sédulius, mais sans autre dénomination. Les objections de Hagen contre la paternité de notre Sédulius sont faciles à réfuter. Comme nous l'avons montré, en effet, il avait quelques connaissances du grec et il témoigne aussi dans ses poèmes d'une éducation grammaticale. Hagen l'a jugé très partialement en ne s'appuyant que sur son livre, *De rectoribus christianis*. En outre, il ne faut pas oublier que le commentaire a été composé à la prière de moines (*rogatu fratrum*), ce qui cadre très bien avec la position de Sédulius et ce qui est resté inaperçu d'Hagen.

profane qui en est comme le couronnement, nous voyons par contre la littérature de la France de l'ouest prendre plutôt une direction théologique et polémique; les discussions dogmatiques elles-mêmes, qui avaient pris naissance en Allemagne, donnèrent lieu, là seulement et à cette date, à un véritable combat. C'est également dans cette contrée qu'on trouve un mouvement intellectuel plus indépendant, une culture religieuse plus libérale, laquelle s'affirme soit dans la polémique engagée contre la superstition répandue et parmi le peuple et dans l'Église, soit dans l'essai d'un nouveau système philosophique. C'est donc ainsi que, déjà, la France se révèle à présent comme un asile sacré pour la philosophie du moyen âge. Néanmoins, la France de l'ouest a, même à cette époque, des représentants spéciaux de la direction grammaticale et littéraire : le plus remarquable, parmi eux, avait reçu, lui aussi, sa dernière éducation auprès de Raban, tout comme Walahfrid; comme lui, il trouva un accueil des plus bienveillants auprès de Judith et de Charles le Chauve. J'ai nommé Servatus Lupus (1).

Né d'une famille distinguée, dans le diocèse de Sens, à ce qu'il semble, Loup reçut sa première instruction au monastère de Ferrières, situé dans ce diocèse même. Ce monastère avait appartenu autrefois à Alcuin, lequel lui avait fait de fréquentes visites; depuis, il était devenu un asile de la science. A cette époque, le savant abbé Aldric, élevé lui-même dans ce monastère, en était le supérieur; l'an 829, il devint archevêque de Sens, et il joua un rôle important à la cour de Louis le Débonnaire (2). C'est lui qui encouragea Loup, dont le sentiment scientifique s'était éveillé de bonne heure, et qui lui donna un maître de grammaire. Plus tard, il l'envoya aussi à Fulda, auprès de Raban, pour y continuer ses études et y apprendre principalement la théologie. Pendant son séjour dans ce monastère, Loup fit la connaissance d'hommes célè-

1. *B. Servati Lupi, presbyteri et abbatis Ferrariensis opera Stephanus Baluzius collegit, epistolas ad fid. vetustissimi cod. emend. notisque illustr.* Ed. 2. Anvers, 1710. — Nicolas, *Étude sur les lettres de Servat-Loup.* Thèse présentée à la Faculté de Paris, en 1862. Clermont-Ferrand, 1861.

2. V. sur lui, Simson, *Jahrb.*, II, p. 259 sq.

bres, notamment d'Éginhard qui habitait alors à Séligenstad, situé dans le voisinage. Loup avait pour lui, depuis longtemps déjà, une grande vénération à cause de sa culture classique; l'impression qu'avait faite sur lui le style de la *Vie de Charlemagne* avait d'abord excité en lui le désir de faire la connaissance personnelle d'Éginhard. Il chercha donc et trouva auprès de lui un appui pour ses aspirations de savant; c'est lui qu'il interrogea, par écrit et de vive voix, sur les difficultés de linguistique et de métrique qu'il rencontrait, et c'est à lui qu'il emprunta les livres qui lui manquaient: aussi l'appelle-t-il avec raison son maître. Ils devinrent si intimes que c'est à ce savant, bien plus jeune que lui, qu'Éginhard dédia son écrit aujourd'hui perdu : *De adoranda cruce* (1).

Après son retour de Fulda (2), Loup fut présenté, en 837, à la cour impériale, et il plut tant à l'impératrice, femme d'un esprit si cultivé, qu'elle le fit inviter à y revenir l'année suivante. C'est ainsi qu'il n'eut pas de peine à obtenir, en 842, de Charles le Chauve, l'abbaye de Ferrière, devenue vacante par la déposition d'Odon. Les guerres civiles et leur suite (3) jetèrent et sa personne et son couvent dans une misère immense : les moines manquaient d'habits et de vivres, et Loup au désespoir pensait à renoncer déjà à sa dignité d'abbé; il fut même obligé de suivre l'armée en personne, quelque peu habile qu'il se trouvât à manier l'épée (*Ep.* 78), et il fut même un instant fait prisonnier, en 844, dans l'expédition de Charles en Aquitaine. Ce n'est pas seulement sa qualité de savant, mais encore sa qualité d'ecclésiastique, qui donna à Loup une si grande renommée; il ne devait pas manquer à un synode (*Ep.* 60), et ce fut même lui qui rédigea les importants décrets du synode de Verneuil (844). Le roi Charles le chargea, avec Prudence de Troyes,

1. Voy. *Lupi Epp.*, 1-5.
2. En 836, probablement au printemps. Voy. sur la détermination du temps, Jaffé, *Monum. Carol.*, p. 498, rem. 6.
3. Surtout après que Charles le Chauve eût retiré au monastère, pour la donner à un comte, une cellule dont le rapport était très lucratif. La royauté savait s'assurer la fidélité de la noblesse aux dépens des monastères. Voy. là-dessus, Nicolas, *Op. c.*, p. 28 sq.

de la réforme des monastères de la Bourgogne ; il l'envoya même en ambassade auprès du pape. Notre auteur dut aussi accompagner Charles à la diète franque de Meersen, près de Maëstricht, pour lui servir de conseiller, dans les questions ecclésiastiques (*Ep.* 50 sq. et 59)(1). La date de sa mort nous est inconnue ; néanmoins, Loup ne paraît guère avoir survécu longtemps à l'année 862.

Les écrits qui nous restent de lui ne forment qu'un volume de moyenne grandeur. Dans ce nombre, c'est son recueil de lettres qui offre le plus d'attrait et d'intérêt : cela aura lieu également plus tard pour maints humanistes de la Renaissance. Ce recueil comprend cent trente lettres, parmi lesquelles quelques-unes sont écrites au nom d'autres personnes et quelques autres sont des réponses de ses correspondants, d'Éginhard par exemple. Parmi les destinataires de ces lettres nous trouvons, outre Éginhard déjà nommé, les personnages les plus marquants de cette époque : Raban, Gottschalk, Hincmar, Radbert, Marcward, Prudence, Jonas, Charles le Chauve et Lothaire. Ce sont tantôt des affaires ecclésiastiques ou politiques, tantôt des questions scientifiques ou simplement des affaires personnelles qui forment, soit isolées, soit réunies, le sujet des épîtres de Loup; et cette correspondance a généralement le caractère purement subjectif de la lettre, en ce sens que la personnalité de l'écrivain détermine complètement le sujet et la manière de le traiter. Or, cette personnalité est ici d'une grande importance et offre beaucoup d'intérêt. Elle montre notamment quels sont les fruits que pouvait déjà produire à cette époque la culture des études classiques, si un homme bien doué s'y adonnait avec ardeur dès sa jeunesse et y persévérait avec ténacité, malgré les affaires et les besoins d'une époque qu'agitaient les guerres civiles et les discussions ecclésiastiques. On est étonné de l'étendue et de la solidité de ces études : Loup saisit toutes les occasions d'agrandir sa bibliothèque des classiques romains, ou même de la com-

1. « Non ignoratis, écrit Loup à Marcward (*Ep.* 59), credo, reges nostros apud Trajectum... celebraturos colloquium, *quo me trahit ecclesiastica necessitas.* » Cf. Dümmler, *Gesch. d. ostfr. Reichs.*, I, p. 286.

pléter; on le voit ne reculer devant aucune fatigue pour atteindre ce dernier but; il emprunte même des livres, à seule fin d'en améliorer le texte (1). Il s'adresse pour cela à Rome et à York, et non seulement aux évêques et aux abbés, mais encore au pape lui-même (*Ep.* 103). Et que de précautions (2), que de frais ne fallait-il pas, à cette époque, pour faire de tels envois! Mais le fruit de la culture intellectuelle se montre dans le style de Loup, et je prends ce mot dans son acception la plus large. Non que son latin soit absolument sans fautes; mais l'expression est individuelle; elle réflète le caractère et les dispositions de l'âme, et, partant, elle est variée et a un coloris très divers; la pointe et l'ironie s'y montrent déjà dans des formes faciles et agréables (V., par exemple, *Epp.* 35 et 68; cf. aussi, *Ep.* 46, fin). Nulle trace de phraséologie, d'affectation et encore moins d'emprunts.

Au point de vue littéraire, Loup a été peu fécond, quoique tous ses écrits ne nous aient pas été conservés. C'est ainsi que, selon toute apparence, nous avons à regretter, pour le style, la perte d'une courte histoire des empereurs romains que Loup dédia à Charles le Chauve afin qu'il pût y trouver un avertissement et un modèle (3). Nous y aurions vu probablement jusqu'à quel point il avait marché sur les traces de l'auteur de la *Vie de Charlemagne*, pour lequel il avait tant d'estime. Les livres qui nous restent de Loup ont été écrits tout d'abord dans un intérêt exclusivement ecclésiastique; par la seule disposition du sujet habilement ordonnancée et par l'expression simple, claire, et pourtant pleine d'aisance, ils nous sont cependant un témoignage de la culture que l'auteur avait acquise des études classiques. Cette culture se manifeste toutefois, comme on le verra, autrement que sous le rapport de la forme.

1. Ep. 69 : « Tullianas epistolas, quas misisti, cum nostris conferri faciam, ut ex utrisque, si possit fieri, veritas exsculpatur. »
2. Voy. Ep. 76.
3. Ep. 93 : « Imperatorum gesta brevissime comprehensa vestrae majestati offerenda curavi, ut facile in his inspiciatis quae vobis vel imitanda sint vel cavenda. Maxime autem Trajanum et Theodosium suggero contemplandos, quia ex eorum actibus utilissime poteritis ad imitandum assumere. »

L'un de ces livres est la *Vie de saint Wigbert*, écrite par Loup, en 836, à la prière de Bun, abbé de Hersfeld. Wigbert était un anglo-saxon de noble famille. Appelé en Allemagne par saint Boniface, il devint abbé du monastère de Fritzlar, fondé et dirigé d'abord par saint Boniface lui-même. Le but principal de ce monastère était de former le clergé (1). Wigbert fut envoyé plus tard à Ordruf; mais, étant tombé malade, il revint à Fritzlar pour y rester jusqu'à la fin de ses jours (847). A cette courte biographie se rattache la *translation* (c. 13 sq.) qu'il faudrait bien se garder de passer ici sous silence. Elle ne manque pas non plus d'intérêt historique. Ainsi que Loup nous le raconte avec de grands détails, en effet, la dépouille mortelle du Saint fut portée en lieu de sûreté, pendant une incursion des Saxons, dans la forteresse voisine de Buraburg, laquelle était défendue avec succès par les Hessois; quelques années après, elle fut transférée de nouveau de Buraburg à Hersfeld (2). L'auteur parle encore de quelques miracles et guérisons, qui eurent lieu au tombeau du saint, et il le fait par devoir; car, comme il le fait remarquer en terminant, les matériaux lui avaient été fournis par les moines de Hersfeld. Les miracles qu'il raconte de la première translation et qui reposaient sur la tradition populaire offrent un intérêt bien supérieur. Il n'est pas sans importance d'entendre notre auteur déclarer (c. 12) que les miracles opérés par les reliques ont plus de valeur que ceux que le Saint opéra lui-même pendant sa vie, vu que les premiers sont au-dessus de tout soupçon de vaine gloire.

En composant cette Vie, Loup se place, en connaissance de cause, au point de vue de l'historien et non au point de vue du panégyriste qui veut édifier. C'est ce qui ressort de la préface adressée au monastère de Hersfeld : afin de dissiper tout soupçon qui pourrait s'élever relativement à la fidélité de son récit, sous prétexte qu'il n'a été écrit que quatre-vingt-dix ans après les événements, il s'autorise de l'exemple d'un Salluste et d'un Tite-Live, et, en seconde ligne, de l'exemple d'un

1. Voy. c. 5, début, et Cf. Rettberg, *Kirchengeschichte*, I, p. 595.
2. C. 24 et cf. Rettberg, I, p. 597.

saint Jérôme et d'un saint Ambroise (1). C'est là également qu'il déclare directement vouloir faire œuvre d'historien ; c'est même dans ce but qu'il n'a pas latinisé les noms allemands, vu que l'histoire ne souffre pas qu'on l'obscurcisse par un coloris tout différent (2).

On attribue encore à Loup une autre Vie, celle de saint Maximin (3), qui n'est, au dire même de l'auteur, que l'élaboration d'une Vie antérieure (4). Elle a pour auteur un personnage de même nom, et elle a été composée, en 839, à la prière d'un certain Waldon, le même assurément qui fut plus tard abbé de saint Maximin. Elle est écrite, il est vrai, dans un style qui n'est pas indigne de notre auteur et qui rappelle même, au début, par certaines tournures, le style de la Vie de Wigbert ; mais elle diffère, toutefois, considérablement de cette même Vie, par la façon dont le sujet se trouve traité : au lieu d'un rapport objectif, concis, historique, nous trouvons ici un récit diffus, peu assuré dans sa marche, épisodique par suite de considérations détaillées et de développements sur des questions théologiques ; dans ce récit même, les miracles du saint occupent une large place, quoique l'auteur prétende en avoir omis beaucoup qui ne méritaient pas d'être crus. Cette différence entre les deux Vies provient peut-être de ce que celle de saint Maximin n'était qu'un simple remaniement et que Loup ne voulait pas trop s'écarter de son prédécesseur. Ce saint Maximin

1. La vie de saint Paul, ermite et la Passion de sainte Agnès. Voy. là-dessus, vol. I, p. 217 sq. et p. 170 (cf. p. 289).

2. « ... Meminerit (lector) non carmen me scribere... sed historiam, quae se obscurari colorum obliquitatibus renuit. » Cf. le procédé tout opposé de Valahfrid, p. 185. Le début même de la Vie, lequel traite des Anglo-Saxons, s'harmonise avec ce côté caractéristique de cette Vie.

3. Rettberg (I, p. 131 et 186) et Wattenbach (I, p. 192) regardent Loup de Ferrière comme l'auteur de cette Vie, quoique le premier fasse quelques réserves. Nicolas (p. 124), est d'un avis tout opposé, de même que l'*Histoire littér.*, v. p. 267.

4. V. la lettre-préface de Loup à Waldon : « Flagitasti... ut vitam beati Maximini *meo stilo* elucubrarem et res quae ad nos usque qualibuscumque litteris decurrerunt, *accuratiori sermone* convenienti restituerem dignitati. » D'après cela, on ne désirait de Loup qu'une retouche de style ; mais il alla plus loin et supprima plusieurs miracles. L'ouvrage original avait été écrit sous Pépin, père de Charlemagne.

était évêque de Trèves, le même qui donna l'hospitalité à saint Athanase persécuté par l'empereur arien Constance.

Nous avons enfin à noter encore de Loup un écrit dogmatique relatif au conflit soulevé par Gottschalk à propos de la doctrine de saint Augustin sur la prédestination. C'est le livre intitulé *De tribus quaestionibus*, et composé, en 850, sur les instances de Charles le Chauve (1). Ces trois questions sont celles du libre arbitre, de la double prédestination « des bons et des méchants » et de l'appréciation du sang du Christ, c'est-à-dire de ce point : le Christ est-il mort pour tous les hommes ou seulement pour les élus ? Ces trois parties forment, comme il est facile de le voir, un tout complet. Néander (2) vante ce livre en disant qu'il se distingue par l'intelligence et la narration lucides des points en litige, de même que par la manière dont Loup sait distinguer ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accessoire ; cet auteur attribue, avec raison, ces qualités à la culture classique de Loup (3). Cette influence classique ne se manifeste pas moins dans l'élégance d'expression et, comme le fait remarquer Nicolas, dans l'urbanité de la polémique ; cette urbanité a ici, il est vrai, sa source dans la nature même de l'auteur : ce sont là deux qualités très rares, surtout dans ce domaine de la littérature du moyen âge. Dans cet écrit, Loup se range du côté de Gottschalk et de saint Augustin ; seulement, et c'est par là que se montre l'affabilité de sa nature, il déclare qu'il embrasserait volontiers l'opinion que le sang de Jésus-Christ est utile aux réprouvés eux-mêmes, si on pouvait la prouver. Mais comme Loup eut à soutenir plus d'une attaque de la part du parti opposé, à cause de ses opinions sur ce sujet de polémique et vraisemblablement à cause de cet écrit lui-même, il adressa au roi, auprès de qui on l'avait accusé,

1. Car c'est bien à ce livre qu'il faut faire rapporter le début de l'épître 128.

2. « *Allgemeine Geschichte der christl. Religion und Kirche.* Vol. IV, p. 435 sq. ; ouvrage dans lequel on trouve le contenu de ce livre caractérisé d'une manière très heureuse.

3. Loup n'oublie pas non plus ici ses classiques, et il cite, pour les combattre il est vrai, une sentence de Cicéron dans le *De senectute* et une autre de Virgile. Opp. 1, p. 221 sq.

une lettre (*Ep.* 128) dans laquelle il développe encore une fois sa pensée, d'une manière brève et lucide; car il sait bien que les affaires du gouvernement occupent trop le roi pour qu'il puisse lire de longues dissertations. Outre cela, il fit suivre son écrit d'un recueil de preuves à l'appui tirées des Pères de l'Église, en y ajoutant même des explications personnelles lorsque cela était nécessaire (1).

CHAPITRE HUITIÈME

S. AGOBARD.

Comme précurseur de cette littérature polémique et théologique, littérature qui, depuis l'entrée en scène de Gottschalk, atteint, dans la France de l'ouest, un tel degré de splendeur qu'elle y occupe complètement le premier plan, nous voyons apparaître, en ce pays même, un auteur dont l'activité littéraire multiple ne se tourna, à peu d'exceptions près, que vers la polémique, mais sans rester enfermée toutefois dans le seul domaine de la théologie; tout au contraire, cette activité littéraire s'essaie en bonne partie sur des choses d'un intérêt général et public, et même de l'intérêt de l'État. Or, un certain nombre de ces travaux, et, parmi eux, les plus attrayants, sont des brochures. Ce premier *publiciste* moderne, comme on pourrait l'appeler, n'est autre que l'archevêque de Lyon, saint Agobard (2). Franc d'origine, selon

1. On a attribué à Loup, sans motifs plausibles, des Hymnes et des Homélies. V. Dümmler. *N. A.*, p. 314.

2. S. *Agobardi, Lugdunensis episc., opera ed. St. Baluzius*, t. II. Paris, 1866 (Migne, *Patrol. lat.*, t. CIV); — Hundeshagen, *Commentatio de Agobardi vita et scriptis.* Paris I, Vita Giessen, 1831 (Dissert.): — Bluegel, *De Agobardi archiepisc. Lugdun. vita et scriptis.* Halle, 1865 (Dissert.); — Leist, *Agobard von Lyon.* 1re partie. Ses écrits théologiques (Progr. du gymn. de Stendal, 1867); — Reuter, *op. c.*, p. 24 sq.; — Chevalard, *Vie de St-Agobard* (Thèse de doctorat en Théologie), Lyon, 1869; — A Macé de Lépinay, *De Agobardi archiepiscopi Lugdunensis vita et operibus* (Thèse de Doctorat présentée à la Faculté de Paris), 1846.

toute vraisemblance, il était venu à Lyon, en 792 ; il y avait reçu, spécialement dans les sciences théologiques, une savante éducation dont il était avant tout redevable à Leidrad, son prédécesseur sur le siège archiépiscopal. Ce savant ecclésiastique, appelé autrefois de Bavière par Charlemagne, a bien mérité de son diocèse en créant des écoles et des bibliothèques pour la formation du clergé, comme aussi en faisant restaurer les églises et améliorer le service divin. Saint Agobard suivit son exemple, sous ce dernier point de vue, en faisant disparaître de l'antiphonaire de l'Église de Lyon tout ce qui n'était pas biblique. Lorsque Leidrad, vieux et malade, se retira dans un cloître à Soissons, saint Agobard, qui l'avait déjà assisté en qualité de chorévêque, lui succéda et devint, en 816, archevêque de Lyon. C'était un homme d'un rare courage et d'une grande liberté d'esprit, et ces qualités avaient une base solide dans l'indépendance de son jugement. Aussi, saint Agobard défendit-il son Église tout aussi bien contre les revendications excessives du pape que contre les empiètements des souverains du siècle (1). Il prit encore une part des plus actives aux mouvements politiques de cette époque orageuse et se déclara pour Lothaire, son souverain, contre Louis le Débonnaire, à l'occasion de la révolte des fils, en 833 ; il se montra, entre tous les évêques, l'un des plus énergiques adversaires du vieil empereur. C'est pourquoi, deux ans plus tard, alors que Louis revenait au pouvoir, il fut dépossédé de son évêché. Il le recouvra toutefois, quelque temps après, mais ce ne fut vraisemblablement qu'après 839. Il mourut en 840.

Saint Agobard eut, comme écrivain, le même courage qu'il avait montré dans les actions de sa vie. Il combattit la superstition et les préjugés, dans les domaines les plus variés : dans plusieurs de ses brochures si intéressantes pour l'histoire de la civilisation, on voit déjà ce qu'on rendrait si bien par *publicisme* se mettre au service du progrès. On a dit d'Agobard, avec un peu d'exagération peut-être, qu'il était la tête la plus lucide de son siècle. Personne, en tout cas, ne l'a surpassé

1. Même avec la plume, comme dans l'écrit : *De dispensatione ecclesiasticarum rerum* contre l'usurpation des biens ecclésiastiques.

quant à l'indépendance du jugement et à la liberté et la hardiesse avec laquelle il l'exprimait, quoique ce jugement, ainsi qu'on le verra, ne fût pas juste en tout et toujours, et quoique la façon dont il l'exprimait fût parfois passionnée jusqu'à la haine. Mais, à tout prendre, cet auteur énergique et belliqueux qui fait front à tout et qui pourchasse l'ennemi dans les directions les plus diverses, n'en demeure pas moins un homme merveilleux et remarquable.

Il combattit tout d'abord la superstition du peuple en général, dans son écrit composé en 814 : *Contra insulsam vulgi opinionem de grandine et tonitruis.* « Presque tout le monde dans ces contrées, dit-il en débutant, nobles et roturiers, citadins et campagnards, jeunes et vieux, croient que la grêle et le tonnerre peuvent être produits par le caprice de certains hommes, » c'est-à-dire par les sorcelleries de ces prétendus *faiseurs de temps.* Et à cette folie vient s'en ajouter une autre : On croyait encore que, à travers les airs, des gens venaient en ballon d'un pays appelé Magonia et qu'ils achetaient de ces faiseurs de temps, pour les emporter ensuite, les fruits que la grêle avait abattus (1). On prétendait même avoir pris de ces aéronautes et on voulait les lapider, ainsi que saint Agobard en fut lui-même témoin. Or, saint Agobard ne combat pas ici cette superstition en s'appuyant sur des raisons physiques, comme le fit Raban dans une autre circonstance, mais bien sur des motifs religieux qui ne pouvaient manquer, il est vrai, d'être plus à la portée du peuple et d'avoir sur lui plus d'effet. Il exige de ceux qui ajoutaient foi à cette folie d'en établir la vérité d'après l'Écriture sainte ; s'ils ne le peuvent pas, ce qui est hors de doute, ils se rendent coupables d'un énorme mensonge, puisqu'ils attribuent à des hommes un ouvrage de Dieu et qu'ils refusent d'en reconnaître ce dernier comme l'auteur. Que ce soit là une œuvre de Dieu, c'est ce que saint Agobard prouve lui-même, par des passages de la Bible, tirés surtout de l'Ancien Testament, dans lequel Dieu dit qu'il enverra de la grêle, ou tout au moins dans lequel

1. Cap. 2. Voy. là-dessus Grimm *Deutsche Mythologie* (4e éd., p. 530 sq.) où il est dit aussi que Magonia pourrait bien venir de Magus.

cela est dit de lui. Il met aussi en avant des preuves de raison. Il montre combien sont peu fondés les faits qu'on allègue, et combien les individus auxquels on attribue une telle puissance sont peu sérieux; il fait voir, en même temps, à quel genre de supercherie donne lieu cette superstition. L'on trouve en effet de méchants hommes (*homines miserrimi*) qui prétendent pouvoir protéger contre de telles calamités, moyennant une rétribution en fruits (1). Mais, en terminant, saint Agobard raconte un exemple qui doit servir d'avertissement et qui montre jusqu'où peut conduire cette superstition, à une époque notamment où des chrétiens ajoutent foi à des niaiseries tellement absurdes que personne n'aurait été à même autrefois de les faire accroire aux païens eux-mêmes, qui pourtant ne connaissaient pas le Créateur de toutes choses. Il s'agit d'une peste bovine, qui s'était abattue, quelques années auparavant (810), sur une grande partie de l'Italie; on en attribuait la cause à des gens mal intentionnés qui avaient, croyait-on, jeté partout une poudre mortelle. En conséquence, de nombreuses personnes furent mises à mort par la foule; cette superstition insensée s'était tellement accréditée avec le temps, que les accusés eux-mêmes finirent par avouer qu'ils avaient commis ce méfait! Et pourtant, la simple réflexion que nul autre animal n'avait été atteint et qu'il n'aurait pas été possible de fabriquer une telle quantité de poudre et de la répandre sur une si vaste étendue de pays, aurait dû montrer aussitôt la fausseté d'une telle imputation.

Dans un autre écrit un peu plus volumineux, saint Agobard prend à partie la superstition dans le domaine de l'Église. Cet écrit a pour titre : *Contra eorum superstitionem qui picturis et imaginibus sanctorum adorationis obsequium deferendum putant*. Notre auteur s'engage ici de la manière la plus énergique dans la polémique sur l'adoration des images, polémique qui, déjà dès le début du règne de Charlemagne, était

1. « ... Et in tantum malum istud jam adolevit. ut in plerisque locis sint homines miserrimi, qui dicant se non equidem nosse immittere tempestates, sed nosse tamen defendere a tempestate habitatores loci. His habent statutum quantum de frugibus suis donent, et appellant hoc *canonicum*. » (C. 15.)

passée de l'Orient en Occident. Il s'y engage dans l'esprit du grand empereur (1), en allant même plus loin que lui, vu qu'il rejette absolument l'adoration des images et qu'il se déclare en général contre l'adoration des saints et de leurs tombeaux, derrière laquelle les iconolâtres cherchaient toujours leur dernier refuge (2). Saint Agobard s'appuie d'abord, en dehors de la Bible elle-même, sur les Pères de l'Église, surtout sur saint Augustin; il renvoie ensuite à la tradition de l'antique Église chrétienne et il fait cette remarque pleine de justesse : si l'on avait ordonné à ceux qui avaient abandonné alors le culte des démons, c'est-à-dire le culte païen, d'adorer les images des saints, ils auraient cru moins renoncer à leurs divinités, qu'échanger les images (E. 19, fin). Et, en effet, le culte des saints n'avait fait que prendre la place de celui des héros païens, et, en partie même, de celui des dieux. Mais saint Agobard fait aussi souvent, dans cet écrit, appel au sens commun, surtout lorsqu'il s'agit de l'adoration des images envisagée dans ses conséquences extrêmes, telle qu'on la trouvait précisément parmi le peuple, adoration qu'il met avec raison sur la même ligne que l'idolâtrie et l'hérésie des Anthropomorphites (3).

Saint Agobard combattit, en troisième lieu, la superstition dans la politique, le duel judiciaire et les jugements de Dieu, en général. Il le fit d'abord dans son diocèse, en adressant à l'empereur Louis l'écrit intitulé : *Adversus legem Gundobaldi et impia certamina quae per eam geruntur*. Lyon, qui avait précédemment fait partie du royaume de Bourgogne, était

1. Voy. plus haut, p. 15 et cf. p. 19.

2. « Non solum vero divinum deferre honorem quibus non licet, sed et ambitiose honorare sanctorum memorias ob captandam gloriam popularem reprehensibile est. » (C. 17, init.) « Nec iterum ad sua latibula fraudulenta recurrat astucia, ut dicat se non imagines sanctorum adorare, sed sanctos. Clamat enim Deus : Gloriam meam alteri non dabo, nec laudem meam sculptilibus. » (C. 35, init.)

3. De même qu'on ne saurait espérer recevoir des monceaux de blé ou des ruisseaux de vin de campagnards qui dans une peinture sèment ou vendangent; l'on doit tout aussi peu espérer recevoir du secours des images des anges, des apôtres, des martyrs. Et il remarque judicieusement : « At quae hujus erroris causa? Fides de corde ablata, tota fiducia in rebus visibilibus collocata. » (Cap. 33.)

encore régi par le code bourguignon du roi Gundobald, d'après lequel des Bourguignons seuls pouvaient témoigner contre des Bourguignons. L'une des conséquences de cette loi était l'introduction du duel judiciaire, comme compensation à la preuve par témoins. Saint Agobard s'élève d'abord contre la diversité des lois parmi les chrétiens, qui sont des frères dans le même empire, et en particulier contre cette loi bourguignonne (1), dont il montre l' « absurdité ». Il fait voir non moins clairement ce que le duel, comme jugement de Dieu, offre d'insensé, puisque les faibles et les vieillards sont obligés de s'y soumettre pour les choses les plus méprisables, et que ceux-là même qui devraient s'aimer mutuellement sont forcés de se blesser pour de telles futilités. Or, l'on croit encore que Dieu est avec le vainqueur qui précipite son frère dans la plus profonde misère ! c'est là une erreur des plus funestes ; c'est le renversement des choses, que de penser si indignement de Dieu. Les martyrs de la foi chrétienne montrent clairement combien peu le vainqueur doit avoir forcément raison. Ce n'est qu'au jour du jugement dernier que Dieu prononce la sentence. Le fidèle ne doit pas croire que Dieu dévoile en cette vie les secrets des hommes (*occulta hominum*) au moyen de l'eau ou du fer chaud ; à combien plus forte raison ne le fait-il donc pas par un duel inhumain ! Nulle autorité, nul raisonnement ne permet de croire que la vérité ait ainsi besoin des armes pour se faire jour. En terminant, saint Agobard cite encore le jugement que porte saint Avite contre le roi Gundobald lui-même à propos de ce duel judiciaire, et, à cette occasion, il décerne le plus grand éloge à l'évêque de Vienne (2).

Saint Agobard traite encore le même sujet dans un autre écrit qui manifestement s'adresse au gros public (3). Il con-

1. Laquelle du reste existait aussi parmi les Saxons. Voy. plus haut, p. 156.

2. Cap. 13. St Agobard fait ici, en passant, allusion à plusieurs ouvrages de cet auteur. Voy. sur St Avite, vol. I, p. 419 sq.

3. Ainsi que le montre le début, en forme de sermon : « In nomine Domini Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi », lequel est suivi d'un long passage de la Bible.

tient un recueil de sentences de la Bible destinées à prouver ce que le duel, comme jugement de Dieu, a de peu chrétien; de là son titre : *De divinis sententiis.* Il fait entrer, dans la réprobation qu'il en porte, les autres jugements de Dieu, et, outre ceux que nous avons déjà mentionnés plus haut, il nomme aussi le jugement de la croix. (1). Si Dieu avait permis de telles choses, il n'aurait pas ordonné d'instituer des juges, ni d'introduire les preuves par les témoins et par le serment.

Il est singulier de voir un homme aussi éclairé se distinguer par son hostilité contre les juifs; cette hostilité a provoqué plusieurs brochures de sa part, à une époque où le peuple du midi de la France et où les fonctionnaires les plus haut placés dans l'État affichaient envers eux une tolérance surprenante (2). Louis le Débonnaire les favorisait par respect pour les patriarches, du moins à ce que les juifs prétendaient; il est bien possible aussi que son entourage n'ait pas été inaccessible à leur argent. D'autre part, le droit et la justice étaient du côté des juifs, dans le combat que leur livrait saint Agobard. On faisait, en effet, de la propagande chrétienne parmi les esclaves païens des juifs; or, ces esclaves, une fois convertis, se croyaient en droit, apparemment suivant les promesses qu'on leur avait faites, de s'enfuir de chez leurs maîtres. C'est pour ce motif et conformément aux décrets des conciles antérieurs, qu'il n'était pas permis de conférer, contre la volonté de leur maître, le baptême à ces esclaves.

Le plus ancien écrit d'Agobard contre les juifs date probablement de l'année 822 (3); il est adressé aux *Proceres palatii*

1. « Neque sanctus et innocens vir David persecutori Saul diceret : si Deus te incitat contra me, odoretur sacrificium etc. Sed potius diceret : Mitte unum de tuis qui congrediatur mecum singulari certamine, et probet me reum tibi esse, si occiderit; aut certe : jube ferrum vel aquas calefieri, quos manibus illaesus attrectem, aut : constitue *cruces, ad quas stans immobilis perseverem* » (C. 1, fin.)

2. Voy. l'écrit *De insolentia Judaeorum*, dont nous parlons plus loin, ainsi que la lettre *ad Nibridium;* et cf.. pour ce qui suit en général : Stobbe, *Die Juden in Deutschland wæhrend des Mittelalters.* Braunschweig, 1866.

3. Je suis ici les recherches de Simson : *Zur Chronologie der Schriften des Erzbischofs Agobard von Lyon wider die Juden. V. Jahrb. d. frænk. Reichs unter Ludwig dem Frommen.* Vol. I, p. 393 sq.

et a pour titre : *Consultatio et supplicatio de baptismo Judaicorum mancipiorum*. L'auteur y demande, relativement à cette question, l'avis des conseillers de l'empereur, Adalhard, Wala et Helisachar, et il y établit, en même temps, que le baptême de tels esclaves ne saurait être prohibé. En conséquence du baptême, il admet comme toute naturelle l'émancipation des esclaves; il veut seulement que les juifs en reçoivent le prix. Or, c'est là ce qu'il leur a offert inutilement. Il résulte de là, comme aussi du début de cet écrit, qu'Agobard avait déjà procédé, dans cette affaire, avec sa propre autorité, et que les juifs s'étaient plaints à la cour, avec l'espoir du succès. Effectivement, il ne se fit pas attendre; un décret impérial défendit ce baptême. Dans un nouvel écrit aux *Proceres* (Hilduin et Wala), écrit qui a pour titre : *Contra praeceptum impium de baptismo Judaicorum mancipiorum*, saint Agobard proteste contre ce décret, mais sans obtenir le résultat désiré. Tout au contraire; l'archevêque ne cessant pas ses persécutions, l'on dut en définitive envoyer des messagers royaux particuliers pour protéger les juifs et prendre des mesures contre saint Agobard.

L'auteur en appelle alors à l'empereur lui-même, dans un écrit ayant pour titre : *De insolentia Judaeorum*. Prenant pour point de départ l'envoi des messagers, saint Agobard donne ici les motifs qui lui attirent des désagréments de la part des « protecteurs des juifs » : c'est pour avoir prêché aux fidèles de ne pas vendre aux juifs des esclaves chrétiens, de ne pas permettre aux juifs de les faire passer en Espagne ou de les avoir comme domestiques; c'est pour avoir dit que des femmes chrétiennes ne doivent pas fêter le sabbat avec eux et qu'elles ne devaient, le dimanche, ni travailler pour les juifs, ni manger avec eux aux jours de jeûne; c'est pour avoir empêché qu'aucun chrétien n'achète chez eux du vin ni de la viande, par la raison que les juifs ont coutume de vendre ce qu'ils trouvent d'impur, et qu'ils l'appellent pour cela viande de chrétiens. Saint Agobard cherche donc, dans cet écrit, à se justifier de s'être mis apparemment en contradiction, par de telles prédications, avec les lettres de protection délivrées

par l'empereur en faveur des juifs (1), et d'avoir continué de faire de l'agitation contre eux. Puisque les juifs maudissent le Christ, dit-il, il n'est pas permis aux chrétiens d'avoir avec eux de tels rapports ; au reste, ils ne doivent pas porter préjudice aux juifs. L'auteur toutefois ne revient pas ici sur la cause première de la polémique.

En même temps que cet écrit, Louis en reçut un autre composé par Saint Agobard, en société de deux autres évêques, et ayant pour titre : *De Judaicis superstitionibus*. C'est un complément du précédent qu'il a pour but de corroborer en produisant « quelques faits touchant les exemples de la vie des Pères de l'Église et leurs décisions, comme aussi empruntés à la Bible (2). » Cet écrit ne se borne pas toutefois à appuyer sur les points principaux du précédent ; mais il a surtout pour but de montrer d'une manière générale combien les juifs sont méprisables : or, pour atteindre ce but, les auteurs passent en revue les diverses superstitions juives (c. 10). A cette occasion, ils nous communiquent une biographie du Christ, telle que la racontent les juifs ; elle ne manque pas d'intérêt (3).

Enfin, saint Agobard s'est encore occupé des Juifs dans une lettre à Nibridius, évêque de Narbonne (4). Il y expose les efforts qu'il fait, comme pasteur, pour empêcher les chrétiens de fréquenter les Juifs, de même que l'opposition qu'il a trouvée en cela auprès des autorités impériales ; il demande donc à Nibridius, qui jouit d'une haute autorité, de vouloir bien l'assister. Il le prie de procéder comme il le fait lui-même et d'engager les évêques, ses voisins, à entrer dans la même voie. C'est ici qu'Agobard donne un libre cours à son animosité passionnée contre les Juifs, en détournant à leur adresse les passages terribles de l'Ancien Testament contre les païens.

1. Quelques-unes se sont conservées jusqu'aujourd'hui. V. Simson, *Op. c.*, p. 395.
2. « Scribimus tantum pauca de exemplis et statutis Patrum ac deinde de Actis apostolicis sive de Evangeliis et veteris Testamenti scripturis... »
3. Le corps du Christ, ayant été enseveli près d'un aqueduc, aurait été emporté par une inondation, et, sur l'ordre de Pilate il aurait été cherché, mais en vain, pendant douze mois ; là-dessus Pilate aurait proclamé sa résurrection et ordonné aux Juifs de l'adorer.
4. *De cavendo convictu et societate Judaeorum.*

D'autre part, cette épître nous montre jusqu'à quel degré vraiment étonnant pour cette époque, la tolérance du peuple envers les Juifs (1) allait dans le diocèse d'Agobard : la crainte qu'avait l'évêque de voir des chrétiens passer au judaïsme, tandis qu'il était impossible de convertir les Juifs au christianisme même en employant tous les moyens suggérés par une humanité et une bienveillance extrêmes, paraissait justifiée.

C'est comme pamphlétaire politique que notre auteur se montre sous un jour des plus brillants. Nous possédons de lui trois brochures qui ont trait aux plus importants événements de son époque. L'une est un écrit à l'empereur Louis, écrit que le premier éditeur a intitulé, avec assez d'inexactitude : *De divisione imperii inter filios Ludovici*, pour en indiquer le contenu. Il a été composé en 830, et l'auteur y reproche à Louis d'avoir occasionné la guerre civile par son changement d'avis. C'est par une inspiration divine qu'il a élevé auparavant Lothaire à la co-régence (817), car, à l'occasion de cette élection, l'on avait imploré le secours de Dieu par le jeûne et le saint sacrifice : or, maintenant il l'a repoussé sans Dieu (829), comme s'il avait trouvé lui-même sans Dieu un meilleur conseil. Il blâme notament l'abus qu'on fait du serment en changeant ainsi de politique, et cet abus déprécie Louis lui-même dans l'opinion publique. Cet écrit a pour but manifeste d'engager l'empereur à rentrer en lui-même, car c'est le seul danger de son âme qui a fait prendre la plume à saint Agobard ; aussi notre auteur prend-il résolument parti pour l'unité de l'Empire, comme le font la plupart des membres du haut clergé. A mon avis, cet écrit ne nous a pas été conservé dans son entier (2).

Les deux écrits qui suivent sont bien plus intéressants :

1. « ... Dum se (Judaei) patriacharum progeniem, justorum genus, prophetarum sobolem superbo ore proloquuntur... Unde et in tantum erroris pelagus nonnulli ex vulgaribus ac rusticis abducuntur, ut hunc solum Dei populum, apud hos piae religionis observantiam, ac multo certiorem, quam nostra sit, fidem et seducto suspicientur animo, et ore impio inter pares et consimiles fateantur. »

2. Il manque de toute conclusion.

Chose incroyable! jusqu'à l'étude approfondie de Simson, on les a regardés comme ne formant qu'un seul et même écrit, auquel on avait donné pour titre: *Liber apologeticus pro filiis Ludovici*. Mais les six premiers chapitres, ainsi que le prouve excellemment Simson (1), forment un écrit tout particulier ayant le caractère parfait du pamphlet et offrant, sous le rapport du style, ce qu'Agobard a écrit de mieux. Ainsi que le montre déjà le début, cet écrit s'adresse à tout le monde ; il commence comme un sermon politique (2) : *Audite haec, omnes gentes, audiat terra et plenitudo ejus a solis ortu usque ad occasum, ab aquilone ad mare* (3). Il fut composé au printemps de l'année 833, époque où l'empereur Louis convoqua le ban et l'arrière-ban contre ses fils en révolte ; c'était par conséquent à la veille de la guerre civile. Il a pour but de justifier la conduite des fils et de prévenir l'effusion du sang. Mais il dégénère en une violente philippique, et il respire bien plus la guerre que la paix. L'accusation s'adresse principalement à l'épouse de l'empereur, Judith : c'est elle qui est cause de tout le mal. Les fils sont tout à fait dans leur droit, dit l'auteur dès le début, en voulant purifier le palais paternel de la vilenie et de l'intrigue, et l'Empire du tumulte et des agitations. Tout alla bien tant que l'empereur avait encore de la virilité; mais, bientôt après, l'impératrice commença à mener une vie de débauches; connue seulement au début par quelques personnes, cette vie le fut ensuite d'un plus grand nombre et enfin de tout le monde. Le sentiment moral des fils se révolta et provoqua le premier soulèvement; Judith dut se retirer dans un couvent. Mais, par suite des concessions de la part des fils et grâce à la puissance de ses charmes, l'impératrice rentra au palais et ressaisit le pouvoir en faisant changer d'avis son époux.

D'après cela (c. 3), saint Agobard en revient à l'abus qu'on

1. « Ueber den sogenannten Liber apolog. des Erzbischofs Agobard v. Lyon. » *Op. c.*, I, p. 397 sq. L'argumentation de Simson est corroborée encore par la fin du chapitre sixième : « Amen, amen et hymnum Deo. »

2. Les sermons débutaient, en effet, par *Audite* et finissaient par *Amen* (V. la remarque précédente).

3. Ainsi qu'il faut lire, à coup sûr, au lieu de : *et mari*.

fait du serment politique. Jusqu'où en est-on arrivé? Au lieu de s'agrandir en faisant la guerre contre les nations barbares, l'Empire chrétien se concentre plutôt pour se livrer à la guerre civile (1); ce ne sont pas les barbares qu'on soumet et qu'on convertit, non, ce sont les sujets chrétiens qu'on précipite dans la barbarie (2). Avec son aveuglement, Louis aime ceux qui le haïssent, et il hait ceux qui l'aiment. Ne dit-on pas que certaines personnes de son entourage ne désirent l'anéantissement des fils que pour se tourner ensuite contre l'empereur et se partager son empire? Dieu seul peut apporter un secours opportun, sans quoi l'empire deviendra la proie d'ennemis extérieurs ou d'un grand nombre de tyrans. On dit aussi que l'impératrice passe le temps à des jeux d'enfant, auxquels des prêtres eux-mêmes prennent part; on dit bien que ce n'est pas une intrigante, mais une personne gracieuse et aimable; à quoi la Bible répond : « Trompeuse est la grâce, vaine est la beauté : seule, la femme qui craint Dieu est louable ! » Enfin, saint Agobard supplie tous ceux qui craignent Dieu et qui aiment l'empereur et l'Empire d'unir leurs efforts pour cicatriser les anciennes blessures, sans guerre et sans effusion de sang.

L'autre écrit, formé par les sept autres chapitres du *Liber apologeticus* (3), fut composé après la fin de la campagne de

1. « Cum enim deberent exercitus mitti adversus exteras gentes et ipse imperator adversus barbaras nationes dimicare, ut eas fidei subjugaret ad dilatandum terminum regni fidelium... nunc e contrario omne regnum cum extremitatibus suis conglobatur in unum in medio sui, diversa tamen intentione, dum alii parantur ad intestina viscera disrumpenda, alii ad pacandam, si fieri potest, injustissimam discordiam. »

2. « (Ecclesia) orat ut christianissimo imperatori *barbari subjiciantur*, non ut *subjecti* conturbentur et *barbarizentur*. » Le jeu de mots n'est pas susceptible d'être rendu.

3. Il est très douteux, et même peu probable, que le livre y soit conservé en son entier. En reliant cet écrit au précédent, on aura, pour le moins, mis de côté l'introduction. Il est singulier que cet écrit, qui justifie la trahison dans le « Champ du mensonge, » débute ici par une considération sur le mensonge lui-même, dans laquelle l'auteur déclare que ce vice ne consiste pas seulement en paroles (*dictis*), mais même en actions (*factis*) ! C'est bien apparemment sous ce dernier rapport que l'empereur s'est rendu coupable. Ne semble-t-il pas que ce soit là une réponse à ceux qui avaient reproché cette faute aux enfants ?

même a beaucoup emprunté à la langue latine, qui dérive du grec, comme père, mère. C'est donc ainsi qu'il tire par dérivation le mot *Kirche* (église) de *Kyriaca*. L'introduction des mots dérivés du grec dans la langue allemande fut favorisée par les Barbares au service des armées romaines et par leur conversion, surtout par les Goths dont la traduction de la Bible, encore conservée, est mentionnée par Walahfrid.

Le chapitre huitième avait un intérêt d'actualité; il a, en effet, pour sujet les images et le culte qu'on leur rend, et Walahfrid s'y montre le représentant de l'opinion des Allemands, opinion raisonnable et conciliante. Plus loin (c. 14 sq.), l'auteur traite en détail de la messe, et, à cette occasion, il parle aussi des hymnes (c. 25), principalement de leur histoire, et cela même avec des détails très complets, ce qui montre bien que l'auteur avait une connaissance approfondie de ce genre de littérature. Il est digne de remarque de voir Walahfrid, à côté des hymnes proprement dites, distinguer les hymnes métriques et rythmiques, comme aussi les hymnes au sens général du terme (1).

Accordons encore une mention particulière au chapitre final (31), qui a une valeur réelle pour l'historien : il contient, en effet, une comparaison entre les dignités ecclésiastiques et les dignités profanes; le pape y est mis en parallèle avec l'empereur, les patriarches avec les patriciens, en souvenir assurément de la condition des rois Francs avant l'empire de Charlemagne, les archevêques avec les rois, les métropolitains avec les ducs. L'auteur poursuit cette énumération en descendant jusqu'aux acolytes, lecteurs, chantres et psalmistes auxquels il fait correspondre, dans le monde, les « Veredarii (cour-

1. « Notandum, hymnos dici non tantum qui metris vel rythmis decurrunt... verum etiam caeteras laudationes, quae verbis convenientibus et sonis dulcibus proferuntur. Unde et liber Psalmorum apud Hebraeos liber hymnorum vocatur. Et quamvis in quibusdam ecclesiis hymni metrici non cantentur, tamen in omnibus *generales hymni, id est, laudes dicuntur.* » Walahfrid fait même preuve de critique historique et littéraire en distinguant, parmi les hymnes Ambrosiennes, celles qui sont l'œuvre de saint Ambroise lui-même de celles qui sont dues à la plume de ses imitateurs, et en disant que celles-ci diffèrent souvent de celles-là, par le fond comme par la forme. Cf. vol. I, p. 195.

riers), Commentarienses, Ludorum exhibitores, Carminum pompatici relatores (1) ».

Mais là où notre auteur se montre le moins indépendant, c'est dans son ouvrage purement théologique et le plus volumineux de tous, la *Glose ordinaire* (*Glossa ordinaria*), ouvrage qui lui acquit le plus de renommée et resta en honneur jusqu'au XVIIe siècle : c'est un commentaire de la Bible tout entière, extrait en majeure partie des commentaires de Raban, lesquels ne sont eux-mêmes, nous l'avons vu, presque qu'une compilation; malgré tout, c'est là un ouvrage d'une application étonnante, lequel élargi encore par d'autres, resta au moyen âge la ressource la plus appréciée pour expliquer la Bible. Dans ce livre, Walahfrid ne démentit pas son titre d'élève de Raban.

La culture intellectuelle de notre auteur lui fit en outre entreprendre le remaniement et la publication d'ouvrages d'autrui. C'est ainsi que nous le voyons d'abord, à la prière de Gozbert, abbé de Saint-Gall, retoucher l'ancienne *Vie de saint Gall*, et ensuite deux ouvrages hagiographiques d'un neveu de cet abbé, le diacre Gozbert, qui désirait lui-même cette élaboration : le premier était une continuation de la *Vie de saint Gall*, livre relatant les miracles qui avaient eu lieu après la mort du saint, et le second, la vie du premier abbé du monastère, saint Othmar (2). Ces refontes visaient la forme; elles avaient pour but de donner à l'ancien ouvrage un vêtement mieux stylé, ou bien encore de le corriger, par exemple dans les écrits de Gozbert. Le fait de voir Walahfrid laisser de côté les noms eux-mêmes des témoins des miracles du saint plutôt que de ternir « l'honneur de l'expression latine, » en reproduisant leurs formes barbares, ce fait, dis-je, nous montre jusqu'à quel point il s'efforça de donner à ses œuvres une teinte latine (V. *S. Galli*, l. II, c. 10). Ensuite, l'auteur a aussi abrégé et,

1. Les deux dignités profanes nommées en dernier lieu sont particulièrement intéressantes; on ne peut comprendre par là que les jongleurs et les chanteurs, les *jaculatores* notamment, qui étaient placés à la cour.

2. Voy. les deux derniers ouvrages in *Monum. German. histor. Script.*, t. II, p. 21 sq. et p. 41 sq.; le premier est dans Mabillon, *Acta S. S. ord. Bened.*, Saec. II.

sages de la Bible sur *la crainte et l'espérance*, deux vertus qui doivent guider les pensées des hommes, et un sermon éloquent sur *la vérité de la foi*. La clarté et la précision de l'expression se montrent encore ici sous le plus beau jour (1).

CHAPITRE NEUVIÈME

CLAUDIUS ET SES ADVERSAIRES. DUNGALUS ET JONAS

Claudius (2), évêque de Turin, était aussi un homme du progrès ; sans avoir la culture intellectuelle d'Agobard, il en avait la haine passionnée contre la superstition ecclésiastique. Il était né en Espagne et avait eu pour maître Félix d'Urgel dont il n'embrassa pas toutefois l'adoptianisme. Il fut pendant quelque temps attaché comme prêtre à la cour de Louis le Germanique, à l'époque où celui-ci était encore roi d'Aquitaine. Chargé d'enseigner la Bible aux ecclésiastiques de la cour, il se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances bibliques : or, comme il ne se distinguait pas moins par ses prédications pleines d'enthousiasme, l'empereur Louis l'éleva (peut-être déjà en 815) sur le siège épiscopal italien, « afin qu'il y pût enseigner la sainte doctrine à ce peuple devenu étranger à l'Évangile (3). » C'est précisément en Italie que régnait alors la superstition la plus grossière : c'est là que vivaient toujours, enveloppées dans un vêtement chrétien, les idées religieuses païennes et sensuelles de l'antiquité. C'est en Italie

1. Voy. sur les deux écrits, Leist. p. 16 sq., et, sur les poèmes qu'on lui attribue, Dümmler, *N. A.*, p. 263 sq.

2. *Claudii Taurinensis opuscula quae supersunt*, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. 104 ; — *Claudii Taur. episc. ineditorum operum specimina ; praemissa de ejus doctrina scriptisque dissertatione,* exhibuit A. Rudelbach, Kopenhagen, 1824 ; — C. Schmidt. *Claudius von Turin* dans *Illgens. Zeitschrift für d. histor. Theologie*. Jahrg. 1843 ; — Simson, *op. c.*, II, p. 245 sq ; — Reuter, *op. c.*, p. 16 sq.

3. Ainsi que le dit l'adversaire de Claudius, Jonas, dans la préface de son ouvrage : *De cultu imaginum*.

également que l'adoration des images et des reliques était devenue, parmi le peuple, une idolâtrie. C'était là pour Claudius un sujet d'abomination d'autant plus grand, que, disciple enthousiaste de saint Augustin, il considérait l'adoration de Dieu en esprit comme étant la véritable essence du christianisme, et qu'il voyait, dans le rapport immédiat à Dieu, dans l'abandon complet de sa propre personnalité à son amour, la perfection suprême du salut.

C'est donc ainsi qu'en qualité de pasteur, Claudius combattit cette superstition de l'adoration des images avec une énergie qui ne connut nuls ménagements, et qu'il fit, à ce qu'il paraît, retirer des églises les images, et même les croix. Il la combattit en même temps avec la plume, dans ses nombreux commentaires sur la Bible, quoiqu'ils ne soient en général que des compilations, partout où l'occasion s'en présenta. Il alla encore plus loin : se plaçant à son point de vue augustinien, il rejeta l'intercession des Saints et, par suite, leur culte en général, en quoi il se montrait d'accord avec saint Agobard. Bien plus, il nia même que la puissance de saint Pierre survive et qu'elle se rattache à un siège spécial. Aussi, se déclare-t-il contre les pèlerinages à Rome, comme l'avait déjà fait Théodulphe (1). Une lettre dissuasive d'un ancien disciple et ami, de l'abbé Théodemir, lequel avait déjà combattu sa doctrine, donna lieu, de la part de Claudius, à une réponse énergique dans un écrit apologétique très détaillé. Cette apologétique ne nous a été conservée qu'en détail, dans deux répliques, par Dungalus et Jonas. Quelque grand que fût le scandale que Claudius donnât dans son diocèse (2) et même au delà des frontières, il n'en resta pas moins en possession de son évêché. Il mourut peu de temps après la composition de cet écrit, vers l'an 830 (3).

L'adversaire de Claudius, DUNGALUS (4), est un savant Irlan-

1. Voy. plus haut, p. 95 sq.

2. Il y comptait pourtant ses partisans, comme le montre, dans l'introduction, la réplique de Dungalus.

3. On voit, dans une charte de janvier 832, qu'il eut un successeur. V. Simson II, p. 250, rem. 3.

4. *Responsa contra perversas Claudii sententias*, ed. P. Massonius. Paris,

dais qui, comme tant d'autres, avait émigré au temps de Charlemagne : l'empereur le nomma plus tard maître du monastère de Saint-Augustin, à Pavie, pour y fonder un asile de la culture scientifique (1). C'est probablement le même qui vivait auparavant, en qualité de *Presbyter*, dans le monastère de Saint-Denis, et y remplissait assurément la même fonction. A la prière de l'empereur Charles, il y composa, en 811, un écrit sur l'éclipse de soleil qui avait eu lieu l'année précédente. Il termina sa vie dans le monastère de Bobbio : c'est, en effet, comme « incola » de cette retraite, qu'il légua ses livres, et parmi eux aussi le *Liber contra perversas Claudii sententias* (2), à cette maison. Cet ouvrage est dédié à Louis le Débonnaire et à son co-régent Lothaire ; l'auteur les supplie, en effet, dans les termes les plus violents, de voler au secours de l'Église et de châtier, plus sévèrement encore qu'ils n'ont châtié le maître, ce « disciple de Félix ; » car non seulement il est son égal, mais il le surpasse même, dans le mal. C'est la queue du serpent qui siffle contre l'unité de l'Église. Dungalus se propose de le réfuter par des sentences des Pères de l'Église dont il donne une riche collection ; mais, chose curieuse, il range parmi eux les poètes eux-mêmes, en donnant de nombreux et longs extraits, non seulement des poèmes de Paulin, mais même de Prudence et de Fortunat (3).

1608. (Migne, *Patrol. lat.*, t. 105.) ; — *Ecrits et Lettres du Prêtre de Saint Denis*, dans les *Monum. Carolina*, *éd. Jaffé*, p. 396 et 429 sq.

1. Je pense, en effet, qu'on doit se servir des renseignements fournis par le *Monachus S. Gall.* (l. I, c. 1) avec les réserves que j'ai faites. Dungalus n'arriva à Pavie qu'après 811, s'il est le même que « le presbyter » de saint Denis, ce qui me paraît le plus probable. Qu'il y arrivât déjà à l'époque de Charlemagne, c'est ce qui ressort d'un passage du début de son écrit contre Claudius ; il y dit que, depuis son arrivée en Italie, il y a longtemps déjà, il a eu des motifs de se plaindre des agissements de Claudius : « Non quod ante *jam dudum ex quo in hanc terram advenerim*, occasio mihi copiosa hac de re reclamandi conquerendique assidue non occurreret. » On ne saurait entendre ici, par *hanc terram*, que l'Italie. L'identité des deux Dungalus est démontrée aussi par la longueur des périodes interminables qu'on trouve dans le livre contre Claudius comme dans l'écrit sur l'éclipse de soleil.

2. Comme l'a démontré Wattenbach, vol. I, p. 125.

3. Ces extraits sont si considérables qu'ils offrent une grande importance pour la critique du texte de ces poésies ; ils ne sont pas non plus sans

S'il décèle en cela le grammairien, il ne le fait pas moins dans les éloges pompeux qu'il décerne à Virgile et notamment à Priscien, lequel mérite, par l'éclat de son noble génie, d'être appelé le flambeau de l'éloquence romaine. Du reste, par rapport aux images, comme aux reliques, Dungalus ne fait que représenter l'opinion conciliante de l'Église franque, qui, au lieu de l'adoration, n'admettait que la vénération (1).

L'autre adversaire de Claudius, JONAS (2), était le successeur de Théodulphe sur le siège archiépiscopal d'Orléans. C'était un Aquitain et un homme aussi distingué par son éducation littéraire que par son érudition théologique, et de plus entièrement dévoué à l'empereur Louis. Aussi joua-t-il un rôle important dans de grands synodes, dans celui de Paris, par exemple, en 825, où la question de l'adoration des images fut encore traitée par suite de la médiation de l'empereur Louis entre Byzance et le pape, médiation dont on l'avait prié, à Byzance, de vouloir bien se charger. Le synode resta fidèle aux précédents décrets de l'Église franque. Mais l'empereur députa Jonas auprès du pape (3), en même temps que Jérémias, archevêque de Sens. C'est lui également qui fut l'âme du synode de Paris, tenu en 829 et dans lequel on s'occupa en détail de la réforme de l'Église et de l'État, comme c'est lui vraisemblablement qui en rédigea les actes, dont je parlerai encore plus loin. N'est-ce pas lui qui joua, en 835, au synode de Diedenhofen, un rôle si important qu'on lui confia la rédaction du protocole de la déposition d'Ebbon, archevêque de Reims? — Jonas mourut en 843.

valeur au point de vue de l'histoire de la littérature ; c'est ainsi que Dungalus attribue à Fortunat l'hymne *Pange lingua*, etc. Par rapport à saint Paulin, voy. vol. I, p. 324, rem 1.

1. Pour les deux poèmes peu importants, qui portent son nom, v. Dümmler. *N. A.*, p. 255. C'est sans fondement qu'on lui en attribue d'autres, comme le fait encore Migne, p. 529, et, parmi eux, même une épitaphe-panégyrique en son honneur, dans laquelle on le loue d'être le précepteur des enfants comme celui des vieillards.

2. Migne, *Patrologia latina*, tome 106 ; *Bibliotheca maxima vet. patrum*, etc. Leyde, 1677, t. XIV, p. 167 sq. (*De cultu imag.*) ; — D'Achery, *Spicilegium*, Nov. ed., tom. I, p. 258 sq. (*Instit. laic. et Instit. reg.*)

3. Voy., pour de plus amples renseignements à ce sujet, Simson, I, p. 249 sq.

C'est Louis le Débonnaire lui-même qui l'avait engagé à écrire ses trois livres, *De cultu imaginum*, contre Claudius, et cette démarche de la part du monarque s'explique facilement, si l'on considère le rôle que Jonas avait joué au synode de Paris, en 825, et le choix qu'on avait fait de lui pour le députer à Rome. Il y avait pris avec lui un recueil de ces témoignages que le synode avait ordonné d'extraire de la Bible et des Pères en faveur de l'opinion conciliatrice de l'Église franque relativement au culte des images. Plus que tout autre, il était donc au courant de cette polémique religieuse. Il n'avait pas encore terminé son ouvrage quand mourut Claudius ; aussi ne le poussa-t-il pas plus avant, dans l'espoir que les erreurs de Claudius disparaîtraient avec sa personne. Mais il s'était trompé, et l'on voit encore par là que Claudius ne manquait ni de disciples ni de partisans. Aussi termina-t-il l'ouvrage, mais seulement après la mort de Louis, et le dédia-t-il à son fils, Charles le Chauve. Il ne le composa toutefois, ainsi qu'il le dit dans la préface (1), qu'en se basant sur un extrait de l'Apologétique de Claudius que lui avait procurée l'empereur. Conformément au triple but visé par Claudius dans ses attaques, Jonas consacra le premier livre à la vénération des images, le deuxième à celle de la croix, et le troisième aux pèlerinages de Rome, et, comme corollaire, à la foi en l'intercession des Saints. Le début du livre premier donne, en même temps, une histoire succincte de Claudius et de son hérésie ; mais il le fait d'une manière partiale et qui sent la polémique. L'ouvrage de Jonas, en effet, est rempli de ce zèle ecclésiastique qu'aiguillonnait encore le sentiment d'une offense personnelle. Il voyait attaqué, en Théodomir, le clergé de la Gaule et de la Germanie en général, et, en cela même, pesait sur sa personne l'accusation d'idolâtrie. Et pourtant, l'Église

1. Jonas écrit à Charles le Chauve : « Sed quam pestiferum dogma et ab Ecclesiae auctoritate abhorrens in plebem sibi transfuderit commissam, *libellus quem ad Theodemirum*, venerabilem abbatem, se charitate imperante corrigentem et a superstitiosa doctrina avertere volentem, scripsit, eundem legere et nosse volentibus patenter demonstret... Quem licet ego non legerim, nec viderim, *quoddam tamen ex eo excerptum*, eodem genitore vestro (Ludovico) mittente, suscepi. »

franque, comme lui-même, ne voulait avoir des images dans la maison de Dieu que comme ornement et comme souvenir ; et ce n'est qu'en priant qu'on devait saluer la croix. Le langage violent de Claudius avec son sarcasme grotesquement exagéré avait provoqué une réponse tout aussi violente, et la satire mordante de Jonas ne le céda en rien à celle de son adversaire. Ici se montre la culture littéraire de Jonas qui déverse l'ironie même contre la latinité, contre le style, mordant, il est vrai, mais incorrect de Claudius (1), dont il n'épargne pas même le nom (2). Il agrémente même sa satire de vers d'Ovide et de Virgile, en appliquant à son adversaire le portrait détaillé qu'il fait, d'après eux, d'un Silène ivre qui titube sur son âne et qui finit par être jeté par terre (3).

Nous avons de Jonas deux ouvrages didactiques qui sont tout un résultat de l'activité qu'il déploya dans les synodes : l'un, comprenant trois livres, a pour titre : *De institutione laicali*; il fut composé pour un certain Matfrid, lequel est très vraisemblablement le comte d'Orléans. L'autre, intitulé par l'éditeur : *De institutione regia*, fut écrit pour le roi d'Aquitaine, Pépin. Ce dernier est d'un bout à l'autre un emprunt fait aux actes du synode de Paris, de l'année 829; Jonas fait ici un extrait pour Pépin de ce qui était d'abord destiné là pour son père Louis (4). On y trouve, en dehors de la doctrine qui concerne spécialement le souverain, quelques préceptes généraux sur le christianisme. La composition de ce livre doit être

1. Migne, *l. c.*, p. 314.
2. « Is quippe de quo agimus, quia non simpliciter graditur, sed a recto tramite aberrans, sanctorum Patrum terminos jactanter transgeditur, non frustra sed quodam, ut creditur, vaticinio Claudii sortitus est nomen, » etc. Migne, *l. c.*, p. 311.
3. Migne, *l. c.*, p. 362 sq.
4. Ainsi que Simson l'a démontré avec certitude; je suis en mesure de corroborer son argumentation : le c. 16 de l'*Instit. reg.*, identique avec le c. 19 du l. III, débute par un *Nam*, qui est motivé dans le deuxième passage, mais non dans le premier. De là il résulte clairement qu'un rapport contraire n'a pu avoir lieu entre les deux écrits, comme on l'admettait précédemment. Mais si l'on admet que Jonas ait rédigé les canons, l'on peut expliquer d'autant plus facilement son procédé d'en faire un extrait pour composer un livre destiné au souverain de son pays.

ramenée à l'année 834, date qui est passablement certaine (1). Mais ce qu'on ne saurait déterminer d'une manière aussi claire et aussi certaine, c'est le rapport qui existe entre le miroir du laïque et ces actes synodaux. On trouve aussi dans celui-là des chapitres entiers qui reparaissent textuellement dans les actes et ensuite dans l'*Institution royale ;* de plus, le synode renvoie à un certain nombre de chapitres (2) collectionnés par lui et qui ont trait aux devoirs des époux, chapitres dont il n'est fait que mention, afin d'abréger; or, ces chapitres concordent, et même presque textuellement, avec les titres de la plupart des chapitres du livre deuxième de l'*Institution laïque*. Ce sont précisément ces chapitres qui forment la quintessence de cette dernière. La dédicace qui précède l'ouvrage dit, en effet, que celui-ci a été entrepris à la prière de Matfrid, qui demandait « une réponse très prompte et très succincte le renseignant sur la manière dont lui et les autres, qui sont engagés dans les liens du mariage, doivent s'y prendre pour mener une vie agréable à Dieu. » Ce n'est qu'après une mûre réflexion que Jonas, ainsi qu'il le dit encore dans la dédicace, s'est résolu à entreprendre cette tâche, dont il ne se sentait pas capable, en compilant les sentences des Pères et de la Bible et en les commentant. Il fait remarquer en terminant cette dédicace qu'il divisa son ouvrage, vu son étendue, en trois livres, dont le premier et le dernier sont destinés à tous les fidèles en général, tandis que le deuxième ne concerne, en majeure partie, que les époux. Pour expliquer le rapport énigmatique qui existe entre cet ouvrage et les actes synodaux, on pourrait admettre peut-être que Jonas, pour satisfaire à la demande de Matfrid, ne composa d'abord que le deuxième

1. Ce qui est dit dans la dédicace touchant l'« année précédente » s'applique parfaitement à l'année 833, comme le remarque également Simson, mais non à l'année 827, année qu'on prenait pour la date de la composition du livre, alors qu'on la croyait antérieure au synode.

2. « Congessimus etiam in opere conventus nostri nonnulla alia capitula ad vestram (de l'empereur) fideliumque vestrorum observantiam et salutem pertinentia, quorum hic omissa prolixitate mentionem tantum facimus. Scilicet quod eos oporteat, conjugium. » etc. *Synod.* Paris, l. III, c. 2. — Mansi, *Sacros. Concilior. nova et ampliis. collectio,* tom. XIV, Venise, 1769, p. 596.

livre, le seul qu'ait approuvé et recommandé ensuite le synode, en se contentant d'en indiquer le contenu dans les actes : plus tard, après le synode, Jonas aussi agrandit son ouvrage en y ajoutant le premier et troisième livres et fait, au moyen des actes synodaux, du miroir des époux un miroir des laïques en général. Ainsi s'expliquerait également la composition défectueuse de l'ensemble. L'auteur, en effet, après avoir, dans le livre premier, traité en détail du baptême, de la prière, de la fréquentation du service divin et de la pénitence, traite, dans le livre deuxième, non seulement des devoirs conjugaux, mais encore, outre diverses recommandations générales, de vices et défauts particuliers, comme la vénalité, le mensonge, la curiosité ; or, dans le livre troisième, il en revient encore aux vices et aux vertus qu'il traite séparément et dans des chapitres spéciaux qui n'ont pour la plupart nul lien qui les relie ensemble. Le tout se termine par la peinture du jugement dernier et de l'éternité heureuse ou malheureuse qui le suit.

Cet ouvrage n'est en grande partie qu'un recueil de passages de la Bible ou des Pères de l'Église, tels que Origène, saint Ambroise, saint Jérome, Lactance, S. Prosper, saint Grégoire, saint Isidore, Bède et surtout saint Augustin. Or, que cet ouvrage contienne néanmoins plusieurs remarques importantes pour l'histoire des mœurs du siècle de l'auteur, c'est là un fait déjà reconnu; mais il manque, sous tous les rapports, d'unité intrinsèque, en sorte que, abstraction faite du style simple, clair et correct qu'il a pour cette époque, il ne mérite pas le moindre éloge.

Enfin, à la prière de Walcaud, évêque de Liège, Jonas retoucha sous le rapport du style l'ancienne Vie de saint Hugbert; composée, en effet, vers le milieu du VIII[e] siècle : elle était écrite dans un latin des plus mauvais. Il y ajouta, en même temps, le récit de la translation du saint, de Liège au monastère d'Andoin rétabli par Walcaud. Ce saint, que des légendes postérieures donnèrent comme parent de Pépin et patron des chasseurs, fut le premier évêque de Liège; c'est dans cette ville, en effet, qu'il avait transféré le siège épiscopal de Maëstricht, après l'assassinat de son prédécesseur. Il se distingua comme missionnaire dans les Ardennes et le Brabant. Après

sa mort, arrivée en 727, il fut enterré dans la basilique de saint Pierre, à Liège; mais en 744, il fut transféré dans un autre endroit de l'église, cérémonie à laquelle prit part le roi Carloman lui-même. L'auteur de l'ancienne Vie (1), fait aussi le récit de cette translation, qui avait eu lieu de son temps.

CHAPITRE DIXIÈME

PASCHASIUS RADBEBT. RATRAMNUS.

Des questions dogmatiques soulevées depuis la quatrième décade de ce siècle agitaient bien plus profondément les esprits que ne l'avait fait la polémique relative au culte des images. Ces questions, d'une importance capitale, avaient trait à la doctrine de l'Eucharistie, à la prédestination et au libre arbitre dont nous avons souvent parlé; elles étaient agitées principalement dans la France de l'ouest, où se réveillait en même temps, soit à la suite, soit en dehors de ces discussions, l'amour des questions spéculatives. Sans doute, la littérature dogmatique, philosophique même, considérée en elle-même, ne tombe pas dans le cercle de notre étude, et cependant les principaux ouvrages qu'on consacra alors à ces questions ont, indirectement pour la plupart, un intérêt suffisant pour nous, pour que nous en parlions succinctement. Ils reflètent d'une part, en effet, et sous un point de vue très important, la culture qui déterminait alors le développement littéraire, et, de l'autre, ils ont eu une grande influence sur les temps à venir. Ajoutons à cela que les auteurs des plus importants parmi ces ouvrages ont en même temps une valeur lttécaire sous d'autres rapports : c'est ce qui a lieu surtout pour celui qui mit à l'ordre du jour la première de ces questions et

1. Elle a été éditée, en même temps que la lettre de Jonas à Walcaud et la deuxième translation, par Arndt, *Kl. Denkmæler aus der Merovingerzeit*. Hanovre, 1874.

qui la résolut de telle façon que l'Église catholique adopta pour toujours sa manière de voir : j'ai nommé Radbert, dit *Paschasius* (1).

Radbert était né vers 790, à Soissons ou près de cette ville. Fils de parents pauvres, il fut reçu par charité, après la mort de sa mère, dans un monastère de femmes, à Soissons, et y fut élevé. Malgré cela, il embrassa d'abord, devenu grand, une carrière profane. Mais, de son propre mouvement, il retourna à la vie monastique et entra au monastère de Corbie (avant 812). L'abbé de Corbie était alors Adalhard, homme d'un esprit très cultivé, et cousin de Charlemagne. Il avait fait partie autrefois, à la cour impériale, du cercle lettré d'Alcuin et y avait porté le nom d'Antoine. L'école de Corbie doit avoir été excellente à cette époque, vu que Radbert y acquit des connaissances non seulement très étendues dans la théologie, mais très remarquables, même pour cette époque, dans la littérature classique. Il mit à profit ces connaissances en qualité de professeur, dans ce même monastère. Qu'il fût très versé dans la littérature latine de l'antiquité, c'est ce dont témoignent les citations et les passages qu'il emprunte, sans indications des sources, à Virgile et même dans tous ses ouvrages ; à Horace, y compris les épîtres (2) ; à Térence (3), ainsi qu'aux écrits les plus variés de Cicéron, non moins que les éloges qu'il décerne à ces auteurs, comme lorsqu'il appelle Cicéron le roi de l'éloquence (4), et Virgile le plus grand des poètes, quoiqu'il l'accuse une fois de mensonge (*falsura*) (5).

1. S. *Paschasii Radberti, abbatis Corbeiensis, opera omnia juxta editiones Sirmondi Mabillonii Marteni recogn. et diligent. emend. accur.* Migne, Paris, 1852. (*Patrol. lat.*, tome 120) ; — Martène et Durand, *Veter. scriptor. etc. amplissima collectio*, tom. IX. Paris, 1723 (contient : *De corpore et sang.* et *De fide* etc.) ; — Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.* Saec. IV, pars 1 (contient les Vies d'Adalhard et de Wala, p. 291 et 434 sq.) ; — Rodenberg, *Die Vita Walae als historiche Quelle. Göttingen*, 1877. (Dissert.)

2. *Vita Adalhardi*, c. 15.

3. Fréquemment, surtout dans la Vie de Wala.

4. *Expositio in Mathaeum Prolog.* 6. *Vita Adalhardi*, c. 20.

5. Dans l'épître dédicatoire, à Charles le Chauve, de son livre *De corp. et sang.* : « Idcirco ne me putes, Augustorum clarissime, fabulam vobis contexere de Maronis falsura. » Radbert ne se fait pas non plus scrupule d'appeler son « maximus poeta » un plagiaire, et de lui faire *piller* « Horace bien

De même que Radbert sut se gagner les bonnes grâces d'Adalhard, ainsi il ne s'entendit pas moins à s'introduire dans celles de son frère et successeur Wala. Aux deux, il fut uni par les liens d'une étroite amitié et il prit la part la plus active à leurs aspirations religieuses et politiques. En 844, il devint lui-même abbé du monastère; mais il déposa cette dignité déjà en 851, pour se consacrer entièrement, comme Raban l'avait fait autrefois, à ses études scientifiques et à son activité littéraire. Dans ce but, il séjourna quelque temps dans le monastère de saint Riquier, où soufflait un esprit scientifique. Il mourut à Corbie, en 865.

On ne saurait douter qu'il doit son surnom de Paschasius à son application à étudier la question de l'Eucharistie; mais se l'est-il donné lui-même, ou bien l'a-t-il reçu, dans le monastère, de son entourage, par suite peut-être de la tradition due à Alcuin et propagée par Adalhard? c'est ce que je ne saurais décider (1).

Radbert jouit d'une grande estime parmi ses contemporains, ainsi qu'en témoigne notamment un panégyrique composé, pendant sa vie, par Engelbert, évêque de Soissons; l'auteur célèbre Radbert, dans de pompeux hexamètres, non seulement comme étant une colonne de l'Église, un des cèdres les plus élevés du paradis et le bouclier de la foi, mais il vante encore son éloquence en termes inépuisables. Radbert comptait effec-

plus ancien que lui ». Ce passage est assez remarquable pour mériter d'être reproduit : « Si quaeris, Adeodate, qualis (Adalhardus) venerit : fateor talis qualem Virgilius ille tuus Maro describit, *totus teres atque rotundus*. Qui nimirum versus licet in Virgilio vestro magnis extollatur laudibus, longe antiquior legitur in Horatio, qui dum de viro sapiente loqueretur, ait, quod *sit fortis et in se ipso totus teres atque rotundus*. Unde profecto liquet, sicut et in quam pluribus locis, quia Maro vester, callidus ingenio, de ceterorum sententiis laudem tulit, et de multis, ac si mendicus, philosophorum fragmentis convivium vanitatis saltim pueris fecit. » (*Vita Adalh.*, p. 446. Cf. Horat. *Satir.*, *II*, 7, v, 86.)

1. Radbert se nomme ainsi dans ses écrits, d'abord dans la *Vie d'Adalhard*; or cette Vie est antérieure à son livre *De corpore et sanguine*. Peut-être ce nom est-il dans la Vie encore un nom de guerre pour le public en dehors du monastère, comme d'autres noms le sont aussi dans cet ouvrage. En aucun cas il ne l'aurait donc reçu de son livre célèbre. Comme suite de la tradition établie par Alcuin, nous pouvons citer encore le surnom de Warin, disciple de Radbert; c'est « Placidius. »

tivement parmi les premiers savants de la France de l'ouest à cette époque, et, sans être un penseur vraiment fécond, il avait néanmoins en lui un certain penchant vers la spéculation, une aspiration vers le raisonnement philosophique, là même où il part de l'interprétation la plus littérale du dogme et où il rend hommage au surnaturel le plus accusé. Il le devait à l'étude des ouvrages de saint Augustin, point de départ à peu près unique de l'activité spéculative dans la suite du moyen âge. L'ouvrage le plus remarquable de Radbert, ouvrage qui fit beaucoup de bruit à son apparition et qui exerça la plus grande influence sur les temps à venir, même par l'opposition qu'il souleva, c'est le livre : *De corpore et sanguine Domini*, la première monographie relative à la doctrine de l'Eucharistie. Le livre, dans la première édition, en 831, est adressé à l'abbé de Corvey, Warin, surnommé Placidius, un ancien élève de Radbert; dans sa deuxième édition, en 844, il fut dédié au roi Charles le Chauve, comme cadeau de Noël, à ce qu'il paraît, et sur la demande du monarque lui-même (1); ce ne fut, dit cette dédicace, qu'après que la première édition se trouvait déjà dans de nombreuses mains. Radbert espérait de l'acceptation du roi une approbation plus sûre et plus générale pour sa doctrine, et une plus grande diffusion pour son livre. Ce dernier, comme il le dit déjà dans le prologue adressé à Warin, était composé dans un style populaire; il était destiné même au gros public qui n'avait pas d'éducation littéraire. L'ouvrage est précédé, dans la seconde édition (2), de deux poèmes en hexamètres; l'un d'eux est consacré au roi Charles, auquel la vierge Sophia a pour mission de remettre le livre; l'autre, qui débute par un acrostiche contenant le nom de Radbert, s'adresse au lecteur et montre dans son essence le contenu de l'ouvrage.

1. « Hinc inde, ut condignum est, ad superventura diei Dominici festa missuri sunt auri argentique et vasorum diversi generis munera, etc., inter quae nimirum, etsi ultimus, fide devotus, *quia monuistis*, et mea, ut opto, vos delectant; decrevi non ignavi ponderis metalli vestrae majestati munus offerre, scilicet libellum, » etc.

2. Que cela s'applique aussi au poème mentionné en deuxième lieu, c'est ce qui ressort du vers 4 de l'acrostiche, notamment des mots : *puero quae misimus olim*, par lesquels il est fait allusion à l'édition précédente.

Dans ce livre, Radbert développe, pour la première fois et en détail, la doctrine de la transsubstantiation, et cherche à l'établir scientifiquement. L'explication de l'Eucharistie, la seule qu'il déclare vraie, est la suivante : changement de la substance du pain et du vin, par la consécration du prêtre, au corps et au sang de Jésus-Christ.

Cette manière de voir était bien celle de l'Église, mais elle n'avait pas été professée d'une manière si catégorique, et elle n'était pas la seule régnante.

Radbert établit sa doctrine par la justification du miracle comme miracle, car il déclare lui-même, et il ne pouvait en être autrement, que la transsubstantiation est un miracle : il va plus loin ; et, comme ce miracle est invisible, il le regarde comme plus grand que tous les autres, lesquels n'ont eu lieu qu'afin qu'on ajoutât foi à celui-là (c. 1, § 5). La toute-puissante volonté de Dieu est la cause de toutes les choses et de toutes les natures. En les créant, Dieu ne leur retire pas sa volonté ; bien plus, leur existence consiste dans sa volonté et dans sa force par lesquelles non seulement tout ce qui est existe, mais existe même de la manière que la volonté de Dieu l'a déterminé (1). C'est ainsi que tout changement de nature dans ce qui est créé dépend de lui. Dans le miracle, par conséquent, il semble seulement se passer quelque chose contre la nature, mais il n'en est pas effectivement ainsi, vu qu'il est de l'essence de la nature d'obéir constamment aux ordres de Dieu. D'après cela, douter de la possibilité de la transsubstantiation, n'est pas chose justifiée. Certes, la foi est nécessaire, parce que la forme extérieure du pain et du vin reste, mais la religion en général exige la foi. Sans elle, personne n'aurait reconnu le Christ, sur la croix et dans la forme d'un esclave, comme étant le fils de Dieu.

Cette explication de l'Eucharistie reçut alors une signification particulière : d'après elle, comme le développe Radbert,

1. « Neque enim sic condidit omnium artifex Deus rerum naturas, ut suum velle abeis auferret, quia omnium creaturarum subsistentia in eadem Dei voluntate subsistit et virtute, a qua causam habet, non solum ut subsistat quidquid est, sed etiam ut sic sit, sicut ipsa Dei voluntas decreverit, quae causa est omnium creaturarum. » (C. 1, § 1.)

par l'union corporelle avec Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, la nature humaine de l'homme se trouve élevée à l'immortalité et ainsi se justifie la résurrection de la chair. Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à ce livre, dans le fond théologique duquel nous n'avons pas à pénétrer ici plus avant, une composition défectueuse, et, ce qui en est la suite en partie, la prolixité résultant de fréquentes répétitions. Par ces dernières, l'auteur voulait atteindre apparemment le but qu'il se proposait, c'est-à-dire rendre son livre accessible à tout le monde; ce livre du reste se recommandait, à tout prendre, par une période facile et par un style plein de naturel.

Nous trouvons une sorte de supplément à ce livre dans une lettre, *Epistola ad Frudegardum*, où Radbert cherche à réfuter, mais en ne s'appuyant ici que sur des preuves théologiques, les doutes qui s'étaient élevés dans l'esprit de plusieurs relativement à sa doctrine, et dont ce moine lui avait fait part dans une lettre.

Radbert composa, déjà dans un âge avancé, un autre écrit purement dogmatique, dans lequel il pouvait encore satisfaire son amour du merveilleux; je fais allusion à son opuscule, *De partu Virginis*. Il y défend la naissance surnaturelle de Jésus-Christ, et il avance, à cette occasion, l'opinion que Marie n'a pas été atteinte par le péché originel.

Par contre, son ouvrage, *De fide, spe, et caritate*, consacré aux trois vertus théologales et, par suite, divisé en trois livres, offre un caractère un peu plus philosophique. Il est encore adressé à l'abbé Warin, qui avait prié Radbert de le composer, et il est destiné à l'enseignement(1). Il est précédé d'un acrostiche qui contient le nom de Radbert et célèbre les trois vertus théologales. Le premier livre est notamment digne de remarque, en tant que l'auteur y examine les relations entre la foi et la science et qu'il arrive déjà à la connaissance du principe qui domine la scolastique du moyen âge et que saint

1. Voy., outre la dédicace, la conclusion: « Haec, prout potui, Pater... devotus obtuli, non ut sufficiat de his quod dixi, sed ut habeat beatitudo tua adhuc tironibus quid exhibeat de tribus istis virtutibus, sine quibus nemo est christianus. »

Anselme exprima de la manière la plus concise, en disant: *Credo ut intellegam* (1). Ritter, qui a bien su apprécier la portée de cet ouvrage, ne méconnaît point le mérite que devait avoir, pour cette époque, une composition bien ordonnancée où la doctrine de saint Augustin se trouvait transmise (2). Elle devait, en effet, donner le mouvement à des études théologiques plus profondes et par là, en général, à une activité spéculative plus grande.

Radbert est aussi l'auteur de différents *Commentaires* sur la Bible, dont le plus important et le plus détaillé est celui de l'évangile de saint Mathieu; il comprend douze livres et il fut composé, en grande partie, dans le temps où Radbert se livrait à ses études scientifiques, après s'être démis de sa dignité d'abbé. Il faut en chercher le point de départ dans les Homélies qu'il prêcha à ses moines. C'est aussi pour eux et à leur demande qu'il fut écrit tout d'abord, afin de les exciter à l'étude de la sainte Écriture. Ce commentaire, comme ceux d'Alcuin et de Raban, ne sera qu'un recueil, quoique non littéral, de commentaires antérieurs, avec indication des sources, indication laissée de côté toutefois dans les manuscrits qui nous sont parvenus. Radbert néanmoins, qui avait une humeur très prononcée de causeur, y mêla un grand nombre d'observations de son crû et, par suite, maintes digressions et allusions relatives à son époque : c'est ainsi que, lorsque l'occasion s'en présente, non seulement il attaque les hérésies contemporaines, mais encore qu'il déplore les tristes événements politiques qui pourraient bien faire pressentir la fin du monde (3). Dans ces commentaires l'explication biblique porte

1. Un des passages les plus caractéristiques du livre de Radbert est bien le suivant: « Porro, illa quae de Deo divinitus dicuntur, credibilia quidem sunt simul et intelligibilia, *sed nisi credantur primo, numquam intelleguntur*; idcirco necesse est credantur ex toto corde et ex tota anima et ex tota virtute, ut Christo illustrante hic ex parte et in futuro ex toto intellegantur; et tanto amplius vel perfectius hic aut illic, quanto mundiores corde mandatorum Dei praeceptorumque observatores erimus. » (L. I, c. 7, § 2.)

2. *Geschichte der Philosophie*, vol. VII, p. 204.

3. « Qui talia et tanta videmus quotidie inter fratres et propinquos civilia, et plus quam civilia, bella: tanta a barbaris et paganis hostibus exterminia hominum et desolationes civitatum jugiter sustinemus... Licet insurgant

principalement sur les faits, tandis que, dans les commentaires de Radbert sur les livres de l'Ancien Testament, c'est l'explication allégorique et traditionnelle qui domine d'un bout à l'autre.

Comme auteur toutefois, Radbert appartient encore immédiatement à la littérature générale par deux ouvrages historiques. Il y règne une tendance au panégyrique, qui fait qu'on ne doit en user qu'avec beaucoup de précautions comme sources historiques, vu surtout que chacun de ces ouvrages est revêtu d'une forme esthétique toute particulière : l'auteur du reste convient sans détour de cette tendance. Ce sont les biographies, ou, plus exactement, les portraits des deux célèbres abbés de Corbie, que Radbert a connus si intimement, Adalhard et son frère Wala. La vie d'Adalhard fut écrite peu de temps après la mort du héros, arrivée en 826; cet hommage, présenté au défunt comme « un suaire littéraire », avait pour but de conserver la sainteté de son nom jusque dans les siècles les plus reculés (1). Comme ses devanciers dans une semblable entreprise, Radbert renvoie, dès le début, à saint Ambroise dans ses *Oraisons funèbres* (il parle notamment de celle de Valentinien II), et à saint Jérôme dans ses *Épitaphes*. Il veut, à leur exemple, en pleurant la perte d'un de ses amis les plus chers, exalter sa mémoire par ses éloges et se consoler ainsi lui-même dans son souvenir; toutefois, il se propose surtout de recommander à la postérité son héros comme un modèle de vertu. Il aspire, quoique sans succès, à atteindre à l'éloquence de saint Ambroise. C'est ainsi que cette Vie revêt la forme d'un panégyrique, prononcé sur la tombe du défunt, apparemment d'après l'exemple de saint Ambroise : de là, dès le début, les apostrophes continuelles au défunt lui-même, ensuite à Jésus, à Dieu, aux moines de l'ordre, au public en général; de là les considérations édifiantes et innombrables

barbari in nos, et nemo est qui auxilium ferat, quia civiles in invicem magis saeviunt insidiae et strages, ita ut intus et foris nihil aliud quam mors repercutiat aures nostras. » (L. VII, c. 24.)

1. « Nam nostrum alii pallentes violas, etc., carpunt... et ego *litterarum* superintexo (sepulcrum) *pallas*, quatenus aevi temporibus futuris sanctum servetur nomem. » (C. 85.)

qui envahissent cette biographie si maigre par elle-même ; de là enfin les fleurs et les métaphores, qui rappellent les expressions figurées de plusieurs livres de l'Ancien Testament, et le style agrémenté de citations de la Bible.

La marche de la narration suit, en général, le cours de la vie du héros. C'est ainsi qu'après le début, l'acteur parle d'abord (c. 7) de l'éducation qu'Adalhard, neveu de Pépin, reçut à la cour royale, en société de son cousin Charles. Mais lorsque ce dernier répudia sa première épouse pour s'unir à Hildegarde, le jeune Adalhard s'éloigne de la cour. Ni la sévérité de sa morale, ni ses sentiments religieux ne lui permettent de rendre hommage à la nouvelle reine, vu qu'il ne saurait, du vivant de la première, regarder son mariage comme légitime, et que cette dissolution du premier mariage aurait nécessairement pour suite le parjure de beaucoup de Francs qu'elle justifie. Adalhard préféra renoncer au monde, et il embrassa la vie religieuse dans le monastère de Corbie; mais il n'y trouva pas alors de satisfaction entière pour ce renoncement ascétique auquel il dut, plus tard, son nom académique d'Antoine (1); aussi se rendit-il, dans un complet *incognito*, au monastère modèle du Mont-Cassin. Mais les messagers de Charles surent l'y découvrir pour le ramener à Corbie : peu de temps après, il fut placé à la tête de ce monastère, et tout d'abord en qualité d'abbé subrogé. Ici notre auteur saisit l'occasion de montrer comment son héros « s'avançait, porté sur le quadrige des vertus, dont les quatre vertus cardinales forment les roues » (c. 16) (2); et tandis qu'il insiste davantage sur la Justice, il parle, entre autres choses, de la mission d'Adalhard en Italie; il nous dit les services qu'il rendit au jeune Pépin dans le gouvernement de ce pays. Sa justice et son intégrité (3) le rendaient l'effroi des tyrans de l'Italie, lesquels,

1. Il porte ce nom en souvenir du célèbre ermite de l'Égypte, l'ami de Paul (voy. vol. I, p. 218); c'est ce qui résulte irréfutablement de ce fait: Alcuin lui écrit : « Antonio *Paulus*. » Ep. 117, ed. Jaffé.

2. Cf. plus haut, p. 204.

3. « Fatentur enim, quod numquam in judicio alicujus personam inspexerit: neque juxta proverbium vulgi aureo pugno sit murus ejus animi fractus. Solus, ut aiunt, potuit flumen transire Acherontis avari et sine discrimine

semblables à des brigands, répandaient la terreur parmi le peuple. L'auteur ne parle ici qu'en passant, et seulement en deux phrases destinées à prouver une des vertus d'Adalhard, de son action politique pendant plusieurs années, car Radbert oublie de nous dire que cette action s'étendit encore à la période qui suivit la mort de Pépin : mais cette manière de procéder montre bien que l'intérêt politique était loin d'entrer dans le plan de son ouvrage et que le seul but qu'il se propose dans ce panégyrique est la gloire du saint religieux, qui aurait dû rester étranger aux choses profanes.

Aussi sont-ce les ennemis de la justice et de la vérité, aiguillonnés par la jalousie de Satan, qui poussèrent Louis, une fois monté sur le trône, à exiler Adalhard dans un monastère éloigné, à l'embouchure de la Loire (c. 30) : Radbert n'en donne pas d'autre motif. Presque tous ses frères et sœurs furent aussi atteints par la persécution (c. 32 sq.) : l'auteur consacre à chacun d'eux un souvenir. Après sept ans d'exil, pendant lesquels il déploya une activité couronnée des plus grands succès, Adalhard retourna à son monastère pour y occuper son ancienne dignité. Radbert attribue à son influence le repentir de l'empereur et sa pénitence publique à Attigny : celle-ci semblait annoncer la renaissance de l'Empire et le retour du siècle de Saturne. Ensuite notre auteur passe à l'éloge de son héros d'après les règles de la rhétorique (1), en traitant, avec plus de détails pour l'un et moins pour l'autre, de son nom, de sa patrie, de sa race, de sa dignité, etc. Remarquons en particulier l'éloge qu'il fait de son éloquence (c. 63), éloge qu'il renouvelle encore une fois plus loin (c. 77), en faisant remarquer que cette éloquence s'affirmait aussi dans la langue allemande (2). Là encore il fait mention de l'élégance de son style épistolaire. En outre, lorsqu'il loue les qualités

caecitatis ex alpibus remeare per annos. » Cette dernière remarque est d'un intérêt général.

1. *Juxta oratores*, dit-il, en voulant donner « ce qu'on appelle χαρακτηρισμός. »

2. «... Vel quis sine mentis scrupulo poterit epistolarum ejus nitorem eloquentiae recitare ? quem si vulgo audisses, dulcifluus emanabat ; si vero idem barbara, quam Teutiscam dicunt, lingua loqueretur, praeminebat claritatis eloquio. »

de son cœur (affectus), il traite de la fondation de Corbie, le *Corbeia* allemand, par Adalhard lui-même, une année après son retour (822), et il fait une description exacte de ce lieu (c. 65 sq.). Cette nouvelle fondation était la plus grande joie des dernières années de sa vie. Radbert passe ensuite (c. 73) au récit détaillé de sa mort et il y rattache un discours plaintif et consolant qu'il adresse tantôt à Adalhard, tantôt à ses moines (1). Enfin il consacre encore un souvenir à son tombeau.

Dix ans après Adalhard, mourut son frère Wala qui était plus jeune que lui (836); et ce fut peu de temps après que Radbert se mit à la composition de son *Epitaphium*, nom qu'il donne lui-même à cette Vie, d'après le procédé de saint Jérôme; mais il n'écrivit d'abord qu'un livre, qui va jusqu'à l'année 826 : ce ne fut qu'après 851 qu'il le fit suivre d'un deuxième livre. Cet ouvrage a la forme d'une conversation, d'un entretien entre Radbert (Paschasius) et quelques-uns de ses confrères de Corbie (2). Cette forme a été déterminée certainement par les dialogues de Sulpice Sévère sur saint Martin (3), bien que là elle soit appliquée d'une manière différente. Un de ces moines, Adéodat, a provoqué Paschase, (c'est ainsi que débute le premier livre) à faire un portrait du caractère de Wala, nommé ici Arsenius (4), d'après le genre de Zeuxis, afin que les siècles y trouvent un souvenir, et la

1. Il raconte ici (c. 84) la fable d'Orphée descendant aux enfers, exemple que les moines n'avaient pas lieu d'imiter: « Neque igitur juxta quod fabulae ferunt Treicium fecisse vatem, gemimus apud inferos conjugis mortem, sed super astra tollimus Patris nomen, » etc.

2. Adeodatus, Severus et Chremes, au liv. I[er]: que ce soient là des noms de guerre, c'est ce qui semble ressortir surtout du dernier, lequel est apparemment emprunté à Térence, d'ailleurs souvent cité; de même, le caractère de Sévère, qui moralise souvent, correspond à ce que son nom signifie.

3. C'est ce que semblent indiquer aussi particulièrement les froides railleries sur quelques-uns des interlocuteurs, railleries qu'on trouve ici comme là. Wala avait encore un lien particulier de parenté avec saint Martin; tous deux avaient été soldats avant de prendre l'habit religieux.

4. D'après ce savant et pieux diacre romain, qui, nommé par Théodose précepteur d'Arcadius, fut persécuté par celui-ci et se retira dans le désert de l'Égypte. Adalhard par contre s'appelle ici Antonius, comme l'appelait déjà Alcuin; v. p. 234, rem. 1. Paschase parle aussi de ce nom dans la vie d'Adalhard, c. 21.

postérité un miroir. Quelque peu de confiance que Paschase ait eu lui-même pour mener cette tâche à bonne fin, il veut bien commencer toutefois le récit de ce qu'il a vu de ses propres yeux, entendu de ses oreilles, et connu plus complètement par la réflexion (1). Adéodat pense que, par rapport à un défunt, ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de repasser dans son esprit l'exemple de ses vertus, lesquelles fleurissent toujours et ne meurent point avec lui. Paschase n'a plus qu'une crainte ; c'est de scandaliser par son récit nombre de personnes, et de n'être pas cru si, comme l'exige Sévère, un des interlocuteurs, il montre comment Wala réunissait en lui les traits caractéristiques de l'ancien Arsène, de saint Benoît et de Jérémie.

Après de tels préambules, longuement développés, Paschase commence le chapitre premier par l'éloge de Wala. Car cette Vie elle-même est un panégyrique, comme l'autre, et comme l'étaient également les *Épitaphes* de saint Jérôme (2), avec cette différence cependant que celles-ci avaient la forme de la narration épistolaire ; mais c'est un panégyrique d'un caractère entièrement apologétique et, ainsi que Rodenberg l'a fait remarquer à bon droit, l'auteur a choisi avec beaucoup d'habileté à cet effet la forme de la conversation, qui ressemble parfois à un plaidoyer. Elle se prêtait admirablement bien à formuler les objections, à produire les difficultés comme aussi les accusations, afin de les réfuter et d'établir en même temps la vérité par la déposition des témoins (c'est-à-dire des interlocuteurs), comme le dit Paschase une fois (3). En outre, ces témoins sont à même de fournir, par leur propre expérience, des documents pour ce portrait. De la nature et de l'histoire du héros résultait spontanément le caractère apologétique de l'ouvrage. Wala aurait pu se vanter lui aussi d'être un des hommes les plus haïs. C'était une nature énergique, mais pas-

1. « Unde exordiar narrare partim quae perspex his oculis, partim quae accepi auribus et mente plenius intellexi. »

2. Voy. vol. I, p. 212, où je les caractérise comme panégyriques.

3. Au début du livre deuxième, à l'occasion de la reconstitution de la société : « Quatenus et veritas quasi sub tribus testibus melius commendetur. »

sionnée. Né pour être soldat, il embrassa d'abord cette carrière en même temps que la carrière politique; c'était un homme que la méfiance de Louis, récemment monté sur le trône, força à se retirer du monde et à chercher un refuge dans le monastère de Corbie, mais qui, même sous le froc, conserva ses sentiments belliqueux et put les satisfaire complètement, en qualité d'homme d'État, pendant les conflits intérieurs du royaume. Il joua un des rôles les plus importants, pendant les désastreuses guerres civiles, à l'époque de Louis le Débonnaire.

Souvent le fil de la narration se perd complètement, dans ce récit extrêmement prolixe et qui va, pour ainsi parler, de droite et de gauche, par suite de répétitions, de digressions, de considérations édifiantes et autres; c'est la copie fidèle d'une conversation, même dans le style négligé et incorrect. Malgré cela, on peut distinguer, dans le premier livre, trois sections principales. La première traite de la vie de Wala, jusqu'à son entrée dans le cloître, ou plutôt, elle est destinée à vanter les vertus qu'il montra au grand jour avant sa vie monastique; on n'y trouve effectivement que çà et là de rares données biographiques. C'est ainsi que l'auteur parle de sa conception facile, de la sûreté de son jugement, de son éloquence dans les « deux langues », qualités qu'il montra dans le conseil d'État (1). Mais, pour lui, comme pour Scipion, cette activité ne reçut d'autre récompense que l'ingratitude du public (c. 1). C'est ainsi également que Radbert fait le récit de l'éducation de sa jeunesse à la cour, où il s'adonna aux « études libérales », mais où Dieu permit qu'il éprouvât une humiliation, afin de lui faire gagner ensuite d'autant plus l'affection de l'empe-

1. « Eloquentiam quoque utrarumque linguarum, qua sapientia plerumque juvatur, et copiam dicendi ad persuadendum quae vellet modestam nimis debebat » (c'est ainsi assurément qu'il faut lire. à la place de *debebat*, lequel est incompréhensible). Comme toute cette exposition débute par « In senatu quidem prae cunctis pollebat », je ne puis comprendre la phrase que je reproduis qu'avec le sens dont je me suis servi dans le texte, et ne voir dans ces deux langues que le latin et l'allemand; il n'y saurait être question du grec. Avec cette manière de voir concorde également l'éloquence vantée d'Adalhard dans ces deux langues (v. plus haut, p. 265, rem. 2). Et où donc Wala aurait-il eu occasion d'étaler son éloquence dans la langue grecque?

reur, en sorte que, pendant la paix comme pendant la guerre, on lui confia les charges les plus importantes (c. 6). Après avoir montré ensuite que la vertu de Wala n'a point eu à souffrir de l'état laïque, et que c'est parmi les laïques que l'Église a trouvé les évêques les plus célèbres, un saint Ambroise et un saint Hilaire (c. 7), l'auteur loue la vie monastique de Wala (c. 10 sq.), et ici commence la deuxième section. Ce qui en fait le fond principal, c'est le parallèle de Wala et de son frère Adalhard et la participation des deux à la fondation de Corvey, pour laquelle Radbert adjuge à Wala la part du lion (1). Quelque sujet qu'on ait de douter de la vérité du récit de Paschase, relativement à ce dernier point, il faut bien reconnaître pourtant que le premier point est conforme à la vérité. Adalhard, plus avancé en âge, a une réflexion plus calme, un coup d'œil plus étendu; il mesure mieux les suites des faits et il a plus de charité; Wala, plus jeune, est plus sagace, plus prêt au combat et plus violent pour ce qu'il regarde comme le droit (2). Celui-ci est à celui-là ce qu'est un fils par rapport à son père (c. 12). Un trait même de Wala, qui n'est pas ici mis en relief, mérite d'être pris en considération : c'est le vif sentiment de sa race. Il le conserva, même sous le froc, et il n'oublia pas qu'il était Saxon. C'est ainsi qu'il voulait bien s'habiller avec du drap dont usaient ses compatriotes, bien qu'il fût de qualité inférieure, et qu'il portait leurs chaussures, ce que ne permit pas Adalhard (c. 16). Toutefois, il n'appartenait à la Saxe que par le côté maternel. Il est aisé de concevoir qu'il fût très-aimé des Saxons. L'on peut faire commencer la troisième section avec le chapitre 21, et l'étendre à tout ce qui reste du premier livre. Wala y est célébré comme Abbé; l'auteur y loue notamment la discipline que lui, né pour le commandement, s'entendait à faire régner; mais il n'oublie pas non plus son amour de la justice, dont il raconte divers exemples.

Le deuxième livre, composé beaucoup plus tard, a un

1. Il est parlé ici de l'étroite amitié qui unissait Radbert aux deux frères (c. 14, fin et c. 15). Sévère dit, au premier de ces passages : « Quae omnia melius fortasse Paschasius novit, qui eis (à Adalhard et Wala) comes fuit in omnibus specialis et quasi tertius in omni negotio. »

2. « Iste quasi pro justitia ferventior. »

caractère un peu différent. A la demande d'Adéodat, la conversation continue, afin de terminer cette *épitaphe;* mais les deux autres interlocuteurs étant morts, nous voyons intervenir un troisième moine, Théophraste. Le sujet de ce livre est la vie de Wala, racontée d'après les souvenirs de Paschase, depuis l'année 828 (deux ans restent donc hors de compte), jusqu'à la mort du héros. C'est la période de sa grande activité politique et de sa participation à la révolte des fils de Louis le Débonnaire contre leur père, mais aussi des essais de réforme qui précédèrent cette révolte. Wala était pour Lothaire. C'est donc de ce point de vue que les événements survenus de 830 à 836 (époque où Wala mourut au monastère de Bobbio, dont il était devenu l'abbé) sont envisagés et décrits. Ce récit reflète encore toute la fureur des partis de cette époque, et nous voyons l'apologiste mettre de côté toute crainte de blesser, et passer de la défense aux attaques les plus violentes. Il cache, il est vrai, sous le voile de l'anonyme, les noms des hauts personnages, comme Louis, ses fils, son épouse et le duc Bernhard; mais grâce au contexte, ce voile est facile à soulever (1). En certains endroits, la colère rend l'auteur éloquent; mais, à part cela, il faut encore déplorer ici une grande prolixité. Radbert lance contre Bernhard les invectives les plus violentes, en le stigmatisant déjà de la dénomination de *Amisarius*. C'est ce scélérat qui a causé tout le mal, après avoir été appelé à la cour (c. 7); il a semé la désunion entre le père et le fils, et, par ses adultères avec l'impératrice, il a fait de la résidence impériale le théâtre de toutes les hontes. Selon l'appréciation impolitique de Radbert, c'est l'immoralité qui a donné lieu aux guerres civiles, et ainsi se trouve justifiée la révolte à laquelle son héros prit une si grande part.

Enfin, à la prière de quelques autres personnes, Radbert

1. Le pseudonyme du héros pouvait amener déjà l'auteur à appliquer ce procédé aux autres personnages. Louis le Débonnaire est appelé ici Justinien, par rapport, sans doute, à sa femme dissolue, Théodora, bien que de plus la piété affectée de Justinien convînt à Louis: Judith s'appelle Justina, calque de Justinien; Lothaire, Honorius, de *honor*; Pépin, Melanius; Louis le Germanique, Gratianus; Bernhard, Naso, à cause des rapports d'Ovide et de Julie.

retoucha la *Passion* des martyrs Rufinus et Valerius, mis à mort sur le territoire de Soissons, vers l'an 287. Cet ouvrage lui-même est de nature à caractériser notre auteur. On y voit bien quels moyens il sait employer pour faire ressortir et pour embellir les matériaux qu'il a entre les mains et pour satisfaire son penchant à la loquacité. Il donne, dès le début, libre cours à son enthousiasme pour le culte des saints; et de même que l'on conserve leurs reliques dans des châsses d'or, de même veut-il voir l'histoire de leur vie et de leurs miracles conservée dans un vêtement précieux. C'est ainsi qu'il emploie les paraphrases les plus longues pour exprimer les choses les plus simples(1), et qu'il agrémente son style de métaphores et de comparaisons; les citations favorites de la Bible et même des poètes anciens ne sauraient manquer d'y trouver place.

L'adversaire le plus remarquable de Radbert, sous le rapport théologique, fut, chose curieuse, un moine de son couvent, RATRAMNUS (2) : c'était une des intelligences les plus lucides de son temps, un homme d'une grande culture intellectuelle, comme Radbert, mais un esprit façonné par la logique et doué du sens critique. Ce qui prouve déjà ce dernier point, c'est de le voir rejeter, comme n'étant pas authentiques, deux écritsqu'Hincmar attribuait à saint Jérôme (3). Il était intimement uni à Loup, comme aussi à Gottschalk, qui révère en lui un maître. Il a sacrifié aux Muses, quoique rien ne nous ait été conservé de ses poésies. Il semble qu'il ait été professeur à l'école claustrale (4). Il est aisé de comprendre qu'un tel

1. Un exemple entre mille : « Dum ergo athletae regis aeterni, in penetralibus secretae telluris degentes, turbarum tumultus, clamores aulicos devitant, dum solitudinis incolunt secretum, dum quietem supernae contemplationis amplectuntur, dum volatu mentis temporalia negligunt et ad aeterna contendunt » etc.

2. *Ratramni, Corbeiensis monachi, Aeneae etc. opera omnia accur.* Migne. Paris, 1852 (*Patrol. lat.*, tom. 121); — Chr. Baur, *Vorlesungen über die christliche Dogmengeschichte*. Vol. II, Leipzig, 1866, p. 167 sq.

3. On trouve aussi, à cette époque, ce sens critique dans d'autres auteurs, parmi les plus remarquables, comme Florus, Prudentius, etc. Voy. là-dessus Weizæcker, *Hincmar und Pseudoisidor* dans *Niedners Zeitschrf. d. histor. Theologie*, 1858, p. 334 sq.

4. Ces trois dernières données sont d'après le poème de Gottschalk, adressé à Ratram; nous l'avons étudié plus haut, p. 188.

homme ait pris une part des plus actives aux discussions théologiques qui passionnaient cette époque.

C'est d'abord la doctrine sur l'Eucharistie qui le fit entrer en lice, quoique ce ne soit qu'à la demande impérieuse de Charles le Chauve qu'il ait composé, vers le milieu du siècle, son livre célèbre, *De corpore et sanguine Domini*. Le roi inquiet (ainsi que Ratram nous le dit lui-même) de remarquer que le peuple avait sur ce sujet une manière de voir diamétralement opposée, l'une figurée, l'autre substantielle, veut connaître ce que Ratram pense à ce sujet. Celui-ci procède donc à l'examen de cette controverse, et il le fait d'une manière méthodique, vraiment étonnante pour cette époque. La demande du roi, dit-il, a pour but de savoir si ce que les fidèles reçoivent à l'église dans la bouche est, en réalité, ou bien d'une manière mystique, le corps et le sang de Jésus-Christ; si cela ne se manifeste qu'aux yeux de la foi, ou bien si, sous le voile d'un mystère, les yeux du corps saisissent extérieurement ce que le regard de l'esprit contemple intérieurement (1) et, en second lieu, si c'est là le même corps qui est né de Marie, qui est mort, qui est ressuscité et qui est monté au ciel. Afin de répondre à ces questions, l'auteur commence par déterminer le sens des mots figure (*figura*) et réalité (*veritas*). Là-dessus il assit cette conclusion, qu'un mystère s'accomplit constamment sous une figure, c'est-à-dire sous un voile, car c'est ainsi qu'il appelait la figure (2). Le voile est-il obscur, le mystère l'est aussi. Mais, dans l'Eucharistie, nous nous trouvons en présence d'un mystère, vu que le pain et le vin restent,

1. « Quod in ecclesia ore fidelium sumitur, corpus et sanguis Christi, quaerit vestrae magnitudinis excellentia, in mysterio fiat an in veritate : id est, utrum aliquid secreti contineat, quod oculis solummodo fidei pateat, an sine cujuscumque relatione mysterii hoc aspectus intueatur corporis exterius, quod mentis visus aspiciat interius, ut totum quod agitur in manifestationis luce clarescat, » etc. (C. 5.)

2. « Figura est *obumbratio quaedam quibusdam velaminibus quod intendit, ostendens;* verbi gratia, *Verbum* volentes dicere, *panem* nuncupamus : sicut in oratione dominica, panem quotidianum dari nobis expostulamus ; vel cum Christus in Evangelio loquitur : Ego sum panis vivus qui de coelo descendi (Joann. VI, 41); vel cum se ipsum *vitem*, discipulos autem *palmites* appellat, etc. Haec enim omnia aliud dicunt et aliud innuunt. » (C. 7.)

après la consécration, extérieurement du pain et du vin. Cela justifie déjà l'explication figurée. Ce n'est que par son admission que l'opération de la foi dans la manducation de l'Eucharistie devient nécessaire. Si le corps et le sang étaient réellement présents, la foi n'y aurait rien à faire. L'auteur développe cette manière de voir dans une polémique dirigée contre l'opinion de Radbert, dont il tait le nom, ainsi que par une comparaison avec le baptême et la manne du désert, et en faisant appel à la Bible et aux Pères de l'Église. C'est aussi en se rattachant à ces derniers qu'il répond ensuite à la deuxième question (c. 50 sq.). Ce livre tout entier, de la marche duquel nous avons seulement voulu donner une idée, se distingue avantageusement de celui de Radbert par la lucidité, par la concision de la pensée, et par la simplicité et la clarté du style.

Dans un autre écrit encore, Ratram se montre l'adversaire de Radbert, en combattant la croyance au merveilleux qui était poussée si loin à cette époque. C'est le livre : *De eo quod Christus ex Virgine natus est.* Il ne paraît pas que ce soit une réponse à l'écrit ci-dessus mentionné de Radbert; celui-ci semble plutôt lui être postérieur en date. Ce qui l'a engagé à composer son livre, dit l'auteur, dès le début, c'est la réapparition, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, de l'ancienne hérésie touchant la naissance surnaturelle du Christ. Ici encore nous retrouvons le procédé méthodique et les qualités du style de Ratram. Il montre d'abord comment cette opinion hérétique est contraire à l'idée de naissance, et il fait voir la faiblesse de ses raisons; il montre ensuite comment elle répugne aux paroles de la Bible et au jugement des Pères de l'Église.

Ratram donna encore, et cette fois également à la demande de Charles le Chauve, son avis sur une autre question de polémique très importante à cette époque, la Prédestination, Il le fit dans ses deux livres intitulés : *De praedestinatione Dei.* où il professe et démontre la manière de voir de Gottschalk, sans toutefois faire mention de cet auteur. Lui aussi, il accepte une double prédestination, par conséquent aussi celle des mauvais à un châtiment éternel, et cette prédestination est déterminée par la prescience de Dieu. Le deuxième livre au-

quel le premier n'a fait que servir d'introduction, est consacré à ce point en litige. Enfin, dans un ouvrage de quatre livres (1), Ratram défendit encore l'Église latine des vives attaques dirigées contre elle par l'empereur Photius dans une lettre circulaire adressée, en 867, aux évêques d'Orient. Néander vante, dans ce livre, la modération chrétienne et la liberté d'esprit avec lesquelles Ratram juge du poids des divergences qui ne se rapportent qu'aux usages ecclésiastiques (2). Et c'est ainsi que cet ouvrage, écrit dans un style facile, et qui témoigne en même temps, chez l'auteur, d'une connaissance étendue des Pères de l'Église, confirme l'éloge que nous avons accordé à Ratram. Après cette époque, il ne donna plus le moindre signe de vie.

CHAPITRE ONZIÈME

HINCMAR DE REIMS

Dans cette querelle sur la doctrine de la Prédestination, doctrine qui occupa encore plus les théologiens de la France de l'ouest que ne l'avait fait celle de l'Eucharistie, nous voyons Hincmar (3), archevêque de Reims, jouer, comme adversaire de Gottschalk, un des premiers rôles. C'est une des personnalités historiques les plus remarquables de ce temps-là, un homme d'action, bien plus qu'un homme de plume, quoiqu'il ait beaucoup écrit; mais la majeure partie de ses ouvrages sont consacrés à des buts religieux ou politiques absolument pratiques. Parmi eux toutefois il y en a quelques-uns qui ne manquent pas d'intérêt même pour l'histoire littéraire.

1. *Contra Graecorum opposita Romanam ecclesiam infamantium.*
2. Neander, *Gesch. der christl. Religion und Kirche*, vol. IV, p. 611.
3. *Hincmari, Rhemens archiepisc.*, opera omnia accurante Migne. 2 vol. Paris, 1852 (*Patrol. lat.*, t. CXXV et CXXVI); — *Hincmari, archiep. Rhemens., opera, cura et studio J. Sirmondi.* — Paris, 1645, in-fol.; V. Noorden, *Hincmar, Erzbischof von Reims. Ein Beitrag zur Staats-und Kirchengeschichte des westfrænk. Reichs*, Bonn, 1863; — De Hincmari vita et ingenio (Thèse de Doctorat, Strasbourg, 1859), par Diez.

Hincmar, Franc d'origine, était d'une race illustre : il naquit vers l'an 806 et fut destiné, déjà dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. Il fut élevé au monastère de Saint-Denis par un homme d'une haute éducation, l'abbé Hilduin qui, en 822, devint archichancelier de Louis le Débonnaire (1). Hincmar le suivit à la cour impériale, dont il apprit à connaître fort bien les institutions, ainsi qu'en témoigne un de ses ouvrages. Cet homme encore très jeune et que son esprit ascétique recommandait au pieux Louis reçut, en 829, de concert il est vrai avec Hilduin et d'autres prélats, la haute et importante mission de réformer le monastère de Saint-Denis, en y introduisant la règle de saint Benoît. Simple chanoine jusque-là, Hincmar revêtit alors l'habit de moine. Tout en jouissant des faveurs particulières de Louis le Débonnaire et non moins de celles de Charles le Chauve, il ne commença cependant qu'après le traité de Verdun à jouer un rôle dans la vie publique. Jusqu'à cette époque il se consacra, semble-t-il, aux savantes études sur la théologie et acquit des connaissances très étendues des Pères de l'Église. Après avoir, en 844, lorsqu'il était encore simple prêtre, reçu de Charles deux monastères, il fut élevé, l'année suivante, sur le siège archiépiscopal de Reims, le plus illustre et le plus puissant parmi tous les sièges épiscopaux de la France de l'ouest, et qui était longtemps resté vacant.

Nous ne saurions suivre ici, dans tous ses détails, l'activité extraordinaire qu'Hincmar déploya pour l'Église et pour l'État dans cette position, jusqu'à la fin de sa vie (882), non seulement sous Charles le Chauve, mais même sous ses faibles successeurs. C'était un homme d'une force de volonté et d'une énergie rares, mais impérieux et passionné : pour défendre les droits de son pouvoir d'évêque métropolitain, il entra en lice avec une hardiesse égale contre la papauté et contre la royauté ; il sut défendre contre tout le monde, d'une manière infatigable et jusqu'à la dernière extrémité, ses opinions religieuses ; toutefois, armé d'une grande prudence, plein même de finesse, il ne fut pas en peine sur le choix des moyens et il se rendit coupable de maintes équivoques. Mais, d'autre part, cet homme que

1. Voy. sur Hildoin, plus loin, et cf. plus haut, p. 166.

Dümmler (1) appelle l'âme inspiratrice de la politique franque, à l'ouest, employa, avec une prudence politique bien rare, la grande puissance que lui donnaient ses fonctions à l'affermissement de la royauté, et à la consolidation et à l'agrandissement de l'empire de la France de l'ouest.

Malgré la remarquable activité qu'il déploya dans les affaires pratiques, Hincmar, je l'ai dit, a beaucoup écrit ; ses ouvrages ne sont, il est vrai, pour la plupart, que des écrits de peu d'étendue, et même des écrits purement d'occasion, dont plusieurs n'ont, en général, aucun caractère littéraire, tels que : lettres synodales, mémoires, lettres épiscopales et mandements (2). Le plus volumineux de tous ses ouvrages, composé au commencement de la sixième décade et ayant pour titre : *De praedestinatione Dei et Libero arbitrio*, n'a même ici pour nous qu'un intérêt indirect. Dans ce livre, si détaillé et si prolixe, lequel n'est en grande partie qu'une pure collection de passages des Pères, Hincmar cherche encore une fois à justifier son attitude dans cette polémique ecclésiastique, mais particulièrement à défendre les décisions du synode de Quiersy (853), qu'il avait inspirées lui-même et qui furent rejetées deux ans après par le synode de Valence. Le premier de ces synodes n'admettait qu'une simple prédestination, qui se révèle, d'une part, comme grâce, et, d'autre part, comme justice ; en concédant ainsi la signification de la grâce, il reconnaissait néanmoins, d'une manière expresse, dans l'homme, le libre arbitre pour le bien ; il recommandait aussi que Dieu veut sauver tous les hommes et que Jésus-Christ est mort pour tous. Avant d'écrire cet ouvrage, Hincmar avait composé un mémoire, aujourd'hui perdu, contre les décisions du synode de Valence. Qu'Hincmar ait pris une part si extraordinaire à cette querelle dogmatique, c'est ce qu'il faut attribuer surtout, outre ses relations personnelles avec Gottschalk, à la grande importance pratique et morale que pouvait avoir cette question, importance qui du reste agitait Ra-

1. *Gesch. d. ostfrænk. Reichs*, I, p. 246.

2. Voy. dans Noorden (p. 403 sq.), le catalogue des écrits et des lettres les plus importantes d'Hincmar. Il n'y a pas moins de cent vingt-cinq numéros.

ban lui-même ; car la doctrine de Gottschalk ne pouvait que trop facilement amener, parmi le peuple, à un indifférentisme moral. D'autres travaux théologiques d'Hincmar, parmi lesquels s'en trouvent plusieurs sur des questions de droit ecclésiastique, travaux provoqués toujours par des circonstances déterminées, ne tombent point dans le domaine de notre étude (1).

Par contre, quelques écrits de l'archevêque de Reims, lesquels ont une signification plus ou moins politique et qui, pour le fond comme pour la forme, appartiennent au domaine de la littérature générale, appellent ici notre intérêt. Deux d'entre eux ont été composés suivant le désir de Charles le Chauve. L'un, *De regis persona et regio ministerio*, est une sorte de *Miroir des princes*, comme nous en avons déjà vus (2); mais il est composé en même temps, selon l'habitude d'Hincmar dans ses autres ouvrages, avec une tendance toute particulière. D'après le prologue adressé au roi, ce livre a pour but de traiter de « ce qui est de la compétence du ministère royal » (3) Hincmar a recueilli pour cela, dans ce livre, ce que l'Esprit saint dit, dans la Bible et par la bouche des docteurs catholiques, relativement à cette question. Et, par le fait, cet ouvrage n'est qu'une compilation, généralement même au pied de la lettre. Ce recueil toutefois, ainsi que l'expose ensuite l'auteur dans

1. Disons seulement ici quelques mots d'un seul d'entre eux, en tant du moins qu'il peut avoir quelque intérêt pour nous : c'est l'écrit composé en 862 et intitulé : *De divortio Lotharii regis et reginae Tetbergae*. Il contient en effet, maints matériaux intéressants, au point de vue de l'histoire des mœurs, sur la vie conjugale à cette époque, non moins que sur la superstition encore alors en vogue par rapport aux sorcières, aux magiciens, aux philtres (Voy. notamment *Interrog. XV*). Cet écrit nous aide aussi puissamment à caractériser son auteur qui, non seulement partage cette superstition, mais prend sous sa protection les jugements de Dieu (*Interrog. VI*). — Cf. encore Noorden, p. 172 sq. — Sirmond, le premier éditeur des œuvres d'Hincmar, attribue aussi à l'évêque de Reims un écrit philosophique adressé à Charles le Chauve et que Noorden (p. 109) reconnaît également, avec preuves à l'appui, comme authentique ; il a pour titre : *De diversa et multiplici animae ratione*. Malgré cela, cette authenticité ne me paraît pas suffisamment confirmée, vu surtout que Flodoard ne mentionne pas cet écrit parmi ceux d'Hincmar.

2. Voy. plus haut, p. 126, 222, 253.

3. « ... De his quae regio ministerio, vobis a Deo commisso, competere vidi, quasi scintillas micantes lumini scientiae vestrae superadjeci. »

le prologue, a été entrepris et déposé sous un triple point de vue. Hincmar traite, en premier lieu, de la personne du roi et du ministère royal, d'une manière générale ; en deuxième lieu, de la distinction qu'on doit faire dans l'amnistie (c'est-à-dire dans les cas où elle doit avoir lieu) et du châtiment de personnes spéciales » (1), lesquelles méritent, comme incorrigibles, la peine de mort, ce que plusieurs contestent ; et, en troisième lieu, il dit que le roi ne saurait épargner, en vertu de son ministère, même des proches parents qui commettraient un crime contre Dieu, la sainte Église et l'État. Cette division en trois parties, dont l'une est générale, l'autre particulière et la dernière tout à fait spéciale, peut se prouver, en effet, par l'ouvrage lui-même : la première comprend les chapitres 1 à 18 ; la deuxième, les chapitres 19 à 28, et la dernière les chapitres 29 à 33.

Il ne me paraît pas impossible que la question traitée en dernier lieu n'ait donné occasion à l'ouvrage tout entier, que personne jusqu'ici n'a encore étudié avec soin ; ce n'est qu'ainsi, en effet, que cette division bizarre peut se justifier. On se rappelle ici la révolte des fils de Charles le Chauve, Louis (862) et Carloman (870), et le châtiment que le père infligea à ce dernier, auquel il fit brûler les yeux. Or, depuis Louis le Germanique en général, et sous Charlemagne même, on en voit des essais : le soulèvement des proches parents était devenu chose habituelle dans l'empire carlovingien (2). Au reste, même dans de tels cas, Hincmar admet l'amnistie quand la contrition est sincère, c'est-à-dire quand elle ne s'en tient pas à une simple confession de la faute (c. 30). Cette condition était d'autant plus naturelle que la récidive était alors plus générale de la part de tels mutins. Il est digne de remarque de voir ici l'auteur étudier et admettre la peine de mort en géné-

1. « Et de ultione specialium personarum. » (Praef.)

2. Par cela seul, Hincmar se trouvait déterminé à étudier cette question ; mais d'après la composition de l'ouvrage tout entier, je serais plutôt porté à croire que c'est une de ces révoltes des fils de Charles le Chauve qui a donné naissance à cet écrit ; et, partant de cette idée, il serait peut-être possible, par une étude approfondie, de déterminer la date de sa composition ; mais je laisse comme de juste cette étude aux historiens pour lesquels cette détermination a plus d'intérêt que pour nous.

ral (c. 23), comme aussi la justification de la guerre, dans la première partie de son livre (c. 9 sq.). Parmi les Pères de l'Église, Hincmar a surtout mis à profit saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand.

L'autre livre, adressé à Charles le Chauve, est intitulé : *De cavendis vitiis et virtutibus exercendis*. Ce qui donna lieu à la composition de cet ouvrage, c'est le désir que le roi avait exprimé à Hincmar de recevoir de lui l'épître de saint Grégoire le Grand à Reccarède. Dans cette épître, le pape félicite le roi Visigoth de sa conversion au catholicisme ; il le remercie des offrandes qu'il lui a fait parvenir et il donne à Reccarède quelques courtes règles pratiques de conduite, déterminées apparemment par ses relations personnelles. Hincmar rattache immédiatement à cette épître qu'il nous communique, et spécialement à ce qu'il y est dit des œuvres de miséricorde, son livre, dans lequel il a surtout mis à profit les œuvres de saint Grégoire (1); il agite la question de savoir jusqu'à quel point les œuvres de charité peuvent servir à effacer le péché. Il exige la contrition parfaite, qui se révèle dans le renoncement effectif au péché (c. 3). Cette idée sert de transition à ce qu'il va dire sur les vices capitaux, lesquels sont ici : *avaritia*, *superbia*, *luxuria*, *gula*, *invidia*, *ira*. A l'occasion de ce dernier vice, il parle aussi du zèle ; issu d'une vertu, il ne saurait être considéré comme vice. La peinture de l'effet que ces passions produisent sur l'extérieur de l'homme est d'une grande beauté, par exemple dans la colère, dans l'envie. Remarquons encore l'analyse des différentes formes sous lesquelles ces passions peuvent se manifester, par exemple l'analyse des divers genres de colère, ainsi que les moyens que l'auteur donne, en les puisant dans la riche expérience de sa vie, pour vaincre une passion telle que la colère (2). La narration est peut-être d'autant plus excellente précisément dans la description de ce vice,

1. Notamment ses *Moralia* et ses *Homélies*.

2. Malheureusement je ne saurais déterminer ce qu'il faut mettre ici sur le compte d'Hincmar, car on y trouve de nombreux et longs passages empruntés textuellement à saint Grégoire, notamment à ses *Moralia*. Les citations sont inexactes dans Sirmond, et Migne ne les a pas contrôlées ; il en a même omis plusieurs. Les *Moralia* de saint Grégoire sont un ouvrage trop considérable pour que je les parcoure dans un tel but.

que l'auteur le connaissait davantage; elle est énergique, imagée. Viennent ensuite d'autres fautes et crimes, comme la médisance, le parjure, l'infidélité en général (c. 5); ce n'est qu'après cela que l'auteur en revient aux œuvres de miséricorde, qui lui avaient servi de point de départ (c. 6), afin d'en déterminer la valeur et de traiter de la contrition, du jugement dernier et des peines de l'enfer, de l'intercession des saints et du principal médiateur, Jésus-Christ, lequel s'offre chaque jour pour nous sur l'autel (c. 15). Dans la doctrine sur l'Eucharistie, Hincmar rend hommage à la manière de voir de Paschasius Radbert, dont il partageait généralement la croyance au surnaturel (1).

Nous devons encore une mention honorable à un écrit politique d'Hincmar, composé après la mort de Charles le Chauve et qui, sous plusieurs rapports, forme un pendant à celui qui qui a pour titre : *De regis persona et regio ministerio;* cette mention est d'autant plus juste que cet écrit est une source historique importante. C'est un mémoire adressé aux grands du royaume, en 882, alors que Carloman, petit-fils de Charles, réunit de nouveau sous son sceptre la France de l'ouest, après la mort de son frère Louis (2). A cette époque, est-il dit dans l'introduction de cet écrit, les grands ont convié Hincmar « à exposer, pour l'instruction du jeune roi et pour le relèvement de l'honneur et de la paix de l'Église et de l'Empire, l'organisation ecclésiastique et la disposition de la maison royale, comme il l'a entendu et vu lui-même (3). » Le roi doit reconnaître par là, croit Hincmar, quelles obligations il a maintenant, et il doit obéir aux exhortations du Roi des rois, lequel exige de lui une connaissance de ces obligations.

Là-dessus, Hincmar passe d'abord à l'organisation ecclésiastique : il distingue le haut et le bas clergé, les pontifes et les prêtres, disant que les premiers sont les successeurs des apôtres

1. C'est ainsi encore que, dans la polémique relative à la naissance du Christ, il embrasse l'opinion de Radbert. Voy. Noorden, p. 106, rem. 4.

2. *Ad Proceres regni, pro institutione Carlomanni regis et de ordine palatii.*

3.... Ordinem ecclesiasticum et dispositionem domus regiae in sacro palatio, sicut audivi et vidi, demonstrem.

dont ils occupent la place dans l'Église. Deux puissances régissent le monde : la sainte autorité des grands prêtres et la puissance royale (c. 5). En faisant ici au roi un devoir d'observer les lois ecclésiastiques, Hincmar lui recommande d'une manière toute spéciale de mettre de côté toute considération mondaine dans la nomination aux sièges épiscopaux et de ne se point laisser déterminer par des services rendus, des cadeaux ou bien par la parenté (c. 9). Il le convie ensuite à nommer les comtes et les juges qui haïssent la cupidité et qui aiment la justice (c. 10). A cette considération se rattachent quelques règles générales pour tous ceux qui exercent un commandement, règles empruntées littéralement au livre faussement attribué à saint Cyprien, *De duodecim abusivis saeculi* (c. 6). Au reste, pour de plus amples informations, il renvoie à des décisions synodales et à des capitulaires antérieurs (c. 11).

Mais jusqu'ici Hincmar n'a pas encore rempli la deuxième partie de sa tâche : il n'a rien dit de la disposition de la maison royale (1). Ce n'est que dans les chapitres suivants qu'il le fera en élaborant, et en appropriant à son époque, un écrit d'Adalhard : *De ordine palatii*, écrit qui ne traitait pas seulement de l'administration du palais, mais encore de celle de l'empire et comprenait par suite deux parties. Hincmar les prend aussi toutes deux en considération. On trouve ici les communications les plus importantes sur les diverses fonctions de la cour et de l'État et sur les devoirs qu'elles imposent, de même que sur les diètes de l'empire (2) : cette peinture est, en même temps, comme une image reflétée par un miroir, à l'usage de l'époque actuelle, où était éteint, dans les employés comme dans les rois eux-mêmes, le sentiment du devoir, et où, à la place d'un procédé déterminé, bien ordonné et légal, régnait un régime anarchique. Pour rétablir l'ancienne administration

1. Il s'est contenté, sous ce rapport, du renvoi dont nous venons de parler (v. c. 11); malgré cela, il fait comme si, dans l'élaboration de l'écrit d'Adalhard, il voulait ajouter encore au-dessus de la mesure, en se référant à saint Luc, c. 10, v. 35.

2. V., là-dessus, Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte* (vol. III, p. 412 sq.).

de la cour et de l'État, il fallait certes autre chose que le souvenir de son organisation et du caractère primitif des fonctions traditionnelles; il fallait avant tout, pour les revêtir, des personnalités capables et irréprochables. Voilà pourquoi, dans le dernier chapitre, Hincmar convie les *Proceres* à porter de ce côté leur attention; car il ne reste plus de tels employés du bon vieux temps d'autrefois; peut être en trouverait-on parmi les fils de ces derniers.

Hincmar a exercé aussi son activité dans le domaine de l'hagiographie; mais, ici même, ce n'est pas sans un intérêt personnel. C'est ainsi qu'il a refait à nouveau la Vie de saint Remi, patron de l'église de Reims. Il a pris pour base de son travail une Vie attribuée à Fortunat, Vie qui, comme le prétend Hincmar en se fondant sur une tradition orale et vraisemblablement probable, n'était elle-même qu'une élaboration, par extraits, d'une Vie encore plus ancienne que fit oublier le travail de Fortunat, et qui par suite se perdit. Hincmar se donna donc toutes les peines du monde pour faire, de cette Vie courte et composée seulement en vue du service divin, un livre digne de son héros. Il parvient en effet à lui donner une dimension de quatre-vingt-huit chapitres. Notre auteur semblait faire consister un peu la valeur des livres, même dans leur étendue. Certes le genre d'exécution est loin de mériter des éloges. Hincmar prenait ses matériaux partout où il les trouvait : dans des ouvrages historiques, tels que ceux de Grégoire de Tours et que les *Gesta Francorum*, comme aussi dans diverses brochures d'une nature manifestement légendaire (1), et enfin dans les affirmations recueillies de la bouche du peuple (2); tous ces matériaux, ainsi qu'il l'avoue lui-même d'une manière assez naïve, il les jetait pêle-mêle, sans aucune critique dans le choix; il reproduisait même littéralement les sources, quand cela était possible, sans le moindre

1. Ainsi que Noorden le suppose avec raison (p. 394, rem. 2). Cf. ce qu'il en dit.

2. « Verum et illa in serie digerens quae vulgata relatione percepi : quia hand longe ante nos dictum est et etiam in sanctis scripturis, sed et in evangelica veritate comperitur : vera est lex historiae, simpliciter ea quae fama vulgante colliguntur, ad instructionem posteritatis litteris commendare. » Ce passage a aussi de l'intérêt par rapport aux annales d'Hincmar.

égard pour la bigarrure du style qui, il le dit lui-même, était une suite nécessaire de sa manière de procéder. Outre cela, pour relever la valeur de son travail et certainement aussi pour lui donner plus de volume, Hincmar a souvent ajouté, d'après l'exemple, comme il dit, de saint Grégoire (de Tours) (1), de longues considérations morales aux miracles qu'il rapporte, de même que des interprétations allégoriques, ainsi qu'il avait coutume de le faire en les accompagnant de force citations de la Bible. Dans tout cela, notre auteur ne perd pas de vue le but qu'il se propose et qui, au moyen de cet éclat du merveilleux qu'il répand autour de son héros, consiste à donner le plus de lustre possible à l'église de Reims; il n'oublie pas non plus de rappeler la situation politique de saint Remi, comme aussi les donations à lui faites par Clovis (2). Hincmar entra encore en lice pour l'identité de l'Aréopagite et de saint Denis, dans un écrit à Charles le Chauve, en 877, écrit où il donne une élaboration de la Vie de Sanctin, disciple du saint (3).

Nous avons encore à parler ici d'un petit écrit d'Hincmar. Il y fait le récit d'une vision d'un certain Bernold, un laïque de sa paroisse, qu'il connaissait personnellement; celui-ci avait fait part de la vision, qu'il avait eue au quatrième jour d'une grave maladie, au prêtre qu'on avait mandé à son chevet. Son âme, ayant déjà quitté ce monde, rencontra dans un certain lieu, le purgatoire apparemment, un grand nombre d'évêques (parmi lesquels il reconnaît Ebbon, le prédécesseur d'Hincmar) tourmentés tantôt par la chaleur, tantôt par le froid. Il voit de plus, entre autres personnages, le roi Charles le Chauve, dans la malpropreté et la pourriture, dévoré par les vers, en un lieu plein d'obscurité, mais où pénétraient les rayons et les parfums d'un autre lieu resplendissant de lumière,

1. Car à celui-là seul peut se rapporter ce qui suit : « Qui *describens* sanctorum actus *pravorumque casus* exhortatione inde assumpta... multa necessaria et utilia... interposuit. » Les mots imprimés en italiques ne sauraient se rapporter aux *Dialogues* de saint Grégoire le Grand.

2. V. c. 41. Remarquons encore ici que le c. 29 parle de la légende troyenne des Francs.

3. Voy. là-dessus Noorden, p. 397 sq.

lequel s'appelait le repos des saints. Il aperçoit aussi un puits horrible qui vomit des flammes et de la fumée, et une eau noire comme la poix, et des âmes conduites par le démon comme un vil bétail. Mais les âmes qu'il rencontre l'envoient à ceux qui vivent encore, Charles à Hincmar, par exemple, afin qu'ils les délivrent par leur intercession. Chose curieuse, Bernold s'acquitte de ces commissions dans la vision elle-même, et les voit couronnées de succès. Hincmar, qui écrivit cette vision, d'après le récit du prêtre, et qui la répandit (1), selon toute apparence, dans son intérêt personnel (2), la tient pour vraie, comme il dit, eu égard aux visions plus anciennes qu'il a lues dans les *Dialogues* de saint Grégoire, dans l'*Histoire des Angles* de Bède, dans les écrits de saint Boniface, visions même dont a été favorisé Wettin, au siècle où il écrit (3).

Après de tels ouvrages, on ne devrait pas s'attendre à rencontrer Hincmar parmi les plus célèbres annalistes de son siècle : cette activité de l'auteur dans l'histoire profane, à laquelle l'avaient, du reste, admirablement bien préparé ses talents politiques et sa participation aux affaires de l'État, nous ne l'étudierons que plus loin et dans le rapport qu'elle offre avec l'histoire ultérieure des annales impériales en général (4).

1. « Quam visionem domnus Hincmarus... per loca ubi necesse visum est exponens, ad multorum notitiam pervenire fecit.» Flodoard. *Hist. eccles. Rem.*, l. III, c. 18.

2. Charles le Chauve dit qu'il ne fait pénitence de ses fautes que pour n'avoir pas suivi les conseils d'Hincmar. — Lui seul peut le délivrer.

3. Hincmar rapporte donc ici les visions connues de son temps ; nous en avons parlé déjà (v. vol. I, p. 522, 599) et plus haut (p. 168 du Tome II). La vision de Bernols elle-même, dans ses traits principaux, se rattache à l'exposition de saint Grégoire.

4. Hincmar s'est également essayé dans la versification ; il nous reste de lui quelques épigrammes et un long poème en distiques à la vierge Marie que Maï a édité dans le recueil : *Classicor. auctor. e Vaticanis codd. editor.* t. V, p. 452 sq. Ce poème n'est pas sans intérêt par rapport à l'histoire dogmatique, et ici même la naissance du Sauveur est donnée comme ayant eu lieu « utero clauso » (v. 10). Quant à la poésie, il n'y en a pas la moindre trace dans les vers d'Hincmar dont la langue est raide et obscure.

CHAPITRE DOUZIÈME

JOHANNES SCOTUS ERIGENA

Ce fut aussi dans la discussion sur la prédestination qu'un savant d'un autre genre et du cercle de Charles le Chauve, fit d'abord une sensation générale : c'était un demi-laïque, car il n'avait reçu aucun des ordres ecclésiastiques (1). Convié par Hincmar à faire son apparition sur ce champ de bataille, il se déclara bien, il est vrai, contre l'adversaire de l'archevêque, mais il le fit d'une manière à laquelle celui-ci était loin de s'attendre, et qu'il abhorrait même de toute son âme. Cet homme était le plus remarquable penseur de ce siècle et ses ouvrages philosophiques font vraiment époque : j'ai nommé Jean Scot (2), appelé aussi plus tard *Erigena* (3). Sous le nom de *Scotia*, l'on entendait, à cette époque, comme on sait, non seulement l'Écosse, mais même l'Irlande, et l'Irlande tout spécialement qui était la patrie originaire des Écossais. Et effec-

1. Prudentius, d'abord ami d'Érigène, l'appelle : « Nullis ecclesiasticae dignitatis gradibus insignitum, nec unquam a catholicis insigniendum. » *De praedest*, c. 3.

2. *Johannis Scoti opera quae supersunt omnia ad fid italic., germanic., belgic. codd.* partim primus edid., partim recognovit H. J. Floss. Paris, 1853, in-4 (vol. 122 de la *Patrol. lat.* de Migne) ; — Huber, *Joh. Scotus Erigena. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie und Theologie im Mittelalter*, Munich, 1861 ; — Noack, *Joh. Scotus Erigena. Sein Leben und seine Schriften.* Leipzig, 1876 (*Kirchmanns philos. Bibliothek*, vol. 66) ; — Ritter, *Geschichte der Philosophie*, vol. VII, Hambourg, 1844 ; — Prantl, *Geschichte der Logik im Abenlande*, vol. II, Leipzig, 1861, p. 20 sq. ; — Reuter, *Op. c.*, p. 51 sq. ; — Saint-René Taillandier, *Scot Erigène et la philosophie scolastique.* (Thèse de Doct. ès Let.) 1843 ; — Fr. Monnier, *De Gothescalci et Johannis Scoti Erigenae controversia*, in-8, 103 p., Paris, 1853 ; — L'abbé Simmler, *Des sommes de Théologie*, 2e partie, chap. II (Th. de Doct. ès Let.), 1872.

3. Les plus anciens manuscrits ne portent que *Joannes Scotus* ou *Joannes Jerugena*. Voy., pour l'origine de ce nom, Huber, p. 38 sq.

tivement on ne saurait guère douter que Jean (et l'autre surnom l'indique également) (1), ne soit né et n'ait été élevé en Irlande (2). C'est de là que, depuis des siècles, émigraient pour venir sur le continent tant de missionnaires non seulement de la foi, mais même de la science : l'émigration de ces derniers semble avoir eu, précisément à cette époque, une vogue toute particulière (3). La date de sa naissance est plus incertaine que celle de sa patrie; tout renseignement nous manque à ce sujet. Son arrivée en France eut lieu toutefois, dans la quatrième décade, et apparemment dès le début : c'est là qu'Érigène, d'abord dans une position précaire, trouva bientôt un accueil hospitalier à la cour du jeune roi, avide de science. Il devint professeur, supérieur même de l'école de la cour, et il jouit de la faveur spéciale de Charles le Chauve, avec qui, si les traditions ultérieures sont exactes, il vécut sur le pied d'une très grande intimité.

Comme professeur, Érigène a exercé une action remarquable, non seulement par le mouvement qu'il donna à la spéculation, mais encore par la diffusion de la connaissance du grec, connaissance que nous rencontrons précisément dans ses successeurs, quelque imparfaite qu'elle soit, comme dans Érigène lui-même. La culture spéciale de ce dernier n'avait-elle pas pour base principale la connaissance des Pères grecs et des philosophes de la Grèce? Il est bien possible toutefois qu'il n'ait pas toujours étudié leurs ouvrages dans l'original, ou sans le secours de traductions latines, car la connaissance qu'il avait de la langue grecque était imparfaite, ainsi qu'il l'avoue lui-même. Les écrits du prétendu Denis l'Aréopagite, dans lesquels se montre le néoplatonisme christianisé, exercèrent

1. Du moins comme tradition dans la forme modifiée de *Erigena*.

2. Cette manière de voir est confirmée par le discours de Prudence à Érigène dans l'écrit : *De praedest.*, c. 14 : « Te solum acutissimum Galliae transmisit *Hibernia* (ce qu'a fait remarquer Hubert), » non moins que par le passage cité plus haut (p. 118, rem. 1), où Heiric, disciple indirect d'Érigène, dit que, sous Charles le Chauve, un grand nombre de philosophes émigrèrent de l'*Hibernie* pour passer dans la France de l'ouest (*Vit. S. Germani*, Praef.). Enfin la connaissance de la langue grecque prouve aussi cette opinion.

3. V. plus haut, dans Sédulius (p. 213). V. aussi le passage d'Heiric dont nous venons de faire mention.

sur lui la plus grande influence. Ces écrits avaient déjà fait leur apparition dans l'empire des Francs, comme cadeau du pape, sous le roi Pépin; et ils avaient été renvoyés plus tard à Louis le Débonnaire par l'empereur grec Michel Balbus. En identifiant, comme le fait aussi Érigène, l'Aréopagite, dont il est parlé aux *Actes des Apôtres*, avec saint Denis de Paris, qui souffrit le martyre sous Dèce, on appréciait ces écrits d'autant plus, en France; moins on les connaissait, plus on espérait y trouver la révélation de profonds secrets.

C'est donc ainsi que Charles le Chauve, qui prenait un vif intérêt à la spéculation théologique, invita Érigène à traduire ces écrits en latin; c'est le premier ouvrage apparemment qu'il composa à sa cour. Aussi le dédie-t-il au monarque comme l'offrande d'un étranger nouvellement arrivé « advena Joannes » dans un poème élégiaque, suivi d'une longue missive en prose, laquelle sert en même temps de préface. Il y exprime ouvertement son admiration pour le roi qui, en dépit des troubles continuels des guerres civiles et des incursions des barbares païens, cherche à pénétrer, par le recueillement de l'esprit et la piété du cœur, dans les secrets de la sainte Écriture; dans ce but, il fait appel aux Pères grecs. Érigène traite ensuite de la vie de l'auteur et donne un court résumé du contenu des livres qu'il a traduits. Sur l'ordre de Charles, il traduisit ensuite un commentaire de Maximus sur les passages les plus difficiles des discours de saint Grégoire de Nazianze, livre qui, dans la traduction, est intitulé *Ambigua*. Notre auteur entreprit ce travail, malgré toutes les difficultés qu'il présentait, avec d'autant plus d'ardeur que le livre expliquait également des passages très obscurs de Denis; il en donne des exemples dans la préface. Cette traduction est certes très défectueuse, et cela provient en partie de la hâte qu'avait le roi de recevoir ce travail. Quant à la traduction de l'ouvrage de Denis, les contemporains d'Érigène lui reprochaient d'être obscure, et cette obscurité, ils l'attribuaient aussi avec raison à la reproduction trop littérale de l'original. Au reste, Érigène entreprit lui-même de lever les difficultés que présente l'auteur, au moyen de commentaires qu'il composa pour l'intelligence de

ses livres, commentaires qui ne nous sont parvenus qu'en partie.

Donc, tandis qu'Érigène cultivait la science au service de son royal protecteur, et qu'au moyen de ces études et notamment de celles de l'œuvre de Denis, il formait son système philosophique qu'il exposa ensuite dans un grand ouvrage original, il fut impliqué par Hincmar, nous l'avons dit, dans cette lutte théologique qui agitait si vivement à cette époque la France de l'ouest (851). Attaqué de beaucoup de côtés, surtout par les théologiens de Lyon, Hincmar espérait trouver le plus puissant appui dans la grande érudition d'Érigène qu'il connaissait à coup sûr comme un adversaire de l'opinion de Gottschalk. Mais Érigène, qui de son point de vue philosophique s'élevait au-dessus des deux partis, se brouilla avec les deux, et s'attira surtout les attaques des adversaires d'Hincmar qui dénoncèrent, dans des écrits pleins de fiel, le philosophe comme hérétique, et qui firent même condamner, par différents synodes, les opinions hétérodoxes qu'il avait déposées dans son livre sur la prédestination. Il est probable que ce furent ces attaques qui le déterminèrent à abandonner la direction de l'école impériale, quoiqu'il restât lui-même à la cour, qu'il y continuât ses leçons et qu'il jouît, comme avant, de la faveur du roi (1). Ce fut même en vain que le pape, au commencement de la sixième décade, demanda au monarque d'envoyer à Rome, pour s'y expliquer, Érigène, qui était soupçonné d'hérésie, et qui avait publié, sans son « approbation, » la traduction de Denis; il exigeait du roi pour le moins de l'éloigner de l'école de la cour, dont, disait-on, il avait été précédemment le chef, afin que l'ivraie ne fût pas semée parmi le froment (2). Mais, à l'honneur de Charles le Chauve, le philosophe ne fut pas inquiété. Nous ne connaissons plus rien

1. Tout cela résulte de la lettre pontificale citée dans la remarque suivante.

2. Le pape conclut sa lettre : « Hinc est quod dilectioni vestrae vehementer rogantes mandamus, quatenus apostolatui nostro praedictum Joannem repraesentari faciatis, aut certe Parisius in studio, cujus capital jam olim fuisse perhibetur, morari non sinatis, ne cum tritico sacri eloquii grana zizaniae et lolii miscere dignoscatur et panem quaerentibus venenum porrigat. » Floss, p. 1025.

de positif sur sa vie ultérieure; mais il a encore vraisemblablement, en 877, adressé un poème au roi, son protecteur (1), auquel sans doute il ne survécut pas longtemps. Des fables d'une époque postérieure qui le font aller, après la mort de Charles, à la cour lettrée d'Alfred, ne résistent pas à la critique (2).

Le principal ouvrage du philosophe, dans lequel il développe son système d'une manière suivie, a pour titre : Περὶ φύσεως μερισμοῦ, id est, *De divisione naturae*. Cet ouvrage, achevé sans doute au commencement de la sixième décade (3) et dédié à Wulfad, son ami et son collaborateur dans les études de la sagesse, a une grande signification historique. Pour la première fois, en effet, il place la philosophie à côté de la théologie, comme science de même condition. Or, pour différentes que soient les idées de notre auteur de celles de la spéculation postérieure du moyen âge, il renferme néanmoins, en lui, les germes de cette spéculation dans ses tendances les plus diverses, tout aussi bien par rapport à la scolastique dialectique (et spécialement au réalisme comme au nominalisme) que par rapport aussi au mysticisme spéculatif. Les éléments qui composent ce système, comme aussi les idées principales qui en font la base, ne sont, en majeure partie il est vrai, que des emprunts faits soit au néoplatonisme christianisé des Pères grecs, comme Origène, saint Grégoire de Nazianze et, notamment, Denis l'Aréopagite et ses commentateurs, soit à saint Augustin; mais la systématisation elle-même, la forme rigoureuse et syllogistique du développement appartient à notre auteur qui y montre une faculté de penser et une liberté d'esprit étonnantes pour cette époque, et même une indépendance hardie de caractère. Il essaie, il est vrai, d'asseoir un système philosophique compatible avec la tradition ecclésiastique qui formait alors les limites de la pensée, mais il ne fait pas pour cela de la philosophie la servante de la théologie. Bien plus,

1. Voy. Huber, p. 119 sq.
2. Voy. l'étude détaillée et approfondie de Huber, p. 108 sq.
3. En tout cas, avant 865, vu que Wulfad devint à cette date archevêque de Bourges et qu'Érigène, dans la dédicace (l. V, c. 40) ne lui donne pas cette qualification. Noack, p. 22. Cf., par contre, Huber, p. 107 sq.

la vraie philosophie doit être identique avec la religion : saint Augustin et même Lactance (1) avaient proclamé cette sentence avant lui. L'autorité et la raison découlent en effet d'une seule et même source, la divine sagesse (2). Pour Érigène, l'autorité, ce sont les saintes Écritures et aussi, quoique d'une manière plus restreinte, les Pères de l'Église qui les commentent. L'autorité n'est que ce qui précède, par rapport au temps, et, la raison, par rapport à la nature. En cas de conflit entre les deux, c'est à la raison qu'il demande de donner la préférence. Car toute autorité qui n'est pas sanctionnée par la vraie raison semble être faible ; mais la vraie raison, dit-il, n'a pas besoin de l'approbation de l'autorité (3). Cette phrase suffit à elle seule pour montrer jusqu'à quel point Érigène reconnaît les idées de son siècle et affirme son indépendance.

Pour l'idée de *Physis* ou *Nature*, Erigène comprend tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, vu qu'il ne prend pas le non-être dans le sens absolu, mais dans un sens relatif, et qu'il entend par là ce qu'on ne connaît pas, ou bien ce qui n'existe que potentiellement, ou encore la nature humaine, qui a, par le péché, perdu son être. C'est par cette distinction qu'il commence son ouvrage. Mais, ainsi définie, la nature se divise, d'après quatre différences, en quatre espèces (4) : 1° la nature qui crée et n'est pas créée : c'est Dieu, comme dernière cause de tout ; 2° la nature qui est créée et crée elle-même : l'ensemble des causes primordiales des choses (*primordiales rerum causae*), appelées aussi prototypes, « idées, c'est-à-dire espèces et formes, » qui sont fondées sur la parole de Dieu, le *Logos* ; 3° la nature qui est créée et ne crée point : le monde réel qui, sous la coopération de l'Esprit-Saint, procède des causes primordiales (5) ; 4° la nature qui ne crée ni n'est créée : c'est-

1. Voy. vol. I, p. 90.
2. *De divis. nat.*, l. I, c. 66 fin.
3. « Omnis enim auctoritas, quae vera ratione non approbatur, infirma videtur esse. Vera autem ratio, quoniam suis virtutibus rata atque immutabilis munitur, nullius auctoritatis astipulatione roborari indiget. » (L. I, c. 69.)
4. De là le titre de l'ouvrage. Περὶ φύσεως μερισμοῦ.
5. « Spiritus enim sanctus causas primordiales, quas Pater in principio, n Filio videlicet suo fecerat, ut in ea, quorum causae sunt, procederent,

à-dire Dieu encore comme fin dernière des choses. Cette dernière forme de la nature rentre dans la première, comme aussi la deuxième dans la troisième : Dieu est l'essence de tout. Mais la création est un procédé continu. Le système tout entier est construit d'après le paradigme de la dialectique, d'après lequel, d'une part, l'unité la plus haute, par une gradation descendante, est divisée (διαιρετική ou μερισμός) jusqu'aux individus ; et, d'autre part, l'individuel, par une gradation ascendante, est ramené à la plus haute unité et se résout en elle (ἀναλυτική) (1). De cette manière, le procédé ontologique est en même temps le procédé logique. La signification que, d'après cela, la logique reçut pour la spéculation, dans Érigène, est quelque chose d'extraordinaire pour son époque, et lui appartient en propre ; elle témoigne en même temps de l'indépendance de son esprit vis-à-vis de la théologie.

La compatibilité de ce système philosophique avec la Bible n'était possible que par une explication allégorique et hardie des Livres saints ; or, on était accoutumé depuis longtemps, il est vrai, à cette explication : n'avait-elle pas grandi en même temps que la spéculation chrétienne? Erigène pensait que l'intelligence vraie, parfaite, de l'Écriture sainte exige une illumination intérieure, afin de pouvoir en pénétrer le véritable sens, le sens qui est au-dessus de la lettre. L'exégèse allégorique qu'il donne ici est, en partie, son propre ouvrage, et, en partie, empruntée aux anciens Pères de l'Église (2).

L'ouvrage est divisé en cinq livres, dont les trois premiers sont consacrés chacun à une des trois premières formes de la nature, et les deux derniers réunis à la quatrième forme. Une récapitulation, au début de chaque livre, maintient sévèrement la relation qui existe entre eux, abstraction faite des deux der-

fovebat, hoc est divini amoris fotu nutriebat. Ad hoc namque ova ab alitibus, ex quibus haec metaphora assumpta est, foventur, ut intima invisibilisque vis seminum, quae in eis latet, per numeros locorum temporumque in formas visibiles corporalesque pulchritudines igne aereque in humoribus seminum terrenaque materia operantibus erumpat. » (L. II, c. 19.)

1. Cf. Prantl, *op. c.*, p. 27.

2. Nous en trouvons un exemple longuement détaillé dans l'explication de l'œuvre de la création, dès le début du premier livre de Moïse : (L. III, c. 24 sq.)

niers qui n'en forment qu'un seul pour ainsi dire. A la lucidité de la composition, correspond la clarté de l'expression qui s'élève, par ce qu'elle a de précis et de correct, bien au-dessus du style traditionnel à cette époque dans les ouvrages de spéculation, et nous montre une allure entraînante et pleine de vie. Cette allure est soutenue par la forme de l'ouvrage qui est celle d'un dialogue entre un maître et son disciple, forme qui est ici assurément empruntée aux premiers ouvrages philosophiques de saint Augustin (1). Cette forme a ici un caractère dialectique et nullement pédagogique.

On conçoit aisément qu'un philosophe, et un philosophe comme Erigène, ait éprouvé de l'anthipathie pour la doctrine de Gottschalk sur une double prédestination. Il la combat dans son livre *De divina praedestinatione*, où les idées développées systématiquement dans son grand ouvrage se montrent déjà clairement; et il la combat à un triple point de vue : d'abord, comme incompatible avec l'essence de Dieu, l'unité parfaite de cette essence; en second lieu, comme incompatible avec l'essence de l'homme, créé à l'image de Dieu, qui possède par là substantiellement le libre arbitre, et qui ne pouvait par conséquent le perdre même par le péché originel (2). Il la combat enfin comme incompatible avec l'idée du mal, lequel, vu que toutes choses remontent à Dieu comme à leur cause dernière, ne saurait exister substantiellement, mais n'est que la corruption du bien (*corruptio boni*) (3). Une prédestination au mal, ou bien seulement à la mort éternelle comme châtiment du mal, est par conséquent impossible de la part de Dieu. Le mal se

1. Voy. vol. I, p. 259 sq.

2. « Non enim aliter debuit fieri rationalis vita, nisi voluntaria, cum ab ea voluntate, quae est causa omnium, creata sit ad imaginem et similitudinem sui. Aut quomodo eam divina voluntas, summa videlicet universitatis ratio, quae nulla necessitate stringitur, quoniam sua liberrima potentia potitur, imaginem sui similem faceret, si non ejus substantiam crearet voluntatem liberam rationalem? — Hoc apertissimo probatur argumento, quod sumitur ex primi hominis peccato. Quamvis enim beatam vitam peccando perdidit, substantiam suam non amisit, quae est esse, velle, scire. » (*De div praedestin.* C. IV, § 5 et 6, init.)

3. C. X, § 3. Érigène s'en rapporte ici à saint Augustin. Cf. aussi vol. I, p. 233.

punit plutôt lui-même (1). Il fait consister ici également l'essence des peines de l'enfer dans l'absence seule de la béatitude. Dans son ouvrage philosophique, il nie directement l'existence d'un enfer sensible (2). Comme Érigène laissait, avec ces hardiesses de pensée, son siècle loin derrière lui!... On comprend aisément que notre auteur, en traitant, de son point de vue philosophique, cette question de la prédestination, ne réussit pas à obtenir l'approbation des adversaires même de Gottschalk, bien qu'il défendît leur cause ; mais ce que l'on comprend moins, c'est comment il pouvait, avec tout cela, se croire, de bonne foi, le défenseur de l'Église catholique, et comment il pouvait, dans de violentes apostrophes, appeler Gottschalk hérétique, ainsi qu'il le fait au début de son livre (c. 2).

Comme ouvrages théologiques d'Érigène, nous possédons encore, en dehors de ceux que nous avons nommés, des fragments d'un commentaire sur l'évangile de saint Jean et une homélie sur le début de ce même évangile ; l'auteur y célèbre, en termes pleins d'enthousiasme, cet apôtre comme le type de la contemplation et de la science. Notre auteur a composé encore, comme ouvrage scientifique, un *Commentaire* sur Martianus Capella, lequel est apparemment un fruit de son professorat.

Mais, d'après la mode de l'époque à laquelle nous avons déjà fait allusion, Érigène a aussi sacrifié à la Muse lettrée, et nous possédons effectivement de lui un certain nombre de poèmes qui portent, en tout point, la marque de son esprit : il n'est donc guère possible de douter de leur authenticité. Mais tous sont des poèmes d'occasion, les uns en distiques, et c'est le plus grand nombre; les autres en hexamètres ; la plupart d'entre eux sont adressés à son protecteur Charles le Chauve. Il semble qu'Érigène ait, chaque année, aux principales fêtes de l'Église, notamment à Pâques, offert au monarque un tribut de sa muse; car bon

1. « Nullum peccatum est quod non se ipsum puniat, occulte tamen in hac vita, aperte vero in altera, quae est futura. (C. XVI, § 6.)

2. *De divisione nat.* (l. V., c. 29), où l'on trouve aussi ces lignes : « Ubi Judas Salvatoris nostri proditor torquetur? Numquid alibi nisi in sua polluta conscientia, qua Dominum tradidit? »

nombre de ses poèmes traitent ou du crucifiement, ou de la résurrection, ou de la descente de Jésus-Christ aux enfers, ou de la fête de Pâques. Le poète ne manque jamais d'y ajouter les vœux et les prières qu'il fait pour le roi. Un de ces poèmes (*De Verbo incarnato*) est un cadeau de Noël. Ces poèmes ont, dans des proportions diverses, un intérêt réel, mais qu'on a peu reconnu jusqu'ici, à ce qu'il paraît : c'est qu'en eux se reflète, quoique dans certains traits seulement, le système philosophique de l'auteur (1). C'est surtout le cas de celui dont nous avons parlé en dernier lieu. Mais la majeure partie d'entre eux est sans valeur poétique ; dans la description seule de la descente aux enfers, notamment dans le poème : *Christi triumphus de morte ac diabolo*, le style s'élève parfois à une éloquence vraie et pleine de vigueur. Il faut remarquer que le démon désigne dans ce poème (v. 63 sq.) « la poitrine juive, cet abîme rempli de vices », comme son dernier asile, sa seule consolation; c'est par la bouche de ce peuple rapace et détesté du Christ qu'il veut répandre tout son venin. On pourrait se demander si cette haine des Juifs, dans Érigène, est un motif personnel? En tout cas, malgré toute sa philosophie, la tolérance n'était guère son fait. Nous devons encore faire remarquer tout spécialement un poème où le poète chante les louanges d'Irmindrude, épouse de Charles. Il exalte, entre autres choses, son élocution pleine de grâce et d'érudition, son habileté dans les travaux de la main (2), ses lectures savantes et même ses talents politiques (3). Au point de vue de la forme, il faut louer la facilité des vers coulants d'Érigène et l'absence

1. On trouve aussi, dans quelques-uns de ces poèmes, des allusions à l'histoire contemporaine, aux guerres de Charles contre ses frères et aux incursions des Normands.

2. *Laudes Irmindrudis*, v. 7 sq.:

Ingens ingenium, perfecta Palladis arte
  Auro subtili serica fila parans.
Actibus eximiis conlucent pepla mariti,
  Gemmarum serie detegit indusias.
Miratur fugitans numquamque propinquat ἀράχνη,
  Quamvis palladios aequiperat digitos.

Cf. avec cela plus haut, p. 217, rem. 3.

3. Quid causas regni dicam, quas ipsa perita
  Disponit vigili pectore praecipuo? *Carm.* IV, v. 21 sq.

de tout galimatias irlandais ; par contre, il aime souvent à agrémenter sa diction poétique de termes grecs ; bien plus, on trouve dans ses poèmes, intercalés ou bien y faisant suite, des vers grecs tout entiers, procédé que ses disciples ne manquèrent pas d'imiter. Il s'est même conservé, quoique parfois en fragment seulement, des poèmes grecs composés par Érigène à la louange de Charles; ils sont, il est vrai, peu réussis ; mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'ils contiennent tous, en partie, une traduction latine interlinéaire.

CHAPITRE TREIZIÈME

PRUDENTIUS. FLORUS. AUDRADUS

Le livre d'Érigène sur la prédestination souleva, nous l'avons dit, la plus vive opposition. Mais, parmi les adversaires du philosophe, c'est Prudentius, évêque de Troyes et ancien ami d'Érigène, et Florus, diacre de Lyon, qui sont au premier rang. Prudence (1), Espagnol d'une noble origine et dont le nom originaire est *Galindo*, avait été élevé à l'école de la cour de Louis le Débonnaire (2). Distingué par son érudition et sa pénétration d'esprit, il reçut l'évêché de Troyes, entre 843 et 846 il; mourut en 861. Dans son livre : *De praedestinatione contra Joannem Scotum*, il nous fournit un témoignagne de ces qualités que nous lui avons décernées; il entreprend d'y réfuter, les unes après les autres, dix-neuf propositions du livre d'Érigène, que Wenilo, archevêque de Sens, avait dénoncées comme hérétiques. On trouve dans cet écrit l'éloquence de la colère du théologien, colère que grandissait encore peut-être l'amitié d'autrefois entre l'auteur et Érigène. Toutefois

1. *Prudentii opera* dans la *Patrol. lat.* de Migne, tome 115. Paris, 1852; — Girgensohn, *Prudentius und die Bertinianischen Annalen*. Riga. 1875 ; — Dümmler, *Gedichte an Prudentius*, dans la *Zeitschrift f. deutsch. Alterth. N. F.* IX, p. 76 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 314.
2. Voy. Dümmler, *N. A.*, p. 85.

cet auteur a plus d'intérêt pour nous en sa qualité d'historien par la part qu'il prit à la continuation des annales impériales dans la France de l'ouest.

Nous l'étudierons plus loin sous ce point de vue.

Florus (1), élève de l'Église de Lyon, professeur ensuite de l'école de la cathédrale et diacre, occupait dans cette ville, déjà sous saint Agobard, une position influente ; la renommée de son érudition pénétra, déjà à cette époque, jusque dans la Germanie, où le jeune Walahfrid, nous l'avons vu (2), lui décerne des éloges. Wandalbert lui-même exalte sa connaissance de la Bible et les trésors de sa bibliothèque qui lui étaient d'une grande ressource (3). Ce qui contribua le plus à lui faire cette réputation de savant, ce fut son livre sur le canon de la messe, qu'il intitula lui-même : *De actione missarum*, compilation savante de passages des Pères de l'Église (4) ; et surtout son Martyrologe dont nous avons déjà fait mention (5), et dans lequel l'ouvrage de Bède reçut un développement considérable (6). La date de sa mort ne nous est pas plus connue que celle de sa naissance.

C'est au nom de l'Église de Lyon que Florus écrivit son livre contre Érigène, livre dont le titre seul annonce déjà le ton indigné sur lequel il est écrit : *Libellus Flori adversus cujusdam vanissimi hominis, qui cognominatur Joannes, ineptias et errores de praedestinatione et praescientia divina et de vera humani arbitrii libertate*. Il est composé comme celui de Prudence : l'auteur met en avant une série de sentences prises textuellement dans l'ouvrage d'Érigène, afin de les réfuter

1. *Flori, diaconi Lugdunensis, opera accur. Migne* (Patrol. lat. 119) ; — Georg Fabricius, *Poetarum veter. ecclesiast. opera christiana*. Bâle, 1564. On trouve, p. 729 sq., les poèmes faussement attribués à un certain *Drepanius* Florus ; — *Histoire littér. de la France*, t. V, p. 213 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 296 sq.

2. Voy. plus haut, p. 180.

3. Voy. plus haut, p. 208-209.

4. Mais qui montre que Florus était un adversaire de la manière de voir de Radbert.

5. Voy. plus haut, p. 145.

6. Quelque peu facile qu'il soit aujourd'hui de distinguer avec certitude ce qui appartient à Florus de ce qui appartient à l'ouvrage fondamental de Bède.

une à une en s'appuyant sur la Bible, comme aussi sur les écrits des Pères. Ces deux écrits, celui de Florus et celui de Prudence, offrent encore ceci d'intéressant qu'on voit apparaître en eux, pour la première fois, au moyen âge proprement dit, la théologie en lutte avec la philosophie; cette lutte devient des plus violentes, dès le début. Érigène, comme il s'en vante lui-même et comme le dit aussi Florus dans la préface, lutte avec des raisons humaines et philosophiques, vu qu'il ne s'appuie point sur l'autorité de la sainte Écriture, ni sur celle des Pères : c'est donc avec raison que les théologiens ne le regardent pas comme un des leurs.

Pour nous, qui nous occupons ici de l'histoire générale de la littérature en Occident, Florus n'a de valeur directe que comme poète. C'est plus, en effet, qu'un versificateur ordinaire ; il a le souffle du génie poétique, ainsi qu'en témoignent non seulement l'aisance facile de ses vers métriques, mais même quelques poèmes, parmi ceux qui nous restent et qui sont vraiment pleins de mouvement. Le plus remarquable, comme aussi le plus intéressant, parmi eux, est un poème politique en cent soixante-douze hexamètres, sous ce titre : *Querela de divisione imperii post mortem Ludovici pii.* Florus, comme du reste le clergé, le haut clergé notamment, tenait pour l'unité de l'empire ; aussi trouve-t-il ici des expressions éloquentes et saisissantes pour nous dire la douleur vraiment profonde que lui cause la décadence de la création de Charles le Grand. « Montagnes et collines, » s'écrie-t-il au début, « forêts, fleuves et fontaines, rochers escarpés et vallées profondes, pleurez la nation des Francs, qui, élevée autrefois par la munificence du Christ à l'empire universel (*imperium*), gît maintenant sur le sol, couchée dans la poussière ! (1). » Les éléments doivent ressentir de la douleur et plaindre les hommes, parce que les cœurs des hommes sont glacés. Partout gronde le fléau de Dieu ; la désolation règne partout; le lien de la paix est entièrement mis en pièces par une haine implacable ; tout l'orne-

1. Montes et colles, silvaeque et flumina, fontes,
Praeruptaeque rupes, pariter vallesque profondae,
Francorum lugete genus: quod munere Christi,
Imperio celsum jacet ecce in pulvere mersum.

ment du royaume est noirci par la fureur des passions! Le poète montre ensuite comment l'Église et l'État tombent en ruine ; comment l'impiété et l'anarchie font des progrès, grâce aux guerres civiles en permanence; comment le peuple souffre de ses pillages perpétuels, et comment la noblesse en désaccord se déchire elle-même. Déjà les mortels ne craignent plus ni rois, ni lois; ils se précipitent, les yeux fermés, vers le chemin qui conduit à l'enfer.

Et maintenant, le revers de la médaille. Combien l'Empire était florissant autrefois, alors qu'il y avait encore un seul prince, et un seul peuple soumis à ce prince (1); lorsque la loi et la paix régnaient à l'intérieur, que l'Église, au moyen de conciles, de sermons et d'écoles, faisait sentir sa puissance moralisatrice, et que la force de l'Empire se manifestait à l'extérieur par la conquète et la conversion des païens! Le peuple des Francs était alors célèbre dans le monde entier; la renommée de ses vertus pénétrait, à cette époque, jusqu'aux dernières extrémités de la terre. Les Barbares, les Grecs, le Latium lui-même lui députaient leurs ambassadeurs. Devant lui, reculaient le peuple de Romulus et la mère des Empires, la célèbre Rome. La couronne de l'Empire du monde appartenait au prince des Francs. Mais maintenant, dans l'Empire divisé en trois, personne ne passe plus pour un Empereur complet (2) : *Pro rege est regulus, pro regno fragmina regni!* Vient ensuite une deuxième partie, de moindre valeur mais dans laquelle le poète révèle davantage le théologien : il rappelle ici d'abord de terribles phénomèmes dans le ciel, une éclipse de soleil et des comètes qui annoncèrent la guerre civile, et il pense que les prédictions des prophètes Ézéchiel et Amos s'accompliront de son temps, maintenant que le Christ ne trouve plus une place où reposer sa tête. Le poème se termine par une prière à Dieu; il lui demande de faire que tout le mal du monde serve à purifier les hommes. Dans nom-

1. Floruit egregium claro diademate regnum:
Princeps unus erat, populus quoque subditus unus.

2. Et regnum unitum concidit sorte triformi;
Induperator ibi prorsus jam nemo putatur.

bre de vers pleins d'élan, il témoigne aussi, chose rare à cette époque, de sentiments patriotiques.

Après ce poème, celui qui attache le plus est un de ceux qui sont adressés à Modoin; il contraste d'une manière singulière avec deux autres, dans lesquels Florus fait l'éloge de l'évêque d'Autun, comme savant et comme poète chrétien, et où il le remercie des épîtres poétiques qu'il lui a fait parvenir. Dans l'un (1) de ces deux derniers poèmes, Florus met en parallèle la muse chrétienne et la muse païenne; l'eau du Jourdain et la fontaine de Castalie; les palmes victorieuses du Christ, comme la branche d'olivier qui porte la paix, et le laurier d'Apollon; le Parnasse et Sion, le Carmel, le Sinaï; il y parle aussi de Job, de David, de Salomon et les présente comme prototypes. Le poème nommé en premier lieu (2) contient, par contre, l'accusation la plus violente contre l'évêque que le poète estimait tant autrefois. Mais Florus ne parle pas ici seulement dans son intérêt particulier; il s'exprime encore comme l'avocat courroucé de l'Église de Lyon. Modoin, qui jouissait d'une grande considération auprès de Louis le Débonnaire, avait, probablement en qualité de *missus*, obligé le bas clergé du diocèse de Lyon à comparaître devant le tribunal civil. Et pourtant Modoin avait été élevé dans l'Église de Lyon, qui était sa « mère nourricière » (*nutricula!*) (3). Le poète fait intervenir cette Église elle-même sous l'image d'une poule qui protège de ses ailes sa pieuse couvée; il lui fait défendre ses « anciens droits » à une juridiction particulière contre Modoin qui, semblable à un oiseau de proie, les menace, elle et ses petits. Malgré l'attaque violente, exprimée souvent en termes énergiques, Florus veut bien espérer toutefois, en ter-

1. Dans G. Fabricius, *l. c.*, p. 730 sq.

2. Dans Migne, *l. c.*, p. 253 sq. : *De injusta vexatione ecclesiae Lugdunensis*. Voy., pour l'explication, Maassen, *Ein Commentar des Florus von Lyon zu einigen der sogen. Sirmondschen Constitutionen. Sitzungsberichte der Wiener Acad. Phil. hist.* Cf. vol. XCII.

3. L'Église de Lyon, représentée ici sous l'image d'une poule, dit :

O fili Moduine, tibi (nam pignus et ipse
Es nostrum, nostro fotus et in gremio)...

et plus loin :

Agnoscisne, rogo, venerandae aenigmata *matris?*

minant, que Modoin ne lui gardera pas rancune, vu que les blessures d'un saint amour valent toujours mieux qu'un baiser perfide. Ce poème, composé d'environ cent soixante vers, est écrit en distiques, de même que les deux autres qui sont adressés à Modoin.

En dehors de quelques poèmes épistolaires dans le même mètre, parmi lesquels celui qui est adressé à Wulfin, grammairien d'Orléans et poète lui aussi, offre une forme attrayante (1), nous possédons encore de Florus bon nombre de poèmes religieux et de genres divers. D'abord deux poèmes sur les Évangiles, l'un, sur celui de saint Matthieu, l'autre, sur celui de saint Jean; l'auteur y expose brièvement le contenu de ces Évangiles, dans des hexamètres réunis en strophes de trois lignes; c'est une forme particulière à Florus. A ces poèmes s'en rattache un autre plus long aussi en hexamètres, qui est composé comme « Epigramma, » c'est-à-dire, ici, comme préface poétique pour un livre d'homélies de l'année entière : Florus y passe en revue tous les jours de fêtes de l'Église et il en montre la raison d'être. On trouve de plus, parmi ces poèmes, des dithyrambes : l'un, inachevé, est consacré aux actions (*gesta*) du Christ, et il se rattache par le mètre comme par le style, aux poèmes sur les Évangiles; un autre a également pour sujet Jésus-Christ, mais en tant que créateur et souverain maître de monde; écrit aussi en hexamètres (2), il renferme de bien jolis vers. Florus a encore composé des hymnes pour certaines fêtes déterminées de l'Église : citons une hymne en distiques, pour celle de l'ar-

1. Dans Fabricius, *l. c.*, p. 733. La belle écriture de Wulfin y est aussi spirituellement vantée :

Annuus excurrit revolutis mensibus orbis,
Quod tua vox nostris auribus insonuit,
Tam nitidis chartis, tam claris culta figuris.
Ut specimen cordis pagina pulchra daret.

Dans le neuvième distique il faut manifestement lire *vestrae* au lieu de *nostrae*.

2. Non réunis en strophes, mais bien en coupures d'un plus ou moins grand nombre de vers, comme les tirades françaises, chaque coupure débute par les deux vers :

O virtus aeterna Dei, quam machina mundi
Suscipit auctorem, cui servit terra polusque.

change saint Michel (1), et pour le « jour de naissance » des martyrs Jean et Paul, que Julien fit mettre à mort ; il y parle en détail de la mort qui frappa celui-ci comme châtiment (2). Un poème même, en vers hendécasyllabiques phaleuces, sur la translation des reliques des saints Cyprien, Speratus et Pantaléon, à Lyon, est, selon toute apparence, l'œuvre de Florus (3). Ce poème est en effet attribué à tort à saint Agobard. Je veux encore mentionner une traduction bien belle et très réussie, en vers hexamètres, des Psaumes XXII et XXVI, ainsi que du Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise, et qu'une belle élaboration du Psaume XXVII, dans le mètre ambroisien. Le style et la vérification des poésies de Florus s'élèvent partout au-dessus de celle de la plupart de ses contemporains, et maints passages, voire même des poèmes entiers, témoignent d'un vrai talent poétique et d'une éducation esthétique peu commune à cette époque.

Nous possédons aussi deux poèmes d'un autre ecclésiastique éminent de la France de l'ouest à cette époque, d'un ami d'Hincmar ; l'un du moins de ces deux poèmes offre un intérêt tout particulier pour l'histoire de la littérature. Cet ecclésiastique est Audradus, surnommé Modicus (4), lequel devint, en 843, chorévêque de Sens, mais qui perdit cette dignité, en 849, par suite du retrait général de cette fonction. En dehors de ses poésies, Audrade composa aussi un ouvrage en prose, *Liber revelationum*, dont il ne nous a été conservé que quelques chapitres ; encore ne l'ont-ils été, en partie, que par frag-

1. Dans Fabricius, *l. c.*, p. 728 sq.

2. Dans Migne, nº 3. Ces martyrs jouent aussi un rôle dans les *mystères* du moyen âge.

3. Ainsi que le croit également Dümmler, *op. c.*, p. 298, saint Agobard ne saurait, en aucun cas, être l'auteur de ce poème.

4. *Excerpta libri revelationum, quae Audradus Modicus scripsit*, dans Du Chesne, *Historiae Francor. Scriptores*, tom. II, Paris, 1636, p. 390 sq. ; — *Hincmari opusculum de fonte vitae*, ex ms. cod. Abbatiae Floreffiensis. Leyde, 1692, dans *Veterum aliquod Galliae et Belgii scriptor. opuscula sacra, numquam edita*, etc. (Edité par Cas. Oudin, qui attribue à tort le poème à Hincmar) ; — *Histoire littéraire de la France*, tom. V, p. 131 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 295 sq.

ments (1). Ces révélations sont des visions que l'auteur prétend avoir eues, et dans lesquelles le « Seigneur » lui apparut lui-même. Elles ont un but ecclésiastique et même une signification toute remplie d'actualité. Dans l'une (c. 8 et 9), le « Seigneur » demande compte à Louis le Débonnaire de la discorde qu'il a semée parmi ses fils et qui a causé beaucoup de mal aux fidèles; mais il approuve l'élévation de Charles le Chauve au préjudice de Lothaire, et il exhorte le premier, de même que Louis le Germanique et le fils de Lothaire, Louis, roi d'Italie, à remettre les églises en leur ancien état, à donner aux monastères les chefs qui leur conviennent (2), et à défendre à tous ses sujets le pillage et l'oppression de ces mêmes monastères. Entre les trois rois doit régner une paix éternelle. Au lieu de retourner leurs armes contre eux-mêmes, ils doivent s'efforcer de vaincre les infidèles et de conquérir leur pays; à chacun d'eux, il assigne, comme guide, « un prince de l'Église » ; à Charles le Chauve, saint Martin; saint Paul à Louis le Germanique, et saint Pierre au roi d'Italie. Le seigneur prophétise en même temps à Charles que, à cause des malheurs qui, par sa faute, ont frappé l'Église, il sera, l'année suivante, déshonoré par ses ennemis pendant la campagne de Bretagne; mais qu'il en reviendra la vie sauve. Il est ici fait allusion à la défaite du 22 et du 23 août 851, défaite qui força en effet le roi à une fuite honteuse et secrète (3). Audrade fait ensuite le récit (c. 15) d'une autre vision qu'il eut en 853, à sa demande même et d'après le désir de son archevêque; elle a pour but de faire annuler l'élection d'un clerc, antipathique à tous deux, que le roi avait nommé à l'évêché de Chartres : Audrade fait maudire, par le « Seigneur » qui lui apparaît, le jour de l'ordination de ce clerc. Mais Charles le Chauve se laissa d'autant moins effrayer de cette vision, qu'il avait tenu la précédente

1. Cap. 8, 9, 15, 18, 24. Le manuscrit, qui appartenait à Sirmond, a disparu.

2. « ... Et ecclesias meas restitueris in statum suum quo ordinavi eas, et unicuique ordini congruum suae religionis restitueris caput (cet ordre est certainement dirigé contre les abbés laïques) et ordini unicuique propriam legem tenere feceris. »

3. Voy., là-dessus, Dümmler, *Geschichte d. ostfrænk. Reichs*, vol. I, p. 333.

pour un mensonge. Il en fut puni, d'après l'avis de l'auteur, par une invasion des Normands, qui arriva peu de temps après.

Ce livre (c. 18) fait mention du plus remarquable des deux poèmes d'Audrade, poème qui est par conséquent antérieur au *Liber revelationum*. Le livre des révélations nous apprend qu'il a pour titre *De fonte vitae*; il comprend quatre cent quatre hexamètres. C'est à Hincmar qu'il est adressé : ce dernier, et d'autres aussi (par un poème, à ce qu'il semble), a convié le poète, son cher ami, à rechercher la source de vie qui lui a offert à lui-même une boisson réconfortante. Le poète acquiesce à cette invitation ; mais il ne peut pas pénétrer jusqu'à la source : le jour est déjà sur son déclin, et les larmes aux yeux, il prie le « Seigneur » de lui permettre d'étancher sa soif. Voilà qu'uue voix, celle « de la source de vie », lui répond : Nul mortel ne peut boire à la source sans avoir une coupe. Le poète décrit ici la grandeur et la forme de cette coupe, et le nombre sept joue dans cette description le rôle principal (1). C'est chez lui que le poète doit aller chercher cette coupe; et s'il n'en possède pas, il doit s'adresser à un jeune homme qui vient à la source et qui offre avec son eau des libations. C'est lui qui lui façonnera une coupe avec de l'argile (2); il lui expliquera aussi pourquoi la fête de Pâques tombe dans la pleine lune, après l'équinoxe du printemps, en sorte que trois fois sept jours forment la limite du jour de Pâques; il lui dira encore ce que signifient ce nombre et la lune. Le jeune homme prend le poète dans sa demeure, près de la source, et, le lendemain matin, il entonne un cantique « sur la source éternelle, le chiffre et l'heure » (3). Le jeune homme

1. Scilicet ut calamis septenis surgat ab imo,
Erigat et summum distinguens ansa cacumen,
Ora quidem totidem colli de vertice flagrent. v. 42 sq.

2. Il y décrit en détail comment il doit procéder. Le « figulus » auquel il pense ici est bien le Christ, quoique ce jeune homme ne puisse être ici le Christ lui-même. Cf., sur cette figure, vol. I, p. 474 et 558.

3. Incipe nunc mecum, coelestis gratia, carmen
Aeterni fontis, ciphri paschalis et horae. v. 53 sq.

Rapprochement du vers de Virgile (*Ecl.* VIII, 21) :
Incipe Maenalios mecum, mea tibia, versus.

De même que, dans Virgile, ce vers reparaît comme refrain à chaque alinéa, de même aussi les deux vers d'Audrade, à chaque alinéa du cantique :

chante d'abord la création, la première défense, sa transgression, l'éloignement d'Adam et d'Ève du paradis et de la source de vie. Dieu rappelle l'homme à cette source, qui est entourée de sept palmiers au fruit impérissable. Il doit, à son retour, demander son pardon, la contrition dans l'âme, et s'efforcer d'obtenir, par des vœux, des coupes pieuses de la source et par les fruits des palmiers, la délivrance des liens du péché. Mais l'homme suit à la source « mortelle » (1) le maître de la mort, et celui-ci fait faire des statues représentant sa propre personne, en même temps qu'il se fait adorer comme Dieu. Là-dessus, Dieu envoie ses prophètes à l'homme engagé dans l'idolâtrie : ils burent à la source, mais nul ne goûta le fruit des palmiers et ne put se défaire des liens du péché. Mais voilà que le fils de Dieu apparaît; comme il l'annonce, il est lui-même la source de vie; de lui et du Père procède le Saint-Esprit ; les palmiers le désignent, lui et ses dons multiples (2). Le démon, qui a entendu le discours de Jésus-Christ, se glorifie de sa puissance, basée sur le péché originel; il appelle à son secours la Mort, son amie et sa compagne. La Mort lui dit de lever son étendard ; pour elle, elle se charge de séparer le corps du Christ de son âme ; après cela, c'est l'affaire du démon de s'en emparer. Mais l'étendard du Christ est victorieux ; le fils de Dieu tue la mort et il prend l'enfer d'assaut. Au troisième jour, il s'élève des ombres en triomphateur. C'est ainsi qu'il a consacré la Pâque. Après cela, le poète explique le symbolisme des phases de la lune avant Pâques. La nouvelle lune est l'image de l'homme entièrement plongé dans

ici, les alinéas sont seulement plus longs. Toutefois il n'y est pas question de *hora* d'une manière spéciale.

(1) Sed mortis dominum letali fonte secutus
Excepit dignas tanto pro crimine poenas. v. 111 sq.

Et ensuite :

Hortis ut agnovit revocari (hominem) carmine (Dei) victum,
Fraude dolos acuit, figitque cacumine culmi
Mortiferum pomum, nexit calamoque draconem,
Extulit et virga signum, pomo colubroque
Ante patrem prolemque suam...

2. Par rapport à l'*Apocalypse*, c. IV, v. 5 : « Et septem lampades ardentes ante thronum, qui sunt *septem spiritus Dei*. »

les intérêts matériels; mais les deux semaines qui précèdent la pleine lune signifient les temps qui précédèrent la venue de Jésus-Christ : la première, l'époque antérieure à la loi; la deuxième, l'époque de la loi. Après une courte récapitulation, le jeune homme termine son cantique par une exhortation à Audrade, lequel achève lui-même son poème.

L'autre poème d'Audrade, qui n'a pas encore été imprimé, forme un ouvrage volumineux. C'est la passion de saint Julien et de ses compagnons : *Passio beatorum Juliani et sociorum ejus*. Cet ouvrage comprend environ onze cents vers (1). Il renferme quatre livres, dont le premier, le plus court, est en distiques; les trois autres sont en hexamètres. Ce Julien est le même qu'a déjà célébré Aldhelme (2); c'est en Orient, en Égypte ou en Syrie (à Alexandrie ou à Antioche) qu'il souffrit le martyre, sous Dioclétien et Maximien. Comme jour de sa mort, on donne le 8 ou le 6 janvier; c'est cette dernière date qu'adopte notre poète. De noble famille, Julien fut marié de bonne heure par ses parents à Basilissa, jeune fille de parents illustres. Mais tous deux convinrent de conserver la virginité. Après la mort de leurs parents, ils employèrent leur fortune, très considérable, à la fondation de monastères pour les hommes et pour les femmes, qui, d'après la légende, accoururent par milliers à leur appel. Comme les deux saints eux-mêmes, ils furent tous martyrisés.

CHAPITRE QUATORZIÈME

MILO. HEIRIC.

Deux poètes encore se distinguèrent dans la France de l'ouest; ce qui le prouve, c'est qu'ils trouvèrent beaucoup de

1. Voy., sur le manuscrit (dont je n'ai pu prendre qu'une rapide connaissance), Dümmler, p. 296. On trouve la légende dans les *Acta SS. Boll.*, 9 janvier, tom. I, p. 575 sq.
2. *De laudibus virginitatis*, c. 26, et *De laudibus virginum*, éd. Gilles, p. 170 sq. Voy. aussi vol. I, p. 659.

crédit auprès de leurs contemporains, et même, en partie, dans les siècles à venir. Tous deux étaient en même temps célèbres comme professeurs, comme érudits et même comme philosophes. L'un d'eux est MILON (1), moine du couvent d'Elnon ou Saint-Amand, près Tournai; ce monastère est bien connu encore par les précieux manuscrits qu'il nous a conservés. Milon était un disciple de Haimin, moine lettré de Saint-Waast, près d'Arras, lequel était lui-même un élève d'Alcuin et s'était essayé, comme écrivain religieux, en faisant le récit des miracles du fondateur de son monastère. Milon avait, très jeune encore, endossé le froc; il devint prêtre plus tard (2). C'était un homme d'une érudition très étendue (3) et d'un talent varié; il semble même avoir sacrifié aux arts (4). Aussi lui confia-t-on, dans son monastère, l'éducation de deux fils de Charles le Chauve, Pépin et Drogon; la mort les ayant ravis de bonne heure, il composa pour eux une épitaphe pleine de sentiment. C'est encore à lui que son neveu Hucbald, qui devint plus tard célèbre par son érudition et surtout par ses connaissances musicales, dut sa première éducation. Il mourut en 872 (5).

Milon a composé deux grands ouvrages poétiques, l'un dans sa jeunesse (6), vers le milieu du siècle (7) l'autre, peu de

1. *Acta Sanctor. Bolland.*, éd. Henschen, 6 février, t. I. (*Vita Amandi*); — Desplanques, *Etude sur un poème inédit de Milon, moine de St-Amand d'Elnon.* (Extrait des *Mém. de la société des Sciences*, etc. de Lille.); — *Histoire litt. de la France*, tom. V, p. 409 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 521.

2. C'est ce que nous apprend son poème *De sobrietate* (l. II, v. 916) : « Port etiam sumptam juvenili aetate cuculam... », et, v. 921 : « Jusque ministerii sacris altaribus apti indignus sumpsi. »

3. C'est ainsi que les sources le désignent, à plusieurs reprises, comme *philosophus* ou bien *sophus*, par exemple les *Annal. Elnonens. Major.*, ainsi que son *Epitaphium*.

4. En faveur de ses connaissances musicales plaide le fait de le voir maître de musique d'Hubald, peut-être aussi celui de le voir, dans son *Carmen de sobrietate*, énumérer les divers instruments de musique (voy. plus loin ce passage). Quant aux arts plastiques, on fait remonter à lui l'ornementation de deux missels de sa Vie de saint Amand : il a, de plus, dédié à Charles le Chauve deux poèmes avec figures tout à fait artistiques.

5. D'après le *Necrolog. Elnon.*, tandis que les *Annales Elnon.* donnent 871.

6. Le poète dit lui-même (*Vita Amandi*, l. I, c. 3, § 15) : « Aptum opus ut juvenis juvenem laudare mererer. »

7. Voy. Dümmler, p. 523.

temps avant sa mort. Le premier est la Vie de saint Amand (*Vita S. Amandi*), fondateur du cloître d'Elnon, en dix-huit cents hexamètres. Cette Vie suit pas à pas, dans les points principaux, la Vie, plus ancienne et en prose, de Baudemund, dont nous avons parlé (vol. I, page 648) et que Milon du reste compléta en prose, lui aussi (1). Ce poème, comme le montre un joli *Prooemium* en distiques, fut composé sur l'invitation des moines du couvent et offerte par Milon, comme hommage de son cœur, à saint Amand, le jour de sa fête. Il est dédié à son maître Haimin (2), lequel, dans la réponse qu'il fait à Milon, le recommande de la manière la plus chaude ; il ne pèche, dit-il, ni contre la foi, ni contre les règles de l'art métrique ; Haimin tranquillise en même temps l'auteur à l'endroit de la critique envieuse qui le préoccupait beaucoup.

Le sujet du poème ne manque pas d'intérêt, car saint Amand était, en effet, ainsi que nous l'avons remarqué auparavant, un des principaux missionnaires du VIIe siècle; il exerça son apostolat dans des pays très divers et très éloignés les uns des autres, circonstances qui ne pouvaient que favoriser le récit poétique. Or, si Milon ne sut pas en profiter complètement, il est vrai de dire néanmoins que cette Vie métrique a un attrait bien plus grand que beaucoup d'autres. Elle comprend quatre livres. Dans le premier, l'auteur commence par parler du Saint en qualité de successeur des Apôtres; il fait ensuite un tableau de son origine, de sa vie d'anachorète dans une île pendant sa jeunesse, de son entrée dans l'état ecclésiastique et de son premier pèlerinage à Rome, pendant lequel il sentit sa vocation de missionnaire. Dans le deuxième, il nous dit comment il fut ordonné évêque-missionnaire; il nous raconte ses premiers travaux apostoliques dans la Gaule, sa patrie, son second voyage à Rome, et ses prédications heureuses dans le pays de Gand; à cette occasion, l'auteur parle (c. 12), avec grands éloges, de saint Bavon, ami et successeur de saint Amand dans cette mission de Gand. Le livre troisième contient

1. C'est ainsi qu'il est dit, dans son *Epitaphe* : « Et sanctum pulchre depinxit Amandum, Floribus exornans, *metro prosaque* venustans. »
2. Voy., à son sujet, *Histoire littéraire de la France*, t. IV, p. 515 sq.

l'expédition du Saint au pays des Slaves du Danube, son bannissement par le roi Dagobert et le rappel honorable dans le pays des Gaules, qui le suivit. Il nous parle ensuite de son épiscopat, de courte durée, à Maëstricht : l'opposition du clergé le força à s'en démettre, pour se retirer dans une île de l'Escaut. Le livre quatrième enfin nous montre saint Amand prêchant l'Évangile aux Basques, retournant ensuite en Gaule, fondant des monastères, opérant diverses guérisons, et trouvant enfin à Elnon, devenu sa résidence principale, la mort et le tombeau. Les autres livres contiennent également quelques récits de miracles isolés et qui forment, en partie, de longs épisodes.

La division en quatre livres, répartis eux-mêmes en chapitres, n'a d'abord d'autre but que de faciliter la tâche de l'écrivain, comme celle du lecteur, ainsi que l'auteur le dit lui-même au début du livre deuxième. Au commencement du livre quatrième, il en donne, il est vrai, une raison plus profonde et qui semble lui avoir d'abord échappé : le nombre des livres, dit-il, doit correspondre à celui des quatre évangiles. Il a par là, en effet, introduit un certain ordre dans la matière, vu surtout qu'il fait précéder chaque livre d'une considération préliminaire qui le prépare. Ce point de vue auquel il se place, par égard pour le public, dans la division de son ouvrage, devait aussi influer sur le style de Milon : ce n'est point pour les savants, les « maîtres » qu'il écrit ici, mais pour tous les moines, desquels il désire se faire comprendre : aussi a-t-il, comme il le dit dans la dédicace (1), évité des constructions difficiles, qu'il eût été, lui aussi, à même de faire. Cela donne effectivement à son poème un avantage décisif sur d'autres Vies de Saints de cette époque, dont nous citerons un exemple tout à l'heure. La diction est, en général, simple, naturelle, intelligible, facile et sans emphase ; à tout prendre, elle est correcte, de même que la versification, en sorte que, si l'on se place au point de vue de cette époque, on n'y découvre pas la moindre trace de cette « rusticité » dont s'excuse le poète dans

1. Cf. aussi, au début du livre deuxième : « Non opus hoc orbis recitandum mitto magistris, » etc.

la dédicace. Milon s'entend du reste à relever le style par les moyens de l'art, non seulement à l'aide d'apostrophes (qu'il ne prodigue que trop fréquemment, par exemple au deuxième livre) et à l'aide de comparaisons, qui n'en sont que plus rares, mais encore par des peintures détaillées : témoins, la rencontre du serpent (l. I, c. 2), la tempête sur mer (l. II, c. 8) et l'éloge d'Elnon (1), monastère qui apparaît tout aussi riche en biens matériels que moraux (l. IV, c. 4). C'est dans de telles descriptions, comme aussi en dehors d'elles, qu'il est facile de reconnaître l'élève intelligent de Virgile. Toutefois, Milon ne saurait manquer de faire remarquer la vanité stérile de la poésie antique et de mettre le sujet de son ouvrage au-dessus de celui de l'*Enéide* (2). Cette manière de voir est aussi complètement partagée par Wulfaius, son condisciple auprès de Haimin, dans une recommandation en vers qu'il ajouta au poème de Milon et qui nous montre, en même temps, le crédit que cet ouvrage trouva, à cette époque, parmi les principaux membres du haut clergé. Faisons encore remarquer, au point de vue de la forme, que Milon emploie parfois l'allitération comme ornement poétique, la poussant même jusqu'à l'exagération (3).

1. Le monastère, qui fut spécialement appelé plus tard St-Amand, d'après son saint patron, avait d'abord le nom de Elnon, d'après la petite rivière voisine, comme il est dit (§ 12) : « Locus est de flumine dictus. »
2. Voy. le *Prooemium*, v. 21 sq. et l. II, c. 1, § 1.
3. Mais qui montre bien que, même dans les autres passages, l'allitération n'est pas l'œuvre du hasard. Comme exemples de cette exagération, citons spécialement (l. I, c. 1, v. 14 sq.) :

Pastores pecorum primi pressique pavore
Conspicuos cives carmen caeleste canentes
Audivere astris arrectris auribus : auctor
Ad terras, etc.

On trouve donc ici l'allitération des voyelles elles-mêmes. Il est important de remarquer que le vers, qui suit le dernier de ceux qui sont allitérés, débute toujours lui-même par la même allitération. Mais, généralement, l'allitération est restreinte à un seul vers dans le même passage, et ne se montre pas dans plusieurs de suite, comme dans l'exemple ci-dessus, par exemple (l. II, c. 1, v. 20) ;

Petrus piscator populos piscando poetis
Praefertur cunctis, etc.

L'autre poème, que Milon composa après avoir renoncé, depuis longtemps déjà, aux productions poétiques (1), est un ouvrage bien plus original et d'une nature didactique. Il est intitulé *De sobrietate* (2), et comprend deux livres, dont le premier a neuf cent quatre-vingt-deux, et, le deuxième, mille quatre-vingt-seize hexamètres; chacun d'eux est en outre divisé en un grand nombre de chapitres. L'ouvrage est précédé de deux dédicaces à Charles le Chauve : l'une en trente-huit hexamètres, est du poète lui-même; il y espère, d'après l'exemple des poètes de l'antiquité, recevoir du « roi » très illustre une récompense pour ses vers; l'autre, en trente distiques, est adressée à l' « empereur » (c'est dire qu'elle a été écrite après 875) par Hucbald qui, exécutant l'ordre que lui a donné son oncle sur son lit de mort, fait tenir le poème à Charles.

Le poète commence son ouvrage en nous faisant connaître les circonstances extérieures qui lui ont donné lieu. Un jour qu'il était à l'église, il fut vivement saisi, pendant les vèpres, par le chant du psaume CXXXVI : *Super flumina Babylonis* ; l'expliquant alors en lui-même d'une manière allégorique, il voit, dans le peuple juif exilé de la Terre promise, l'humanité bannie du paradis et obligée, comme lui, de pleurer sa destinée. Il se résout donc à composer une complainte semblable, qui le rendrait meilleur, lui, et, avec lui, les autres (v. 32 sq.). Après avoir fait la description du temple de Salomon, objet des soupirs des Juifs, le poète continue son explication allégorique : pour lui, Nabuchodonosor, c'est Satan

Nous verrons, dans le volume suivant, comment un élève de Milon, Hucbald, poussa jusqu'à une extravagance ridicule ce jeu métrique.

1. Il est dit (*De sobr.* l. II, v. 964 sq.) :

> Hinc me *desuetis* repetentem carmina rithmis
> Musa sagax olim, jam nunc ignava tepescens,
> Ammonuit, etc.

2. C'est ainsi que le poète dit lui-même (l. II, v. 1086) : « Qui scripsi geminos *de sobrietate* libellos ; » tandis qu'un manuscrit du IXe siècle, le plus ancien, porte ce titre curieux et officiel, pour ainsi dire : « Utilia tela sacrae parcitatis Adversus coquum Babylonis De divinae scripturae pharetris Educta, studio Milonis Coenobitae Amandi almi Ac beati Christi praesulis. » Ce titre s'expliquera par l'analyse que nous donnons de l'ouvrage.

lui-même, et son cruel général Nabuzardan, ce « cuisinier, » comme il l'appelle, puisqu'il fit servir les vases sacrés du Temple aux usages de la cuisine, c'est la *Gastrimargia*, par qui déjà nos premiers parents furent séduits. Quant à Babylone, c'est la confusion de nos crimes (1). Le poète veut montrer ensuite (v. 126) l' « honneur » de la sobriété et la réprobation que mérite le vice contraire, à partir du commencement du monde, en s'appuyant sur l'Ancien Testament. Il parle d'abord de la chute d'Adam et d'Ève. Pendant le déluge, la *Gastrimargia* reparaît de nouveau sous la forme du corbeau que députe Noé et qui ne revient pas, retenu qu'il est par les corps décomposés qu'il dévore. Le patriarche lui-même ne pratique la sobriété que tant qu'il reste dans l'arche. Loth faiblit aussi par son ivresse ; la gloutonnerie fait vendre son droit d'aînesse à Esaü. Le peuple juif, bien nourri par les cailles dans le désert, adore le veau d'or. Par contre, comme types de sobriété apparaissent Samson, qui tire du miel de la gueule d'un lion, Élie, Élisée, Daniel, Judith, Esther, les sept Maccabées : le poète fait l'histoire détaillée de Judith (v. 331 sq.).

La vertu et le vice ont toujours, depuis le commencement, existé l'une à côté de l'autre (v. 431) ; leurs représentants ont combattu les uns contre les autres, ainsi que le poète le prouve par des exemples de l'Ancien Testament. Ces exemples, le lecteur doit les graver dans son esprit et s'armer contre les attaques du serpent par les « chaussures des pères, » les boucliers de la tour de David, les harnais de la justice, le casque du salut. Or, la tour, qui conduit au ciel, et dont le Christ est le fondement (d'après l'*Epist. I ad Corinth.*, c. III, v. 10 sq.), doit être construite avec les trois vertus théologales (v. 551 sq). Par contre, il faut fuir les trois vices capitaux : *Invidia*, *Superbia*, *Avaritia*, dont l'auteur cite encore des exemples empruntés à la Bible. Les contrepoisons sont l'amour du prochain, l'humilité, l'aumône. Milon s'attarde davantage à l'avarice (v. 746 sq.), parce que c'est elle qui attaque un plus grand nombre de personnes, les rois comme les clercs, et qui engendre la plupart

1. « Quod Babylon signat, scelerum confusio nostra est » (l. I, v. 81) ; par rapport à la *Genèse*, c. XI, v. 9.

des vices. Afin de nous garantir contre elle et les siens, nous ne devons rien rechercher au delà de ce qu'exige la nécessité, mais donner tout le reste aux pauvres et amasser ainsi un trésor pour le ciel. Car la fin du monde n'est plus guère éloignée : et pourtant, on cultive peu la prédication ; l'on s'y rend avec peu d'empressement (v. 880 sq.). A la fin du premier livre, le poète revient à la sobriété : elle possède la vertu de vaincre le démon, tout comme la salive d'un homme sobre a celle de faire disparaître le venin du serpent.

De même que l'auteur, dans le livre que nous venons d'étudier, a emprunté à l'Ancien Testament les types de la vertu qu'il glorifie, ainsi les empruntera-t-il maintenant au Nouveau Testament pour le deuxième livre. Il débute par l'éloge de la vierge Marie, d'autant plus que la sobriété s'allie en elle à la chasteté (v. v. 86). Marie, à qui le poète donne ici les épithètes les plus variées du règne végétal et du règne minéral (1), surpassait Abraham par la foi et Daniel par le courage. Vient ensuite Anne la veuve, pudique comme une colombe, qui fut honorée précisément pour cela du don de prophétie. Après elle, c'est le tour de saint Jean-Baptiste : le poète consacre un long chapitre (v. 117, sq.) à sa passion, pour la peinture de laquelle (2) il fait usage de toutes les couleurs de sa palette (3). Jésus-Christ lui-même, en triomphant du Tentateur, nous a montré le vrai chemin ; avec sa grâce, nous pouvons le vaincre également. Le poète nous met ensuite en garde contre la

1 Cedrus, cypressus, platanus, nux, myrtus, oliva,
Myrra, storax, calamus, thus, balsama, cassia, nardus,
Onyx, cristallus, prasius, berillus, iaspis. V. 9 sq.

Plus tard (v. 44), il l'appelle encore : « Margarita micans praecellens unio gemmas. »

2. Dans la description du festin luxurieux d'Hérode, il est parlé des différents instruments de musique, v. 161 :

Ebrietas, luxus, petulantia, lusus inanis,
Harpa, lirae, citharae. psalteria, fistula, musae,
Cimbala, sambucae, simphonia, timpana, sistra.
Organicumque melos aptabat filia mortis,
Vipera vipereo saltatrix germine creta.
Sibilat ut serpens, ut regulus ore volucrem
Sorbeat, ad caput haec tendit fera bestia vatis, etc.

3. Ici se rattache une violente diatribe contre l'amour des femmes.

gourmandise et notamment contre l'ivrognerie, dont il dépeint les suites dans un tableau vivant et effrayant même au point d'amener le dégoût (v. 315 sq.). La sobriété, au contraire, nous accompagne au paradis; c'est elle que nous devons prendre pour maîtresse, car elle est la maîtresse des vertus cardinales elles-mêmes : c'est elle qui empêche les autres trois de faire un écart quelconque, la prudence de devenir sectaire, la justice de dégénérer en sévérité, la bravoure en cruauté (v. 441 sq.). Le Christ donna lui-même l'exemple de la tempérance, lorsqu'il prouva sa nature humaine. En nous réconciliant avec le Père, il est notre « Paix » (1). Nous ne devons demander que du pain, du poisson, un œuf : le premier signifie la charité; le deuxième, la foi; le troisième, l'espérance.

Le poète s'adresse ensuite à ceux qui sont tombés et les convie à se relever par le repentir et par la confession (v. 552 sq.) en rappelant l'exemple de saint Pierre, et en traitant avec détails la parabole de l'Enfant prodigue. Vient après et sans transition, l'éloge de la pudeur ou plutôt de la virginité, dont Marie est le type. Malheureusement, la virginité s'est enfuie au ciel, et « n'a laissé sur la terre que de rares traces de son culte. » Le vice, on le nomme nature, et un acte d'adultère éhonté reçoit des rires approbateurs ! Et cette faute atteint aussi les veuves et les religieuses; des prêtres eux-mêmes salissent leur étole (2). Celui qui veut être un diamant, doit se garer du sang de bouc, de la volupté qui le brise (v. 788). Les prêtres doivent avoir la pureté éclatante des ornements qu'ils portent à l'autel; sans cela l'hypocrisie ne les rend que plus coupables. Toutefois ce reproche, ou ce soupçon, ne s'adresse pas à tous : les bons reçoivent les éloges et les avertissements du poète. Celui-ci rentre ensuite en lui-même (v. 906 sq.), pour déplorer ses propres faiblesse qu'il exagère apparemment,

1. *Pax,* dont les trois lettres désignent la sainte Trinité : « P *patrem,* A *genitum*, quod Graecus nominat Alfa, X duplex, ab utroque venit quia Spiritus almus. » V. 514 sq.)

2. Vixque sacerdotes jam corde carere secundos
Flere decet, sed scire pudet qui crimine stolas
Non vitant maculare suas; reverentia celsi
Digna ministerii tenet hos non ulla, nec ipsa
Pollutis manibus sacranda offerre recusant. V. 770 sq.

celui qui prêche aux autres, doit agir d'après les leçons qu'il donne. Sa muse l'a convié à répandre ces plaintes, afin de prévenir ainsi l'éternité, par son repentir. Qui le protégera de l'enfer? Ce n'est que par la confiance qu'il a en sa foi qu'il espère être sauvé par la grâce de Dieu. Dans un épilogue, le poète enfin remercie Dieu, dont il exalte la magnificence, de lui avoir permis de mener son ouvrage à bonne fin.

Ce volumineux poème, auquel maints détails isolés et intéressants pour l'histoire de la civilisation donnent de l'attrait, nous témoigne bien en même temps de l'érudition théologique de Milon, laquelle était considérable pour cette époque, comme aussi notamment de sa grande connaissance de la Bible. La langue et la versification, quelque peu de cas que le poète prétende avoir fait de la quantité (1), révèlent un disciple intelligent des Anciens, qui s'entend aussi, à l'occasion, à faire parade de ses connaissances de la mythologie antique (2).

Un pendant très intéressant à cette Vie de saint Milon est une autre Vie composée par un de ses contemporains, plus jeune que lui et son compatriote; et cette dernière n'obtint pas moins de suffrages. Son auteur comptait, lui aussi, parmi les savants les plus remarquables de cette époque. C'est la vie de saint Germain, par Heiric d'Auxerre (3), moine du couvent dédié au saint dans cette ville même; saint Germain était, lui

1. En disant, dans l'épilogue, v. 1034:

Posthabui leges ferulas et munia metri :
Non puto grande scelus si syllaba longa brevisque
Altera in alterius dubia statione locetur ;
Quodsi, ut credo, nequid *carmen* jam jure vocari,
Sit satis huic saltem censeri nomine *rithmi*.

La fin du passage est digne de remarque. Que le jeu de l'allitération ne soit pas absent non plus de ce poème, il est facile de se l'imaginer, quoique l'exagération en soit moins fréquente : un exemple, dans lequel elle semble être au service de la mémoire, est au l. I, v. 979 :

Virtus viva valet vitiorum vincere virus.

2. Par exemple, l. I, v. 831 sq., où sont nommées, entre autres, les Harpies et les Furies.

3. *Acta Sanctorum Julii*, tom. VII, p. 221 sq.; — Kaulich, *Geschichte der scholast. Philosophie*, vol. I, Prague, 1863; — Prantl, *Geschichte der Logik*, vol. II, pages 41 sq.; — Sickel, *Lettre sur un mss. de Melk, venu de Saint-Germain d'Auxerre*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, Sér. V, vol. III; — Dümmler, *N. A.*, p. 528 sq.

aussi, un Auxerrois. Heiric était né, en 841, à Hery, près d'Auxerre; déjà, à l'âge de huit ans, il avait reçu la tonsure et il fut ordonné sous-diacre en 859 (1). Génie précoce apparemment, comme Walahfrid, Heiric n'était pas redevable au cloître seul de son éducation; bien plus, dans un poème à Hildebold (2), évêque d'Auxerre, il dit que les maîtres de sa jeunesse furent Loup et Haimon : le premier lui enseigna les lettres profanes, le second la théologie, et chacun d'eux, ajoute-t-il, était célèbre dans sa spécialité. Le premier est assurément l'abbé bien connu de Ferrières, dont nous avons déjà parlé; mais, par contre, je ne saurais dire qui pouvait bien être l'autre ; il n'est pas impossible qu'il appartînt également au monastère de Ferrières (c'est même ce qui est le plus vraisemblable), ou bien encore à la ville d'Auxerre elle-même (3). En offrant ce poème à son évêque, il lui offrit en même temps un fruit de son application au travail, un recueil de passages choisis de Valère-Maxime, Suétone, Solin, Julien de Tolède, saint Jérôme, saint Augustin, Bède, etc., passages que ses maîtres lui avaient communiqués dans leurs leçons. D'après une tradition, peu certaine il est vrai, du xe siècle (4), Heiric aurait aussi été l'élève de l'Irlandais Élias, évêque d'Angoulême, lequel, toujours d'après cette tradition, aurait eu lui-même Érigène pour maître. Cette tradition n'est point invraisemblable en tant qu'Heiric se montre effectivement très versé dans la philosophie de Jean Scot; bien plus, des gloses que nous possédons encore de lui et qui commentent d'anciens ouvrages philosophiques, notamment les Catégories

1. V. Sickel, *op. c.*, p. 35.
2. V. le poème dans Mabillon, *Vet. Analecta*, Paris, 1723, p. 423.
3. On ne saurait penser à Haimon d'Halberstadt, comme on l'a fait à tort ; déjà depuis 840, il était évêque de cette ville allemande, et le poème à Hildebold fut écrit avant 857, vu que ce dernier mourut à cette date. Or, comment Heiric aurait-il pu, avant l'âge de seize ans, étudier non seulement à Ferrières, mais encore en Allemagne, et cela dans la ville reculée de Halberstadt, tandis qu'il était moine à Auxerre ! Plusieurs, comme Kaulich, comme Prantl dont les ouvrages sont pourtant si remarquables, le font même étudier à Fulda, auprès de Haimon (ce serait donc même avant d'avoir encore vu le jour !) et font, de Haimon, un disciple de Raban, tandis qu'il a été son condisciple chez Alcuin : c'est Prantl qui émet ce dernier avis.
4. Dans Pertz, *Archiv. f. ältere deutsche Geschichtskunde*, vol. X. p. 333 sq.

pseudo-augustiniennes et Martianus Capella, Heiric se rattache à Érigène, mais non d'une manière absolue; il montre plutôt une certaine indépendance philosophique, en sacrifiant à une direction nominaliste bien prononcée. L'érudition de Heiric s'étendait aussi à d'autres domaines, tels que la chronologie et l'astronomie : c'est ainsi qu'il composa un opuscule sur la position et le cours des planètes, de même que des gloses explicatives, et en partie en notes tironiennes, sur le *Liber de temporibus*, de Bède (1). En outre, il collabora à une histoire des évêques d'Auxerre (2). Quant à ses connaissances philologiques, son poème notamment témoigne qu'il savait la langue grecque, ce qui nous ramène encore à l'influence d'Érigène et de ses disciples, et qu'il possédait l'art métrique. Un savant de cette valeur devait exercer également une grande action comme professeur : il fut considéré plus tard comme un des propagateurs de la tradition scientifique par excellence, comme le maître de saint Remi, le restaurateur de l'école de Reims, si célèbre dans la suite (3). Hucbald, lui aussi, est appelé son disciple. Il mourut, paraît-il, déjà en 876 ou en 877 (4).

Heiric venait à peine de quitter les bancs de l'école, comme il le dit lui-même, lorsqu'il entreprit, encore bien jeune, la Vie de saint Germain, *Vita S. Germani*; il le fit à la prière du jeune abbé de ce monastère, Lothaire, fils de Charles le Chauve, qui, encore enfant à cette époque, y faisait son éducation. Mais à peine l'ouvrage était-il commencé que Lothaire mourut (865); Heiric le laissa donc de côté pendant quelque temps; et, même après l'avoir terminé en 873, il hésita long-

1. Que ces gloses proviennent de Heiric, c'est ce qui ressort encore du fait d'avoir été écrites, en partie, en notes tironiennes; ce qu'on ne semble pas avoir observé jusqu'ici, c'est qu'il se qualifie lui-même de connaisseur de cette sténographie, dans le poème qui sert de dédicace à ces *Collectanea*, écrites elles aussi de cette manière; on y lit v. 15 sq. :

Haec ego tum *notulas* doctus tractare *furaces* (?),
Stringebam digitis *arte favente* citis.

2. *Gesta episcoporum Antisiodorensivm*. V. Wattenbach, *Deutschl. Geschchitsq.* I, p. 245.

3. Voy. plus haut, p. 315, rem. 4.

4. Sickel, *op. c.*, p. 315.

temps à le livrer au public. Il ne le fit pas avant 876, car, dans la dédicace qu'il en fait à Charles le Chauve et à laquelle nous empruntons ces renseignements (1), il lui donne le titre de *Caesar*. Cette dédicace d'Heiric a encore un intérêt particulier : l'auteur y donne, quoique d'une manière qui sent le panégyrique, plusieurs renseignements importants sur les encouragements extraordinaires que son roi accordait aux lettres et notamment à la philosophie : nous les avons mis à profit en temps et lieu (2). Si notre auteur y parle encore tout spécialement de l'émigration de philosophes irlandais dans la France de l'ouest, il nous donne par là une nouvelle preuve des relations étroites qui l'unissaient à eux.

Le fond de ce poème repose sur une Vie du Saint, écrite en prose et même, à tout prendre, en bonne prose ; cette dernière avait été composée, dans la huitième décade du v[e] siècle, par Constantius, prêtre de Lyon et ami de Sidoine Apollinaire (3). Saint Germain vécut lui-même jusqu'à 448, de sorte que Constantius fut encore son contemporain. La Vie, comme celle de saint Amand, offre un grand intérêt, même au point de vue historique ; pour n'avoir pas été missionnaire, saint Germain n'en a pas eu une vie moins agitée. *Germanus* était originaire d'Auxerre, qualificatif qu'on ajoute à son nom pour le distinguer des autres saints, ses homonymes, et il descendait d'une famille illustre. Aussi embrassa-t-il d'abord la carrière politique et arriva-t-il à de hautes dignités : mais voilà que, ce qui n'était pas surprenant à cette époque, il fut élu évêque (4). Après avoir accepté son élection, Germain changea complètement son plan de vie et se livra à l'ascétisme, en sorte que la renommée de sa piété ne tarda pas à s'étendre très loin, ainsi que celle de ses miracles. Il fit différents voyages en pays lointains ; il alla, par exemple, deux fois en Angleterre, afin d'y com-

1. A l'exception de l'année de l'achèvement de l'ouvrage, Heiric l'indique lui-même dans l'épilogue du poème où il donne son âge : trente-deux ans.
2. Cf. plus haut, p. 118.
3. L'authenticité de cette Vie est révoquée en doute, en ce qui regarde cet auteur, par Schoell, *De eccles. Briton. Scotorumque histor. fontibus*, p. 25.
4. Cf., par exemple l'élection de Sidoine, vol. I, p. 449.

battre les Pélagiens, ainsi que le désiraient les catholiques : ce fut dans un de ces voyages qu'il procura la victoire aux Bretons en guerre avec les Pictes, la seule qu'ils pussent remporter contre eux (429) et qui fut cause de la popularité spéciale dont notre saint jouit constamment parmi les Bretons. Les Armoricains s'étant révoltés, Aétius envoya contre eux une armée d'Alains pour en tirer vengeance ; mais Germain les détermina, par sa courageuse éloquence, à rebrousser chemin, et il s'achemina lui-même vers l'Italie afin d'obtenir de l'empereur, à Ravenne, l'amnistie de ce peuple. On lui fit un accueil des plus honorables, mais la mort vint le surprendre dans cette ville. Ses restes mortels furent transportés à Auxerre. Dans toutes ces expéditions, Germain donna des témoignages de sa puissance miraculeuse, en opérant surtout des guérisons.

C'est en prenant pour base cette vie, mais non sans s'y permettre quelques écarts (1), qu'Heiric composa son poème. Il le divisa en six livres : le premier va jusqu'à l'élection du saint à l'épiscopat ; le deuxième est consacré à cette élection ainsi qu'à une esquisse du caractère de Germain ; ses deux voyages en Angleterre forment le fond du troisième et du quatrième ; dans le cinquième, l'auteur nous dit comment son héros prit à cœur les intérêts des Armoricains et entreprit, en leur faveur, le voyage d'Italie ; le sixième enfin fait le récit de l'accueil qu'il reçut à Ravenne, de la mort qu'il y trouva et de la translation de son corps à Auxerre. Il se termine, comme épilogue, par une longue prière au Christ.

Chaque livre est précédé d'une préface, *Praefatio*, en vers ; le premier même en a deux : une *Invocatio* et une *Allocutio ad librum ;* ces préfaces offrent toutes des mètres très variés, lesquels sont en partie des combinaisons prosodiques tout à fait originales. L'auteur y fait preuve des connaissances profondes qu'il avait de l'art métrique des Latins et des Grecs, connaissances dont nous avons déjà dit un mot précédemment : ne va-t-il pas même jusqu'à donner la dénomination grecque

1. Par exemple (l. I, c. 2, § 32) lorsque le prédécesseur de Germain, Amator, désire être martyrisé, tandis que le modèle (§ 3) dit tout le contraire.

technique de la division de la strophe (1) ? En ajoutant ces préfaces, notre auteur n'a fait apparemment que suivre l'exemple de Prudence, et l'une d'elles-mêmes se rattache directement à une de ce poète (2) ; la variété des mètres témoigne également de l'influence que Prudence eut sur lui. Un seul toutefois parmi ceux qu'a employés le poète espagnol se retrouve encore ici. L'invocation, en effet, est écrite en vers hendécasyllabiques phaleuces, tels que nous les trouvons dans Prudence (Cathemerinon IV et Peristephanon VI, réunis ici, il est vrai, au nombre de trois pour former une strophe) ; mais il ne faut pas perdre de vue que l'Invocation est un éloge à la sainte Trinité, et que le poème de Prudence nommé en premier lieu débute aussi par un éloge semblable, tandis que le deuxième a du moins de grands rapports avec le nombre trois (3). A tout prendre et comparé à ses prédécesseurs chrétiens, à Boèce lui-même, et même d'une manière générale, Heiric se montre ici très original dans le choix des mètres et surtout des systèmes (4). Il n'est pas non plus sans avoir conscience de la valeur esthétique des mètres, quand il dit que la liaison des dactyles « légers » avec les spondées « moroses » est pleine de grâce (5).

C'est même par leur contenu que ses *poèmes-préfaces* forment la partie la plus originale de l'ouvrage ; nous y voyons, sous leurs rapports les plus divers, l'érudition et l'éducation classique d'Heiric. C'est ainsi que certains passages d'un fond purement chrétien trahissent facilement le disciple d'Erigène.

1. Par exemple dans l'allocution : « Δικώλῳ διστρόφῳ discursa. »

2. C'est la préface du l. IV, où il est raconté, d'après saint Matthieu (c. 14), comment le Christ s'avance sur les eaux pour sauver ses disciples et Pierre surtout, que la tempête menace d'engloutir ; c'est de la même manière que le Sauveur doit secourir le poète. Ceci nous rappelle la préface du L. I. *Contra Symmachum*, où Prudence raconte un autre voyage de saint Pierre sur mer, d'après les *Actes des apôtres* (c. 27). Cf. vol. I, p. 298.

3. V. vol. I, p. 287.

4. Les autres mètres employés par Heiric sont les suivants : *Allocutio* : phaleuce hendécasyllabique avec tétramètre dactylyque héroïque ; *Praef. libri II* : Asclepiadeum IV d'Horace ; *Praef. lib. III* : Versus asclepiad. majores ; *Praef. lib. IV* : strophes de quatre lignes ainsi formées : 1° -⏑⏑-⏑ ; 2° -⏑⏑-⏑⏑- ; 3° ---⏑⏑- ; 4° ---⏑⏑-⏑- ; *Praef. lib. V* : Pentapodie et Tripodie dactyliques ; *Praef. libri VI* hexamètre et penthémimètre dactylique.

5. *Praef. l. II*, v, 26 sq.

surtout si l'on fait entrer en ligne de compte les remarques qu'Heiric y ajouta lui-même, à ce qu'il semble. Ceci vise spécialement l'invocation et la préface du sixième livre. Dans celle-là, c'est l'invocation à la sainte Trinité qui y donna lieu; dans celle-ci, l'auteur fait l'éloge du nombre six, dont il explique la signification mystique, ce qui ramène encore à la Trinité. Dans ces deux poèmes, on rencontre fréquemment des termes grecs, et des vers entiers même enclavés dans le premier. Deux autres parmi eux témoignent chez l'auteur d'une connaissance de la mythologie bien extraordinaire pour cette époque : dans la *Praefatio V*, il raconte le sort d'Icare (1), lequel doit bien servir de leçon, à lui poète, qui, dans son entreprise sublime, ose se comparer à Icare; dans l'Allocution, il parle de la fable de Danaë. Même sans cela, cette allocution de l'auteur à son livre ne manque pas d'intérêt. Heiric craint de le voir faire son apparition en public sans être assez limé, sans l'être comme les ouvrages de Maron; la critique dont il peut être l'objet, voilà ce qui le trouble; il ne semble attendre des éloges que de moins profanes (2); il a peur enfin qu'après tant d'échecs il ne doive prendre le chemin de la boutique de l'épicier (3)! Puisse saint Germain lui épargner un tel déboire !

Dans la vie elle même, Heiric s'est efforcé, au moyen de descriptions et de tableaux poétiques détaillés, de relever l'intérêt que lui offrait déjà son modèle, par exemple, dans un sujet très attrayant à cette époque, le récit de la vie ascétique du héros, où l'auteur descend jusqu'aux plus profonds détails et où s'établit un contraste avec la vie antérieure, aisée et profane de son héros (l. II, c. 1); il faut citer encore, comme autres exemples bien remarquables, la description de la renommée, *Fama* (l. I, c. 2, § 31), qui montre plus d'un

1. Heiric traite ce sujet d'une manière indépendante, et rien ne rappelle le récit d'Ovide (*Métamorphoses*, VIII, v. 183 sq.)

2. Hic plausum manibus dabit profanis.

3. Tandem ludibrio subactus omni
Μυροχοπου trudere taberna,
Aut nardi modicum feres piperve
Et si quid chartis amicitur
Ignavis.

trait original : celle de la colère de Germain, description qui se rattache à la précédente et qui est traitée avec une grande vigueur de coloris ; ensuite, la peinture de la tempête sur mer, qui trahit manifestement l'élève de Virgile, tout en étant originale en partie (l. III, c. 3) ; le portrait caractéristique des Armoricains (1), et le récit de leurs angoisses (2) (l. V, c. 1). Dans la Vie elle-même, l'auteur montre çà et là sa connaissance de l'antiquité classique (3).

Quant au style, le poème de Heiric forme un contraste remarquable, si on le compare à celui de Milon : l'expression est souvent recherchée et maniérée, la construction embrouillée, en sorte que l'ouvrage est bien plus difficile à comprendre que celui de l'auteur de la Vie de saint Amand. Or, c'est précisément à cette difficulté de lecture savante que ce livre dut l'honneur d'être introduit dans les écoles des couvents, comme manuel de l'enseignement supérieur de la grammaire. Nous trouvons donc encore ici, dans les Vies de saints en vers, le contraste qui existe entre la légende traitée d'une manière savante et celle qui l'est d'une manière populaire, tout comme nous l'avons trouvé plus haut dans les Vies écrites en prose (4). Quant à la facture du vers, je dois faire remarquer qu'Heiric emploie lui-même fréquemment l'ornement de l'allitération, mais très rarement cependant d'une manière aussi exagérée et aussi fade que Milon (5).

Après ce poème, Heiric composa encore deux livres en prose, *Miracula S. Germani*, qu'il dédia à Charles le Chauve

1. Torva (gens), ferox, ventosa, procax, incauta, rebellis,
Inconstans, disparque sibi novitatis amore,
Prodiga verborum, sed non et prodiga facti,
Dicere plus, fecisse minus taxatur honestum.

2. Non conferre manum, non fines hoste tueri,
Non saltem tentare fugam sententia surgit :
Fingit quisque sibi varii discrimina leti
Solaque suspectae torquet dilatio mortis.

3. Voy. par exemple l. I, c. 1, § 25.

4. Voy. vol. I, notamment p. 479 sq. ; ce fait se présente aussi isolé et antérieurement dans la poésie. Voy. vol. I, p. 574.

5. Par exemple l. I, c. 3, § 38 : « Discite, doctores, decretorumque datores. »

en même temps que la Vie elle-même (1). Dans le premier livre, Heiric raconte les miracles passés sous silence par Constantius; et, dans le second, il fait le récit de ceux qui, de son temps même, ont été opérés par les reliques de saint Germain dans des occasions particulières, comme à l'occasion de la construction de la nouvelle église du monastère. C'est notamment dans le premier livre qu'on trouve le récit d'histoires vraiment extraordinaires que le prédécesseur avait à bon escient laissées de côté. Le style de cette prose elle-même se meut souvent dans des périodes difficiles; mais, en général, il nous témoigne, lui aussi, du haut degré d'éducation de l'auteur. Ceci n'est pas moins le cas d'un sermon en l'honneur de la fête du saint (2).

CHAPITRE QUINZIÈME

ÉGLOGUES ET ÉLÉGIES : AGIUS, ILDERICUS, BERTHARIUS.

Nous avons encore à dire un mot de quelques poèmes de la fin de ce siècle, parmi lesquels l'un du moins appartient aussi à la France de l'ouest (3). C'est une églogue de deux saintes

1. Cf. *Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 540.

2. On y trouve néanmoins une fois un jeu de rime qui mérite d'être cité: « Dicam hunc esse beatissimi Germani diem non *funebrem*, sed *celebrem*, non *lugubrem*, sed *salubrem*. » Remarquons encore qu'une hymne trouvée par Barth dans deux mss. à la suite de la vie de Saint Germain et publiée par lui dans ses *Adversaria* (l. XXXIV, c. 20,) a été attribuée à Heiric.

3. Comme Galatée invite à chanter, on pourrait croire aussi que le poème a vu le jour à Corvey; toutefois la découverte. à Corbie, de l'unique manuscrit, de même que l'éloge accordé à Corvey, parlent en faveur de la maison-mère. Le poème nous est parvenu, il est vrai, dans un très mauvais état de conservation; mais fût-il en bon état, je ne l'en regarderais pas moins, avec les éditeurs et avec les auteurs de l'*Histoire littéraire,* comme indigne de Radbert, auquel d'autres motifs nous empêchent, du reste, de l'attribuer. Le lien qui, dans le manuscrit, le rattache à la vie d'Adalhard est tout extérieur: c'est un très modeste *Sequitur*.

femmes, *Ecloga duarum sanctimonialium* (1), en hexamètres, qui se trouve dans un manuscrit de Corbie du xe siècle, à la suite de la vie d'Adalhard, de Radbert, poème funèbre et chant amébée à la gloire d'Adalhard, exécuté, comme le croit le poète, à l'occasion des funérailles de cet abbé, par la vieille et la jeune Corbeia : la première, son épouse d'après l'image de l'union du Christ avec l'Église, est ici appelée Philis, à cause de son amour pour la charité; la seconde, sa fille, a nom Galatea, à cause de la blancheur de son visage. Voilà ce que nous apprennent quelques lignes d'introduction, en prose. Galatée débute en conviant tous ceux des hommes qui sont sortis de l'enfance à s'unir à elle pour pleurer un père : c'est lui que doivent célébrer la langue vulgaire romane et la langue latine; bien plus, le Saxon lui-même doit faire entendre sa complainte (2). Aux obsèques d'Adalhard, les prêtres doivent chanter ses louanges, et, d'autre part, le peuple doit demander à Dieu d'avoir pitié de lui, de le recevoir en paradis. Philis répond : Qui resterait insensible en voyant un homme « élevé au dessus des étoiles » devenir poussière et disparaître sous le marbre dur; en voyant le rejeton de la maison royale, rejeton dont les vertus retentissent d'un bout de l'univers à l'autre, devenir la proie des vers? Et, là-dessus, Philis invite à son tour les hommes, les jeunes filles et les jeunes gens, à gémir et à pleurer. Galatée prie ensuite « Corbeia » son aînée, d'ensevelir le vieillard; elle parle ici de sa fondation par ce défunt, cet homme qui bâtit un couvent là où l'on sacrifiait auparavant au démon. Mais Philis exalte la jeune Corbeia à cause des brillants progrès qu'elle a déjà faits et dont elle a droit de se glorifier elle-même. Remarquons que le passage indique bien l'époque de la composition du poème (3). A ce dialogue viennent ensuite s'ajouter d'autres plaintes de la part de toutes deux,

1. Mabillon, *Acta SS. ord. Bend. Saec. IV*, Pars 1, p. 321 sq.; Dümmler, *N. A.*, p. 303 sq.

2. Rustica concelebret romana latinaque lingua,
Saxo quin pariter plangens pro carmine dicat.

Je lis « Quin » avec Diez qui s'étend sur ce passage dans ses *Altroman. Sprachdenkmalen*, Bonn, 1846, p. 78, remarque. Le mss. porte *qui*.

3. Vu que la composition eut lieu, par conséquent, longtemps après la mort d'Adalhard et longtemps après que Radbert eût écrit la vie de cet abbé de Corbie.

mais sans offrir rien de bien intéressant. Elles désirent enfin toutes deux être réunies à leur cher « Senior Menalcas » dans les espaces de la bienheureuse éternité.

Dümmler a déjà démontré que ce poème, outre d'autres réminiscences (du poème de condoléance de Fortunat à Chilpéric et Frédégonde (1), par exemple) en contint également et surtout des églogues de Virgile, comme on était en droit de le supposer de prime-abord ; mais nous pouvons aller plus loin et faire remarquer que l'idée elle-même et la disposition de ce poème sont empruntés à la cinquième églogue de Virgile. Là, deux bergers, Ménalque et Mopsus, chantent Jules César élevé au rang des dieux sous le nom de Daphnis : le premier pleure la mort du héros, le deuxième exalte son apothéose. C'est également ce qui a lieu, dans notre poème, par rapport à Adalhard, auquel on donne ici le nom de Ménalque (2).

Nous trouvons certains liens de parenté entre ce poème et une élégie, aussi en forme de dialogue, écrite à l'occasion de la mort d'une abbesse : la composition en remonte tout à fait à la fin de cette période, en 875, ou bien peu de temps après. Elle nous a été également conservée à la suite d'une Vie, en prose, de la sainte ; elle est écrite par le même auteur et à la même époque. C'est la Vie de Hathumode, *Vita Hathumodae*, écrite par son frère Agius (3). Ils étaient fils tous deux du célèbre comte Liudolf, aïeul des rois allemands de la dynastie saxonne (4). Ce comte ne se distingua pas seulement par ses qualités militaires et politiques, mais encore par sa piété dans l'exercice de laquelle il rivalisait avec son épouse. Leurs enfants suivirent leur exemple : c'est ainsi que cinq filles et un fils se consacrèrent à la vie ascétique. Ce dernier doit apparemment son nom (prénom dès le début) aux idées sérieu-

1. Cf. vol. I, p. 562.

2. Le nom de Philis est pris lui-même à Virgile qui, au v. 10, parle d'une *Phyllis*. Mais ce dernier paraît avoir été changé à dessein, afin de le mettre en harmonie avec φιλεῖν, car, dans la courte préface, il est dit : Porro aliam *propter amorem caritatis Philidis nomine*. Il faut donc conserver au texte *Philis* et ne pas le changer en *Phyllis*.

3. Dans les *Monumenta Germaniae histor. ed. Pertz script.*, t. IV, p. 165 sq. (*Praef.*) ; Dümmler, *N. A.*, p. 527.

4. Cf. sur lui Dümmler, *Gesch. d. ostfraenk. Reichs*, I, p. 349 sq.

sement religieuses qu'il manifesta de bonne heure; ou bien, était-ce un *puer oblatus*, auquel on avait donné ce nom au baptême lui-même? Quoi qu'il en soit, il devint moine, vraisemblablement dans le couvent de Lammspringe. Sa sœur Hathumode, élevée dans le monastère de Herford où elle avait pris le voile, fut élue, encore très jeune, abbesse d'un monastère récemment fondé par Liudolf et d'abord érigé par lui à Brunshausen, mais transporté bientôt après à Gandersheim. C'est là que Hathumode mourut d'une épidémie, en 874, dans sa trente-quatrième année (1). Agius, qui la chérissait particulièrement, était accouru près de son lit de souffrances et avait assisté à ses derniers moments. C'est comme souvenir de ses mérites et comme remerciement pour elle et pour le couvent qu'il composa cette Vie, afin de tracer à l'usage des religieuses un portrait de la défunte qu'elles regrettaient tant.

Cette biographie est des plus simples, et il ne saurait guère en être autrement, puisqu'il s'agit d'une jeune fille entrée au couvent dès sa plus tendre jeunesse; mais, dans chaque trait du récit, se reflète l'amour sincère et tendre d'un frère, et cet amour donne au style un charme individuel. Agius y parle d'abord de la naissance illustre de sa sœur, soit du côté du père, soit du côté de la mère; Hathumode fut « le fruit le plus doux de bons arbres issus d'une bonne semence. » Elle n'était encore qu'une enfant, et déjà elle méprisait la parure et les bijoux; par contre, elle apprenait avec d'autant plus de zèle et de son propre mouvement. Son séjour à Herford fut le temps le plus heureux de sa vie. Abbesse, elle agit tout autant par son exemple que par ses leçons : car « elle faisait elle-même ce qu'elle enseignait, et ce qu'elle enseignait, elle le faisait » (c. 7). L'auteur s'étend en détail sur sa maladie, qui devint d'autant plus dangereuse qu'elle soigna avec plus de

1. Il est dit dans l'Elégie (v. 350 sq.) qu'Hathumode avait le même âge que le Christ :

> Annorum siquidem triginta trium memoratur
> Quem simul annorum ipsa tulit numerum.

Dans la Vie, au contraire, il est dit (c. 29) : « Omnes anni vitae ejus fuerunt triginta quatuor. » Ici est comprise assurément l'année commencée et non achevée.

zèle, aussi longtemps qu'elle put se tenir debout, les religieuses frappées avant elle ; il parle des songes et des visions qu'elle avait, dans ses accès de fièvre, des soins délicats que lui prodiguèrent sa mère et ses sœurs selon la nature, et enfin de sa mort pieuse. Dans ce récit, on trouve maints tableaux auxquels l'amour que montre l'auteur pour approfondir les détails, imprime beaucoup de charme (1).

C'est également cet amour sincère pour sa sœur qui donne le ton à l'élégie, dont le fond principal repose sur un dialogue que le poète, peu de temps après la mort de la sainte, eut avec les religieuses qu'il voulait consoler. Celles-ci désirèrent la reproduction écrite de ce dialogue. Voilà donc pourquoi cette élégie est composée sous forme de dialogue. Agius invite les religieuses, dès le début, à ne pas s'abandonner outre mesure à la douleur, quelque justifiée qu'elle soit. Elles répliquent que cette douleur ne fait que répondre aux mérites de la bienheureuse, avec qui elles ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. Agius ne nie point la justesse de leurs plaintes : mais combien plus n'a-t-il pas perdu lui-même !... Il exprime ici leur amour fraternel en des termes bien beaux de simplicité et de vérité : Hathumode partageait avec lui et la joie et les chagrins ; avec elle il pouvait parler comme avec lui-même. La pensée seule de la savoir dans une vie meilleure est capable de lui offrir quelques consolations. Malgré cela, répondent les religieuses, elles ne peuvent sécher leurs larmes, parce que leur cœur soupire ardemment après celle que les yeux du corps ne peuvent plus voir. Agius objecte à cela que leurs plaintes affligent Hathumode elle-même. Le dialogue, qui offre isolément maints beaux passages où abondent de tendres sentiments (2), continue sur ce ton jusqu'à ce qu'enfin (v. 467)

1. V., par exemple, c. 21.
2. V., par exemple, v. 75 sq., où Agius dit :

Vos melius nostis, quanto me semper amore,
Quantis incolumis foverit officiis.
Vos nostis, quanta jam languida sedulitate
Qua anxietate meam gestierit faciem,
Quo desiderio susceperit advenientem,
Et quam mirandis mulserit obsequiis,
Qualiter alloquio fuerit dignata supremo,
Assidue nomen ingeminando meum.

les sœurs sèchent leurs larmes, en voyant qu'elle ne font que pleurer sur elles-mêmes, tandis qu'elles doivent plutôt se réjouir à la pensée que la bienheureuse a déjà atteint le port. Elles célèbrent son enviable destinée. Elles prient Hathumode de vouloir du moins les visiter en songe. Ensuite elles se recommandent à son frère, espérant bien qu'il continuera de les aimer et de les instruire. Agius accepte (1), et continue son récit au moyen de la transition suivante : les religieuses avaient fait remarquer (v. 493) qu'Hathumode peut maintenant intercéder pour les membres défunts de la famille, pour le père notamment, vu qu'on ne connaît par leur sort : à quoi Agius répond qu'elles n'ont pas besoin d'être inquiètes à cet égard ; il parle des actions de piété et des sentiments religieux du père, actions qui ont effacé les taches éventuelles de sa vie passée au milieu du monde. Mais il trouve des termes pleins d'enthousiasme pour célébrer cette vie elle-même (2). Quant à sa sœur bien-aimée, il ne l'oubliera jamais ; son image chérie ne se séparera jamais de son cœur, ni dans la veille, ni dans le sommeil. Dès qu'il ferme les yeux, elle est là devant lui. Aussi, lui est-elle apparue en songe, sept jours après les funérailles, et a-t-elle laissé deviner qu'elle désire voir lui succéder Gerberge, sa sœur et son élève. Ensuite il félicite cette dernière en qualité d'abbesse, fait son éloge et exhorte les religieuses à lui obéir.

Ainsi se termine ce poème qui comprend trois cent cinquante-neuf distiques. Il apparaît comme un produit intime de l'âme allemande et comme l'expression fidèle et cordiale de la vie de famille de ce peuple. A ce charme d'un sentiment plein de chaleur viennent s'ajouter un style facile et aisé, et un vers coulant, qui ne sont nullement des exercices d'élève,

1. Le passage qui débute :

Gratum valde mihi hoc est quod dicitis, immo
Istud nunc ipse debueram petere (v. 527 sq.)

montre admirablement bien la finesse des manières qui régnaient déjà alors dans ces cercles.

2. Voy. 617 sq. :

Summus erat, quia nempe sui generis simul omnes.
Vicit virtute, vicit honore quoque.

mais bien plutôt, malgré certaines incorrections, l'œuvre d'un homme doué d'une culture intellectuelle. C'est ainsi que ce poème montre un caractère individuel, joint à un coloris national (1).

Nous retrouvons encore la même forme poétique, celle d'un chant amébée, dans le poème d'un Italien, qui nous a été conservé dans la chronique de Salerne. Cet Italien était un savant de Bénévent ; il vivait à l'époque de l'empereur Louis II (843-875), et se nommait Ildericus (2) ; la chronique elle-même dit que c'était le plus remarquable des Sages de cette ville, un homme non seulement très instruit dans les sciences libérales, mais d'une grande probité, en sorte que la tradition rapporte qu'il fut favorisé d'un miracle (3).

Ce poème, insignifiant dans son exécution, est un chant de louanges alternatif entre les anges et le poète ; il est composé en l'honneur de Dieu le Fils qu'on invoque à la fin, en le priant d'être miséricordieux pour les hommes, de les protéger contre le démon et de les conduire au ciel. Il comprend vingt-deux distiques.

Un autre poème, en distiques, et aussi d'un Italien, appartient bien encore à cette période. Il a pour auteur Bertharius (4), abbé du Mont-Cassin (856-883), dont on vante spécialement la culture intellectuelle. Écrit en l'honneur de saint Benoît, ce poème énumère rapidement, en prenant pour base l'ouvrage de saint Grégoire, les miracles du saint ; toutefois la narration est un peu plus détaillée qu'elle ne l'est dans les distiques réciproques de Paul Diacre (5), et, par suite, elle est déjà intelligible par elle-même. L'auteur n'a pas mis à profit le poème de Paul Diacre. Berthaire y a aussi ajouté trois

1. Il est remarquable de voir que ce poète a mis à profit, lui aussi, comme l'auteur de l'églogue précédente, le poème de condoléance de Fortunat à Chilpéric (cf. surtout v. 237, et Fort., v. 19, et v. 292 et Fort. v. 34), ainsi que l'a prouvé Dümmler (p. 527.)

2. *Chronicon Salernitanum* c. 122. Dans *Monum. German. histor.*, ed. Pertz, scrip., t. III, 1839, p. 534 ; — Dümmler, *N. A.*, p. 527.

3. Dümmler suppose avec raison qu'il est l'auteur d'une grammaire citée par Keil, *De grammaticis latinis*, p. 23.

4. Dans *Pia quaedam poemata ed. Prosper Martinengius*, Rome, 1590 ; — Mabillon, *Acta S. S. ord. Bened.*, t. I, p. 29 sq. ; — Dümmler, *N. A.*, p. 539.

5. Voy. plus haut, p. 65.

miracles arrivés de son temps, des guérisons opérées sur le tombeau du Saint. Pour finir, il se nomme lui-même en invoquant la protection du saint patron et en le priant de protéger ses nombreux serviteurs: cette prière laisse voir que c'est en qualité d'abbé qu'il a composé le poème. L'expression et la versification, claires et relativement correctes, témoignent qu'en Italie, du moins dans les monastères comme celui du Mont-Cassin, on continuait à cultiver les études grammaticales, quoique nous possédions si peu de poèmes de ce pays qui, en tout cas, était, à cette époque, très improductif sous le rapport littéraire.

CHAPITRE SEIZIÈME

EULOGIUS. ALVARUS.

C'est l'Espagne qui devait prendre le moins de part au mouvement littéraire de cette époque en général; exclue d'abord de l'empire de Charlemagne, elle ne fut plus tard réunie à lui que par ses frontières du nord-est. La majeure partie de la presqu'île, le noyau du pays, resta sous la domination des Maures. La lutte contre l'Islam remplit, ou détermina complètement, la vie du peuple chrétien; je parle ici de sa vie matérielle comme de sa vie intellectuelle, mais de cette dernière surtout, parce que c'est précisément en ce pays que l'Islam porta à son apogée de gloire la culture à lui spéciale. La culture chrétienne-latine, celle de la tradition, devait donc, pour se conserver au milieu de ces tourments de la guerre et sous le poids de l'oppression, se rattacher d'autant plus étroitement à l'Église, et l'élément classico-antique se retirer à l'arrière-plan; beaucoup de matériaux littéraires s'étaient en effet perdus et la poésie arabe faisait concurrence à une poésie profane latine chez ceux qui avaient de l'attrait pour cette dernière, car les lettrés comprenaient plus ou moins l'arabe. La situation isolée de l'Église espagnole, de même que l'influence de

l'Islam et celle du judaïsme, si fortement représenté sur la péninsule pyrénéenne, permirent à plusieurs doctrines opposées au catholicisme de naître et de se développer; citons, par exemple, l'*adoptianisme* d'Elipand de Tolède, doctrine qui était issue elle-même de la lutte engagée contre une autre doctrine hérétique sur la Trinité, mise au jour également par un Espagnol. C'est donc ainsi que les plus anciens ouvrages que nous connaissions depuis la conquête sont polémico-dogmatiques, et restent en dehors du cercle de notre étude, quoique nous y ayons fait allusion à l'occasion. C'est seulement dans cette période que nous voyons deux écrivains d'un intérêt littéraire général faire leur apparition; ils s'adressent aussi au public, en général, et leurs écrits renferment en même temps maints témoignages pleins de valeur pour l'histoire de la civilisation. Certes, leurs écrits sont eux aussi, en grande partie, polémico-apologétiques: l'Église espagnole était précisément alors à une époque de luttes intérieures et extérieures, et elle concentrait en elle tout l'intérêt national du peuple soumis à la domination des Maures.

Les deux représentants de la littérature de l'Espagne, à cette époque, sont EULOGIUS et ALVARUS (1), tous deux de Cordoue, amis intimes depuis leur jeunesse, animés des mêmes aspirations et se soutenant même mutuellement dans leurs travaux littéraires. Alvarus, plus âgé, survécut pourtant à Eulogius dont il écrivit la Vie.

Eulogius descendait d'une noble famille sénatoriale de Cordoue. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut élevé dans le collège de l'Église saint Zoyle. Il s'y distingua par son zèle pour l'étude de la littérature ecclésiastique. Sa soif de science le poussa à entendre les conférences de l'abbé Speraindeo, célèbre en Andalousie par son érudition théologique

1. *S. Eulogii opera*, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. 115. (On y trouve aussi sa vie.); — *Alvari Cordubensis opera*, dans Florez, *España sagrada*, t. XI. (Madrid 1753); — Von Baudissin, *Eulogius und Alvar, ein Abschnitt span. Kirchengesch. aus der Zeit der Maurenherrschaft*. Leipzig, 1872; — Amador de los Rios, *Historia critica de la literatura española*, t. II, Madrid, 1862; — Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. II, Leyde, 1861; — Mgr. Bourret, Évêq. de Rodez, *De Schola Cordubae christiana sub gentis Ommiaditorum imperio* (Th. de Doct.), Paris, 1858, ch. IV et V.

et par son éloquence (1). C'est là qu'Eulogius fit la première connaissance d'Alvarus, connaissance que la communauté d'études, où ne manquaient ni les discussions savantes par lettre, ni les chants réciproques en vers rythmiques (2), cimenta en une amitié inaltérable. Eulogius devint ensuite prêtre de l'Église saint Zoyle; mais son penchant prononcé pour l'ascétisme le fit séjourner fréquemment dans des monastères. Il ne cessa pas néanmoins d'être fidèle à ses études scientifiques. C'est ainsi que, dans un voyage qu'il fit sur le territoire de Pampelune (3), il visita plusieurs monastères, fouilla leurs bibliothèques (4) et en rapporta plusieurs livres dont personne ne se souciait dans ces mêmes monastères. Parmi eux se trouvaient non seulement la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, et des hymnes religieuses, mais encore l'*Énéide*, Juvénal, les *satires* d'Horace, les *Fables* d'Avien, les poèmes figuratifs de Porphyre (5) et les « Épigrammes » d'Aldhelme. Peu de temps après, à la suite du martyre du prêtre Perfectus, qui eut lieu à Cordoue, en 850, la partie de la population chrétienne de l'Andalousie qui se livrait à l'ascétisme et qui était encore sous le coup d'une grande émotion religieuse, se sentit comme fanatiquement poussée vers le martyre. Ce mouvement fut approuvé et encouragé par les ecclésiastiques de Cordoue ayant à leur tête l'évêque et Eulogius, tandis que l'évêque métropolitain, de concert avec les autorités de l'État, le combattit vivement et se vit enfin obligé de faire jeter en prison ces ecclésiastiques récalcitrants. Eulogius fut du nombre. Mais il n'en continua pas moins, dans son cachot, non seulement le livre qu'il avait commencé et qui était consacré à la glorification de ces martyrs, ainsi qu'un autre écrit

1. « Nam et abbatem... Speraindum... Saepius invisebat auditorioque more ex illius ore disertissimo dependebat, qui ipso tempore totius Baeticae fines prudentiae rivulis dulcorabat. » Alvar. *Vita Eulog.*, c. 1.

2. « ... Et rythmicis versibus nos laudibus mulcebamus. » *Vita Eulog.*, c. 1.

3. D'après Baudissin, p. 92, ce voyage eut lieu en 848. Eulogius, dans une lettre postérieure à l'évêque de Pampelune, nous donne des détails intéressants sur ce voyage.

4. *Eulogii Apologet.*, § 15.

5. « Porphyrii depicta opuscula, » passage que Moralès, dans ses remarques, n'a pas du tout compris.

religieux, mais encore l'étude de l'art métrique latin que ne connaissaient pas encore les savants espagnols de cette époque, ainsi que le dit Alvarus, dans la biographie d'Eulogius (1); Eulogius apprit assurément à connaître cette science au moyen de l'ouvrage d'Aldhelme qu'il avait rapporté de son voyage de Pampelune; car ces « epigrammatum opera » ne peuvent être autre chose que la lettre à Acircius, *Epistola ad Acircium*, une introduction à l'art métrique des latins, lettre dont les épigrammes, c'est-à-dire les Énigmes d'Aldhelme ne forment pour ainsi dire que le noyau (2). Et ces connaissances métriques, Eulogius les enseigna ensuite à son ami Alvarus, comme il aimait aussi à communiquer à autrui ses livres précieux.

Même après sa sortie du cachot (851), il continua de défendre les martyrs qui s'offraient de nouveau volontairement à la mort; il les encouragea même dans leur entreprise. Cette intrépidité, jointe à la renommée de sa piété et de son érudition, déterminèrent la province ecclésiastique de Tolède à le choisir pour son archevèque : c'était le plus grand honneur que pût recevoir Eulogius; mais cette élection ne fut pas confirmée par l'émir Mohamed qui procédait contre les chrétiens avec une sévérité plus grande que ne l'avait fait son prédécesseur Abderrahman II. Peu de temps après, Eulogius saisit une occasion qui s'offrait à lui pour appuyer par l'action l'opinion qu'il avait défendue par ses écrits, et, provoquant lui-même les musulmans, il méprisa leur prophète devant le Kadi et s'attira ainsi la peine de mort. Il fut décapité en 859.

Le principal ouvrage d'Eulogius est son *Memoriale Sanctorum* (3), en trois livres; il y avait travaillé pendant de longues années en suivant, en partie, les événements d'une manière immédiate et la plume à la main. Il avait commencé

1. « Ibi metricos, quos adhuc nesciebant sapientes Hispaniae, pedes perfectissime docuit (*sic*) nobisque post egressionem suam ostendit. » *Vita Eulog.*, c. II, §. 4.

2. V. vol. I, p. 661.

3. Tel est bien le titre, et non *Memorialis*, comme on le trouve imprimé. La forme *Memoriale* est attestée par l'épitre qu'Eulogius écrit à Alvarus à l'occasion de l'envoi du premier livre, de même que par le début et la fin de ce livre.

ce « mémorial des saints » avant d'être jeté en prison; c'est de là qu'il envoya le premier livre, achevé dans le cachot, à son ami Alvarus, afin d'apprendre son avis avant la publication. Dans sa réponse à la lettre d'Eulogius, Alvarus loue le livre de son ami, même au point de vue de la forme, d'une manière qui sent le dithyrambe: il met l'éloquence de l'auteur au-dessus même de celle de Tite-Live, de Caton, de Démosthène, de Cicéron et de Quintilien!

Après avoir déclaré, dans le prologue, qu'il ne destine pas son ouvrage seulement aux monastères, comme il en avait eu d'abord la pensée, mais à l'Église tout entière, vu que le martyre est devenu général, l'auteur raconte encore ici en détail le premier martyre *spontané* de cette époque, celui du moine Isaac, en 851. Isaac, en effet, sans y être déterminé par aucun motif extérieur (car il ne saurait être nullement question de contrainte) se présenta devant le Kadi pour maudire Mahomet et obtenir ainsi la palme du martyre; la peine de mort était en effet la suite d'une insulte faite au prophète. Ce procédé, ayant pour but de se procurer dans le ciel une des premières places et, sur la terre, les honneurs accordés aux saints après la mort, ne tarda pas à trouver de nombreux imitateurs; il exaspéra le gouvernement musulman contre les chrétiens, et, parmi ces derniers, on entendit beaucoup de voix s'élever contre un pareil procédé, le déclarer avec raison un suicide plutôt qu'un martyre, et refuser même de reconnaître ces saints. Aussi le premier livre de ce *Mémorial* n'est-il qu'une apologie de ce martyre : Eulogius s'y efforce de réfuter les objections soulevées contre lui, celle notamment qu'on tirait de l'absence de miracles de la part de ces martyrs. — Dans les deux livres qui suivent, l'auteur fait le récit des actions des martyrs, en consacrant un chapitre à chacun d'eux : le deuxième livre traite de ceux qui moururent sous Abder-rahman, et le troisième de ceux qui succombèrent sous Mohamed. L'ouvrage prit de plus grandes proportions à mesure que progressait cette épidémie religieuse elle-même (1); l'au-

1. Ces tendances paraissaient, en effet, en contradiction avec l'esprit de la primitive Église et avec les conseils de prudence que les papes et les évêques donnaient alors aux premiers chrétiens. (*Note des Trad.*)

teur voulait d'abord le terminer avec le sixième chapitre du livre deuxième (1), ensuite avec le deuxième livre lui-même, auquel est déjà ajoutée une prière, comme épilogue à l'ouvrage tout entier. Le troisième livre ne fut terminé qu'après l'été de l'année 856, mais dans cette année elle-même (2). Apparemment ces livres ont été édités isolément, et chacun a aussi une préface particulière.

Parmi ces histoires de martyrs, une des plus détaillées est celle qui se trouve au chapitre huitième du deuxième livre: c'est celle de deux jeunes vierges Flora et Maria, qu'Eulogius rencontra dans la prison et auxquelles il donna ses consolations: en général, le sexe féminin est largement représenté dans cet ouvrage. Encore enfant, il avait fait la connaissance de Flora et il s'était vivement intéressé à elle, à cause des idées ascétiques qu'elle montrait depuis sa plus tendre jeunesse. Cette jeune fille, distinguée aussi par son extérieur plein de grâce et de beauté, semble avoir gagné le cœur d'Eulogius; aussi a-t-il écrit sa Passion et celle de sa compagne avec un intérêt tout particulier : il lui fit même les honneurs d'une édition à part, en dehors de son ouvrage (3).

C'est pour confirmer ces deux jeunes vierges dans leur projet de martyre et les engager à une persévérance à toute épreuve (4), qu'Eulogius leur adressa dans leur prison, vraisemblablement parce qu'il ne lui était plus permis de leur parler, un écrit qu'il intitula lui-même : *Documentum martyrii* (5), mais que d'autres plus tard, comme Alvarus dans la Vie, appelèrent *Documentum martyriale*. Eulogius envoya à son ami cet écrit lui-même, ainsi que le montre la correspon-

1. Ce chapitre se termine, en effet, par un *amen*, et le suivant débute ainsi : « Hucusque finem libri secundi esse decreveram, hucusque terminum sanctorum ad hujusmodi palaestram currentium esse putaveram. »

2. V. Baudissin, p. 142.

3. C'est ce que montre la préface spéciale qui s'étend sur le culte des saints en général et qui est sûrement de la main de l'auteur.

4. C'est ainsi qu'il est dit (§ 13 : « Rogo vos, sanctae sorores, ne desistatis a coeptis, ne cessetis ab inchoatis, ne resiliatis a praeliorum auspiciis, quia non inchoantibus proemium, sed perseverantibus datur. » Cf. aussi, *Passio SS. Virginum Florae et Mariae*, § 14, où l'auteur parle de ce livre.

5. V. la lettre d'Euloge à Alvarus, ainsi que le *Prooemium*.

dance échangée entre les deux, afin qu'il en prît d'abord connaissance, avant même de le faire tenir aux jeunes filles elles-mêmes. Il cherche à leur procurer des armes contre toutes les menaces des juges, en leur montrant en même temps, sous un jour des plus brillants, les récompenses qui les attendent. Ici même l'auteur laisse percer une tendre inclination pour Flora; il s'adresse à elle seule, vers la fin (§ 20) (1); il dit qu'elle est une rose qui fleurit au milieu des épines, car son père était mahométan. Le roi (du ciel) désire sa beauté. Une prière termine ce livre.

Euloge a composé encore un livre qui paraît, en quelque sorte, une continuation du *Mémorial*. C'est une apologie des saints, *Apologeticus Sanctorum*, composée en 857; il nous y fait encore le récit de la passion de deux martyrs (Roderic et Salomon), décapités au mois de mars de la même année. Mais ce récit ne forme qu'une seconde partie de ce livre, tandis que la première, jusqu'au c. 20, nous donne encore une Apologie du martyre de cette époque : c'est d'après elle que le livre tout entier a reçu son titre. Outre les objections de ceux qui ne voulaient pas mettre ce genre de martyre sur la même ligne que le martyre des temps passés, objections qu'il a déjà réfutées dans le *Mémorial*, l'auteur en présente ici de nouvelles, dans le but de les combattre : celle par exemple dont les défenseurs prétendent qu'il y a au moins une différence entre l'Islam, lequel ordonne aussi d'adorer le vrai Dieu, et le culte idolâtrique des païens. Cela donne à Euloge l'occasion d'attaquer l'Islam et son prophète de mensonge, et de nous communiquer ici (c. 16) la biographie de ce dernier d'après un petit ouvrage latin qu'il a trouvé dans un monastère pendant son voyage (2).

1. Le début de ce passage le montre déjà : « Sed jam me in portu silentii constituto, priusquam volumen finem appetat, et sancto inspiramine educatis arma praeliandi ministrare desistat, tecum mihi paululum loqui libet, o virtutum meritis florens Flora, sanctissima soror, ut nostrae familiaritatis verbum auditu placido captans, secretario cordis recondendum admittas, nostrumque consultum sanctificatis mentibus tuis ut pii patris praeceptum reponas. »

2. Nous possédons aussi d'Euloge quelques lettres, parmi lesquelles la plus intéressante est une longue missive adressée à Wiliesind, évêque de

Tous ces écrits d'Euloge, principalement ses Vies des martyrs et l'histoire de leur passion, ont un grand intérêt pour l'histoire de la civilisation ; nous y voyons, entres autres choses, jusqu'où allaient, à cette époque, les relations entre la population mahométane et la population chrétienne, soit dans le domaine de la société, soit dans celui de la famille, par suite de l'apostasie, et de quelle manière terrible se heurtaient l'un l'autre l'islamisme et le christianisme. Ces histoires de martyrs, les plus grandes notamment, dont les héros étaient personnellement connus de l'auteur, sont généralement écrites dans un style clair, simple, auquel même la sympathie émue et souvent enthousiaste de l'auteur communique la chaleur et la vie. En général, on trouve dans les écrits d'Euloge une éloquence naturelle où se reflète parfaitement bien l'individualité de l'écrivain, lequel possédait une culture intellectuelle rare dans sa nation, à cette époque.

Alvare, l'ami d'Euloge, nous offre par contre, même comme auteur, une tout autre personnalité. C'était un laïque de distinction, possédant des terres près de Cordoue, et dont les ancêtres étaient d'origine juive. Marié et père de famille, il avait été l'élève de Speraindeo, et devait à Euloge une partie de son éducation : nous l'avons déjà fait remarquer en parlant de ce dernier. Mais ce n'est pas seulement la communauté des études; ce sont encore les mêmes sentiments religieux, surtout par rapport à la question controversée du martyre, qui unissaient les deux amis de la façon la plus intime. Alvare, en écrivant la *Vie d'Euloge*, a élevé un monument à cette amitié, notamment dans le dernier chapitre où il adresse la parole au martyr lui-même.

Dans son plus remarquable ouvrage Alvare se rattache à l'activité littéraire de son ami. Il lui a donné le titre étrange de : *Indiculus luminosus*, indication lumineuse, « parce qu'il enseigne d'une manière bien claire », comme le dit l'auteur lui-même en expliquant ce titre, dès le début, « ce qu'il

Pampelune. Euloge avait reçu l'hospitalité chez lui, et, dans cette lettre, qu'il fait suivre de reliques données en cadeau à son hôte, il nous fait notamment la description de son voyage. On y trouve même des notices historiques qui ne sont pas sans valeur.

faut suivre, et qu'il montre sans détour l'ennemi de l'Église, que toute la chrétienté doit éviter » (1). D'après les données de l'auteur lui-même, cet ouvrage fut composé en 854 (2), par conséquent, après le premier livre du Mémorial de son ami Euloge. Mais Alvare s'est d'abord proposé, dans son écrit, le même problème qu'Euloge dans son livre : il veut défendre, contre les attaques des ennemis (3), le martyre spontané de son époque. Mais il le fait, en partie, avec d'autres arguments, et avec plus de passion. Alvare soutient, en effet, énergiquement qu'on se trouve dans un temps de persécution, ce que niait la partie adverse. Il renvoie aux deux premiers martyrs dont il raconte brièvement l'histoire, martyrs qui, il est vrai, avaient été provoqués par les infidèles à injurier le prophète. Il cherche à prouver par des passages de la Bible, et, en particulier, de l'Ancien Testament, que maudire les ennemis de l'Église est une bonne chose. Cette apologie forme la première partie de l'ouvrage et répond à la première phrase de l'explication du titre ; mais, à partir du § 21, commence une deuxième partie, dans laquelle il est démontré que « l'ennemi de l'Église », annoncé par la deuxième phrase de l'explication du titre, est le précurseur de l'Antechrist, le pseudoprophète ; que celui-ci ne saurait être un autre que Mahomet, et que les persécutions dont il a parlé dans la première partie annonçaient précisément la fin du monde. L'auteur prouve ce qu'il avance en expliquant les prophéties de Daniel (au c. 7, v. 23-25 et au c. 11, v. 36 sq., du livre de la Bible) passages qu'Alvare applique à Mahomet ; il rapporte également à lui, dans une interprétation allégorique détaillée (§ 26 sq.), la description de Béhémoth et Léviathan, au livre de Job. (c.

1. « Hic liber ideo luminosus Indiculus dicitur, quia luminose (Fl. luminasse) quae sequenda sunt, docet, et apertis indiciis hostem Ecclesiae, quem omnis vitare christianitas debet, ostendit. »

2. §. 21, *fin*. Cf. Florez., *op. c.*, p. 250.

3. V. 2, *init.* : « Sed quia citi sunt nonnulli fervore speciali indigni, amore fidei frigidi, pavore terreno et ictu gladii territi, qui non pressa voce, sed rauca fauce, dissoluto labio, obtorta lingua Martyrium nostro tempore gestum invectione minus idonea detrahunt vel sugillant, et diabolo, quantum in eis est, palmam victoriae tradere non recusant : nos ipsi sensibus suis respondentes admittant. »

40 sq.), en se rattachant aux *Moralia* de saint Grégoire le Grand, qui comprend également l'Antechrist, sous ces deux animaux. Il fait ressortir, avec une force particulière et en se servant des expressions les plus énergiques, dans ces types du précurseur de l'Antechrist, l'immoralité de Mahomet et le rôle qu'elle joue dans sa doctrine (1) : ce côté de l'Islam était toujours un des points de mire favoris contre lesquels les adversaires chrétiens dirigeaient leurs coups. L'auteur avait prétendu que le temps de l'Antechrist était arrivé : il renforce encore à la fin (§ 35) sa manière de voir en s'appuyant sur l'Apocalypse (c. 13, v. 17) (2) et en montrant que son peuple *s'arabise* de plus en plus. « Tous les nôtres, dit-il, portent déjà l'estampille (*nota*) de l'Antechrist. Ne nous faisons-nous pas circoncire? Ne prenons-nous pas notre plaisir à leurs poésies et à leurs contes (3)? Tandis que nous négligeons la lecture de l'Ecriture Sainte, nous étudions leurs philosophes, ou plutôt leurs *philocompes,* non pour réfuter leurs erreurs, mais à cause de l'élégance de leurs jeux d'esprit et de la plénitude de leur éloquence. La jeunesse lettrée lit avec avidité les ouvrages des Arabes : quant à la beauté de la Bible, elle l'ignore (4). Ces Latins se soucient si peu de leur

1. Et il ne recule devant aucune obscénité. V. surtout § 23 et 26. Donnons du moins un exemple anodin de cette violente polémique : « Quam impurissimi *sectam, impurissimi* sequipedi amplientes amissarii et adulteri universi sunt facti, dum et propter juramentum scindunt conjugium, quod majore dedecore iterum adulterando conjungunt ; et pellices multiplicando a trigamis vel quadrigamis serviendo femellarii, imo verius *amissarii equi hinnientes seu rudentes asini sunt universi.* » (§ 23.)

2. « Et ne quis possit emere aut vendere, nisi qui habet characterem aut nomen bestiae aut numerum nominis ejus. » Cf. avec cela le verset précédent.

3. «... Eorum versibus et fabellis milesiis delectamus ; » *milesiis* est assurément la leçon juste de Dozy (II, p. 103, rem.) pour *mile suis* du mss., adoptée aussi par Baudissin.

4. « Nonne omnes juvenes christiani vultu decori, lingua diserti, habitu gestuque conspicui, gentilicia eruditione praeclari, Arabico eloquio sublimati volumina Caldaeorum avidissime tractant, intentissime legunt, ardentissime disserunt et ingenti studio congregantes lata constrictaque lingua laudando divulgant, ecclesiasticam pulchritudinem ignorantes et ecclesiae flumina de paradiso manantia quasi vilissima contemnentes. Heu proh dolor ! linguam suam nesciunt Christiani et linguam propriam non advertunt Latini, ita ut omni Christi collegio vix inveniatur unus in milleno hominum nu-

langue que, sur un mille, un seul est à peine capable d'écrire en cette langue une lettre raisonnable; ils s'entendent, par contre, à tourner des *ghasel* presque mieux que les Maures eux-mêmes. »

Si l'on compare cet écrit d'Alvare avec le premier livre du *Mémorial*, on y voit, d'une manière frappante, la grande différence d'individualité des deux amis : Euloge, ecclésiastique d'une piété tendre et rêveuse, nature délicate, savant chez qui l'étude avait produit des fruits d'une culture esthétique; Alvare, laïque d'une grande énergie, passionné comme un homme du Sud, chez qui le sang oriental bout encore et qui nous rappelle Tertullien, dans sa violence apologétique, mais aussi parfois dans son éloquence passionnée et entraînante (1). Quand il se possède, il sait s'exprimer simplement, comme dans sa *Vie d'Euloge*, par exemple. Mais, dans son *Indiculus*, il laisse un libre cours à son génie : là, son style est surchargé de métaphores et d'images; il ne recule même pas devant les plus repoussantes, quand elles lui semblent mieux reproduire sa pensée 2). Il aime, dans ses métaphores, à se rattacher à l'Ancien Testament. Ici son style nous ramène aux expressions pompeuses du pathos espagnol. Il a une couleur nationale; mais son coloris semble déterminé par une influence sémitique; et l'on voit ici en même temps, d'une manière bien claire, qu'il faut attribuer cette influence à l'élément populaire juif, en Espagne, bien plus qu'à l'élément mauresque;

mero, qui salutatorias fratri possit rationabiliter dirigere litteras. » Ainsi s'exprime, en exagérant apparemment, notre auteur passionné et agité.

1. § 3. « Adicitis : tempus persecutionis non est. Imo ego plus dico : tempus Apostolorum non est, quia vigor est apostolicus imminutus qui debuerat semper in pastoribus Christi fervore constantiae et zelo justitiae usque ad consummationem saeculi flammas spiritales in adversos ciere et fomite inluminationis accenso tenebras aevi corusco sidere eoi climatis inlustrare, » etc.

2. Par exemple, dans l'introduction : « Praecide, Domine, linguae saeculari coeno confectae praeputium. » De même que ce dernier terme, fréquemment employé d'une manière métaphorique, désigne l'origine juive de l'auteur, de même aussi — autre désignation vraiment orientale — *canis* est chez lui signe d'humilité. Pour montrer la hardiesse et le manque de goût dans l'usage des métaphores, citons encore un exemple : « Flexo cordis poplite rogans, dumosam mei pectoris inriget terram. ».

Les chrétiens passés à l'islamisme ont exercé sur le développement postérieur du caractère national espagnol une influence moins grande que les Juifs convertis au christianisme : les premiers devaient, en effet, disparaître parmi la population mauresque; dans les derniers, au contraire, l'élément populaire oriental pouvait très bien se conserver sous la domination de la nation arabe, leur alliée par le sang, même malgré le christianisme qu'ils professaient sincèrement, et vu surtout qu'ils restèrent toujours en rapport avec la culture arabe.

Notre auteur a écrit encore un autre opuscule dans un style semblable, avec les couleurs orientales de l'Ancien Testament, mais sur un ton plus reposé : c'est sa confession, *confessio*, œuvre qui nous rappelle un opuscule semblable attribué à saint Isidore et qu'Alvare a pris pour modèle(1). Cette confession, un peu verbeuse, témoigne cependant, chez l'auteur (et d'une manière éloquente) d'une vie affective profonde.

Outre ces écrits d'Alvare et sa biographie d'Euloge, nous possédons encore de lui toute une série de *Lettres* en prose; elles sont adressées soit à son beau-frère, Jean de Séville, laïque comme lui, soit à son maître Speraindeo, soit enfin au prêtre Bodo qui, après avoir été élevé à la cour franque, avait passé au judaïsme; elles traitent des questions dogmatiques, notamment sur la Sainte Trinité et la Christologie, et se trouvent par là en dehors du cercle de notre étude.

Il nous reste enfin des fruits des études métriques d'Alvare, dans bon nombre de poèmes, où notre auteur fait ressortir, vraisemblablement avec une certaine fierté, le caractère métrique, c'est-à-dire quantitatif, de ses vers (2). Mais les vers en sont grandement défectueux; ils pèchent surtout contre la quantité elle-même, et d'une manière qui dépasse les limites des libertés depuis longtemps admises dans la

1. Ce dernier a pour titre : *Oratio pro correptione vitae flenda semper peccata.* Appendix XVIII de l'édition d'Arévalo, t. VII, p. 358 sq. (Cf. vol. I, p. 621, rem. 2).

2. Par exemple dans le VII, v. 4 (dans Florez), p. 280 : « *Metrice* sed ecce reboat (Alvarus). » Voy. également, VIII, *l. c.*, p. 286 : « Alvarus haec *metrice* longa per saecla reboat. » Cf. aussi, *l. c.*, III, v. 15, et l'hymne en l'honneur d'Euloge, str. 2, v. 4.

poésie chrétienne (1), de même que contre la règle de l'élision. Ces poèmes sont, en partie, d'une nature entièrement profane, comme par exemple celui qui chante, en distiques, le rossignol et qui se rattache à un poème attribué à Eugène de Tolède (2); un autre, en hexamètres, célèbre le paon; mais ce sont ceux-là précisément qui apparaissent comme des essais d'élève, et qui sont élaborés, pour ainsi dire, d'après des modèles; nous trouvons, dans le premier, des expressions, des tournures, des parties de vers même tout entières, empruntées à son modèle. Dans les poèmes religieux même qui sont tous, à une exception près, écrits en hexamètres, nous voyons encore le travail d'un écolier : le peu d'habileté de l'auteur se manifeste dans la répétition des mêmes pensées, des mêmes scènes et des mêmes expressions (3). Quant au fond, nous trouvons un long poème sur une Bible avec illustrations que fit composer un certain Leovegil (vraisemblablement un prêtre qui composa alors un livre intitulé *De habitu clericorum*) (4); de plus, des vers en l'honneur de la croix; d'autres enfin à la louange de saint Jérôme. Les vers qui se rapportent à une maladie grave de l'auteur, la dernière peut-être, sont plus intéressants précisément à cause de ces détails qui nous aident à compléter sa biographie (5). Alvare s'est même essayé dans la poésie lyrique; il a laissé une hymne composée pour le jour de la fête de saint Euloge, en petits vers asclépiades, à strophes de quatre lignes : il y célèbre notamment le martyre de son ami, élevé au rang des saints; mais la langue et le mètre ne valent pas mieux ici que dans ses autres poèmes (6).

1. Il est intéressant de remarquer comment l'influence de l'accent tonique s'y fait sentir d'une manière tout à fait conforme à l'accent particulier des Espagnols; on y trouve : *vĭnĕrānt* pour *vĕnĕrāntur*, absolument l'espagnol *venéran*.

2. Voy. vol. I, p. 638, rem. 2.

3. Qu'on compare seulement, dans Florez, VI et VII.

4. Voy. Florez, *op. c.*, p. 517.

5. Eugène composa bien un poème : *Querimonia aegritudinis propriae*, mais celui d'Alvare ne trahit aucun rapport avec lui.

6. Il est bon de remarquer encore que les cinq derniers hexamètres des vers à la croix se terminent par *ore*. A la fin du poème sur saint Jérôme, on trouve dix hexamètres léonins, qu'a déjà fait remarquer Amad. de los Rios, *op. c.*, p. 116, rem. 1; mais ces vers ne font pas partie du poème, comme

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

POÉSIE POPULAIRE RYTHMIQUE

Nous avons déjà vu par les quelques poèmes isolés d'auteurs célèbres, d'un Raban, d'un Gottschalk, d'un Sédulius, que, dans cette période elle-même, on cultiva la poésie profane populaire et rythmique (1). Mais nous pouvons ajouter à ces poèmes, un bon nombre de compositions de poètes inconnus, que nous reproduisons, autant que possible, dans un ordre chronologique, afin de pouvoir ensuite nous élever à une étude générale de cette versification qui, de plus en plus, prend un nouvel essor et revêt une grande importance pour la poésie qui s'en dégagea plus tard dans les langues populaires.

Tout à fait au début de la période nous rencontrons une plainte, *Planctus*, en trimètres iambiques, sur la mort de Charlemagne (2), et dont le texte varie dans différents manuscrits (3). Très vraisemblablement, cette élégie est l'œuvre d'un moine du couvent de Bobbio (4).

Depuis le soleil levant jusqu'aux rivages de la mer où il se couche, dit le poète en débutant, la *plainte* frappe la poi-

le montre judicieusement Florez dans une remarque, ce à quoi de los Rios n'a pas fait attention ; ils ne semblent pas même appartenir à Alvare et peuvent avoir été composés postérieurement.

1. Nous comprenons par là des poèmes, même religieux, mais en dehors du service ecclésiastique. Quand nous parlons de mètre, il faut toujours, cela va sans dire, entendre dans ce chapitre un mètre rythmique.

2. Du Méril, *Poésies populaires latines antérieures au* XIIe *siècle*. Paris, 1843, p. 245 sq.; — dans *Einhardi vita Karoli magni in usum scholar., ed. Pertz*. Hanovre, 1845, p. 40 sq.; — dans *Poet. lat.*, I., p. 426 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 151 sq.

3. Sous la forme élargie, dans Pertz, se trouvent évidemment de longues interpolations ; ce chant apparaît comme l'œuvre d'un Franc, à l'époque des guerres civiles sous Louis le Débonnaire. Voy. la strophe : « Francia diras perpessa injurias, » qui, elle aussi, est certainement interpolée.

4. Comme le montrent l'allocution à saint Columban et la plainte sur l'Italie.

trine (1). Francs, Romains, et tous les fidèles sont plongés dans le chagrin ; les fleuves de larmes ne savent pas tarir : l'univers entier déplore la mort de Charles. Malheur à toi, Rome, et à toi, peuple romain, qui as perdu le grand, le glorieux Charles ! malheur à toi, orpheline et belle Italie ! Le Christ donnera à Charles le repos éternel ; saint Columban priera pour lui. Le poète exprime en même temps sa douleur personnelle et fait suivre chaque strophe du refrain : Malheur à moi. Il dit même à un endroit : la nuit me raconta (*retulit*) des songes effrayants et le jour lucide ne m'apporta nulle lumière ! Ce côté personnel renforce essentiellement l'impression que produit ce poème, lequel ne manque point d'une certaine simplicité grandiose.

Viennent ensuite des poèmes rythmiques qu'on ne saurait faire remonter au delà de la cinquième décade de ce siècle. Le premier, en vers tétramètres trochaïques (2), chante la bataille de *Fontanetum*, en 841, la plus sanglante de la guerre civile entre les fils de Louis, et dans laquelle Lothaire et Pépin combattirent contre Charles le Chauve et Louis le Germanique : la victoire y resta à ces derniers. Le poème a pour auteur un homme qui prit lui-même part à la lutte ; il s'y donne le nom d'Angelbert (3) et avait embrassé le parti de Lothaire. Il y fait montre d'une éducation lettrée : c'était peut-être un ecclésias-

1. A solis ortu usque ad occidua
Littora maris planctus pulsat pectora.
Heu mihi misero !

2. Du Méril, *op. c.*, p. 249 sq. ; — Dans *Nithardi histor. libri IV in usum scholar*, ed. Pertz, Ed. II. Hanovre, 1870, p. 56 sq. ; — *Angilberts Rythmus auf die Schlacht von Fontanetum nach den Papieren von Pertz herausgegeben von Dümmler*. Aus den zu Ehren Mommsens herausgeg. Abhandl. 1877 ; — Dümmler, *N. A.*, p. 267 ; — Meyer v. Knonau, *Ueber die Schlacht von Fontanetum*, dans son : *Ueber Nithards vier Bücher Geschichten*, Excurs VI, p. 136 sq.

3. Hoc autem scelus peractum
Quod describi rithmice,
Angelbertus ego vidi
Pugnansque cum aliis ;
Solus de multis remansi
Prima frontis acie.

Ed. Pertz. Dans le mss. de Posen, édité par Dümmler, le nom a la forme *Engelbertus*.

tique. Le combat est représenté, avec raison, comme une tuerie entre parents et chrétiens, tueries dont l'enfer se réjouit, mais Lothaire comme un héros protégé par la main de Dieu; il était personnellement victorieux, mais il fut trahi par ses ducs, comme le Sauveur par Judas. Le poème ne manque pas de traits poétiques. C'est ainsi qu'on y compare le champ de bataille, auquel les vêtements de laine des guerriers tombés dans les rangs de Charles et de Louis, donnent une blancheur éclatante, aux champs couverts d'oiseaux en automne. La bataille ne mérite pas d'être louée; nul hymne ne la chantera. Maudit soit ce jour; puisse-t-il disparaître de toutes les mémoires! Le soleil doit lui refuser sa lumière, l'aurore ne pas chasser son crépuscule. Et quelle nuit suivit cette journée : les plaintes se mêlaient à la douleur! O jour de deuil, jour de malheur! Les morts, dépouillés, deviennent la proie des vautours, des corbeaux et des loups. Le poète ne peut dépeindre davantage cette infortune; que chacun sèche ses larmes de son mieux et prie le Seigneur pour l'âme de ceux qui sont tombés. — Ce poème est un *Abécédaire*, mais s'arrête à la lettre P (1). C'est l'expression d'une douleur profonde et morale ressentie pour les combattants des deux partis, et cette douleur était celle de tout le monde. Il est bon de remarquer avec quelle franchise le poète fait vibrer la corde personnelle dans le récit de ce poème.

Un autre fruit des guerres civiles est une complainte, en trimètres iambiques (2), sur la mort d'Hugo, abbé de Saint-Quentin, lequel tomba dans une bataille, près de Toulouse, en 844. C'était un fils naturel de Charlemagne, que le méfiant Louis le Débonnaire avait forcé de se faire prêtre, mais qui, étant rentré en grâce dans la suite, était devenu son archichancelier. Pendant la guerre civile, il avait embrassé le parti de Charles le Chauve; il accourait avec d'autres personnages de qualité, notamment des ecclésiastiques, au secours de son neveu qui assiégeait Toulouse, quand il tomba dans une sortie que fit Pépin; ce fut précisément celle où Loup fut fait prison-

1. Et encore dans deux manuscrits seulement, parmi lesquels se trouve le plus ancien, tandis qu'un autre mss. s'arrête à la lettre N. Les mss. offrent de fréquentes et considérables variantes.

2. Du Méril, *op. c.*, p. 251 sq. : — Dümmler, *N. A.*, p. 267.

nier. Ce poème, rempli de sentiment, semble bien être l'œuvre d'un allemand, ce que confirment en outre les formes peu latines des noms tels que Hug, Karroff, Karli, « Hug, doux nom, est-il dit au début, Hug, noble rejeton d'un noble et illustre prince, innocent sous les armes, tu as succombé si vite à tes blessures ! » Mais aussi pourquoi as-tu osé aller au secours de Charles, ce fils que l'empereur Louis avait pris tant de plaisir à faire roi? continue le poète, en conservant dans ce chant tout entier ce ton poétique et puissant d'allocution au défunt. — Mais il ne fallait pas néanmoins, pour cela. percer et mettre en pièces Hugo, qui, en tout et partout, cherchait plutôt à être utile qu'à nuire — phrase qui se répète sous forme de refrain à la fin des deux dernières strophes, et qui est, pour ainsi dire, le thème de son éloge. Son adversaire lui-même, Pépin, le pleura lorsqu'il le vit ainsi couché, nu, dans la poussière du champ de bataille, et il eût voulu à tout prix pouvoir le rappeler à la vie. Il sera enseveli, avec tous les honneurs, à Karroff (1), selon ses désirs. Quels dehors charmants en comparaison de tous les autres; il n'avait commis nul crime, nul pillage — à la guerre naturellement — lui qui était si doux et qui, en tout occurrence, cherchait plutôt à être utile qu'à nuire (2).

A la même époque, c'est-à-dire entre 844 et 849, vient se placer un poème polémique (on pourrait dire un pamphlet) en tétramètres trochaïques (3), contre Aquilée, en particulier contre sa souveraineté spirituelle sur l'église de Venise, ou, plus exactement, contre le rétablissement de cette souveraineté. Il fut adressé, apparemment, par un ecclésiastique de Venise, aux « augustales *Principes* » (v. 6), c'est-à-dire, comme le montre la fin du poème, à l'empereur Lothaire et à son fils Louis, couronné roi des Lombards en 844. Le sort

1. « Karroff honeste collocetur tumulo. » Ce passage montre que le poème fut composé encore avant les funérailles, par conséquent peu de temps après la mort, en 844. Karroff est l'abbaye de Charroux, dans le Poitou.

2. Non crimen ullum, non rapinam quamlibet
Tu perpetrasses, cum fores mitissimus,
Cum plus prodesse quam nocere cuique
Semper amares.

3. Du Méril, *op. c.*, p. 261 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 118.

funeste qu'a éprouvé « cette ville autrefois magnifique » depuis sa destruction par Attila, est regardé par le poète comme un châtiment divin qu'elle a bien mérité, elle qui a accumulé crime sur crime. A son « peuple également détesté du ciel et de la terre, » le poète oppose la brillante et célèbre Venise, qui surpasse en grâce toutes les nations (1). Ce poème est un *abécédaire*, et l'expression en est passablement grossière et lourde.

Il faut nommer ensuite un chant épique, en dimètres iambiques (2), et comprenant trente-neuf strophes, sur la destruction du monastère de Glonna, en Poitou, par le prince breton Nominoi, et sur sa reconstruction par Charles le Chauve, en 850. L'auteur qui, sans aucun doute, était un moine du monastère, se souhaite d'abord à lui-même, dans un début savant et artistique (3), les mélodieux accords d'Orphée, en sorte que les fleuves et les montagnes puissent lui répondre ; il parle ensuite de la fondation du monastère par Charlemagne, des donations qu'ils lui firent, lui et Louis ; puis, des tristes guerres civiles et du partage de l'empire, comme aussi de l'élévation de Nominoi : c'était un pauvre paysan qui arrive au pouvoir au moyen d'un grand trésor qu'il a découvert et par la tromperie, et qui profite des discordes intérieures de la France pour fondre sur elle en vrai pillard. Nominoi exige aussi la soumission du monastère, et, comme on la lui refuse, il le livre aux flammes. Mais voilà que le patron de cet asile, Florentius, ne tarde pas à l'en punir par une paralysie. L'auteur nous raconte ensuite comment Charles fit des donations à ce monastère pour le relever. Le poème se termine par une invitation à la joie, au chant et à l'invocation du saint ; malgré son caractère entièrement profane, abstraction faite des miracles

1. Lucida Venetiarum semper gens et inclyta
Omnes nationes prima supera per gratiam ;
Sine fine, firma fide, destruens mendacia.

2. Du Méril, *op. c.*, p. 255 sq. : — Dümmler, *N. A.*, p. 296.

3. Dulces modos et carmina
Praebe, lyra Threïcia,
Commota quis cacumina
Planxere hyperborea.

de saint Florentius, il doit avoir été chanté, mais seulement en partie, dans l'église du monastère (1).

Il est encore plus facile d'indiquer la date exacte d'un de ces poèmes qui se rapporte à un événement de l'année 871, et qui a dû être composé très peu de temps après. C'est un *abécédaire* en tétramètres trochaïques (2), dans lequel le poète fait connaître au monde le crime que la ville de Bénévent commit, en ladite année, contre la personne de l'empereur Louis II. Il débute par cette strophe : Écoutez, ô vous toutes, frontières de la terre, avec horreur et tristesse, quel crime a commis la ville de Bénévent! Louis, ce roi saint et pieux, ils l'ont fait prisonnier (3). En effet les Béléventins, ayant à leur tête le comte Adalgisus, s'étaient emparés de l'empereur, le 13 août, et ils ne le remirent en liberté que le 17 septembre. Cet événement fit d'autant plus de bruit, dans tout l'empire franc (4), que Louis venait de combattre avec grand succès les Sarrasins d'Italie. Ce poème, renfermant des expressions barbares qu'il faut attribuer à l'influence de la langue populaire, est conservé d'une manière incomplète (5), et se trouve dénaturé encore dans son texte par le piteux état dans lequel il nous est parvenu; aussi, est-il incompréhensible pour une bonne partie. Les discours qui y sont intercalés, comme celui des Béneventins et de l'empereur, lui donnent cependant une certaine vigueur dramatique.

Il convient aussi d'attribuer pour le moins à cette période, si toutefois ils n'appartiennent pas à la précédente, bon nombre de poèmes rythmiques que Dümmler a publiés, en partie pour la première fois, dans la *Revue de l'antiquité allemande* (nouvelle série, vol. XI, p. 261 sq.), en faisant remarquer que

1. V. Du Méril, p. 259, note 5.
2. Du Méril, *op. c.*, p. 264 sq.; — Dümmler, *N. A.*, p. 154.
3. Audite omnes fines terrae orrore (Du M. errore) cum tristitia,
Quale scelus fuit factum Benevento civitas !
Lhuduicum conprenderunt sancto-pio-augusto.
4. Voir, au sujet de cet événement, Dümmler : *Gesch. des ostfrænk Reichs*, I, p. 711 sq.
5. Il ne va que jusqu'à la strophe M, qui, autant qu'on peut en juger, ne forme pas une finale ; il y manque aussi la strophe H, tandis que la strophe I, placée par erreur à la fin, n'a plus le troisième vers.

« à en juger par l'âge de la transmission, il faut les faire remonter au plus tard au IXe siècle, peut-être même au VIIIe (1). »

Le premier de ces poèmes appelé ici *Parabole*, est une énigme arithmétique, composée de six strophes de cinq courtes lignes chacune. L'énigme se rattache à un récit, qui n'a nulle connexion intime avec elle et auquel seul se rapporte d'abord la dénomination de « parabole. » Un garçon est à la chasse d'un sanglier; il le tue. Or, en voulant l'éviter, il marche sur une couleuvre, qui meurt aussi à la suite de cela, mais en faisant au garçon une blessure mortelle, en sorte que tous se « donnent une mort réciproque. » A cette nouvelle, la mère s'écrie, les yeux pleins de larmes : « Mon fils, si tu avais encore vécu aussi longtemps que tu as vécu, et encore tout autant, plus la moitié et plus un an, tu aurais vécu cent ans (2)! »

Le deuxième poème est une satire plaisante contre un abbé d'Angers, et, en quelque sorte, contre cette ville elle-même, en trimètres trochaïques catalectiques, à cinq strophes de cinq lignes, dont la dernière est un refrain libre en l'honneur de Bacchus (Liber). Les Angevins, y est-il dit, ont un abbé qui boit encore plus que tous les autres Angevins. Il ne laisse passer ni jour ni nuit qu'il ne s'enivre et ne titube, comme un arbre secoué par le vent. Son corps est incorruptible ; complètement embaumé de vin, comme d'aloès ; et de même que la myrrhe tanne le cuir, ainsi le vin a-t-il coloré sa peau. Or, ce n'est pas, s'il vous plaît, qu'il puise avec un verre au tonneau, mais avec des coupes, et avec des coupes démesurément grandes. Angers pense à lui et ne s'associera plus un tel abbé, qui peut ainsi sans cesse engloutir tant de vin ; bourgeois, faites-vous peindre ses hauts faits. Eia, eia, louange, eia, louange à Bacchus! tel est notre refrain.

1. Cf., avec cela, ma thèse : *Zu den carolingischen Rythmen*, dans la même Revue, N. S. vol. XII, p. 144 sq.

2. La solution nous apprend que le garçon avait seize ans et demi. En effet, $16\ 1/2 \times 2 = 33 \times 2 = 66 + 33 + 1 = 100$.

$$6x + 1 = 100$$
$$6x = 100 - 1 = 99$$
$$x = \frac{99}{6} = 16\ 1/2$$

Les deux poèmes suivants traitent des sujets épiques de l'Ancien Testament, en se rattachant, en partie, étroitement à leur source : l'un est un récit de l'histoire de Judith et d'Holopherne, en tétramètres trochaïques (d'après *Judith*, c. 2 sq.) (1); l'autre un récit de l'histoire d'Esther, un *abécédaire* en trimètres iambiques (d'après *Esther*, c. 1-9). Le premier ne nous est parvenu que par fragments, c'est-à-dire avec le commencement et la fin, tandis que le principal morceau du milieu manque. Le premier fragment (douze strophes) se termine au siège de Béthulie, à l'endroit où Holopherne détourne l'eau de la ville (c. 7, v. 11). Le fragment de la fin (un vers et six strophes) débute avec la découverte de l'assassinat (c. 14, v. 14), et raconte ensuite la victoire des Juifs et les fêtes données à cette occasion. Les deux dernières strophes contiennent la morale à tirer de là pour la chrétienté toute entière : ce même Dieu, y est-il dit, qui a frappé les Assyriens tout-puissants peut également anéantir les païens incrédules (2), à quoi se rattache ensuite, pour terminer, un *Gloria* à la Trinité. Quoique le récit biblique ne soit naturellement rendu dans le poème qu'en ébauche, on trouve pourtant çà et là, même dans l'expression, maints emprunts faits à l'original. Le récit est du reste dramatique, et plein de vie : l'auteur y marche avec élan.

L'autre poème raconte (3), mais en abrégeant encore davantage le récit biblique, le mariage d'Assuérus, roi d'Assyrie, avec Esther; le conflit entre son vizir, Aman, et Mardochée, oncle d'Esther; de même que la ruine du premier par la reine et, comme conséquence, le salut des Juifs menacés par lui d'anéantissement et qui maintenant peuvent se venger de leurs ennemis. « Le Christ, qui exauce les prières, a sauvé son peuple de la ruine. » « Gloire à lui, le roi invincible! »

1. Déjà dans Du Méril, *op. c.*, p. 184 sq., mais d'une manière incomplète.
2. Ille deus qui percussit castraque Assyrios,
In virtute sua magna et in forte bracchio,
Perdat gentes paganorum domino incredulas.
3. Il débute par la strophe suivante :
Ampla regalis Susis dicta civitas,
In qua regnare Assuerus ceperat,
Regnans ab India usque Æthiopiam
Centum viginti et septem provincias.

C'est ainsi que le poète célèbre ici les Juifs en qualité de précurseurs des chrétiens. Ces deux poèmes offrent donc, par leur finale, un caractère quelque peu religieux, mais non au point toutefois (à tout le moins dans le deuxième) de laisser supposer qu'ils aient été en usage dans l'Eglise.

Le cinquième poème traite un sujet du Nouveau-Testament, la parabole du mauvais riche et de Lazare, d'après saint Luc (c. 16, v. 19 sq.), en tétramètres trochaïques. Il se rattache, en majeure partie, à son modèle au point d'en conserver les termes autant que possible : bien plus, des demi-vers tout entiers sont empruntés mot pour mot à la Bible (1).

Pour le fond comme pour la forme, le dernier de ses poèmes offre un intérêt tout particulier. Je parlerai plus loin de la structure spéciale du vers ; faisons remarquer seulement ici qu'il se compose de quarante-quatre strophes, de cinq grandes lignes chacune. C'est la plus ancienne élaboration poétique de la légende de saint Eustache (2), si en vogue au moyen âge et qui fut traitée, en prose comme en vers, même sous une forme diversement détournée, dans les différentes littératures nationales. Eustachius, encore païen, s'appelait Placidas, et, d'après notre poème, il était, sous Trajan, *Magister militum* : c'était un homme riche et brave, et, de plus, ami des pauvres. « Grand chasseur et habile à tirer de l'arc », il vit un jour à la chasse un cerf tout éclatant de blancheur ; il le poursuit longtemps et voilà qu'il l'aperçoit grimpant au sommet d'un rocher et portant dans sa ramure l'image du Christ crucifié ; en même temps, une voix lui crie, comme autrefois à Paul : « Pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus, en qui tu ne crois pas, c'est vrai, mais que tu parais adorer dans tes bonnes

1. Par exemple, au début : « Homo quidam erat dives ; » cf. strophe 5, v. 19. « Mortuus est autem dives » ; cf. v. 22 (où avant *dives* l'auteur a enclavé *et*) ; ou bien avec simple transposition, Str. 3 : « Ulcera ejus lingebant ; » cf. v. 21 : « Et lingebant ulcera ejus. » Dans ce poème il faut placer la str. 11 après la str. 8.

2. V. *Acta SS. Boll.*, Sept. t. VI, p. 123 sq., et, sur la diffusion de la légende dans la littérature du moyen âge : *Dos obras didácticas y dos leyendas sacadas de manuscritos de la Biblioteca del Escorial ; dalas á luz la Sociedad de Bibliófilos españoles.* (L'éditeur est le Dr Hermann Knust.) Madrid, 1878, p. 107 sq. et cf. p. 87 sq.

œuvres. » Placidas, effrayé, demande ce qu'il doit faire. Il est adressé aussitôt à un prêtre chrétien. Là-dessus, il se fait baptiser avec toute sa maison et reçoit un nom chrétien qui est, dans notre poème : *Eustasius*. De retour dans la forêt, il entend de nouveau la voix du Seigneur qui lui annonce qu'il éprouvera de grands malheurs et qu'il recevra finalement la couronne du martyre. Il y a ensuite le récit de ses malheurs. La peste s'abat sur sa maison; les voleurs lui dérobent sa fortune; de toute sa magnificence il ne lui reste plus que sa femme et ses deux enfants. Devenu un sujet de risée pour ses voisins, il abandonne secrètement son pays avec sa femme et ses enfants et s'enfuit en Égypte. Mais le batelier qui leur fait passer la mer enlève cette belle femme et c'est à peine si Eustasius peut échapper, avec ses enfants, à ses machinations. Avec eux, il arrive aux bords d'un fleuve; il porte un de ses enfants de l'autre côté et retourne pour chercher l'autre. Mais tandis qu'il était au milieu du fleuve, il voit un lion lui en dérober un, tandis que l'autre est emporté par un loup. Heureusement, plus tard, ces enfants sont sauvés par des bergers et des paysans. Le père au désespoir voulait se noyer, mais il se souvient de la parole du Seigneur. Les yeux pleins de larmes, il s'avance vers l'Égypte, où il devient garde-champêtre. Douze années se passent et voilà que les Barbares envahissent la Pannonie. L'empereur réunit une armée et se rappelle Placidas, qui doit la commander. Il envoie donc des soldats dans tous les pays pour le chercher. Deux d'entre eux le découvrent et quoiqu'il refuse de dire son nom, ils le reconnaissent à une cicatrice. Ils le ramènent : l'empereur le comble de trésors et le place à la tête de l'armée. Comme il s'approche des frontières de la Pannonie, il voit de toutes parts de jeunes guerriers venir grossir ses rangs. Parmi eux, sont ses deux fils qui se font connaître mutuellement, et cela en présence de leur mère qui les écoute d'une fenêtre, car c'est là que demeure le batelier. La mère veut se plaindre au général de sa captivité; elle reconnaît en lui son mari, et ainsi toute la famille est réunie de nouveau. Seul, le nom de Placidas met en fuite les Barbares. Hadrien, « devenu César », va au-devant du vainqueur qui revient. Mais Eustasius et les siens refusent

de sacrifier aux dieux et confessent leur qualité de chrétiens. Là-dessus, ils sont jetés en pâture à un lion, qui ne fait que lécher les pieds des saints. Eustache demande à Dieu d'accorder à leurs corps une sépulture commune et on les place ensuite dans un taureau d'airain pour y être brûlés. La prière du saint est exaucée, et leur martyre commun leur procure la communauté d'union avec le Christ.

A cette même période appartient encore un poème rythmique remarquable qui traite un sujet de l'antiquité, lequel forma plus tard un des cycles principaux de la poésie épique du moyen âge. C'est un *abécédaire*, qui ne nous a été conservé que par fragments, à ce qu'il semble ; il est en tétramètres trochaïques catalectiques (1) et chante Alexandre le Grand, en s'appuyant sur la tradition légendaire de l'Orient. Mais ce n'est pas toutefois comme héros des batailles, comme vainqueur de l'Orient, qu'Alexandre est ici célébré ; c'est plutôt comme un *voyageur* hardi, qui a parcouru le monde entier, par terre comme par mer (2). Il est fils d'un Philistin et d'une femme de Béthanie; nulle part il n'est question de sa descendance, ni de sa position royale. Le poète se contente de raconter des merveilles de ses voyages. C'est ainsi qu'il visite le pays plongé dans les ténèbres, d'où proviennent les pierres précieuses (3) ; dans le désert, il capture un animal moitié cheval, moitié taureau, souvenir de Bucéphale; il tue un nombre incalculable de bêtes féroces; il fait un voyage aérien avec les griffons, et comme il court un grand danger de perdre la vie, il promet à Dieu de bâtir une ville, là où il mettra pied à terre. C'est là, en effet, qu'il fonda Alexandrie. Tel est le fond de ce morceau.

1. Il ne va qu'à la lettre J. édité par Zarncke : *Ueber das Fragment eines lateinischen Alexanderliedes in Verona*. Dans les *Berichten der K. Sæchs. Ges. d. Wiss. Philol. hist. Cl.* 1877, vol. 29, p. 57 sq.

2. C'est ce que dit déjà la première strophe :

Alexander puer magnus circumivit patriam
Usque ad mare oceanum, civitates, insulas,
Ante [quam] Christus fiat natus ex Maria Virgine.

Patria a ici, comme du reste au moyen âge, la signification de *terra*, et, partant, ne doit pas être changé.

3. Cf. Zacher, *Pseudocallisthenes*, Halle, 1867, p. 141.

Si nous jetons enfin un coup d'œil d'ensemble sur la poésie profane rythmique de cette période et de celle qui la précéda, nous trouvons d'abord les nationalités les plus diverses représentées par les auteurs de ces poèmes : Romans, Germains (A). et Irlandais. Les Irlandais sont : Hibernicus exul, et Sédulius (1) ; les Germains pur sang sont : Raban, Gottschalk, peut-être aussi l'auteur de la *Passion* attribuée à Éginhard et l'auteur de la complainte de l'abbé Hugo ; avec cela, nous savons du moins que l'anglo-saxon Alcuin a composé de tels poèmes (2) ; les Germains romanisés sont : le langobard Paul Diacre, le franc de l'ouest Angelbert et peut-être aussi l'auteur de la satire contre Angers. Les Romans sont : Pierre de Pise, Paulin d'Aquilée, et le Vénitien qui composa le pamphlet contre cette ville. Nous avons vu, en outre, que la poésie rythmique fut seule en Espagne et qu'elle y fut longtemps cultivée (3). Les auteurs que nous connaissons sont ou des savants ou des clercs, mais tous témoignent d'une éducation plus ou moins scientifique. Nous voyons, de plus, que quelques-unes de ces poésies rythmiques n'ont point un fond populaire et ne s'adressent pas non plus au gros public, par exemple : le poème Amébée de Paul Diacre et de Pierre de Pise, les poèmes des deux Irlandais et les chants de Gottschalk. Aussi la forme rythmique populaire ne semble-t-elle employée que par manière de plaisanterie, et c'est précisément avec de tels poèmes qu'Alcuin faisait les frais des passe-temps de la Table ronde de Charlemagne. Sans parler de ces poèmes d'un caractère exclusif, nous pouvons, sous le rapport du fond, distinguer les catégories suivantes : 1° *Chants de guerre*, comme celui de la victoire de Pépin sur les Avares et celui de la bataille de Fontanetum : le premier, un chant de triomphe ; le deuxième, un chant de deuil : 2° *Planctus*, chants de deuil, comme ceux qui déplorent

A. Germains en partie romanisés et, en partie, Germains pur sang.

1. A eux vient encore se joindre Dicuil : V. le dernier chapitre, p. 428 sq.

2. C'est ce que prouve notamment un passage des poèmes de Théodulphe (l. III, c. 1, v. 136), où, dans la description de la conversation tenue à la table de Charles (v. plus haut, p. 79 sq.), il est dit d'Alcuin : « Et solvat numeri vincla favente joco ».

3. Voy. plus haut p. 331, rem. 2, et p. 332, rem. 1.

la mort d'Éric, de Charles, de Hugo, et la ruine d'Aquilée. — 3° *Pamphlets*, ceux, par exemple, contre Bénévent et Aquilée et contre l'abbé d'Angers. — 4ᵉ *Poèmes narratifs*, comme ceux qui ont pour sujet les légendes ou bien l'histoire biblique, de même que le poème d'Alexandre et celui qui traite de la ruine de Mont-Glonne; il faut aussi ranger dans cette catégorie le poème de Raban et la parabole-énigme, de même que le poème de Paul : *A principio seculorum*, quoique ce dernier soit plus énumératif que narratif.

Considérons maintenant les genres de versification employés dans ces poèmes. Celui qui reparaît le plus fréquemment est le vers rythmique issu du tétramètre trochaïque catalectique, qui a par conséquent une césure après la quatrième *thésis*, césure qui partage le vers en deux hémistiches; il se montre (comme du reste, pour la poésie chrétienne, déjà dans Prudence) (1), réuni d'abord en strophes de trois lignes, qui peuvent se résoudre en six lignes, si les hémistiches se trouvent non seulement écrits comme des vers indépendants, mais encore reliés par la rime. Ce dernier caractère ne se rencontre ici toutefois que dans quelques poèmes, et même comme exception (2). Dans ce genre de mètre sont composés en premier lieu les

1. *Cathemerin.* 9, *Peristephan.*, I. Voy. vol. 1, p. 279 et 282.

2. Dans le chant sur la bataille de Fontanetum, par exemple :

Gramen illud ros et imber
Nec humectet pluvia,
In quo fortes ceciderunt
Proelio doctissimi;
Plangent illos, qui fuerunt
Illo casu mortui.

La rime des lignes courtes se rencontre ici également comme contraste aux longues lignes :

Ima vallis retrospexi
Verticemque jugeri
Ubi suos inimicos
Rex *fortis Hlotharius*.

De même que dans le chant sur la victoire de Pépin, strophe 2 :

Multa mala jam fecerunt
Ab antico tempore.
Fana Dei destruxerunt
Atque monasteria,
Vasa aurea sacrata,
Argentea, fictilia.

poèmes de la première catégorie, et ce n'est pas sans raison : le tétramètre trochaïque catalectique n'était-il pas celui des chants des soldats romains, et Prudence, comme je l'ai montré précédemment, ne le savait-il pas pertinemment ? C'est aussi à ce mètre que remonteront plus tard les *redondilles* des romances espagnoles. — Et de même que ces chants des soldats étaient aussi des pamphlets, ainsi trouvons-nous écrits dans ce mètre populaire les deux premiers poèmes de la troisième catégorie. Plusieurs même de la quatrième sont composés dans ce genre de versification, par exemple : la Passion attribuée à Eginhard et deux des récits bibliques (Judith et Lazare), comme aussi le poème d'Alexandre et celui de Paul : *A principio*. Il faut y ajouter encore le chant Amébée de Pierre et Paul. — Il convient de remarquer encore que c'est dans ce genre de mètre qu'on aimait à composer les *Abécédaires* : nous le trouvons dans le poème d'Angelbert, dans les deux pamphlets nommés en premier lieu et dans le poème d'Alexandre, tandis que le poème *A principio* est un acrostiche (1).

Le rythme trochaïque devait nécessairement, dès le début, se recommander d'autant plus à la poésie latine populaire que, chez lui, l'*ictus* et l'accent du mot tombaient plus facilement ensemble. C'est ainsi que nous trouvons des combinaisons métriques et originales dans ce rythme. Le pamphlet contre l'abbé d'Angers, par exemple, est écrit dans un rythme qui correspond à un trimètre trochaïque catalectique, avec césure après la deuxième thésis (2). Il y a des strophes de quatre vers

1. C'est ce que Zarncke fait aussi déjà remarquer, dans le poème d'Alexandre (*Op. c.*, p. 59). A ses indications on peut encore ajouter les numéros 1, 3 et 4 des « Weiteren caroling. Rythmen, » publiés par Dümmler Dans la *Zeitschr. f. d. Alterth. N. F.*, XII, p. 115.

2. En voici le paradigme (nous désignons toujours l'*arsis* par le signe d'une syllabe longue et la *thésis* par celui d'une syllabe brève) : - ᴗ - ᴗ | ᴗ - ᴗ - ᴗ - ᴗ - . Voici la première strophe comme exemple :

Andecavis abbas esse dicitur,
Ille nomen primum tenet hominum,
Hunc fatentur vinum velle bibere
Super omnes Andecavis homines.
Eia eia eia laudes, eia laudes dicamus Libero.

de cette sorte, auxquels même vient s'ajouter une nouvelle ligne comme refrain, laquelle a un caractère rythmique complètement irrégulier.

Le genre de vers trochaïques dans lequel sont composés, et eux seulement, les deux poèmes rythmiques des deux Irlandais (1) est très remarquable : ce sont de longues lignes dont les hémistiches correspondent à un dimètre trochaïque *catalectique* (2). Ce rythme est, en effet, emprunté à la poésie irlandaise. Et de même que, dans cette dernière, les longues lignes riment deux à deux, en règle générale, ainsi riment-elles de la sorte dans le poème de Hibernicus exul (3). La rime des hémistiches à la place de celle des lignes se montre moins fréquemment dans la poésie irlandaise; nous trouvons ce genre de rimes, mais pour quelques vers isolés seulement, dans le poème de Sédulius (4).

Dans les deux poèmes de Gottschalk (5), nous trouvons également le rythme trochaïque; dans l'un, d'un bout à l'autre; dans l'autre, en majeure partie. La base métrique pour le premier, *O Deus miseri*, est le dimètre trochaïque. On peut voir, dans la remarque, le paradigme de la strophe de sept lignes; les deux premiers vers ainsi que le dernier se répètent dans toutes les strophes, et tous les vers, dans chacune des stro-

Il ne me semble pas bien admissible d'adopter ici une autre manière d'expliquer ce vers par rapport à la césure, ainsi que l'admet Bartsch pour des vers latins semblables d'une époque postérieure, dans son intéressant travail : *Ein keltisches Vermass im Provenzal. und Franzœs.* (Zeitschr. f. rom. Philol. vol. II, p. 195 sq.); et cette manière de voir ne cadre déjà pas avec le v. 1 de la 3e strophe: « Iste gerit corpus inputribile. »

1. Voy. plus haut p. 68 et p. 219, rem. 3.

2. Le paradigme est : - ᴗ - ᴗ - ᴗ - | - ᴗ - ᴗ - ᴗ -

3. Irlandais : a n- dorigne do fertaib | ni fail dorurme co cert
amra ro gab prainn Lugdach | trenfer di dé gaib a nert.
Hibernicus exul : Fer salutem Caesari | ac suis agminibus,
Gloriosis pueris | sacrisque virginibus.
Cf. Bartsch, *op. c.*, p. 218, auquel Windisch a fourni les exemples irlandais.

4. Irlandais : ro bad imnain là mad fir | ricfed Cuchulaind no thir.
Sedulius : Ingentesque bachones | et cornuti multones
Multiplicesque gazae | Christi done collatae.

5. Cf. plus haut p. 190.

phes, riment en *i* (1). Dans le deuxième poème, *O quid jubes pusiole*, qui se compose de strophes de six lignes, les deux premiers vers sont une sorte de mètre glyconien rythmique, abstraction faite de la césure; les suivants sont des dimètres trochaïques (2). Mais ici le dernier vers est seul répété, comme refrain, dans toutes les strophes. De même, ici, toutes les strophes ont la même rime, et les vers du poème tout entier se terminent en *e*. La richesse des rimes, dans ces poèmes, qui ont déjà tout le caractère du *Lied* allemand, est bien digne de remarque et j'y reviendrai plus tard en étudiant la poésie allemande de cette période. Mais, fréquemment, la rime est élargie, c'est-à-dire qu'elle ne porte pas seulement sur la

1. Le paradigme est :

- ∪ - ∪ -
- ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪ -

La première strophe est :

O Deus miseri
Miserere servi!
Ex quo enim me jussisti
Hunc in mundum nasci,
Prae cuntis ego amavi
Vanitate pasci.
Heu quid evenit mihi!

Dans le premier vers il faut sans doute lire *Deus* comme monosyllabe, forme qu'il a si fréquemment dans la poésie rythmique.

2.

- ∪ - ∪ | ∪ - ∪ -
- ∪ - ∪ | ∪ - ∪ -
- ∪ - ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪ - ∪
- ∪ - ∪
- ∪ - ∪ - ∪ -

La première strophe est :

O quid jubes, pusiole?
Quare mandas, filiole,
Carmen dulce me cantare,
Cum sim longe exul valde,
Intra mare?
O cur jubes canere?

syllabe finale, même lorsqu'elle est accentuée, mais qu'elle s'étend encore à la syllabe précédente. Nous avons fait remarquer plus haut (1) que les différents genres de rime se trouvent aussi déjà dans la préface en vers de l'épître de Gottschalk à Ratram.

Parmi les rythmes iambiques, le plus fréquemment employé dans ces poèmes est celui qui correspond au trimètre iambique acatalectique, lequel a la césure après la troisième thésis (2). Dans ce genre de mètre, sont composés tous les poèmes de la deuxième catégorie, *Planctus*, comme aussi un des récits bibliques, *Esther;* toutefois, il faut remarquer la variété employée dans la formation des strophes. Dans deux de ces poèmes seulement, les longues lignes apparaissent seules, réunies en strophes de cinq vers dans la plainte sur Éric, et en strophes de quatre vers dans le poème d'Esther. Nous rencontrons déjà cette première composition de strophe, pour le trimètre iambique à quantité, dans deux poèmes de Prudence *Cathemer.* VII et *Peristephan.* X (la Passion de saint Romain). Les chants élégiaques sur Aquilée et sur Hugo ont aussi des strophes à quatre vers, dont le dernier toutefois est une ligne courte, qui se révèle comme un vers adonique rythmique (3). Le chant funèbre sur la mort de Charlemagne est à strophes de deux longues lignes et d'une ligne courte comme refrain (4).

Deux des poèmes narratifs sont composés en dimètres iambiques rythmiques : ce sont celui de Raban et celui qui a pour sujet la ruine de Glonna; dans le premier, les vers sont réunis en strophes de six lignes, et, dans le second, en strophes de quatre lignes. Ils sont rimés tous deux : dans celui de Raban

1. Voy., plus haut, p. 188 et 190.

2. Le paradigme est le suivant :

υ - υ - υ | - υ - υ - υ -

3. Originairement ce n'était que le premier hémistiche; en changeant le premier iambe contre un trochée, il en résultait : υ - υ - υ : - υ υ - υ. Ce changement est très fréquent dans ce rythme; des vers isolés montrent encore le caractère primitif, par exemple, dans l'élégie sur Aquilée, str. 15 : Ad mansionem. Cf., plus haut, p. 314, rem. 2.

4. *Heu mihi misero*, ou *Heu me dolens plango* (cf., plus haut, p. 312, rem. 2). Telle est la formation des strophes, dans l'édition de Pertz; dans celle de Du Méril au contraire, les lignes-refrain ne viennent qu'après quatre longues lignes, de sorte que, chez lui, les strophes ont cinq lignes.

c'est la rime accouplée, d'un bout à l'autre (1) : seulement on y trouve parfois plusieurs couples des mêmes rimes, les uns à la suite des autres ; l'autre est généralement monorime (2), et cette rime, qui rattache ensemble tous les vers de la strophe, s'étend aussi à plusieurs, même à toute une série de strophes : c'est ainsi que tous les vers des six premières strophes sont en *a*, ceux des six qui suivent en *us*, après quoi les rimes deviennent plus variées et sont parfois même accouplées.

La parabole et la légende de Placidas offrent des rythmes iambiques tout particuliers. Le paradigme du premier de ces poèmes est : ◡ - ◡ - ◡◡ - ◡ - ; il y a, par conséquent, au troisième pied une double thésis (3). Dans ces lignes courtes, il est tout aussi peu question d'une césure déterminée que dans le dimètre iambique rythmique ; la raison en est précisément dans le peu de longueur des lignes. Cinq vers forment une strophe ; la rime n'y apparaît que sporadiquement. Le rythme de Placidas est encore plus remarquable. En voici la composition : ◡ - ◡ - ◡◡/◡ - ◡ | ◡ - ◡ - ◡ - ; une double thésis peut donc prendre place au troisième pied ; c'est même ce qui a lieu très généralement, mais jamais cependant lorsque l'accentuation du pied précédent est indécise, afin d'éviter une triple thésis (4). Ici également cinq vers forment une strophe ; la rime y appa-

1. Par exemple, Str. 3 Ut tuam laudem famine
In primis possim dicere,
Magnam miram ac praeclaram.
Digna voce justissimam ;
Meaeque sim miseriae
Compunctus memor ultimae.

2. En voir un exemple plus haut, p. 346, rem. 3.

3. Audite versus parabole
De quodam puero nobile :
Dum iret in solitudine
Aprum cum canibus querere,
Invenit eum celeriter.

4. Je marque l'accentuation indécise par un accent grave :
Dùm per spàcia múlta | post éum cúrrerét,
Ascéndit cérvus in súmmum | saxórum vérticém.
Placídas dúm perpensáret | quid íllic fáceret,
Vìdit in córnibus éjus | crùcis imáginém
Et ínter córnua púlchram | Chrìsti effigiém.
Pour l'accentuation grecque des noms propres, V. ma dissertation.

raît fréquemment, mais d'une manière arbitraire et sans règle ; la strophe donnée en remarque ne saurait en ceci être considérée comme *normale*.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

HISTORIOGRAPHIE. VIES DE SAINTS ET TRANSLATIONS DE LA FRANCE DE L'EST

Il ne nous reste plus qu'à poursuivre l'étude de l'Historiographie (1) dans cette période. Nous avons déjà, d'une manière isolée, abordé les ouvrages historiques d'écrivains qui ont, pour ainsi dire, leur centre de gravité littéraire dans d'autres domaines. Or, nous allons étudier ici, dans un coup d'œil d'ensemble, les ouvrages des auteurs qui n'ont été qu'historiens ou qui, du moins, ont cultivé l'histoire plus qu'un autre genre quelconque de littérature.

Nous pouvons distinguer, dans l'historiographie de cette époque, quatre espèces principales, dont trois se trouvent aussi représentées dans la période précédente. La première, la plus ancienne dans la littérature chrétienne-latine et aussi la plus cultivée, est la *Vie* ou biographie, qui, depuis Eginhard, se divise en deux genres : d'abord la Vie des saints, genre qui règne encore et règnera en maître pendant tout le moyen âge (2) ; puis, comme espèce particulière de la Vie des saints, la Translation, c'est-à-dire l'histoire du transport, d'un lieu à un autre, des ossements des saints, laquelle est, pour ainsi dire, un supplément à la Vie, notamment par le récit des miracles que le saint opère après sa mort. La Translation se rencontre, par suite, fréquemment réunie avec la Vie, mais aussi d'une manière indépendante, et celle d'Éginhard nous en a fourni,

1. Cf. Waitz, *Ueber die Entwicklung der deutschen Historiographie im Mittelalter*, dans : *Schmidt's Zeitschr. f. Geschichtswissensch.*, Vol. 2, p. 39 sq.

2. Nous avons eu déjà l'occasion d'étudier plusieurs ouvrages de ce genre et de cette période.

dans le livre précédent, un exemple remarquable. Le deuxième genre de la Vie est la *Biographie profane, politique*, qui fait de nouveau son apparition avec la Vie de Charles, *Vita Caroli*, par Éginhard. La transition de la Vie des saints à cette Vie profane nous est fournie par ces Vies composées en l'honneur d'ecclésiastiques ou de saints même qui ont joué à la fois un rôle religieux et un rôle politique : telles sont celles qu'a composées Paschasius et que nous avons déjà étudiées précédemment (1). A une époque bien antérieure même, on trouvait de telles vies de saints : témoin celle de saint Léodegar, composée par le moine de Saint-Symphorien (2).

La deuxième espèce principale de l'historiographie, c'est la chronique, ce sont les *Annales* ; en premier lieu, les annales de l'Empire, et, en deuxième lieu, celles de domaines de second ordre, lesquels, dans notre période, ne comprennent que les évêchés et les monastères. On peut, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut (page 111 sq.), distinguer deux espèces d'Annales : la première, primitive, et formant les annales proprement dites, est celle qui consiste à écrire les événements, à mesure qu'ils ont lieu, année par année ; la deuxième, les Annales au sens large du mot, est celle où l'on raconte, année par année, en prenant les premières annales pour base, l'histoire d'un passé plus ou moins éloigné et qui, continuée par le même auteur, peut se ramener aussi aux Annales au sens strict du mot. La chronique est identique avec ce deuxième genre d'Annales. — Cette deuxième espèce principale de l'historiographie peut se mêler à la première, en ce sens que la biographie, soit d'un seul personnage, comme un roi, ou de plusieurs, comme une série d'évêques ou d'abbés, peut passer à l'état de chronique.

La troisième espèce principale, qui n'est pas représentée dans la période précédente, est la *Chronique universelle*, laquelle vit le jour avec Eusèbe saint Jérome (3). La quatrième

1. Pages 262 sq. et 266 sq.
2. V. vol. I, p. 646, sq.
3. V. vol. I, p. 225.

enfin est *l'Histoire nationale*, telle que *l'Histoire des Langobards* par Paul Diacre, dans la période précédente.

En commençant par la première espèce principale, je vais étudier d'abord les Vies des saints de cette période dont je n'ai pas encore parlé et qui ont de l'intérêt, soit pour le fond, soit pour la forme. Je commence par la France de l'est. Quelques-unes se rattachent à des Vies déjà étudiées, en tant qu'elles ont pour sujet la vie même des biographes. Parmi elles, il faut d'abord ranger l'une des plus anciennes, la Vie d'Eigil, *Vita Eigilis*, la biographie de cet abbé de Fulda, qui écrivit lui-même la vie de Sturm (1). Elle a pour auteur BRUUN, surnommé Candidus (2), lequel était déjà moine de Fulda sous Ratgar, prédécesseur d'Eigil. Envoyé par Ratgar auprès d'Éginhard, afin de perfectionner son éducation, Bruun se montra digne d'un tel maître et se distingua non seulement comme savant, mais encore comme artiste. Il fut plus tard, sous l'abbé Raban, professeur de l'école du monastère et peignit, en outre, l'abside du tombeau de saint Boniface (3). Sur l'invitation d'Eigil, il avait écrit (§ 2) la vie de Baugulf, malheureusement perdue. Il se proposait de rendre le même service à Eigil, qui lui avait témoigné un intérêt tout spécial, lorsque Raban le convia à prendre la plume en recommandant à son attention son « ouvrage composé en prose et en vers, » sur la vraie croix. Bruun écrivit donc la vie d'Eigil, en deux livres, l'un en prose, l'autre en hexamètres, lesquels, comme il le dit lui-même dans la préface du premier, ne devaient former qu'un seul et même ouvrage, vu que l'un suppléait à l'autre ; et, en effet, c'est ce qui a lieu çà et là. C'est ainsi que, dans le livre en vers (quoique en général l'auteur n'y fasse que répéter ce qu'il a dit en prose dans le premier livre), le récit de la transla-

1. V., plus haut, p. 118.

2. Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened. saec.* IV, pars 1, p. 217 sq. — Wattenbach, I. p. 189 sq.

3. Il avoue lui-même ces deux points, dans la Vie en vers, d'Eigil, c. 17, fin :

Quamque (absida) egomet, quondam hac Christi nutritus in aula
Presbyter et monachus Bruun vilisque *magister*
Depinxi ingenio tenui parvaque Minerva
Formans expressi varios ferrugine vultus.

tion des restes de saint Boniface (c. 17) est bien plus détaillé : il renvoie lui-même le lecteur à cet ouvrage dans le même chapitre du livre en prose (1); c'est ainsi également qu'à la fin du deuxième livre, et, par suite, à la fin de l'ouvrage tout entier, il fait un éloge du saint qui ne se trouve pas à la fin de la prose. D'autre part, on trouve que, dans la poésie, maintes particularités sont ou bien laissées de côté, ou bien abrégées. De même que le premier livre est précédé d'une préface en prose, ainsi le deuxième en a-t-il une en vers asclépiades ; dans les deux, l'auteur dédie l'ouvrage à son confrère Modestus.

Cette vie est bien loin d'être une Vie de saint comme les autres. Dans le livre en prose notamment, elle est une source précieuse pour l'histoire du monastère de Fulda, lequel avait à cette époque une portée si considérable. L'auteur fait surtout entrer en ligne de compte l'intérêt historique général ; et, en cela, il ne fait que suivre l'exemple même de son héros, dans sa biographie de Sturm (2).

C'est ainsi que l'élection d'Eigil à la dignité d'abbé, laquelle était, il est vrai, d'un intérêt tout particulier après l'interrègne qui avait suivi la déposition de Ratgar, est racontée avec tant de détails dans le livre en prose, qu'elle prend la moitié de l'espace consacré à ce livre. Bruun nous peint sur le vif les débats animés des moines avant l'élection, en nous communiquant leurs discours et en nous faisant connaître les considérations et vœux divers qu'ils contiennent. Après l'élection, le nouvel abbé, ayant à sa suite une légion de ses moines, va rendre ses hommages à l'empereur, et ici l'auteur prête à Louis le Débonnaire deux longs discours: le monarque y rappelle les moines et l'abbé à leurs devoirs, et notamment à leurs devoirs réciproques; il fait par là une critique indirecte de l'administration de Ratgar, l'abbé dépossédé. Que ces discours reposent sur de vraies allocutions de Louis, c'est ce que l'auteur démontre dans la préface: il n'a fait que leur donner un développement de rhétorique et un vernis d'érudition

1. En disant : « Sicut in sequenti libro *manifestissime* continetur. »
2. V., plus haut, p. 119.

théologique (1). Ensuite, Candidus parle avec précision des constructions importantes que fit exécuter Eigil; ni l'âge, ni la maladie ne purent l'arrêter dans ce genre d'entreprises. Il partageait donc le goût des constructions de son prédécesseur, mais il prenait le contre-pied de ses procédés, en ne commençant rien que de concert avec ses moines, avec lesquels, du reste, cet homme doux et lettré vivait dans un accord des plus parfaits (2).

Ce champ de l'histoire a été encore particulièrement cultivé par un autre moine de Fulda, lequel s'est distingué aussi comme annaliste. C'est Rudolf, qui était, lui aussi, un disciple de Raban et qui enseigna à Fulda (3). Les annales de Fulda, en parlant de sa mort, en 865, disent de lui qu'il était un savant célèbre, surtout un historien, mais aussi un poète (4); cependant, aucune de ses poésies n'est parvenue jusqu'à nous. Mais ses ouvrages historiques nous témoignent de sa remarquable culture scientifique; on vante surtout en lui, et à bon droit, la pureté et la clarté d'expression (5). Nous ferons remarquer plus loin les relations étroites qu'il eut avec son roi, Louis le Germanique.

Rudolf composa tout d'abord, et sur l'ordre de son « abbé » Raban (6), la vie de sainte Lioba, abbesse de Bischofsheim,

1. C'est à ces discours que se rapporte le passage de la préface, qui débute ainsi : « In quibus (libris) nimirum Ludovici serenissimi Augusti clementiam circa nos factam reverenter expressi, *cujus commonitionem atque doctrinam etsi ita ut ab eo prolatae sunt, ad integrum explanare nequivi*; etc. Wattenbach ne semble pas avoir remarqué ce passage, quand il dit : « Là dessus, l'auteur s'essaie dans de longs discours que, d'après l'exemple de l'antiquité, l'on considérait comme absolument nécessaires. »

2. V. plus haut p. 139.

3. V. plus haut p. 201.

4. Rudolfus Fuldensis coenobii presbyter et monachus, qui apud totius pene Germaniae partes doctor egregius et insignis floruit historiographus et poeta, atque omnium artium nobilissimus auctor habebatur. *Monum. Germ. histor. Script.* I, p. 378.

5. Par exemple Dümmer, *Gesch. d. ostfrank. Reichs*, vol. I, p. 877.

6. D'après cela, on peut déjà déterminer à peu près l'époque de sa composition : mais nous trouvons encore une date plus précise dans le silence de Rudolf relativement à la translation des restes de Lioba sur le Pétersberg (c. 23) translation faite en 838 sur l'ordre de Raban. Il en parle, par contre, dans ce qu'on est convenu d'appeler « Vita Rabani, » c. 47.

sur la Tauber (1). Elle faisait partie de ces femmes savantes anglo-saxonnes, que saint Boniface avait fait venir en Allemagne pour appuyer son ministère de missionnaire, en les plaçant à la tête des monastères ; Lioba était en outre une de ses parentes, et, ainsi que le prouve déjà la correspondance échangée entre les deux et qui nous a été conservée (2), elle garda avec lui les meilleures relations. Elle avait pris le voile dans le monastère de Winbrunn, en Angleterre, où l'excellente abbesse Tetta était alors supérieure. C'est à elle aussi, en sa qualité d'institutrice de Lioba, que Rudolf croit devoir consacrer ses premiers détails. Il nous dit ensuite comment Lioba, déjà vouée, à sa naissance, au service de l'Eglise, sut gagner au couvent, encore toute jeune fille, l'amour de ses supérieures par son application à l'étude et par sa vie réglée. C'est donc ainsi qu'elle était toute préparée à remplir, comme abbesse, les vœux de saint Boniface. Effectivement, son monastère devint une pépinière de maîtresses (*magistrae*) pour les autres maisons d'Allemagne (c. 11). Sa réputation de savante, ses vertus et ses manières affables ne cessaient pas d'amener à son monastère les filles de la noblesse et même les matrones qui voulaient se retirer de la vie du monde. Avec cela, elle aimait à rester en correspondance avec le monde extérieur : c'est ainsi qu'elle visita souvent le couvent de Fulda et la cour de Charlemagne; elle était intimement liée avec Hildegarde, épouse de l'empereur. Parvenue à un âge avancé, elle se retira dans un monastère près de Mayence, où elle mourut (vraisemblablement en 779), après avoir encore fait une nouvelle visite à la reine. Elle fut enterrée à Fulda, non dans le même tombeau que saint Boniface, comme il l'avait désiré, mais bien à côté de lui. Plus tard, ses restes furent transférés dans la nouvelle église, et ensuite sur le Pétersberg.

Dès le début du livre, Rudolf cite les sources auxquelles il a puisé : ce sont, outre la tradition orale, des notes d'« hommes

1. *Vita S. Liobae*, dans Mabillon : *Acta SS. ord. Bened. saec III, pars* 2, p. 221 sq. ; — Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands II*, p. 336 sq.

2. V. *Epp. Bonif.* 23, 91, 93, 97, dont la première est de la main de Lioba, dans les *Monum. Moguntina* de *Jaffé*, Berlin, 1856.

vénérables », d'un moine Mago notamment ; elles reposent elles-mêmes sur les communications de quatre élèves de la sainte. Ce qui doit répondre de la vérité de ces rapports, c'est, comme le pense Rudolf, non seulement l'honorabilité des personnes dont ils émanent, mais encore les miracles, « qui se produisent fréquemment auprès des reliques de la sainte ». Rien ne saurait mieux montrer combien Rudolf croyait fermement à ces miracles et quelle importance il leur accordait. Voilà aussi pourquoi il fait un récit détaillé et plein de vie non seulement de tous les miracles que Lioba opéra soit pendant sa vie, soit après sa mort, *miracles dont plusieurs s'expliquent très facilement d'une manière naturelle*, mais de ceux mêmes que fit Tetta, la maîtresse de Lioba (1).

En procédant ainsi, Rudolf agissait complètement dans le sens de son maître Raban et il se préparait par conséquent, d'une manière toute spéciale, à composer un ouvrage dans lequel il se proposait de décrire les vertus et les miracles opérés récemment par les reliques, qui avaient été, sous Raban, transférées dans les dépendances de Fulda (2). Cet ouvrage, c'est la prétendue vie de Raban, *Vita Rabani* (3). L'auteur dit brièvement, au début, comment l'importation des reliques, de Rome en France, prit son essor à l'époque de Louis le Débonnaire, et, à cette occasion, il parle des reliques qu'Eginhard avait fait venir de Rome ; il passe ensuite au monastère de Fulda et à son abbé Raban ; il comble d'éloges ce dernier pour avoir construit beaucoup d'églises, notamment dans les dépendances de Fulda, et pour les avoir consacrées par des reliques qu'il fit venir de toutes parts (c. 5, fin). Tel était sans doute le motif principal de l'amour passionné de Raban à collectionner des reliques; cet amour, il ne lui était pas difficile de le satisfaire complètement par la nouvelle industrie que des Italiens, rusés compères, tant ecclésiastiques

1. Voir l'*Avertissement* des Traducteurs, en tête du premier volume.
2. « Scribere nitor virtutes et miracula quae Deus per sanctos suos modernis temporibus facere dignatus est, quorum sacri cineres, regionem nostram illati, quotidie fidelibus causa salutis existunt. » (C. 1.)
3. Dans Mabillon, *Acta S. S. ord. S. Bened. Saec. IV*, pars 2, p. 1, sq. ; de même dans le 1er vol. des œuvres de Raban.

que laïques, avaient introduite en transportant des ossements des saints de l'autre côté des Alpes. Là, par exemple, le diacre Deusdona, connu par la translation écrite par Éginhard, avait à vendre, en même temps, un fémur et un pied de saint Alexandre, un bras de Félicissimus, une tête de Concordia, une dent de saint Sébastien, etc. Raban prenait tout ce qu'il pouvait trouver ; nulle part il n'est question d'un *authentique* ou de l'examen de la valeur intrinsèque des objets. Ces reliques une fois promises ou annoncées, on leur préparait une réception splendide, ou même on envoyait plusieurs des messagers à leur rencontre pour en faire une translation solennelle ; Rudolf fut deux fois de ce nombre et il put relater, comme témoin oculaire, les miracles qui, en chemin, se produisaient auprès du cercueil (1). L'auteur ne prend pas moins de soin à nous dire la sépulture de ces restes dans les églises et à nous faire connaître les épigrammes que Raban leur consacra. A la fin de son récit, il nous déclare toutefois qu'il n'a pas encore parlé de toutes les reliques réunies par Raban, mais qu'il le fera plus tard en temps et lieu (c. 49). Cependant l'ouvrage n'est pas encore terminé : Rudolf revient donc à Raban, qui, en sa qualité de collectionneur de reliques, est comme le héros de sa narration, pour nous expliquer qu'après vingt ans de profession il déposa sa dignité d'abbé, afin de se consacrer entièrement à l'étude. Il nous communique ensuite une liste de ses ouvrages jusqu'à cette époque (2). Par ces trois chapitres (50-52) s'explique le titre faux de : *Vita Rabani*, qu'on a donné au livre depuis longtemps. Cet ouvrage, du reste, contient non seulement des détails intéressants pour la biographie de Raban, mais même des renseignements historiques qui ne sont pas à dédaigner.

Rudolf entreprit encore d'écrire une autre translation, mais

1. Par exemple, C. 19 fin : « Caetera (miracula) vero, quae scripturus sum, ipse coram positus vidi, quia ex eis qui ad perferendos sacros cineres missi fuerunt, unus eram. » Cf. aussi C. 34.

2. Car le grand ouvrage *De universo* (v. plus haut, p. 152) n'y est pas mentionné. Mais l'écrit de Rudolf est postérieur, ainsi que le montre l'emploi de l'imparfait, dans la phrase où il est question de la retraite de Raban sur le Pétersberg : « Ibique manens ac Deo serviens, coelesti philosophiae *vacabat* » (c. 50, init.).

plus importante au point de vue de l'histoire (1), et il l'entreprit à la prière du traducteur lui-même. Ce dernier, un petit fils du célèbre Widukind, était Waltbraht, qui avait, en 851, apporté de Rome à Wildeshausen le corps encore intact (*integrum*) du martyr Alexandre, fils de sainte Félicité ; cette relique lui avait été donnée par le pape. Mais Rudolf ne fit que commencer cet écrit, car il n'en composa que l'introduction, qui sert à justifier l'entreprise de Waltbraht. La mort l'empêcha de continuer ce travail qui fut achevé par son élève *Méginhard*, ainsi que nous l'apprend ce dernier dans une dédicace au prêtre Sunderolt, plus tard archevêque de Mayence. Waltbraht, élevé à la cour de Lothaire et du nombre de ses Palatins, était un homme d'une grande piété. En introduisant dans son pays natal des reliques qu'il tenait de la main du pape lui-même, il n'avait d'autre but que d'amener à la vraie religion la majeure partie de ses compatriotes plongés encore dans la superstition païenne. C'est pour justifier ce désir que Rudolf, après avoir dit brièvement l'origine légendaire des Saxons, la situation de leur territoire et leurs relations sociales (2), commence par nous faire le récit des « erreurs » païennes, dans lesquelles ils étaient plongés. Il nous raconte ensuite, dans le chapitre troisième, comment ils furent vaincus peu à peu par Charlemagne et forcés d'accepter le christianisme, et comment leur chef Widukind fut tenu sur les fonts du baptême par Charlemagne lui-même. Mais ce récit ne consiste presque qu'en citations textuelles du livre de Tacite, *Germania*, dans les deux premiers chapitres, et de la Vie de Charlemagne, *Vita Caroli* (c. 7), dans le chapitre troisième. Ce n'est qu'à partir du chapitre quatrième que Méginhard commence par devenir personnel et qu'il nous dit comment Walbraht vint à bout de son entreprise, grâce à l'appui de l'empereur, qui avait lui-même demandé les reliques au pape. Il nous communique ici textuellement cette lettre de l'empereur au pape, ainsi que les sauf-conduits du monarque à son fils, roi d'Italie,

1. *Translatio S. Alexandri, éd, Pertz*, dans les *Monum. German. histor. Script.*, t. II, p. 673 sq. ; — Wetzel, *Die Translatio Alexandri*, Kiel. 1881.
2. Il saisit cette occasion pour vanter la bravoure physique et l'humanité des Saxons.

et aux primats de ce pays. Après cela, il nous fait, dans un style traditionnel, le récit de la remise solennelle des reliques par le pape, de leur translation et des miracles qui eurent lieu à cette occasion et même dans la suite.

Longtemps auparavant déjà avait eu lieu en Saxe une autre translation dont nous possédons un compte rendu complet, qui prit plus tard les dimensions d'un petit livre d'un intérêt historique multiple. C'est la translation qui eut lieu, en 836, de saint Vit (1) et de saint Denis au monastère de Corvey, fondé tout récemment et si important pour la christianisation de la Saxe. Cette translation fut décrite, l'année suivante, par un moine du monastère, lequel y avait lui-même pris part. Mais ou lui, ou bien un autre ne s'est pas contenté de ce rapport (2), et, pour lui donner une base solide, il le fit précéder d'un récit sur la fondation du monastère et d'un autre sur la manière dont ces reliques étaient venues dans la France de l'ouest. Un laïque les y avait apportées d'Italie. Mais Corvey était une filiation de Corbie : le célèbre abbé Adalhard (3) en avait le premier conçu l'idée, vu que, parmi ses moines, se trouvaient des Saxons qui avaient fait leur éducation à Corbie. Après son bannissement, son successeur, de concert avec Wala, frère d'Adalhard, essaya de mettre ce projet à exécution; mais ils choisirent un endroit peu propice. C'est à Adalhard seulement, après son retour de l'exil, qu'était réservé de trouver l'emplacement favorable, sur le territoire de Hoexter, et d'y fonder (822-23) le monastère saxon, la nouvelle Corbeia, dont Warin fut le premier abbé. Quatre ans plus tard, Hilduin, abbé de saint-Denis, fut banni à Corvey; il promit au monastère les reliques

1. *Translatio S. Viti*, dans les *Monumenta Corbeiensia ed. Jaffé*. Berlin, 1854. (Tom. 1 de la *Bibliotheca rerum germanicarum*, pag. 319).

2. Papebroch (*Acta SS. Jun.*, t. II,) est de ce dernier avis et admet deux auteurs; Jaffé est d'un avis contraire, et Enck vient corroborer sa manière de voir dans une dissertation : *De S. Adalhardo* (Munster, 1873). A mon avis, ce point est très douteux, même à ne considérer que le récit dans son ensemble; mais il est certain, par contre, que la première partie (jusqu'à « anno 836 » etc.) n'y fut ajoutée qu'après la composition de la deuxième, ainsi que cela ressort facilement d'une comparaison entre la fin de la première partie et le début de la deuxième.

3. V. plus haut, 263 sq.

de saint Vit. — Là-dessus, l'auteur nous donne un récit détaillé de la translation, qui fit beaucoup de bruit (1), notamment en Saxe, où un tel spectacle était encore nouveau, sans oublier les guérisons miraculeuses, opérées encore ici principalement en faveur d'aveugles et de paralytiques. Il est bon de remarquer que quelques personnes ne laissaient pas que d'avoir des doutes et que, sans succès du reste, elles désiraient obtenir des renseignements plus précis (2). L'auteur parle encore de quelques miracles qui arrivèrent au tombeau du Saint, à Corvey même, en et 836 en 837, et il termine son ouvrage, mais sans lui donner une conclusion apparente, en sorte qu'il semble qu'il se soit réservé de le continuer encore.

Une excellente biographie est celle de saint Liudger, premier évêque de Munster, dont nous avons déjà parlé précédemment, comme étant l'auteur de la Vie de Grégoire d'Utrecht. Cette biographie a pour auteur un de ses parents, Altfrid (3) qui fut son deuxième successeur sur le siège épiscopal de cette ville; elle fut écrite sur le désir qu'en avait manifesté le monastère de Werden, fondé par Liudger. Ainsi qu'en témoigne la dédicace adressée aux moines de ce couvent, Altfrid était déjà évêque quand il écrivit cette biographie : la date se place donc entre 839 et 849, année de sa mort. Son récit a pour base des communications de témoins oculaires, proches parents ou disciples de Liudger. — La biographie est divisée (4) en trois livres : le premier est le plus long et le plus intéressant : c'est lui qui contient la biographie proprement dite, tandis que le deuxième nous raconte les miracles que le

1. « Igitur post dies aliquot regnum saxonicum introeuntes ac recto calle gradientes, veniunt in villam, quae Sosat vocatur, ubi maximam multitudinem Saxonum obviam habuerunt, adeo ut incredibilis numerus videretur utriusque sexus, » p. 21.

2. « Qua de re cum aliqui, ut solet in hac aetate, diffidentiam signi haberent et diligenter inquirerent nomenque ipsius percunctarentur, affuerunt plurimi vicini et cognati, qui eum a multo tempore claudum et in asello victum quaeritantem noverant, » p. 19, cf. aussi p. 22.

3. *Vita Liudgeri auctore Altfride ed. Pertz* dans les *Monum. Germ. histor. Script.*, t. II, p. 403 sq. ; — *Die vita S. Liudgeri herausgeg. von Dickamp.* Munster, 1881 ; — Wattembach, I, p. 199 sq. ; — Bettberg, vol. II., p. 425 sq. A. Cette division ne semble pas provenir de l'auteur.

4. Cette division ne semble pas non plus devoir être attribuée à l'auteur.

saint opéra pendant sa vie, en joignant à ce récit une esquisse caractéristique du héros (c. 6) et une description de sa mort ; le troisième renferme les miracles opérés par ses reliques.

L'introduction à cette biographie a déjà, par elle-même, un intérêt tout particulier. Le grand-père de Liudger, Wursing, était un noble Frison qui, encore païen, se distinguait déjà par une vie vertueuse. Persécuté pour cela par le roi Radbod, il s'enfuit chez les Francs, où, avec sa famille, il embrassa le Christianisme. Après la conquête de la Frise par Charles Martel, Wursing reçut dans ce pays un bénéfice, afin de pouvoir soutenir saint Willibrord dans son œuvre de conversion ; il eut avec ce saint, comme, du reste, plus tard, avec saint Boniface, les meilleures relations. Liudger montrait déjà, dans ses jeux enfantins, de l'amour pour la science (c. 8). A la prière de l'enfant, les parents le confièrent à Grégoire d'Utrecht qui fut chargé de son éducation. Devenu grand, il entra dans le monastère de Grégoire et prit part aux leçons de son école célèbre (1). Mais son amour de la science allait encore plus loin : envoyé à York, il y fit la connaissance d'Alcuin et de son école, et, à son retour, il demanda qu'on lui permît d'aller étudier à cette école : Grégoire, qui ne se séparait de lui qu'avec regret, le lui accorda cependant à la fin. Il resta trois ans et demi auprès d'Alcuin, et une circonstance toute fortuite le força seule à le quitter (c. 11). Liudger travailla ensuite, en qualité de missionnaire, sur les bords de l'Yssel, et, après la mort de Grégoire, il fit du ministère comme prêtre, dans le district d'Ostrache, où saint Boniface fut mis à mort (2) ; enfin, il passa en même temps trois mois de l'année à l'école d'Utrecht (c. 15). Chassé, après sept ans, de sa paroisse par les Saxons, il alla visiter Rome et le Mont-Cassin, où il apprit à connaître la règle de saint Benoît. Mais, après son retour, Charlemagne lui confia cinq districts de la Frise à évangéliser : en cette qualité de missionnaire, il étendit son activité jusqu'à Helgoland lui-même (c. 19) : plus tard, au commencement du IXe siècle, Charlemagne lui donna l'évêché, nouvellement créé,

1. V. plus haut p. 121.
2. Cf. aussi *Vita Villehadi*, c. 2

de Munster. C'est ainsi que Liudger, soit comme professeur, soit comme ecclésiastique, déploya une activité extraordinaire et fut comblé de bénédictions.

Dans les deux livres qui traitent des miracles, il n'y a guère que l'introduction qui nous intéresse : l'auteur y avoue que le ministère de la prédication évangélique et l'illumination du cœur de la multitude sont certes préférables à l'opération des miracles et à la manifestation des signes (1). Aussi ne donne-t-il, pour ainsi dire, les miracles que comme appendice. Ici même l'auteur fait preuve de la haute éducation, dont le premier nous fournit le meilleur témoignage, par le fond, intéressant au point de vue de l'histoire, ainsi que par le style, remarquable de simplicité et de clarté.

L'activité qui régna dans les missions importantes du nord de la Germanie, et qui eut pour résultat la création des évêchés de Brême et de Hambourg, nous est retracée, dans deux *Vies* se rattachant au nom du premier archevêque de Hambourg, ANSGAR, en tant qu'il est l'auteur de l'une et le héros de l'autre. La première est la vie de Willehad, *Vita Willehadi* (2), un Northumbrien, disciple d'Alcuin, lequel, comme beaucoup d'autres anglo-saxons, vint en qualité de missionnaire dans le pays des Frisons, au commencement de la huitième décade du VIIIe siècle. Il y travailla avec un succès qui ne fut pas constant : l'imprudence de ses élèves en effet gâtait de nouveau les fruits qu'avait produits sa prédication et elle le mit lui-même dans un grand danger de perdre la vie. Après dix ans environ, Charlemagne appela Willehad à la mission de Wichmode, en Saxe ; mais la révolte de Widukind mit bientôt fin à son activité : ce ne fut qu'après le baptême de ce guerrier, qu'il put retourner à sa mission. Mais Charles le fit sacrer évêque de Worms. Willehad fixa sa résidence à Brême, où il

1. « Quamvis praeponendum sit ministerium evangelicae praedicationis et multorum illuminatio cordium operationibus miraculorum ostensionibusque signorum, ad honorem tamen largientis Domini stilo alligari fecimus, quae ab eodem sancto viro facta recolimus, » I. II init.

2. Ed. Pertz, dans les *Monum. German. histor. script.*, t. II, p. 378 sq. ; — Rettberg, vol. II, p. 451 sq. ; — Dehio, *Geschichte des Erzbisthums Hamburg-Bremen bis zum Ausgang der mission.* (Vol. I. Berlin, 1877, p. 12 sq.), und *Krit. Ausfuhrungen III.*

bâtit une église d'une « beauté merveilleuse, » en sorte qu'on peut dire que ce fut là le premier début de l'évêché de Brême. Malheureusement Willehad mourut deux ans après, en 789.

Cette Vie, écrite dans un style facile et attrayant, ne fut composée qu'après 838, car il y est fait mention (c. 11) du successeur de Willehad, Willeric, comme étant déjà mort (1) : elle le fut pourtant, à tout le moins, avant 860, époque de la translation des restes du saint, par Ansgar, dans la nouvelle basilique, vu qu'il n'y est point parlé de cette translation, quoiqu'on y trouve mentionnée une translation antérieure faite par l'évêque Willeric. A la fin de la Vie, l'auteur se plaint de ce que de nombreux miracles opérés au tombeau du saint, aussi bien à un endroit qu'à l'autre, n'aient pas été enregistrés. Deux événements prodigieux, arrivés à Brême, auraient seuls jusques-là « manifesté divinement » la gloire du saint : sa crosse et son calice étaient restés intacts au milieu de plusieurs incendies.

Cette Vie est immédiatement suivie d'un petit livre où sont relatés « les vertus et les miracles du saint, *virtutes et miracula*, qui eurent lieu dans l'église de Brême. » Il ne s'agit toutefois que de ceux qui arrivèrent en l'année 860 (2), année du reste où ces miracles, comme le dit l'auteur, commencèrent à se produire. C'est un nombre considérable de guérisons, notamment d'aveugles et de paralytiques, avec indication, pour tous, du nom et de l'origine. En terminant, il y est encore fait mention de la translation des reliques du saint, qui eut lieu par les soins de l'auteur (3). Or, dans une lettre-préface, où la communication des miracles se trouve justifiée, c'est Ansgar, évêque de Brême, qui se fait connaître lui-même, et dans une forme tout à fait officielle, comme étant l'auteur du livre. Si nous ne nous trouvons pas en présence d'une fal-

1. Cf. Dehio, Ib., p. 51.

2. Comme on doit l'admettre, si la translation mentionnée à la fin eut lieu dans cette même année.

3. C. 38 : « Verum *nos*, ne prolixior narratio onerosa fiat legentibus, haec et alia multa intermisimus... Corpus autem ipsius sanctum... *nos* cum maxima fidelium turma etc., in nova quam tunc dedicavimus, collocavimus basilica. »

sification, il faut qu'Ansgar soit l'auteur de ce deuxième livre, tandis qu'il est pour le moins très invraisemblable qu'il ait écrit le premier (1). Qu'on le lui ait attribué, c'est ce qu'il est facile d'expliquer, attendu que, depuis longtemps déjà, l'on regardait les deux livres comme ne formant qu'un seul ouvrage (2).

Un travail bien plus considérable, c'est la Vie de saint Ansgar lui-même (3), composée bientôt après sa mort par son élève favori et son successeur à l'archevêché de Hambourg, Rimbert, avec la collaboration d'un de ses condisciples (4). Elle est dédiée aux moines de Corbie. Ansgar avait été reçu, encore enfant de cinq ans, dans l'école de ce monastère. Il avait à peu près douze ans lorsqu'il y revêtit l'habit de moine. Sa nature religieusement extatique se manifesta de bonne heure dans des visions ou dans des songes, où son imagination exaltée lui faisait croire qu'il était immédiatement assisté par des puissances célestes. Ces visions lui revenaient toujours, quand il se trouvait dans quelque position critique; elles le fortifièrent dans ses résolutions et le remplirent de consolation. Un de ces songes, qu'il eut à sa treizième année, lui montra le but idéal de sa vie (c. 3). La mort de Charles, l'empereur tout-puissant, qu'il avait contemplé lui-même dans toute sa magnificence, l'avait ébranlé profondément, en lui montrant toute la caducité de l'existence humaine. Peu de temps après, il se vit lui-même mort, en songe, et placé dans l'autre monde; il subit les tourments du purgatoire, mais il goûta ensuite la félicité du paradis et il entendit la voix de Dieu lui disant : « Va, tu reviendras avec la couronne du

1. Cela ne serait pas toutefois absolument impossible; mais, en ce cas, il faudrait qu'Ansgar eût composé la Vie bien longtemps avant l'autre livre.

2. Par exemple, Adam de Brême qui seul dit également qu'Ansgar est l'auteur de la Vie (B. I, c. 33) : « Ipse enim qui transtulit, et *vitam* et miracula ejus singulis libris comprehendit. » Il s'appuie apparemment sur la fin du deuxième livre, où l'auteur relate la translation qu'il fit faire lui-même. V., p. 373, rem. 3.

3. *Vita S. Anskarii, éd. Dahlmann*: dans les *Monum. German. histor. script.* (t. II, p. 683 sq.); — Dehio, *op. c.*, p. 42 sq. *Krit. Ausführ.* VI-IX; — Dümmler, *Gesch. d. ostfrænk Reichs.*, vol. I, p. 562 sq.

4. V. *Vita Rimberti*, c. 9; quand nous en parlerons, nous reviendrons sur Rimbert lui-même.

martyre! » Ansgar ne se perdit pas dans le mysticisme ; il était si actif et si versé dans les études scientifiques que déjà, à l'âge de quinze ans, il cessa d'être un élève pour devenir un maître, et un maître distingué. Personne, mieux que lui, n'était destiné à être missionnaire. Il fit même, quelques années après, un apprentissage tout particulier de cette carrière. Adalhard le prit, en 823, à Corvey (1), monastère de fondation récente, pour le mettre à la tête de l'école ; il fut élu en même temps, à l'unanimité, comme prédicateur attitré (c. 6) du monastère.

Il ne s'agissait ici que de consolider le christianisme dans de nouveaux convertis. Quant à sa vie de missionnaire proprement dite, il ne commença à s'y livrer que lorsqu'il accepta, sur la proposition de Louis le Débonnaire, d'accompagner dans sa patrie (826) le roi de Danemark qui avait reçu le baptême à Ingelheim. Quatre ans plus tard, et toujours sur l'invitation de Louis, il se rendit en Suède, pays lointain et inconnu. Il eut, au début de son voyage, de grandes contrariétés à essuyer : peu avant de débarquer, des pirates lui volèrent toute sa fortune, et, notamment, les cadeaux de l'empereur pour le roi de Suède et les livres qui devaient lui servir pour les saints offices (c. 10) ; mais, plein de courage et de confiance en Dieu malgré cela, il resta fidèle à sa mission qui, du reste, fraya, en Suède, la voie au christianisme. Il y avait déjà fait bâtir la première église (c. 11), lorsque, deux ans et demi plus tard, il retourna dans sa patrie afin de rendre compte de ses travaux à l'empereur. Celui-ci, plein de joie de si beaux succès, reprit un plan de Charlemagne et créa, à Hambourg, un archevêché, qui devait être le plus ferme soutien de la mission du nord. Il en conféra la dignité à Ansgar, qui reçut aussi, à Rome, le pallium avec sa nomination de légat apostolique. Dans l'école du monastère qu'il fonda à Hambourg, il s'appliqua principalement à former des missionnaires, en achetant dans ce but des enfants parmi les Danois et les Wendes (c. 15). Mais son activité à Hambourg eut une bien triste fin : des pirates danois envahirent la ville, en 845,

1. Cf., plus haut, p. 369.

et la détruisirent. C'est à peine si Ansgar parvint à sauver sa vie avec les reliques. Deux ans plus tard, il reçut par contre de Louis le Germanique l'évêché de Brême, auquel on réunit ensuite Hambourg (c. 22). Ansgar reprit donc de nouveau avec zèle son activité de missionnaire, en se rendant lui-même en Danemark et en Suède afin que, par la puissance de sa personnalité, à laquelle les rois mêmes de ces pays étaient impuissants à se soustraire, il donna une vie nouvelle au christianisme dont les résultats antérieurs avaient été presque complètement détruits sur ces entrefaites. Ansgar mourut en 865, à l'âge de soixante-quatre ans.

La nature de ce saint est double, pour ainsi dire, et merveilleuse. D'une part, en effet, il estimait par-dessus tout la vie contemplative d'ermite et même, étant évêque, aimait à se retirer quelque temps dans la solitude, tandis que, d'autre part, il savait, comme un missionnaire, développer la plus grande énergie et trouver la plus noble tâche de toute sa vie dans son activité comme professeur et comme prédicateur parmi les païens. Or, cette double nature se reflète aussi dans sa biographie, qui nous relate tout aussi bien ses visions que ses actions les plus importantes. Les premières même nous sont parfois rapportées d'une manière plus complète et plus détaillée par son disciple favori, à qui il les avait communiquées dans la plus entière confiance. C'est en elles que, d'après la manière de voir de l'auteur, devait se révéler, de la façon la plus éclatante et la plus immédiate, la grandeur de son héros. Si ces visions n'offrent qu'un intérêt psychologique, il faut dire par contre que les détails historiques, ceux principalement qui nous font connaître les relations politiques et religieuses du nord de la Germanie, ont une valeur inappréciable, et cette valeur est encore rehaussée par l'ingénuité de la narration et par la simplicité du style.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

VIES DES SAINTS ET TRANSLATIONS DANS LA FRANCE DE L'OUEST

Dans la France de l'ouest, comme nous en avons vu de fréquents exemples, on ne cultiva pas moins ce genre historique. Au nombre des ouvrages les plus saillants, nommons d'abord un des plus anciens, la Vie d'Alcuin, *Vita Alcuini* (1); il n'a, il est vrai, d'autre importance que celle d'être l'unique biographie contemporaine de cet homme si influent; il n'en est digne en effet, ni pour le fond, ni pour la forme. Cette Vie a été composée, entre 823 et 829 (2), par un moine inconnu, un élève de Sigul, qui fut abbé de Ferrières, après Alcuin; elle repose sur des communications (3) de cet élève favori d'Alcuin, qui avait quitté York pour suivre son maître sur le continent. La source où puisa l'auteur était donc bonne à plusieurs points de vue, et pourtant il ne nous a livré, en général, qu'une caricature de son héros. Il ne sut pas le moins du monde reconnaître la signification de ce grand homme. La faute en est aussi certainement un peu à Sigulf lui-même, qui, à l'époque où il faisait à l'auteur ses rapports sur Alcuin, n'avait été encore qu'un ascète : car, dans un âge avancé il déposa sa dignité d'abbé entre les mains de son élève Aldrich, afin de se consacrer tout entier à l'ascétisme. Mais Sigulf était déjà mort à l'époque où écrivit notre auteur, tandis que Aldrich était encore abbé, et ce fut probablement sur son invitation qu'il prit la plume. L'idée qui le guidait dans la composition de cet ouvrage, il l'exprime lui-même dans le prologue. Ce livre doit être une *Vie de saint*, dans la force du terme, et avoir

1. *Monumenta Alcuiniana* (v. plus haut, p. 17, rem. 1), p. 1 sq.
2. D'après Wattenbach, *Praef.*, p. 1.
3. « Scribam igitur fideliter quae ab ejus fidelissimo tantum didici discipulo, Sigulfo scilicet, institutore meo,... » *Prolog.*

pour but l'édification. Vouloir imiter les saints anciens, serait, pense l'auteur, chose un peu trop difficile pour son époque, c'est pourquoi l'on doit plutôt prendre modèle dans celui-là même : Alcuin, en effet, peut servir d'exemple aux chanoines, tout comme Benoît (d'Aniane) aux moines. Toute la narration est dominée par cette tendance. L'ancien abbé de Tours, qui avait, lui aussi, des accès d'ascétisme, doit être glorifié ici comme saint. Il n'est question, en détail, que de sa vie en Angleterre et à Tours, tandis que son séjour à la cour de Charlemagne est réglé en quelques lignes. L'auteur lui prête assez naïvement des visions, des prophéties, qui s'expliquent avec la plus grande facilité d'une manière naturelle, et même des miracles (c. 12). Par contre, il le représente comme un contempteur des poètes païens et de Virgile en particulier (1), à une époque où Raban étudiait la métrique auprès de lui ! (2). Cela cadrait bien, il est vrai, avec la tendance pieuse de l'ouvrage. La doctrine d'Alcuin n'est pour l'auteur qu'une doctrine pieuse « doctrina pia » ; aussi ne recommande-t-il ses écrits que comme édification (c. 12). La narration, assaisonnée parfois d'exclamations pieuses et de méditations dans un style sans netteté, montre aussi le peu de culture intellectuelle de

1. C'est le fameux passage du c. 10. : « Legerat isdem vir Domini (Alcuin) libros juvenis antiquorum philosophorum Virgiliique mendacia, quae nolebat jam ipse *nec audire neque discipulos suos legere* ; sufficiunt, inquiens, divini poetae vobis, nec egetis luxuriosa sermonis Virgilii vos pollui facundia. » De ce passage on a tiré les plus grandes conséquences, sans considérer le caractère du livre, ni celui de l'écrivain. L'historiette, à laquelle se rattache ce propos d'Alcuin, doit être apparemment interprétée en disant que Sigulf, avec les élèves de son école, lisait Virgile dans un temps inopportun et que la règle destinait à d'autres occupations. Alcuin ne fit que combattre ce culte exagéré de Virgile, comme il le fait dans sa lettre à l'archevêque Ricbod (Ep. 216, ed. Jaffé) ; la manière plaisante dont il le fait dans cette lettre, montre au mieux comment Alcuin, même à cette époque, aimait son Virgile, dont les mythes attrayants étaient qualifiés traditionnellement, dans le langage chrétien, de *mendacia*, ce qui devait prouver qu'on n'y croyait pas. Le moine borné a étrangement exagéré, dans le passage ci-dessus ; d'ailleurs, un autre passage de la Vie nous le montre bien : il y est dit (c. 4.) d'Alcuin encore jeune et à York : « Hac autem insignitum virtute Albinum mira cum pietate veneremur, *qui noluit absincium saecularis litteraturae nosse* !! » — Sapienti sat !

2. V. plus haut, p. 139.

ce moine et son esprit borné. Malgré cela, ce travail est important par maintes communications, basées sur des faits réels, que nous avons déjà mis à profit dans la biographie d'Alcuin.

Parmi les plus célèbres ecclésiastiques, contemporains d'Alcuin, avec lesquels il entretenait dans les dernières années de sa vie des relations très amicales, il s'en trouve un dont nous avons déjà parlé et dont nous possédons aussi une biographie qui est autrement considérable et sérieuse que celle d'Alcuin: c'est la vie de Benoît d'Aniane. Elle est l'œuvre d'Ardo, surnommé Smaragdus (1), ami intime de Benoît et qui, après que ce dernier eût quitté Aniane, fut supérieur de ce monastère (2). Il la composa à la prière de moines d'Inden qui avaient été ses élèves à Aniane. Après avoir hésité une année entière, dans la crainte de n'être pas à la hauteur de la tâche (c. 1 et 2) (3), Smaragde se mit à l'ouvrage en 822 (4). Il mourut en 843, et fut vénéré comme un saint, dans son couvent.

Quoique cette vie ne nous livre point une image complète de l'activité de son héros, depuis l'époque surtout où il avait abandonné Aniane, elle laisse percer toutefois les traits principaux de cette activité et nous offre de riches matériaux pour l'histoire; ces matériaux sont d'autant plus précieux que la naïveté de la narration, où la personnalité de l'auteur est en-

1. *Vita S. Benedicti abbatis Ananiensis*, dans Mabillon: *Acta SS. ord. S. Bened. Saec IV.*, pars 1, pag. 183 sq.

2. Il est dit, sous la date de 814, dans le *Chronic. Moissiacence* (cod. Anan.): « Ipse vero supradictus abbas (Benoît), antequam abiret in Francia, ordinavit in loco suo in monasterio Aniano abbatem nomine *Smaragdum.* » *Monum. German. histor. Script., t. II, p.* 311, et cf. Simson, *Iahrb. I, p.* 24. *rem.* 4. C'est également à Smaragde qu'est adressée la Relation mentionnée plus loin.

3. Il craignait surtout la critique littéraire, à cause de ses expressions peu ornées et qui ne laissaient pas d'offrir des solécismes : « Praesertim cum noverim vos sacrae aulae palatii adsistere foribus nec turbulenti rivuli sitire potum, quin potius ab indeficienti vena purissimi fontis sedulo sapientiae haurire fluenta. » Ce respect à l'égard de l'école de la cour est digne de remarque; il pousse ici Smaragde à choisir ses expressions d'une manière qui ne se retrouve plus dans tout le livre.

4. Benoît mourut le 11 février 821, et cette invitation des moines se trouve déjà, comme appendice, dans la relation qu'ils firent de sa mort.

tièrement reléguée à l'arrière-plan (1), permet moins de douter de la fidélité du récit. C'est ainsi que le style est simple et sans affectation. Benoît, né en 750, s'appelait, dans le siècle, Witiza; il appartenait à une noble race gothe et était fils du valeureux comte de Magelone. Il fut élevé à la cour de Pépin et se consacra d'abord au service militaire. Il prit part à la campagne de Charlemagne contre les Lombards. Un accident malheureux, qui lui arriva pendant cette campagne et qui mit sa vie en péril, mûrit en lui la résolution, conçue depuis longtemps, de renoncer au monde. Il l'accomplit sur le champ et secrètement, et il entra dans un monastère de l'évêché de Langres. Dès le début, il s'y adonna à l'ascétisme, de la manière la plus exagérée, la plus répugnante même (c. 7); aspirant tout à coup à la perfection, il considéra la Règle de saint Benoît bonne seulement pour des novices et des malades (c. 8). Un peu revenu de cette exagération avec le temps, il abandonna le monastère (779), après la mort de l'abbé, pour fonder, dans une possession paternelle, sur les bords du ruisseau appelé Aniane, d'abord une *Cella*, ensuite un monastère qui prit le nom du ruisseau (c. 14). Le nombre de ses élèves en effet grandit rapidement, malgré la sévérité avec laquelle il maintenait l'observation de la règle et malgré la résistance qu'il trouva au début, à une époque où la vie monacale s'était beaucoup relâchée. Mais, avec le temps, son exemple exerça le plus grand effet moral. Ce qui nous fait connaître son caractère et nous explique sa popularité, c'est de le voir affranchir (c. 14) des esclaves qu'on avait donnés à son monastère, et secourir, de la manière la plus énergique et la plus réfléchie, le peuple dans une famine.

Cependant, le monastère prenait un développement de plus en plus brillant: on avait déjà bâti une église magnifique, qu'on avait décorée de toutes les ornementations liturgiques, et qui contrastait singulièrement avec les débuts modestes du monastère ; mais Benoît ne montra pas moins de sollicitude

1. C'est ce qui ressort clairement du passage où il parle de l'école du monastère; il s'en tient aux termes donnés dans la remarque suivante.

pour l'école et sa bibliothèque (c. 27) (1). Le nombre de moines s'éleva peu à peu jusqu'à trois cents, et comme les bâtiments étaient insuffisants, on les distribua aussi dans toutes les *cellas* (c. 34). Charlemagne reconnut déjà lui-même l'influence de Benoît, et cela en dépit de toutes les intrigues que machinaient contre lui, à la cour, de grands personnages appartenant soit au monde, soit à l'état ecclésiastique (c. 41) (2); mais Louis, fils de Charlemagne, la reconnut encore bien mieux : encore simple roi d'Aquitaine, il plaça tous les monastères de cette province sous sa direction réformatrice et il lui en conféra même plusieurs. Ils avaient, lui et son épouse, le plus grand respect pour Benoît. Devenu empereur, Louis lui donna, afin de ne pas être trop éloigné de lui, le monastère de Maurmunster, en Alsace. Mais très peu de temps après, il fit construire pour lui, tout à fait dans le voisinage du château impérial d'Aix-la-Chapelle, le monastère de Inden, où il pouvait enfin journellement conférer avec lui. A partir de cette époque, Benoît devint supérieur général de tous les monastères de l'empire franc, afin de les réformer, comme il avait réformé ceux de l'Aquitaine (c. 50). C'est sous sa direction, qu'à la diète impériale d'Aix-la-Chapelle, en 817, on réforma et l'on compléta la règle de saint Benoît. Il fit de Inden un monastère modèle, et ici l'auteur nous dit en détail (c. 52) comment il y fit observer la règle. L'activité littéraire de Benoît ne sortit pas des limites de ce domaine (c. 53). La Vie se termine par une description de la fin du héros, description qui trouve un complément dans la lettre adressée à Smaragde par les frères de Inda et qui contient une relation des derniers jours de la vie de Benoît.

Cette Vie d'un contemporain, qui eut une existence si active

1. « Instituit cantores, docuit lectores, habuit grammaticos, et scientia Scripturarum peritos, de quibus etiam quidam post fuere episcopi, aggregavit. Librorum multitudinem congregavit. »

2. Le chapitre suivant contient un intéressant épisode, où l'on nous fait un tableau de la vie monastique de Guillaume, comte de Toulouse, si célèbre dans la légende et la poésie épique : c'était un admirateur de Benoît; aidé de ses conseils, il embrassa, dans un âge avancé, la vie religieuse. Ce chapitre nous donne une description détaillée de sa vie, comme moine. — V., sur Guillaume, également plus haut, p. 195.

et si bien remplie, écrite par un maître savant et lettré, offre, comme il n'en saurait être autrement, le caractère d'un ouvrage historique. Il n'y est question de miracles que très brièvement (1), et d'une manière incidente.

Nous avons encore à parler ici d'une Vie remarquable au point de vue de l'histoire littéraire : c'est celle de saint Denis, écrite par Hilduin (2), archichancelier, dont il a été précédemment question à plusieurs reprises : il était abbé de Saint-Denis, depuis 814, et il ne survécut pas longtemps à Louis le Débonnaire. Dans ce livre, l'auteur, s'appuyant il est vrai sur l'opinion de son époque (3), fait de saint Denis de Paris le même personnage que saint Denys l'Aréopagite, en fondant facilement avec la légende de celui-là le peu de matériaux que la tradition fournissait sur celui-ci. Son livre donna un corps à cette opinion de l'identité des deux saints, qui régna, pendant tout le moyen âge et même au delà; rien que par ce fait, il ne manque pas de valeur historique. La légende même de saint Denis, telle que nous la retrace la Vie de Hilduin, devint déterminante pour la littérature nationale. L'auteur avait entrepris son travail à la prière et sur l'ordre même de Louis le Débonnaire (4). Ce monarque, partant aussi de l'opinion de l'identité des deux Denis, désirait, après sa réinstallation solennelle dans l'abbaye de Saint-Denis, témoigner sa reconnaissance à ce saint, auquel, comme il l'écrit lui-même à Hilduin, ses ancêtres avaient tant d'obligations; aussi exigea-t-il de l'abbé qu'il recueillît avec soin et qu'il réunît d'une manière complète, en un seul livre, tout ce qu'il trouverait, ayant trait au saint, dans des ouvrages grecs et latins, comme aussi dans les ouvrages du saint lui-même : telles étaient donc les sources de la biographie de l'Aréopagite. Il voulait enfin rattacher ces documents à ceux que fournissait la *Passion* du saint et à d'autres, puisés dans des chartes antiques de l'église

1. Ainsi l'auteur dit lui-même c. 39 : « Haec de miraculis nostris temporibus actis pauca dixisse sufficiat. »
2. Migne, *Patrol. lat.*, t. 106, p. 14 sq.; — V. sur Hilduin, entre autres, p. 248.
3. Cf. plus haut, p. 288.
4. V. la lettre de Louis dans Migne, *op. c.*, t. 104, p. 1326 sq.

de Paris, matériaux par conséquent de la biographie de saint Denis de Paris.

Hilduin commence donc, dans le seul but d'expliquer le surnom d'Aréopagite, par parler d'Athènes, et de la prédication de saint Paul dans cette ville ; il nous dit comment Denis devint son élève, après avoir été pendant trois ans, à partir de cette prédication, son compagnon inséparable. Là-dessus, il traite de ses écrits, séparément et dans une série de chapitres, et il en indique succinctement le contenu. Après la mort du prince des apôtres, continue Hilduin, Denis, qui avait déployé son activité en Orient, va à Rome et reçoit du pape Clément l'ordre de convertir la Gaule. Suivi de quelques compagnons il se rend dans ce pays, débarque au port d'Arles et se rend à Paris où il annonce l'Évangile avec le plus grand succès et où il bâtit la première église. Mais ses adversaires païens le dénoncent pour ce fait auprès de Domitien qui, irrité de ces progrès du christianisme, ordonne une persécution générale des chrétiens et envoie un préfet spécial pour persécuter le saint. Vient ensuite la Passion de saint Denis, racontée d'une manière exagérée, telle que nous la rencontrerons plus tard dans les Mystères français qu'on lui consacre : le saint est d'abord flagellé, rôti ensuite sur un gril et ainsi jeté en pâture aux bêtes féroces, qui le méprisent, grâce au signe de la croix. Il est mis après cela dans une fournaise ardente, dont le feu s'éteint; on le soumet en outre à de nouvelles tortures et l'on finit par le décapiter. C'est là que se place le miracle, relaté ici pour la première fois, si toutefois il n'a pas été inventé par Hilduin, d'après lequel le saint fit encore presque deux lieues, la tête entre ses mains, avant d'arriver à l'endroit où il voulait reposer pour toujours.

La France de l'ouest a aussi, dans cette période, maintes translations à nous offrir, et, parmi elles, quelques-unes présentent un certain intérêt historique : telle est, par exemple, la translation de saint Philibert, *Translatio sancti Filiberti*, par Ermentarius (1). L'auteur était un moine du couvent de Her-

1. Dans Mabillon : *Acta SS. ord. S. Bened. Saec. IV*, pars 1, p. 510 sq. : *Histoire litt. de la France* t. V, p. 315 sq.

moutier, où se trouvaient les restes du saint ; il les accompagna dans leur translation, en sorte que c'est comme témoin oculaire qu'il écrit. Vingt-cinq ans plus tard, vers l'an 860, il devint abbé de cette communauté de moines errants, qui n'avaient encore pu retourner dans leur monastère. Il mourut environ cinq ans après.

L'histoire de la translation se divise en deux livres, parus séparément, et même à une distance de plus de vingt ans. Le premier, dédié à Hilduin de Saint-Denis (1), est composé entre 836 et 840 ; le deuxième, après 863. Cette translation était d'une nature toute particulière : il ne s'agissait pas seulement des reliques, mais du monastère tout entier. Les Normands, en effet, qui, depuis 835, pillaient les côtes de l'Aquitaine, offraient un danger perpétuel pour le monastère situé dans l'île de Héri, en sorte que les moines, avec l'assentiment du roi Pépin passèrent sur le continent, au commencement de juin 836, en emportant les reliques de leur saint patron : ils vinrent d'abord s'établir dans le monastère de Déas (aujourd'hui Saint-Filibert) qui leur appartenait également. Cette transmigration, avec les miracles (2), guérisons, merveilleuses pour la plupart, opérées par les reliques, soit en chemin, soit à Déas, forme seule le sujet du premier livre. Le deuxième, bien moins considérable, relate la fuite postérieure des moines à Cunauld à l'approche des Normands, et même leur départ pour Messay, en Poitou, vu que ces pirates hivernèrent quatre ans de suite sur la Loire. Les ravages des Normands forment, dans la préface, une peinture pleine d'intérêt. A la suite des guerres civiles qui accompagnèrent la mort de Louis, ces déprédations prenaient sans cesse une plus grande extension, ainsi que le rapporte l'auteur en soupirant, et elles ne s'étendirent pas seulement à toute la côte ouest de la France, mais même aux bords

1. Comme cela ressort de la préface du deuxième livre.

2. L'un d'eux (c. 82) est assez remarquable : il y est raconté comment des marchands anglais, qui avaient volé du plomb dans le couvent, ne peuven pas regagner leur patrie, et comment le saint, leur apparaissant en mer, monté sur un coursier et armé de trois javelots, les force à rebrousser chemin et à restituer ce qu'ils ont volé. Dans ce récit tout entier, l'auteur cherche à faire parade de son style, qui, du reste, témoigne ici de ses études grammaticales.

du Rhône et de la Seine. Notre auteur peint en peu de mots et avec de vives couleurs la terreur panique qu'ils répandaient dans le pays (1). Mais ce sont également les miracles qui forment le principal sujet du livre.

Odo qui, depuis 863, était abbé de Glanfeuil et, depuis 869, de Saint-Pierre-des-Fossés, près Paris, en même temps, nous raconte une panique semblable à l'approche des Normans, dans son livre intitulé : *Historia translationis corporis S. Mauri in Fossatense monasterium* (2). Mais l'histoire de la translation n'occupe qu'une petite partie de son livre ; la majeure partie en est consacrée, par contre, à l'histoire du monastère de Glanfeuil (3), à partir de sa destruction par Gandulf de Ravenne, que Pépin, père de Charlemagne, avait mis à sa tête et qui, après l'expulsion des moines, le changea en un canonicat et le laissa complètement tomber en ruine, jusqu'à ladite translation. L'auteur y raconte notamment la restauration du monastère, sous Louis le Débonnaire, par le comte Rorigo et sa pieuse épouse. L'abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, Ingelbert, y avait puissamment contribué, et, une fois restauré, il y avait envoyé ses religieux pour le repeupler. Aussi, fut-il d'abord sous la dépendance du monastère de Paris. Mais, après la mort du comte, il devint indépendant et eut son abbé à lui dans la personne de Gauzlin, neveu de Rorigo. Vient ensuite une relation détaillée des miracles qui eurent lieu au tombeau du saint, des persécutions que le monastère eut à souffrir de la part de quelques laïques tout-puissants et des châtiments que ceux-ci eurent à subir ; ce n'est qu'alors que l'auteur parle très brièvement de la translation qui ne fut définitivement accomplie à Saint-Pierre-des-Fossés, en 868, qu'après que le corps du saint eût stationné plusieurs années en deux autres endroits. L'his-

1. « Nullus paene locus, nullum intactum remanet monasterium : omnes fugam arripiunt ; rarus est qui dicat : state, state, resistite, pugnate pro patria, liberis et gente. Sicque torpentes atque invicem dissidentes quod defendere debuerant armis, tributis redimunt ac Christianorum pessumdatur regnum. »

2. Dans Mabillon : *Acta SS. ord. S. Bened. Sacc.* IV, pars 2, p. 175 sq ; — *Histoire littéraire de la France*, t. V. p. 383 sq.

3. Dans la préface, il désigne lui-même son livre comme : « Historia eversionis seu restaurationis sancti coenobii, » etc.

toire de Glanfeuil offre un intérêt général en ce qu'elle est comme un miroir où viennent se refléter les destinées de nombre de monastères de la France de l'ouest à cette époque. Le grand nombre de miracles, dont il agrémente son histoire, est caractéristique pour l'époque comme pour l'auteur ; démasqué comme ayant inventé une Vie de saint Maur, il fait naître ici, dans plusieurs détails, le soupçon d'avoir peu d'amour pour la vérité, et cela d'autant plus qu'il prend un soin plus grand de s'en rapporter au témoignage des autres, sans cependant s'expliquer parfois sur d'autres points, où cela serait si nécessaire (1).

Nous trouvons encore dans la France de l'ouest, et à la fin de cette période, deux ouvrages de cette espèce d'Historiographie, qui ont un intérêt tout particulier et qui sont de la plume d'un seul et même auteur : il cultivait par conséquent cette spécialité historique. C'est un moine de Saint-Germain-des-Prés, aux environs de Paris, AIMOIN (2), maître de l'école de ce monastère et auquel son disciple Abbo dédia, comme un fruit de l'instruction qu'il en avait reçue, son poème *De bellis Parisiacae urbis*. L'érudition dont l'auteur fait parade dans cet ouvrage, permet de conclure qu'Aimoin en possédait une pareille. Comme, ainsi que le remarque Dümmler, les combats décrits par ce poème vont jusqu'à l'année 896, il faut qu'Aimoin ait en tout cas vécu jusqu'après cette même année.

Parmi les ouvrages d'Aimoin, le premier en date (3) est bien la « Translation de saint Vincent, » d'Espagne dans le monastère de Castres (4) ; ce fut à la prière de l'abbé et des moines de ce

1. Lorsqu'il parle, par exemple, de l'édit perdu de Louis le Débonnaire, édit qui autorisait Glanfeuil à recevoir ses *Praepositi et magistri* du monastère de Saint-Germain-des-Fossés : « Quod qualiter tempore Ingelberti ablatum ignique crematum fuerit, melius reticendum quam proferendum putamus »(c. 14). Sûrement, un tel édit n'a jamais existé.

2. Cf. Dümmler, *N. A.*, p. 543 ; — *Histoire littér. de la France*, t. V, p. 641 sq.

3. Car Aimoin était encore *Comminister* lorsqu'il composa les vers ajoutés plus tard à cet ouvrage; c'est ainsi qu'il se nomme dans la dédicace de ces vers eux-mêmes; outre cela, cette translation est mentionnée dans celle qui suit.

4. Mabillon, *Acta SS.* ord. S. Bened. Saec. IV, pars 1, p. 606 sq.

couvent qu'il la composa, ainsi qu'en témoigne une lettre à eux adressée et mise en tête de l'ouvrage. Cette translation est divisée en deux livres (1) dont le premier contient le récit de la découverte du corps du saint, et le second celui de la translation elle-même. Le premier est de beaucoup le plus intéressant. Un moine de Conkittas, en Aquitaine, Hildebert, est convié en songe (en 855) à aller chercher le corps de saint Vincent qui repose, sans qu'on lui rende les moindres honneurs, dans une église en ruines de Valence. Il s'associe, pour ce voyage, un autre moine de ce monastère, un de ses amis intimes, Audald. Avec le consentement de l'abbé, ils se mettent en route. Hildebert tombe malade et se voit forcé de rentrer à son monastère, tandis qu'Audald arrive à Valence. Moyennant une somme de cinq sols, il achète l'appui d'un Maure et rentre ainsi en la possession du corps, lequel est si bien conservé que, pour le transporter dans un sac, il est obligé de le couper en morceaux. Audald arrive heureusement avec son trésor jusqu'à Saragosse ; mais là il commet une imprudence : dans le logis que lui a accordé une pieuse femme, il allume une chandelle et entonne un cantique pour honorer le saint dans le sac. La femme n'a rien de plus pressé que de dénoncer le fait à l'évêque. Celui-ci s'empare du trésor. Le moine s'évertue à dire que c'est un de ses parents et qu'il a été le chercher dans un pays lointain : peine perdue. Intimidé par les menaces, il avoue alors que c'est le corps d'un martyr, pour lequel il invente le nom de Marinus. Mais l'évêque ne laisse pas pour cela emporter « ce pieux larcin, » et Audald revient, les mains vides, dans son monastère. On accorde si peu de foi à son récit, qu'on le chasse du couvent, comme menteur et vagabond. Il s'adresse alors à Castres où l'on attache plus de croyance à ses paroles et où on le reçoit à bras ouverts, espérant entrer par lui en possession des reliques. Ce n'est qu'après huit ans et demi (864) que les moines y réussissent, en effet, après

1. Afin de plaire davantage au lecteur : c'est aussi pour cela que l'auteur s'est exprimé brièvement. Il dit au début du deuxième livre : « Neque enim effugari lectorem, multo magis vero ad ea quae dicuntur invitari oportet, qualiter etsi sermo incultus exasperat, saltem succinctus demulceat. Ideoque omne hoc opus in duo etiam dividere voluimus corpora, licet quantitate exigua. »

s'être assurés de la médiation d'un comte de Cerdagne : celui-ci avança que le saint séquestré était un de ses parents, nommé Sugnarius, et, moyennant une somme de cent sols, il obtint de l'émir de Cordoue un ordre de restitution. Il fallut payer encore cent autres sols au gouverneur de Saragosse. L'évêque nie tout, avec force serments (1) ; mais Audald le convainct et on lui livre enfin, à lui et aux moines qui l'accompagnent, le corps du saint. Ce sont vraiment bien des mensonges et des parjures pour entrer en sa possession !

Le livre deuxième nous fait un court récit de la translation et de quelques miracles opérés à Castres auprès du cercueil de saint Vincent : comme variation, il y est dit que l'influence du saint s'étend à obliger à la restitution des objets volés (2). Au reste il fallut aussi emporter ces reliques elles-mêmes pour les soustraire aux atteintes des Normans.

A la prière de Théotger, un moine de ses amis, Aimoin ajouta à chaque livre de cet ouvrage déjà achevé trente hexamètres, en trois chapitres pour chaque livre : ils récapitulent d'une manière très incomplète le contenu de l'ouvrage et n'ont aucune valeur ni pour le fond, ni pour la forme. Toutefois l'essai d'expliquer étymologiquement le nom de l'ami trahit le maître d'école (3).

Aimoin nous a, en outre, fait le récit d'une autre translation (4) d'Espagne dans son propre monastère, et ce travail offre certains rapports avec le précédent : c'est la translation des martyrs de Cordoue, *Georgius* et *Aurelius* (5). Elle

1. «... Episcopus advocatur, et cur tantam in mortuum... exercuerit iniquitatem... inquiritur. Quo omnia negante, et quod id non fecerit, cum multis Dei sanctorumque juramentis affirmante etc. »

2. Comme on le raconte aussi de saint Félix (V. vol. I, p. 326.) On attribue également cette puissance à saint Nicolas.

3. Théotger doit signifier *Deum gerens !* On n'avait donc plus à l'ouest de la France la moindre idée de l'origine germanique de ce mot.

4. Il ne se nomme pas comme l'auteur dans le manuscrit, mais il se fait connaître au Ch. troisième, en renvoyant à la translation de saint Vincent qu'il avait précédemment composée et dont Audald lui-même lui avait raconté l'histoire.

On trouve ici également le même motif d'une division en deux livres (V. Prolog. libri II) que pour la translation de saint Vincent (v. plus haut p. 387, rem. 1) ; il en est de même de l'étymologie d'un nom (l. I, c. 8.)

5. Mabillon, *l. c.*, *Sacc. IV*, pars 2, p. 45 sq.

aussi ne manque pas d'intérêt sous plusieurs points de vue. Comme la précédente, elle est divisée en deux livres. Dans le monastère de Saint-Germain l'on avait appris également qu'il « n'était pas très difficile d'obtenir de Valence » le corps de saint Vincent. Aussi deux moines de ce monastère, Odilard et Usuard, se mirent-ils en route dans ce but, en 858, après avoir obtenu l'assentiment de l'abbé et du roi. Mais étant arrivés dans le sud de la France, ils apprennent déjà que le corps du saint avait été emporté de Valence, quoiqu'on leur ait dit à tort qu'il se trouvait maintenant à Valence, tandis qu'il était détenu à Saragosse. Mais les moines ne veulent pas retourner les mains vides. A Barcelone, ils dépeignent leur embarras à un homme de haute condition, qui attire leur attention sur les chrétiens récemment martyrisés à Cordoue, sous Abderrahman, notamment sur Georges et Aurèle (1). Ceux-là pourront leur offrir un équivalent, quoique cependant on leur conseille de ne pas entreprendre ce voyage si plein de périls. Pourvus toutefois d'une lettre de recommandation du comte de Barcelone pour un « Magnat » maure de Saragosse, ils sont adjoints par celui-ci à une caravane qui va à Cordoue ; ils y arrivent sains et saufs et, recommandés encore à un chrétien influent, Leovigild, ils atteignent le but de leurs désirs. Le corps de Georges est conservé dans son entier, tandis qu'il manque la tête à celui d'Aurèle : elle avait disparu après son martyre. Elle fut suppléée, chose assez étrange, par la tête de son épouse Nathalie, qui avait été décapitée en même temps que lui et dont on n'avait pas pu retrouver le corps (2). Les moines retournent chez eux, d'abord à la suite de l'armée de l'émir Mohamed, qui marche contre Tolède en révolte, sous la protection spéciale de Léovigild ; et, de là, ils gagnent le sud de la France, par Alcala de Henares et Saragosse. Le premier livre ne va pas plus loin. Dans le deuxième,

1. Leur Passion est racontée dans le *Memoriale Sanctorum* (v. plus haut q. 332 sq.), l. II, c. 10 comme le remarque Aimoin, l. I, c. 9, par Eulogius, dont notre auteur mentionne aussi le martyre.

2. Les chrétiens ne pouvaient aller chercher sur le lieu du supplice les restes des martyrs que la nuit et secrètement : voilà pourquoi ces restes étaient facilement dispersés.

l'auteur nous fait le récit de la suite de ce voyage, du sud au nord de la France ; il saisit cette occasion pour parler de l'invasion de Louis le Germanique et des pillages de son armée (c. 5 et 10) ; il parle aussi des miracles opérés par les reliques ; vers la fin du livre, il nous dit que le roi Charles envoya un député à Cordoue afin de s'informer, sur les lieux, de la vérité du martyre (1).

Enfin, nous possédons encore deux livres d'Aimoin : *De miraculis S. Germani* (2). Mais cet ouvrage n'est que l'élaboration de deux autres, composés simultanément par deux moines de Saint-Germain sur la demande de l'abbé Ebroin, évêque de Poitiers, pour satisfaire à un désir de Charles le Chauve : ce monarque avait, en effet, entendu parler des miracles opérés par des reliques du saint à l'époque du duc des Normans, Régénaire et de ses compagnons, et il désirait qu'on en écrivît une relation. Mais les deux travaux n'avaient pas été publiés. Ce n'est que plusieurs années après que l'abbé Gozlin chargea Aimoin de les fondre en un seul ouvrage. Ce travail lui-même est une histoire de translation, vu qu'à plusieurs reprises on est obligé d'emporter les restes du saint, afin de les soustraire aux approches des Normans. L'auteur nous y esquisse des portraits pleins de vie, à propos de deux incursions de ces pirates : ils s'avancent sur la Seine jusqu'à Paris, s'établissent dans une île et requièrent ensuite des chevaux pour exécuter leurs pillages même sur terre. La fuite lâche de la population, les barbaries des ennemis païens, qui maltraitent notamment les monastères et les églises, les incendies qu'ils allument, leur poursuite dirigée contre les grands, dans le but d'obtenir de plus fortes rançons (3), leur mépris insolent des adversaires, qui ne peuvent les éloigner qu'en

1. « Nec est oblitus (Karolus) delegans Mansionem Cordubae hujus facti veritatem ex loco requirere. » (C. 27.)

2. Mabillon. *l. c.*, *Saec.* III, pars 2, p. 96 sq.

3. A l'arrivée des Normans, Paris et tous les monastères des environs avaient été abandonnés. Là-dessus, l'auteur dit : « Timor siquidem et metus universos invaserat, utpote merito iniquitatis divino enudatos auxilio atque ideo mundanae defensionis destitutos solatio. Quis, rogo, non doleret, antequam bellum committeretur, fugatum exercitum, antequam jaceretur sagitta, confossum, ante scuti conlisionem ignominiose subactum ? » (L. I, c. 1.)

payant un tribut (1), tout cela nous est ici dépeint avec une grande force de vérité. La première invasion, celle qui eut lieu en l'an 845, est racontée dans le livre premier, tandis que le deuxième est consacré à celle qui eut lieu quelques années plus tard, de même qu'aux miracles opérés, à ces époques, par le saint : parmi eux méritent d'être citées maintes visions de ses moines, ainsi que la peste qui s'abattit sur les Normans et leur duc (l. I, c. 12 sq.). Vers la fin de chaque livre, se trouve ajouté un poème : le premier, en distiques, est court et sans la moindre valeur ; le deuxième, en tétramètres trochaïques catalectiques rythmiques, est un salut au saint, à sa rentrée dans le monastère ; le poète y célèbre également, comme un miracle, la conservation de la vie des moines, dont il a déjà parlé (c. 10), pendant une incursion des Normans : ils parvinrent à échapper à leurs mains en se cachant. Cette « nouvelle hymne de salutation » fut chantée par les moines, quand on ramena les reliques dans le monastère.

Il est à peine besoin de faire remarquer que ce genre d'historiographie eut, pendant cette période, ses représentants même en Italie ; mais leurs ouvrages, autant que je le vois, sont trop peu importants pour en parler ici. Faisons remarquer seulement l'opuscule : *De apparitione S. Michaelis* (2), qui nous raconte, d'après une tradition pieuse, la fondation de l'église Saint-Michel, sur le mont Garganus, en Campanie. Un riche propriétaire de troupeaux, appelé Garganus, remarque l'absence d'un taureau ; il le rencontre enfin sur la cime de la montagne, devant l'entrée d'une caverne : plein de colère, il lui décoche une flèche ; elle fait choc en retour et le transperce lui-même. Effrayé de cet événement, le peuple va demander

1. « Siquidem Ragenarius dux auctorque totius memorati mali ante profanum Horich Nortmannorum principem cum ingenti superbia veniens, ostendit ei quod secum hinc absportaverat aurum argentumque multum, dixitque quod opinatissimam Parisius civitatem captam haberet, quodque mansionem Germani senis, quae in eadem terra decentissima haberetur, intrasset, insuper et quod omne Karoli regnum sibi ratione tributi subjugatum haberet. » (L. I, c. 12.)

2. *Liber de apparitione S. Michaelis in Gargano*, dans les *Monum. German. histor.*, *Script. rerum langobardic. et italic. Saec. VI — X*, p. 540 sq. ; — Cf. Gregorovius, *Wanderjahre in Italien*, Leipzig, 1880, vol. V, p. 92.

conseil à l'évêque. Celui-ci prescrit un jeûne de trois jours et des prières, pour obtenir de Dieu la manifestation de sa volonté. Voilà que l'archange saint Michel apparaît à l'évêque et lui annonce que, par ce miracle, il a voulu se manifester lui-même comme le gardien de ce lieu. Cette explication est confirmée par une victoire que les Béséventins remportent sur les Napolitains encore païens : un orage terrible, en effet, partant du haut de la montagne, répand la panique parmi ces derniers qui prennent la fuite : la trace des pieds de l'ange, gravée sur le rocher de la caverne, témoigne de sa présence en cet endroit. On y trouve ensuite le récit de la construction miraculeuse de cette merveilleuse église.

CHAPITRE VINGTIÈME

BIOGRAPHIES PROFANES : VITAE LUDOVICI

La biographie, purement profane et politique, est représentée, dans cette période, par deux histoires de la vie de Louis le Débonnaire, intitulées toutes deux: *Vita Ludovici imperatoris*. La plus ancienne fut écrite du vivant même de Louis: elle ne va que jusqu'à l'année 835 et fut terminée, à ce qu'il semble, en 837. Elle a pour auteur Thegan, chorévêque de Trèves (1). Ce pourrait bien n'être qu'une forme abrégée de Theganbert. Thegan descendait d'une noble famille franque et avait très bien conscience de sa noblesse. Ainsi que nous le rapporte son ami Walahfrid dans sa préface (car ce fut lui qui publia d'abord l'ouvrage après la mort de Louis), Thegan avait, il est vrai, beaucoup de lecture, mais il n'était ni littérateur, ni érudit; son temps était pour cela trop occupé par

1. *Monum. German. histor., script.*, t. II, p. 585 sq. ed. Pertz (Praef.); — Simson, *Ueber Thegan den Geschichtschreiber Ludwigs des Frommen*. Dans les *Forsch. zur Deutsch. Gesch.* X, p. 325 sq.; — Foss, *Ludwig der Fromme vor seiner Thronbesteigung* (Progr. des Friedr.-Wilh.-Gymn. in Berlin, 1858).

son activité pratique, comme prédicateur et pasteur d'âmes (1). C'est pour cela que Walahfrid excuse l' « expression un peu rustique » (*quantulacumque rusticitas*), ce qui revient à relever poliment les nombreuses fautes de grammaire. Cette biographie n'est point, comme celle d'Eginhard, un chef-d'œuvre à la Suétone, mais bien, comme le remarque son éditeur, un ouvrage dans le genre des annales (*in morem Annalium*), ou, plus exactement, une chronique, c'est-à-dire une œuvre plus ou moins écrite d'un seul trait, quoique reposant sur des données consignées année par année; c'est pour cela aussi que les dernières années sont traitées si en détail. Thegan fait donc une histoire annalistique proprement dite de l' « empereur » Louis, en y ajoutant des détails biographiques.

Les sept premiers chapitres, très petits en partie, en forment l'introduction: l'auteur y traite succinctement de la descendance de Louis du côté paternel et du côté maternel, de sa jeunesse, de son mariage et de ses enfants, de la mort de ses frères qui lui aplanit le chemin pour arriver à l'empire; il entre ensuite dans de plus longs détails sur sa nomination à la co-régence et sur son couronnement, ainsi que sur la mort de Charlemagne. A partir du chapitre huitième, l'histoire de l'empereur est racontée dans un ordre chronologique, mais le plus souvent avec la brièveté des annales. On y trouve néanmoins des parties plus développées et même des digressions: c'est ainsi qu'après avoir parlé de la consécration de Louis par le pape Étienne (816), l'auteur nous esquisse, dans un long chapitre (XIX), le portrait du pieux monarque; c'est un fait bien caractéristique pour Thegan de placer ici ce portrait, comme si ce n'était qu'après la consécration papale que Louis est un empereur accompli. Dans ce chapitre, il a pris pour modèle la Vie de Charles, par Eginhard. A ce portrait de Louis, et, spécialement, à la remarque qu'il a plus de confiance qu'il ne faudrait en ses conseillers, l'auteur rattache, dans le chapitre

1. « Novimus et nos virum multa lectione instructum, sed praedicationis et correctionis studiis occupatum. » Si Walahfrid, dans le poème qu'il adressa encore jeune à Thegan, parle des vers de ce dernier et s'il redoute sa critique sévère pour ses vers à lui, c'est là une suite du respect que le jeune moine devait avoir pour cet évêque distingué.

suivant (XX), une digression bien autrement longue : il y donne libre cours à sa colère, en voyant des gens de basse extraction, promus à de hautes fonctions ecclésiastiques, notamment des affranchis. Thegan condamne d'une manière sévère leur outrecuidance, leur népotisme envers leurs parents de bas étage, auxquels ils ouvrent la carrière ecclésiastique, et sa colère le rend ici éloquent (1). L'auteur, dans une autre digression détaillée à l'occasion de la déposition de Louis à Compiègne (c. 44), décharge également sa colère : il prend violemment à partie Ebbo, archevêque de Reims, qui, parmi tous les prélats, s'était fait distinguer par ses accusations contre Louis : or, cet homme « sans vergogne et cruel » n'était qu'un serf à sa naissance. N'est-ce que le sentiment de la noblesse de Thegan, qui se révolte ici de cette manière? N'est-ce que son ardente fidélité envers l'empereur (2)? Ou bien, avait-il été offensé et humilié par Ebbo et ses pareils, vu surtout que le premier était un adversaire de la dignité des chorévêques, si discutée à cette époque, dans l'ouest de la France (3)?

Ces digressions forment les chapitres les plus détaillés de tout le livre; en dehors de cela, notre auteur, au lieu d'un récit animé, ne donne presque toujours qu'un rapport plein de sécheresse et très court; il est même très pauvre jusqu'à l'année 833 : ce n'est qu'à partir de cette date, et principalement pour l'année suivante, que l'auteur devient moins

1. On y lit : « Postquam illi tales culmen regiminis arripiunt, numquam sunt antea tam mansueti et sic domestici, ut non statim incipiant esse iracundi, rixosi, maliloqui, obstinati, injuriosi et minas omnibus subjectis promittentes, et per hujuscemodi negotia cupiunt ab omnibus timeri ac laudari. Turpissimam cognationem eorum a jugo *debitae* (!) servitutis nituntur eripere et libertatem imponi. Tunc aliquos eorum liberalibus studiis instruunt, alios nobilibus feminis conjungunt, et propinquas eorum filios nobilium in conjugium compellunt accipere... Propinqui vero superdictorum, postquam aliquid intellegunt, senes nobiles derident atque despiciunt, sunt elati, instabiles, incontinentes, impudici, inverecundi. » Un portrait de mœurs bien intéressant! C'est ainsi que Walahfrid excuse ces effluves de colère.

2. « In cujus quibusdam sententiis quod effusior et ardentior in loquendo videatur, ut vir nobilis et acris animi, quod de indignitate vilium personarum dolor suggessit, tacere non potuit. Praeterea nimius amor justitiae et executoris ejus, christianissimi imperatoris, zeli naturalis exaggeravit dolorem. » Praef.

3. Cf. Simson, p. 346.

avare de détails. Après avoir imploré, à la fin de son rapport sur l'année 835, la bénédiction du ciel sur Louis, il termine son ouvrage par son *amen*. Ce travail, par ses longues citations de la Bible, trahit un auteur qui a étudié la théologie, surtout quand il fait des considérations personnelles.

On trouve encore, dans un manuscrit, un petit appendice sur les deux années qui suivent; il n'était point dans l'édition de Walahfrid, et quoique écrit dans le même esprit et avec le même style que le livre de Thegan, l'on ne saurait que difficilement le lui attribuer à lui-même.

Sans être un historien officiel, Thegan est pourtant bien loin d'être impartial: la violence de sa nature, son *zelus naturalis*, pour me servir de l'expression de Walahfrid (1), l'en rendait déjà incapable, à une époque surtout où régnait un esprit de parti passionné. Sa sympathie pour l'ancien empereur marche de pair avec son antipathie pour Lothaire, tandis que, d'ailleurs, il est très favorable à Louis le Germanique et cherche même à le justifier (2). Il est vrai que Louis se comportait mieux envers son père, que ne le faisait Lothaire. Avec tout cela, l'ouvrage de Thegan, par les matériaux que l'auteur recueillit personnellement, est une source historique importante.

L'autre vie de Louis le Débonnaire (3) est un ouvrage bien plus étendu: non seulement il comprend, d'une manière uniforme, la vie entière de Louis (il ne fait pas de l' « empereur » seul son héros); mais, même dans la narration, il est bien autrement détaillé que le précédent. L'auteur, dont le nom nous est resté inconnu, a été appelé l'Astronome, par la

1. Voy. plus haut, p. 394, rem. 2.

2. Voy. Simson, p. 341 sq. Cet auteur pense même que Thegan n'aurait pu, pour cette raison, continuer son histoire au delà de l'année 837.

3. Ed. Pertz : *Monum. German. historica, Scriptores*, t. II, p. 604 sq.; — Simson, *Jahrbuch*, vol. II, p. 294 sq. Excurs II : *Ueber die Vita Hludovici des Astronomus*; — Meyer v. Knonau, *Ueber Nithards vier Bücher Geschichten*, p. 129 sq. Excurs III. *Ueber die Zerrüttung der Chronologie in den letzten Theilen des Astronomus.* Excurs IV. *Die Umarbeitung des dritten Theils der frænk. Kœnigsannalen durch Astron.* Excurs V. *Vergleichung der Parallelstellen des Nithards und Astron. mit den der frænk. Kœnigsannalen und des Astronomus.*)

raison, comme il le dit lui-même dans son ouvrage, qu'il possédait la science astronomique, et qu'il aidait de ses conseils l'empereur qui avait pour cette science un intérêt tout particulier (1). C'était un savant aux connaissances variées ; il possédait même la science de la médecine, si l'on en juge par son ouvrage, seule source des renseignements que nous possédons sur lui. Il appartenait vraisemblablement à l'état ecclésiastique ; il se distingue même par ce qu'on appelait naguère, des « idées ultramontaines », en affichant une vénération toute spéciale pour la papauté (2). Il semble avoir été au service de l'empereur, du moins à partir de l'année 829, quoiqu'il ne séjournât pas continuellement à la cour ; car, il le dit lui-même (3), c'est aussi comme témoin oculaire qu'il relate les faits qui s'y passaient. Ce n'est que par ses étroites relations avec l'empereur, relations qui sont confirmées par des faits dans son ouvrage (4), que s'expliquent la partialité aveugle qu'il a pour lui et les éloges exagérés, et souvent tout à fait peu motivés, qu'il lui donne ; ces éloges devaient résonner comme des cris d'ironie aux oreilles des contemporains (5). Mais l'ouvrage fut composé quelques années après la mort de Louis, en sorte qu'on ne saurait guère qualifier l'auteur de courtisan : il aurait dû, en ce cas, vouloir se recommander auprès de Charles le Chauve et auprès de la veuve de l'empereur.

Déjà, dans la préface, l'auteur fait connaître son culte enthousiaste pour la mémoire de l'empereur. Ce qui le pousse à enregistrer les actions et la vie de Louis, ce monarque ortho-

1. Par rapport à l'apparition d'une comète en 838, il est dit c. 58 : « Quod cum imperator talium studiosissimus, primum ubi constitit, conspexisset, antequam quieti membra committeret, accitum quendam (idem *me qui haec scripsi et qui hujus rei scientiam haberi credebar*) percontari studuit, qui super hoc mihi videretur. »

2. Outre les passages cités par Simson (p. 296), il faut considérer également, par exemple, le début du chapitre quatrième.

3. Voy. la remarque de la page suivante.

4. Déjà ci-dessus, rem. 1.

5. En s'exprimant ainsi, par exemple, à l'occasion de la mort de Charlemagne : « At vero in ejus successore *veridica probata est scriptura*, quae in talibus tribulantium consolans animos dicit : « Mortuus est vir justus et quasi non est mortuus ; similem enim sibi reliquit filium haeredem. » (C. 20.)

doxe et agréable à Dieu (*Deo amabilis*), c'est l'utilité que l'histoire présente, en relatant les actions des princes qui peuvent servir d'exemple et d'avertissement. Mais ce sujet est si grandiose, que même le génie des plus grands hommes en serait écrasé. Louis possédait, en effet, dans un degré si éminent les quatre vertus cardinales qu'on ne savait point laquelle des quatre il fallait le plus admirer en lui. Il n'avait qu'un seul défaut: trop de douceur.

L'ouvrage, qui s'étend de la naissance de Louis jusqu'à sa mort, est une chronique biographique ; mais, le héros étant un souverain, il prend en même temps les proportions d'une histoire de son règne. On peut distinguer trois parties dans cet ouvrage ; la première va jusqu'à 814, date de la domination impériale de Louis. L'auteur y traite de la jeunesse du monarque, et de son gouvernement dans l'Aquitaine, pays qui, déjà dès sa naissance, lui fut destiné comme royaume. Il y peint, en partie même d'une manière isolée, les relations entre l'empire des Francs et l'Espagne, les combats avec les Maures, et même avec les Basques. Cette partie a une valeur toute particulière, comme source historique ; mais elle n'est pas moins importante pour la légende de Charlemagne, et l'auteur y parle également de la défaite de Roncevaux (c. 2) ; il y fait même mention de beaucoup d'autres faits, qui s'y rapportent d'une manière médiate. Mais, dans cette première partie, l'auteur, comme il en fait la remarque dans la préface, ne fait que suivre la relation (*relatio*) d'Adhémar, noble et pieux moine qui était du même âge que Louis et qui avait été élevé avec lui (1). Grâce à ce modèle, c'est là que la

1. « Porro quae scripsi usque ad tempora imperii Adhemari nobilissimi et devotissimi monachi relatione addidici, qui ei coaevus et connutritus est ; posteriora autem, quia ego rebus interfui palatinis, quae vidi et comperire potui, stilo contradidi. » C'est pour moi un fait certain que cette *relatio* était écrite et formait un livre, que l'astronome suivit aussi fidèlement qu'il suivit ensuite les annales impériales ; ce livre traitait assurément de l'histoire de l'Aquitaine, même de l'Aquitaine avant l'époque de Louis : Cette conclusion, je la tire du commencement du livre de l'Astronome, lequel, sans cela, est inexplicable. Il produit tout à fait l'impression d'être une coupure d'un livre ; seulement, la première phrase a été écrite par l'Astronome, et elle est destinée à former une sorte d'introduction. La Vie commence, en effet, par le récit de la répression d'un soulèvement, en Aquitaine, en l'an

narration est la meilleure et qu'elle attire vraiment quelquefois par une vivante réalité, notamment dans la peinture des expéditions en Espagne, où le moine accompagnait sans doute Louis. En tous cas, son récit repose sur le rapport de témoins oculaires. La deuxième partie de l'ouvrage s'étend jusqu'à l'année 829. Ici, notre auteur suit les annales impériales, quoiqu'il donne d'autres détails, notamment sur les affaires ecclésiastiques, et qu'il ait mis à profit d'autres sources, Nithard par exemple. Dans la troisième partie enfin, qui va jusqu'en 840, l'auteur relate les faits de lui-même, ou bien comme témoin oculaire (1), en sorte que cette partie a également une valeur spéciale, comme source historique, quoiqu'elle soit quelque peu dépréciée, du reste, comme les autres, par une chronologie embrouillée. A ce qu'il paraît, l'ouvrage ne nous est pas parvenu dans son entier, et une grande partie de l'histoire de l'année 824 serait perdue (2).

Quant à la diction, l'auteur, qui s'excuse pourtant, dans la préface, d'écrire dans un style quelque peu rustique (*stilus minus doctus*), s'efforce fréquemment de rivaliser avec la langue des savants; mais, quand il déchausse ensuite le cothurne et qu'il redescend de ces hauteurs élevées, son style produit une impression désagréable: il est maniéré, recherché, boursoufflé. Cette inégalité, cette bigarrure de diction provient, en partie, de ce que l'auteur mêle son récit à celui de

769, neuf ans par conséquent avant la naissance de Louis; or, ce récit est précédé par une phrase banale sur Charlemagne. — C'est donc ainsi que s'explique, comme le fait justement remarquer Jasmund, traducteur de l'Astronome (*Einleitung*, p. VI), la supériorité de cette partie sous le rapport du récit et du style : il faut mettre ces qualités au compte d'Adhémar.

1. C'est à cette partie seule que peut se rapporter le deuxième membre de phrase : Posteriora etc., cité dans la remarque précédente. Si l'auteur ne dit rien des annales impériales, quand il mentionne les sources de la deuxième partie, cela provient de ce qu'il les tenait pour généralement connues et qu'il considérait l'exploitation d'une telle source officielle comme une chose toute naturelle. — Girgensohn admet, il est vrai, même pour la troisième partie, l'utilisation de la continuation des annales impériales, des prétendues annales Bertiniennes (dans les *Forschungen zur deutsch. Gesch.*, X, p. 653 sq.); mais il est combattu par Simson, *op. c.*, p. 298, rem. 5.)

2. Voy. Simson, p. 300.

ses modèles et qu'il cherche même à agrémenter ses emprunts par une phraséologie pleine de prétentions (1).

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

ANNALES IMPÉRIALES. NITHARD

A cette époque, les annales impériales reçoivent, en harmonie avec les deux grandes divisions de l'empire carlovingien, une double continuation : l'une, à l'ouest ; l'autre, à l'est de la France ; mais ni les unes, ni les autres ne s'en tiennent absolument à la partie de l'empire à laquelle appartient leur auteur ; et, en dépit de toutes les divisions, il existait encore toujours un *Imperium* ; cependant, les premières ont, plus que les dernières, un caractère universel. Ceci est une conséquence soit de la position de la France de l'ouest ; soit de sa population romane, qui la mettait dans de grands rapports avec la majeure partie de la Lorraine ; soit enfin de l'intérêt dogmatique plus vif qui régnait dans cette contrée, sans oublier que la personnalité de l'auteur, ici comme ailleurs du reste, y entre pour beaucoup. C'est donc ainsi que la continuation des *Annales impériales* est décidément plus remarquable à l'ouest de la France, qu'elle ne l'est à l'est. Cette continuation forme ce qu'on est convenu d'appeler *Annales Bertiniani* (2), nom qu'elles ont reçu du monastère saint Bertin.

1. Qu'on voie, par exemple, comment il annonce, à la fin du ch. 4, le commencement du printemps, dans un rapport entièrement sec : « Mansit ergo (Ludovicus) cum patre, inde usque ad Herisburc vadens, usquequo sol ab alto declinans axe ardorem aestivum autumnali cum descentione temperaret ! » Cf. avec cela la deuxième partie (ch. 26) où se trouve une paraphrase des mots, *hieme transacta*, des *Annales impériales*, paraphrase relevée par Meyer (v. Knonau, p. 134.)

2. Ed. Pertz dans les *Monum. German. histor., Script.*, t. I, p. 419 sq. (Praef.) *die Annalen von St. Bertin und St. Waast. Nach der Ausg. der monum. German. übersetzt von Iasmund.* Berlin, 1857. (*Geschichtscreiber der deutsch. Vorzeit IX Iahr*, vol. 11). (Préface), Wattenbach, *Deutschl. Geschichtsq.* I, p. 241 ; — Girgensohn, *Prudentius* etc. (v. plus haut p. 295 rem. 1). —

parce qu'elles furent publiées pour la première fois d'après un manuscrit de ce monastère. Ces Annales se composent de trois parties. La première n'est, de l'année 741 à 829, presque qu'une copie textuelle des anciennes Annales impériales que nous avons étudiées (p. 98 sq.), des prétendues Annales de Lorsch, avec la continuation attribuées à Eginhard; mais, à partir de 830 et jusqu'à 835, c'est la continuation des événements contemporains par un homme peu lettré, qui écrit dans un latin défectueux et dont les fautes s'expliquent par l'influence de la langue populaire romane; de ces fautes elles-mêmes, il résulte que ce continuateur était un Roman et un Roman de la France (1). Il s'y révèle complètement, comme un serviteur très dévoué à l' « empereur très religieux » (*religiosissimus imperator*).

La deuxième partie, qui va de 835 à 861, a pour auteur un homme bien autrement remarquable. C'est Prudentius, déjà mentionné précédemment (p. 295); il n'était point encore évêque de Troyes, quand il commença cet ouvrage; il vécut bien plutôt, sans aucun doute, à la cour de Louis le Débonnaire et ensuite à celle de Charles le Chauve, jusqu'à sa nomination qui eut lieu vers le milieu de la cinquième décade (2). C'est ainsi que Prudentius entreprit son ouvrage, sinon sur l'ordre de l'empereur, du moins, avec son assentiment; aussi, sa narration est-elle extrêmement favorable à Louis le Débonnaire. L'auteur laisse de côté, comme le montre Girgensohn (3), des faits pénibles pour l'empereur, et il raconte des événements extérieurs, sans en découvrir les vrais motifs. Il observe même, envers Charles le Chauve, pour les douze premières

1. Cela se voit dans l'emploi des temps, lorsqu'il place, par exemple, le plus-que-parfait du subjonctif comme imparfait du même mode; comme spécifiquement français (et provençal aussi), est l'emploi de *hostis*, dans le sens de *exercitus*, comme commun aux langues romanes; on y trouve encore : *nullus*, avec la signification de *quelqu'un*, par exemple, p. 427, ligne 21.

2. Cela résulte avec certitude du passage d'une lettre conservée de Prudentius, dans laquelle il est dit : « *Cum repente tandem a palatinis* excubiis, quibus *diu* inservire coactus fueram, latorem... apicum (celsitudinis) vestrae Trecas, cui me divina gratia... praeesse dignata est, offendi. » Cf. Girgensohn, p. 20.

3. p. 22.

années qui suivirent la mort de Louis, tous les égards de la loyauté; ce n'est qu'à partir de 853, à la suite peut-être du synode de Quierzy, que ces égards cessèrent tout à coup, en sorte que l'auteur soumet, à l'occasion, à une critique très mordante les actes et les opinions du roi. On s'explique facilement que cet annaliste officieux, qui était outre cela, à ce qu'il semble, personnellement dévoué à Louis le Débonnaire, s'émancipât aisément de l'influence de Charles le Chauve, alors qu'il était évêque et éloigné de la cour. Mais c'est aux relations qu'il avait eues avec elle qu'il était redevable de la richesse des matériaux; car il pouvait ainsi mettre à profit des documents politiques, et même en faire part au public. Les relations personnelles, comme on l'a déjà fait remarquer avec raison, contribuèrent encore naturellement à ce qu'on trouve dans les Annales de cet auteur, né Espagnol, beaucoup plus de détails qu'ailleurs, sur la péninsule ibérique. Si le style de Prudentius ne présente pas les expressions simples, justes, objectives, qui distinguent la forme des meilleures annales, il faut dire pourtant que, pour cette époque, il est clair et correct.

Sous ce rapport, la troisième partie reste en arrière : elle s'étend de l'année 861, date de la mort de Prudentius, jusqu'à l'année 882 et met fin à cet ouvrage d'Annales. Elle a pour auteur l'archevêque de Reims, HINCMAR (1). Au point de vue de la forme, son travail n'atteint pas à la hauteur de celui de son prédécesseur, mais, par contre, il s'élève au-dessus de lui par l'abondance des matériaux et l'indépendance de la narration. Cet archevêque, esprit altier, revêtait la première dignité ecclésiastique de l'ouest de la France; à la tête des affaires ecclésiastiques de ce pays, il exerçait la plus grande influence sur les affaires politiques : il était donc, par sa position et par son caractère, soustrait à la contrainte des égards pour la cour. Aussi, en écrivant l'histoire de son temps, écrivit-il, en bonne partie, sa propre histoire : que d'actes n'avait-

1. V. sur lui plus haut, p. 247 sq. — Richer, dans le prologue de son histoire, le nomme comme annaliste. Hincmar (c'est lui qui le dit dans une lettre à Egilo, archevêque de Sens) avait reçu de Charles le Chauve, pour les consulter, les annales de son prédécesseur.

il pas accomplis lui-même et à combien n'avait-il pas pris part personnellement! C'est une raison de plus pour lui tenir compte du sang-froid de sa narration impartiale, surtout quand nous connaissons la violence de son tempérament. Comme historiographe, Hincmar a eu conscience de son devoir, et cela l'a empêché d'altérer les faits, en lui permettant d'autre part de porter ou d'indiquer, sans égard, son jugement sur la moralité des faits. Ce côté subjectif donne à ses Annales un attrait tout particulier (1). La considération élevée des intérêts généraux de l'Église comme de ceux de la curie romaine, la communication détaillée de documents, mais aussi la prise en considération fréquente et approfondie des autres empires carolingiens et notamment de la Lorraine, tout cela fait qu'il avait à sa disposition une grande richesse de matériaux et que cette partie des annales Bertiniennes a, parmi toutes les annales de cette époque, un caractère d'une plus grande universalité. Ce caractère est vraiment en rapport avec la situation qu'occupait alors, grâce à l'initiative de son roi plein d'ambition, et aux conditions favorables dont nous avons déjà parlé, la France de l'ouest, dans le cercle des empires carolingiens. On aurait été bien autorisé à penser, à cette époque, que la couronne impériale que Charles le Chauve se conquit effectivement, resterait aussi désormais à cet empire.

A l'est de la France, les annales impériales trouvèrent une continuation dans les : *Annales Fuldenses* (2). C'est un fait digne de remarque de voir cette continuation avoir lieu au siège principal de la culture scientifique de l'Allemagne. Ces Annales de Fulda ont été composées, jusqu'à l'année 838, par Enhard, moine qui ne nous est connu que par ce travail. Il rattache ses maigres notices à une compilation d'extraits des anciennes annales, des petites annales de Lorsch et de celles

1. Cf. Noorden, *Hincmar*, p. 152 sq.

2. Ed. Pertz, dans les *Monum. German. histor.*, *l. c.*, p. 337 sq. (Praef.) : — *Die Iahrbücher von Fulda und Xanten. Nach der Ausg. der Monum. German. übers. von Rehdantz.* Berlin, 1852. (*Geschichtschr. d. deutsch. Vorz IX Iahrh.*. vol. 9.) (Introduction); — Wattenbach, *op. c.*, p. 183 sq.

du monastère Sithiu (saint Bertin), qu'il agrandit par quelques suppléments (1).

A ce travail d'Enhard, qui est sans valeur littéraire, se rattache, à partir de l'année 838, la continuation bien plus remarquable de Rudolf, ce disciple déjà connu de Raban (2) : cette continuation va jusqu'à 863. Si elle n'a pas été composée par ordre de Louis le Germanique, comme l'admet Wattenbach, il faut dire néanmoins qu'elle est entièrement écrite dans son sens (3), comme du reste elle est spécialement consacrée à l'histoire de son règne : c'est un fait significatif, sous ce rapport, de voir que, dans les trois premières années, alors que régnait encore Louis le Débonnaire, c'est le roi Louis qui occupe entièrement le premier plan du récit. Tout aussi peu qu'Enhard, Rudolf ne tient nul compte de son propre monastère ; il ne parle même pas de la résignation de Raban, en qualité d'abbé, tandis que, plus tard, il nous relate sur lui, et même à l'occasion quand il sera archevêque, des faits purement personnels (4). Il fait aussi très peu entrer en ligne de compte les autres empires carolingiens, à moins que l'Allemagne n'ait avec eux des rapports immédiats, dans un sens hostile la plupart du temps. Cette remarque s'applique encore davantage aux intérêts généraux ecclésiastiques : c'est ainsi que l'auteur passe absolument sous silence le sort de Gottschalk et de sa doctrine, dans l'ouest de la France. Si ces Annales sont bien plus courtes que celles d'Hincmar, c'est là qu'il faut en chercher l'explication.

Que Rudolf ait eu d'étroites relations avec la cour, c'est ce qui ressort de son ouvrage ; il n'est pas même invraisem-

1. V. Simson, *Ueber die Annales Enhardi Fuldenses und Annales Sithuenses*. Iena, 1863. Waitz admet le contre-pied relativement aux rapports de ces deux annales. V. *Forschungen zur deutsch. Gesch.*, vol. 18, p. 354 sq.

2. V., plus haut, p. 364 sq.

3. Dès le début, en parlant de l'année 839, Rudolf laisse déjà percer cette propension à favoriser Louis le Germanique, quand il explique sa retraite devant l'armée de son père par un sentiment de piété filiale.

4. En disant, par exemple, en 844, qu'il envoya au pape son livre : *De sancta cruce*, ou bien, en 850, qu'il donna à dîner aux pauvres dans sa propriété de Winkel.

blable qu'il ait fait partie des conseillers de Louis (1). N'oublions pas non plus de remarquer que, parmi tous les lieux cités dans ses annales, c'est Mayence, même au point de vue purement local, qui revient le plus fréquemment, en sorte que, si l'on considère les relations d'amitié entre Rudolf et Raban, on pourrait croire que l'auteur y fit, à diverses reprises, un assez long séjour. Au point de vue du style, ces Annales s'élèvent au-dessus de toutes les autres de cette époque, nouveau témoignage de la culture, couronnée de succès, des études classiques en Allemagne.

Dans cette période, les Annales de Fulda eurent encore une continuation jusqu'à l'année 882, dans la personne d'un clerc inconnu : c'était en tout cas un franc, vraisemblablement même un moine de Fulda, si peu de détails qu'il nous donne sur ce monastère. Avec plus de détails que son prédécesseur, quoique dans un moins bon latin, il raconte en partie et il fait entrer un peu plus en ligne de compte les autres empires carolingiens. Mais son récit a bien moins le caractère du sang-froid personnel. Il ne lui est pas possible notamment de déguiser nulle part sa haine pour Charles le Chauve : il ne se contente pas de stigmatiser ouvertement son avarice et sa lâcheté (2), mais il le qualifie encore souvent de « tyran de la Gaule, » au lieu de l'appeler roi, surtout lorsqu'il se fut emparé de la couronne impériale, ce qui semble avoir spécialement échauffé la bile de notre auteur.

Une certaine parenté avec les Annales se révèle à nous, à cette époque, dans une histoire pragmatique du temps présent, telle que nous la rencontrons dans l'ouvrage d'un laïque qui avait pris la part la plus active aux événements qu'il relate. Cet ouvrage, sans contredit, indique l'apogée de l'his-

1. C'est ce qui semble ressortir notamment d'un passage où il examine en détail les raisons et considérations qui, en 858, déterminèrent Louis à déposer Charles le Chauve; il y est dit à la fin : « Quod longe aliter esse quam se vulgi fert opinio, *cuncti consiliorum regis conscii* veraci sermone testantur » (*l. c.*, p. 371, lignes 34 sq.).

2. Il dit de lui, en parlant de l'année 875 : « Est enim lepore timidior; » et, en 877 : « Quod cum Karolus comperisset, illico *juxta consuetudinem suam* fugam iniit. »

toriographie dans cette période. Ce sont les quatre livres d'histoire de NITHARD : *Libri quattuor historiarum* (1).

Nithard (il nous le dit lui-même dans son ouvrage) (2), fils d'Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne, était, comme son père, abbé laïque (3) de saint Riquier, bénéfice qui lui était échu sans doute à titre d'héritage. Comme soldat et comme diplomate, il rendit à son neveu, Charles le Chauve, des services exceptionnels ; il s'attacha à lui de la manière la plus fidèle et il lui fut ouvertement très dévoué : ce fut en vain que Lothaire chercha à l'amener à embrasser son parti. A Fontenoy, il contribua puissamment à la victoire de Charles, par son commandement habile et plein de bravoure. D'autre part, il faisait partie de ceux à qui Charles avait, en 842, donné pleins pouvoirs pour procéder au partage de l'empire de Lothaire. Que le fils d'un Angilbert ait reçu, même sans faire partie de l'ordre ecclésiastique, une culture scientifique, c'est ce qu'il n'est pas besoin de dire.

Tout cela explique très bien que Charles l'ait considéré comme l'homme de la situation pour raconter à la postérité les événements de son siècle, et qu'il lui en ait intimé l'ordre,

1. *Nithardi historiarum libri* IV, éd. Pertz, dans les *Monum. German. histor., script.*, t. II, p. 649 sq. ; — *In usum scholarum Ed. altera.* Hannovre, 1870; Meyer v. Knonau, *Ueber Nithards vier Bücher Geschichten.* Leipzig, 1866. IV. — Pætz, *De vita et fide Nithardi.* Dissert, de Halle, 1865; — Küntzemüller, *Nithard und sein Geschichtswerk.* Dissert. de Iéna. Guben, 1873; — Wattenbach, *Deutschlandsgeschichtsq.*, 4e éd., I, 171 sq.

2. Fin du ch. ve du IVe livre.

3. Il est dit aussi, dans le *Chronic. Centulense* de Hariulf, à la fin du ch. VIIe du livr. III, chapitre qui est consacré à Angilbert : « Post ejus sanctum transitum filius ejus Nithardus, quem de regis filia Berta susceperat, Centulensibus *jure Abbatico* praelatus. » Si l'auteur nous dit ensuite : « *Paucisque diebus in regimine expletis*, interemptus praelio, » cela ne signifie, à mon avis, qu'une chose, c'est que Nithard ne dirigea lui-même l'abbaye que peu de temps, alors qu'il s'y était retiré, quelque temps avant sa mort, et qu'il avait même embrassé l'état ecclésiastique. Nous trouvons dans son épitaphe : « Nomen rectoris qui *modico* tenuit, » et encore, dans le *Chronic. Centul.*, l. III, c. 5 : « Is ipse Nithardus, domni Angilberti filius coenobio huic praefuisse asseveratur post decessum patris, quique cum paucissimis diebus *ministrasset*, bello interfectus, juxta patrem sepulturam meruit. » Ceux que la chronique désigne comme abbés, à partir de la mort d'Angilbert jusqu'à l'entrée de Nithard au couvent, n'ont eu que la direction spirituelle du monastère.

au milieu même des guerres civiles, en mai 841, ainsi que Nithard nous le communique lui-même dans la préface qu'il adresse à Charles. C'était là une belle mission, dit Nithard, si toutefois on lui avait aussi donné les loisirs de mener à bonne fin un travail si important : aussi fait-il appel à l'indulgence du roi et des lecteurs en général. Toutefois, notre auteur avait déjà terminé les deux premiers livres à l'automne de la même année ; ils furent successivement suivis des deux autres jusqu'au printemps de 843, époque où il abandonna son travail. Le premier livre laisse déjà reconnaître la signification spéciale de l'ouvrage : l'auteur y donne, comme introduction historique, un tableau synoptique de l'histoire de Louis le Débonnaire, dans le but de faire saisir aisément à tous les lecteurs la cause réelle des dissensions de Charles (avec Lothaire), et de leur découvrir pourquoi Lothaire, après la mort du père, se résolut à persécuter son frère. C'est ainsi que Nithard commence, dès le début, par motiver les événements qu'il va raconter. Ce regard en arrière est clair, concis et entièrement dans les limites des intentions qu'il a déjà fait connaître, vu que l'auteur parle surtout des divisions de l'empire et de leurs conséquences, y voyant avec raison le germe des dissensions de son temps. A partir du deuxième livre, Nithard commence l'histoire de ces dissensions, en se proposant enfin d'exposer, comme il le dit dans la préface de ce livre, avec quelle habileté et quelle adresse Lothaire a mené à bonne fin la persécution contre son frère Charles. Ici il raconte de mémoire (1) les événements, à partir de la mort de l'empereur Louis jusqu'à la bataille de Fontenoy (juin 841).

Avec cette bataille, qui fut considérée comme un combat ayant qualité de jugement de Dieu, la querelle devait être vidée, pour ainsi dire ; mais ce n'était là que le premier *Certamen* dont la conclusion, comme dit Nithard, met fin à son deuxième livre. Il nous apprend, dans l'introduction au livre troisième, qu'il eut ainsi à terminer là son travail, car entendre dire du mal de son peuple lui fait déjà monter la rougeur au front ; qu'est-ce donc, s'il lui faut relater ce mal lui-même ?

1. « Prout memoria viresque suppleverint. » *Praef. libri* II.

Mais, de crainte qu'un autre ne se permette de raconter les événements autrement qu'ils ne se sont passés, il a consenti à ajouter un troisième livre, pour y enregistrer les faits auxquels il a assisté lui-même. C'est ainsi qu'il nous expose ici la deuxième campagne de Charles contre Lothaire, lequel, après que Charles et Louis eurent à nouveau cimenté leur alliance par le traité de Strasbourg (1), prit la fuite à l'approche des armées alliées et se dirigea vers le sud jusqu'au Rhône (mars 842). A partir de ce livre, l'auteur suivit, sans nul doute, les événements la plume à la main : voilà pourquoi l'on y trouve des épisodes plus ou moins grands qui ne se rattachent qu'incomplètement à l'action principale. Parmi eux (c. 6), il y en a un qui offre un intérêt tout particulier : c'est la description de la vie en commun, à Worms, des rois alliés, et celle des jeux de combats offerts par leurs troupes, réunies des nations les plus disparates ; l'auteur nomme, en effet, des Saxons, des Basques, des Austrasiens et des Bretons.

Le dernier livre, qui va jusqu'au printemps de 843, comprend par conséquent une année et embrasse les négociations qui précédèrent le traité de Verdun ; l'ouvrage de Nithard, vers la fin surtout, s'y rapproche de plus en plus du caractère des Annales : l'auteur y encadre, en effet, des notices d'événements qui n'ont pas le moindre rapport avec la guerre civile et qui n'ont par eux-mêmes aucune importance ; ce sont : un pillage des Normans (c. 3), la translation d'Angilbert (c. 5), la conquête de Bénévent par les Maures (c. 6) et autres choses semblables. On y trouve racontés également différentes espèces de phénomènes naturels. Bien plus, l'auteur termine son livre par une considération qu'ont provoquée ces phénomènes. Le rigoureux hiver, qui se prolonge jusqu'à la fin de mars, si funeste aux fruits et aux bestiaux, lui semble être une punition du ciel, qui châtie l'égoïsme des hommes : ceux-ci, en effet, sacrifient le bien commun à leur intérêt particulier, de sorte que partout apparaissent la discorde et la désunion. Que les temps sont changés ! il n'en était pas ainsi sous Charle-

1. Ici (c. 5), Nithard nous communique les serments comme on sait en langue romane et allemande, au moyen desquels les rois et leurs peuples se jurèrent alliance.

magne ! alors régnaient la paix et la concorde, et la nature répandait sur la terre ses plus abondantes bénédictions.

Cette considération finale, si mélancolique, est en parfaite harmonie avec la préface de ce livre ; Nithard non seulement y renouvelle le vœu d'interrompre son ouvrage, mais il exprime même un autre vœu, celui de renoncer entièrement à la vie politique. Néanmoins, ballotté encore sur une mer orageuse et ne sachant pas dans quel port il va aborder, il ne voit rien qui l'empêche, s'il trouve un peu de loisir, de continuer l'ouvrage. « Je vais donc, dit-il en terminant cette préface, m'occuper d'un quatrième livre, et si, à l'avenir, je ne puis pas être utile, je dissiperai du moins, par mon travail, le nuage de l'erreur pour les générations futures (1). »

Il résulte de cette préface du dernier livre, écrite avant le livre lui-même, que Nithard avait assez de la vie politique ; cela provenait sans doute de ce que le roi écoutait bien moins ses conseils (2). Ce port dont il parle, il le trouva, avant même peut-être d'avoir terminé son livre, dans son monastère, dont il devint alors, comme je le crois (3), réellement l'abbé ecclésiastique ; et peu de temps après, avant l'été de 844, il tomba, après avoir encore saisi le glaive (4), peut-être en défendant son monastère contre une attaque des Normans.

La valeur de son ouvrage est dans la pragmatique, et le livre premier en forme comme le centre de gravité : c'est, dans sa disposition, la première histoire politique, et les deux premiers livres sont en harmonie avec cette disposition, tandis que les deux autres, écrits au courant des événements, manquent de perspective historique et se perdent plus ou moins dans un récit annalistique. Nithard embrasse un parti, comme tout historien politique « contemporain ; » et comme cela va

1. « Ergo huic rerum operi quarto assistam, et si in ceteris rebus futuris prodesse nequivero, saltem in his erroris nubeculam proprio labore posteris detergam. »

2. C'est ce que me semblent indiquer, dans la remarque précédente, les termes : *Si in ceteris* etc. ; Pætz a adopté lui aussi cette manière de voir (*l. c.*, p. 7.)

3. V. plus haut, p. 405, rem. 3.

4. C'est ce que dit aussi son épitaphe ; on la trouve aussi dans Wattenbach, p. 174.

de soi, Nithard l'avoue aussi nettement. Ce n'est qu'à ce point de vue que, dans la majeure partie de l'ouvrage, la narration offre un caractère subjectif, sans rien pourtant du style des mémoires, les prologues exceptés, bien entendu. Ces prologues, et la conclusion de l'ouvrage, nous inspirent la plus grande sympathie pour l'auteur et rehaussent par là l'intérêt général que nous prenons aux événements qu'il raconte. Le style lui-même de cet ouvrage ne manque pas de charme, car il a un caractère individuel très prononcé. Il est facile de reconnaître que celui qui a tenu la plume, est, il est vrai, un homme lettré, mais que, comme soldat et homme politique, il n'a pas appris son métier. Il s'exprime avec concision et n'aime point les longues périodes ; de nombreuses et belles paroles ne font pas son affaire. Disons le vrai : il a de fort bonnes raisons pour cela, car son vocabulaire n'est pas des plus riches ; combien de fois en effet reparaissent les mêmes expressions et les mêmes tournures ! Il se méprend même sur la valeur des expressions et, souvent, à force d'être incorrect, il n'est pas loin de devenir obscur.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

HISTOIRES D'ÉVÊCHÉS ET DE MONASTÈRES

Les ouvrages de chronique qui sont consacrés aux territoires particuliers, ne portent, dans cette période, que sur des évêchés ou des monastères. Toutefois, comme la narration admet plus ou moins l'élément biographique, elle comprend aussi la vie des personnages qui les dirigent, évêques et abbés. Dans cette catégorie d'ouvrages, le plus ancien et le plus important, celui qui a servi de modèle à tous les autres est le *Liber pontificalis*, intitulé aussi *Gesta*, ou bien encore *Vitae pontificum Romanorum* (1). Il contient d'abord l'histoire de

1. *Ed. Bianchini*. Rome, 1718. 4 tom. in-fol. ; ensuite dans Muratori, *Rerum italicar. Scriptores*, t. III ; — Piper, *Einleitung in die monumentale Théolo-*

tous les papes jusqu'à Étienne VI inclusivement; ce dernier occupa la chaire de saint Pierre de 885 à 891. Dans cette première partie, qui est la principale et qui forme l'ouvrage fondamental, continué plus tard, on peut distinguer deux parties, dont la première se termine avec Conon (686-687,) et a pour base un catalogue des papes datant du milieu du ɪvᵉ siècle, avec la mise à profit des Archives papales, des Inscriptions, et de la Tradition orale. Ces Vies sont courtes; le style est celui des annales, quoiqu'on n'y trouve pour la plupart du temps que des dates tout à fait générales, exception faite toutefois pour celles qui ont trait à la durée du pontificat. Elles ressemblent également aux annales par le genre du choix du sujet : courtes données personnelles, principaux événements politiques concernant Rome et la papauté, hérésies, phénomènes naturels; on y prend en considération toute spéciale les bâtiments qu'on a élevés, et les vases et ornements d'église qu'on a acquis. La deuxième partie est l'œuvre de différents auteurs, qui continuèrent successivement la première, en partie même comme contemporains. Ici les Vies sont plus volumineuses; quelques-unes même, comme celles d'Adrien, de Léon III et de Léon IV, sont très détaillées, car les auteurs relatent maintenant des faits extérieurs qui n'ont aucune relation intime avec la papauté. Le style gagne en même temps en vigueur et en coloris individuel (1).

De même que Paul Diacre, en composant son ouvrage *Gesta pontificum Mettensium* avait déjà pris pour modèle le titre pontifical, de même ce dernier a servi de base à un ouvrage bien plus considérable de l'Italie, au *Liber pontificalis ecclesiae*

gie. Gotha, 1867, p. 315 sq. ; — Duchesne, *Étude sur le Liber pontificalis.* Paris, 1877; — Waitz, *Ueber die verschiedenen Texte des liber pontif. im N. Archiv.*, vol. IV. — Voy., sur l'état actuel de la question relative à l'âge et aux rapports entre les différents textes : Waitz, dans son *Histor. Zeitschr.*, 1880, p. 135 sq.; — Paul Viollet, article publié dans la *Revue critique d'Histoire et de littérature*, 1878, tome II, p. 116 sq. (*N. des Trad.*)

1. On croyait autrefois, mais à tort, que l'auteur de tout l'ouvrage fondamental, considéré plus haut, était le « bibliothécaire » romain, Anastasius, qui mourut en 886 et qui a traduit plusieurs ouvrages grecs; mais c'est tout au plus si l'on doit lui attribuer la Vie de Nicolas Iᵉʳ.

Ravennatis, par Agnellus (1). Agnellus, appelé aussi Andreas, descendait d'une noble et riche famille de Ravenne. Né en 805, et destiné déjà dès son enfance à l'état ecclésiastique, il entra de bonne heure, moyennant finance et par héritage, en possession de deux monastères et devint prêtre de l'église de sa ville natale. Distingué par son érudition, il fut prié par ses frères ecclésiastiques (les autres prêtres) de composer cet ouvrage : il le commença avant 838, le continua peu à peu (2) et ne l'acheva qu'après 846 environ, attendu qu'il le termine par l'archevêque Georgius (3).

Dans ce travail, qui a pour but de nous dépeindre l'action de chaque évêque de Ravenne en particulier, Agnellus procède, il est vrai, comme le Pontifical romain : il produit les évêques, l'un après l'autre, dans un ordre chronologique et relate leurs actions, sans oublier de parler surtout des constructions d'églises, de leur ornementation et de leurs vases sacrés; mais, sous ce dernier rapport, il se distingue de son modèle, en ce qu'il ne s'en tient pas à de simples données, mais qu'il décrit ces bâtiments et ces chefs-d'œuvre. Quand il ne le fait pas par lui-même, il y supplée en nous communiquant les poèmes descriptifs qui s'y rapportent et qui, ainsi que c'était l'usage depuis longtemps, leur servaient d'inscription : il va même plus loin et il met à profit, le premier assurément, comme sources historiques, les ouvrages de l'art ainsi qu'il le dit lui-même (4). C'est ainsi qu'il nous fait assez fréquemment, d'après des portraits, une description du maintien extérieur des évêques. Pour lui, bien plus encore que pour le *Liber pontificalis* romain, la tradition orale, qu'il invoque si fréquemment (5), a été une source où il a largement puisé; nous le voyons prendre plaisir à encadrer dans son récit de longues

1. *Ed. Holder-Egger*, dans les *Monum. German. histor.*, *Scrip. rer. Langobard. saec.* VI-IX, p. 265 sq. (Praef.); — Piper, *op. c.*, p. 349 sq.

2. En lisant l'ouvrage par fragments à ses frères qui le pressaient de hâter son travail, par exemple (c. 38 et 39, c. 62.)

3. Qu'on croit être mort vers l'année 846.

4. Voy. à la p. 412, note 1, les expressions en italiques.

5. Parfois même faussement, là où il avait sous les yeux une source historique, ainsi que l'a montré Holder-Egger par rapport aux annales de Ravenne.

et pieuses légendes et des anecdotes. Ce n'est pas encore assez : là où les matériaux font défaut, il n'éprouve pas, comme il l'avoue ingénument, le moindre scrupule d'esquisser un portrait d'après son imagination (1). Quant aux livres, il en a mis peu à profit ; il a par contre beaucoup puisé dans les chartes des archives de Ravenne.

Agnellus avait un très vif sentiment de l'art et de la poésie ; aussi, nous communique-t-il des inscriptions en vers, alors même qu'elles ne lui sont d'aucune utilité pour son récit : telles sont celles qui se trouvent sur les monuments funéraires et ailleurs. En cela même, son ouvrage offre un intérêt littéraire et historique tout particulier. Il a donné aussi, dans son ouvrage, deux poèmes dûs à sa plume. L'un, en tête de l'ouvrage, contient un dialogue, en hexamètres, entre le poète et ses confrères : après quelques résistances, Agnellus s'y déclare prêt à accéder à leurs prières et à composer l'ouvrage ; il termine par quelques vers adoniques. L'autre poème, qui suit la préface, tout comme le premier la précède, est un acrostiche de dix distiques en l'honneur de saint « Apollinaris », lequel, en qualité de disciple de l'apôtre saint Pierre, ouvre la série des évêques de Ravenne. — La narration d'Agnellus a partout un caractère subjectif, car l'auteur y mêle un certain nombre de faits personnels et il ne se tient pas complètement en dehors de l'esprit de parti. Il en est de même de son style, qui est inégal, simple et naturel à tout prendre, mais qui parfois semble éclatant et maniéré, à cause des expressions et des phrases poétiques qu'il emprunte notamment à Virgile. A côté de cela,

1. V. *De S. Exuperantio* (p. 279), où il prend occasion de s'expliquer en même temps sur ses sources : ... « Et ubi inveni quid illi (fratres) certius fecerunt, vestris (legentium) aspectibus allata sunt, et quod per seniores et longaevos audivi, vestris oculis non defraudavi ; et ubi istoriam non inveni aut qualiter eorum vita fuisset, nec per annosos et vetustos homines, neque per haedificationem, neque per quamlibet auctoritatem, ne intervallum sanctorum pontificum fieret, secundum ordinem, quomodo unus post alium hanc sedem obtinuerunt, vestris orationibus me Deo adjuvante, illorum vitam composui, et credo non mentitum esse, quia et horatores fuerunt castique et eleemosinarii et Deo animarum hominum acquisitores. *De vero illorum effigie* si forte cogitatio fuerit inter vos, quomodo scire potui : sciatis, *me pictura docuit*, quia semper fiebant imagines suis temporibus ad illorum simititudinem. »

on trouve des considérations épisodiques dans le style onctueux d'un prédicateur. Il serait difficile de porter un jugement sur la langue elle-même, vu son mauvais état de transmission.

Vers la même époque, on écrivit également, d'après le même modèle, dans la France de l'ouest, l'histoire d'un monastère dans l'ouvrage qui a pour titre : *Gesta abbatum Fontanellensium* (1); c'est le monastère Fontanelle ou saint Vandrille. L'auteur, dont le nom nous est resté inconnu, était un moine de couvent et il conduit son ouvrage jusqu'à la mort d'Ansegis, en 833. C'est sur la vie de ce dernier, comme aussi sur celle du fondateur, qu'il appuie davantage. Ce monastère fut fondé, dans le voisinage de Rouen (645), par Wandregisil, un cousin du vieux Pepin, lequel était d'abord laïque, comte palatin et duc, mais qui se consacra plus tard à la vie ascétique. L'histoire de ces abbés nous fournit des renseignements particuliers sur quelques moines remarquables (2), en même temps qu'elle nous présente un tableau vivant des revers d'un monastère dans l'empire des Francs, au VII[e] et au VIII[e] siècle. Il est digne de remarque de voir combien Fontanelle fut gouverné souvent par des évêques de Rouen et de Reims, et par des abbés appartenant à d'autres monastères. Parmi les recteurs de ce monastère, il ne manque même pas de laïques. Le fond principal de ces *Gestes* est dans la communication des acquisitions de ce monastère en biens-fonds, et, d'autre part, dans celle des pertes qu'il subit, surtout par suite de la sécularisation (3) : ajoutons à cela d'utiles détails que l'auteur nous transmet relativement aux vases sacrés, aux ornements, aux livres donnés par les abbés et obtenus en héritage, comme aussi relativement aux constructions qu'ils firent exécuter. Sous ces deux rapports le riche et lettré Anségis, qui était supérieur de ce monastère depuis 823, et qui en

1. Dans les *Monum. German. histor., script.*, t. II, p. 270 sq. Ed. Pertz. (Praef.).

2. Malheureusement elle ne nous est parvenue qu'avec une lacune, vu que les gestes des trois abbés qui viennent après le fondateur, comme aussi la fin de la Vie de Wandregesil, manquent dans le manuscrit.

3. Cf. Roth, *Die Sæcularisation des Kirchengutes*, dans le *Münchener histor. Jahrbuch für* 1865.

possédait deux autres en même temps, se distingue entre tous. De même que, sous la direction d'Éginhard, il avait exécuté les constructions royales d'Aix-la-Chapelle, ainsi fit-il restaurer et construire à neuf maints bâtiments du monastère dont il fit même décorer de fresques les murs et le plafond ; d'autre part, il améliora l'agriculture et rétablit la règle de saint Benoît ; il donna aussi, à ce monastère et à un autre, un nombre de livre assez considérable (1), notamment des ouvrages de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme et de Bède ; cette donation, réunie à celle qu'avait faite l'abbé Wando, dans la cinquième décade du VIIIe siècle (2), aidait à former déjà une belle bibliothèque. A cela venaient s'ajouter encore bon nombre de volumes qu'un moine du monastère, le prêtre Harduin, avait copiés lui-même. Ce moine vivait en ermite, dans une *cella*, sous le prédécesseur d'Angésis : il se rendit très utile par ses leçons d'arithmétique et de calligraphie, à l'époque où son abbé Gervold fonda l'école du monastère pour les moines complètement illettrés; musicien lui-même, Gervold leur donna également des leçons de chant (c. 16, p. 292). On trouve, dans ces *Gestes*, bien peu de renseignements politiques, et quand il y en a, ils sont presque tous, excepté ceux qui avaient immédiatement trait au monastère, empruntés à des ouvrages connus, tels que Frédégaire, les Annales impériales, etc. Les sources principales où puisa l'auteur sont des chartes de monastère et la tradition orale (3), sources auxquelles il faut ajouter encore l'ancienne Vie du fondateur (4).

1. Anségis doit avoir possédé une bibliothèque importante, comme on le voit, surtout si l'on ajoute au catalogue incomplet des livres qu'il donna au monastère de Flaviacum (p. 295) les volumes qu'il donna à Fontanelle.

2. Voy. c. 13 (p. 287). Parmi ces livres, théologiques pour la plupart naturellement, on trouvait pourtant : « Historia Jordanis, episcopi Ravennatis ecclesiae, de origine Getarum », et, ce qui est plus intéressant encore : « Historia Apollonii regis Tyri. »

3. Il en parle longuement en faisant l'histoire d'un ermite du commencement du VIIIe siècle, appelé Milo. Il y est dit : « Audivi nempe narrantem quendam venerabilem senem, qui ab eo didicit, qui ipsum Milonem multo tempore vidit... » c. 4 (p. 278).

4. Éditée par Arndt dans : *Kleine Denkmæler aus der Merovingerzeit*. Hanovre, 1875.

Nous possédons aussi une courte chronique de ce monastère, qui va de l'année 841 à l'année 859 (1).

Nous avons à mentionner encore, dans cette période, l'histoire d'un monastère de l'Italie, situé dans le pays des Sabins, entre Rome et Réate: c'est le monastère de Farfa, dédié à la sainte Vierge et ainsi appelé d'après le nom d'une rivière qui coule dans les environs. Cette histoire de Farfa va jusqu'à l'année 857 et a été écrite peu de temps après. Le récit détaillé de la fondation du monastère et la vie de son premier abbé, Thomas, en font le fond principal; c'est pour cela que cet écrit a été intitulé : *Constructio Farfensis* (2). Thomas, prêtre de la Gaule, mort en 720, avait entrepris le pèlerinage de Jérusalem: arrivé près du saint sépulcre, il priait Dieu de lui montrer la voie du salut, quand la sainte Vierge lui apparut et lui désigna un endroit, dans le pays des Sabins, où s'élève en son honneur une basilique au milieu de la forêt et tout près de trois cyprès gigantesques; c'est là qu'il doit vivre, s'il veut voir la réalisation de ses vœux. Après plusieurs tentatives infructueuses, Thomas réussit à découvrir ce lieu, et, soutenu par le comte de Spolète, il y fonde un monastère. Il fait encore construire une *cella*, sur le Vulturne, pour trois nobles Bénéventins qui se consacrent à l'ascétisme. Pour les autres abbés, jusqu'au quinzième, qui mourut en 857, l'auteur ne leur consacre généralement que quelques lignes ; il s'en tient à une courte notice sur leur caractère, tout comme dans le *Liber pontificalis*. Ils étaient Francs presque tous. L'un, Alanus (759-69) était un savant qui vécut très longtemps en ermite, et qui s'occupa de copier des *codices*, qu'il exécutait « à ravir ». Mais il n'avait aucune connaissance des hommes, car il choisit pour successeur Wigbert, un Anglo-Saxon, homme aux mœurs sauvages, et qui tyrannisa les moines au point que ceux-ci, pour le chasser, durent avoir recours au bras séculier.

1. *Monum. German. histor.*, *l. c.*, p. 301 sq.
2. *Ed. Bethmann*, dans les *Monum. German. histor.*, *script.*, t. XI, p. 519 sq. (Praef.).

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

CHRONIQUE UNIVERSELLE : FRECHULF, ADO.

La chronique universelle, elle aussi, trouva dans cette période une double élaboration : d'abord de la part de Frechulf (1), évêque de Lisieux, le même, nous l'avons vu, qui avait engagé Raban à composer son commentaire sur le Pentateuque. C'était un disciple du prêtre Helisachar, chancelier très influent de Louis le Débonnaire. Grâce à son érudition et à la faveur de ce prince, auquel il était fidèlement dévoué, il fut envoyé à Rome, auprès du pape, en 824, à l'occasion des affaires concernant l'adoration des images. C'est probablement peu de temps après qu'il mit la main à son ouvrage ; il l'acheva avant 830 (2). C'est Helisachar qui l'avait engagé à l'entreprendre ; Helisachar était « insatiable dans son amour pour la sagesse ». Frechulf, dont nous voyons le nom dans maintes délibérations synodales, vécut jusqu'au milieu du siècle.

Son ouvrage comprend deux parties, qui ont été éditées séparément. La première est dédiée à Hélisachar et traite de

1. *Freculfi, episcopi Lixoviensis, Chronicorum Tomi* II. Coloniae, 1530 ; dans la *Biblioth. patrum*, et, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. 106 ; — Grunauer, *De fontibus Historiae Frechulfi*. Dissert. Zurich, 1864 (donne en même temps des suppléments du premier livre, d'après le cod. de Saint-Gall.) ; — *Histoire littér. de la France*, t. V, p. 77 sq. ; — Wattenbach, *Deutschl Geschichtsq.*, 4e éd., p. 177 sq.

2. Ce dernier point ressort de la dédicace de la deuxième partie, non seulement parce qu'il y appelle Judith *felicissima*, mais bien plus sûrement parce qu'il y donne à l'empereur Louis l'épithète de *invictus*, ce qui n'aurait plus été possible, même à un courtisan, après 830. Qu'il n'ait entrepris son ouvrage qu'après le voyage d'Italie, c'est assez vraisemblable, parce qu'il eut l'occasion, comme le croit aussi Wattenbach, d'acquérir dans ce voyage les livres qui lui manquaient ; nous le voyons, en effet, se plaindre à Raban — pour le moins après 822, année où Raban devint abbé — de la pénurie de livres. Cf. plus haut p. 147.

l'histoire universelle jusqu'à la naissance de Jésus-Christ; le chancelier n'avait pas exigé davantage, ainsi que le dit la dédicace. La deuxième partie va jusqu'à la mort de saint Grégoire le Grand; mais l'auteur nous y dit encore, à la fin, sous forme d'appendice, comment Boniface (IV) reçut le Panthéon de l'empereur Phocas (1). Cette partie, dédiée à l'impératrice Judith, à laquelle l'auteur prodigue des éloges pleins de galanterie, servira à l'instruction de son fils Charles. La première partie comprend sept livres, et la deuxième cinq; mais chaque livre est divisé en un grand nombre de chapitres. Ainsi qu'il résulte déjà de cet aperçu, cette chronique est une histoire universelle à récit continu.

La division de la matière est la suivante. Frechulf, dans la première partie, commence son histoire, non point avec Ninus, comme le fait Eusèbe, mais bien, comme le fait Orose, à qui du reste il emprunte textuellement les motifs qu'il a d'en agir ainsi, avec Adam; il la conduit, dans le premier livre, jusqu'à Abraham, dont il parle déjà en détail. Le deuxième livre débute avec Ninus; et, en traitant de lui et de ses successeurs, l'auteur revient de nouveau à Abraham; il va jusqu'à David, et en particulier jusqu'aux préparatifs faits pour la construction du temple de Jérusalem. A partir de là, le troisième livre s'étend jusqu'à la deuxième reconstruction du temple, sous Darius. Le quatrième nous conduit jusqu'à la soumission complète de l'Italie à Rome, après la mort de Pyrrhus; le cinquième jusqu'au sac du temple par Antiochus, et jusqu'à la chute des empires de Macédoine et de Carthage. Le livre sixième va jusqu'à Pompée, et le septième arrive enfin à la naissance de Jésus-Christ.

Ainsi qu'il est facile de le reconnaître, cette division de la matière se ramène, dans sa base principale, en partie, au

1. Frechulf dit lui-même, vers la fin du dernier chapitre : « Igitur a nativitate Domini Jesu Christi ob amorem dominae meae Augustae Judith aggressus sum opus quod *usque ad Gregorii, eximii doctoris, obitum perduxi*. De gesti etiam Bonifatii papae quaedam deinceps praelibando perstrinxi... » Mais là, il identifie Boniface IV avec Boniface III, en disant de ce pape, que Phocas reconnut le siège épiscopal romain comme étant *omnium ecclesiarum caput*; c'est Boniface III qui avait obtenu cela, et encore non comme pape, mais comme ambassadeur de Grégoire.

système des âges du monde, exposé dans la *Cité de Dieu* (1), et, en partie, au système des empires (2), exposé dans l'ouvrage d'Orose (3) : le premier livre doit, en effet, embrasser les deux premiers âges du monde; seulement l'auteur, donnant ici, comme le fait la *Cité de Dieu*, moins un récit que la réponse à des questions suggérées par le texte biblique, passe déjà à Abraham, quoique cependant il fasse compter le deuxième livre à partir de la naissance de ce patriarche; ce livre correspond au troisième âge du monde. Le troisième livre a une division toute particulière à l'auteur; le quatrième, par contre, va jusqu'au commencement du quatrième livre d'Orose, et ce livre d'Orose, quant à la période qu'il embrasse, correspond entièrement au cinquième de Frechulf : il débute avec la guerre de Rome contre Pyrrhus et se termine également avec la ruine de Carthage. La même relation existe dans les deux livres suivants : le sixième de Frechulf est égal, dans sa délimitation, au cinquième d'Orose, avec cette différence que Frechulf traite encore, dans le dernier chapitre, le début du livre suivant d'Orose; le dernier livre va ensuite jusqu'à Auguste et à la naissance de Jésus-Christ.

Dans la division de la deuxième partie, par contre, Fréchulf procède d'une manière complètement indépendante; car ni le système des âges du monde, ni Orose, ne pouvait ici lui montrer la voie à suivre; cette partie toute entière ne correspond en effet qu'à un seul âge du monde et à un seul livre d'Orose. Le premier livre s'étend jusqu'à la destruction de Jérusalem; le deuxième, jusques à Caracalla et à la persécution des chrétiens, qui eut lieu sous lui et sous Septime-Sévère, son père; le troisième, d'Héliogobale jusqu'à Constantin le Grand et à la fermeture qu'il fit des temples païens; le quatrième, de ses fils jusqu'à Théodose le Grand et à la destruction des dieux et de leurs temples; le cinquième, enfin, d'Arcadius et Hono-

1. V. vol. I, p. 252 sq.
2. La fin du livre V[e] montre bien que Frechulf en a eu entièrement conscience : « Nunc vero ubi contaminationem atque vastationem templi ostendimus, *duoque regna potentissima, Macedonicum scilicet atque Carthaginiense, defecisse*, finem etiam hujus voluminis imponere decrevimus. »
3. V. vol. I, p. 363.

rius jusques à S. Grégoire, à l'invasion des Langobards et à la conversion de Reccarède au catholicisme. Il est manifeste que cette division de la deuxième partie a été déterminée par l'histoire de l'Église chrétienne, et que, considérée au point de vue de cette époque, elle paraît aussitôt, abstraction faite du livre deuxième, entièrement motivée. C'est ce qui a lieu également pour la fin de l'ouvrage : ce n'est que par saint Grégoire le Grand que l'Église romaine devint indépendante de Byzance, et que, bientôt après, ainsi que l'ajoute encore l'auteur, elle fut reconnue par l'empereur lui-même comme la mère et la maîtresse de toutes les églises. A cela vient encore s'ajouter, du moins, d'après la dédicace de la deuxième partie, un autre motif profane de terminer son ouvrage, motif que Wattenbach a fait remarquer à bon droit : c'est la fin, en Occident, de la puissance des empereurs romains ; ils ne sont plus, en effet, qu'empereurs de Byzance, et leur domination, comme le dit Frechulf (1), disparaît en Gaule comme en Italie. La disposition de l'ouvrage tout entier montre déjà que, dans cette histoire universelle, se manifeste de plus en plus un double courant, un courant religieux et un courant profane, l'histoire de l'Église et du peuple choisi marchant de pair avec l'histoire des empires terrestres. La *Cité de Dieu*, de saint Augustin, et l'*Histoire*, d'Orose, laquelle ne devait servir que de complément à la *Cité de Dieu*, ont exercé la plus grande influence sur la disposition et l'exécution de cette Chronique universelle. Mais, pour le fond, elle n'est guère qu'une compilation littérale des livres les plus divers ; c'est un vrai travail de mosaïque : pour le même chapitre, les phrases sont puisées dans trois, quatre et même dans un plus grand nombre de livres (2) ; le fait a lieu çà et là avec peu de changements (3), et il en résulte quel-

1. Voici ce passage de la dédicace : « Igitur ab Octaviano Augusto et Domini nativitate Salvatoris nostri aggressus sum scribendo opus, quod peregi usque ad regna Francorum et Langobardorum, deficientibus Romanorum imperatoribus seu judicibus ab Italia et Gallia, Gotorum quoque regibus, qui successerant, ab iis etiam depulsis. »

2. Ainsi que Grunauer l'a démontré dans l'ouvrage tout entier.

3. On ne devrait pas perdre de vue, dans une nouvelle étude de cet ouvrage, et nous allons montrer par un exemple, qu'on y trouve parfois des changements très importants : le ch. IV du I[er] livre de la 2e partie, chapitre qui

quefois que le même récit se représente encore dans un autre passage. Les principales sources de Frechulf sont, outre les deux que nous avons déjà nommées, la chronique universelle d'Eusèbe saint Jérôme, l'histoire de l'Église d'Eusèbe avec continuation par Rufin, l'ouvrage intitulé *Historia tripartita*, les chroniques universelles de saint Isidore et de Bède, les ouvrages de Josèphe et de Jordanès, Aurélius Victor, Florus, le livre appelé *Historia miscella*, le *De viris illustribus* de saint Jérôme : Frechulf n'a fait que reproduire en grande partie ce dernier ouvrage, vu qu'il accorde, ce dont il faut bien lui tenir compte, une considération toute particulière à la littérature chrétienne. Un de ses principaux défauts consiste en ce que, en règle générale, lorsqu'il nous raconte les événements, l'auteur néglige de nous en donner la chronologie ; on trouve, seulement à la fin des livres, des calculs de périodes de temps, de même que le nombre d'années pendant lesquelles les rois ont régné. Les différents récits ne sont ordinairement reliés entre eux que par des données tout à fait générales, comme *Quo tempore*, *tunc*, *interea*, ou bien même par un simple *igitur*, qui répond à notre *donc*.

L'autre ouvrage, moins original dans la disposition et de moins grande étendue, offre davantage, par contre, dans la forme, le caractère de la chronique universelle. Il a pour auteur Adon (1), archevêque de Vienne, connu d'ailleurs par ses qualités littéraires. Issu d'une ancienne et noble famille de la France de l'ouest, il avait été élevé dans le monastère de Ferrières, si distingué par les études littéraires, comme nous l'avons déjà vu, et il y avait pris l'habit monastique. Il travailla

traite d'Octavien, est d'abord emprunté à Orose, ensuite à Aurélius Victor; là-dessus, vient un petit passage dont la source est inconnue, et, après, encore un extrait d'Aurélius Victor (Ep. c. 1 fin), où il est dit : « Imperavit annos quinquaginta et sex etc., qui certe numquam aut reipublicae ad se potentiam traxisset, aut tamdiu ea potiretur, *nisi magnis naturae et studiorum bonis abundasset.* » Or, à la place de ces expressions en italique, Frechulf a écrit : *Nisi pro causa nativitatis Domini hoc fieret.*

1. S. *Adonis opera ad fidem editionum Rosweidi, Mabillonii, etc. recognita et expressa, accur. Migne.* (*Patrol. lat.*, t. 123) ; — Extraits de la chronique et chronique complète à partir de 814, dans : *Monum. German. histor., scriptor.*, t. II, p. 315 sq. éd. Pertz. (Praef.) ; — *Histoire littéraire de la France*, t. V. p. 461 sq. ; — Wattenbach, *op. c.*, p. 179.

ensuite pendant quelque temps dans le monastère de Prüm, lequel, sous Marcward, était intimement uni à Ferrières; il fit ensuite un voyage en Italie et séjourna à Rome pendant cinq années. C'est pendant ce voyage surtout, qu'il recueillit les matériaux pour son Martyrologe. De retour dans sa patrie, il obtint une cure à Lyon. Son érudition et ses talents (et il fit preuve de ces derniers en composant son Martyrologe) le recommandèrent, en 860, pour le siège archiépiscopal si important de Vienne, alors vacant. C'est là que, jouissant d'une estime universelle il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 874.

Sa chronique, divisée d'après les six âges du monde, a pour base immédiate l'ouvrage de Bède, qu'il ne fait que suppléer ou modifier; pour atteindre ce but, il emprunte principalement ses matériaux à la chronique de Bède et à Orose; puis en seconde ligne, aux *Gesta regum Francorum* (1), et ces matériaux il les encadre textuellement, la plupart du temps. Ensuite, lorsque l'ouvrage de Bède arrive à sa fin, Adon consulte les annales des monastères et de l'empire jusqu'à ce qu'il arrive à l'époque contemporaine, qu'il traite sans largeur. Il a mené, en effet, sa chronique jusqu'à la fin de la septième décade du IXe siècle (2). Là même où Bède l'abandonne, il prend pour fil conducteur la succession des empereurs; seulement, avec Charlemagne, il passe de l'Orient en Occident. Dans le dernier âge du monde, on trouve quelques documents de valeur sur la ville de Vienne. Quelque peu original que soit cet ouvrage, pour le fond comme pour la forme, il a pourtant une particularité qu'on n'a pas du tout remarquée jusqu'ici, quoique l'auteur prenne lui-même soin de l'indiquer dans l'introduction (3). A chacun des quatre premiers âges du monde, en effet, il a ajouté une explication allégorique des plus importantes actions bibliques, comme aussi des personnages des livres saints, et ces derniers il nous les montre comme des types, et princi-

1. Voy. vol. I, p. 642.

2. Elle eut plus tard, de la part d'autres auteurs, deux continuations insignifiantes.

3. C'est, à mon avis, ce qu'indique le passage suivant : « Quaedam etiam ex divinis libris ad *eruditionem* legentium, ubi opportunum duximus, subnotantes, ut ex brevi lector plura colligere possit. »

palement des types du Christ, « préfiguration », dit l'auteur lui-même, qui a lieu « sans préjudice de la vérité historique. »

Le Martyrologe d'Adon, ouvrage bien plus considérable que les martyrologes anciens, fut composé, comme le remarque l'auteur dans la préface, à la prière d'hommes pieux. En prenant la plume, l'auteur poursuivait un double but : il voulait d'abord compléter les jours laissés vides par Florus, et, en second lieu, donner des détails plus exacts sur les saints dont on célébrait la fête : voilà pourquoi, grâce aux *codices* que l'auteur avait apportés d'Italie, nous trouvons, dans la deuxième partie notamment, des communications très détaillées sur les *Passions*. S. Adon toutefois ne s'est pas contenté de ces développements de l'ouvrage de Bède et de Florus; il a de plus, comme introduction à son martyrologe, donné deux compositions spéciales : d'abord un martyrologe très ancien venant de Rome et qu'il avait copié à Ravenne, afin de fixer d'une manière certaine, par l'autorité de cet ouvrage antique, les dates des jours de fêtes qu'on avait trop souvent jusque-là communiquées d'une manière défectueuse; ensuite, un petit livre sur les fêtes des Apôtres, de leurs disciples, de quelques martyrs privilégiés, ainsi que de la sainte Vierge; cet opuscule, où l'on ne trouve point l'ordre chronologique, débute avec les chefs des Apôtres, Pierre et Paul, et finit avec la Sainte Vierge.

Mais le Martyrologe d'Adon, fut bientôt relégué au second plan par un autre martyrologe : ce dernier, qui avait utilisé le précédent, fut composé même avant le milieu de la huitième décade (1); il offrait, d'une part, des renseignements bien plus complets quant aux noms des saints, et, de l'autre, il évitait la minutie des détails dans les histoires des martyrs; il était par conséquent plus approprié à l'usage pratique de l'église. J'ai nommé le martyrologe d'Usuard, ce moine de Saint-Germain de Paris, dont nous avons déjà parlé dans la translation de Georges et d'Aurèle (2). Son travail entrepris, d'après la pré-

1. Car l'auteur donne à Charles le Chauve le simple titre de roi.

2. Voy. plus haut, p. 389 sq. Le martyrologe se trouve également dans Migne, *Patrol. lat.*, t. 123, p., 453 sq. et t. 124, « ex recensione Sollertii et ad edition. Benedictin. collatum. »

face, sur l'ordre de Charles le Chauve, fut introduit peu à peu dans les églises de l'Occident tout entier, et adopté même par Rome, en sorte que, tout en recevant des additions de la part d'autres auteurs, il devint la base fondamentale de tous les martyrologes à venir.

Comme archevêque de Vienne, S. Adon composa encore, dans l'intérêt de son église, la *Passion* de Désidérius, évêque de cette ville, qui avait été mis à mort comme adversaire de Brunehaut, ainsi que la vie de saint Theudérius, qui avait, au vi^e siècle, fondé des monastères près de Vienne.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

HISTOIRE NATIONALE : NENNIUS, ERCHANBERT

La quatrième forme principale que revêt l'historiographie de cette période, l'Histoire nationale, n'est représentée, elle aussi, que par deux ouvrages; encore un seul offre-t-il une certaine importance, même pour l'histoire des littératures nationales du moyen âge : il a une grande célébrité. C'est l'histoire des Bretons, *Historia Britonum* (1), connue sous le nom de Nennius, ouvrage qui fut composé, ainsi que cela résulte du contenu lui-même, en l'année 822 (2). Ce livre, qui ne nous est parvenu que sous une forme plusieurs fois interpolée, contient, dans des manuscrits postérieurs (3), deux prologues ajoutés manifestement par des copistes; le second de ces pro-

1. *Nennii historia Britonum, ad fid. codic. mss. recens. J. Stevenson.* Londres, 1838. Reproduction de cette édition, dans *Nennius und Gildas, herausgeg. v. San-Marte.* Berlin, 1844; ensuite dans : *Monum. historica Britannica. Ed. Petrie.*, t. I. Londres, 1848, p. 47 sq.; — Schœll, *De ecclesiasticae Britonum Scotorumque historiae fontibus.* Berlin, 1851; — A. de la Borderie. Etude critique sur l'*Historia Britonum* attribuée à Nennius et l'*Historia Britanica* avant Geoffroi de Monmouth. Paris, 1883.

2. Schœll, p. 35.

3. Le plus ancien est de la fin du xiie siècle; quelques mss. ne donnent que le deuxième prologue.

logues n'est lui-même qu'un extrait du premier. Nennius, un ecclésiastique, disciple de saint Elbod qui mourut, en 809, évêque de Venedotia, dans le pays de Galles, se nomme, dans ces prologues, comme l'auteur de l'ouvrage. Dans un langage redondant et fleuri, particulier à sa nation, il réclame humblement l'indulgence du lecteur pour son style et il nous fait connaître en même temps, avec les sources où il a puisé son histoire, le motif qui l'a déterminé à la composer. Ces prologues simulés sont loin, sans doute, de confirmer, en faveur de Nennius, l'authenticité de ce livre. Dans d'autres manuscrits en effet, cet ouvrage est attribué à d'autres auteurs, notamment à Gildas (1), ancien historien des Bretons; mais il est vrai de dire néanmoins que les données des sources et du motif de la composition renferment des détails vrais et réussis : l'auteur du premier prologue avait évidemment étudié à fond l'ouvrage tout entier. Il fait dire, dans le prologue, à l'auteur de l'ouvrage, lequel était à n'en pas douter du pays de Galles, que le motif qui l'a poussé à écrire cette histoire n'est qu'une « blessure intime du cœur »; c'est le désir de voir « tirer de l'oubli et revenir en bonne odeur le nom si célèbre autrefois et si distingué de son peuple » (2). C'est par conséquent le même motif patriotique qui avait déterminé un autre auteur du moyen âge, encore plus célèbre et également du pays de Galles, Gottfried de Monmouth, à écrire l'histoire de son peuple : ce dernier même, afin d'attribuer à son peuple une apparence de grandeur universelle, n'avait pas craint de donner à son ouvrage, aux dépens de toute vérité historique, une forme entièrement fantastique.

Cet ouvrage, tel qu'il est, débute par une courte chronologie générale, d'après les âges du monde : elle contient maints détails originaux ; mais elle ne faisait pas primitivement partie de l'ouvrage (3). Vient ensuite une courte description (§ 7)

1. Voy., sur lui, vol. I, p. 600 sq.

2. « Attamen internum vulnus circum praecordia volvens aegre ferebam, si propriae gentis nomen, quondam famosum et insigne, oblivione corrosum fumatim evanesceret. » *Prolog.* I, § 1.

3. Cette chronologie renferme aussi des contradictions. Ce qu'elle a de particulier c'est qu'au lieu de remonter jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, elle ne va qu'à sa passion (§ 5), ou bien aussi à saint Jean-Baptiste (§ 6).

de la Bretagne, qui forme apparemment le début de l'histoire. A cette description se rattache (§ 10) le récit de l'origine du peuple breton : d'après le procédé de la légende troyenne des Francs (1), il le fait descendre, lui aussi, des Troyens, qui vinrent en Bretagne à la suite de Brutus, arrière petit-fils d'Énée : c'est de lui qu'il tire son nom (2). Brutus avait, par hasard et en jouant, tué son père Silvius, fils d'Ascagne, avec une flèche : pour ce fait, il avait été banni de l'Italie et ce n'était qu'après une longue suite d'aventures qu'il avait enfin abordé en Angleterre.

L'auteur parle ensuite (§ 13 sq.) en détail de l'origine des Écossais qu'on dit venus en Irlande, de l'Espagne, où leurs aïeux avaient émigré de l'Égypte ! Tels sont les détails qu'il dit tenir de personnes très compétentes. Après avoir ensuite (§ 17 sq.) communiqué encore un autre arbre généalogique des Bretons d'après des livres très anciens, généalogie qui donne à ce peuple pour souche Briton, petit-fils d'Alain, descendant de Japhet (3), l'auteur nous présente, d'une manière très décousue et très défectueuse, des détails sur la domination romaine en Bretagne, depuis César (§ 19-31).

La partie qui suit est la plus intéressante de tout le livre ; elle contient l'histoire légendaire du roi Guorthigirn, qui, serré de près par les Pictes et les Scots et craignant les Romains accueille les Saxons, sous la conduite de Hors et de Hengist. Ici l'auteur laisse un libre cours à sa narration et nous expose comment, dans un dîner que donnait Hengist, le roi breton s'éprit d'amour pour sa fille qui servait à table, et comment il l'obtint en mariage, moyennant la cession du pays des Kent (§ 37 sq.). Il nous raconte également que ce roi breton avait eu un fils de sa propre fille et que ce fils, il l'avait donné à

1. Cette indication repose peut-être sur une remarque d'Éthicus (v. Vol. I, p. 644, rem. 1.

2. Quoique cela soit expressément dit § 10, on lit toutefois § 7 : « Britannia insula a quodam *Bruto consule romano* vocatur. » Cela est très significatif pour le genre de composition de l'ouvrage, car on ne saurait regarder comme interpolé ce passage, avec lequel le livre débute effectivement.

3. « Histio (fils d'Alain) habuit filios quatuor : Francus, Romanus, Britto, Alemannus (alias Albanus)... Ab Hisitione autem ortae sunt quatuor gentes, Franci, Latini, Alemanni (alias Albani) et Britti. »

saint Germain (1) (§ 39); il nous rapporte aussi la légende détaillée de la construction miraculeuse d'un château (§ 40 sq.). D'après l'indication de ses magiciens, le roi se propose, en effet, de bâtir cette place forte au bout de son royaume et comme son dernier asile, mais le sol cède et la construction s'écroule. Les magiciens annoncent donc que l'édifice ne restera debout qu'autant qu'on l'arrosera avec le sang d'un enfant qui n'a plus de père. On en trouve un, en effet ; c'est un tout jeune enfant, mais qui se révèle meilleur connaisseur des choses cachées que ne le sont les magiciens; il montre que, sous le sol, où repose le bâtiment, il y a un marais. On y trouve effectivement deux dragons, l'un rouge, l'autre blanc : ils se font la guerre et le blanc chasse le rouge. Or, celui-là est le symbole des Saxons, tandis que les Bretons sont signifiés par celui-ci. Plus tard toutefois, ces derniers chasseront les autres au delà de la mer (§ 42). On voit facilement que Gottfried de Monmouth a puisé ici sa prophétie de Merlin qu'il raconte dans le livre sixième, tout comme dans le livre septième, il a reproduit, en partie mot à mot, le récit de Nennius.

Dans la continuation de l'histoire de Guorthigirn, l'auteur revient encore à la légende de saint Germain, et il enclave ensuite, dans son récit, celle de saint Patrice (§ 50 sq.) qu'il compare à Moïse (§ 55). En terminant, il nous parle encore très brièvement (§ 56) des combats subséquents des Bretons contre les Saxons, combats où Arthur se distingua comme général (2): on n'y voit pas moins de douze rencontres, dont la dernière sur le mont Badon, où, à lui seul, il fit mordre la poussière, en

1. Dont les miracles sont déjà relatés (§ 32-35) ; cette partie n'a aucune connexion intérieure ni extérieure soit avec ce qui précède, soit avec ce qui suit : elle me paraît donc aussi interpolée. Je le crois d'autant plus que l'histoire qui s'y trouve et qui nous dit comment le Saint s'efforça, mais en vain, de parler au tyran Benli et comment le manoir de ce dernier fut détruit ensuite par le feu du ciel, est répétée, dans ses traits principaux, au § 47, où nous trouvons le même récit sur le Saint par rapport à Vortigirn.

2. Arthur n'apparaît point ici comme roi; il y est dit plutôt : « Tunc Arthur pugnabat contra illos (Saxones), in illis diebus cum regibus Brittonum, sed ipse *dux* erat *bellorum.* » Les termes soulignés sont opposés à *regibus Brittonum*, et ils le sont par la particule *sed*, ce qui indique expressément qu'Arthur n'était pas roi.

un seul jour, à neuf cent soixante ennemis (1). Mais les Saxons vaincus appelèrent à leur secours des troupes et des rois de la Germanie, qui régnèrent sur eux jusqu'à l'époque d'Ida, le premier roi de Bernicie. Là se terminait l'ouvrage : des copistes postérieurs y ont ajouté les généalogies des dynasties des empires saxons, et ces généalogies font toutes remonter leur origine à Wodan. Comme appendices postérieurs, citons encore un opuscule sur les miracles concernant la Bretagne, ainsi qu'une liste où se trouvent les noms des villes de ce pays.

Les sources principales où puisa l'auteur sont, en dehors des traditions bretonnes et irlandaises, la chronique universelle de saint Jérôme avec la continuation de Prosper, l'histoire ecclésiastique de Bède, celle d'Orose et un « livre de saint Germain » que l'auteur lui-même ne cite pas autrement (§ 47). Le livre de Nennius n'a d'autre importance que celle que lui donne le fond légendaire et national, qui se révèle aussi dans la forme (2). Gottfried de Monmouth, en faisant passer ce fond dans son ouvrage, lui donna une signification historique et littéraire. La manière elle-même dont l'auteur a traité son sujet ne contredit nullement le caractère national celtique. Le peu de sentiment pour la vérité, que Gildas qualifiait déjà de vice national de son peuple, et la forfanterie qu'il déploie afin de donner du relief, du moins pour les temps passés, à sa nation entièrement reléguée à l'arrière-plan, tout cela nous montre bien que l'auteur ne s'élevait pas au-dessus de son peuple, tel qu'il était à cette époque : celui-ci, en effet, fortement enclin à la sensualité, se laissait dominer par l'imagination et la sensibilité plutôt que par l'intelligence.

L'autre ouvrage de cette espèce d'historiographie est des plus insignifiants et dépourvu de toute valeur. C'est une histoire nationale des Francs, composée en 826, d'après une notice manuscrite : elle est attribuée à un certain Erchanbert (3). Jus-

1. « Duodecimum fuit bellum in monte Badonis, in quo corruerunt in uno die nongenti sexaginta viri de uno impetu Arthur; et nemo prostravit eos nisi ipse solus, et in omnibus bellis victor exstitit. »

2. Par exemple pour le rôle que joue le nombre trois dans les données numériques. V. San-Marte, p. 16.

3. *Erchanberti Breviarium,* dans : Ussermann, *Prodromus Germaniae sacrae,* Sangall, 1790, t. I, p. xxxix sq. ; — Par extraits avec le dernier

qu'à l'année 720, elle repose entièrement, si l'on en excepte deux ou trois additions, sur les *Gesta Francorum* (1). Après cette date, elle ne nous donne que des renseignements peu nombreux et bien minimes ; nous n'y trouvons pas même mentionnés les événements les plus importants : seule, la déposition de la dynastie mérovingienne est racontée en détail, d'après la tradition légendaire.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

GÉOGRAPHIE : DICUIL. BERNARD.

En terminant il me reste encore à dire, sous forme d'appendice à l'historiographie, quelques mots de deux écrits géographiques de cette époque. Le plus ancien est le livre : *De mensura orbis terrae*, composé par l'Irlandais Dicuil (2), en l'an 825, ainsi que l'auteur le dit à la fin (3). Autant que l'on en peut juger, Dicuil l'écrivit dans une âge avancé (4). Après avoir reçu son éducation dans sa patrie, il émigra, lui aussi, dans

chapitre, dans : *Monum. German. histor., script.*, II, p. 327 sq. ; — V., sur les manuscrits, Hænel dans les *Berichten d. K. sæchs, Ges. d. Wiss.*, 1865, p. 1 sq., notamment p. 12.

1. V., là-dessus, Vol. I, p. 642.

2. *Dicuili liber de mensura orbis terrae a G. Parthey recognitus*. Berlin, 1870 (Praef.) ; — Letronne, *Recherches géographiques et critiques sur le livre De mensura orbis terrae comp. par Dicuil, suivies du texte restitué*. Paris, 1814 ; — Dümmler, *N. A.*, p. 255 sq.

3. Ce livre a été composé après Charlemagne, c'est ce qui ressort déjà d'un passage du c. 7, § 35, passage digne d'être cité même sous d'autres rapports : « Sed idem Julius (Solinus) nuntiando de Germania insulisque ejus unum de elephantibus numquam jacere, dum ille sicut bos certissime jacet, ut populi communiter regni Francorum elephantem in tempore imperatoris Karoli viderunt. Sed forsitan ideo hoc de elephante ficte aestimando scriptum est, eo quod genua et suffragines sui, nisi quando jacet, non palam apparent. » Il résulte manifestement de ce passage, à mon avis, que Dicuil séjournait en France déjà au temps de Charlemagne, du moins après 802, alors que l'éléphant y arriva, car il parle évidemment *de visu*.

4. Voy. là-dessus, Letronne, p. 22 sq.

l'empire des Francs, afin d'y exercer la profession de maître. Dans cet écrit, en effet, il se révèle comme grammairien et surtout comme métricien (1).

Il ajouta à un manuel prosodique et grammatical de Priscien (lequel était destiné à servir de rudiment aux commerçants, comme il le dit lui-même) des hexamètres, qui nous le font connaître comme professeur (2). Il composa en outre, de 814 à 816, un ouvrage astronomique qui n'a pas encore été imprimé; c'est une espèce de *comput*. Cet ouvrage confine aussi au domaine de la prosodie et nous présente un mélange de prose et de vers (3); l'auteur offrait annuellement à l'empereur Louis, comme un hommage de redevance, les livres qu'il venait de terminer pendant cet espace de temps (4). On serait presque tenté de conclure de là que Dicuil a occupé une position à l'école de la cour.

Le livre géographique de Dicuil est une compilation, littérale en majeure partie, de différents ouvrages de l'antiquité; mais avec quelques additions intéressantes que l'auteur devait à des voyageurs de son siècle. La base de cet ouvrage est un écrit portant le même titre, je veux dire la relation des *Missi*, que l'empereur Théodose avait députés pour mesurer l'Em-

1. Voy. l'introduction et le c. 5, éd. Parthey, p. 20.

2. Voy. ces hexamètres parmi les vers ajoutés aux *Partitiones duodecim versuum AEneidos principalium*, dans Keil, *Grammatici lat.*, t. III, p. 390.

3. Comme le dit Dümmler, *op. c.*, p. 256. — Parmi les vers que Dümmler nous communique par extraits, on en trouve (ce qu'on n'a pas encore fait remarquer) de rythmiques d'une formation toute spéciale : ce sont deux longues lignes formées de deux dimètres iambiques, par conséquent des vers de seize syllabes, avec une césure après la huitième; le rythme iambique y domine. Les longues lignes y riment deux à deux, la rime intérieure qui réunit alors les deux hémistiches, s'y montre aussi parfois, par exemple :

Ac duodena vitia, quae sunt in prosa turpia,
In metro cum peritia absque ulla stultitia,
Sed cum vere invenerit quod debet reprehendere,
More fraterno corrigat, ut me possit defendere.

Ici également les vers rythmiques sont employés par manière de plaisanterie. Cf. plus haut p. 354.

4. Tout comme Hibernicus exul offrait ses poèmes à Charlemagne. V., plus haut, p. 67.

pire (1) ; à ce rapport l'auteur a ajouté des extraits d' « une cosmographie composée sous le consulat de Jules César et de Marc Antoine » (2), ainsi que des extraits de Solin, de Pline, des *Étymologies* de saint Isidore et des *Périégésies* de Priscien : les emprunts fait à ces auteurs et les renseignements qu'il devait à la tradition orale, comme nous l'avons dit précédemment, sont généralement descriptifs.

L'auteur ne traite d'abord, conformément à la disposition du livre, que des mesures, longueur et largeur des principaux pays de la terre; pour quelques-uns toutefois, il parle aussi des provinces qui les composent, car, en donnant les dimensions, il trace aussi à grands traits leurs bornes. Vient ensuite un chapitre concernant les cinq fleuves principaux et quelques autres; les premiers sont le Nil, auquel l'auteur consacre le plus de détails; l'Euphrate, le Tigre, le Gange et le Danube. Ici, l'auteur ne s'en tient pas aux simples mesures, mais il traite aussi des îles et des pays auxquels ces fleuves appartiennent, et surtout des animaux sauvages remarquables que l'on y rencontre (3). Là, l'auteur puise principalement dans Solin; mais, en parlant du Nil, il nous communique le récit d'un moine irlandais (c. 6) qui, faisant voile de Jérusalem vers l'Égypte, navigua sur ce fleuve : il admira les sept « greniers » que Joseph y fit bâtir pendant les années d'abondance (les Pyramides), et il arriva, en bateau, par un canal, jusqu'à la mer Rouge. Ensuite l'auteur consacre un long chapitre aux îles de la mer : ici également, il nous rapporte sur Thulé (l'Islande) et sur les îles Faroë, ce que lui en avaient appris des clercs irlandais qui les avaient visitées (4). Dicuil traite, après cela, des dimensions de la mer Tyrrhénienne, c'est-à-dire, ici, de toute la Méditerranée et de ses îles. En terminant, il parle des six montagnes

1. Géomètres sur lesquels nous n'avons du reste aucun renseignement; il faut bien ici comprendre Théodose I. Voy. Parthey, *Praef.*, XII sq.

2. V. c. 8, éd. Parthey, p. 28.

3. Il ne parle pas que des animaux sauvages; l'on y rencontre, en effet, des détails sur les autres animaux et une longue description du Phénix, d'après saint Isidore et Solin. Voy. Parthey, p. 59 sq.

4. C. 7., éd. Parthey, p. 42 sq.; il y avait déjà trente ans que des clercs avaient communiqué à Dicuil les renseignements sur Thulé, où ils avaient séjourné pendant six mois.

les plus élevées. Ce sont : l'Olympe, le mont Athos, l'Atlas, le Pélion, les Alpes et les Pyrénées. Enfin, l'auteur ajoute à ce chapitre quatorze hexamètres qui mettent fin à l'ouvrage.

Cette rapide analyse montre déjà combien la disposition de cette œuvre est défectueuse : c'est une compilation grossière et sans ordre, dans plusieurs de ses parties. Remarquons toutefois que l'auteur ne procède pas absolument sans critique : il doute de quelques données « incroyables » de Solin ; bien plus, il en supprime une et en redresse une autre (1).

Le second écrit est un court *Itinéraire* (2) d'un ancien moine franc, qui appartenait peut-être à un monastère de l'Italie (3) ; il s'appelait Bernard et il nous décrit un voyage de Rome à Jérusalem. Cet itinéraire contient plusieurs renseignements intéressants ; il a déjà de la valeur, en ce qu'il est un des plus anciens qui aient rapport aux Saints Lieux. Bernard fit son voyage en compagnie d'un moine bénéventin et d'un moine espagnol. Après avoir reçu du pape Nicolas (4) la permission et la bénédiction, ils allèrent d'abord au mont Garganus, pour y visiter son église merveilleuse, dont Bernard fait une courte description (5). De là, ils se rendirent à Bari qui, à cette époque, appartenait aux Sarrazins. Là, ils se procurèrent des passeports

1. V. plus haut, p. 428 rem. 3, et cf. Parthey p. 55, 56 et 80 sq.
2. Dans les *Descriptiones Terrae sanctae ex saec VIII IX, etc. nach Hand- und Druckschriften herausgeg. v. T. Tobler*. Leipzig, 1874, p. 85 sq. et 393 sq.
3. Il dit, dans l'Introduction, des frères qui l'accompagnent : « Ex quibus unus erat ex monasterio beati Innocentii Beneventani, alter Hispanus, » et il ajoute ensuite : « Francia vero est *nativitatis meae* locus. » On serait tenté de croire, d'après cela, qu'il n'appartenait pas à un monastère de la France, sans quoi il n'eût pas manqué de l'indiquer ici. D'après une remarque, au c. 9, la Champagne paraît avoir été sa patrie.
4. Il ne peut être question que de Nicolas Ier, qui fut pape de 858 à 867 : l'époque de ce voyage est déjà déterminée par là d'une manière générale. Mais la mention qui y est faite de Théodose, comme patriarche de Jérusalem (c. 10), montre qu'il ne peut pas avoir été entrepris avant 864, vu que Théodose ne fut élevé à cette dignité qu'en cette année-là (v. Tobler, p. 396). — Guillaume de Malmesbury parle aussi de cet *Itinéraire*, dans *De reb. gestis regum Anglor.*, l. IV, c. 2, mais il place à tort ce voyage en l'an 870, deux manuscrits offrant également cette date : d'ailleurs il est évident que Guillaume y a puisé son affirmation.
5. Cf., plus haut, p. 391 et 392.

en forme (1) auprès du « sultan de cette ville », afin de pouvoir continuer leur voyage à travers le pays des Kalifes. Mais ils ne devaient apprendre que trop tôt combien peu ces passeports leur seraient utiles. A Tarente, où l'on était occupé à embarquer pour l'Afrique neuf mille prisonniers chrétiens du Bénévent, ils trouvent l'occasion de passer à Alexandrie sur l'une de ces embarcations. Ici (c. 6), l'auteur parle du vol du corps de saint Marc par les Vénitiens. Nos pèlerins continuent donc leur voyage sur le Nil et se rendent au Caire ; mais là, malgré leurs passe-ports, ils sont mis en prison. Ce n'est qu'après avoir payé enfin treize deniers, somme qu'ils avaient déjà dû débourser à Alexandrie, qu'ils reçoivent de nouveaux passeports ; ceux-ci sont valables, mais à la condition d'être visés dans les villes par où l'on passera, ce qui occasionnera de nouveaux frais (2).

Du Caire, ils rebroussent chemin vers le Nord. Ils passent par Damiette et Thanis, riche en chrétiens, et ils se rendent à Farama, d'où ils parcourent le désert. Ils arrivent enfin à Jérusalem, après avoir touché à Gaza, Ramleh et Emmaüs. L'auteur parle rapidement des Lieux-Saints et des églises qu'on y a bâties ; mais il s'étend plus longuement sur celle du Saint-Sépulcre, qui renferme en elle le centre du monde (c. 10). Il vante l'hôpital pour les pèlerins de langue latine. Grâce à la générosité de Charlemagne, cet hôpital ne possède pas seulement des terres nombreuses, mais même une bibliothèque. Il va sans dire que les pèlerins visitent aussi les endroits vénérés du voisinage, comme Gethsémani, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers, Béthanie, Bethléem ; l'auteur ne manque pas de faire à ce propos des remarques bien intéressantes (3).

1. « Quarum textus epistolarum notitiam vultus nostri vel itineris exponebat. » (C. 3.)

2. « Postquam vero inferius nominatas civitates ingressi sumus, non prius permissi sumus exire quam chartam aut sigilli impressionem acciperemus, quod uno vel duobus denariis impetrebamus. » (C. 7.) On voit que la police de l'empire des Kalifes, à cette époque, ne le cédait en rien à celle de nos jours.

3. Par exemple, c. 12 : « In ipso etiam loco est ecclesia in quo Dominus traditus est; habet ibi quatuor mensas *rotundas* coenae ipsius. » Ceci est digne de remarque, par rapport à la Table-ronde.

Bernard ne parle que de trois stations qu'il fit, pendant son retour : le mont d'or et sa crypte, près de Rome ; Rome elle-même, où l'auteur prend congé de ses compagnons de voyage ; et l'église de Saint-Michel *ad duas tumbas*, dont il raconte un miracle naturel (1). Ici se termine la relation de ce voyage. Les quelques notices isolées qui suivent ont été évidemment ajoutées plus tard (2).

1. On ne saurait déterminer de quelle église il pourrait bien être ici question.
2. Il est d'autant plus douteux que ces notices aient été écrites par l'auteur, qu'elles ne se trouvent pas dans tous les manuscrits.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

V. = Vie. — L'astérisque renvoie aux remarques de la page citée.

ERRATA

Pages.

9, lig. 28, au lieu de *ses sœurs*, lisez *sa* sœur.
16, Rem. lig. 8, au lieu de E*l*bert, lisez : Ebert.
17, lig. 13, au lieu de *publique*.... lisez : *politique*.
38, lig. 9, au lieu de l'enfant la Crète, lisez : l'enfant *de* la Crète.
41, lig. 26, au lieu de *lem*édiateur. lisez : *le m*édiateur.
51, lig. 12, au lieu de Liutprand*s*.. lisez : Liutprand.
55, lig. 1, au lieu de *1*612. .... lisez : 612.
67, Rem. lig. 1, au lieu de Carolu*min* perat, lisez : Carol*um* *im*perat.
82, Rem. 4, au lieu de Delile*s*....... lisez : Delile.
100, lig. 19, au lieu de expression*s*. lisez : expression.
164, l. 13, au lieu de Reichnau, lisez : Reich*e*nau.
165, l. 18, au lieu de *un* poème, lisez : *son* poème.
187, l. 23, au lieu de *dans les six dernières années du* VIe *siècle*, lisez : *vers la fin de la sixième décade* (du IXe siècle).
188, l. 11, au lieu de : *au* mètre, lisez : *dans un* mètre.
191, Rem. 2 au lieu de uebe*fr*....... . lisez : ueber.
200, Rem. 3, au lieu de mod*o*lata. . lisez : mod*u*lata.
278, l. 22, au lieu de Louis le *Germanique*, lisez : Louis le *Débonnaire*.
280, l. 16, au lieu de regi*a*, lisez : regi*s*.
285, Rem. 2, au lieu de Huber*t*, lisez : Huber.
319, Rem. 4, dern. lig., au lieu de *lib. IV*, lisez : lib*ri VI*.
324, lig. 24, au lieu de Li*n*dolf...... lisez : Li*u*dolf.
342, Rem. 1, au lieu de e*c*lésiastique, lisez : ecclésiastique.
387, pagination à gauche, au lieu de *8*53, lisez : 353.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME.

La Littérature latine au siècle de Charlemagne.

LIVRE CINQUIÈME.

La littérature latine depuis la mort de Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

